LA RELIGION CHRÉTIENNE PROUVÉE PAR LES FAITS.

Par M. l'Abbé HOUTTEVILLE,
de l'Académie Françoise.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez LE MERCIER & BOUDET, rue S. Jacques,
au Livre d'Or.

M. DCC. XL.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Academiæ Cantabrigiensis
Liber



LA RELIGION CHRÉTIENNE PROUVÉE PAR LES FAITS.

LIVRE SECOND.

De l'accompliſſement des Prédictions de l'Ancien Teſtament dans la Perſonne de JESUS-CHRIST.

CHAPITRE PREMIER.

De la Prophétie en général, & en particulier de celle des Hébreux.

JE me flatte d'avoir prouvé dans le Livre précédent, la certitude de l'Hiſtoire Evangélique, en appliquant aux récits qu'elle renferme tous les caractères qui démontrent la vérité des Faits. Ce moyen, LIV. II. CHAP. I.

LIV. II. CHAP. I.

quoique ſimple, ſuffiroit en rigueur contre tous les raiſonnemens que l'incrédule nous oppoſe. Car que peut-il alléguer pour lui, qui ſoit auſſi fort que l'eſt pour nous l'authenticité d'une hiſtoire, dont on ne peut plus conteſter le tout, ni les parties? En vain appelleroit-on de nouvelles ſubtilitez au ſecours des anciennes ; tout effort eſt impuiſſant contre des faits avérez, & publics. Rien ne change les événemens paſſez. Par cela même qu'ils ont eu une éxiſtence certaine, ils ſont devenus des véritez en quelque ſorte éternelles, & les attaquer, ou les ſuites qui en naiſſent, ce ſeroit combattre ce qui a la même force, & la même autorité que les principes.

Encore une fois, l'Evangile demeure donc, dans la ſévérité la plus éxacte, victorieux des réſiſtances du Déiſme; & ce que j'ai dit juſqu'à préſent le démontre avec évidence. Cependant l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt, priſe dans le détail, offre une preuve ſi directe, ſi lumineuſe en faveur de ſa Religion, qu'en l'omettant ce ſeroit tout à la fois, & trahir la cauſe de la vérité, & manquer à ceux dont je ſouhaiterois, (Dieu veuille-t-il le permettre!) devenir une occaſion, & un inſtrument de ſalut.

Cette preuve éclatante dont je parle, eſt le rapport manifeſte entre les deux Teſtamens; entre ce qui a été prédit du Meſſie, & ce que Jeſus-Chriſt a fait ; entre la maniére dont le Meſſie devoit naître, vivre & mourir, & la maniére dont Jeſus-Chriſt eſt né, dont il a vêcu parmi les hommes, & dont il eſt mort. Ainſi je deſtinerai la ſeconde partie de mon Ouvrage à la diſcuſſion de ce paralléle, & j'eſpere y prouver, ſans néanmoins pourſuivre un détail trop étendu, que Jeſus fils de Marie eſt celui-là même que tant, & tant de prédictions avoient annoncé dès l'origine du Monde.

LIV. II. CHAP. I.

Mais avant tout, il eſt à propos d'éclaircir ce que c'eſt que Prophétie en général, & en particulier de quelle ſorte cet auguſte miniſtère s'eſt éxercé chez les Juifs. Nous trouverons dans cette recherche les occaſions de répondre aux difficultez qui peuvent naître, ou qui ſe ſont faites ſur un article ſi important.

De la Prophétie en général.

DIEU, ou l'Etre infini, voit ſeul tous les événemens réſervez pour l'avenir ; car il n'y a que celui qui a tout arrangé pour une fin, qui puiſſe connoître la ſuite des changemens, & des révolutions de l'Univers. C'eſt lui qui les ordonne, c'eſt lui ſeul qui les découvre. L'homme peut au plus, ſur ce qu'il a de connoiſſances acquiſes des loix générales, prévoir quelques effets naturels & phyſiques, ſuites infaillibles, & invariables de la communication des mouvemens de la matiére. Mais ce qui dépend de la volonté des cauſes libres & futures, eſt impénétrable à toute intelligence bornée ; il ſe dérobe même aux conjectures dès qu'elles ont à le chercher trop loin. Nous ſommes tous pour l'avenir dans

Liv. II. Chap. I.

une ignorance égale à celle où nous naiſſons pour les ſiécles paſſez, réduits à ne ſçavoir de notre ſort, & de celui des autres, que ce qui s'en développe à chaque inſtant par l'expérience.

Il nous eſt pourtant ſi naturel de deſirer des lumiéres plus étenduës ſur ce qui doit nous intéreſſer un jour, qu'on n'a rien omis dans tous les temps pour ſonder ce profond abîme. Dès l'origine de l'Hiſtoire, on voit des hommes curieux interroger tous les êtres, dans l'eſpoir d'apprendre d'eux ce que la Providence refuſe de nous dire. D'abord ce fut aux aſtres qu'ils s'adreſſérent. On crut qu'il y en avoit qui préſidoient à nos deſtins, qu'il y avoit dans le Ciel des ſignes fatidiques, que leurs influences, ou leurs divers aſpects, prédiſoient nos avantures en les cauſant, & l'on tourna cette étude en art, qui eut ſa méthode & ſes principes. Le cœur, & les entrailles fumantes des victimes furent enſuite conſultées; on s'imaginoit y lire l'ordre du Ciel, & l'eſprit ſe laiſſa prévenir après, juſqu'à fonder un ſyſtême de Divination ſur le vol des oiſeaux, tout irrégulier qu'il eſt.

De là ſortit une foule de prétendus Prophétes; un Mopſus, un Tirésias, un Amphiaraüs, un Calchas, un Hélénus, tant d'autres ſi célébres dans l'Antiquité ſous les titres de Magiciens, de Mages, & d'Augures; de Caldéens, d'Enchanteurs, & d'Aruſpices; de Druïdes, de Mathématiciens, & d'Aſtrologues. C'étoient aux yeux du

Liv. II. Chap. I.

peuple des hommes divins, & plus leur ſcience paroiſſoit myſtérieuſe, plus on reſpectoit ceux qui en étoient inſtruits. Des Païs entiers ſe dévoüoient à cette ſorte d'étude, & il y en avoit peu qui ne la cultivaſſent au moins juſqu'à certain dégré. La Carie, l'Elide, l'Egypte, la Piſidie, la Cilicie, l'Arabie, l'ancienne Etrurie, la Chaldée s'y diſtinguérent entre les autres Nations, & n'entreprenoient rien d'important qu'elles n'euſſent, avant tout, achevé leurs obſervations, & leurs calculs.

Cicer. de Div. lib. 1. Diod Sic. lib. 3. Tacit. Annal. 6. Horat. lib. 1. Ode 2. Stanley. Philoſph. Caldaic. Sect. 2. c. 17.

Parmi ceux qui faiſoient ainſi profeſſion de prédire, quelques-uns ſe vantérent d'être inſpirez par les Dieux mêmes, & d'avoir avec eux de fréquentes, & d'immédiates communications. Tels ont été les fondateurs des grands Empires, Minos dans la Créte, Lycurgue à Lacédémone, Numa dans Rome, & après eux les Prêtres Païens qui rendoient les réponſes qu'ils venoient, diſoient-ils, de recevoir de leurs Idoles. On voit encore dans le culte profane, des Prêtreſſes rédire les oracles dictez par l'Apollon prétendu. La Pythie de Delphes, & les Sibylles ont été long-temps en honneur pour avoir, à ce qu'on croyoit, ſçu mieux que les autres prédire de loin ce qui étoit écrit au Livre des deſtinées. Il ſemble même par l'Ion d'Euripide, qu'outre les Miniſtres principaux, il y en avoit de ſubalternes dans les Temples, qui expliquoient au peuple les réponſes obſcures & ambigues des Dieux. Ho-

Liv. II. Chap. I.

mére les appelle *ſous-Prophétes*, ſans doute pour les diſtinguer des Miniſtres ſuperieurs, ou des *Prophétes* qui ne rapportoient les Oracles qu'avec leur équivoque originale, ſans ſe charger de l'éclaircir ; fonction réſervée aux Miniſtres inférieurs ou ſous-Prophétes.

Hom. Iliad. lib. 16. προφῆται. ὑποφῆται.

Je trouve de plus une opinion aſſez univerſellement répandüe parmi les Anciens, & chez les Grecs ſur tout. On penſoit que l'ame, au moment qu'elle ſe dégage des liens du corps qui la retient en d'épaiſſes ténébres, lit ſûrement dans l'avenir, & voit tout en Dieu à qui elle commence de ſe réünir. Ce ſentiment paroît avec évidence dans Homére. Ce Poëte repréſentant Patrocle mortellement bleſſé par Hector, met ce diſcours dans la bouche du vaincu : *J'ai une choſe à te dire, Hector, imprime-là bien dans ton eſprit. Tu n'as plus guéres de temps à vivre. La Parque inéxorable te pourſuit, & t'améne la mort, tu vas tomber ſous le fer du vaillant Achille.* Jamais un Auteur ſi fidéle à la vérité dans toutes ſes peintures, n'eût fait ainſi parler Patrocle, ſi la prédiction qu'il lui fait faire n'eût été conforme à l'idée qu'on avoit alors de la ſcience des mourans. Un éxemple preſque ſemblable eſt rapporté dans l'hiſtoire d'Alexandre. (*a*) On y voit un Indien monter avec courage ſur le bucher qui va le réduire en cendres, ſe féliciter d'une fin pareille à

Iliad. lib. 16.

(*a*) Ad mortem proficiſcens Calanus Indus, cum aſcenderet in rogum ardentem, ô præclarum diſceſſum, inquit, è vita, cùm, ut

Liv. II. Chap. I.

celle d'Hercule, & prédire à Alexandre qu'il ſera dans peu lui-même au nombre des morts. (*a*) Poſidonius raconte le préſage de ce Rhodien qui, ſur le point d'expirer, fixe à ſix perſonnes du même âge le jour précis qui doit être le dernier de chacun. Socrate lui-même condamné (*b*) par les Athéniens, leur dit ces mots remarquables : *Je vais maintenant vous apprendre ce qui doit vous arriver, à vous qui me jugez. Car enfin me voilà parvenu au moment où les hommes ont accoutumé de prédire ; c'eſt aux approches de la mort, & j'y touche. Je vous annonce donc, &c.* Ce diſcours, comme l'on voit, découvre non la penſée de Socrate, & de Platon ſeuls, mais encore la doctrine régnante par toute la Gréce.

A voir cette multitude de Prophétes, & les différentes maniéres dont on prédiſoit dans les divers temps, & dans les diverſes nations, il ſembleroit qu'à force d'étude & d'expérience, l'eſprit auroit enfin trouvé l'art de contraindre l'avenir à ſe dévoiler. Tant d'efforts n'avoient

Herculi contigit, mortali corpore cremato in lucem animus exceſſerit. Cumque Alexander eum rogaret, ſi quid vellet, ut diceret. Optime, inquit ; propediem te videbo. Quod ita contigit. *Cic. de Div. lib.* 1.

(*a*) Divinare autem morientes exemplo illo confirmat Poſidonius, quo affert Rhodium quemdam morientem ſex æquales nominaſſe, & dixiſſe qui primus eorum, qui ſecundus, qui deinceps moriturus eſſet. *Poſidon apud Cicer. ibid.*

(*b*) Poſt hæc autem vobis qui me condemnaſtis cupio divinare. Nam illuc mihi perventum eſt ubi ſolent homines divinare, quando videlicet ſunt propè mortem. Prædico enim vobis, &c. *Plat. Apolog. Socrat.*

Liv. II. Chap. I.

été pourtant qu'au profit de la ſuperſtition & de l'erreur, & à les déguiſer ſous des formes différentes. Je croirois volontiers que les premiéres recherches furent ſans artifice, & le ſimple effet de la curioſité. Il étoit naturel d'imaginer d'abord que les aſtres agiſſant ſur l'air, & l'air ſur nos corps, il pouvoit y faire naître des changemens qui, à leur tour, en cauſoient dans l'ame, par l'étroite union des deux ſubſtances. Ce raiſonnement, ou pour dire mieux, cette conjecture n'étoit rien moins qu'une fraude méditée; mais dans la ſuite on en abuſa comme du reſte, & la pente générale à ſe faire inſtruire de ſon ſort, devint à quiconque voulut en profiter, une occaſion d'impoſture, & de ſurpriſe. Pour le faire voir remontons à la vraye notion de la Prophétie, & premiérement écartons les idées fauſſes qu'on peut en avoir.

Ce n'eſt point prophétiſer que de prévoir, même de bien loin, des effets renfermez en des cauſes naturelles, & néceſſaires, deſtinées à les produire. C'eſt ſeulement connoître une partie des loix de la nature, & de la mécanique de l'Univers. Par exemple, l'Aſtronome qui par ſes calculs découvre les éclipſes, & l'apparition des cométes, pluſieurs ſiécles avant que ces phénoménes ſoient viſibles; le Pilote qui, même dans le calme, prévoit une tempête, ne ſont point Prophétes. Pourquoi? Parce qu'ils ont des régles ſûres pour juger ainſi. Régles fondées ſur l'ordre immuable, qui aſſujettit

aſſujétit la matiére à des mouvemens particuliers & infaillibles. Liv. II. Chap. I.

Ce n'eſt point prophétiſer que d'établir une ſuite d'événemens ſur certains ſignes extérieurs, en conſéquence de pluſieurs expériences où ces mêmes ſignes ont été ſuivis d'événemens pareils. Ainſi un Médecin verſé dans ſon art, détermine ſes prognoſtics ſur l'habitude du corps, & ſur quelques marques ou indications apperçues, déſigne au juſte, le caractère de la maladie qui afflige un homme, ou de celle qui le menace. Mais cette déciſion, quoique ſçavante, n'eſt pas une prophétie; c'eſt un ſçavoir expérimental appuyé ſur l'uniformité d'action dans les cauſes naturelles.

Enfin, ce n'eſt pas prophétiſer que de préſager quelques révolutions dans les affaires, ſoit publiques, ſoit particuliéres, quand on n'a pour motif de détermination que le génie connu des hommes, & le jeu naturel des paſſions, qui nous engagent preſque toujours dans les mêmes démarches, lorſqu'une fois nous avons écouté leurs premiéres inſpirations. L'étude morale du cœur humain, la combinaiſon de ſes intérêts divers, tout ce qui s'appelle ſcience politique, ſuffit pour ces ſortes de préſages, & la divination n'y a point de part. C'eſt la remarque judicieuſe de Cicéron, parlant de lui-même. *Cic. Epiſt. 6. lib. 6.*

Qu'eſt-ce donc que la Prophétie? C'eſt une connoiſſance infaillible des choſes futures, libres,

& caſuelles, où l'eſprit ne découvre ni détermination antérieure, ni diſpoſition préliminaire. Ainſi annoncer la naiſſance d'un homme pluſieurs ſiécles avant qu'il paroiſſe, dire le nom qu'il portera, marquer en détail les circonſtances de ſa vie, & celles de ſa mort avec les ſuites qu'elle aura, prédire des faits inoüis & ſurnaturels, lorſque les apparences y ſont le plus contraires, c'eſt être Prophéte, & il n'y a que cette maniére de l'être dans l'exacte ſignification de ce terme.

Or cette connoiſſance n'eſt point humaine, je veux dire qu'elle n'eſt point de celles que l'homme peut acquérir par les ſeules forces de ſa raiſon. Mais Dieu peut ſans doute la donner gratuitement à qui il lui plaît: non qu'alors il éleve l'eſprit de celui qui la reçoit, au-deſſus des bornes naturelles; mais il lui communique ce qui doit être un jour, avec ordre de le révéler, ſans lui en découvrir pour cela l'enchaînement & les cauſes. Ainſi le Prophéte véritable ne tire rien de ſon fonds, il n'agit point, il ne fait qu'obéir, & ſe prêter à l'inſpiration d'enhaut, retenir enfin ce qui lui eſt dit ou montré, pour le redire de la maniére qu'il lui eſt offert.

Maimonid. More nevochim part. 2. c. 32. & 36. Grot. com-

Gardons-nous bien toutefois d'inſinuer ou d'autoriſer ici l'opinion de quelques Auteurs, qui ont oſé prétendre qu'il ne falloit pour prédire, qu'avoir une imagination vive, forte, facile à recevoir une empreinte nette des images, & à ſe laiſſer entraîner au cours impétueux des eſprits, qui

gravent en elle des traces profondes, quoiqu'irreguliéres. Spinoſa, devant lequel tout paradoxe trouvoit grace, a été le protecteur le plus déclaré de ce ſentiment. Mais pour le ſoûtenir, dans quel déréglement d'imagination ne falloit-il pas être ſoi-même? J'avouë que tous les Devins, & tous ceux qui dans le Paganiſme entroient dans une fureur véritable ou feinte, lorſqu'ils parloient au nom de l'Idole, n'avoient que le ſecours de l'imagination ardente qui les dominoit, & qu'ils ſuivoient en aveugles. Auſſi défions-nous qu'on faſſe voir une de leurs prédictions accomplie à la lettre, & ſelon l'idée que j'en donne plus haut. Mais le vrai Prophéte n'eſt point invinciblement entraîné par l'enthouſiaſme qui le ſaiſit; il n'eſt point dans des mouvemens & des agitations forcées; il ne perd ni l'uſage de ſes ſens, ni celui de ſa raiſon. Il eſt tranquille, (*a*) & il ſe poſſéde: il comprend ce que lui dit la voix intérieure, & s'il parle, ce n'eſt point qu'il y ſoit contraint, c'eſt parce qu'il veut être fidéle à Dieu qui l'inſpire. Quel étrange Prophéte ſeroit en effet celui, dont l'imagination égarée ſeroit le ſeul moniteur & le ſeul guide? Quoi, dit Cicéron, ce que le Sage ne peut voir avec toute la paix, & toute la ſérénité

ment. in Sap. c. 7. ℣. 27. Kimchi. Ligfoot. Spinoſ. Tract. Theologico Polit. Virgil. Æneid. lib. 6.

Cicer. de Divinat. l. 2.

(*a*) Hoc enim Vatis proprium eſt abire extra ſe, neceſſitate cogi, impelli, trahi, vi adduci tanquam furentem. At Propheta non ita, ſed mente ſobriâ, & conſtanti animi ſtatu, & intelligens quæ profert, omnia pronuntiat. *Chryſoſt. in Corinth.* 12. 1.

In unam ſententiam congruens divinatio (*Prophetarum*) docet non fuiſſe furioſos. Quis enim mentis emotæ, non modo futura præcinere, ſed etiam cohærentia loqui poſſit? *Lact. lib.* 1. *c.* 4.

Liv. II. Chap. I.

de ſes lumiéres, un inſenſé le verroit dans le tumulte de ſes eſprits? Celui que ſes tranſports jettent loin de la raiſon, découvriroit ce qui eſt au-deſſus de la raiſon, il entreroit en partage du plus grand privilége de la Divinité? L'imagination a-t-elle donc le pouvoir de créer, & de ſe faire de juſtes images de ce qui n'a point encore d'éxiſtence? Le hazard peut quelquefois produire de ces rencontres heureuſes. On ne conteſte point la poſſibilité d'une divination fortuite, même dans ceux que troublent le délire, l'yvreſſe, ou qu'agitent les rêves de la nuit. Mais comment oſez-vous dire que la Prophétie ne conſiſte que dans ces prédictions caſuelles, que celui qui les fait n'oſe lui-même donner comme infaillibles? Vous ne faites que vérifier par ce diſcours ce que dit encore Cicéron: Qu'il n'y a rien de ſi déraiſonnable qui ne trouve un défenſeur parmi les Philoſophes, & les Sçavans.

Ibid.

De la Prophétie chez les Juifs.

DE tous les Peuples qui ſe ſont vanté d'avoir des Oracles, je ne vois que les Hébreux qui ayent à juſte titre pû ſe flatter de ce privilege. Preſque dès l'origine du monde, Dieu ſuſcita parmi eux d'illuſtres Perſonnages, deſtinez par lui à faire connoître d'avance ce qu'il avoit réſolu d'éxécuter. Ainſi Hénoch annonce-t-il les malheurs qui menacent les hommes déja corrupteurs de la droiture naturelle. Ainſi Noé prédit-il l'inon-

Philo lib. Quis rerum divin. hæreſ. p. 517.

Liv. II. Chap. I.

dation générale qui alloit venger le ciel des deſordres de la terre. Après le Déluge Dieu fait naître Abraham, qu'il appelle lui-même Prophéte. Iſaac voit enſuite de loin la grandeur future de Jacob, & les avantages réſervez à ſa race. Jacob lui-même partage avec ſon pere le glorieux privilége de prédire, il marque à tous ſes fils ce qui doit leur arriver à chacun, de même qu'aux Tribus dont ils devoient être les Chefs. Et à ſon tour Joſeph devient célébre, non parmi ſes freres ſeulement, mais encore auprès des Princes dont il explique les ſonges, & qui récompenſent des plus grands honneurs l'utile vérité de ſes Oracles.

Geneſ. c. 20. ℣. 7. Ibid. c. 27. ℣. 27. Ibid. c. 49. Ibid. c. 37.

Il eſt vrai qu'alors les Prophétes n'écrivoient pas ce que Dieu leur inſpiroit; au moins ne voyons-nous aucun veſtige d'Ouvrages compoſez par ces hommes vénérables, ſi ce n'eſt dans le paſſage de ſaint Jude, qui nous parle d'un Livre prophétique d'Hénoch. Mais quelque temps après la mort de Joſeph, paroît Moïſe, Chef, Légiſlateur, Prophéte des Juifs tout enſemble, & ſes Ecrits ſont dans nos mains, remplis d'innombrables prédictions juſtifiées par l'hiſtoire des Nations autant que par celle des Iſraëlites mêmes. A Moïſe ſuccédent Joſué, & les autres Juges pour le gouvernement civil; je ne vois pas néanmoins qu'il y ait eu beaucoup de Prophétes durant cette eſpéce de République. On ne peut guéres placer dans ce rang que Débora, nommée la *Prophéteſſe*, ou bien encore ce Prophéte anonyme

Epiſt. Jud. ℣℣. 14. 15. Tertull. l. de habitu Mulieb. Id. de cult. fœmin. c. 10. Id. de Idol. cap. 4. & 15. Id. Apol. c. 22. Origene. l. 5. cont. Celſum.

envoyé de Dieu pour reprocher au peuple ſes infidélitez, lorſque les Madianites le tenoient dans l'oppreſſion. Auſſi l'Ecriture dit-elle qu'au temps de la judicature d'Héli, la Prophétie étoit rare, & qu'il n'y avoit pas communément de *viſion* avant les jours de Samuël. Mais dès que Dieu ſe fut manifeſté à ce ſaint homme, le nombre des Prophétes s'accrut de plus en plus. On en voyoit de nombreuſes troupes qui vivoient enſemble ſous ſa conduite, en ſorte que depuis ce temps juſqu'à celui de Darius, ou juſqu'au rétabliſſement du Temple, on trouve une ſucceſſion éxacte, & non interrompuë de Prophétes en Judée.

Judic. c. 4. ℣. 4. Id. c. 6. ℣℣. 7. & 8. 1. Reg. c. 3. ℣. 1. Ibid. cap. 10.

Ce fut en effet ſous les Rois d'Iſraël, & de Juda ſur tout, que Dieu ſe plut à faire part aux hommes des ſecrets de ſa Providence. Une partie du peuple, gâtée par l'éxemple contagieux des Nations voiſines, avoit beſoin plus que jamais d'une autorité ſouveraine qui la rappellât au devoir; & pour ceux qui ne s'en étoient pas encore détachez, il étoit néceſſaire qu'ils euſſent des guides fidéles, avoüez de Dieu par des ſignes particuliers. Or, nul caractère plus propre que la Prophétie à diſtinguer le véritable d'avec le faux conducteur, parce que *le témoignage le plus autentique de la Divinité eſt la certitude de la prédiction*, comme le dit un grand homme. Auſſi Dieu ne manqua point de procurer ce ſecours au peuple qu'il aimoit. Il lui donna David, & ſous le régne de ce Prince, Aſaph, Héman, Idithun, Gad, & Nathan; ſous Salomon, Addo, Ahias, & quelques autres encore moins connus; Séméias ſous Roboam; Ananie, & Azarias ſous Aſa; Jéhu fils d'Hanani ſous Joſaphat; Elie, Eliſée, leurs Diſciples, & Michée fils de Jemla ſous les régnes d'Achab, & de Jézabel; Oſée, Sophonie, & Amos ſous Jéroboam, & ſous Oſias; Eliézer, & Jahaziel ſous Joſaphat; Michée, Joël, Nahum, & Iſaïe ſous Joathan, Achaz, & Ezéchias; Oded ſous Phacée de Samarie; Habacuc ſur la fin de Joſias, & au commencement de Joachim; Jérémie, Abdias, Ezéchiel, & Daniel au temps de la captivité de Babylone. Ceux-ci prophétiſérent hors de la Judée, Ezéchiel dans la Méſopotamie, & Daniel à Suze. Aggée & Zacharie prédiſoient après la captivité, & lorſqu'on rebâtiſſoit le Temple; Malachie un peu enſuite, & lorſque le Temple fut fini. Je ne m'étends point ſur la vérité de ces dattes, pour ne pas occuper ſans beſoin à des diſcuſſions chronologiques. On peut voir ſur cela Grotius, M. de Meaux, & le P. Calmet, ſi l'on veut s'aſſûrer davantage de la ſucceſſion que j'indique. Pour moi je deſcends à d'autres recherches.

Orig. lib. 1. contra Celſum.

Tertull. Apolog. c. 20.

Grot. Comment. in Script. M. de Meaux Hiſtoire Univerſ. 1. part. Calmet. Comment.

Des différentes maniéres de prophétiſer chez les Hébreux.

LE nom de Prophéte chez les Juifs n'étoit pas toûjours l'expreſſion de la même idée. Dans l'origine on donnoit à ceux qui prédiſoient, le titre de *Voyant*; comme pour faire entendre qu'ils

Liv. II. Chap. I. avoient des révélations, ou qu'ils voyoient ce qui étoit impénétrable au reſte des hommes. Dans la ſuite on ſe ſervit du mot *Nabi*. *Celui qui s'appelle aujourd'hui Prophéte*, [*Nabi*] *ſe nommoit autrefois* 1. *Reg. c.* 9. ℣. 9. *Voyant*, [*Roeh*,] dit le premier Livre des Rois. Or ce mot, *Nabi*, ſignifioit tantôt un Interpréte, tantôt un Orateur. Ainſi parce qu'Aaron portoit *Exod. c.* 7. la parole pour Moïſe, Dieu dit à celui-ci: *Je vous ai établi le Dieu de Pharaon, & vôtre frere ſera vôtre Prophéte*. *Nabi* étoit quelque fois le nom de celui qui découvroit, non l'avenir, mais ce qui s'étoit paſſé d'inconnu, ou même ce qui étoit actuel, mais éloigné par la diſtance des lieux. C'eſt en ce ſens que les ſoldats Romains diſent à Jeſus-Chriſt *Matt. c.* 26. ℣. 68. dans l'Evangile: *Prophétiſez celui qui vous a frappé*, & l'on remarque dans l'hiſtoire de Samuël, que 1. *Reg. c.* 7. de ſon temps on alloit au *Nabi*, ou Prophéte, lorſqu'on avoit égaré quelque choſe d'important. Comme les Prophétes inſpirez entroient ſouvent dans un ſaint enthouſiaſme, *Nabi* ſe diſoit auſſi d'un homme émû par les agitations d'un mauvais génie. *Ibid. c.* 18. ℣. 10. Ainſi l'Ecriture marque de Saül qu'il *Prophétiſoit*, quand il étoit ſaiſi de ſes tranſports, & qu'il éprouvoit les mouvemens involontaires de ſa fureur. Le mot *Nabi* s'appliquoit de même à un homme qui chantoit les loüanges de Dieu au milieu des danſes, & parmi les accords de la ſymphonie. C'eſt *Paralip.* 1. *c.* 26. ce qui à fait dire à l'Auteur des Paralipoménes, que les fils d'Aſaph furent établis pour *prophétiſer* ſur les harpes. *Nabi* déſignoit encore celui qui avoit la

ſa puiſſance des miracles. En ce ſens les ſaints Livres diſent d'Eliſée, que *ſes os prophétiſérent après ſa mort*; & plus bas, ils diſent la même choſe du corps de Joſeph. Enfin *Nabi* ſignifioit d'ordinaire celui qui prédiſoit l'avenir au nom de Dieu.

Liv. II. Chap. I. *Eccleſiaſt. c.* 48. *Ibid. c.* 49.

Outre ces différentes ſignifications du terme *Nabi*, la prédiction, priſe dans le ſens le plus éxact, étoit ſouvent diverſifiée dans la nature même de l'inſpiration. C'étoit toujours l'eſprit de Dieu qui éclairoit celui du Prophéte, mais la maniére de l'éclairer n'étoit pas uniforme. Tantôt c'étoit par les ſonges que Dieu révéloit à ſes Saints le ſecret de l'avenir, comme on le voit à l'égard d'Abraham, & de Jacob dans la Géneſe. Tantôt *Gen. c.* 15. ℣. 12. c'étoit par des viſions ſenſibles, & par des ſignes *Ib. c.* 28. inopinez offerts durant la veille. Ce fut de la ſorte ℣. 12. qu'Iſaïe vit le Seigneur aſſis dans un Trône *Iſai. c.* 6. ſublime, environné de Séraphins, & le Temple rempli de la Majeſté de ſa préſence. Quelquefois *Gen. c.* 16. ℣. 20. Dieu ſe montroit au milieu d'une brillante lu- *Job. c.* 40. miére, & porté ſur les nuées, comme il fit à Abraham, à Job, & à Moïſe. Quelquefois il fai- *Exod. c.* 13. ℣. 21. ſoit entendre ſa voix d'une maniére articulée, ſans doute par le miniſtére d'un Ange, & peut-être par ſon Verbe. On en voit des éxemples à *Exod. c.* 3. l'égard de Moïſe dans la célébre Apparition du ℣. 2. Buiſſon ardent; à l'égard d'Abraham qui entendit une parole ſortie de la nuée; & à l'égard de *Gen. c.* 22. ℣℣. 11. 12. Samuël qui fut ſenſiblement averti durant le ſi- 1. *Reg. c.* lence de la nuit. Mais la voye la plus ordinaire 3. ℣. 4.

Liv. II. Chap. I.

étoit l'inſpiration qui verſoit la ſcience dans l'ame du Prophéte, & cette touche intime qui excitoit ſa volonté pour redire ce qu'il venoit d'apprendre du Maître intérieur.

L'idolâtrie voulut imiter ces façons différentes dont les Prophétes Hébreux étoient avertis des décrets du Ciel. La voye des ſonges fut la principale chez les Payens. Ils alloient dans les Temples qui n'étoient originairement que les tombeaux de quelques-uns de leurs Rois. Ils y attendoient le ſommeil ſur des peaux (*a*) de victimes immolées à ces Princes, ou à quelques Héros; & les ſonges qu'ils avoient alors, ils les croyoient prophétiques, & envoyez des Dieux. Le Temple d'Eſculape n'étoit rempli que de ces conſultans, & celui ſur-tout de Paſithée, ou de Paſiphaé, étoit célébre à Lacédémone. Mais les Sages ſçavoient bien ce qu'il falloit penſer de cette coutume ſuperſtitieuſe, & Cicéron la traite, comme elle le mérite, avec le dédain le plus marqué. (*b*)

Clemen. Alex. in Protrept. Cyprian. de vanit. Idolo.

Aug. de Civitat. Dei. l. 8. c. 5.

(*a*) . . . Cæſarum ovium ſub nocte ſilenti
Pellibus incubuit ſtratis, ſomnoſque petivit:
Multa modis ſimulachra videt volitantia miris,
Et varias audit voces, fruiturque Deorum
Colloquio. *Virgil. Æneid. lib. 7.*

Stratis pellibus hoſtiarum incubare ſoliti erant ut ſomniis futura cognoſcerent; quod in fano Æſculapii uſque hodie error celebrat Ethnicorum. *Hieron.*

Qui præerant Lacedemoniis non contenti vigilantibus curis in Paſitheæ Fano, quod eſt in agro prope urbem, ſomniandi cauſa excubabant, quia vera quietis oracula ducebant. *Cic. de Div. lib. 1.*

(*b*) Explodatur hæc quoque ſomniorum divinatio cum cæteris. Nam ut vere loquamur, ſuperſtitio fuſa per gentes, oppreſſit omnium ferè animos, atque hominum imbecillitatem occupavit. *Cic. de Div. lib. 2. ad finem.*

Liv. II. Chap. I.

Pour ne rien omettre, je remarquerai encore que Dieu parloit immédiatement à Moïſe du haut de ſon Thrône de gloire qu'il avoit mis ſur les Chérubins dont étoit couvert le propitiatoire de l'Arche, & c'eſt pour cela ſans doute que cette partie du Temple qui conſervoit un dépôt ſi précieux, s'appelloit *l'Oracle* chez les Juifs. Joſué, & les autres ſucceſſeurs de Moïſe n'eurent pas le même avantage. La voix céleſte ne ſe faiſoit pas entendre à eux du milieu du Sanctuaire. Ils devoient ſe préſenter au ſouverain Sacrificateur, & le prier, dans les conjonctures délicates de l'Etat, de demander à Dieu qu'il expliquât ſes volontez. C'eſt ce que l'Ecriture appelle conſulter le Prêtre *touchant le Jugement de l'Urim*, & ce n'étoit qu'après la réponſe du Seigneur, que les enfans d'Iſraël devoient obéir à Joſué même. Cette pratique fut en vigueur chez les Hébreux, tant qu'ils eurent des Juges à la tête de leur République. Aucun de ces Sages n'oſoit rien entreprendre de capital aux intérêts communs, ſi avant tout il n'avoit conſulté l'Oracle par le moyen du Grand Prêtre, qui mettoit alors ſon Ephod, ſelon qu'il eſt rapporté de page en page au premier Livre des Rois.

Num. c. 27. ℣. 18. & ſeq.

1. Reg. c. 14. ℣. 3. Ibid. c. 23. ℣. 6.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'approfondir ce que c'étoit que l'Urim, ni de rapporter toutes les conjectures des Critiques ſur ce point. Les Livres ſacrez ne nous en diſent qu'un mot, & le voici: *Vous mettrez au pectoral du Jugement Urim & Thummim, qui ſeront ſur le cœur d'Aaron quand il*

Ibid. c. 30. ℣. 8.

Exod. c. 28. ℣. 30.

LIV. II. CHAP. I.

paroîtra devant le Seigneur, & Aaron portera toujours le Jugement des enfans d'Iſraël ſur le cœur, quand il ſe préſentera devant Dieu.

Spencer. de Urim & Thummim ad fin. libri de Leg. Hebr.

Ceux qui ont penſé que cette ſorte d'Oracle étoit l'imitation d'une coutume, quoique profane, me paroiſſent approcher du vrai plus que les autres. On lit en effet que dans l'Egypte, le plus ancien Sacrificateur portoit à ſon cou une pierre précieuſe taillée en image, qu'on nommoit *la Vérité*, & quoiqu'il ne paroiſſe pas qu'il rendît par elle des Oracles, au moins en uſoit-il quand il avoit à décider quelque importante queſtion. Peut-être que l'Urim prend ſa ſource dans cet uſage. Dieu par condeſcendance pour la foibleſſe de ſon peuple, & pour arrêter ſa pente vers l'Idolâtrie, voulut bien adopter une partie des coutumes profanes en les purifiant, & pourvû qu'on ne porte pas ce ſentiment trop loin, comme l'ont fait quelques Auteurs, je ne vois pas ce qu'on pourroit en induire contre la ſainteté de la Religion Judaïque. Quoiqu'il en ſoit, la maniére de conſulter l'Urim ceſſa, je crois, vers le régne de Salomon, ou même dès le temps de David. Les Rois devenus arbitres ſouverains des délibérations, réünirent en eux toute l'autorité, & Dieu ne parla plus par l'Urim & le Thummim.

Ælian. lib. 14. c. 34. Died. Sic. lib. 1. p. 31 M. de Meaux Hiſtoire Univerſ. 2. part. Origen. l. 1 cont. Celſum. Mars ham Can. Chron.

Les Prophétes vinrent après, comme je l'ai remarqué, & non ſeulement leurs diſcours annoncoient l'avenir; leurs actions étoient encore de manifeſtes Prophéties. Souvent même leurs perſonnes, leurs épouſes, & leurs enfans étoient de vivantes prédictions. Ahias, par éxemple, coupe ſa tunique en douze parts, & il en donne dix à Jéroboam, fils de Nabat, pour lui faire entendre que Dieu lui donneroit l'empire ſur les dix Tribus qui refuſeroient de reconnoître le fils de Salomon. Iſaïe marche nud, & ſans chauſſure comme un eſclave, pour être l'image de ce qui alloit arriver aux peuples d'Egypte & d'Ethiopie, qu'Aſſaradon devoit emmener captifs au-delà de l'Euphrate. Oſée, par un ordre exprès d'enhaut, épouſe une femme proſtituée, & donne aux enfans qui naiſſent d'elle, des noms figuratifs qui expriment l'idolâtrie des dix Tribus, avec la vengeance que Dieu va prendre de Jéhu Roi d'Iſraël. Les deux fils d'Iſaïe, l'un appellé *Séar-Jaſub*, [le reſte viendra] l'autre *Chaſch-bas*, [dépouillez au plutôt] étoient de même des préſages en Juda. Ce qui faiſoit dire à ce Prophéte: *Me voici moi, & les enfans que Dieu m'a donnez pour être par ſon ordre un ſigne, & un prodige en Iſraël.* Enfin, pour ne plus rapporter qu'un trait de cette nature, Jérémie prophétiſe la deſtruction de Jéruſalem, & la captivité de Babylone par une ceinture de lin que Dieu lui commande d'acheter, qu'il porte enſuite durant quelque temps, & qu'il cache après en un endroit voiſin de l'Euphrate. Je ferai bien-tôt les réfléxions que demandent ces remarques.

LIV. II. CHAP. I.

3. Reg. cap. 1. ℣℣. 29. 30. 31.

Iſai. c. 20. ℣℣. 2. 3. 4.

Oſee c. 1.

Iſai. c. 8. ℣. 1.

Ibid. ℣. 18.

Jerem. c. 13.

Liv. II. Chap. I.

De la maniére de vivre des Prophétes chez les Juifs.

ENTRE tous les caractéres de ſainteté qui éclatoient dans la Religion des Hébreux, le nombre, & les mœurs de leurs Prophétes étoient conſtamment ce qui la diſtinguoit le plus. Ces hommes extraordinairement ſuſcitez, rendoient par leurs Oracles la Divinité toujours préſente, & toujours ſenſible en Iſraël. On ne pouvoit manquer, en voyant des Miniſtres ſi reſpectables, de ſe rappeller Celui qui les envoyoit, & de rapporter à l'Eſprit inſpirateur la gloire de ſon propre ouvrage. *Iſai. c. 27.* Auſſi étoient-ils en honneur dans la Nation, & du moins ſous les Princes religieux, nulle entrepriſe importante n'étoit réſolüe, nulle queſtion ſérieuſe ne ſe décidoit que de l'avis des Prophétes.

Cependant au milieu de ces égards & de ces reſpects extérieurs, leur vie privée n'avoit rien que de ſimple. Que dis-je? Rien que de laborieux, d'auſtère, & de pénitent. Ils ne paroiſſoient à la Cour des Rois que dans les temps où ils y étoient appellez, ou lorſqu'il falloit y faire entendre les paroles que l'Eſprit leur inſpiroit. Ils n'entroient même dans les villes que pour y exercer les fonctions de leur miniſtère, pour s'oppoſer aux abus, arrêter le cours des prévarications, maintenir l'autorité de la Loi, annoncer la paix aux Juſtes, & les châtimens préparez aux tranſgreſſeurs. Hors de ces cas, ils vivoient dans les campagnes, & retirez du commerce du peuple. C'étoit-là qu'ils prioient pour lui, & que par la voix de leurs larmes comme par celle de leurs ſoupirs; ils écartoient quelquefois les coups prêts à tomber ſur la Nation ſi ſouvent infidelle. Autour d'eux étoient des diſciples qu'ils formoient à la ſcience des mœurs, autant par leurs éxemples que par leurs leçons. Ils étoient comme les Supérieurs de ces Communautez pacifiques. L'innocence y trouvoit un aſyle certain, l'ignorance des lumiéres ſûres; & quoique la Prophétie ne ſoit point un art dépendant du ſecours & des progrès de l'étude, il étoit ordinaire pourtant que Dieu ſe communiquât aux enfans, ou aux diſciples des Prophétes. Sans doute parce que la pureté de leur conduite, leur application à la ſageſſe, & à l'intelligence des Livres ſacrez, les diſpoſoient à la grace de la Prophétie. Tous enſemble s'occupoient alternativement à la méditation & au travail; non à ces travaux qui épuiſent le corps, & qui diſſipent l'eſprit, mais à ceux qui ſans nuire à la liberté de l'ame, la garantiſſent de l'oiſiveté dangereuſe des ſens.

Liv. II. Chap. I.

F. Fabricii Oratio de ſcholis Prophetarum.

Une telle ſituation, loin de compatir avec les richeſſes, ne pouvoit être qu'indigente. Auſſi les Prophétes manquoient-ils quelquefois des ſecours, même néceſſaires. On lit au premier Livre des Rois, qu'on faiſoit à ces ſaints Hommes des préſens de pain groſſier; & ailleurs, qu'on leur donnoit les *prémices*, comme on avoit cou-

1. Reg. c. 9. ℣. 7. 8.

4. Reg. cap. 4. ℣. 10.

Liv. II. Chap. I. tume alors de faire aux pauvres. Elie marchoit vêtu de peaux. Iſaïe, quoique deſcendu de la maiſon Royale, portoit *un ſac*; c'eſt-à-dire un habit rude, & informe, un habit lugubre, & de deüil; tel qu'on en portoit dans les calamitez publiques par tout l'Orient, & enſuite à Rome (*a*) même, lorſqu'on vouloit par des dehors négligez marquer la triſteſſe de l'ame. Cet habit étoit ordinaire à tous les Prophétes. Ceux mêmes qui affectoient de le paroître pour ſéduire le peuple, ne ſe montroient à lui que dans cet extérieur humiliant, conforme à celui des Saints inſpirez de Dieu.

Ibid. c. 1. ℣. 8. Iſai c. 20. ℣. 2.

Zach. c. 13. ℣. 4.

Ceux-ci ne vivoient pas tous dans le célibat. l'Ecriture nous parle de l'épouſe d'Iſaïe, de celle d'Oſée, & de celles de quelques autres encore. Nulle femme cependant n'approchoit de leurs demeures, & je ne vois pas qu'après leur vocation au miniſtère, aucun ait pris de ſecondes épouſes. La priére, comme je l'ai dit, étoit leur éxercice principal, & elle étoit ſuivie de l'étude des Prophéties antérieures. Daniel prioit & jeûnoit pour mériter l'intelligence des Septante ſemaines marquées à Jérémie. Jérémie lui-même prioit pour obtenir la grace de l'inſpiration actuelle. Zacharie ſe dévoüoit à la connoiſſance des anciens Oracles. Tant ils étoient perſuadez tous que la Prophétie, quoiqu'elle fût un don gratuit,

Daniel. c. 9. ℣. 2.

Jerem. c. 33. ℣. 3.

2. Paralip. c. 26. ℣. 5.

(*a*) Tam varia atque atrox Italici belli fortuna fuit, ut uſque ad *ſaga* iretur, diuque in eo habitu maneretur. *Vell. Paterc. lib.* 2.

Liv. II. Chap. I. tuit, éxigeoit néanmoins de l'application, & de profondes recherches. Dieu même ne vouloit pas toûjours qu'ils ſçûſſent le nœud myſtérieux des révélations qu'il leur avoit offertes. Ainſi Daniel ne comprit pas ce qui lui avoit été inſpiré ſur l'état futur des Saints, & l'Ange qui lui parloit, voulut qu'il demeurât dans une humble attente de l'éxécution des deſſeins de Dieu, parce que le détail devoit en être inconnu juſqu'au temps arrêté dans les conſeils éternels. L'Eſprit qui ſouffle quand, & où il lui plaît, n'étoit pas toûjours ſur les Prophétes, comme on ſe l'imagine d'ordinaire, & il ſe paſſoit quelquefois des années entiéres avant qu'ils en viſſent le retour. C'eſt pour cela que nous en voyons pluſieurs ne prédire qu'une fois dans le cours entier de leur vie: par ce que Dieu veut que ſa créature ſoit ſans ceſſe dans la dépendance qu'elle doit à ſon Auteur, & qu'une grace accordée de ſa part n'eſt point un titre qui en mérite une ſeconde.

Daniel. cap. 12. ℣. 8.

Il n'en étoit pas de même des diſcours ſimples de morale que faiſoient les Prophétes, ſans mélange de prédiction. Je crois qu'il dépendoit de leur prudence de choiſir les conjonctures où le peuple avoit beſoin d'être ſoûtenu par l'inſtruction. La connoiſſance profonde qu'ils avoient de l'eſprit de la Loi, ſuffiſoit alors à leur zéle, & je trouve que dans ces circonſtances, ils penſoient que la qualité générale de Prophéte autoriſoit aſſez la ſainte liberté de leurs diſcours. C'eſt cette ardeur

Liv. II. Chap. I.

empreſſée pour le ſalut de leurs freres qui leur attiroit ſi ſouvent de cruelles perſécutions. L'homme ne veut point qu'on le trouble dans l'uſage du plaiſir qu'il aime. Tout ce qui s'oppoſe à ſes penchans le révolte; & le moyen preſque ſûr de lui devenir odieux, eſt de le rappeller à la régle dont il eſt ſorti. Cette maxime déja ſi vraye priſe en général, l'étoit encore plus ſinguliérement à l'égard du peuple Juif. Senſible plus que tout autre au vain plaiſir d'être flatté, ſéduit par une foule d'impoſteurs qui l'endormoient dans ſes deſordres, il n'écoutoit qu'avec chagrin & contrainte, les utiles, mais ſévéres, remontrances des ſaints Prophétes. Ce dépit ſecret ſe tournoit bien-tôt en haine contre eux, & de la haine à la perſécution ouverte il n'y a qu'un pas, facile à franchir. De là les maux dont eſt remplie l'hiſtoire des Hommes de Dieu. Tantôt c'eſt à la violence des Princes, quelquefois c'eſt à la dériſion de la multitude qu'ils ſont expoſez. *Les uns*, dit l'Auteur de l'Epître aux Hébreux, *ont été frappez de verges ne voulant point*, par de lâches complaiſances, *racheter leur vie préſente, afin d'en trouver une meilleure dans la Réſurrection. Les autres ont ſouffert la honte des inſultes, la peine des chaînes, & des priſons. Ils ſont morts par le tranchant de l'épée; ils ont été lapidez; ils ont été ſciez; tous ont paſſé par les plus dures épreuves. Ils ont été vagabonds, couverts de peaux, abandonnez, contredits, affligez: eux dont le monde n'étoit pas digne, ils ont paſſé leur*

Voyez ci-après le troiſiéme Liv. Réponſe à la quatriéme difficulté.

Iſai. c. 30. ℣℣. 10. 11.

Joſeph. lib. X. cap. 4. Chalcid. in Tim.

Epiſt. ad Hebr. cap. 11. ℣. 35.

vie errans dans les deſerts, & dans les montagnes: ſouvent cachez dans les antres, & dans les cavernes de la terre. Quelle peinture! Et qui eſt-ce qui la fait? Celui qui vivoit dans un temps où la mémoire de ces malheurs étoit encore toute récente.

Après cela je ne puis aſſez m'étonner qu'un Ecrivain, d'ailleurs Critique habile, ait voulu ſoûtenir que la qualité de Prophéte étoit chez les Juifs une des premiéres, & des plus puiſſantes Charges de l'Etat, qu'ils en étoient les Orateurs publics ou les Miniſtres, & que leurs diſcours étoient enregiſtrez, avec les autres Actes, dans les Archives de la République, & enſuite de la Monarchie. Quel rapport trouve-t-on entre un Miniſtère qui n'eſt ſuivi que d'opprobres, & des fonctions éclatantes qui mettent en partage du Gouvernement? Qui peut croire qu'on ſe fît en Iſraël une loi de conſerver dans le dépôt public des prédictions ſouvent funeſtes, dont on haïſſoit, ou même dont on faiſoit mourir les Auteurs? Ce ſentiment avancé par M. Simon n'a donc rien de vrai, ni de vraiſemblable, & je le joints à l'opinion où il étoit encore, que le Sanhédrin étoit compoſé de Prophétes, ou d'hommes inſpirez; ſyſtême ſans preuve, pour ne rien dire de plus, & ſolidement réfuté par l'Auteur des *ſentimens des Théologiens de Hollande.*

Simon. Hiſtoire Crit. de l'Ancien Teſt. l. 4. c. 4.

Id. lib. 1. 2.

Pag. 213.

Liv. II. Chap. I.

Du ſtile des Prophétes.

Voyez plus bas Livre. 3. Réponſe à la dixiéme Difficulté.

NOus n'avons pas tous les Ecrits des Prophétes. Dieu n'en a voulu conſerver à ſon Egliſe que ce qui importoit à la preuve de ſa doctrine. Le reſte s'eſt égaré dans les fréquentes révolutions du peuple Juif. Nous ne ſçavons pas même bien éxactement le détail, & toute l'étenduë de nos pertes. Mais à en juger par le grand nombre de Prophétes qui ſe ſont ſuccédez durant plus de trois ſiécles, il eſt aiſé de comprendre qu'il nous manque aujourd'hui preſque autant de richeſſes qu'il nous en reſte. Quand je dis de richeſſes, je ne l'entends pas ſeulement du côté du dogme, de l'inſtruction, & des mœurs; je le prends encore du côté de l'éloquence, de la grace, & de la majeſté du diſcours.

En effet, ſi parlant du corps des Ecritures, on peut dire qu'elles ont un caractère ſenſible de ſublimité, ſupérieur à tout langage mortel, perſonne ne conteſtera que les Prophétes ont eu cet avantage d'une façon encore plus ſinguliére.

Il eſt évident que la nobleſſe de l'élocution a ſes premiéres ſources dans la grandeur des idées qui ſont offertes à l'eſprit. Occupé d'un objet qui l'intéreſſe par ſon élévation, il le répréſente avec force. Les termes ſe conforment alors à la vivacité de l'impreſſion, & à la beauté du ſens; ils en prennent la teinture, pour ainſi dire, pendant qu'ils ſont foibles, qu'ils rampent, qu'ils languiſſent lorſqu'ils n'expriment qu'une idée commune, & qui ne ſe concilie qu'une attention légére de l'eſprit.

Liv. II. Chap. I.

Or les Prophétes, dans le temps de l'inſpiration ſur tout, n'étoient remplis que de hautes idées, & elles faiſoient en eux des traces profondes. C'étoit la main de Dieu qui les gravoit: & elles le répréſentoient Lui-même, ſa Juſtice, ſa Providence, ſon Eternité, ſes Miſéricordes, ſa Puiſſance, l'ordre admirable de ſes conſeils, & l'immenſe profondeur de ſes Myſtéres. Quelquefois c'étoit la chûte d'un Empire, ou l'élévation d'un autre; les ſuccès, & les victoires, ou les malheurs, & les défaites des Princes. Souvent c'étoit d'expreſſives figures de l'Egliſe à venir; de cette Egliſe objet éternel des deſſeins de Dieu ſur les hommes, & dont ſon Fils devoit à jamais être le Pontife, le Sauveur, & l'Epoux; de cette Egliſe qui dans ſa durée devoit avoir tour à tour tant de proſpéritez & de revers; de cette Egliſe dont l'ancienne, quoique ſi chérie, n'étoit que l'image, & qui devoit dans la ſuite n'avoir, pour l'étenduë, d'autres bornes que celles de l'Univers. Auſſi ſouvent au moins, c'étoit cette même Egliſe recueillie dans le ſein de Dieu à la fin des ſiécles, nourrie de la vérité, réünie à ſon Chef, joüiſſant avec lui d'un repos inaltérable, & foulant aux pieds ſes ennemis vaincus. Quelles images! Quel ſpectacle pouvoit davantage élever l'ame, & la fixer à de plus magnifiques objets?

Liv. II. Chap. I.

En général, les Prophétes ſont remplis de métaphores, & d'expreſſions figurées. C'étoit le goût particulier des Orientaux. Ils ne s'expliquoient ordinairement que par allégories, & par apologues. La Philoſophie de ces peuples, & leur Théologie n'étoient conçûës qu'en paraboles, & avec ces tours ſymboliques qui enveloppent la vérité ſous des images. Les Hiéroglyphes des premiers Egyptiens en ſont foi. Preſque tout étoit déguiſé chez eux, & ils avoient réduit en art l'habitude où ils étoient de voiler les choſes les plus ſimples par des ſignes myſtérieux. Ce fut des Prêtres d'Egypte que Pythagore, & Platon apprirent à traveſtir leurs dogmes comme ils ont fait, & à les cacher ſous des nuages, pénétrables ſeulement à ceux qu'ils avoient initiez dans les ſecrets de leur obſcure Métaphyſique. Les Doctes de la Phénicie, & de la Chaldée étoient dans le même uſage. Les Arabes ſur-tout ſe faiſoient honneur d'y exceller. Nul peuple n'a tant qu'eux enfanté de Poëmes, & un Ecrivain célébre aſſure que le Monde entier n'en a pas tant produit. C'eſt peut-être ce qu'a voulu dire Horace quand il appelle l'Hydaſpe, le fleuve fabuleux, *fabuloſus Hydaſpes*, parce que ce fleuve qui a ſa ſource dans la Perſe, & ſon embouchure dans les Indes, commence, & finit ſon cours parmi des peuples de tout temps attachez aux fables, & aux fictions.

Orig. cont. Celſ. lib. 1. page. 8.

Erpenius.

M. Huet. De l'origine des Romans.

Afin de s'accommoder au penchant que les

Liv. II. Chap. I.

Iſraëlites avoient apportez d'Egypte pour les apologues, Dieu fit entendre ſa volonté aux Prophétes par des figures, & ne leur propoſa ſes loix que ſous l'enveloppe des paraboles. On remarque que du temps de Salomon, on faiſoit conſiſter la ſageſſe dans la ſcience des énigmes; & cette Reine qui accourut de ſi loin pour contempler de ſes yeux celui qui faiſoit l'admiration du Monde, lui propoſa de ces queſtions obſcures dans le deſſein d'éprouver ſi la pénétration de ſon eſprit étoit auſſi grande que la renommée le publioit. Il avoit, dit l'Ecriture, compoſé mille Poëmes, ſans doute dans ce gout d'allégorie que nous remarquons au Cantique des Cantiques, & ſi l'on en croit Joſéphe, ce Prince, & Hiram Roi de Tyr s'envoyoient mutuellement des énigmes, ſous peine de ſommes d'importance payables par celui des deux qui ne pourroit les déchiffrer.

Plutarch. Conviv.

Joſeph. Antiquit. l. 8. c. 2.

De là vint que les Prophétes ne prédiſoient ſouvent l'avenir que par certains ſignes myſtérieux, comme nous l'avons vû plus haut, & qu'en pluſieurs rencontres leurs expreſſions étoient obſcures, & équivoques. Quelques-uns même ont écrit en vers, dont le ſtile eſt encore plus propre que celui de la proſe à traveſtir ce qu'on a réſolu de cacher.

A travers tous ces voiles mis à deſſein, l'objet principal de leurs prédictions ſe faiſoit néanmoins toûjours appercevoir. Ils le répréſentent, quand il le faut, par des traits ſi reſſemblans,

Liv. II. Chap. I.

qu'il paroît lui-même s'offrir à la vûë. C'eſt ſurtout ce rare avantage de peindre qui caractériſe les Prophétes Hébreux. Dans leurs Ecrits, tout, juſqu'au moindre détail, vit, & inſpire du ſentiment. Leurs tableaux ont de l'ame, de la paſſion, & de la vérité. Souvent chez eux un ſeul mot fait une élegante deſcription, & cette courte peinture n'en eſt que plus propre à graver dans l'eſprit une image vive & nette.

Talent auſſi ſingulier. Ils n'employent d'ordinaire que les termes les plus ſimples, mais ils en font une alliance ſi neuve, qu'elle s'éleve au ſublime le plus parfait, ſans s'écarter du naturel. Pour dire les plus grandes choſes, l'expreſſion familiére leur ſuffit. Ils ſçavent enrichir leur langue ſans en multiplier les mots; c'eſt de l'uſage ordinaire qu'ils les tirent. Ce ſont, pour le dire ainſi, les termes domeſtiques; mais de la maniére dont ils les uniſſent, il en ſort un tour original cent fois plus noble, plus neuf, & plus intéreſſant que ne le ſeroit un autre plus recherché. En les liſant, on eſt frappé de voir un ſens lumineux confondu ſi modeſtement avec une expreſſion commune, & l'on eſt ſurpris de ſe trouver ému, dans le temps même qu'ils ſemblent ne nous rien offrir que d'ordinaire. Je me diſpenſe de joindre des éxemples qui juſtifient cette remarque. Il ſera mieux que le Lecteur ſe donne à lui-même le plaiſir de les découvrir.

Spinoſa Tract.

Spinoſa, qu'on trouve par tout à ſa rencontre dès

Liv. II. Chap. I.

dès qu'il s'agit des Prophétes, dit pourtant que du côté de l'éloquence ils n'ont rien eu qui les diſtinguât. Il ſe plaît à repréſenter l'un comme un génie mélancholique, dur, & ſauvage, qui ne ſçait que porter d'améres paroles, s'affliger, & contriſter les autres; celui-ci comme un caractère ardent qu'entraîne ſa propre impétuoſité, & qui croit voir ce qu'il imagine; celui-là comme un berger ignorant & groſſier, réduit à n'emprunter ſes images que des viles occupations de la vie paſtorale, ou même ruſtique; tous comme des eſprits ordinaires dont la différence entre eux ne naît que du plus, ou du moins de force & de délicateſſe dans l'imagination.

Theolog. Polit.

Cette hardieſſe, pour mieux dire, cette témérité de déciſion, qui a donné quelques ſectateurs à Spinoſa, eſt pour ceux qui approfondiſſent, le premier motif de leurs dédains pour lui. Cet homme qui n'avoit que la méthode, & la marche extérieure du raiſonnement, comme je l'ai fait voir ailleurs, ne poſſédoit rien moins que le vrai goût de l'éloquence. Il oſoit en juger, & perſonne au monde, ſur ce point, n'étoit plus récuſable que lui. Ses propres Ecrits le découvrent aſſez à ſon déſavantage. Son ſtile, ſi pourtant il en a un, eſt d'une aridité déſolante, ſans grace, ſans nobleſſe, ſans naturel. Même dans ceux de ſes Ouvrages où il ne s'aſſujétit point aux allures des Géométres, il eſt obſcur & confus preſque par tout. Obſcur, non par la profondeur; mais par le bizarre entrelace-

Voyez le Diſcours à la tête de cet Ouvrage.

Liv. II. Chap. I.

ment de ſes idées; non par un goût de compoſition choiſie qui n'employe qu'autant de termes qu'il en faut en rigueur pour ſe faire entendre, mais par une négligence d'eſprit qui fait omettre le néceſſaire. Il affecte la préciſion des Philoſophes, & ſa triſte préciſion n'eſt qu'une maniére plus ſûre d'ennuyer par la briéveté même. Ceux que ſon ſyſtême a le plus charmé conviennent de ces défauts, & la plûpart ſont contraints ſouvent d'avoüer qu'il leur eſt impénétrable dans la plus grande partie de l'expoſition de ſa doctrine. Voilà pourtant celui qui ſe permet de condamner le ſtile des Prophétes, ſur les traces de Politien & de Domitius Caldérinus.

Amos eſt, dit-il, un berger qui n'employe que des images champêtres. Mais quoi! N'y a-t-il donc point de grace, ni de douceur dans l'uſage de ces métaphores naïves tirées de la ſimple nature? Eſt-ce qu'Homére, & Virgile, les plus grands Poëtes que l'antiquité Païenne ait produits, ne ſont pas encore attendriſſans & délicieux par la peinture aimable qu'ils font, de page en page, des éxercices de la vie paſtorale? N'eſt-ce pas de ces fonctions innocentes qu'ils empruntent les plus touchantes, & les plus nobles comparaiſons? N'eſt-ce pas cette ſimplicité ſublime ſi dégagée du faſte, & de l'enflure, qui les a fait paſſer dans tous les temps comme les modéles dans l'art de toucher, & de bien dire? Pourquoi donc faites-vous un reproche aux Prophétes de ce qui fait dans les

Ecrivains profanes le ſujet de vos éloges? Amos a-t'il d'ailleurs manqué d'élévation & de dignité, quand il a voulu peindre la majeſté de l'Etre ſuprême? Ecoutez-le, & jugez ſi l'éloquence humaine pouvoit prendre un plus noble eſſor. *Voici*, dit-il, *celui qui a formé les montagnes, qui fait ſouffler les vents; qui a déclaré à l'homme quelle eſt ſa penſée, qui fait luire l'aurore, & qui marche ſur le plus haut de la terre; le Seigneur, le Dieu des armées eſt ſon nom.* Et ailleurs: *Le Seigneur, le Dieu des armées frappe la terre, & elle ſe diſſout; il a établi ſa demeure dans le plus haut des Cieux. Il fait, quand il veut, monter à lui les eaux de la mer, & il les répand enſuite ſur la terre; le Seigneur, le Dieu des armées eſt ſon nom.* Homére a-t-il jamais dit de ſon Jupiter rien de ſi ſublime, rien qui marque davantage le ſouverain pouvoir de l'Etre infini? Hé combien eſt-il au-deſſous de ces majeſtueuſes expreſſions!

Liv. II. Chap. I.

Amos cap. 4. ℣. 13.

Id. cap. 9. ℣℣. 5. 6.

Mais Jérémie eſt un Prophéte triſte, & plaintif, qui ne ſçait que verſer des larmes ſur les maux de ſa patrie, & dont les lugubres Lamentations n'ont que le même refrain. C'eſt ainſi que l'on parle quand on ne diſpute que par goût de ſingularité, ou que l'on juge de ce que l'on n'entend point. Il eſt vrai que Jérémie n'annonce le plus ſouvent à Iſraël que des diſgraces, ou ne pleure que celles qu'il reſſent. Mais pourquoi étoit-il envoyé, ſinon afin de prédire les terribles effets de la colére de Dieu contre les Juifs?

Liv. II. Chap. I.

Devoit-il au milieu de ces menaces, prendre un ton d'allégreſſe, & chercher à plaire quand il ne venoit que pour épouvanter? Le grand n'eſt-il de plus que d'un ſeul genre, excluſif de tout autre? Et la bienſéance du ſtile ne ſe conforme-t-elle pas à la nature des ſujets? L'homme vraiment éloquent, eſt celui qui s'accomode & qui ſe plie à ces différences, qui conſulte ſa matiére, & qui varie ſon art ſelon qu'elle change. Il ne reſtraint pas le beau ſeulement à ce qui ſemble riant, il connoit des graces de toute eſpéce. Il y en a pour lui dans le ſérieux, dans le triſte, dans l'horreur même. Or je ne crains point de dire qu'il n'y a peut-être point d'Auteur où ce caractére d'œconomie, & de ſageſſe, ſe faſſe mieux remarquer que dans Jérémie. A-t-il deſſein de repréſenter les malheurs de Sion? Il pénétre dans le cœur le moins ſenſible, il paſſionne, il attendrit, il excite les larmes. En le liſant on croit être le témoin d'une calamité publique, & préſente. Ce n'eſt plus une image, c'eſt une réalité effective. On eſt émû dans le plus intime de l'ame. Tant la force, & la vérité de la peinture ſçavent ſuppléer à l'abſence de la choſe! Veut-il imprimer la crainte des jugemens de Dieu, & reprocher à Juda ſes infidélitez? Qui le fait mieux que lui? Quelle nobleſſe dans les idées, & quel pathétique tout enſemble? Il peint, il conſterne, il perſuade, il entraîne. Eſt-il enfin inſpiré de Dieu pour la conſolation du peuple? Rien de ſi

raviſſant que les promeſſes qu'il lui fait. Il lui montre ſa délivrance prochaine, & ſon heureux retour dans la terre de ſes peres, ſes péchez oubliez, ſa pénitence finie, ſes vainqueurs humiliez, la colére divine appaiſée, un jour ſerain prêt à ſuccéder aux ténébres d'une longue nuit, c'eſt-à-dire, ſelon le langage des Prophétes, un amas de proſpéritez & de douceurs, à la place des afflictions, & des revers. Et tout cela il le dit, non avec ces ornemens ambitieux & façonnez qui décélent l'art & l'étude. Aucun mot, aucun tour n'y eſt donné à l'affectation de briller; c'eſt un naturel doux & aimable qui s'inſinuë ſans bruit dans le cœur, un dramatique naïf où vous partagez le charme de l'entretien, une peinture vivante où vous croyez ſaiſir l'objet, un goût pur de mœurs & de vérité où la raiſon ſe retrouve, & ſe repoſe avec attrait.

Liv. II. Chap. I.

A l'égard d'Iſaïe, quiconque n'eſt pas charmé de l'élégance inimitable de ſa diction, mérite de ne rien ſentir. Ce Prophéte avoit raiſon de dire, parlant de lui-même, *que le Seigneur lui avoit donné une langue ſçavante pour ſoûtenir par la parole les cœurs accablez, & que tous les matins Dieu lui touchoit l'oreille*, c'eſt-à-dire, qu'il lui inſpiroit ce qu'il devoit dire. Qui eſt-ce en effet qui a jamais écrit avec plus de force & plus de douceur, avec plus de ſageſſe & plus d'efficace, avec plus de naturel & plus de dignité que lui? Voyez avec quel zéle éloquent il reproche au Roi Achaz

Iſai. c. 50. ¥. 4.

Id. c. 7. ¥. 13.

Liv. II. Chap. I.

ſon impiété ; comment il fait parler Dieu irrité de la défiance d'Ezéchias, qui avoit imploré le ſecours de l'Egypte ; de quelle ſorte il reprend encore ce Prince de ſa vaine complaiſance à déployer ſes tréſors aux Envoyez de Babylone ; avec quelle élévation de ſentiment il abat le fol orgeüil d'Eliacim & de Sobna ? Tous ces endroits, mille autres que je pourrois citer, ſont lumineux, ſublimes, & feroient honneur à ce qu'il y a de plus achevé dans les Ecrits anciens. Rien n'y approche du talent de ce Prophéte à repréſenter avec grace & fidélité, les objets qu'il offre à l'eſprit. Il annoblit les moindres par le tour qu'il leur donne, il dit les plus grandes avec une élégante ſimplicité. Il eſt poli & grave tout à la fois. Il ne cherche ni le ſingulier, ni le rare, c'eſt le beau qui vient de lui-même ſe préſenter à lui. Vous ne découvrez rien dans ſes diſcours qui ſoit à titre de parure, & il arrive néanmoins que tout y eſt orné. Notre cœur paroît être dans ſa main, il fait de nos ſentimens tout ce qu'il veut ; il attendrit, il épouvante, il conſole, il inſtruit, il charme toujours ; & lors même que l'inſpiration le raméne aux mêmes ſujets, il y revient par des routes ſi variées, qu'il trouve dans cette abondance des reſſources toûjours nouvelles pour intéreſſer. Auſſi tous les ſiécles ont admiré ce Prophéte, même en tant qu'Auteur délicat & ſublime. Grotius dans ces derniers temps le compare à Démoſthénes, le plus grand Orateur de

Id. c. 31.
Id. c. 39. vv. 5. 6.
Id. c. 22. v. 15.
Grot. Comment. in 4.

Liv. II. Chap. I.

la Gréce, & peut-être de tous ceux qui n'ont eu que des talens humains. Il trouve dans le premier toute la pureté du langage Hébreu, comme dans le ſecond toutes les graces de l'Atticiſme ; dans tous les deux de la magnificence dans le ſtile, de la véhémence dans les mouvemens, de l'abondance dans les figures, de l'élevation dans les idées ; mais ſur-tout de la force quand il eſt queſtion de combattre le vice. Iſaïe avoit outre cela l'avantage d'une illuſtre naiſſance. Il étoit petit-fils du Roi Joas, neveu d'Amaſias Roi de Juda, & quelques-uns ont ſoûtenu avec aſſez de vraiſemblance, qu'il avoit donné ſa fille en mariage à Manaſſé. C'eſt là-deſſus qu'un Critique habile lui applique ce que dit Quintilien de Corvinus Meſſala ; qu'il parle d'une maniére aiſée, douce, naturelle, coulante, & d'un ton qui déclare la nobleſſe de l'Auteur.

Il me ſeroit facile de continuer ce détail à l'égard des autres Prophétes, & de faire voir par des éxemples tirez de leurs Ecrits, que David, Nahum, Daniel, Ezéchiel entre autres ſont, pour les avantages de la parole, infiniment ſupérieurs à ce qu'il y a jamais eu de grand dans la Gréce & dans Rome ; mais le Lecteur trouvera bon que pour abréger, je le renvoye aux *Dialogues ſur l'Eloquence*, où M. de Fénelon a relevé par de ſi juſtes éloges le ſtile des Prophétes.

J'ai dit plus haut que leurs Oracles étoient ſouvent enveloppez ſous des figures ou des em-

Reg. c. 19. v. 2.
R. Abrab. Præf. in Iſai.
Calmet. Préf. ſur Iſaïe.
Quintil. lib. 10. cap. 1.

Liv. II. Chap. I.

blêmes; & dès-là on conçoit que ces prédictions avoient deux ſens, dont le premier n'étoit que le voile qui cachoit l'autre. Ce double ſens eſt une des circonſtances les plus remarquables dans l'Ecriture, parce qu'il en eſt comme le ſecret & la clé. C'eſt faute ſouvent d'y avoir eu recours, qu'il s'eſt élevé tant de diſputes dans la Religion & qu'aujourd'hui encore les Juifs perſévérent dans leur opiniâtre aveuglement.

Le grand deſſein de Dieu en inſpirant les Prophétes, étoit de préparer des preuves à la Religion qu'il vouloit établir un jour par le Meſſie. Mais le peuple qui alloit être le dépoſitaire de tant de prédictions, devoit lui-même ne les pas comprendre, parce qu'il devoit être rejetté. Ainſi dans le plan de la Providence, il falloit que les Prophéties euſſent à l'égard des Juifs de la clarté, & de l'obſcurité tout enſemble. De la clarté dans ce qui concernoit l'état temporel de leur Nation: autrement ils n'auroient eu pour elles que de l'indifférence, & ils ne les auroient pas conſervées avec religion; de l'obſcurité dans ce qui concernoit l'hiſtoire du Libérateur, parce qu'ils devoient ſe rendre indignes des fruits de ſa miſſion. Afin de concilier, & de remplir ce double deſſein, Dieu a mis dans les prédictions un double ſens; c'eſt-à-dire, qu'il a caché les circonſtances de la vie du Sauveur ſous des images qui ne paroiſſent pas toûjours l'exprimer nettement, ou qui même ſemblent quelquefois ſe rapporter à d'autres qu'à lui. Le premier ſens eſt celui qu'on

Iſai. cap. 6. ℣. 9. & 10.

Liv. II. Chap. I.

qu'on appelle *hiſtorique*, le ſecond eſt celui qu'on nomme *ſpirituel*. Pour en donner un éxemple, lorſqu'Iſaïe parle des conquêtes de Cyrus, l'impreſſion dominante qui naît de ſon diſcours, eſt le ſens littéral qui ſe termine aux victoires de ce Prince; mais la converſion du Monde par le Sauveur, eſt le ſens ſpirituel enveloppé de l'autre, parce que Cyrus étoit un Type deſtiné à la répréſentation de la gloire future du Meſſie. Il eſt ſi néceſſaire d'admettre cette façon d'entendre, & d'expliquer les Prophétes, que ſans elle ils ſeroient impénétrables, ſouvent même éxagérez, & faux. L'objet du ſens littéral étant quelquefois au deſſous de la grandeur de l'image; elle ne peut être juſtifiée que par l'objet du ſens ſpirituel, qui remplit ſeul cette étenduë & cette magnificence d'expreſſions. Ainſi lorſque David ſaiſi d'un ſaint enthouſiaſme, décrit ſi pompeuſement la grandeur future de ſon fils, il eſt clair qu'il y a de l'excès dans ſes paroles, ſi l'on veut les expliquer toutes de Salomon. Mais que du Type on paſſe à la choſe déſignée, tout auſſi-tôt ce qu'il y a d'exceſſif dans l'image, ſe réduit à une juſte préciſion, & ce qui eſt de trop pour le fils de David, n'exprime que ce qui convient en rigueur au Meſſie figuré par Salomon.

Sur cela je remarque, après le ſçavant Auteur du Commentaire François, que les Juifs du temps des Prophétes, avoient des facilitez que nous n'avons plus pour entendre les prédictions qui ne

Liv. II. Chap. I.

regardoient que le gouvernement de leur Etat, & celui des peuples contemporains. Les Annales profanes ne nous disent rien qui ait rapport à la premiére histoire des Hébreux. Elles ne nous parlent ni de ce peuple, ni des Royaumes des Iduméens, des Philistins, des Amalécites, des Amorrhéens, des Ammonites, des Moabites, ni de quelques autres encore qui figuroient néanmoins avec éclat. A peine même y découvre-t'on quelque vestige de la grandeur de David, & de Salomon. Leur Monarchie, quoique puissante, étoit trop effacée par les quatre grands Empires dont les révolutions occupoient les Histoires étrangeres. Les Juifs avoient donc là-dessus des avantages qui nous manquent, parce qu'ils avoient des rapports inévitables avec les peuples que nous ne connoissons qu'imparfaitement; & dont les Prophétes ne parlent que d'une maniére si rapide, qu'elle en est obscure pour nous.

Mais d'une autre part, ce qui regarde le Messie nous est incomparablement plus connu qu'il ne l'étoit aux Juifs, & peut-être aux Prophétes eux-mêmes. Ceux-ci n'avoient pas toûjours l'intelligence de leurs propres prédictions, comme je crois l'avoir dit plus haut, & ceux-là, quoique prévenus de l'idée générale d'un Liberateur, ne pouvoient s'en faire une notion distincte & bien développée, parce que les Prophéties successives le marquoient chacune de quelque trait particulier, dont on ne pouvoit encore envisager le tout. Ce

n'est que depuis l'accomplissement entier des saints Oracles, qu'on en a compris tous les rapports; & c'est dans ces rapports que consiste l'intelligence parfaite des prédictions anciennes. Liv. II. Chap. I.

J'ai fait cette observation exprès, parce que je vois un certain monde qui ne cesse de dire, que les Juifs doivent naturellement être plus instruits que nous du vrai sens de leurs Ecritures. Il est vrai qu'ils l'ont été sur les Prophéties particuliéres qui se rapportoient à leur gouvernement politique; mais loin de leur céder, nous l'emportons de beaucoup sur eux dans l'éxacte connoissance des prédictions qui se terminent au Messie, & à l'Eglise. Ce n'est pas qu'en parlant de la sorte, nous voulions nous flatter d'une fiére supériorité de discernement. Je le répéte; c'est que les temps marquez par les Prophétes étant écoulez, nous sommes bien plus en état de juger des faits, qu'on ne l'étoit dans les temps qui les ont précédez. On n'étoit pas encore dans le point de vûë, & nous y sommes. On n'avoit que la Prophétie; & nous avons tout ensemble la Prophétie & l'événement, entre lesquels nous portons un jugement décisif de comparaison. Il semble, je l'avoue, qu'on pourroit ici distinguer les anciens Juifs de ceux qui sont nez depuis l'accomplissement des Oracles. Mais on sçait que ceux-ci ne lisent plus leurs Ecritures, ou qu'ils les lisent sans soin, & seulement pour remplir un devoir de discipline. Depuis je ne sçai combien de siécles, une igno-

Buxtorf. Synag. Jud. c. 3.

LIV. II. CHAP. I.

rance profonde régne dans leurs Synagogues; ils ſe font même un ſcrupule de l'étude, & s'entretiennent dans un goût de fables où les ont mis le Targum, & les puériles traditions des Rabbins.

Il importe, avant que je finiſſe ce Chapitre, d'éxaminer à quels caractères on diſtinguoit les vrais Prophétes, des ſéducteurs qui ſe diſoient envoyez; & en ſecond lieu quelles preuves les ſaints Prophétes avoient eux-mêmes de la vérité de leur miſſion & de leurs Prophéties.

En général rien ne ſervoit mieux à faire la diſtinction des vrais, & des faux Prophétes, que le rapport des événemens avec les prédictions, & je crois que c'eſt, ſur-tout, ce ſigne démonſtratif qui déterminoit la croyance des Juifs.

Un ſecond caractère étoit pourtant ajoûté dans l'Ecriture; c'étoit la conformité de la doctrine du Prophéte avec celle de Moïſe. *S'il s'éléve*, avoit-il dit, *un Devin ou un Prophéte au milieu de vous qui prédiſe un miracle, & qu'enſuite il vous diſe: Allons, adorons les Dieux étrangers; vous n'écouterez point ce Prophéte, mais vous le ferez mourir.* Lorſque ces deux ſignes ſe rencontroient dans le même homme, il eſt évident que ſon miniſtère ne pouvoit être équivoque, & qu'il falloit en tout déférer à ſa parole. Auſſi les Juifs ne s'y trompoient jamais, & ſi l'on trouve que de temps à autre ils ont écouté des ſéducteurs, ce n'étoit pas au fonds qu'ils les cruſſent inſpirez; c'étoit parce que leurs diſcours n'annonçoient que des proſpé-

Deuteron. cap. 13. ℣℣. 1. 2. 3.

LIV. II. CHAP. I.

ritez, & qu'on aide volontiers à l'impoſture quand elle flatte. Il ſemble encore par quelques endroits de l'Ecriture, que le Prophéte devoit être autoriſé par quelque autre Prophéte déja reconnu; & c'eſt de là peut-être qu'eſt née l'opinion des Juifs qui ont ſoûtenu qu'un Prophéte avoüé pouvoit, par ſon ſuffrage, en accréditer un autre.

La ſeconde queſtion eſt plus difficile à réſoudre. Comment en effet pouvoit-on être aſſûré, ſans péril d'erreur, qu'on étoit ſoi-même inſpiré de Dieu? Le pouvoir de l'imagination eſt prodigieux, & quelquefois dans les plus ſaints hommes. Il n'arrive que trop ſouvent que leur piété même ne ſert qu'à les conduire à l'illuſion. Il eſt ſi difficile de bien lire dans ſon propre fonds, & de diſcerner ce qui eſt de l'eſprit propre d'avec ce qui eſt de l'Eſprit de Dieu, qu'on ſe porte naturellement à les confondre, & il n'y a guéres de ſiécle qui n'ait donné de nombreux éxemples de pareilles mépriſes. Je reconnois là-deſſus, comme ſur le reſte, l'ignorance & la foibleſſe humaine. Je ſoûtiens pourtant que les Prophétes avoient des ſignes certains de leur miſſion. Le premier étoit la puiſſance des miracles, dont le privilége leur étoit ſouvent accordé. Ainſi pour n'en donner qu'un éxemple, lorſqu'Iſaïe annonce à Ezéchias que ce Prince ne mourra pas de la maladie dont la guériſon étoit déſeſpérée, il le guérit au même temps. Puis il ajoûte que Dieu touché des larmes du mourant, lui accorde encore quinze

Iſaï. c. 38. ℣. 21. 4. Reg. c. 20. ℣. 7. Iſaï. cap. 38. ℣. 8.

Liv. II. Chap. I.

années de vie, & il confirme cette autre prédiction par le nouveau prodige de la rétrogradation du Soleil, ou de ſon ombre. Il étoit impoſſible que le Prophéte doutât de la vérité d'une révélation, qu'il voyoit confirmée par de ſenſibles effets de la Puiſſance ſouveraine. Il étoit convaincu que Dieu lui avoit parlé, puiſque ſa voix continuoit de ſe faire entendre par d'inconteſtables miracles.

Vide Vitringa Hypotypos. Hiſt. & Chronol. ſacra.

Une ſeconde preuve de la réalité de l'inſpiration ſe tiroit des ſignes particuliers, & perſonnels que Dieu donnoit lui-même de ſa préſence. Ce fut de la ſorte qu'Abraham, après avoir obtenu du Seigneur le gage qu'il avoit demandé pour ſe raſſûrer contre les doutes, fut perſuadé que c'étoit le très-Haut qui lui parloit. Dans une occaſion pareille Gédéon dit à Dieu: *Daignez me faire connoître, à quelque marque extérieure, que c'eſt vous qui me parlez*; & Dieu la lui donna.

Geneſ. cap. 15. ℣. 8.

Judic. cap. 6. ℣. 17.

Je conviens que l'Ecriture ne dit pas toûjours que les Prophétes ayent eu de ces ſignes ſinguliers. Mais ce ſilence étonneroit mal à propos. Qui eſt-ce qui ne ſçait pas qu'elle omet ſouvent une partie des circonſtances des faits qu'elle raconte? C'eſt à nous d'y ſuppléer par l'évidence des autres endroits où elle s'explique avec plus d'étenduë. Par éxemple, elle raconte en détail de quelle maniére un Ange parut viſible aux yeux de Daniel, & lui donna des aſsûrances poſitives du choix que Dieu avoit fait de ce Prophéte, pour annoncer ſes myſtéres aux races futures. Ailleurs elle rapporte la vocation miraculeuſe de Jérémie, appellé au miniſtère de la Prophétie dès le temps qu'il étoit encore au ſein de ſa mere, & elle dit preſque la même choſe d'Iſaïe. Or ce qui eſt ſi clairement marqué de quelques Prophétes, pourquoi ne le pas ſuppoſer de tous les autres? Ici la conjecture a tous les caractéres de la vrai-ſemblance, & d'une vrai-ſemblance ſi grande, qu'elle ſe confond avec la certitude même. Ceux qui pourtant veulent en ſçavoir davantage ſur cet article, peuvent conſulter le Pere Calmet. Ce ſçavant homme expoſe ſur la vérité de l'inſpiration des Prophétes, non ſeulement ce qu'il penſe, mais encore les opinions des Peres qui paroiſſent avoir eu plus de critique, & d'éxactitude que les autres. Pour moi je me ſuis crû diſpenſé de cette recherche, parce que je ne parle qu'aux Déiſtes, & que l'autorité de la Tradition ſi juſtement reſpectable pour nous, ne l'eſt pas encore à leurs yeux.

Dan. c. 9. ℣℣. 21, 22.

Liv. II. Chap. II.

Jerem. c. 1. ℣. 5. Iſai. cap. 49. ℣. 1.

Calmet. Préf. Génér. ſur les Prophétes.

CHAPITRE II.

De la poſſibilité de l'Inſpiration divine, & en quoi elle conſiſte.

CE que je viens de dire n'eſt qu'une ſorte de préliminaire à pluſieurs queſtions importantes qu'il s'agit ici d'éclaircir. Premiérement, l'inſpiration divine eſt-elle poſſible, & quelle eſt ſa nature?

Liv. II. Chap. II.

Secondement, les livres de Moïse sont-ils dictez par l'Esprit de Dieu, & par quelle voye peut-on s'en assurer? Troisiémement, les Prophétes qui après lui ont paru en Israël, ont-ils été réellement éclairez d'en-haut, & quelles preuves en avons-nous? Quatriémement, leurs prédictions n'ont-elles point été altérées, ou supposées, & ne pourroit-on pas former contre elles quelques doutes raisonnables? Comme tous les moyens que j'employerai dans la suite, en preuve de la vérité du Christianisme, porteroient à faux, tant qu'il resteroit sur quelqu'un de ces points le plus foible soupçon, la plus légére inquiétude, je dois prévenir ce qui pourroit ou les entretenir, ou les laisser naître.

Il est vrai que pour assûrer tout d'un coup, & par un seul raisonnement, la vérité des anciennes Ecritures, il suffiroit de dire que Jesus-Christ les a reconnues, & que son témoignage en autorise la certitude. Car s'il est indubitable, comme je l'ai démontré, qu'il a fait, au nom de Dieu, des prodiges sans nombre, sa parole est l'infaillible garantie des faits qu'elle confirme. Or il adopte, il cite les Livres prophétiques, & en général tous ceux que révéroit l'Eglise Judaïque. Donc ces Livres sont la parole de Dieu même. Cet argument, tout simple qu'il est, ne souffre point de réponse. Mais parceque ces sortes de preuves rétroactives convainquent plus qu'elles n'éclairent, il est à propos que je remonte jusqu'aux sources, & que je prenne les choses dans leurs principes directs.

Matth. c. 5. ℣. 17. Joan. cap. 5. ℣. 39. Luc. cap. 16. ℣. 29.

D'abord,

Liv. II. Chap. II.

D'abord, qu'est-ce que l'on entend par les termes de *Révélation*, ou *d'Inspiration*? Ce n'est pas l'action de Dieu par laquelle en conséquence de ses loix générales, il distribue des idées aux substances pensantes. Cette espéce de Révélation est naturelle, commune à toutes les intelligences; ce n'est donc pas d'elle que nous avons besoin de parler ici. L'Inspiration surnaturelle, & proprement dite, est l'action de Dieu, par laquelle en conséquence d'une volonté particuliére, il communique immédiatement à sa créature les vérités qu'il lui plaît de lui révéler, & qu'elle ne pourroit découvrir par les seules lumiéres naturelles. Or la Révélation, prise même en ce sens, est possible, elle ne renferme rien d'absurde, ni de contradictoire. Car enfin, est-ce que l'Etre Infini n'est pas le Dieu des esprits, autant que le souverain des corps? Est-ce qu'il n'est pas tout ensemble le maître du Monde spirituel, & du Monde visible? Est-ce qu'il n'éxerce pas sur les deux ordres de substances, le pouvoir sans bornes que lui donnent le titre & le droit de Créateur de l'une & de l'autre? Est-ce que la même main qui jettant à droite & à gauche une vile poussiére, en fait éclore d'inépuisables beautez, ne pourra pas répandre dans une ame les plus vives lumiéres, & quand il lui plaira l'élever au-dessus de ses connoissances naturelles? Il le peut sans doute, & l'on ne prouvera jamais que rien y résiste, ni du côté de Dieu, ni du côté des esprits.

Les hommes ſe tranſmettent leurs plus intimes penſées par le ſecours de la parole, ou écrite, ou prononcée. Quoiqu'elles ſoient eſſentiellement ſpirituelles, ils les matérialiſent en quelque ſorte; & après leur avoir donné cette eſpéce de corps qui les met comme à la portée de l'oreille, & de l'œil; elles dépoſent, en y arrivant, cette forme étrangére, & redeviennent, en paſſant dans l'ame d'autrui, ſpirituelles comme auparavant. C'eſt là viſiblement une de ces merveilles où brillent le plus la puiſſance & la ſageſſe du Créateur; un de ces prodiges familiers & perpétuels dont chacun de nous eſt ſans ceſſe l'inſtrument & le ſujet; un miracle qui nous aſſocie tous, & qui nous unit à tous les temps, comme à tous les lieux. Miracle, où Dieu lui-même eſt l'interpréte aſſidu de ſa créature, & ſans lequel renfermez ſolitairement chacun en nous-mêmes, rien de ce qui penſe hors de nous ne ſeroit pour nous, réduits aux uniques perceptions qui nous ſeroient perſonnelles, & à jamais privez ici du commerce des autres intelligences. Mais ſi l'Etre infini a pu établir une ſi étroite liaiſon entre l'ame & la matiére, que celle-ci devienne à l'autre l'occaſion de ſes idées, combien lui doit-il être plus facile de faire paſſer de lui à l'ame les penſées qu'il lui plaît, & de l'inſtruire, par une voye directe, de ce qu'elle n'apprend, dans l'ordre de la nature, que par cette eſpéce de circuit des ſens corporels qui ſont comme le canal par où les idées paſſent, en ſe traveſtiſſant, pour arriver juſqu'à elle?

Outre cette communication immédiate, & indépendante de la parole, pourquoi nos ſens qui dans les loix communes, ſont les cauſes occaſionnelles de la préſence des idées, ne ſerviroient-ils pas au même uſage dans les mains de Dieu? Pourquoi ne ſe feroit-il pas entendre par une voix miraculeuſe formée dans les airs? Pourquoi ne pourroit-il pas, s'il le vouloit ainſi, converſer avec les hommes, & ſous des dehors empruntez, & proportionnez à nos organes, faire entendre ſes volontez & ſes décrets? Pourquoi par des ſonges envoyez d'en-haut, ne traceroit-il pas dans nos eſprits les images qu'il jugeroit à propos d'y graver? Pourquoi à la faveur de ces images amenées par ſa puiſſance, & arrangées par ſa ſageſſe, pour n'être pas confondues avec l'irrégularité des ſonges humains, ne déclareroit-il pas ſes deſſeins ſur nous? Pourquoi enfin celui qui peut tout, celui qui a formé, celui qui connoît ſeul les admirables & imperceptibles nœuds qui tiennent l'ame ſi étroitement unie au corps, ne pourra-t'il pas, ſans les rompre, les étendre, les relâcher aſſez pour élever un eſprit juſqu'à la contemplation des objets où les entraves des ſens ne lui permettroient pas d'atteindre? Aſſûrément la Philoſophie la moins complaiſante ne ſçauroit trouver de contradiction dans l'uſage d'aucun de ces moyens. Il faut qu'elle avouë que s'il eſt poſſible à Dieu d'entendre les vœux & les priéres que nous lui adreſſons, il ne lui eſt pas moins poſſible de

Liv. II. Chap. II.

nous faire entendre ce qu'il a réſolu de nous révéler. Il n'y a pas, s'il eſt permis de le dire ainſi, plus de diſtance de Dieu à l'homme, que de l'homme à Dieu; & le chemin par où la créature s'éléve juſqu'à l'auteur de ſon être, eſt le même par où il deſcend juſqu'à elle. Des deux côtés la poſſibilité du trajet eſt égale, & s'il y a de la différence, c'eſt que le ruiſſeau ne remonte pas de lui-même, & par ſes propres forces juſqu'à ſa ſource; au lieu que pour deſcendre, la ſource n'a pas beſoin d'efforts.

La poſſibilité de l'inſpiration ainſi prouvée, éxaminons, ſuppoſé qu'il y ait eu des hommes inſpirez, de quelle maniére l'eſprit de Dieu agiſſoit en eux pour diriger leurs paroles, ou leurs Ecrits, & quelle étendue de connoiſſance la raiſon peut avoir dans une matiére ſi obſcure. Je conçois d'abord que ces Ecrivains ſacrez ont dû recevoir immédiatement de Dieu les véritez tranſmiſes par leurs ouvrages. Je le penſe de la ſorte, parceque, dans les momens de l'inſpiration, l'ame ne doit point agir. Il faut qu'elle ne tire rien de ſon propre fonds, que ſes penſées lui viennent d'en-haut, que Dieu ſeul les produiſe, & qu'elle ne faſſe que recevoir l'impreſſion vive & profonde qu'il grave en elle. Autrement, le mélange de ſes idées propres, & de celles qui lui ſeroient communiquées, formeroit un tout confus où le ſurnaturel ne pourroit ſe diſcerner d'avec ce qui ne le ſeroit pas.

Liv. II. Chap. II.

Ce n'eſt point aſſez de cette premiére touche divine. Celui qui reçoit une inſpiration du ciel peut la tenir ſécrette, & la conſerver au-dedans de lui-même; & alors la lumiére qui lui eſt accordée, brille pour lui ſeul; nul autre ne la partage. Cette grace qui diſſipe les ténébres de l'eſprit, ou qui amollit la dureté du cœur, eſt un préſent dont les fruits ſont uniquement réſervez à l'ame qui en eſt honorée. L'inſpiration dont nous traitons principalement ici, doit s'étendre au-delà de ces courtes limites. Il faut qu'elle invite, qu'elle ſollicite, qu'elle détermine celui qui la reçoit à publier, pour l'inſtruction des enfans de Dieu, les connoiſſances qu'il daigne lui révéler. Et c'eſt pour cela, ſans doute que S. Pierre diſoit, parlant des Prophétes : *Les ſaints hommes de Dieu étant pouſſez par le ſaint Eſprit, ont parlé.* 2. Petr. c. 1. ℣. 21. Une impulſion ſi puiſſante ſe rend donc maîtreſſe des lévres de celui qu'elle anime & qu'elle preſſe. Sans contraindre la liberté au milieu des plus grands ſaiſiſſemens, & des extaſes même, elle dirige les mouvemens du Prophéte, & lui fait redire ce qu'elle lui diſoit elle-même intérieurement. Alors c'eſt moins lui qui parle que ce n'eſt l'Eſprit ſaint, & s'il écrit, c'eſt qu'il ſe prête docilement à l'impulſion étrangére & ſurnaturelle qui le meut.

Rien, ce me ſemble, ne peut mieux contribuer à donner ſur cette matiére des notions claires & juſtes, que de ſe repréſenter Dieu com-

Liv. II. Chap. II.

me dictant, & les hommes qu'il inſpire, comme écrivant ſous lui ce qu'il leur dicte. Car au fond, ce que fait par la parole celui qui dicte à un autre, l'inſpiration le fait auſſi ; avec cette unique différence, que la parole frappe l'oreille, au lieu que l'inſpiration parle immédiatement à l'eſprit, & qu'elle n'y eſt pas plûtôt, que les idées qui s'y placent avec elle, paſſent ſous la main de l'auteur inſpiré qui les rend telles qu'il les a reçuës.

Il ſuit évidemment de ce principe, que le premier effet de l'inſpiration doit être d'éloigner l'Ecrivain ſacré de toute eſpéce de menſonge, d'erreur, & de mécompte. S'il s'en introduiſoit dans ſes diſcours, ou dans ſon ouvrage, ce ſeroit ou parceque l'inſpiration ne ſeroit pas aſſez lumineuſe pour lui découvrir le faux, caché parmi les véritez qu'elle préſenteroit ; ou parceque l'eſprit de l'écrivain, diſtrait par ſes propres penſées, & trop occupé d'elles, arriveroit à les écrire à la place de celles qui lui ſeroient offertes. Or l'un & l'autre eſt impoſſible. Dans le premier cas ; l'inſpiration, quoique divine, ſeroit compatible avec l'ignorance, & ſuſceptible d'erreur ; dans le ſecond, l'homme inſpiré ſeroit le maître de l'inſpiration, & du moins par ſa foibleſſe, dérangeroit les deſſeins de l'eſprit inſpirateur. Inconvénient qui ne ſeroit pas moins injurieux que le premier à l'inſpiration divine. L'un lui raviroit le caractère de vérité infaillible, l'autre lui feroit perdre celui de ſu-

Liv. III. Chap. II.

préme puiſſance : & tous deux combattent les notions naturelles.

Une conſéquence qui naît encore du principe établi, c'eſt que le choix & la meſure des véritez révélées, dépend de Celui qui les inſpire. Un homme, pour me ſervir toûjours de la même comparaiſon, un homme qui dicte ce qu'il a réſolu de faire écrire, ne dit pas néceſſairement tout ce qu'il ſçait ſur la matiére qu'il traite. Les différentes connoiſſances qu'il en a ne ſont pas toutes admiſes, il les diſcute, il les balance, & n'expoſe que celles qui entrent le mieux dans l'ordre de ſes vûës. Cette eſpéce de balancement qui précéde la détermination, eſt l'effet de notre foibleſſe qui ne voit qu'après bien des incertitudes & des efforts, ce qui doit la fixer ; & rien de pareil ne peut ſe trouver en Dieu qui, par l'infinité de ſon Etre, voit tout à la fois. Mais cette image priſe de la conduite des hommes, il eſt facile, en la dépouillant de ce qu'elle a de défectueux, de nous en aider pour comprendre l'opération de Dieu, quand il éclaire miraculeuſement ſa créature. Il pourroit, ſans doute, inſpirer, & faire écrire d'innombrables véritez que nous ignorons, nous en apprendre les rapports, & dans les faits, s'il ordonne d'en prédire, nous faire conter toutes les circonſtances, toutes les ſuites qu'ils auront. Mais ſi ſa profonde ſageſſe, ſi ſes deſſeins ſur nous s'y oppoſent, que nous reſte-t'il, ſinon de croire ce

Liv. II. Chap. II.

qu'il révéle, de reſpecter les bornes mêmes qu'il y a miſes, & de nous interdire un approfondiſſement trop curieux ſur ce qu'il nous cache?

J'ajoute pour troiſiéme remarque, qu'il n'importe pas eſſentiellement à la divinité de l'inſpiration, que ceux qu'elle guide ayent toûjours beſoin d'elle pour toutes les circonſtances de ce qu'ils racontent. Dieu ne fait point de prodiges ſuperflus. Dans ſes œuvres les plus merveilleuſes, il laiſſe contribuer aux cauſes ſecondes ce qu'elles y peuvent apporter, & c'eſt principalement dans cette harmonie que brille ce qu'il y a d'admirable dans l'action de Dieu. Il employe ce que la Nature, qui n'eſt que ſa premiére loi générale, peut donner de ſon fonds, & ſupplée, quand il le faut, par la richeſſe inépuiſable du ſien, à ce qu'elle a d'inſuffiſant. Un Ecrivain inſpiré n'a donc pas un égal beſoin de l'inſpiration dans tout ce qu'il écrit. Ce qu'il ſçait par lui-même, & ſans le ſecours de la révélation, peut entrer dans l'enchaînement de ce qu'il ignoroit & qui lui eſt révélé. Mais en cela même qui lui eſt connu par les moyens naturels, il eſt néceſſaire que l'inſpiration veille ſur lui, qu'elle le conduiſe, qu'elle le précautionne contre les mépriſes qui pourroient lui faire confondre le faux avec le vrai. Car telle eſt notre fragilité, que dans nos connoiſſances, mêmes dans celles qui nous ſont les plus familiéres, juſques dans les faits que nous ſçavons le mieux,

mieux, une imperceptible diſtraction, un léger écart de mémoire, une circonſtance omiſe, ou ſur-ajoûtée, métamorphoſent quelquefois la vérité, juſqu'à la rendre méconnoiſſable. L'inſpiration prévient ces inconveniens. Elle laiſſe à celui qu'elle dirige ce que ſa raiſon, ce que ſon expérience, ce que ſon étude lui avoient appris déja. Mais elle enrichit ce premier fonds, elle éclaire de plus de lumiéres ces premiéres connoiſſances, & les préſerve de tout mélange d'erreur.

Liv. II. Chap. II.

Enfin, & c'eſt ma derniére obſervation: comme les idées dépendent ſouvent des termes qui les repréſentent, & qui en ſont une eſpéce de traduction, je crois néceſſaire que dans les choſes importantes, l'inſpiration préſide encore ſur ce point. Je dis exprès, dans les choſes importantes; car dans celles qui ne le ſont pas juſqu'à certain dégré, il ſuffit que la vérité s'y trouve, ſans qu'il ſoit beſoin que les termes qui l'expriment ſoient révélez. L'inſpiration s'accommode alors au caractère particulier de l'Ecrivain: en cela différente de l'homme qui dicte. Plus celui-ci a d'éloquence, & de grandeur de génie, plus il a ſoin que la main qui écrit ſous ſa direction ne change ſes termes, & n'en altére le prix. Une vigilance ſi précautionnée eſt le foible de l'homme vain, & ce ſeroit le tranſporter à Dieu que d'aſſujétir ſon inſpiration à de ſemblables ſcrupules. Si ce qu'il a réſolu de faire écrire, n'éxige pas qu'il en fourniſſe lui-même les expreſſions,

Liv. II. Chap. II.

il les abandonne au choix de l'auteur inſpiré ; parce qu'alors il eſt indifférent à notre inſtruction par quels mots, par quelles phraſes, par quel tour du langage humain, propre ou figuré, ſimple ou éloquent, négligé ou ſublime, le ſens des choſes révélées parvienne juſqu'à nous, pourvû qu'il y arrive. C'eſt le contraire, ſi la foibleſſe de notre diſcours ne peut ſoûtenir la ſimplicité abſtraite des choſes ſpirituelles, s'il y a péril que la hauteur du ſujet ne ſoit avilie & dégradée par les images des ſens, s'il eſt à craindre que la vérité ne dégénére de ſa pureté originale, & ne contracte l'imperfection de notre langage. Alors Dieu purifie les lévres de ſon Prophéte ; il lui préſente avec l'idée, le terme qui l'exprime le mieux dans le génie de la Langue qu'il employe, & par là ſauve ſon éternelle vérité de la ſoüillure mortelle qui la corromproit. Il étoit eſſentiel, ce me ſemble, d'éclaircir par ces remarques la nature & les caractéres de l'inſpiration dans les *hommes qui pouſſez par l'eſprit de Dieu, parlent*, & écrivent en ſon nom. Ce qui me reſte à faire eſt d'en démontrer la certitude, & j'entreprends de la faire voir à l'égard des Livres de Moïſe. Si je l'établis ſur ce point, il eſt clair que la force de ma démonſtration & ſon évidence, d'elles-mêmes ſe répandront ſur tous les Prophétes qui lui ont ſuccédé. Quiconque prouve ſans replique la vérité de l'inſpiration d'un des Livres ſacrés, prouve par cela ſeul la vérité de tous les autres.

CHAPITRE III.

Que Moïſe eſt le plus ancien Auteur qu'il y ait eû dans le Monde, & que ſes Livres ſont divinement inſpirez.

Liv. II. Chap. III.

IL eſt hors de doute que Moïſe a été le Légiſlateur des Hébreux, & que ſes livres ſont les plus anciens de tous ceux qui éxiſtent, ou qui ont éxiſté dans l'Univers. Ce ne ſont ni les Juifs, ni les Chrétiens ſeulement qui le prétendent ; ce ſont tous les Auteurs, même profanes, qui ont remonté le plus haut vers les premiéres ſources de l'Hiſtoire. Pour en convaincre il me ſeroit facile de citer d'après ſaint Juſtin, un Polémon, un Hellanicus, un Philochorus, un Caſtor, un Thallus, un Aléxandre Polyhiſtor ; d'après ſaint Clément d'Aléxandrie, Euſébe, & Joſéphe, un Eupoléme, un Hermippus, un Ariſtobule, un Numénius, un Hécatée, un Béroſe, un Démétrius, un Manéthon, un Apollonius, un Cléodéme, un Théodote, un Artapan : d'après Photius, un Ptolomée Epheſtion, & d'autres encore ; car il ſeroit ſuperflu de nommer ici les Ecrivains dont les ouvrages ſubſiſtent ; un Diodore de Sicile, un Trogue-Pompée, un Strabon, un Galien, un Longin, Porphyre lui-même, Jamblique, & Julien. Auſſi Joſéphe ne craint pas de ſoûtenir dans la préface de ſes *Antiquités*, que Moïſe vivoit plus de deux

Juſt. Cohort. ad Græc.
Clem. Alex. Strom. Euſeb. Præp. Evang. Joſeph. Cont. Appion. Phot. Cod. 190. Diod. Sic. Lib. 1. Trog. Pomp. Epit. Gal. de diff. Pulſ. L. 3. & de uſu Part. L. 11. Long. Lib. περὶ ὕψους. Porphyr. περὶ ἀποχ. ἐμψ. Jambl. de Myſt. Ægyp. Jul. τῶ πατρὶ ἐπιστ. Epiſt.

Liv. II. Chap. III.

mille ans auparavant, & dans un ſiécle qui avoit précédé tout ce que la fable a dit de ſes Dieux & de ſes Héros, tout ce que l'hiſtoire a raconté des premiers Rois, & des plus célébres Légiſlateurs.

La prodigieuſe ancienneté des livres de Moïſe, n'eſt pas un fait moins avéré que celle de ſa perſonne. Ils étoient connus du temps d'Antiochus Epiphanes, ce perſécuteur implacable de la Religion & de la loi des Juifs. Ils étoient connus au temps des premiers Ptolomées, puiſque ce fut alors qu'ils devinrent plus répandus, & en quelque ſorte plus publics par la verſion grecque des Septante. Ils étoient connus par les dix Tribus d'Iſraël tranſportées dans l'Aſſyrie, & par ces Juifs nombreux qui refuſérent de retourner à Jeruſalem, quand les Rois de Perſe leur en accordérent la liberté. Ils étoient connus enfin & révérés par les Samaritains, quand Jéroboam ſépara les dix Tribus de la famille de David. C'eſt à ces Livres que nous devons la connoiſſance du partage des différentes Nations, des lieux où elles s'établirent d'abord, & des chefs qui conduiſirent les premiéres colonies; diviſion qui depuis a eû tant de branches, dont ſans elle nous ne connoîtrions pas l'origine. C'eſt ſur les véritez contenuës dans ces livres, que ſe ſont conſervées tant de traditions parmi tous les Peuples. C'eſt-là qu'ils avoient puiſé l'idée de la création & du cahos, la mémoire de l'âge d'or, du déluge univerſel, de l'arche deſtinée à ſauver les débris du genre humain, du

repeuplement de la Terre par Celui qui ſeul avoit vû la fin de l'ancien Monde, & le commencement du nouveau, de ſes trois fils qui en partagérent entre eux l'immenſe étenduë, de la folle entrepriſe des téméraires, contrains d'abandonner l'orgueilleux ouvrage qu'ils avoient élevé, comme pour affronter le ciel. Traditions, je l'avouë, mille fois altérées par la fable; mais pourtant reſpectées en ce qu'elles avoient d'eſſentiel, & toûjours ſubſiſtantes malgré la durée des âges, & la diſtance des lieux; malgré l'ignorance, la ſuperſtition, & la barbarie; malgré la diverſité des mœurs, des Religions, & des Langues.

Liv. II. Chap. III.

Maintenant portez vos regards ſur le Peuple à qui le depôt de ces livres a été confié. Durant prés de vingt ſiécles que l'Etat politique des Juifs s'eſt maintenu; jamais ils n'ont reconnu d'autre autorité que celle des loix de Moïſe, ni admis publiquement d'autre culte que celui qu'il leur avoit preſcrit dans le Déſert. Aujourd'hui même qu'ils ne forment plus de corps, & qu'ils ne ſont plus un Peuple, c'eſt-à-dire depuis dix-ſept ſiécles, ils ne connoiſſent de doctrine que celle de leurs ancêtres, qui eux-mêmes n'en avoient point d'autre que celle des livres de ce premier Légiſlateur. Envain y ſont-ils repréſentez par tout ſous les plus humiliantes images, tantôt comme indociles & rébelles, tantôt comme ingrats & aveugles, ſouvent comme idolâtres & impies, ils ne ceſſent de reſpecter avec

Liv. II. Chap. III.

religion ce même volume qui les accable de reproches ſi amers, & où les faits qui les leur attirent, ſont racontez avec des circonſtances plus déshonorantes encore que ne le ſont les reproches mêmes. Quel témoignage plus glorieux eſt-il poſſible de rendre à un Auteur, & à la vérité de ſes écrits? Moïſe, il en faut convenir, eſt donc le ſeul dont le nom & la mémoire ayent été ſuivis d'une ſi longue, ſi conſtante, & ſi univerſelle vénération. La croyance des hommes ſouffre d'ordinaire par la durée des âges, des révolutions preſque auſſi grandes que celles qui arrivent aux Etats. Un peuple que ſes ſuccès, ou que ſes malheurs tranſportent en des climats différents de Religion, y perd toûjours, ou du moins y altére la ſienne. Et voilà cependant une Nation qui jettée çà & là par toute la Terre, y conſerve pour l'ouvrage de Moïſe un zéle & une foi que les ſiécles accumulez n'ont pû encore ni détruire, ni entamer. Conçoit-on, imagine-t'on rien de plus ſingulier, & en même temps de plus déciſif, qu'une impreſſion de reſpect ſi perſévérante dans un Peuple ſollicité ſans ceſſe par ſes diſgraces à changer de ſentimens?

Tout cela, direz-vous peut-être, n'eſt que la ſuite d'un premier préjugé. Dès qu'une fois il s'en établit quelqu'un dans un Etat, bientôt il y jette de profondes racines. La doctrine de la plus durable poſtérité, n'eſt que la doctrine de ſes ancêtres. Si dans ſa ſource elle eſt une erreur, ſon

cours ſuit celui de la Nature, elle coule, pour ainſi dire, des peres à leurs fils avec le ſang qui d'une génération à l'autre paſſe dans leurs veines. Le point unique & capital, ſeroit de démontrer que dans l'origine, il y avoit certitude pour l'inſpiration des livres de Moïſe. Mais qui peut aujourd'hui ſe vanter d'en produire les preuves?

Liv. II. Chap. III.

C'eſt nous qui l'oſons, & qui ne craignons pas qu'après nous avoir entendus juſqu'à la fin, on nous reproche un excès de confiance.

Pour être aſſûré que les Livres de Moïſe ſont divinement inſpirez, il ſuffit d'une attention légére à ce qu'il y a dit de lui-même, & des ordres qu'il a reçus d'écrire. Par tout il déclare que Dieu ſe révéloit à lui. Par tout il avance que Dieu lui avoit ordonné de publier ſes loix. Ces deux faits poſez, je raiſonne ainſi. Moïſe s'eſt dit inſpiré de Dieu, ſon prophéte, & ſon envoyé. Il faut donc qu'il l'ait été; ou s'il ne l'étoit pas, qu'il ait avancé le menſonge le plus groſſier, le plus odieux, & le plus impie. Entre ces deux propoſitions il n'y a point de milieu; car on ne ſçauroit admettre ici la ſuppoſition de ſurpriſe, & d'erreur involontaire.

Exod. capp. 17. 24. 34.

Or il eſt impoſſible, à moins qu'auparavant on ne veuille éteindre toutes ſes lumiéres, de ſoupçonner Moïſe d'impoſture, & de fraude. Par conſéquent il a dit vrai dans tout ce qu'il rapporte & de lui-même & de ſes écrits. Ma conſéquence eſt inattaquable; elle ſort trop naturellement de

Liv. II. Chap. III.

son principe ; il ne me reste donc qu'à mettre le principe lui-même hors d'atteinte, & pour le faire, j'employe trois moyens invincibles.

Premiérement, Tout Livre est certainement inspiré, lorsque celui qui le donne sous ce titre, en assûre la vérité par des miracles, & que ces miracles portent tous les caractères qui rendent un fait inconteſtable. Or Moïse a fait des prodiges éclatants pour certifier & sa mission, & la divinité de ses livres. Ne racontons ici que quelques-unes de ces merveilles pour ne point trop nous étendre, & aussi pour ne parler que de celles qui se passérent à la vuë de tous les Hébreux, ou en présence des Egyptiens eux-mêmes.

Après une commission immédiatement reçuë de Dieu, Moïse entreprend de sauver le peuple captif. Il prédit que l'obstination du Roi d'Egypte sera punie & vaincuë par un dernier châtiment ; que ce Prince sera contraint de supplier les enfans d'Israël d'abandonner ses Etats ; que tous les premiers nez de son Royaume, sans en excepter le propre fils du Monarque, seront mis à mort dans une même nuit par l'ange exterminateur, & que les maisons des Israëlites dont les portes seront teintes du sang de l'agneau, échaperont seules à la vengeance céleste. Il le dit ainsi, & l'événement répond littéralement à sa parole. Toute l'Egypte pleure ses premiers nez ; les Hébreux voyent ce deüil universel, sans le partager ; l'épouvante du vainqueur rompt leurs chaînes ; il les presse de quitter

Liv. II. Chap. III.

quitter ses tristes Etats sur lesquels ils allument le courroux du ciel ; & le recouvrement de leur liberté est le prompt & premier effet du prodige.

A peine sont-ils redevenus libres que Pharaon les poursuit, & qu'ils se trouvent entre lui, & la mer qui leur ferme le passage. Voilà qu'un nouveau miracle les délivre de cette affreuse situation. Moïse frappe la mer. Au même instant ses eaux s'entrouvrent, elles se séparent jusqu'au fond de leurs abymes, & comme le seroient d'épaisses murailles, elles se tiennent immobiles, jusqu'à ce que le conducteur & son peuple ayent passé d'un rivage à l'autre. Puis, par un ordre contraire, elles se rejoignent soudain avec impétuosité, elles engloutissent les Egyptiens, assez téméraires pour se commettre à ce hardi passage sur les pas des Hébreux, & leurs corps, poussez par les flots, fournissent aux Israëlites les armes qui leur manquent.

Cinquante jours s'écoulent, & la nation si miraculeusement sauvée, arrive aux pieds du mont Sinaï. Là, Dieu ordonne à Moïse de venir recevoir ses loix sur le sommet de la montagne. Moïse obéit ; le peuple reste. Mais ce même peuple voit de ses yeux le feu céleste embraser toute la montagne, & il entend la voix terrrible qui prononce les dix Ordonnances qui lui sont prescrites. Moïse descend, & avec les marques les plus éclatantes de sa communication avec le Tout-puissant, il apporte les Tables sacrées que la main souveraine n'a pas dédaigné d'écrire elle-même.

Liv. II. Chap. III.

Joignez à ces prodiges celui qui les confirmoit chaque jour. Toutes les fois qu'il importoit de recevoir les déciſions de l'Eternel, Moïſe ſe rendoit au pavillon dreſſé près du camp d'Iſraël, & Dieu s'y montroit préſent ſous des ſymboles ſenſibles. Une colomne de nuée paroiſſoit comme une épaiſſe & ſombre obſcurité durant le jour, pour couvrir le camp, & le garantir des ardeurs brûlantes du ſoleil; & la nuit, elle prenoit la forme d'un feu brillant dont l'éclat ſe répandoit au loin, & tenoit lieu du ſoleil abſent.

Enfin, car j'ai dit que je ne raconterois pas tout, & je ne parle plus que d'un ſeul miracle de Moïſe. Des eſprits remuans réſolurent de ſe ſouſtraire à ſon autorité, & de conteſter le ſacerdoce à ſon frere. Coré, Dathan, & Abiron étoient les auteurs & les chefs de la révolte. Si peu qu'elle ſe fut accruë, elle entraînoit le peuple entier. Ecoutons de quelle ſorte Moïſe en arrête les progrès. Accompagné des anciens & d'Aaron, il s'avance vers les tentes des ſéditieux, & parle au peuple aſſemblé. Ses paroles ſont remarquables, & je ne puis me refuſer de les redire ici. *Eloignez-vous du voiſinage des impies, & ne touchez à rien qui leur appartienne, de peur que vous ne ſoyez enveloppé dans le châtiment de leur crime. Vous connoîtrez bientôt ſi c'eſt Dieu qui m'a envoyé pour éxécuter tout ce que j'ai fait juſqu'à préſent, ou ſi c'eſt par mon eſprit propre que je me ſuis conduit. Si les révoltez meurent d'un genre de mort commun à tous les hommes, je n'ai*

Num. C. 16. v. 25. & ſeqq.

point reçû ma miſſion de Dieu. Mais ſi par un prodige ſans éxemple, il ouvre les entrailles de la terre ſous les pieds des ſéditieux, pour les dévorer tout vivans, eux, & ce qui leur appartient, douterez-vous que leur révolte, & leurs blaſphêmes ſoient contre lui-même? A peine Moïſe eut-il fini ce diſcours, continue le texte, que *la terre s'ouvrit, & engloutit* les ſéditieux *avec leurs tentes. Ils deſcendirent ainſi dans l'enfer, & périrent par cette fin malheureuſe, au milieu du peuple entier qui faiſoit un cercle autour d'eux, & qui effrayé des cris qu'ils pouſſoient en mourant, s'enfuit bien loin, de peur que la terre ne les dévorât comme les coupables.*

Je ceſſe de raconter, & je dis: nul de ces miracles n'eſt douteux, ni conteſtable. Comment pourroient-ils l'être? Six cens mille hommes en ſont les témoins? C'eſt à eux & pour eux que l'hiſtoire en eſt faite. Ignorent-ils ſi leur délivrance, & leur entrée dans le Déſert ſont accompagnées, ou non, de circonſtances merveilleuſes? Embraſſent-ils en aveugles une Religion pénible, & qui poſe néanmoins les principaux fondemens de ſa divinité ſur ces faits miraculeux? Si ces faits ne ſont pas certains, comment l'auteur qui les publie, oſe-t'il les annoncer dans un temps où l'Egypte entiére peut le démentir à la face de toute la terre? Si ces faits ne ſont pas conſtans, pourquoi dès l'origine un grand peuple établit-il des fêtes pour en célébrer la mémoire? Pourquoi ſur-tout la Tribu de Ruben, pourquoi celle de Lévi ſouffrent-

LIV. II. CHAP. III.

elles qu'on les déshonore dans la perſonne de leurs chefs, & qu'on inſtruiſe toutes les races de la vengeance éxercée contre eux, ſi elle eſt imaginaire? Il n'y a point de replique à ces queſtions, ni à mille autres également déciſives. Mais s'il n'y en a point, les miracles de Moïſe ſont démontrez vrais; & s'ils le ſont, ce qu'il a dit de ſon inſpiration divine, eſt au plus haut comble de la certitude humaine. En le niant, il faudroit ſoûtenir que l'Etre ſouverain a dépoſé ſa puiſſance entre les mains d'un ſéducteur qui l'a trompé, qui n'en a fait uſage que pour abuſer le peuple dont il étoit établi le conducteur, & qui a préparé par ſon impoſture un piége inévitable à tous les ſiécles. Mais qui eſt-ce qui oſeroit tenir, ou protéger un ſi énorme diſcours?

II. Voulez-vous une autre preuve de l'inſpiration des livres de Moïſe? Ce ſont les Prophéties qu'ils contiennent & que l'événement a juſtifiées. Je l'ai dit ailleurs, c'eſt en vain que les hommes s'efforceroient de percer le voile impénétrable qui leur cache les révolutions futures. Nulle autre main ne le peut lever que celle qui l'a mis. Si notre pénétration formée par une longue expérience, & dirigée par les circonſtances qui concourent à la production d'un événement, peuvent quelquefois nous le faire entrevoir, encore imparfaitement, ce n'eſt jamais que lorſqu'il eſt voiſin, & toute la ſageſſe humaine ſe trouve courte & confondue, ſi-tôt qu'elle le veut

chercher & démêler dans un avenir un peu reculé. Dieu, & Dieu ſeul, peut le voir, & le voit à travers la ſombre obſcurité des temps, parce qu'il le voit en lui-même, & dans le décret qui d'avance lui donne à ſes yeux l'être qu'il n'a pas encore. Par conſéquent, lorſqu'un homme prophétiſe de loin un événement qui n'a d'éxiſtence qu'en Dieu, & que, pour ainſi dire, à point nommé, l'événement correſpond à la prophétie, il eſt néceſſaire que Dieu lui ait fait part de ſon ſécret, & qu'il lui ait ouvert le livre où ſont écrites ſes éternelles volontez. Or que de prédictions dans les ouvrages de Moïſe! Dieu lui découvre ſes plus profonds myſtères, il fait paſſer ſous ſes yeux ce qui ne doit arriver que de longs ſiécles après, il lui ouvre ſon cœur, & lui parle *comme un ami* parle *à ſon ami.* Je n'ai pas beſoin de juſtifier par des textes ce que j'avance. Pourquoi perdrois-je le temps à redire ce que chacun ſçait, ce qui vient au-devant de quiconque ouvre les livres de Moïſe?

LIV. II. CHAP. III.

Geneſ. C. 12. 26. 28. 48. 59. Deut. C. 18. 30. 31. 32. Num. C. 24. & alibi.

III. C'eſt le privilége de toute vérité dêtre ſi féconde en preuves, que plus on l'approfondit, plus elle offre de quoi ſe démontrer. Tout en elle, & hors d'elle, ſert à convaincre de ſa certitude; & ſi quelquefois elle nous laiſſe des doutes, c'eſt toûjours parceque nous nous laſſons avant que de l'avoir vûë par tous ſes côtez, & que nous n'avons pas le courage de la ſuivre dans tous ſes rapports. Ce principe

Liv. II. Chap. III.

eſt ſinguliérement appliquable à la queſtion que je traite. Non ſeulement les livres de Moïſe portent dans leur ſein la marque de leur inſpiration divine, elle éclate encore dans les autres monumens qui en ſont comme les dépendances.

Effectivement, je ne pourrois, ſans abuſer de mes lumiéres, douter qu'un écrit eſt dicté par l'eſprit de Dieu, lors qu'aux raiſons de le croire, tirées de la ſubſtance du livre, ſe joignent des témoignages poſtérieurs que je ne puis attribuer qu'à Dieu ſeul. Ma propoſition eſt inconteſtable. Je continue donc. C'eſt Dieu lui-même qui rend témoignage, dès que celui qui le porte en ſon nom, opére des miracles, & qu'auparavant de les faire, il prédit qu'il les fera. Cela eſt clair encore à tout eſprit attentif. Or Joſué qui a fait de nombreux miracles, & qui les a prédits, a parlé de ceux de Moïſe comme de faits certains, de ſa Loi comme d'une Loi divine, & ſans ceſſe il y a rappellé le peuple Hébreu. J'ai donc raiſon d'en conclure que Dieu a confirmé par ſon témoignage celui de Moïſe, & dès là rien ne manque à l'évidence que je demandois pour m'aſſûrer de l'inſpiration de ſes livres.

Joſué. Ch. 3. 4. 6. 10.

Ce qu'il importe ici d'obſerver encore, c'eſt que les Prophétes qui ſe ſuccédent d'âge en âge, rendent à Moïſe les mêmes hommages que Joſué. Ses écrits ſervent comme de texte aux leurs, & de même que Dieu s'expliquoit à ſon peuple dans le Déſert par la bouche de Moïſe, celui-ci

a parlé à tous les ſiécles par la bouche des autres Prophétes; juſques-là que le dernier de tous finit & ſes prédictions, & le canon des anciennes Ecritures, par ces termes remarquables : *Souvenez-vous de la loi de Moïſe mon ſerviteur, à qui j'ai donné mes commandemens ſur la montagne d'Oreb.* Quelle tradition! Quelle chaîne de témoignages! Et qu'il eſt beau de la voir s'étendre ſans interruption, depuis le temps des Patriarches juſqu'aux rétabliſſement du Temple ?

Liv. II. Chap. III.

Malach. Cap. 4.

Revenons donc au point d'où je ſuis parti. J'ai avancé que ſi je prouvois l'inſpiration des livres de Moïſe, ma démonſtration portoit également ſur tous les Prophétes qui lui ont ſuccedé. Or j'ai fait voir que ſes livres ſont manifeſtement dictez par l'eſprit de Dieu. J'ai donc prouvé auſſi que tous les autres Prophétes Hébreux qui ont eu les mêmes priviléges, qui ont porté les mêmes caractéres, joüiſſent de la même autorité, & méritent la même créance. De là que réſulte-t'il ? Que qui reçoit un de ces Prophétes, les reçoit tous, & que qui ſe permet d'en ſoupçonner un ſeul, n'en admet aucun d'authentique. Dès qu'en effet ils ſont unanimes, ce qui eſt vrai dans l'un, ne peut être faux dans l'autre. Mais à quoi le Déiſte eſt-il réduit, s'il n'a de reſſource qu'en ſoûtenant qu'il n'y a jamais eu de vrais Prophétes en Iſrael ? Il ſuccombe à mes preuves, s'il en reconnoît un ſeul; & s'il n'en avoüe aucun, les faits prédits de loin, & arrivez comme ils avoient été prédits,

Liv. II. Chap. IV.

renverſent tous ſes doutes, & ne laiſſent plus de prétexte à ſes réſiſtances. Je devrois peut-être me renfermer dans cette unique réfléxion; car pour qui raiſonne, l'inſpiration des livres de Moïſe démontre celle de toutes les anciennes Ecritures, comme celle du reſte des Ecritures démontre la divinité des livres de Moïſe. Cependant puiſque cet article eſt le plus ferme appui de la Religion, & que pour le détruire il n'y a point d'efforts que le Déïſme n'ait tentez, je veux bien pour achever de le convaincre, entrer dans quelque détail encore ſur l'inſpiration des principaux Prophétes d'entre les Hébreux.

CHAPITRE IV.

De l'inſpiration divine des Prophéties d'Iſaie, de Jérémie, de Daniel, & d'Ezéchiel.

Liv. II. Chap. IV.

JE ne ſuis point étonné que dans les choſes obſcures, épineuſes, confuſes, les Deïſtes éxigent de profonds éclairciſſemens avant que de ſe rendre. C'eſt un ſoin que doit prendre ſur lui quiconque entreprend de les perſuader. Mais qu'il nous aſſujétiſſent à leur prouver, & avec étenduë, ce qui eſt auſſi clair que les principes mêmes, je leur demande pardon ſi je le dis, c'eſt nous mettre en défiance de leur équité, bien plus que de leurs lumiéres. Ils demandent ſi les Prophétes Hébreux étoient inſpirez. C'eſt demander s'il eſt poſſible

poſſible de prédire infailliblement l'avenir ſans inſpiration, & le ſens humain en découvre tout d'un coup l'impoſſibilité. Il ne s'agit donc que du fait, & la queſtion ſe réduit viſiblement à cet unique point: les Prophétes Hébreux ont-ils prédit, ou non, ce qui ne devoit arriver que longtemps après eux, ce qui ne pouvoit être conjecturé, ce qui étoit contre toute apparence, ce qui ne pouvoit être connu que de Dieu, ce qu'il étoit néceſſaire qu'il leur révélât, & ce que nul art, nulle connoiſſance naturelle n'auroit pû leur apprendre? Je réponds qu'oüi; & c'eſt parceque rien n'eſt plus évident, que je ſuis ſurpris qu'on nous oblige à le prouver. Obéiſſons pourtant. Rien de ce qui ſert à faire triompher la vérité, ne doit être pénible. J'ai confiance que l'on ne conteſtera plus l'inſpiration divine aux écritures des Juifs, ſi je la démontre par des éxemples déciſifs, tirez de chacun de leurs grands Prophétes. Je préſume encore que ſi l'on ſe trouve dans l'obligation de les reconnoître inſpirez ſur un point, on voudra bien ne pas diſputer ſur les autres articles, où ils ſe donnent également pour organes de l'Eſprit ſaint. J'ai trop bonne opinion de mes Lecteurs, pour ſoupçonner qu'ils vouluſſent, en des choſes parfaitement ſemblables, avoüer l'une & contredire l'autre. Commençons donc par Iſaie. L'unanime & conſtante tradition porte qu'il étoit de la Tribu de Juda, & qu'il a prophétiſé ſous les régnes d'Oſias, de Joathan, d'Achaz, &

Liv. II. Chap. IV.

Liv. II. Chap. IV.

d'Ezéchias. Je me borne à une ſeule de ſes prédictions.

Après les malheurs d'Iſraël détruit par Salmanazar, le Royaume de Juda, devenu tributaire des Aſſyriens, tenta de ſecoüer le joug, & refuſa le tribut ordinaire à Sennachérib ſucceſſeur de Salmanazar. Alors, & durant que tout étoit encore tranquille, pendant que l'ennemi, occupé des guerres qu'il avoit à ſoûtenir dans l'Aſie & dans l'Egypte, ſembloit ne devoir plus inquiéter la Judée redevenue puiſſante par ſes alliances, Iſaie voit en eſprit l'armée des Aſſyriens, ſemblable à un fleuve qui ſe déborde, inonder toute la terre de Juda, & n'en laiſſer paroître que la tête, qui étoit Jéruſalem. Il marque non le fait ſeulement, mais encore les circonſtances particuliéres du fait, & juſques dans le détail le plus fidéle. Il annonce les deſſeins que formera Sennachérib, il articule ſes campemens, ſa route, ſes ſéjours, ſes marches, avant que ce Prince ait ſongé ſeulement à ſortir de ſes Etats. Il paſſera rapidement devant une telle ville, il reſtera tant de jours dans celle-ci; il laiſſera ſes gros bagages dans cette autre; il arrivera trop tôt à la derniére pour s'y arrêter; il ſe hâtera de venir, avant la fin du jour, au lieu d'où il pourra découvrir Jéruſalem, & quand il y ſera parvenu, il menacera de la main la montagne de Sion. Ainſi le déclare le Prophéte.

Beroſ. apud Joſeph. Antiq. L. 10. C. 1.

Iſai. C. 8. ℣. 7. 8.

Id. C. 10. ℣. 28. & ſeq.

L'événement répond-il à ſa prédiction de point en point? Vingt-huit ans après qu'elle eſt faite,

Liv. II. Chap. IV.

Sennachérib raſſemble toutes ſes forces contre Ezéchias, traverſe tous les lieux marquez par Iſaie, ſe rend maître de toutes les villes de Juda, ſelon qu'il étoit écrit, & ſe préſente avec une armée formidable devant les murs de Jéruſalem. Quelle exactitude de rapports! Mais ne nous hâtons pas de faire nos réfléxions; tout n'eſt pas dit.

Vide Herodot. L. 1. C. 4.

Le même Prophéte qui a vû de loin des apprêts ſi ménaçans, & Jéruſalem toucher à ſa ruine, la voit, par la même lumiére, délivrée miraculeuſement de ſes frayeurs. Certain de l'infaillible vérité de l'Eſprit qui l'inſpire, il annonce à Ezéchias que le Roi des Aſſyriens n'entrera pas dans la ville ſainte, que ſes fléches n'y atteindront point, que l'armée terrible de l'ennemi périra comme autrefois celle des Madianites au temps de Gédéon, & comme celle des Egyptiens dans les jours de Moïſe; que Dieu la frappera de ſon tonnerre; que ce prodige arrivera dans une nuit; qu'au réveil le ſiége de Jéruſalem paroîtra comme le ſonge dont il ne reſte aucune trace; que l'orgueilleux Sennachérib s'empreſſera de retourner à Babylone, & qu'il y ſera immolé dans le temple de ſon Dieu, de la main de ſes propres enfans. Telle eſt la Prophétie: écoutez le fait.

Iſai. C. 37. ℣. 33.

Id. C. 10. ℣. 26.

Id. C. 29. ℣. 6.

Id. C. 37. ℣. 34. & 38.

Sennachérib eſt aux portes de Jéruſalem; c'eſt la ſeule place qui reſte à Ezéchias, toutes les autres ſont déja priſes par le vainqueur, ou ſe ſont rendues; & quand tout eſt prêt d'une derniére déſolation, quand il n'y a plus de reſſource humai-

Liv. II. Chap. IV.

ne, Dieu se montre, son Ange marche devant lui, son bras invisible frappe le camp des Assyriens, sa foudre y écrase, durant la nuit, cent quatre-vingt-cinq mille hommes; au lever du soleil Jérusalem voit sa délivrance; Sennachérib effrayé précipite sa fuite avec le petit nombre qui reste pour le suivre; il arrive à Ninive, & cinquante jours après, Adramélech & Sarasar ses propres fils lui ravissent le jour aux pieds de son idole, & laissent le trône à Asharaddon qui régne après lui.

Ib. ℣. 36. 37. 4. *Reg. C.* 19.

Tob. C. 1. ℣. 24.

Je le répéte maintenant, quelle ressemblance entre la prédiction & l'événement! Et quel événement encore! Mais comment Isaie avoit-il sçu les conseils que prendroit Sennachérib trente-huit ans après! Qui lui avoit dit que toutes les villes de Juda seroient prises alors par le Roi d'Assyrie, & que cependant la Capitale ne seroit point entamée? Si vous répondez qu'il avoit pû le découvrir par des conjectures humaines, par les circonstances des temps & des affaires, daignez au moins nous apprendre où il avoit puisé que cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens seroient frappez d'un feu vengeur, & que ce grand prodige arriveroit durant la nuit. Ne refusez pas de nous dire, si vous pouvez le conjecturer, comment il a sçu que Sennachérib seroit égorgé si-tôt après sa retraite, qu'il le seroit dans le temple du dieu *Nesroch*, & que ses propres enfans seroient ses meurtriers. Expliquez-nous pourquoi, si le prodige est douteux, l'éclat en fut si grand dans les Nations voisines,

Liv. II. Chap. IV.

que de toutes parts (*a*) on venoit offrir des sacrifices au Dieu d'Israël dans son temple, & féliciter Ezéchias d'une protection du Ciel si miraculeuse. Permettez-nous enfin de vous faire encore une priére. Dites-nous par quel singulier hazard, les Ecrivains profanes sont ici d'accord avec les Ecritures; comment Hérodote & Bérose (*b*) rapportent historiquement ce que vous venez d'entendre, le premier en l'altérant un peu, je l'avouë, mais sans le rendre méconnoissable quant au fond, l'autre presque de mot à mot, & si scrupuleusement que Joséphe semble en adopter tout le récit. Il n'y a point de replique à ces demandes, nous osons le soûtenir. La prédiction d'Isaie est claire & incontestable. Le miracle qui l'a suivie est certain & autentique. Donc il n'y a que Dieu qui soit l'auteur de l'une & de l'autre. Donc Isaie étoit inspiré. Donc s'il est souverainement croyable sur ce point, il l'est sur tous les autres. En rigueur cela est démontré.

Herodot. Lib. 2. *C.* 141.

Un autre Prophéte offre un éxemple pareil de l'inspiration divine dans sa personne; c'est Jérémie. Il prédisoit sous les régnes de Josias, de Joakim, de Jechonias, & de Sédécias. Je ne raconte point les oracles qu'il prononça, durant

(*a*) Multi deferebant hostias & sacrificia Domino in Jerusalem, & munera Ezechiæ regi Juda, qui exaltatus est post hæc coram cunctis gentibus. 2. *Paral. C.* 32. & 33.

(*b*) Ὑποστρέψας δὲ Σεναχήριβος ἀπὸ τῶν Αἰγυπτίων πολέμων ἐπὶ τὰ Ἱηροσόλυμα, καταλαβὼν ἐκεῖ τὴν ὑπὸ τῷ στρατηγῷ Ῥαβσάκη δύναμιν, τοῦ Θεοῦ λοιμικὴν εὐσκήψαντος αὐτοῦ τῷ στρατῷ νόσον κατὰ τὴν πρώτην τῆς πολιορκίας νύκτα, διαφθείρονται μυριάδες ὀκτὼ ς δεκα καὶ πεντακιχίλιοι σὺν ἡγεμόσι καὶ ταξιάρχαις. *Beros. apud Joseph. Antiq. Jud. Lib.* 10. *C.* 2.

Liv. II. CHAP. IV.

l'eſpace de vingt-deux ans, ſur le ſort particulier de ces Princes. Je m'arrête à une prédiction plus générale, & ſuivie d'un événement, s'il eſt poſſible, plus éclatant encore.

Vid. Uſſer. ad annal. M. 3397. & 3399.

Il y avoit trois ans que Joakim régnoit à Jéruſalem, & Nabuchodonoſor venoit dêtre aſſocié à l'Empire de Caldée par ſon pere Nabopolaſſar, lorſque Jérémie adreſſant la parole à tout le peuple de Juda, lui prédit que ſa ruine eſt prochaine, que Dieu a réſolu de le punir, qu'il va être aſſujéti au Roi de Babylone lui & les autres peuples voiſins. *Parceque vous n'avez* point écouté mes paroles, dit le Seigneur par la bouche du Prophéte, *je ferai venir tous les peuples de l'Aquilon, je les envoyerai avec Nabuchodonoſor mon ſerviteur, contre cette terre, contre ſes habitans, & contre toutes les Nations qui l'environnent; je les ferai paſſer au fil de l'épée, je les rendrai l'étonnement & la fable du reſte du Monde, je ferai de leurs demeures une éternelle ſolitude.... toute cette terre ſera réduite en un déſert affreux, & toutes ces Nations ſeront aſſujéties au Roi de Babylone* DURANT SOIXANTE ET DIX-ANNE'ES. Mais qu'arrivera-t'il après une ſi longue captivité? Le voici. *Lorſque ces* SOIXANTE ET DIX-ANS *ſeront finis, je viſiterai dans ma colere le Roi de Babylone lui-même & ſon peuple, & je rendrai la terre des Caldéens une éternelle ſolitude.* N'allons pas plus loin, la prédiction eſt racontée; liſons ce que porte l'Hiſtoire.

Jerem. C. 25. ℣. 8. 9.

Ib. ℣. 11.

Ib. ℣. 12.

Liv. II. CHAP. IV.

Nabuchodonoſor partage à peine le trône avec ſon pere, que ce conquérant ſuperbe, plus redoutable que tous les Rois qui juſqu'alors avoient affligé le peuple de Dieu, s'approche de Jéruſalem, la ravage, & tranſporte une partie de ſes habitans à Babylone. Ni ceux qui reſtent, ni ceux qui ſont enlevez ne reviennent de leurs égaremens. Envain ils prêtent l'oreille aux faux Prophétes *qui leur content des illuſions*, & qui les flattent dans leurs deſirs, le vengeur vient une ſeconde fois, & le joug de Jéruſalem eſt *aggravé*; mais elle n'eſt pas tout-à-fait détruite. Enfin l'iniquité arrivé à ſon comble, l'orgueil croît avec la foibleſſe; Nabuchodonoſor ne met plus auſſi de bornes à ſes fureurs; rien n'eſt épargné; le ſanctuaire même ne l'eſt pas, le feu des Aſſyriens le met en cendres, les vaſes ſacrez, dons offerts par la piété des bons Rois, ſont enlevez ou profanez, tous les peuples voiſins de la Judée cédent aux armes du vainqueur; il eſt frappé lui-même, & d'un coup terrible; ſes ſucceſſeurs encore plus enyvrez que lui de leur vaſte puiſſance, s'endorment dans les plaiſirs; les affaires ſe brouillent à Babylone; arrive le temps marqué par le Prophéte pour la délivrance de Juda. Cyrus tant prédit fonde l'Empire des Perſes; il aſſiége & ſoûmet Babylone; il protége le peuple de Dieu: le Temple ſort de deſſous ſes ruines, & les murailles de Jéruſalem ſont relevées.

Id. C. 28.

Après cette expoſition abrégée de la Prophétie, & des grandes révolutions qui la ſuivirent, je

Liv. II. Chap. IV.

n'ai que peu de queſtions à faire; je prierai, l'incrédule d'y répondre. Qui avoit dit à Jérémie que le Roi de Babylone tourneroit ſes forces contre Jéruſalem? Qui eſt-ce qui lui avoit révélé ſi diſtinctement la datte préciſe des ſuccès de ce Prince, & de ſes conquêtes? Qui lui avoit dit que les peuples voiſins de l'Egypte & de la Syrie, ces peuples qu'il nomme chacun en particulier, & conduits par des Princes en état de défendre leur liberté, la perdroient tous, & ſi-tôt? Qui lui avoit dit que les enfans de Juda ſeroient tranſportez à Babylone, & que le Temple ſeroit mis en poudre? Où étoient les ſignes avant-coureurs d'une ruine ſi univerſelle, & ſi peu vraiſemblable? Qu'il y en eût, je le veux; dira-t'on auſſi qu'il y avoit certitude que la captivité finiroit, & qu'elle finiroit préciſément à la fin de SOIXANTE ET DIX ANNE'ES? Le vainqueur avoit-il ſtipulé avec les vaincus que leur ſervitude ne s'étendroit pas au-delà de ce terme? Quel eſt encore le Livre infaillible où le Prophéte avoit lû la borne de l'Empire des Caldéens, & qu'il ne paſſeroit pas le (a) petit-fils de Nabuchodonoſor? Enfin qui lui avoit déclaré que ce ſeroient les Medes qui porteroient le coup fatal à ces grands Etats, & que Cyrus les ſoûmettroit à Cyaxare? Si l'on

Id. C. 25. ℣. 18. 19. & ſeqq.

Id. C. 46. uſque ad C. 49.

Id. C. 51. ℣. 11.

(a) Ego dedi omnes terras iſtas in manu Nabuchodonoſoris Regis Babylonis ſervi mei, & ſervient ei omnes gentes, & filio ejus, & filio filii ejus, donec veniat tempus terræ ejus, & ipſius, *Jerem. C. 27 ℣. 6. 7.*

a de

Liv. II. Chap. IV.

a de ſolides réponſes à ces demandes, il faut les produire, & par là nous fermer la bouche; car il n'eſt pas ici queſtion de vaines ſubtilitez. Nous alléguons un fait, & il ſubſiſte avec toutes ſes ſuites, tant qu'il ne ſera pas détruit, au moins par quelque autre d'une évidence égale. Or, où eſt-il cet autre fait? Ici l'hiſtoire profane donne la main à l'Hiſtoire ſacrée. Il n'y a donc, quoiqu'on faſſe, quoiqu'on invente, d'autre dénoüment à la prédiction de Jérémie, que de reconnoître qu'elle eſt partie d'enhaut, & que ſi le Prophéte eſt vrai ſur l'article qu'on vient de voir, il l'eſt ſur tous les autres. Conſéquence que nous avons tirée déja en parlant d'Iſaïe, & qui va s'étendre aux deux autres Prophétes dont il me reſte à parler.

Durant que Jéchonias étoit captif à Babylone, & dans les premiéres années du régne de Sédécias ſon ſucceſſeur, Ezéchiel prédit que ce dernier Prince s'engageroit bien-tôt dans une guerre qui ne finiroit que par la ruine entiére de ſon Royaume. Il fait plus, il décrit les approches & les marches de l'ennemi, les lignes qu'il formera, les forts qu'il élévera contre Jéruſalem, & les horreurs de la diſette qu'elle éprouvera pendant le ſiége. Ce n'eſt point tout. Il aſſiſte en eſprit aux conſeils du Roi de Babylone, il le voit héſiter entre le ſiége de Jéruſalem, & celui de Rabbath, capitale des Ammonites, puis enfin ſe déterminer contre la Judée. Ce qu'il y a, s'il eſt poſſible, de plus ſingulier & de plus divin, il raconte, comme ſi l'objet

Ezech. C. 21. ℣. 18. & ſeq.

Liv. II. Chap. IV.

étoit ſous ſes yeux, non ſeulement les inutiles précautions que Sédécias prendra dans ſa fuite, mais juſqu'aux plus légéres circonſtances de la fin déplorable de ce Prince. Ne dites pas: elle pouvoit être prévûë. Il ſeroit trop abſurde de le penſer. Il n'y avoit dans les jours de la prédiction aucun ſigne de méſintelligence entre Sédécias & le Roi de Babylone; celui-ci s'étoit même aſſûré de la fidélité de l'autre, dont l'intérêt n'étoit pas de s'unir à l'Egypte; & enfin quand vous porteriez la défiance juſqu'aux plus impardonnables excès, il vous reſteroit toûjours à nous expliquer comment les circonſtances d'un fait ſi éloigné pouvoient être prédites, & ſe rapporter avec tant de juſteſſe avec l'événement principal, dont elles ſont ſi indépendantes que le fait pouvoit être ſans elles.

Rapportons tout de ſuite des deſtinées peut-être plus grandes encore, & prédites avec une évidence palpable de longs ſiécles avant l'événement. Daniel, cet homme reſpecté, même par les Rois infidéles, dont il explique les ſonges, inexplicables aux Devins, aux Mages, & aux Enchanteurs de la Caldée; cet homme employé aux plus grandes affaires des Etats, eſt choiſi de Dieu pour tracer la vive image des révolutions futures de l'Univers. Il voit de loin, il déſigne clairement les quatre Monarchies ſous leſquelles devoient vivre les Iſraëlites, & la ſucceſſion de ces Monarchies avec les caractéres propres & ſpécifiques qui devoient les diſtinguer. A ſes yeux ſont offertes d'abord la

Daniel. C. 8.

Liv II. Chap. IV.

domination des Medes & celle des Perſes. Puis Aléxandre lui eſt préſenté, ce rapide vainqueur devant qui la terre étonnée devoit ſe tenir en ſilence. Il découvre ce régne fortuné; mais court, ſuivi d'un autre affoibli par ſes diviſions, & il eſt manifeſte que c'eſt celui d'Antipater, de Seleucus, de Ptolomée, & d'Antigone. Il apperçoit enſuite la ſucceſſion des Rois de Syrie, l'orgueil d'Antiochus ſurnommé *l'Illuſtre*, cet implacable ennemi de Dieu; la courte durée de ſon régne lui eſt connuë, auſſi bien que la prompte punition de ſes excès. Enfin il voit & repréſente la puiſſance des Romains, ce redoutable Empire qui devoit réunir en lui la force, les richeſſes, l'étenduë de tous les autres, cet Empire ſous lequel devoit naître *le Fils de l'homme* dont le régne eſt éternel, & dont la grandeur *ne paſſera pas à un autre*.

Idem. C. 2. ℣. 40.

C'eſt donc maintenant plus que jamais, que le Déiſte doit nous faire part de ſes lumiéres. Puiſqu'il s'obſtine à ne point reconnoître d'inſpiration divine dans les Prophéties, c'eſt ici qu'il doit nous apprendre par quel moyen des faits d'un avenir ſi éloigné pouvoient être infailliblement prédits. C'eſt à lui de nous dire comment le Prophéte par le ſecours ſeul de ſa raiſon, ou, ſi l'on veut, de ſon expérience, a pû voir le changement, l'ordre, la ſucceſſion des divers Empires; comment il a ſi bien placé de ſuite les *Medes*, les *Perſes*, les *Grecs*, les *Romains*, & comment il les a déſignez tous ſi diſtinctement. C'eſt à lui de nous expli-

Liv. II. Chap. IV.

quer par où Daniel a ſçû que l'Empire des Perſes ſeroit détruit par celui d'Aléxandre, lors même que le concours des vraiſemblances menoit viſiblement à des conjectures toutes contraires. C'eſt à lui de nous révéler ſur quel modéle ce même Prophéte a ſi vivement tracé le portrait du Roi de Macédoine, puiſqu'il n'y avoit point encore eu d'éxemple de la rapidité de ſes conquêtes. C'eſt à lui de nous faire ſentir comment il a prévû qu'Aléxandre, quoiqu'il eût un frere & un fils, n'auroit pourtant point de ſucceſſeurs nez de ſon ſang, que ceux qui après lui monteroient ſur ſon trône, n'égaleroient pas ſa puiſſance, qu'elle ſeroit partagée en quatre dominations principales qui formeroient autant de Royaumes, que ces quatre Empires ſeroient l'un à l'Orient, l'autre au Couchant, l'un au Midi, l'autre au Septentrion; que ces mêmes Etats fondez ſur les débris de la Monarchie d'Aléxandre, ſeroient briſez par les Romains, à leur tour vainqueurs de tous les autres Peuples enſemble. C'eſt au Déiſte, à lui qui inſulte ſi amérement à notre ſimplicité, de nous découvrir comment un homme qui vivoit ſous Cyrus pouvoit prédire que des quatre ſucceſſeurs de ce Prince, qui furent Cambyſes, Smerdis, Darius fils d'Hyſtaſpe, & Xercès, le dernier ſeroit le plus puiſſant, & qu'il aſſembleroit toutes ſes forces contre la Gréce; comment il pouvoit ſi long-temps avant les Maccabées, raconter en détail toutes les perſécutions d'Antiochus contre

Idem. C. 11. ℣. 2.

Id. C. 8. ℣. 13.

les Juifs, l'impiété de ſon entrepriſe contre l'autel du Seigneur & contre ſon ſacrifice, l'éxacte durée de cette profanation, & la mort du profanateur; comment enfin il a pû dans la premiére année du régne des Perſes, expoſer, preſque hiſtoriquement, les guerres que ſe firent les Ptolomées & les Séleucides, leurs invaſions mutuelles, leurs tréves ſimulées, leurs traitez perfides, leurs alliances artificieuſes, & tout ce que la politique leur fit employer de reſſorts pour ſe tromper réciproquement & ſe perdre; car tous ces faits ſont arrivez, ſelon qu'ils étoient prédits. L'hiſtoire profane en fait foi, & l'on n'a pour s'en convaincre qu'à le demander aux Auteurs que je cite en marge. * Il ſeroit inutile ici de ſe rabbattre ſur des minuties de critique. C'eſt du fonds, c'eſt du gros de la Prophétie qu'il eſt queſtion. A-t'elle été accomplie? Ne l'a-t'elle pas été? Voilà le nœud. Dire qu'elle ne l'a pas été; ce ſeroit s'aveugler contre l'évidence même, & prendre l'Hiſtoire à partie. Prétendre, ſur les traces de Porphyre, que Daniel n'a parlé qu'après l'événement, & que l'Auteur qui porte ſon nom ne vivoit que ſous le régne d'Antiochus Epiphanes, ce ſeroit, à ſa propre honte, répéter ce que les Païens ont jamais imaginé de plus abſurde. Sans compter que ce ſoupçon n'eſt établi ſur aucun fait, ni ſur aucun monument hiſtorique, & qu'il eſt contredit & renverſé par le témoignage unanime des Juifs, cinq cens ans auparavant, les Prophéties de Da-

Liv. II. Chap. IV.

Ib. ℣. 14.

Idem. C. 11. ℣. 5. & ſeqq.

**Tit. Liv. Diod. Sicul. Polib. Juſtin. Appian. Syr.*

Porphyr. apud Hyeron. Præf. in Dan.

Liv. II. Chap. IV.

niel étoient déja célébres dans tout l'Empire de Babylone. Ce qui le prouve ſans replique, c'eſt qu'Ezéchiel captif dans la Caldée, reprochant au Roi de Tyr l'orgueil qui lui faiſoit affecter la Divinité, lui demandoit avec dériſion (*a*) s'il étoit donc plus ſage que Daniel, & s'il connoiſſoit, comme lui, les choſes les plus ſécrétes & les plus éloignées ? Qu'y a-t'il de plus fort que ces paroles pour fixer le temps de Daniel ? Et à réduire même le témoignage d'Ezéchiel à la ſimple dépoſition d'un Auteur contemporain, ne ſuffit-il pas pour établir la datte, & par une ſuite néceſſaire, l'inſpiration de la Prophétie de Daniel ? Je vais plus loin ; je tire, puiſque l'occaſion s'en préſente, de la difficulté frivole qu'on nous oppoſe, un argument pour la vérité des Prophéties Judaïques. Porphyre, c'eſt-à-dire tout le Paganiſme par ſa bouche, avoüoit qu'elles ſont convaincantes, & ne s'en défendoit qu'en les ſuppoſant inventées. Les Juifs au contraire ſoûtiennent qu'elles ſont anciennes & non inventées, & ſe retranchent à dire qu'elles ne ſont pas convaincantes en faveur du Chriſtianiſme. Donc les Juifs & les Païens décident pour nous ſans le vouloir. Il faut en effet que des Prophéties, pour être démonſtratives, ſoient évidentes & antérieures à l'événement. Or les nôtres ont ce double caractère de

(*a*) Dic Principi Tyri : hæc dicit Dominus Deus : eò quod elevatum eſt cor tuum, & dixiſti : Deus ego ſum ; cum ſis homo, & non Deus. Ecce ſapientior es tu Daniele : omne ſecretum non eſt abſconditum à te ? *Ezech. C.* 28. *V.* 2, 3.

Liv. II. Chap. IV.

l'aveu des Juifs, & par la propre confeſſion des Païens. Elles ſont donc au-deſſus de tout ſoupçon, & ce ſont, Dieu le permet, ceux qui les combattent qui les autoriſent. Il eſt donc vrai, pour revenir à celles de Daniel, qu'il a vû ce que nul homme ne pouvoit prévoir, avec le ſecours ſeul de ſa raiſon. La ſienne étoit donc éclairée d'une lumiére ſurnaturelle, & dès lors l'inſpiration de ſes Livres eſt invinciblement prouvée. Si les ſiens, ſi ceux d'Iſaie, de Jérémie, & d'Ezéchiel ſont divins, les Ecrits des autres Prophétes le ſont à même titre, puiſque ceux-ci ne prédiſent que ce qui ſe trouve dans les Ecrits des autres, qu'ils ne font tous qu'un même concert, & qu'ils n'ont tous enſemble qu'un ſeul objet, Jeſus-Chriſt & les deſtinées de ſon Egliſe.

CHAPITRE V.

Que le corps des anciennes Ecritures, & en particulier celui des Prophéties n'ont pû être alterez.

Liv. II. Chap. V.

S'IL eſt vrai, comme je penſe l'avoir prouvé, que les Ecritures qui compoſent le Canon des Juifs, ne ſont pas un ouvrage humain ; s'il eſt indubitable que Dieu même les a dictées, ce fait unique doit écarter tout ſoupçon contre leur intégrité. Il ſeroit déraiſonnable de croire que l'Etre ſuprême eût confié ſa parole aux hommes, pour l'abandonner enſuite à leurs paſſions, la laiſſer cor-

Liv. II. Chap. V.

rompre au gré de leurs intérêts, ou permettre qu'elle reſtât expoſée à la merci des hazards.

En admettant une ſi abſurde ſuppoſition, toute idée de Providence ſeroit détruite, l'œuvre de Dieu ne ſeroit plus diſtinguée de la nôtre; elles ſeroient toutes deux aſſujéties à l'outrage des temps, & rien n'aideroit à les diſcerner. Que dis-je! Ce qui nous auroit été donné de Dieu pour être notre inſtruction, & le gage de ſa bonté, pourroit nous devenir une occaſion d'erreur. Il auroit fait part aux uns de ſa volonté, ſans conſerver aux autres les moyens de la connoître. Où il vouloit que nous trouvaſſions la ſource de la vérité, les fondemens & les preuves de notre culte, nous ne trouverions que des piéges tendus à la raiſon. En laiſſant altérer les monumens de ſa parole, il nous mettroit dans l'impuiſſance d'en ſéparer ſûrement les additions qui lui ſeroient étrangéres. Il auroit été le premier trompé dans ſes deſſeins; il n'auroit pû en aſſûrer le ſuccès, & notre ſéduction ſeroit la ſuite de ſon impuiſſance à conſerver la pureté de ſes oracles. Conſequences toutes ſi peu compatibles avec la notion d'un Etre infiniment ſage & puiſſant, qu'il ſuffit de les expoſer pour en détruire le principe, & qu'il ne ſçauroit être détruit, qu'auſſi-tôt, la vérité d'une révélation divine une fois prouvée, il n'en réſulte qu'elle a conſervé, qu'elle conſerve, & qu'elle conſervera juſqu'à la fin des ſiécles ſa premiére intégrité. A un cœur droit, à un eſprit attentif il ne faudroit que cette unique

Liv. II. Chap. V.

unique réfléxion pour diſſiper les ombrages qui pourroient naître contre la ſincérité des anciennes Ecritures. Mais parcequ'il y a des hommes inſtruits à conteſter tout ce qu'ils voudroient qui ne fût pas, il eſt néceſſaire de travailler à les réduire par des preuves de détail, au péril d'en dire trop pour les autres.

J'avance donc que la Révélation Judaïque n'a jamais été altérée. Je dis plus; je prétends qu'elle n'a pû l'être, & j'en donne les raiſons.

I. Celle qui ſe préſente d'abord eſt l'attachement inviolable des Juifs de tous les temps à leurs Ecritures. Parcourez les différentes révolutions de ce peuple, vous l'y voyez perſévéramment occupé de la Loi qu'il a reçûë, perſévéramment inſtruit par les Prophétes qui l'y rappellent, perſévéramment obligé d'y recourir, parcequ'elle eſt autant la régle de ſa politique, & du gouvernement de ſon Etat, que de ſa Religion & de ſes mœurs. Il la porte avec lui dans tous les lieux où ſes diſgraces le font paſſer; il endure pour la défendre, les ſupplices & la mort; & quand tout lui échape, il s'écrie *que les Livres ſaints lui reſtent pour être la conſolation de ſes malheurs*. Qui peut donc croire qu'un tel peuple ait ſouffert l'altération de ſes Livres? De ces Livres où étoient renfermez ſes titres, ſes loix, ſes priviléges, ſes eſpérances, ſon culte, ſes cérémonies, ſa police, & ſes plus chers intérêts? Mais je ne m'arrête point à ce premier & puiſſant préjugé.

1. Macchab. C. 12.

LIV. II. CHAP. V.

II. Quand eſt-ce que l'altération auroit pû s'introduire dans ces monumens ſi reſpectez? Etoit-ce durant que Moïſe, & les Juges vivoient encore? On n'oſeroit le dire. Sous Moïſe, tous les Iſraëlites, même les femmes, étoient dans l'obligation d'être inſtruites de la Loi, dont une partie les aſſujétiſſoit toutes ſous peine de mort; & ſous les Juges, il n'eſt queſtion partout que des ordonnances de Moïſe. Etoit-ce lorſque les dix Tribus ſe ſéparérent des des deux autres? Mais ſi le Royaume d'Iſraël avoit tenté cette odieuſe conſpiration, celui de Juda l'auroit-il ſoufferte? Auroit-il gardé le ſilence? Ses plaintes, ſes reproches n'auroient-ils pas retenti par tout? Si au contraire le Royaume de Juda ſe fût permis cet attentat irréligieux, le Royaume d'Iſraël n'en auroit-il pas triomphé? N'en auroit-il pas fait l'apologie de ſon ſchiſme? Et ſes clameurs n'auroient-elles pas percé à travers tous les ſiécles? Etoit-ce durant la captivité de Babylone? Mais les Juifs qui reſtérent dans leur patrie, ne conſervoient-ils pas avec reſpect les Livres originaux qu'ils tenoient de leurs ancêtres? En les comparant ces Livres avec ceux qu'une main impie auroit entrepris de corrompre, la fraude n'auroit-elle pas tout d'un coup été découverte? Les prêtres, les Lévites captifs n'avoient-ils pas gardé les Cantiques qu'ils chantoient dans le Temple, eux qu'on invitoit, (a) même dans les lieux de

Joſue. C. 1. ℣. 8. 13. 17.
Ibid. C. 8. ℣. 31.
Ibid. C. 11. 15. 23. 24.

(a) Hymnum cantate nobis de canticis Sion. Quomodo cantabimus canticum Domini in terrâ alienâ? *Pſalm.* 136.

leur ſervitude, à chanter les Hymnes de Sion? Baruch n'avoit-il pas les Livres de Moïſe, lui qui les citoit aux Captifs, & qui prenoit ſoin de leur rappeller l'hiſtoire du Peuple de Dieu? Daniel n'avoit-il pas les Prophéties de Jérémie, lui qui en étudioit le ſens? Etoit-ce après la captivité? Mais les Cuthéens, ces peuples Aſſyriens qu'Aſſaraddon envoya pour habiter Samarie, ne recevoient-ils pas les Livres que les dix Tribus révoltées avoient retenus dans leur ſchiſme, & ces Livres n'auroient-ils pas été en témoignage contre quiconque auroit oſé les falſifier ailleurs? Etoit-ce lorſqu'après la ruine de l'Empire des Perſes, les Juifs commencérent à goûter les douceurs du repos ſous les Lagides, & ſous les Séleucides? Mais ce fut alors que les Ecritures furent traduites en grec par les ſoins de Ptolomée Philadelphe, & qu'elles furent connues des Gentils. Le plus léger changement qu'on y auroit fait, eût dès là ſoûlevé tout l'Univers. Etoit-ce lorſqu'Antiochus profana le Temple, & *qu'à cauſe des péchez du Peuple, force lui fut donnée contre le ſacrifice perpetuel?* Mais le zéle des Maccabées, comme je l'ai dit plus haut, endura-t'il la profanation ſacrilége qui vouloit anéantir les Livres ſaints, ou en corrompre la doctrine? Etoit-ce lorſqu'après la ruine de la Syrie, les Juifs devinrent tributaires des Romains? Mais dans ce même temps les différentes ſectes qui s'élévérent dans la Synagogue, étoient un obſtacle invincible à la dépravation des Ecritures. Les Saducéens,

LIV. II. CHAP. V.

Bara-h. C. 9. ℣. 20. Idem. C. 11. ℣. Daniel. C. 9. Idem. C. 13. ℣. 61. 62.

1. Macchab. C. 1.

Liv. II. Chap. V.

les Hémérobaptiſtes, les Phariſiens, les Eſſéniens, auroient-ils permis réciproquement que quelqu'un eût rien entrepris ſur des Livres dont la ſainteté leur étoit également vénérable ? Eſt-ce enfin depuis dix-ſept cens ans, & depuis que la Religion de Jeſus-Chriſt eſt établie dans le Monde ? Mais ſi les Chrétiens, choſe incroyable ! avoient ſouffert qu'on leur enlevât les titres qui autoriſent leur foi, les Juifs ſe ſeroient-ils tû ſur la profanation de la leur ? Et ſi ni les uns ni les autres ne s'étoient accuſez, auroient-ils épargné les Païens ? Ou les Païens les auroient-ils ménagez ? On ne peut donc aſſigner aucun temps à l'altération des Oracles ſacrez, ou pour dire mieux, les circonſtances de tous les ſiécles y réſiſtent trop ouvertement.

III. Je demande encore par qui la falſification s'eſt faite. Ce ne peut être ni par les Lévites, ni par les Rois, ni par le peuple, ni par les étrangers. Par qui donc ? Ce n'eſt point par les Lévites. Aſſujétis à lire la Loi de ſept en ſept ans, & en préſence de tout Iſraël aſſemblé, chargez de lui en donner l'interprétation, & de lui en recommander l'exacte pratique, ils ne pouvoient y apporter de changement ; & ſi l'un d'eux avoit hazardé de le faire, les autres auroient tous, & de concert, réclamé contre l'attentat. Si tous l'avoient entrepris avec unanimité, ce qui déja eſt impoſſible ; le peuple auroit proteſté contre l'innovation, & jamais on ne ſeroit parvenu ſept ans après à lui

Deuter. C. 31.

faire reſpecter, comme Oracles divins, ce que ſept ans auparavant il n'auroit pas entendu dans la lecture publique. Un intervalle ſi court ne pouvoit lui faire perdre le ſouvenir des dogmes de ſa Foi. Ce ſeront les Rois peut-être qui auront abuſé contre l'Ecriture, de toute l'autorité du Trône ? Mais parlez ſincérement, le penſez-vous ? Ces Rois n'étoient pas tous prévaricateurs. L'Hiſtoire les repréſente preſque alternativement religieux, ou impies. Quand l'un ſacrifioit aux idoles, & qu'il leur élévoit un autel ſur les *hauts lieux*, d'ordinaire celui qui régnoit après, abbatoit ces mêmes autels, & rétabliſſoit l'antique religion. Si donc l'un eût porté ſur les ſaints Livres une main téméraire, l'autre les auroit vangé de l'outrage ; les Lévites, au moins une partie de la Nation, les Prophétes toûjours intrépides, toûjours ſi zélez pour la Loi de Moïſe, ſe ſeroient hâté de lui rendre ſa premiére pureté. Ce ne ſeront pas non plus les ennemis des Juifs, ces peuples qui ſi ſouvent les tenoient dans l'oppreſſion, qu'on accuſera d'avoir altéré les Ecritures. Il ne leur importoit pas qu'elles fuſſent abolies ou conſervées, nul intérêt ne les engageoit à prendre part à leur ſort ; & dans la ſuppoſition qu'ils euſſent réſolu d'en éteindre la mémoire, ou d'en corrompre la vérité, mille & mille voix auroient éclaté contre la violence, & du moins elle auroit laiſſé quelque trace dans l'Hiſtoire. Ce ſera donc enfin le peuple Juif lui-même qui aura conſpiré contre ſes pro-

Liv. II. Chap. V.

Liv. II. Chap. V.

pres Livres. Mais une Nation entiére ne s'accorde point ainſi à détruire les fondemens & l'eſſence de ſa religion. Il n'y a jamais eu d'éxemple d'un complot ſemblable, & il eſt manifeſtement impoſſible. Il faudroit ſuppoſer ici qu'en changeant ſa doctrine, ce Peuple auroit tout enſemble changé ſes loix politiques; car ces loix ſont partie de ſa doctrine. Il faudroit ſuppoſer qu'en retranchant de ſes Ecritures, ou en y ajoûtant, ce Peuple par la plus énorme contradiction, ſe ſeroit imaginé d'y mettre ces termes: *Vous n'ajoûterez rien aux paroles que l'Eternel a prononcées, & vous n'en retrancherez rien.* Il faudroit ſuppoſer qu'au même temps que ce peuple altéroit ſes Livres, il faiſoit dire à leur auteur, Dieu par ſa bouche: *Vous graverez mes paroles dans votre cœur; vous les imprimerez dans votre eſprit; vous les porterez autour de vos mains, & elles ſeront continuellement poſées ſous vos yeux; vous les enſeignerez à vos enfans; vous vous entretiendrez d'elles ſoit que vous réſidiez dans vos maiſons, ſoit que vous ſoyez en voyage, ſoit que vous repoſiez dans votre lit, ſoit que vous vous leviez, & vous les écrirez ſur les portes de vos maiſons ..... de peur que vous ne perdiez la mémoire des choſes que vos yeux ont vûës, de peur qu'elles ne s'effacent de votre cœur, vous les enſeignerez à vos enfans, & aux enfans de vos enfans.* Il faudroit donc ſuppoſer auſſi que ce Peuple défendoit d'oublier ce que contenoient ſes Livres; & quand? Lors même que ce n'étoit qu'à la faveur de cet

Deuter. C. 31. ℣. 26.

Ibid. C. 6. & 11.

Liv. II. Chap. V.

oubli, qu'il vouloit ſubſtituer ſes imaginations & ſes fables aux anciennes véritez. Si quelqu'un croit concevoir la poſſibilité d'une entrepriſe ſi folle, je ne crains pas de lui dire qu'il s'impoſe à lui-méme.

IV. Aucun de ces ſoupçons vagues qui ne portent ſur rien de poſitif, ne doit être écouté dans une diſpute ſérieuſe. Par conſéquent quiconque attaque l'intégrité des anciennes Ecritures, eſt dans l'étroite obligation de ſpécifier les changemens eſſentiels qui s'y ſont introduits. Il faut que ces changemens, pour être alléguez, tombent ou ſur les faits miraculeux, ou ſur le fonds de la Loi, ou ſur les Prophéties; car ce ſont ces trois articles qui compoſent le corps de la Révélation Judaïque. Or je prétends qu'aucun de ces points ne peut raiſonnablement être ſuſpect d'altération.

Pourquoi non les faits miraculeux? La raiſon en eſt évidente. C'eſt que dès l'origine, & en mémoire éternelle de ces événemens, je vois des fêtes établies, & que depuis elles n'ont ceſſé d'être obſervées chez les Juifs. D'où vient en effet que Moïſe inſtitua la ſolemnité de la Pâque, ſi ce n'eſt afin de perpétuer le ſouvenir des prodiges qui avoient opéré la délivrance d'Iſraël? Pourquoi dévoüoit-on à Dieu les premiers nez de la Nation, ſi ce n'eſt en reconnoiſſance de ce que Dieu en avoit épargné les enfans, lorſqu'il fit immoler par la main de ſon Ange tous les premiers nez de l'Egypte? A quel deſſein la fête des

Liv. II. Chap. V.

Tabernacles, ou de la Scénopégie, comme l'appelloient les Grecs, ſi ce n'eſt pour retracer à jamais le ſouvenir de ces tentes ſous leſquelles le Peuple avoit habité dans le Déſert? A quel propos la fête de la Pentecôte, ſi ce n'eſt afin de perpétuer la mémoire de la Loi, ſi miraculeuſement publiée ſur la montagne de Sinaï. Suppoſez un ſeul moment que ces faits ſont imaginaires, & ſurajoutez aux Livres de Moïſe, comment tout un grand Peuple conſentoit-il à célébrer une fauſſeté qui lui étoit connue? Comment s'expoſoit-il à la dériſion amére des Nations voiſines, toutes en état de relever ſon impoſture? Où le menoit-elle? Quel avantage en eſpéroit-il?

Quant aux loix morales, & aux loix cérémonielles, je ne fais qu'une remarque, pour ne point revenir ſur ce que j'ai déja dit. Si ces loix ont été eſſentiellement corrompuës, il faut que les anciennes Ecritures ſans en excepter un ſeul livre, un ſeul mot, une ſyllabe, ſoient toutes ſuppoſées. Je le prouve. Le culte Judaïque, n'a pour motif de l'obéiſſance qu'il éxige, que les miracles faits en faveur d'Iſraël, & ces miracles ſont racontez de page en page dans les écrits des Hébreux. Le culte Judaïque eſt invariablement le même dans le Pentateuque, dans les livres Hiſtoriques, dans les Pſeaumes, dans les Cantiques, dans les Prophétes, dans les Livres moraux. Donc ou la Loi n'a point été altérée, ou tous les Livres ſaints ſont ſuppoſez. Or qu'aucun de ces écrits ne ſoit autentique

tentique & ſincére, c'eſt ce qui n'eſt monté encore à l'eſprit de perſonne, tant il ſeroit chimérique de le prétendre. Donc il le ſeroit également de croire qu'en aucun temps la loi des Juifs ait ſouffert d'eſſentielles dépravations.

Liv. II. Chap. V.

Il ne s'agit plus dès là que du corps des Prophéties. Ce ſont elles, en effet, qui forment ici le prodige dont l'incrédule voudroit, s'il lui étoit poſſible, éluder l'empire. Mais ſur ce point, comme dans les autres, tout s'oppoſe à ſes efforts. Il ne dira pas que les Juifs ont inventé ces prédictions. Dans quelle vûë l'auroient-ils fait? Et par quel hazard ſe ſeroient-elles trouvé toutes, & en ſi grand nombre, vérifiées par l'accompliſſement le plus éxact? Il ne dira pas qu'ils les ont corrompuës par des additions ou par des retranchemens. S'ils avoient formé ce bizarre & odieux projet, auroient-ils donné contre eux-mêmes de ſi puiſſantes armes à l'Egliſe Chrétienne? Il ne dira pas que les Chrétiens ſont coupables de l'altération prétenduë. Avant eux les Prophéties étoient publiques par toute la terre; ils les ont reçûes de la main des Juifs, & jamais ceux-ci ne les ont accuſé d'y avoir introduit la plus légére falſification. Il ne dira pas enfin qu'elles ont été faites après l'événement, de quelque ſource que la fraude ſoit ſortie; elles ſont ſi antérieures aux événemens, qu'ils s'accompliſſent, où qu'ils ſe perpétuent chaque jour encore. Uniſſez donc maintenant toutes les raiſons que je viens de produire, & jugez s'il y a jamais

Liv. II. Chap. V.

eu, s'il eſt poſſible d'éxiger de tradition plus ancienne, plus ſoûtenuë, plus complette, plus générale que celle qui conſtate l'autenticité des Ecritures & en particulier des Prophéties Judaïques. C'eſt à la voix de tant de ſiécles que je voudrois rendre attentif l'eſprit chancelant, mais droit, & ami ſincére de la vérité. Qu'il m'écoute donc un moment encore; je vais finir par une réfléxion dont je me flatte qu'il ſentira la force.

La Synagogue & l'Egliſe Chrétienne, à parler ſainement, ne ſont qu'un ſeul & même Corps dans l'œconomie de la révélation. Durant quatre mille ans, ou ſi vous voulez ne commencer qu'à Abraham, durant plus de deux mille ans, ce n'eſt qu'à ce Patriarche & à ſa race que Dieu confie le ſécret de ſes deſſeins. Elle en garde le précieux dépôt juſqu'à Jeſus-Chriſt qui en étoit la fin; & Jeſus-Chriſt le fait paſſer à ſon Egliſe qui s'uniſſant à la Synagogue pour la conſervation de ce monument ſacré, continue d'en exclure, & d'en écarter tout mélange qui pourroit en altérer, tant ſoit peu, la pureté originale. Mais par quels moyens? Ils ſont ſi infaillibles, quoique naturels & ſimples, qu'il eſt impoſſible d'en conteſter la puiſſance. En voici la preuve.

La Synagogue & l'Egliſe ont toûjours été compoſées l'une de Juifs, l'autre de Chrétiens de tout âge depuis la premiére enfance juſqu'à la vieilleſſe la plus avancée. Je veux dire que ces deux grands Corps ont toûjours renfermé ſoixante ou

quatre-vingts générations à la fois, toutes en même temps témoins de la vérité des Livres regardez comme la parole de Dieu par un conſentement unanime. Dès lors je ſoûtiens qu'aucune de ces générations n'auroit pû entreprendre de ſubſtituer de faux Livres aux véritables, ni de corrompre ceux-ci, qu'auſſi-tôt elle n'eût été contredite par les cinquante ou ſoixante autres générations ſubſiſtantes. Suppoſez un temps, par éxemple, où tous les hommes, ſoit Chrétiens, ſoit Juifs, âgez de quarante ans, euſſent conſpiré contre la poſtérité pour la ſéduire par de faux titres, il eſt viſible que tous ces hommes ſe ſeroient trouvé combattus par les générations vivantes d'au-deſſous, ou d'au-deſſus de quarante ans. Leurs peres & leurs enfans leur auroient dit: ce ne ſont pas là les Livres que nous liſions il y a dix, il y a vingt, il y a trente ans. Par cette réclamation ſeule toute fraude auroit donc été proſcrite auſſi-tôt que découverte, & il ne reſtoit plus d'entrée à la falſification. Donc il réſulte de ce mélange perpétuel de tant d'âges, de tant de générations enchaînées les unes dans les autres, que la Synagogue depuis Moïſe juſqu'à Jeſus-Chriſt, & que l'Egliſe depuis Jeſus-Chriſt juſqu'au ſiécle préſent, ne ſont qu'un ſeul Corps, & ne forment néceſſairement qu'un ſeul témoignage. C'eſt comme une chaîne compoſée de tous les Juifs & de tous les Chrétiens; pour mieux dire; c'eſt comme un cordon immenſe qui ſe prolonge depuis quatre

Liv. II. Chap. V.

Liv. II. Chap. V.

mille ans juſqu'à nos jours. Nous entrons nous mêmes dans la compoſition ; nous ſervons à le continuer ; nous en ſommes les derniers fils, mais en remontant nous touchons au premier, parceque nous ne faiſons qu'un tout avec lui, & avec ceux qui ſe trouvent placez entre les deux extrémitez. Chacun de ces fils, pris à part, eſt court & preſque ſans force, mais tous enſemble ils en acquiérent une invincible par leur union, & par l'étroit entrelacement de l'extrémité des uns avec le milieu des autres ; c'eſt-à-dire que la jeuneſſe des uns ſe rencontrant toûjours avec la vieilleſſe des autres, & ces deux points de la vie ſe rencontrant toûjours avec la fleur de l'âge du plus grand nombre, il s'en forme un tiſſu également fort par tout, & qu'enfin, pour ne plus m'exprimer figurément, il en ſort un témoignage perpétuellement ſemblable à lui-même, & également inconteſtable en quelque ſiécle qu'on le prenne.

Ceux qui veulent imaginer que dans la Synagogue, ou dans l'Egliſe, une génération a pû tromper l'autre à l'égard des Prophéties, & des Livres ſaints en général, n'y font donc pas aſſez de réfléxion. Ils ſuppoſent qu'un ſiécle a pû tendre des piéges au ſiécle qui alloit le ſuivre ; & ils ne voyent pas que ce ſiécle ſuſpect, quel qu'il ſoit, n'auroit pû éxécuter ſon téméraire deſſein, puiſque nul ſiécle n'eſt compoſé d'une ſeule génération à la fois. Ils ſe repréſentent les ſiécles, comme s'ils ſe ſuccédoient de maniére que nul homme du ſecond ſiécle, par éxemple n'eût rien vû de ce qui ſe paſſoit dans le premier, que nul du troiſiéme n'eût vécu avec ceux du ſecond, & ainſi des autres. Idée fauſſe, comme je viens de le remarquer. La ſucceſſion qui s'eſt faite dans la Synagogue, & celle qui ſe fait dans l'Egliſe, reſſemblent à celle du corps humain qui poſſéde toûjours la même eſſence, la même forme, quoique la matiére qui le compoſe, à chaque inſtant ſe diſſipe en partie, & à chaque inſtant ſoit renouvellée par celle qui prend ſa place. Un homme eſt toûjours un tel homme, quelque renouvellement imperceptible qui ſe ſoit fait dans la ſubſtance de ſon corps, parcequ'il n'éprouve point tout à la fois de changement total. De même la Synagogue juſqu'à Jeſus-Chriſt, & l'Egliſe depuis Jeſus-Chriſt juſqu'à nous, ne ſont qu'un même corps, une même aſſemblée, un même témoin. Il n'y a pas plus de différence entre un tel & un tel ſiécle de la Synagogue, entre tel & tel autre ſiécle de l'Egliſe, qu'il y en a entre un homme à l'âge de trente ans, & ce même homme à l'âge de quarante ans. Le témoignage de la Synagogue & de l'Egliſe dans les différens ſiécles de leur durée, eſt donc auſſi digne de foi que le ſeroit le témoignage d'un homme irréprochable qui à trente ans raconteroit ce qu'il viendroit de voir, & à quarante ce qu'il auroit vû dix ans auparavant. Ainſi diſputer contre la dépoſition conſtante des deux plus grandes Sociétez de l'Uni-

Liv. II. Chap. V

Voyez M. Papin. Les deux voyes oppoſées en matiére de Religion.

Liv. II. Chap. V.

vers qui certifient l'autenticité des Ecritures, c'eſt diſputer en l'air, c'eſt révoquer en doute l'autorité la plus perſuaſive que l'eſprit humain puiſſe imaginer, & deſirer.

Premiére difficulté.

Malgré la force & le nombre de ces preuves, il reſte encore de légitimes ſoupçons contre la vérité des anciennes Ecritures, me dira quelqu'un. Ce qu'il y a même qui les rend le plus ſuſpectes eſt tiré de leur propre fonds; ce ſont elles qui s'accuſent, & ſans chercher de témoignages ailleurs, celui qu'elles ſe rendent les détruit. Ne portent-elles pas, en effet, qu'elles étoient dans le plus profond oubli longtemps avant la Captivité, qu'on les retrouva par hazard dans le Temple ſous le régne de Joſias, & que ce Prince étonné à la vuë des Livres de Moïſe, *déchira ſes vétemens.* Or pourquoi tant de ſurpriſe, ſi la Loi s'étoit conſervée dans la Nation? Et ſi l'on cite un temps où elle y étoit inconnuë, qui nous répondra que cet éxemplaire qui ne paroît que par une découverte en apparence fortuite, n'étoit pas un éxemplaire contrefait, & le pur ouvrage de la politique?

4. *Reg.* C. 22. & 23. 2. *Paralip.* C. 34. ℣. 14.

Réponſe.

Voilà de ces difficultez que nous n'entendrions jamais, ſi ceux qui les font ne cherchoient plutôt à s'en impoſer, qu'à s'éclaircir. En accordant néanmoins ce qu'ils prétendent, & laiſſant même, pour un moment, paſſer le fait tel qu'ils le racontent, qu'en réſulteroit-il contre la révélation Judaïque? Rien du tout. Ce qui en prouve ſin-

Liv. II. Chap. V.

guliérement la divinité, ce ſont les Prophéties, dont l'accompliſſement eſt ſi manifeſte, qu'il faut ou s'y rendre, ou s'aveugler dans le centre de la lumiére. Or après la prétenduë perte des Livres de Moïſe, que de Prophétes chez les Hébreux! Jérémie paroît ſous Joſias même, ſous les enfans de ce Prince, & juſqu'au temps de la Captivité. Ezéchiel, Daniel prédiſent durant la Captivité. Elle eſt à peine finie, qu'Aggée, Zacharie, & Malachie prophétiſent. Pour combattre l'argument invincible qui naît de leurs oracles, à quoi ſerviroit donc la perte ſuppoſée des Livres de Moïſe? Même en ne la conteſtant pas, le Déïſte ſeroit-il moins dans l'obligation de nous expliquer comment par les ſeules lumiéres naturelles, ces hommes ont pû tant de ſiécles avant l'événement, le prédire, & le circonſtancier avec une éxactitude ſi préciſe? Et s'il eſt impoſſible de trouver à ceci d'autre dénoüement que l'inſpiration divine, qu'importeroit à l'eſſence de la Religion que les Livres antérieurs à la Captivité ſe fuſſent trouvé perdus, & n'euſſent été recouvrez que longtemps après? Les Livres poſtérieurs au retour de Babylone en ont-ils moins de force, & moins de caractéres de divinité?

Nous n'en ſommes pas réduits cependant à convenir du fait tel qu'on nous l'oppoſe. Il eſt vrai que durant qu'on travailloit aux réparations du Temple, le Pontife Helcias y découvrit le Livre de la Loi. Mais qu'étoit-ce que ce Livre retrouvé,

Liv. II. Chap. V.

ſinon l'Exemplaire original dépoſé dans un des côtez de l'Arche, ſelon que Moïſe l'avoit ordonné (a) lui-même? Or quelr apport y-a-t'il de cet autographe, aux autres manuſcrits répandus par tout dans les Royaumes d'Iſraël & de Juda? De ce que l'Original avoit été négligé depuis la conſtruction du Temple, s'enſuit-il que les copies fuſſent inconnuës? Parceque le ſaint Roi, & le Grand-Prêtre, ſont frappez de ſurpriſe, pénétrez d'un mouvement religieux à la vûë d'un Livre écrit par la main la plus reſpectable, oſeriez-vous conclure qu'il n'y en avoit pas même de copies dans le reſte de la Nation? L'abſurdité d'une pareille conſéquence ne ſeroit pas ſoûtenable.

Que s'il eſt néceſſaire d'entrer dans le détail, & de faire voir, quoiqu'en peu de mots, que les Livres de Moïſe étoient communs & répandus avant le régne de Joſias, la preuve en eſt facile. Il eſt dit d'Amaſias, qu'il fit mourir les meurtriers de ſon pere, quoiqu'il ſoit *écrit dans le Livre de la Loi de Moïſe, les peres ne mourront point pour leurs enfans, ni les fils pour leurs peres.* Plus haut il eſt marqué poſitivement que lorſque Joſias reçut l'onction ſacrée, *on mit ſur ſa tête* (b) *& entre ſes mains le volume de la Loi.* Plus haut & ſous Joſaphat, il eſt écrit (c) *qu'on enſeignoit publiquement le Peuple,*

4. *Reg. C.* 14. ℣. 6. 2. *Paral. C.* 25. ℣. 4

(a) Tollite librum iſtum; & ponite eum in latere arcæ fœderis Dei veſtri, ut ſit tibi contra te in teſtimonium. *Deut. C.* 31. ℣. 26.

(b) Impoſuerunt ei Diadema, & teſtimonium, dederuntque in manu ejus tenendam legem. 2. *Paral. C.* 23.

(c) Docebant populum in Juda, habentes legem Domini. 2. *Paral. C.* 17. ℣. 9.

& qu'on l'inſtruiſoit de la Loi du Seigneur. Plus haut encore, & ſous Salomon, tout retentit des éloges de la Loi, tout en récommande la lecture, l'étude & la pratique. Enfin pour remonter plus haut, David rappelle ſans ceſſe à la Loi. Ses Pſeaumes ne chantent que ſes merveilles, & les derniéres paroles du ſaint Roi ne ſont qu'une tendre exhortation à ſon fils (a) pour en obſerver les cérémonies & les préceptes. Qui pourroit donc, après des textes ſi poſitifs, avancer encore qu'il a été un temps où les Livres de Moïſe ont été perdus chez les Hébreux, du vivant même de leurs Rois?

Liv. II. Chap. V.

3. *Reg. C.* 7. *&* 8. *Prov. C.* 1. 3. 4. 27. 1. *Paral. C.* 21.

Il faut bien le dire, pourſuivra-t'on, puiſqu'il fut néceſſaire qu'Eſdras au retour de la Captivité rétablît les Livres ſaints.

Seconde difficulté. 4. *Eſd. C.* 14. ℣. 19.

Etrange objection! Comme ſi nous devions au faux Eſdras la même croyance qu'au véritable! Comme ſi les deux derniers Livres qui portent ſon nom, n'étoient pas apocryphes! Comme s'il n'y avoit pas cent & cent preuves qu'ils ſont l'ouvrage mal-habilement ſuppoſé d'un Auteur né depuis le Chriſtianiſme! Il eſt ſi faux qu'Eſdras ait compoſé, refondu, ou rétabli les Livres ſaints, qu'Artaxercès lui dit par ſa lettre en forme d'Edit: *Allez, retournez en Judée, & faites-y obſerver la Loi de votre Dieu, telle que vous l'avez dans vos mains.* Il eſt ſi faux qu'Eſdras ait recouvré la Loi

Réponſe.

1. *Eſd. C.* 7. ℣. 14.

(a) Ut cuſtodias cæremonias ejus, & præcepta ejus, & judicia & teſtimonia, ſicut ſcriptum eſt in Lege Moyſi. 3. *Reg. C.* 2. *&* 1. *Paral. C.* 23

Liv. II. Chap. V. perduë durant la Captivité, qu'il dit, parlant de lui-même, qu'étant à Babylone, *il s'appliquoit à l'étude de la Loi du Seigneur, afin de la pratiquer, & d'enſeigner en Iſraël les préceptes & le jugement.* Il eſt ſi faux qu'Eſdras ait ſongé à produire un nouveau texte, que Baruch citant aux Captifs la Loi de Moïſe, rappelle en abrégé toute l'Hiſtoire du peuple de Dieu. Le fait eſt ſi faux, pour tout dire, qu'Eſdras revenant à Jéruſalem y rapporta l'éxemplaire du Livre que le Seigneur avoit donné à Iſraël, & qu'il en fit la lecture en préſence de toute l'aſſemblée du Peuple. Rien n'eſt plus tranchant, & puiſqu'on veut des preuves tirées du texte même, en voilà.

Ib. C. 25. *Baruch. C. 1. & 2.* *2. Eſd. C. 8.*

Je n'ai pas tout dit cependant. Suppoſé que le peuple Juif ſoit revenu de Babylone dans la terre de ſes peres, ſi nouveau, ſi peu inſtruit, qu'à peine il ſe ſouvenoit de l'avoir habitée, & qu'il ait ſtupidement reçu toutes les fauſſes productions d'Eſdras, avec quel front Eſdras lui-même oſe-t'il parler de la Loi de Moïſe en tant d'endroits & publiquement, comme d'un Livre connu de tout le monde, & que tout le monde avoit entre les mains? Comment Eſdras a-t'il pû fabriquer une Loi ſous le nom de Moïſe, ſans compoſer en même temps tous les Prophétes anciens & nouveaux, ceux qui avoient écrit avant & durant la Captivité, ceux que le Peuple avoit vû écrire à Babylone, auſſi-bien que ceux dont la tradition avoit conſervé la mémoire? Que dis-je, les Prophétes?

Liv. II. Chap. V. Non-ſeulement les Prophétes, mais les livres de Salomon, mais les Pſeaumes de David, mais tous les Livres où étoit contenuë l'hiſtoire des Hébreux; car tous ces ouvrages ont un rapport ſi évident à la Loi de Moïſe, qu'ils en ſont inſéparables. Comment ce peuple, imaginez-le ſi groſſier qu'il vous plaira, ſe porte-t'il à agir en conſéquence de cette Loi, comme l'ayant eu toûjours préſente; & cela ſans ſoupçonner qu'on le trompe, ſans faire uſage de ſa raiſon, ni de ſa mémoire, dans une affaire de fait la plus ſimple qui fût jamais? Comment revenu dans ſes foyers, admire-t'il l'accompliſſement de l'oracle de Jérémie ſur les ſoixante & dix ans de captivité? Comment ce Jérémie que perſonne encore ne connoiſſoit, ce Jérémie qu'Eſdras venoit d'enfanter, trouve-t'il créance tout d'un coup? Il faudra donc auſſi qu'Eſdras, par l'artifice le plus incompréhenſible, ait pû perſuader à tout ce grand Peuple qu'il venoit de ramener, à celui même qui étoit reſté dans le païs de Canaan, & aux vieillards contemporains de Jérémie, qu'ils avoient toûjours attendu l'effet miraculeux des promeſſes que ce Prophéte leur avoit faites, quoiqu'elles fuſſent une production toute récente. En vérité vous nous dites des choſes trop incroyables, & vous-mêmes vous ne les penſez pas.

2. Paral. C. 36. *1. Eſd. C. 1. V. 1.*

Vous vous rétrancherez donc à ſoûtenir qu'Eſdras, ſans être l'auteur de tous les anciens Livres Canoniques, y a ſeulement inſéré les miracles &

Liv. II. Chap. V.

les Prophéties que nous y liſons. Foible reſſource auſſi vaine que la premiére. D'où vient? Un grand homme va répondre pour nous. *C'eſt que les miracles & les Prophéties ſont tellement répandus dans ces Livres, ſont tellement inculquez, & répétez ſi ſouvent, avec tant de tours divers, & une ſi grande variété de fortes figures, en un mot en font tellement tout le corps, qu'il faudroit n'avoir jamais ouvert un de ces ſaints Livres pour ne pas voir qu'il eſt encore plus aiſé de les refondre tout-à-fait, que d'y inſérer les choſes que les incrédules ſont ſi fâchez d'y trouver. Et quand même on leur auroit accordé tout ce qu'ils demandent, le miraculeux & le divin eſt tellement le fond de ces Livres, qu'il s'y retrouveroit encore malgré qu'on en eût. Qu'Eſdras, ſi on veut, y ait ajoûté après coup, les prédictions des choſes déja arrivées de ſon temps, celles qui ſe ſont accomplies depuis, qui les aura ajoûtées? Dieu aura peut-être donné à Eſdras le don de Prophétie, afin que l'impoſture d'Eſdras fût plus vraiſemblable, & on aimera mieux qu'un fauſſaire ſoit Prophéte qu'Iſaie, ou que Jérémie, ou que Daniel. Ou bien chaque ſiécle aura porté un fauſſaire heureux, que tout le Peuple aura crû; & de nouveaux impoſteurs par un zele admirable de Religion, auront ſans ceſſe ajoûté aux Livres divins, après même que le Canon aura été clos, qu'ils ſe ſeront répandus avec les Juifs par toute la terre, & qu'on les aura traduits en tant de Langues étrangéres. N'eût-ce pas été à force de vouloir établir la Religion, la détruire par*

M. Boſſuet. Hiſt. Univerſ.

Liv. II. Chap. V.

les fondemens? Tout un peuple laiſſe-t'il donc changer ſi facilement ce qu'il croit être divin, ſoit qu'il le croye par raiſon, ou par erreur? Quelqu'un peut-il perſuader aux Chrétiens, ou même aux Turcs, d'ajoûter un ſeul Chapitre à l'Evangile, ou à l'Alcoran? Mais peut-être que les Juifs étoient plus dociles que d'autres peuples, ou qu'ils étoient moins religieux? Quels monſtres d'opinions ſe faut-il mettre dans l'eſprit, quand on veut ſecoüer le joug de l'autorité Divine, & ne régler ſes ſentimens, non plus que ſes mœurs, que par ſa raiſon égarée?

Troiſiéme difficulté.

Achevons d'épuiſer les chicannes ou les doutes. N'y a-t'il pas des traits ajoûtez dans les Livres de Moïſe, le récit de ſa mort, par éxemple? N'y a-t'il pas auſſi de ſenſibles différences dans les anciennes verſions? Le texte Samaritain n'eſt-il pas quelquefois contraire à celui des Juifs?

Réponſe.

Qui le conteſte? Mais auſſi qu'y a-t'il en cela même qui nuiſe à la vérité des anciennes Ecritures? Eſt-il donc étrange que les ſaints continuateurs de l'hiſtoire de Moïſe, ayent ajoûté quelque mot à ce qu'il rapporte de ſes actions, & qu'ils y ayent joint le récit abrégé de ſa mort? Eſt-ce une ſi grande merveille qu'à l'occaſion de la Manne dont le peuple fut nourri dans le Déſert, on ait marqué le temps où cette nourriture céleſte ceſſa de tomber? Tout ſera-t'il perdu par ce que Joſué, Samuel, quelque autre Prophéte, ou Eſdras lui même, puiſqu'à toute force on veut l'amener ici, auront continué quelque généalogie commen-

Liv. II. Chap. V.

cée, varié ſur quelque datte indifférente, ou peut-être expliqué des noms que le temps avoit changez? Eſt-il donc extraordinaire que quelques obſervations marginales, faites à deſſein d'éclaircir un texte obſcur, ſe ſoient introduites en des Livres copiez tant de fois, & écrits dans une Langue devenuë moins commune? Où eſt l'ouvrage, s'il eſt ancien, qui n'ait éprouvé quelque inſertion de cette nature? Encore eſt-il facile de juſtifier l'Ecriture de ces petits reproches, & s'il ſe trouve quelqu'un aſſez oiſif, ou aſſez ſcrupuleux pour entrer dans ces minuties de Critique, je le renvoye aux éclairciſſemens que M. Huet, M. Abbadie, cent autres avant & après eux, ont pris ſoin de lui donner. Pour moi, je ne fais ici qu'une ſeule queſtion. Je demande s'il n'eſt pas vrai que de tout le texte, & de toutes les verſions, quelles qu'elles ſoient, il en réſulte la même ſuite d'Hiſtoire, le même fonds de Prophéties, la même uniformité de Loix, le même nombre, la même nature de miracles, & en un mot, le même corps de Morale, la même ſubſtance de Religion. On me dira qu'oui; car qui oſeroit avancer le contraire ſérieuſement. Hé bien! A quoi ſert donc d'incidenter ſur des pointilles de Grammaire qui ne touchent pas à l'eſſence des choſes? Eſt-ce par des remarques ſi frivoles que ſe décident les controverſes de l'importance de celle-ci? Si l'on articuloit des faits graves; ſi l'on diſoit: telle prédiction, tel miracle, ont été ajoûtez dans vos Livres; telle

Huet. Dem. Ev. Prop. 4. Abbadie. Tom. 1. Sect. 3. Chap. 8. & 9.

regle de Morale, tel Dogme y ont été viſiblement inſérez après coup, l'accuſation ſeroit capitale, & il faudroit répondre, ou ſe rendre. Mais tandis qu'il n'y a rien de pareil à oppoſer, tandis que le texte Samaritain, le texte vulgaire, & celui des Septante ſont d'accord ſur le fonds, tandis que cet accord forme la plus évidente démonſtration de la ſincérité de nos Livres, il y auroit de la foibleſſe à prendre l'allarme ſur de légéres additions, ſur des parenthèſes, ſur des tranſpoſitions qui dans toute autre matiére ne ſeroient pas même alléguées. Après l'éclairciſſement de ces queſtions préliminaires, il eſt temps de venir au ſujet principal que nous traitons.

Liv. II. Chap. V.

CHAPITRE VI.

Que JESUS-CHRIST *eſt venu dans toutes les circonſtances marquées par les Prophétes.*

Liv. II. Chap. VI.

CEux qui enviſagent la Religion Chrétienne du côté des faits, & qui décident ſur l'évidence qui les y frappe, vont au vrai par la voye conſtamment la plus courte, la plus ſûre, & la plus naturelle. C'eſt la plus courte; car elle conduit à toutes les conſéquences par le ſecours ſeul d'une réflexion ſimple, & facile. C'eſt la plus ſûre; car en matiére de fait on a des caractéres infaillibles de certitude où le ſophiſme n'a point d'entrée. Enfin c'eſt la plus naturelle; car il eſt bien

Liv. II. Chap. VI.

plus dans l'ordre de commencer par ce qu'il y a de ſimple, que de pourſuivre ſur la nature du Dogme des raiſonnemens ſans fin ; où l'eſprit ne trouve ſouvent ni priſe, ni accès. Je continuerai par conſéquent de ſuivre une route ſi éxempte d'écueils, & me renfermant toûjours dans l'ordre des faits, je démontre que Jeſus-Chriſt eſt venu dans toutes les circonſtances marquées par les Prophétes.

Il n'y a rien, ce me ſemble, qui ſerve mieux à le prouver que l'attente où étoient les Juifs de leur délivrance prochaine, quand Jeſus-Chriſt vint ſur la Terre. Tous les yeux étoient alors portez vers le même objet ; les jours de l'eſpérance étoient enfin arrivez à leur terme : encore un moment, & l'on croyoit voir les promeſſes accomplies, les Oracles juſtifiez, Iſraël dans ſa gloire, le Saint de Dieu régner dans Sion, & la multitude des peuples accourir au-devant de lui. Déja l'eſpoir impatient ouvroit les Volumes ſacrez, & cherchoit à s'y accroître dans le détail des circonſtances ; les Docteurs, comme le peuple, étoient dans l'attente : on comptoit les heures, & vous auriez dit qu'on cherchoit des yeux celui que le Ciel avoit promis dès l'origine du monde. En parlant ainſi je n'éxagére point. Je ne raconte que ce que je lis à chaque page de l'Hiſtoire. Liſez celle de Jean-Baptiſte dans l'Evangile. Le ſaint homme plonge dans les eaux du Jourdain ceux qui viennent à lui, & cette pratique fait ſoupçonner aux

Liv. II. Chap. VI.

aux Juifs qu'il eſt le Meſſie. Ils lui font demander s'il eſt celui qui leur eſt promis ; & s'il ne l'eſt pas, d'où vient qu'il éxerce des fonctions réſervées par les Prophétes au Meſſie ſeul. Sans doute qu'ils étoient prévenus de la promeſſe que Dieu avoit faite par Ezéchiel, qu'un jour *il laveroit les ſoüillures de ſon Peuple dans un fleuve d'eaux pures.* Quoiqu'il en ſoit, il eſt clair par ce trait, même unique, que vers le temps de Jeſus-Chriſt la Nation Juive ſoupiroit plus que jamais vers le Libérateur, & le croyoit par tout ſur la foi de ſes déſirs.

Luc. C. 3. ¥. 15. Joan. C. 1. ¥. 20. Ezech. C. 36. ¥. 25.

Et dans la vérité, tout concouroit à perſuader qu'on étoit parvenu aux jours de bénédiction & de ſalut. Les Juifs n'étoient pas même les ſeuls à le croire. Un bruit s'étoit répandu dans toutes les contrées de l'Orient, qu'il alloit paroître un Roi, dont l'heureux & vaſte Empire tiendroit tous les peuples ſous ſa tranquille domination. C'étoit de la Judée qu'il devoit ſortir, & toutes les révolutions qui devoient le précéder étoient paſſées. Tacite (*a*) & Suétone (*b*) rapportent ce bruit comme établi par une opinion conſtante, & par

Marathus apud Suet. in Auguſto Clemens. Alexand. Strom. lib. 6.

(*a*) Pluribus perſuaſio inerat, antiquis Sacerdotum litteris contineri, eo ipſo tempore fore ut valeſceret Oriens, profectique Judæa rerum potirentur ; quæ per ambages Veſpaſianum ac Titum prædixerant. Sed vulgus more humanæ cupidinis, ſibi tantam fatorum magnitudinem interpretati ne adverſis quidem ad vera mutabantur. *Tacit. Hiſt. lib. 5.*

(*b*) Percrebuerat Oriente toto vetus & conſtans opinio eſſe in fatis, ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur. Id de Imperatore Romano, quantum eventu poſtea potuit, prædictum Judæi ad ſe trahentes rebellarunt. *Suet. in Veſp. cap. 4.*

Liv. II. Chap. VI.

une ancienne Prophétie qu'on trouvoit dans les Livres ſacrez du peuple Juif. Les Oracles des Sibylles en parloient même ouvertement. L'eſpérance générale étoit ſoûtenuë par la grande autorité de nos Ecritures. On en avoit vû les prédictions tant de fois, & ſi manifeſtement accomplies, qu'on n'avoit aucun doute ſur le fait principal qu'elles annonçoient. Les Juifs plus que les autres y étoient attentifs. C'étoit à eux ſur tout que la promeſſe étoit confiée, ils en étoient les dépoſitaires, & comptoient les premiers en reſſentir les effets. Il ne reſtoit plus rien à déſirer pour l'accompliſſement des ſignes qui devoient accompagner, ou prévenir un ſi grand événement. Il étoit écrit qu'à la naiſſance de ce nouveau Roi, *l'abondance de la paix* régneroit ſur la terre, que les peuples, devenus amis, formeroient de leurs épées des ſocs de charuë, & des faulx de leurs lances, qu'un Royaume ne tireroit plus le glaive contre un autre Royaume, & qu'ils ne rougiroient plus leurs mains du ſang l'un de l'autre. Or telle viſiblement étoit la face du monde (*a*) par un deſſein admirable de la Providence, quand Jeſus-Chriſt parut ſous l'Empire d'Auguſte. Le Temple de Janus, qui n'avoit encore été fermé que deux fois

Siby. l. Carm. lib. 2. ſub finem.
Lucan. lib. 8.
Cic. Epiſt. ad Lentul.
Idem lib. de Div.
Virgil. Eclog. 4.
Pſal. 72. ℣. 7.
Iſai. C. 2. ℣. 4.
Id. C. 11. ℣. 6.
Id. C. 40. ℣. 1.
Zach. C. 3. ℣. 8.

(*a*) Multitudo pacis facta eſt mox ex quo natus eſt (*Jeſus*) præparante Deo Gentes ad ejus doctrinam, ut omnes parerent uni Romanorum Regi, neve propter multitudinem regnorum interruptis Gentium commerciis, difficilius fieret illud Jeſu Apoſtolis mandatum: *Euntes docete omnes Gentes.* Conſtat autem Auguſto regnante Jeſum natum, qui Princeps quaſi complanavit pleraque terrarum, uno regno inducto. *Origen. cont. Celſ. lib. 2.*

depuis la fondation de Rome, fut plus ſolemnellement que jamais fermé ſous (*a*) ce Prince, en ſigne de la paix univerſelle qui calmoit la terre, & l'eſpace immenſe des mers. On lit encore avec plaiſir & ſurpriſe dans les Poëtes, auſſi-bien que dans l'Hiſtoire, la magnifique peinture (*b*) du bonheur des peuples ſous ce régne tranquille. C'eſt de point en point celle que les Prophétes avoient tracée, & afin qu'il ne reſtât aucun doute, ils avoient nommément déſigné le peuple qui devoit alors commander à tous les autres.

Liv. II. Chap. VI.

Oroſ. L. 6. C. 22.
Id. lib. 7. C. 3.
Aug. de Civit. Dei lib. 10. C. 27.

Daniel avoit en effet marqué la ſucceſſion des Empires, juſqu'à celui dans lequel le Meſſie devoit naître. En expliquant le ſonge de Nabuchodonoſor, il lui avoit prédit que ſon Royaume ſeroit ſuivi d'un autre, qu'il appelle un Royaume d'argent; (c'eſt celui des Perſes & des Medes ſous Cyrus) que celui-ci ſeroit ſuivi d'un autre encore, qu'il nomme un Royaume d'airain; (c'eſt ſans doute celui des Grecs ſous Aléxandre) qu'enfin après ce dernier s'éléveroit un quatriéme Em-

Voyez plus haut Chap. 4. pag.
Dan. C. 2. ℣. 40.

(*a*) Janum Quirinum ſemel atque iterum à conditâ urbe ante memoriam ſuam clauſum, in multo breviore temporis ſpatio, terrâ marique pace partâ, tertiò cluſit. *Suet. in Oct. Aug. cap. 22.*

(*b*) Aſpera tunc poſitis miteſcent ſæcula bellis.
Cana fides, & Veſta, Remo cum fratre Quirinus
Jura dabunt; diræ ferro & compagibus arctis
Claudentur belli portæ: furor impius intus
Sæva ſedens ſuper arma, & centum vinctus ahenis.
Poſt tergum nodis, fremet horridus ore cruento. *Virg. Æneid. lib. 1.*

Liv. II. Chap. VI.

pire, qu'il appelle un Royaume de fer, qui briſeroit, qui réduiroit tout en poudre. Voilà ſans nuage l'Empire des Romains C'eſt alors auſſi que ſelon le même Prophéte, le Dieu du Ciel devoit ſuſciter un Roi, & un Royaume qui ne ſeroit jamais détruit; *un Royaume qui ne paſſeroit point, & qui ſubſiſteroit au-delà des ſiécles.* Si donc, comme le fait parle, Jeſus-Chriſt eſt né dans les jours où Rome fut au comble de ſa grandeur, qui niera qu'une circonſtance ſi marquée, & jointe à tant d'autres, n'entre en démonſtration de la Foi Chrétienne?

Ib. ¥. 44.

Ici la conduite des Juifs eſt l'évidente preuve que les conjonctures du temps convenoient en tout aux Prophéties. L'impreſſion que fit ſur eux une vérité ſi palpable étoit ſi univerſelle, ſi dominante, qu'elle demeura près d'un ſiécle parmi eux. Comme ils penſoient que l'accompliſſement des prédictions pouvoit avoir une certaine étenduë, durant cent ans il ne ſe parloit dans la Nation que de faux Chriſts qui ſe faiſoient ſuivre, & des faux Prophétes qui les annonçoient. Les âges précédens, continuë M. de Meaux dont j'emprunte cette remarque, n'avoient rien vû de ſemblable. Les Juifs n'y prodiguérent le nom de Chriſt, ni quand Judas le Machabée remporta ſur leur Tyran tant de victoires, ni quand ſon frere Simon les affranchit du joug des Gentils, ni quand le premier Hircan fit de ſi glorieuſes conquêtes. Le temps, & les autres ſignes ne con-

M. de Meaux Diſcours ſur l'Hiſt. Univ.

venoient pas encore, & ce n'eſt que dans le ſiécle de Jeſus-Chriſt que l'on commença ſérieuſement à parler de tous ces Meſſies. C'eſt alors que l'aveuglement ou la flatterie, ſaiſiſſant le premier objet qui ſe montroit avec éclat, reconnut dans le premier Hérode celui que la divine Miſéricorde promettoit au Monde depuis ſi long-temps. Une ſecte entiére prenant de lui ſon nom, lui donna le titre majeſtueux de Meſſie. Et ce n'eſt pas de l'Evangile, ni des Ecrivains de l'Egliſe ſeulement, que nous l'apprenons. Perſe & ſon ancien Scholiaſte (*a*) nous diſent que la naiſſance d'Hérode étoit célébrée par ſes Sectateurs, avec la même ſolemnité que le Sabbath. Combien falloit-il être preſſé par les autres circonſtances pour trouver ſon Meſſie dans un Tyran ſi odieux! Joſéphe ſi *ſçavant dans les Prophéties Judaïques*, ſelon qu'il le rapporte de lui-même, & qui d'ailleurs *étoit Prêtre, & ſorti de la race Sacerdotale*, tomba dans une erreur pareille peu de temps après. Il n'ignoroit pas aſſûrément que la venuë de ce Roi tant promis, devoit concourir avec les jours du régne d'Hérode, où il nous montre lui-même dans un ſi grand détail le commencement manifeſte de la ruine des

Liv. II. Chap. VI.

Mat. C. 22. ¥. 16. *Marc. C.* 3. ¥. 6. *Ibid. C.* 8. ¥. 15 *Ib. C.* 12. ¥. 13. *Epiphan. lib.* 1. *hær.* 20. *Herodian. Joſeph. vit. pag.* 998.

(*a*) Herodes apud Judæos regnavit tempore Auguſti in partibus Syriæ. Herodiani ergo diem natalem Herodis obſervabant, ut etiam Sabbatha; quo die lucernas accenſas, & violis coronatas in feneſtris ponunt. *Vet. Scholiaſt. in Perſ. Satyr.* 5: *Ces fêtes, dont parle le Scholiaſte, reſſemblent aſſez, comme le diſent Scaliger & Caſaubon, à celles que l'on vit enſuite à Rome ſous les noms d'Auguſtales, d'Antoninieniennes, &c.*

Scal. animadv. ad Euſeb. Chron. Not. 1882. Caſaubon. Exercit. in Proleg. ad Exercit. Baronii.

Liv II. Chap. VI.

Juifs : mais l'état de ſa nation alors ſi déchûë, & dont rien ne rempliſſoit les ambitieuſes idées qu'elle s'étoit faites de ſon Chriſt, lui fit porter les yeux ailleurs. Il pouſſa un peu plus avant le terme de la Prophétie, & l'appliquant à Veſpaſien, il aſſûra que les *Oracles de l'Ecriture déſignoient ce Prince déclaré Empereur dans la Judée. Aveugle*, dit M. de Meaux, *qui tranſportoit aux étrangers l'eſpérance de Jacob, & de Juda ; qui cherchoit en Veſpaſien le fils d'Abraham, & de David, & qui attribuoit à un Prince idolâtre le titre de celui dont les lumiéres devoient retirer les Gentils de l'idolâtrie. La conjoncture des temps le favoriſoit*, pourſuit le même Prélat ; *mais pendant qu'il attribuoit à Veſpaſien ce qui étoit dit du Chriſt, les Zélez qui défendoient Jéruſalem, ſe l'attribuoient à eux-mêmes. C'eſt ſur ce ſeul fondement qu'ils ſe promettoient l'Empire du Monde, comme Joſéphe le raconte ; plus raiſonnables que lui, en ce que du moins il ne ſortoient pas de la Nation pour chercher l'accompliſſement des promeſſes faites à leurs Peres.*

Joſeph. bell. Jud. lib. 3. C. 28. Id. lib. 7. C. 31.

M. de Meaux Hiſtoire Univerſ.

Joſeph. bell. Jud. L. 7.

Juſques dans l'aſſemblée des Samaritains, où le ſeul Pentateuque étoit lû, on ne doutoit pas que les jours où vivoit Jeſus-Chriſt, ne fuſſent ceux dont Moïſe avoit ſi clairement parlé. La femme Samaritaine avoit dit au Sauveur même, qu'elle ſçavoit que le Chriſt *alloit paroître* ; & ce fut apparemment ſur cette aſſûrance que le peuple courut follement après un ſi grand nombre de faux Meſſies. Doſithée fut le premier, mais l'ébloüiſ-

Joan. C. 4. ℣. 25.

Orig. tract.

ſement qui fit croire en lui ne dura pas. Simon le Magicien vint après, & fut ſuivi de Ménandre qui s'appropria le nom de Sauveur du Monde avec encore plus d'audace que Simon. Par tout l'impoſture profitoit de l'eſpoir général, & la plus groſſiére n'étoit pas ſans ſuccès. Un malheureux Barcokebas, abuſant du rapport de ſon nom avec ce qui eſt écrit au Livre des Nombres ſur l'Etoile de Jacob, hazarda de ſe faire reconnoître pour le Chriſt, & il y réüſſit. Les Juifs l'oignirent, & le conſacrérent comme leur Roi ; il y en eut même parmi les principaux Rabbins, qui lui déférérent les honneurs dûs au Meſſie ; il les reçut, & continua de tromper, juſqu'à ce qu'enfin devenu Chef de révolte, il périt avec ſa troupe ſous l'Empire d'Adrien. Ainſi voyons-nous les Juifs, juſques dans leurs erreurs, établir les fondemens de la Foi Chrétienne.

Liv. II. Chap. VI.

in Mat. Id. lib. 1. cont. Celſ. Idem. in Joan. Iren. adverſ. hær. 20. Voyez le Diſcours à la tête de cet Ouvrage. *Euſeb. Chron. Id. Hiſt. lib. 4. Juſtin. Apolog. Talmud. Tract. Col. Iſraël. Id. Tract. Sanhed. C. Helec. Rab. Moſ. Ben. Maimon.*

Une troiſiéme circonſtance touchant le Meſſie, & ſoigneuſement obſervée par les Prophétes, eſt le lieu de ſa naiſſance, & l'ordre de ſa généalogie qui devoit remonter juſqu'à David. Dieu l'avoit expreſſément promis à ce Prince, & la Nation entiére ſçavoit que le Chriſt devoit deſcendre de la famille de ſes Rois. C'étoit une croyance ſi générale, que les Prophétes eux-mêmes en prirent occaſion de donner au Meſſie le nom de David. D'une autre part, on étoit inſtruit qu'il devoit voir ſon premier jour en Bethléem. Les Ecrivains ſacrez avoient même diſtingué Bethléem d'Ephrat

Iſai. C. 55. ℣. 3. Jerem. C. 30. ℣. 9. Ezech. C. 34. ℣. 23.

d'où étoit la famille de David, d'un autre Bethléem qui étoit d'une Tribu différente. Or ces deux circonſtances ſe trouvent manifeſtement dans l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt, de l'aveu même des Juifs. 1°. Il eſt ſorti de la race de David, & cette deſcendance eſt éxactement détaillée dans l'Evangile. Si la Critique ſévére y a trouvé quelque embarras, l'explication naturelle & claire qu'Africanus a donnée, léve ſur ce point tous les doutes qui pourroient arrêter l'eſprit, & maintenant la difficulté n'en eſt plus une; je ne dis pas ſeulement parmi nous, je dis encore parmi les incrédules habiles. 2°. J. C. eſt né en Bethléem. C'eſt un fait poſitif qu'on ne devroit pas conteſter. On a pourtant oſé le faire, * & ſoûtenir que le Meſſie des Chrétiens étoit de Nazareth, & non de Bethléem. La preuve; c'eſt que Philippe voulant prouver à Nathanaël que Jeſus de Nazareth eſt celui dont Moïſe, & les autres Prophétes ont parlé, Nathanaël réplique: *Peut-il rien naître de bon à Nazareth?* Ailleurs encore & dans les Actes, quand Jeſus frappe Saul de ce coup qui le convertit, il lui fait entendre une voix qui lui dit: *Je ſuis Jeſus de Nazareth que vous perſécutez.* D'où l'on a conclu qu'il eſt faux que Jeſus-Chriſt ſoit né dans le lieu marqué par les Prophétes.

Oſée C. 3. ℣. 5. Mich. — *Matt. C. 1. Luc. C. 3.* — *Afric. apud Euſeb. Hiſt. Eccleſ. l. 1. C. 7.* — *Vide & Grot. comment. in Luc. C. 3.* — ** Bodin de rerum ſubl. arcanis.* — *Joan. C. 1. ℣. 45.* — *Act. C. 22. ℣. 8.*

Mais tout cela n'eſt qu'une équivoque dont Bodin a pris lieu de diſputer. Je reconnois que les mêmes Auteurs qui font naître Jeſus-Chriſt à Bethléem, diſent auſſi qu'il eſt de Nazareth. Mais plus

plus cette contrariété paroît ſenſible, plus il eſt aiſé de voir qu'elle n'eſt que dans les termes. Revenons au principe que j'ai ſi ſouvent établi. Quel eſt le moyen d'accorder un Auteur avec lui-même, lorſqu'il ſemble ſe contredire? N'eſt-ce pas d'embraſſer le ſens qui ſe préſente favorable pour lui, le ſens qui concilie l'oppoſition apparente de ſes textes ſans leur faire violence? Or ce ſens eſt ſi naturel ici, qu'il accourt au-devant d'un eſprit droit. Les Ecrivains ſacrez diſent en pluſieurs endroits, que Jeſus-Chriſt étoit né à Bethléem; & voilà qu'en d'autres, ils en parlent comme s'il étoit de Nazareth. Souvenez-vous que ſa famille y habitoit, qu'il y fut élevé, qu'il y demeura juſqu'au temps de ſa prédication, & la difficulté s'évanoüira tout auſſi-tôt. Il ſera clair qu'en parlant ainſi, les Apôtres ne ſe ſont pas contredits; ſeulement qu'ils ont parlé le langage ordinaire, & confondu, comme il arrive ſouvent, la patrie d'un homme avec celle de ſes proches, & avec le lieu de ſa demeure. Les éxemples de cette coûtume ſont à chaque pas dans les Auteurs de tous les temps. Ainſi, pour n'en citer qu'un, Virgile dit de Céſar, qu'il étoit *Troyen.* Eſt-ce que dans la rigueur, Troye étoit la patrie de Céſar? On ſçait bien le contraire, & Virgile ne l'ignoroit pas. Mais les Ancêtres de ce Prince avoient régné dans cette ville, du moins étoit-on bien aiſe de lui en faire honneur, & c'étoit un titre pour l'en faire deſcendre. Une réponſe ſi ſim-

Naſcetur pulchrâ Troianus origine Cæſar. Æneid. lib. 1.

LIV. II. CHAP. VI.

ple & si juste doit donc avertir l'incrédule de ne pas imputer si légérement des contradictions formelles aux Ecrivains de l'Evangile.

Ce que les anciens Oracles avoient encore répété souvent en parlant du Messie, c'est qu'il auroit un Précurseur, dont la parole annonceroit la consolation des enfans de Dieu. Isaïe l'avoit prédit avant la ruine du Temple, & Malachie depuis son rétablissement. *On entendra*, dit le premier, *la voix de celui qui criera dans le désert: Préparez la voye du Seigneur, rendez droits les sentiers de notre Dieu, car sa gloire va se manifester, & toute chair verra l'accomplissement de ce qu'il a promis.* Comparez ces traits avec l'histoire de Jean-Baptiste. Quelle conformité! Quelle ressemblance! Remarquez sur-tout deux choses; premiérement, que Malachie parle de la mission du Précurseur comme d'un événement prochain: *Voici que j'envoye mon Ange qui préparera la voye devant moi.* Or il est constant que depuis Malachie jusqu'à Jean-Baptiste, il n'y eut point de Prophéte en Israël. Les Juifs ne le désavoüent pas. Ce dernier est donc le *Précurseur* dont parle l'Ecriture. Observez en second lieu, que le *Précurseur* ne devoit précéder le Messie que d'un court intervalle. *Et aussitôt le Dominateur que vous cherchez, & l'Ange de l'Alliance si desiré de vous, viendra dans son Temple. Le voici qui vient, dit le Seigneur des armées.* Or n'est-ce pas Jean qui a dit en voyant Jesus-Christ: *Voilà l'Agneau de Dieu: Voilà celui qui ôte les péchez*

Isai. C. 40.

Malac. C. 3.

Ibid.

Joan. C. 1. ℣. 29.

du Monde. Voilà celui de qui j'ai dit: Il vient après moi un Homme qui m'a été préféré, parcequ'il étoit avant moi. Pour moi je ne le connoissois pas; mais je suis venu baptiser dans l'eau, afin qu'il soit connu dans Israël? Ici donc se montre encore un des caractères du Christ, visiblement rempli dans le Messie que nous reconnoissons.

LIV. II. CHAP. VI.

Mais n'oublions pas de remarquer ce qui est en scandale aux ames superbes, & ce qui console la foi simple du Chrétien. Dans cette foule de Prophéties où nous semblons lire toute l'histoire du Sauveur, il est écrit qu'il naîtra pauvre, inconnu, dédaigné des hommes vains; qu'il paroîtra comme un objet de mépris, qu'il sera sous les yeux du peuple, & que le peuple ne le connoîtra pas, qu'il sera sans appui, sans secours, & sans asyle. Tel, dans l'extérieur de sa naissance, devoit être le Libérateur de l'Univers. A présent, lisez dans l'Evangile de quelle sorte Jesus-Christ est né. C'est dans l'appareil le plus humiliant, & le plus obscur, dans la disette la plus dénuée, dans la condition la plus vile, sous la forme d'un esclave, comme le dit son Apôtre, & sans avoir où reposer sa tête, comme il le dit lui-même. Que ces rapports sont éxacts, & que pourroit-on y desirer de plus pour les rendre convainquans? Je ne m'y arrêterai pas néanmoins, & dans le grand nombre de Prophéties que je pourrois citer encore, j'en choisis trois seulement dont il est capital ici d'exposer la suite aux yeux de l'incrédule. Je

Psal. 68. 119. 141. Isai. 1. C. 3. Ibid. C. 8. ℣. 13. Jerem. C. 4. ℣. 22. Zach. C. 9. ℣. 9.

Epist. Pauli ad Philipp. C. 2. ℣. 5. Matt. C. 8. ℣. 20.

Liv. II. Chap. VI.

parle de la fameuſe prédiction de Jacob, de celle de Daniel, & de celle d'Iſaie. De ſiécle en ſiécle, & dans le dernier plus que jamais, de ſçavans Hommes ſe ſont appuyez de ces Prophéties, pour faire voir que Jeſus-Chriſt eſt venu dans les circonſtances écrites. Leurs recherches ſur ce point ne laiſſent plus même, ou preſque plus de matiére à de nouvelles. Si j'y reviens ce n'eſt pas auſſi pour groſſir inutilement mon Ouvrage. Quel honneur voudrois-je prétendre à répéter ce qui s'eſt dit tant de fois? Je ne veux, Dieu le ſçait, que ſervir la cauſe de l'Evangile, & parcequ'une grande partie des incrédules demande à trouver tout ſous ſa main, je crois eſſentiel de lui raſſembler, ſous un ſeul coup d'œil, ce qui me ſemble propre à les perſuader tous, s'ils ne ſont pas irréconciliablement ennemis de la vérité.

CHAPITRE VII.

De la Prophétie de Jacob. Geneſ. cap. 49. ℣. 8.

Liv. II. Chap. VII.

RIEN n'eſt plus auguſte dans la Religion Chrétienne, rien au même temps n'en découvre mieux la vérité, que de voir les Myſtéres de ſa Foi déja connus dans les premiers âges, devenir, je ne ſçais combien de ſiécles avant leur accompliſſement, l'objet des plus grandes réflexions, & le terme des plus vives eſpérances. A peine le Monde eſt-il ſorti des mains de Dieu; il

eſt encore dans ſon enfance, la chûte du premier Homme eſt à peine arrivée; & déja on lui parle d'un Libérateur, on lui montre de loin un Meſſie par la puiſſance duquel *la tête du Serpent doit être écraſée* pour jamais. Quelques ſiécles ſont-ils écoulez, l'inondation générale a-t-elle fait comme un nouvel Univers? Dieu ſe ſouvient de ſa parole, & renouvelle la foi de ſes ſaintes promeſſes. Il penſe à ſe faire un peuple agréable à ſes yeux; il en choiſit un parmi la foule des Nations éparſes ſur la terre; ſon amour ſe plaît à faire éclater en lui ſes plus grandes miſéricordes; il daigne traiter avec ſes ſerviteurs, & dit à Abraham: *En votre poſtérité ſeront benis tous les peuples.* A cette alliance ſi ſaintement jurée, les deſſeins de Dieu commencent à ſe développer, ſon ſécret lui échappe, ſi j'oſe ainſi le dire, & par tout il ſemble préluder à la naiſſance de ſon Fils. Tous les grands hommes du peuple Juif ne ſont pas moins ſes figures que ſes peres, ils le tracent chacun en ſa façon, & tous le repréſentent entier; tous les événemens conduiſent à lui, & les hommes malgré la diverſité de leurs vûës, malgré l'inconſtance de leurs projets, ne font que diſpoſer, ſans le ſçavoir, les circonſtances préliminaires de ſa naiſſance. De temps à autre ſont envoyez des Prophétes pour annoncer à Iſraël ſon Rédempteur, leurs Ecrits, conſervez ſoigneuſement, paſſent de race en race, & depuis l'origine du Monde, juſqu'aux jours marquez pour le ſalut univerſel,

Liv. II. Chap. VII.

Geneſ. C. 3. ℣℣. 14. 15.

LIV. II. CHAP. VII.

Dieu ne ceſſe de confirmer la vérité de ſa parole par d'autentiques témoignages.

Mais parmi tant de prédictions il n'en eſt point de plus formelle, ni de mieux liée que celle de Jacob. Ce Patriarche près de ſa fin, aſſemble autour de lui ſa nombreuſe famille; plein de Dieu, & frappé de ſa lumiére, ſes yeux s'ouvrent dans ce dernier inſtant, les ſiécles obſcurs s'arrangent devant lui, il les parcourt comme un homme qui lit dans un livre; puis béniſſant chacun de ſes fils, il leur prédit à tous ce que la Providence leur deſtine, & ce qui doit arriver aux douze Tribus quand elles ſeront dans la Terre promiſe. Tout ce qu'il dit des freres de Juda eſt exprimé avec cette ſimplicité ſublime, avec cet enthouſiaſme vif & hardi qui marque ſi ſenſiblement un eſprit tranſporté hors de lui-même par celui de Dieu. Mais lorſqu'il en eſt à Juda, la lumiére redouble; elle lui fait voir le grand & unique deſſein de Dieu, ce deſſein caché en lui de toute éternité, l'Incarnation de ſon Verbe; il marque en détail les circonſtances de cet événement, & il en fixe l'époque avec une préciſion qui ne laiſſe rien à déſirer. *Juda*, dit-il, *vos freres vous loüeront; votre main ſera ſur la tête de vos ennemis, les enfans de votre pere ſe proſterneront devant vous. Juda eſt un jeune lion. Mon fils, vous avez couru vers la proye, vous vous êtes repoſé comme un lion, & comme une lionne. Qui oſera le réveiller? Le ſceptre ne ſortira point de Juda, & l'on verra toûjours des Capitaines,*

Gen. C. 49. v. 8.

LIV. II. CHAP. VII.

& des Magiſtrats ou des Juges nez de ſa race, juſqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, & qui ſera l'attente des peuples; ou comme porte une autre leçon qui peut-être n'eſt pas moins ancienne: *Juſqu'à ce que vienne celui à qui tout eſt réſervé, & qui ſera, &c.* La ſuite de la Prophétie regarde à la lettre la contrée que la Tribu de Juda devoit occuper dans la Terre ſainte; mais les derniéres paroles que je viens de produire, en quelque ſens qu'on les veüille prendre, ne peuvent ſignifier autre choſe que l'Envoyé de Dieu, le Libérateur déja promis, le Prêtre, le Roi du nouveau peuple, & pour tout dire le Meſſie, l'Oint du Seigneur.

Τὰ ἀπόκειμενα αὐτῷ.

Voyez M. de Meaux Diſcours ſur l'Hiſt. Univerſ. 2. part.

Il eſt venu en effet, ſelon que Jacob l'avoit prédit à la Nation entiére, dans la perſonne de Juda qui devoit un jour lui donner ſon nom, & dont la Tribu devoit, après la diſperſion des autres, en voir les reſtes réünis ſous ſes étendarts. Il eſt venu lorſque l'autorité de Juda commençoit à diſparoître, & dans un temps où le peuple Juif couroit, & à grands pas, vers ſa ruine. Il eſt venu, & avec lui s'eſt élevé un nouveau Royaume, non pas, ainſi que les autres, compoſé de quelques régions; mais de tous les peuples paſſez & à venir, dont il eſt le Libérateur, le Chef, l'eſpérance, & le ſalut. Il eſt donc celui qui *devoit être envoyé*, celui qui devoit être *l'attente des Nations*, celui *à qui tout eſt réſervé*, & jamais Prophétie ne pouvoit être juſtifiée par un accompliſſement plus éxact. Nous ne nous arrêterons pas non plus à étaler des

Liv. II. Chap. VII.

rapports qui d'eux-mêmes s'offrent au Lecteur; ſi peu qu'il ſoit attentif, & inſtruit dans l'Hiſtoire; mais nous écouterons ce que nous oppoſent ici les Déiſtes, & les Juifs. Leurs difficultez nous donneront lieu de placer dans nos réponſes les éclairciſſemens que demande l'importance de la matiére.

Premiére difficulté.

Le moyen, diſent les premiers, de prendre dans un ſens Prophétique les paroles de Jacob, quand il eſt clair qu'elles ne s'accordent avec aucun des événemens dont on voudroit qu'elles fuſſent la prédiction! On ſoûtient qu'elles regardent le Meſſie: il faudroit donc, pour donner quelque couleur au ſyſtême, que le *Sceptre* fût entré dans la Tribu de Juda, immédiatement après la mort de Jacob; il faudroit du moins qu'après y être une fois entré, il s'y fût maintenu juſqu'au temps de Jeſus-Chriſt. Or l'un & l'autre eſt inſoûtenable, & formellement contraire aux Annales des Juifs. Depuis la mort du Patriarche, ſept cens ans s'écoulent juſqu'à David, premier Roi de la Tribu de Juda. Où étoit alors ce *Sceptre* qui devoit tant la diſtinguer? Paſſons néanmoins pardeſſus ce vuide immenſe, quoiqu'on ne ſçache de quoi le remplir. Depuis David juſqu'à Sédécias, dernier Roi du peuple de Dieu, l'autorité ſouveraine eſt dans Juda, on ne le conteſte pas. Mais après les malheurs de Sédécias, que devient ſon *Sceptre*? Il paſſe dans les mains du Roi d'Aſſyrie. C'eſt donc alors que le Meſſie devoit paroître; car Juda n'avoit plus

plus de Trône: il étoit captif, & ſon Royaume étoit renverſé. Ce n'eſt pourtant que ſix ſiécles après cette révolution, que Jeſus-Chriſt ſe montre. Comment donc faites-vous concourir ſa naiſſance avec la fin de l'autorité de Juda? Ne voyez-vous pas qu'il réſulte des faits, ou que les paroles de Jacob n'ont aucun rapport au Meſſie, ou que ſi elles y ont trait, Jeſus-Chriſt ne ſçauroit l'être?

Liv. II. Chap. VII.

S'il étoit auſſi néceſſaire, qu'il nous ſeroit aiſé de le faire, nous expoſerions ici les différentes opinions des Sçavans * modernes, & les diverſes maniéres dont ils répondent à la difficulté qu'on nous oppoſe. On verroit qu'ils la détruiſent tous, & qu'ils ont chacun des moyens propres de la réſoudre, malgré la variété de leurs ſyſtêmes. Préjugé, pour le dire en paſſant, déja bien fort en faveur de la Prophétie, puiſque quelque explication qu'on lui donne, ſous quelque ſens qu'on l'enviſage, elle offre invariablement la même vérité, & repouſſe avec un égal ſuccès les atteintes qu'on voudroit lui porter. Mais parcequ'ici nous ne ſommes pas Hiſtoriens, que d'ailleurs il ſeroit ſuperflu de promener curieuſement le Lecteur à travers tant d'opinions, & de lui faire remuer tant de volumes, nous nous fixerons au ſentiment le plus ſimple, & le plus général.

Réponſe.

* *Perer. in Gen. Caſaub. adv. Bar. Exercit. 1. Cajetan. in Gen. Iſiid. Clarius. in Gen.*

Je dis donc que pour infirmer la prédiction de Jacob, on a tort de nous demander comment Juda s'eſt vû en poſſeſſion du *Sceptre* ou de l'autorité Royale, depuis ce Patriarche juſqu'à David.

Liv. II. Chap. VII.

Nous ne ſommes dans l'obligation d'expliquer la Prophétie que ſur ce qu'elle promet. Or elle ne marque point en quel temps le *Sceptre* doit appartenir à Juda. Par conſéquent il eſt injuſte d'éxiger de nous les preuves d'un fait que nous n'avons pas à ſoûtenir, & qui eſt viſiblement étranger à la cauſe que nous défendons. Que porte la Prophétie? *Que le Sceptre ne ſortira point de Juda, juſqu'à l'arrivée de celui qui doit être envoyé.* Et nous, qu'avons-nous à prouver? Que *le Sceptre* eſt *ſorti de Juda* préciſément dans les jours de Jeſus-Chriſt, de Jeſus-Chriſt qui par là ſe trouve évidemment *celui qui* devoit *être envoyé*. C'eſt à la preuve de ce point ſeul que la diſpute nous engage. Le *Sceptre* a commencé d'appartenir à Juda quand il a plû à Dieu de l'y placer, & il pouvoit l'en revêtir plutôt, ou plûtard, ſans nous en révéler l'époque. Ce n'eſt que par l'événement que ſes conſeils nous ſont connus, quant à cet article. Mais il a bien voulu nous apprendre en quelles circonſtances, & à quelle datte ce même *Sceptre* ſortiroit de Juda. Nous n'avons donc à répondre que là-deſſus, & à faire voir que c'eſt exactement à la manifeſtation de Jeſus-Chriſt que tout pouvoir a diſparu, ou commencé à diſparoître dans Juda.

L'incrédule ſoûtient le contraire. *Le Sceptre n'a*, dit-il, été dans la Tribu de Juda que depuis David juſqu'à Sédécias. Il ſe trompe, & je vais lui découvrir l'origine de ſon erreur. Il ſuppoſe

Liv. II. Chap. VII.

qu'il n'eſt queſtion que du *Sceptre* ou de la dignité Royale, dans la promeſſe que fait Jacob. Mécompte viſible. Le ſaint Patriarche dit qu'il y aura toûjours des Rois, *ou* des Capitaines, *ou* des Légiſlateurs & des Juges dans la Tribu de Juda, juſqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé. Il ne s'agit donc pas abſolûment & uniquement de la conſervation du *Sceptre* dans Juda, juſqu'à l'arrivée du Meſſie. Le Patriarche promet ſeulement à la Tribu favoriſée de Dieu, qu'elle aura toûjours ſoit des Rois, ſoit des Capitaines, ſoit des Légiſlateurs & des Magiſtrats nez dans ſon ſein; car ici la particule *vau* eſt disjonctive, & il y en a des éxemples nombreux dans l'Ecriture. C'eſt donc comme ſi Jacob avoit dit: Mes enfans vous ne ſerez pas toûjours ſoûmis à un ſeul Prince. De fatales diſcordes vous ſépareront les uns des autres; & vous formerez deux Etats. L'un, ſous le nom de Royaume d'Iſraël, entraînera dix Tribus. L'autre, ſous le titre de Royaume de Juda, ne renfermera que la Tribu de ce nom, avec celles de Benjamin & de Lévi. Le Royaume d'Iſraël devenu ſchiſmatique & idolâtre, ſera détruit ſept cens ans avant que le Meſſie paroiſſe. Pour vous, ô Juda, juſqu'au temps où le *Déſiré des peuples* ſera donné à leurs vœux, votre Etat aura toujours ou des Rois, ou des Capitaines, ou des Magiſtrats nez de votre ſang. Cela poſé.

Il n'eſt pas queſtion de ſçavoir ſeulement en quel temps le *Sceptre* eſt ſorti de Juda. On ſçait

Liv. II. Chap. VII.

bien que ce fut ſous Sédécias. Mais au défaut des Rois, Juda devoit avoir perſévéramment des Capitaines, & des Magiſtrats nez dans ſa Tribu. Ce n'étoit que quand les uns, & les autres devoient lui manquer tout-à-fait, que le Libérateur devoit paroître. Ainſi le point capital & déciſif contre nous, ſeroit de prouver que, même après Sédécias, la Tribu de Juda n'a plus eu de Capitaines, de Légiſlateurs, ni de Juges, les uns pour la défendre, les autres pour la gouverner ſelon ſes Loix. Or quel homme inſtruit oſeroit avancer, ou ſoûtenir cette étrange propoſition? Eſt-ce que durant la Captivité même, les Juifs ne formoient pas une ſorte de République? Eſt-ce qu'ils n'avoient pas des Chefs & des Magiſtrats? Eſt-ce qu'ils ne ſe gouvernoient pas ſelon les régles de leur Juriſprudence? Il ſuffit, pour s'en convaincre, de lire dans le Prophéte Daniel l'hiſtoire de Suſanne. On y voit le Peuple, au milieu de ſa ſervitude, rendre des Arrêts de mort, & juger les coupables conformément aux ordonnances de Moïſe.

Baruch. C. 1. ℣. 10.

Daniel. C. 13. ℣. 60. 61. & 62.

Seconde difficulté.

Au moins après la Captivité, non ſeulement, répliquerez-vous, la Tribu de Juda n'eut plus de Rois, elle n'eut pas même de Chefs ſortis de ſon ſein. Ce fut entre les mains des Maccabées que paſſa toute l'autorité du Peuple Juif. Or les Aſmonéens, ou Maccabées, étoient de la Tribu de Lévi. C'étoit donc alors que le Meſſie devoit naître, & cependant il ne parut, ſelon vous, que deux cens ſoixante ans après.

Liv. II. Chap. VII. Réponſe.

Il me ſeroit facile, & ſur les traces d'un grand nombre d'Auteurs célébres, de faire voir que les Maccabées appartenoient du côté maternel à la Tribu de Juda; par conſéquent qu'elle ne perdit point l'autorité promiſe, quoiqu'ils fuſſent de la Tribu de Lévi. Mais pour répondre ſolidement, je n'ai pas beſoin d'entrer dans ces diſcuſſions critiques. La ſeule conſtitution du Royaume de Juda, même ſous les Maccabées, réſoud la nouvelle difficulté qu'on nous fait.

Au temps des Aſmonéens, la République des Juifs étoit preſque toute renfermée dans la ſeule Tribu de Juda. Celle de Lévi, conſacrée au culte des autels, n'étoit occupée que des fonctions de ſon miniſtère. Celle de Benjamin étoit ſi peu nombreuſe, qu'elle figuroit à peine. Les dix autres, comme l'on ſçait, ne revinrent point à Jéruſalem, & reſtérent diſperſées au-delà de l'Euphrate. La Tribu de Juda étoit la ſeule dominante alors dans un païs qui lui appartenoit preſque tout entier, & qui comptoit la Capitale dans ſon domaine. Auſſi, dit Joſéphe, le peuple de Dieu, revenu dans la terre de ſes peres, n'eut plus d'autre nom que celui qu'il tiroit de la Tribu principale qui donna le ſien aux contrées mêmes que les autres Tribus occupoient. C'eſt donc en vain qu'on nous oppoſe l'autorité de la Tribu de Lévi dans la perſonne des Maccabées. L'auroient-ils euë cette puiſſance, ſi la Tribu de Juda ne la leur avoit conférée? L'auroit-elle conférée, ſi elle

Liv. II. Chap. VII.

n'en eut porté le principe en elle-même, & ſi elle ne l'eut en quelque ſorte conſervé dans les Souverains qu'elle ſe donnoit? Quand Jonathas, quand Simon furent choiſis pour commander, ne fut-ce pas ſur les ſuffrages, & ſur l'acclamation du Peuple? Ne dit-il pas à l'un: *Nous vous choiſiſſons pour notre Souverain; Nunc te hodie eligimus eſſe nobis in Principem*; à l'autre: *Vous ſerez notre Chef, à la place de Judas, & de Jonathas votre frere; Tu es dux noſter loco Judæ, & Jonathæ fratris tui?* Ce même peuple s'etoit-il exprimé différemment, & avec plus d'autorité, quand il diſoit à Samuel: *Vous êtes âgé, & vos enfans ne marchent pas dans vos voyes; établiſſez-nous un Roi qui nous juge, & tel qu'en ont les autres Nations?* En avoit-il uſé d'une autre maniére & plus abſolûment, quand il diſoit à Jephté: *venez, & ſoyez notre Prince*? Il eſt donc clair que la Tribu de Juda continuoit de donner des marques d'un pouvoir ſouverain, même ſous les Maccabées qui loin de le renverſer, le ſoûtenoient au contraire dans les temps les plus difficiles, & lorſqu'il commençoit à chanceler. C'eſt qu'au fonds un Etat ne ceſſe pas d'être ce qu'il étoit, quoiqu'il ſe donne des Maîtres étrangers. Rome, pour s'être choiſi des Empereurs qui n'étoient pas du ſang d'Auguſte, n'en étoit pas moins l'Empire Romain. Pourquoi le Royaume de Juda n'auroit-il pas conſervé le même droit ſous la domination des Aſmonéens? Pourquoi la Tribu qui faiſoit ſes Chefs & ſes Rois, auroit-elle perdu toute

1. *Macc.* C. 9. *Ibid.* C. 13.

1. *Reg.* C. 8.

autorité, dans le temps même qu'elle en faiſoit le plus grand, & le plus noble uſage?

Liv. II. Chap. VII.

Remarquez encore que ſi elle confioit aux Aſmonéens le gouvernement du dehors, le commandement des armées, & la défenſe de l'Etat, elle réſervoit au Sanhédrin un pouvoir abſolu pour l'adminiſtration intérieure. C'étoit à cette aſſemblée que s'adreſſoient les Puiſſances étrangéres, dès qu'il s'agiſſoit des affaires & des traitez politiques. *Le Roi Antiochus, au Sénat des Juifs*: Tel étoit le titre de la Lettre qu'écrivoit le Roi de Syrie. Celle du Sénat de Rome, celle de Lyſias, celle du Conſul Lucius, celle des Lacédémoniens, toutes ſont adreſſées également au Peuple Juif, & à ſon Prince. Tant il étoit public qu'il y avoit toûjours dans le corps de la Nation un fonds de puiſſance que la Royauté même n'avoit pas détruit! Et ce corps de la Nation, qu'étoit-il, ſinon la Tribu de Juda, cette Tribu ſi nombreuſe, comparée à celles de Benjamin & de Levi, qu'elles étoient comme abſorbées par elle?

2. *Macc.* C. 11. 1. *Macc.* C. 8. *Ibid.* C. 15.

Troiſiéme difficulté.

Vous ne lui accordez par là qu'un bien frivole avantage, dira peut-être quelqu'un. La réduire pour tout fruit de la prédiction, à donner toûjours des Capitaines & des Magiſtrats aux Juifs, c'eſt dégrader la promeſſe, & preſque l'anéantir en la reſtraignant. On ne concevra jamais qu'une prérogative ſi légére ait été le grand objet du Patriarche qui annonçoit à chacun de ſes fils les deſtinées particuliéres de leur poſtérité.

Liv. II. Chap. VII. Réponse.

Quoi! Ce n'étoit pas aux enfans de Juda une prérogative ſinguliére de choiſir eux-mêmes leurs Capitaines, & leurs Chefs? Ce n'étoit pas une prérogative, de ſe nommer des Magiſtrats qui les gouvernaſſent conformément à leurs premiéres Loix? Ce n'étoit pas pour eux une prérogative, de conſerver une puiſſance preſque Souveraine, même ſous les Rois qui n'étoient pas de leur Tribu? Hé qu'y a-t'il donc qui approche davantage de l'autorité Suprême? Un peuple qui conſerve le *Sceptre* durant cinq cens ans, qui conſerve ſes Juges, ſes Loix, & ſa diſcipline, dans le ſein même de ſa captivité, qui, retourné dans ſa patrie, nomme ſes Princes, & partage le gouvernement avec eux, n'eſt-il pas en quelque ſorte un *peuple Roi?* Les dix autres Tribus après leur ſchiſme ont-elles eu le même avantage? Et n'eſt-il pas clair qu'il eſt particulier à celle de Juda? Le ſaint Patriarche ne lui faiſoit donc pas une promeſſe frivole, en l'aſſûrant qu'elle verroit toûjours des Capitaines, ou des Juges nez de ſa race, juſqu'à l'heureux jour où le Meſſie paroîtroit. Que pouvoit-il prédire de plus grand à un Peuple qui dans ſa longue durée devoit être aſſujéti à tant de révolutions, & éprouver tant de revers?

Soit pourtant, que ce privilége ne ſoit pas auſſi glorieux que nous le prétendons, je veux bien l'accorder, pour ne pas diſputer davantage. Au moins conviendrez-vous qu'il pouvoit ſervir de ſigne, & de ſigne diſtinctif pour diſcerner le temps de

Liv. II. Chap. VII.

de l'arrivée du Meſſie. Si-tôt que ſon avénement étoit fixé aux jours où la Tribu de Juda n'auroit plus ni Rois, ni Capitaines, ni Magiſtrats nez de ſa race, il ne reſtoit plus de matiére à l'incertitude, & tous les doutes étoient prévenus. Il ne reſtoit aux deſcendans qu'à examiner ſi celui qui prenoit le titre de Libérateur, paroiſſoit dans la circonſtance annoncée, & s'il étoit revêtu des autres caractères tracez dans les Prophéties. Dès là tout homme avoit un moyen ſimple de le diſcerner. Or c'eſt à ce moyen ſeul que tendoit la prédiction de Jacob. Il n'annonçoit les deſtinées de la Tribu de Juda, qu'en vûe de celui qui devoit être l'attente des Peuples, & le terme des Prophéties. Il lui ſuffiſoit donc de le déſigner par un trait qui le diſtinguât, & qui prévînt toutes les queſtions qui dans la ſuite pourroient naître ſur le temps de ſa naiſſance. Que ce trait fût glorieux, ou non, à la Tribu de Juda, c'eſt de quoi il n'importoit pas, & l'objection inſiſte hors de propos ſur une circonſtance indifférente à l'objet & au but de la Prophétie. Mais il eſt temps d'écouter ce que diſent les Juifs, pour en éluder la force. Puiſque leurs difficultez ne ceſſent de reparoître, il faut les réfuter encore une fois pour n'avoir plus, s'il ſe peut, à y revenir, & pour ne renvoyer pas aux excellens Ecrits faits ſur ce ſujet en des Langues étrangéres.

Je diſtingue ici deux ſortes de Juifs. Les uns conviennent que la Prophétie de Jacob prédit, & re-

Liv. II. Chap. VII.

garde le Meſſie ; mais ils prétendent en même temps que ce Libérateur n'eſt pas encore venu. Les autres plus hardis, ou plus téméraires appliquent les paroles de la Prophétie à d'autres événemens, & ſoûtiennent qu'elles n'ont aucun rapport au Chriſt tant célébré par leurs Prophétes. Commençons par ceux qui avoüent que la prédiction doit s'entendre du Meſſie.

Quatriéme difficulté.

Il eſt vrai que nous ſerions vaincus, diſent quelques-uns, ſi la traduction que vous faites des paroles de Jacob étoit fidéle ; malheureuſement pour vous, elle eſt contraire au texte, & vous ne triomphez qu'à la faveur d'une falſification. L'Original porte *ad ki*, que vous rendez par *donec* ou *uſquedum*, quoiqu'il ſignifie *in æternum poſtquam*, & voilà la ſource de votre erreur : car au lieu de dire : *L'autorité ne ſortira point de Juda juſqu'à ce que le Meſſie vienne*, le vrai ſens eſt que : *L'autorité ſera pour jamais dans Juda quand le Meſſie lui ſera donné*. C'eſt-à-dire que la Prophétie ne porte pas que le Sceptre ne demeurera dans Juda que juſqu'à l'arrivée du Chriſt ; mais qu'à ſa naiſſance, le Sceptre ſera immuable, & éternel dans Juda. Loin donc que la ruine de ce Royaume ſoit la preuve que le Meſſie eſt venu, il en faut conclure préciſément tout le contraire, & dire qu'il n'a pas encore été donné à nos vœux. Effectivement le Meſſie doit, ſelon le Prophéte, ſignaler ſon arrivée par le rétabliſſement du Royaume de Juda, & en étendre la durée juſqu'au-delà des âges. Cependant de votre aveu,

& du nôtre, Juda eſt ſans autorité, ſa grandeur eſt éteinte depuis dix-ſept ſiécles. Le Meſſie n'a donc pas encore parû.

Liv. II. Chap. VII.

Réponſe.

Pour répondre à de telles minuties, car cette difficulté ne mérite pas un autre nom, je n'ai qu'à renvoyer le Juif rebelle à la Paraphraſe Chaldaïque, aux plus ſçavans Rabbins, aux régles mêmes de leur Grammaire.

Et d'abord, les Paraphraſtes déſavoüent hautement la traduction chimérique ſubſtituée à la nôtre. Nous liſons dans Onkelos : *In ſæculum donec ;* dans Jonathan : *Uſque ad tempus quo ;* & la paraphraſe de Jéruſalem revient manifeſtement à ces verſions. S'il faut citer d'illuſtres Rabbins, ils ſont encore pour nous. Aben-Eſra traduit : *Non auferetur ſceptrum magnificentiæ donec veniat David.* Moïſe Hadarſan, & Redak, Moïſe ben-Nachman, & Salomon Jarchi : *Donec veniat filius Silho.* Ces verſions ſont fauſſes, j'en conviens, parcequ'elles expliquent mal le *Silho*. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit maintenant. Il me ſuffit qu'elles prouvent que *poſtquam* n'eſt point la vraye traduction, & qu'elle eſt uniquement inventée pour échapper, s'il ſe peut, à la force de la Prophétie. Enfin cette verſion gênée s'oppoſe à toutes les régles de la Grammaire Hébraïque ; puiſqu'elle ne pourroit ſe ſoûtenir qu'en ſuppoſant l'accent *jethib* disjonctif de ſa nature. Or il eſt faux qu'il le ſoit, & par conſéquent, quoique *jethib* ſe trouve après le mot *ad*, il ne le ſépare pas de *ki ;* & ſi *adki* n'eſt qu'un ſeul

Liv. II. Chap. VII.

terme, il ſignifie certainement *uſquedum* ou *donec*, & non pas *in æternum poſtquam*. Mais ſortons de ces ſéchereſſes Grammaticales, pour dire quelque choſe de plus déciſif encore, & qui touche les moins habiles. Si la verſion que je combats eſt conforme au texte Original, je dis qu'il n'y a plus rien dans la prédiction qui marque le temps de la naiſſance du Meſſie. Nulle époque, nul caractère chronologique ne fixera l'accompliſſement de la promeſſe. Par là je vois tout confondu, & un vaſte champ ouvert à jamais aux diſputes des hommes. Ce n'eſt pas néanmoins avec ces termes vagues que ſe ſont expliquez les Prophétes de tous les temps. Dieu a voulu qu'ils marquaſſent toûjours à des ſignes certains les grands événemens qu'il leur faiſoit prédire, & j'oſe avancer qu'il n'y a point d'éxemples du contraire.

Au fonds, les Juifs du temps d'Hérode étoient ſi convaincus que l'arrivée du Meſſie étoit prochaine, parceque l'Etat couroit alors à grands pas vers ſa ruine, que pluſieurs ne feignirent pas d'appliquer à Hérode l'Oracle de Jacob. Ce ſentiment eut même un ſuccès ſi prompt, qu'il fut en peu de jours adopté par une Secte nombreuſe, comme je l'ai dit plus haut. Pourquoi donc ces Hérodiens ne concluoient-ils pas comme les Juifs que je réfute ici? D'où vient qu'ils ne diſoient pas: notre Etat s'affoiblit, les Gentils nomment nos Rois, Juda, c'eſt-à-dire la nation Juive, eſt ſans autorité; donc la promeſſe ne s'accomplit pas

Liv. II. Chap. VII.

encore: donc le Meſſie n'eſt pas encore deſcendu, puiſqu'à ſa naiſſance Juda loin de perdre ſes droits, doit les étendre, & s'éléver plus brillant que jamais? D'où vient que Joſéphe oſa profaner la ſainteté de la prédiction, & l'expliquer en faveur de Veſpaſien? N'eſt-ce pas à cauſe qu'il y voyoit un temps fixe marqué à des ſignes ſpécifiques, & que ce temps lui paroiſſoit venu, comme il le ſembloit à tous les autres?

Ce n'eſt pas, après tout, que je ne reconnoiſſe avec les Juifs que Jacob aſſûre du Meſſie deſcendant de Juda, que ſon Royaume ſera éternel. Mais ce Royaume qui doit durer toûjours eſt d'une nature bien différente de celui de David, & de ſes ſucceſſeurs. Ce Royaume eſt d'un ordre ſpirituel, & indépendant des révolutions humaines. Le Talmud l'a reconnu lui-même. Ce Royaume ne doit commencer qu'à la ruine de l'autre, & après que *les enfans d'Iſraël auront été long-temps ſans Roi, ſans Prince, ſans ſacrifice, ſans Autel, ſans Ephod, & ſans Téraphim*, comme le dit Oſée. Par conſéquent, en accordant à nos adverſaires la leçon même qu'ils demandent, l'explication Chrétienne ſe ſoûtient encore inébranlable, & la leur reſte chargée d'un contradictoire que nul effort ne peut lever.

Talmud. Tract. Sabbat.

Oſée C. 3. V. 4.

Une ſeconde objection de ceux qui nous combattent ſe tire du mot *Sebeth*, que la Vulgate traduit par celui de *Sceptre*. Ils s'inſcrivent en faux contre cette verſion, & prétendent que *Sebeth*

Cinquiéme difficulté.

Liv. II. Chap. VII.

ſignifie un Empire *tyrannique*, un joug accablant, & cruel; *Virga tribulationis; virga oppreſſionis.* C'eſt ainſi, diſent-ils, que vous avez traduit le même mot dans le deuxiéme Pſeaume, où votre verſion porte : *Reges eos in virgâ ferreâ.* D'où ils concluent que le peuple Juif ſera dans l'affliction, juſqu'à ce que le Meſſie vienne la terminer. Or ſi ce ſens eſt le véritable, l'argument que nous tirons de la diſperſion des Tribus, & de la chûte de leur autorité, eſt un argument ſans force contre les Juifs, ſi même il ne ſe tourne manifeſtement contre nous.

Réponſe.

J'avouë que *Sebeth* ſignifie quelquefois une *verge de fer*, mais je ſoûtiens que dans la Prophétie en queſtion, il faut prendre ce terme dans le ſens d'une autorité ſouveraine. Je pourrois le faire avoüer aux Juifs, en leur oppoſant les trois Paraphraſes, les plus doctes Rabbins, & les verſions Grecques. Je laiſſe néanmoins cet avantage, quelque puiſſant qu'il ſoit, & je dis qu'il ne faut qu'une attention, même légére, à l'énoncé total de la Prophétie, pour convenir avec franchiſe que notre verſion eſt la ſeule éxacte, & correcte. Voici pourquoi. Lorſqu'un terme eſt équivoque, & que pris en lui-même, ou ſans rapport, il eſt ſuſceptible de deux ſens, la raiſon conſultée veut que l'on détermine cette expreſſion vague à l'un des deux ſens, par ce qui la précéde, & par ce qui la ſuit. Cela poſé, il eſt évident que *Sebeth* ne peut ſignifier ici que l'autorité, la ſouveraine puiſſance,

Talmud. Tit. de Synedr. Bereſith. Rabba. Jakum ad Pentat. Rabbi Salomo. Aquila. Symmach.

Liv. II. Chap. VII.

Sceptrum en un mot. Quelles ſont les premiéres paroles de la Prophétie? *Juda, vos freres vous loüeront, votre main ſera ſur la tête de vos ennemis.* Ne diſputons point, & ſoyons équitables. Ces expreſſions compatiſſent-elles avec cette *verge de fer*, avec *cet empire tyrannique*, avec *cette domination étrangére* dont on veut que Juda porte le joug impérieux & dur? Ne conduiſent-elles pas plutôt à une penſée toute oppoſée?

Mais non ſeulement ce qui précéde le *Sebeth* favoriſe nos traductions, il faut dire encore que ſi celle des Juifs eſt la vraye, toute la Prophétie eſt fauſſe, & avance un fait que l'événement a démenti. Pour le prouver je ne m'écarterai pas: ſeulement je reprendrai la traduction que l'on met à la place de la nôtre. *Le peuple Juif ſera dans l'abatement, & toûjours frappé d'une verge de fer par ſes ennemis, juſqu'à ce que vienne le Chriſt.* Liſons à préſent l'Hiſtoire de ce peuple, cette Hiſtoire dont il reconnoît lui-même la vérité. Qu'y découvrons-nous dès l'origine, ſinon des prodiges inoüis opérez en ſa faveur, & les loix naturelles ſouvent forcées pour rompre les chaînes de ſon eſclavage? Par tout le Seigneur prend la cauſe de la Nation qu'il chérit, vange ſes outrages, & ne ceſſe de s'intéreſſer pour elle. S'il l'afflige quelquefois, il la punit en Pere, un ſupplice court & léger ſuffit à ſa juſtice, & ſon cœur s'attendrit aux premiers ſignes de retour. Je ne vois nulle part que l'oppreſſion, & la ſervitude ayent toûjours été ſon

Liv. II. Chap. VII.

partage. Des temps de la République passons au temps des Rois. Est-ce que les Juifs étoient alors si humiliez? Au contraire jamais Etat fut-il plus florissant que le leur sous les régnes de David, & de Salomon? Jamais Empire eut-il de plus beaux jours? Le premier est un grand Roi que sa valeur fait triompher par tout. L'autre fait succéder aux victoires de son pere l'abondance & les douceurs de la paix. L'un, illustre par ses conquêtes, se fait craindre de ses voisins, étend & affermit les limites de son Royaume qu'il pousse jusqu'à l'Euphrate; plus illustre encore par ses vertus, il mérite que Dieu l'appelle un homme *selon son cœur*. L'autre, non moins terrible à ses ennemis, fait les délices de ses sujets, & les enrichit des trésors de l'Orient; il reçoit la sagesse d'enhaut, les têtes couronnées viennent pour lui des extrémitez de la Terre. On s'empresse d'être spectateur de sa magnificence, & le témoin de sa justice. Il établit dans ses Etats le commerce, la navigation, & tous les arts qui rendent l'homme heureux par son industrie. Il éléve un vaste Temple au Dieu de ses peres; Edifice le plus somptueux qu'eût vû l'Univers, & digne, autant qu'il étoit possible, de la Majesté de son objet. Il ajoûte à sa propre puissance ces dehors éclatans qui la rendent si respectable. Le bel ordre de ses loix répond à tant de grandeur, qui ne pouvoit avoir de prix que par elles. Des climats les plus éloignez, on apprend les chemins qui conduisent

Liv. II. Chap. VII.

duisent aux peuples gouvernez par un si grand Prince. Et pour tout dire, il est lui-même destiné à représenter le Messie dans sa gloire: *Je serai son Pere, & il sera mon Fils*, dit Dieu, parlant de ce Monarque. Expression près de laquelle tout le reste s'évanoüit & s'efface. Qu'est donc ici devenuë cette *verge de fer?* Où sont ces temps de *disgrace* dont on nous parle? Est-ce que Dieu ne se souvient plus de sa parole? Est-ce que le Prophéte s'est trompé? Ou bien est-ce que les Histoires saintes nous séduisent par des récits menteurs? S'il faut soûtenir une de ces trois conséquences dans l'opinion de nos adversaires, quelle autre preuve cherchons-nous contre elle? Peut-il y en avoir une plus convainquante de sa fausseté? Je ne m'arrête point à faire voir que le mot *Legislator* joint à celui de *Sebeth*, détermine celui-ci à notre version, le plein jour n'est pas plus clair. Mais je finirai par une remarque sans replique. Il est dit que jusqu'à l'arrivée du Christ, il y aura toûjours dans Juda *des Juges ou des Magistrats de sa race, de femore ejus*. Ce n'est donc pas des étrangers que parle le Prophéte. Cette domination, cet empire, ce sceptre ou cette autorité qu'il prédit, sont donc renfermez dans la seule Nation des Juifs, *de femore ejus*. Donc c'est faire à la Prophétie une violence manifeste que de recourir, pour l'expliquer, à la tyrannie des Puissances étrangéres.

Mekokek.

Sixiéme difficulté.

Je trouve une troisiéme opinion chez les Juifs:

Liv. II. Chap. VII.

Il ne faut pas, diſent quelques-uns, raiſonner ſur une Prophétie *conditionelle* de la même ſorte que ſur une Prophétie *abſoluë*. Celle-ci a ſon effet indépendamment de tout ; nul événement, nulle ſuppoſition ne le ſuſpendent. Il n'en eſt pas de même de la Prophétie conditionelle. L'effet n'en eſt pas infaillible ; il dépend de la fidélité ou de l'infidélité à la condition preſcrite. Or la prédiction de Jacob n'eſt point abſoluë, elle n'eſt que conditionelle. Il eſt vrai qu'elle aſſûre à Juda l'autorité juſqu'à la manifeſtation du Meſſie ; mais cette continuité de puiſſance n'eſt promiſe qu'avec reſtriction, & ſuppoſé que les Juifs demeurent inviolablement ſoûmis à la loi de Dieu. Or le contraire eſt arrivé. Nos Peres ont ajoûté prévarications ſur prévarications. Il n'eſt donc pas étonnant que la Prophétie ſoit demeurée ſans effet.

Vide Huſſum de tempore adventûs Meſſiæ. lib. I. part. II.

Réponſe.

Il y a des promeſſes non accomplies, parce qu'elles étoient conditionelles, j'en conviens. Ainſi, Dieu promit aux Juifs la terre de Chanaan, il parut leur en aſſûrer l'éternelle poſſeſſion, & cependant il ne la leur donna point ; parce qu'ils furent indociles à ſes Ordonnances. Mais conclure de cet exemple, & des autres ſemblables, que la Prophétie de Jacob étoit conditionelle, c'eſt faire tout conſiſter dans la hardieſſe de l'affirmation, & non dans la force de la preuve. C'eſt même parler contre ce que la Synagogue a eu de plus célebre.

R. Jochanan in Schemoth Rabba. R. David Kimchi in Pſalm. 105. v. 5.

A quelles marques diſtinguez-vous les promeſſes

Liv. II. Chap. VII.

conditionelles, d'avec les promeſſes abſoluës ? N'eſt-ce pas à la condition poſitive qui ſe trouve dans les unes, & qui ne ſe lit point dans les autres ? Si donc vous voulez que la Prophétie dont nous diſputons ſoit conditionelle, de grace, montrez-nous en quel endroit du texte la condition eſt exprimée. Vous ne ſçauriez le faire. C'eſt donc en vous une témérité viſible de hazarder ainſi des ſuppoſitions arbitraires, & de les apporter en preuve de vos ſentimens. Si cette licence de donner tout à ſes conjectures eſt une fois permiſe, s'il ne tient qu'à imaginer ſans fondement, & au ſeul gré de ſes intérêts, des conditions où l'Ecriture n'en met point, il n'y aura plus de Prophétie hors d'atteinte. En vain ſera-t-elle claire, préciſe, & circonſtanciée ; il ne faudra, pour lui échapper, qu'inventer au hazard une condition mal obſervée. Par ce ſécret on aura trouvé celui de renverſer tout le ſens des Livres ſaints, & le raiſonnement le plus fort ſur le texte ne ſervira plus de barriére contre l'impiété. Tout raiſonnement eſt ſuperflu contre les Juifs, dès qu'un de leurs expédiens eſt dans ces hypothéſes de fantaiſie auſquelles il ne faut qu'oppoſer ces courtes paroles : Prouvez ce que vous dites. Mais ils ont fait bien davantage. Ils ont imaginé, car les ſuppoſitions ne leur coûtent rien, un certain *Chef de la Captivité* deſcendu de Juda ; & ce Chef, ont-ils dit, réſide dans l'Aſie : voulant par là nous faire entendre que le *Sceptre* eſt encore dans la

Maim. in Jad. Chaz. lib. ult. C. 4. Talm. in Sanhedr. Cap. 10.

LIV. II. CHAP. VII.

Nation, & qu'ainſi le Chriſt promis n'eſt pas arrivé. Fable puérile qu'on a de la peine à réfuter ſérieuſement, & qui ne peut ſervir que de témoignage à tous les ſiécles contre ceux qui ont placé leur dernier appui dans un menſonge ſi groſſier. Achevons pourtant, & voyons ſi les Juifs qui expliquent la Prophétie de Jacob de tout autre que du Meſſie, ſont mieux fondez que les précédens.

Benjam. Tudel. Voyez M. Huet Dém. Ev. prop. 9.

Septiéme difficulté.

D'abord, on nous dit que *Silho* ne ſignifie point *Celui qui doit être envoyé*, comme nous le traduiſons, mais ce lieu célébre dans l'Ecriture, où étoit le Tabernacle du Seigneur, & l'Arche de l'Alliance. On ajoûte que ces mots, *L'autorité ne ſortira point de Juda*, déſignent le commencement de la puiſſance ſouveraine de cette Tribu. Enfin on ſoûtient que ces derniéres paroles, *Juſqu'à ce que vienne le Silho*, doivent être traduites par celles-ci, *Juſqu'à ce que la ville de Silho ſoit détruite*, & que l'Arche de l'Alliance ne s'y conſerve plus. Dans ce commentaire le ſens de la Prophétie revient à cette propoſition : *L'autorité ſera dans Juda lorſque l'Arche ne ſera plus dans Silho.* Or, pourſuit-on, à l'avénement de David à la Couronne, l'Arche fut tranſportée hors de Silho; par conſéquent c'eſt à ce Prince que ſe termine la prédiction, & on y cherche vainement le Chriſt ou le Meſſie.

Réponſe.

Ce n'eſt point un langage de diſpute, je le dis avec ſincérité, je m'étonne que de tels ſyſtêmes

trouvent des défenſeurs. Celui-ci ſur-tout eſt inſoûtenable, en quelque ſens qu'on le prenne. D'un côté, il combat ſans pudeur la vérité de l'Hiſtoire : de l'autre, il confond & broüille tout le texte. Il attaque la vérité de l'Hiſtoire : parce-qu'on prétend que David monta ſur le trône dès le temps que l'Arche fut retirée de Silho; ce qui eſt un fait évidemment faux. Loin que David régnât pour lors en Juda, Saül ſon prédéceſſeur n'avoit pas encore reçu l'onction ſacrée. l'Ecriture en fait foi, & ſans citer ici de longs paſſages, le Lecteur peut nous juger; car c'eſt-là une de ces choſes ſur leſquelles on n'a qu'à rappeller le monde au témoignage de ſes yeux.

LIV. II. CHAP. VII.

J'ajoûte que l'opinion que je réfute change ici le texte ſans néceſſité. Chacun le voit tout d'un coup. A quel propos, en effet, ſubſtituer la *deſtruction de la ville de Silho*, à *l'arrivée de celui qui doit être envoyé?* Nul mot dans l'Original ne conduit à ce bizarre changement. J'en atteſte tous ceux qui ont quelque connoiſſance de la Langue ſainte; ils avoüeront que de telles altérations, qui ne ſeroient pas même permiſes dans un texte indifférent, ſont odieuſes dans une affaire de l'importance de celle-ci. Il eſt clair encore qu'en adoptant l'opinion que je réfute, il n'y a plus ni ſens, ni ſuite raiſonnable dans les paroles de Jacob. Souffrons pour un moment qu'il faille lire dans la Prophétie : *L'autorité commencera dans Juda, lorſque la ville de Silho ſera*

Liv. II. Chap. III.

détruite ; que ſignifieront les mots ſuivans : *Il ſera l'attente des Nations ?* Eſt-ce de Silho que le Prophéte les entendoit ? Eſt-ce la ruine de cette Ville que les peuples imploroient ? Eſt-ce-là tout ce que Jacob promettoit à l'Univers comme le terme de ſes eſpérances ? il faudroit le dire, mais on n'en a pas la hardieſſe. Pour ſauver, s'il ſe peut, un ſyſtême qui s'arrange ſi mal, on a recours à une autre défaite ; on fait un nouveau ſupplément au texte, & l'on nous le préſente enfin ſous cette forme : *L'autorité commencera dans Juda, lorſque la ville de Silho ſera détruite, & que David ſera couronné.* En conſcience, eſt-ce là nous expliquer l'Ecriture ? N'eſt-ce pas plutôt la défigurer, & la corrompre, ſe joüer d'elle, & de gré ou de force, vouloir la rendre complice des erreurs qu'on imagine ?

Huitiéme difficulté.

D'autres abandonnent en partie le Rabbin Béchaï, & ſoûtenant toûjours avec lui qu'il eſt ici queſtion de la ville de Silho, veulent que la prédiction regarde non David, mais Saül qui reçut à Silho l'onction de la Royauté. En ſorte que ſelon ces derniers Commentateurs, la Prophétie marque ſeulement que le Sceptre demeurera dans Juda *juſqu'à ce que Saül reçoive en Silho la puiſſance ſouveraine.*

Réponſe.

Sans réfuter ici les abſurditez que cette opinion partage avec la précédente, je me contente de remarquer deux choſes. Premiérement, que ce qu'on avance de la conſécration de Saül en Silho, eſt contre le témoignage formel de l'Ecriture.

Ce Prince fut élu à Rama, ſacré à Miſpa, & reconnu en Gilgal. Nulle part il n'eſt fait mention de Silho dans ce qui concerne ſon Hiſtoire. La ſeconde obſervation que je veux faire, c'eſt qu'avant l'élection de Saül, l'Arche avoit été retirée de Silho, & tranſportée à Cariath-iarim, comme on le voit par le ſeptiéme Chapitre du premier Livre des Rois.

Liv. II. Chap. VII.

Enfin pour achever de confondre ici nos adverſaires, je leur fais cette queſtion ſimple. Le *Sceptre* étoit-il dans *Juda* avant l'élection de Saül, ou n'y étoit-il pas encore ? Choiſiſſez. S'il y étoit, je demande comment il y ſubſiſtoit ; car l'Ecriture témoigne le contraire ; & s'il n'y étoit pas, comment a-t'il pû lui être enlevé, & tranſporté à Saül ? Voilà des contradictions plus claires que le jour. Pour les trouver je ne ſubtiliſe point, je m'en rapporte ſeulement à l'Hiſtoire, dont les Juifs auſſi-bien que nous reconnoiſſent la vérité.

Neuviéme difficulté.

Auſſi quelques Rabbins ont mieux aimé dire que la prédiction de Jacob regardoit Jéroboam. Il fut, diſent-ils, couronné en Silho, ce fut ſous lui que les Tribus ſe ſéparérent de Roboam, & s'attachérent à celui qui étoit de la Tribu d'Ephraim.

Réponſe.

Nouvelle erreur de fait. Il eſt faux que Jéroboam ait été couronné à Silho : il le fut à Sichem, comme il eſt expreſſément marqué dans le troiſiéme Livre des Rois. De plus la défection de Jéroboam n'ôta point le Sceptre à Juda. Sa puiſſance en fut diminuée, je l'avouë ; mais ce coup

3. *Reg.* C. 12.

LIV. II. CHAP. VII.

ne l'abolit pas. Les Rois de Juda ſubſiſtérent malgré cette révolte. Si l'on reconnoiſſoit un Royaume d'Iſraël, on reconnoiſſoit de même un Royaume de Juda. L'unique différence, c'eſt que les Princes qui gouvernoient le premier, ne pouvoient effacer la tache de leur uſurpation : tandis que les autres portoient ſeuls le glorieux titre de Princes légitimes, parcequ'ils deſcendoient de David, & qu'ils demeuroient ſeuls maîtres de la Tribu favorite. Enfin ce Royaume ſubſiſta près de cinq cens ans, & ne finit qu'en la perſonne de Sédécias dernier Roi de la race de David. Ces raiſons ont tant de force, que la plus grande partie des Juifs modernes abandonne les divers ſyſtêmes que je viens de détruire, & ſe retranche enfin ſur un autre qu'il faut que j'expoſe, & que je renverſe encore, pour ne leur laiſſer à tous aucun aſyle.

Dixiéme difficulté.

Ne pourroit-on point, diſent quelques-uns, rapporter à Nabuchodonoſor les paroles de Jacob, ſans en gêner le ſens? N'y a-t-il pas au contraire plus de vrai-ſemblance que la Prophétie n'eſt applicable qu'à ce Prince? Il eſt repréſenté par Jérémie, & par Ezéchiel comme le miniſtre des vengeances du Seigneur, envoyé pour punir les prévarications de Juda. C'eſt viſiblement le fléau, le vengeur envoyé de Dieu; il combat Sédécias, & il le défait; il l'emméne captif, il ôte la vie à ſes enfans, il lui arrache les yeux, après les avoir rendu les témoins de ce douloureux ſpectacle; il

LIV. II. CHAP. VII.

il tranſporte à Babylone le peuple de Dieu, il le charge de fers, & réduit en cendre la ville, & le Tenple, où depuis ſi long-temps l'Eternel étoit adoré. Or qu'eſt-ce là, ſinon enlever le Septre à Juda comme il étoit écrit, & accomplir la prédiction dans la plus eſſentielle de ſes parties?

Réponſe.

Convenons-en : voici peut-être ce que les Juifs ont feint de moins abſurde; mais quoique plus ſpécieux, il n'en eſt pas moins une erreur inſoûtenable.

Je remarque, en effet, que cette explication eſt déja détruite par les trois Paraphraſes, par les Talmudiſtes, & par les plus habiles Rabbins. Tous rendent le terme de *Silho* par celui de *Meſſie*. Tous reconnoiſſent que leur tradition eſt unanime ſur ce point. Tous, malgré ce qu'ils liſoient dans l'Ecriture des victoires de Nabuchodonoſor ſur leurs peres, s'accordent à chercher un autre que lui pour objet de la prédiction. L'auroient-ils fait, s'il étoit ſi clair qu'elle ne regardât que ce Prince? Je ſupplie le Lecteur équitable d'en décider. Mais quand ce moyen nous manqueroit; quand ce qu'il y a de plus autoriſé parmi les Juifs ne ſe rangeroit pas ici pour nous, je ne vois pas encore d'appuis ſolides au nouveau commentaire; je n'y vois, pour mieux dire, qu'une oppoſition formelle au texte de la Prophétie. Car enfin pour la faire convenir à Nabuchodonoſor, il faut qu'elle ſe rapporte à lui dans toutes ſes parties. On ne raiſonne point ſur l'accompliſſement d'une prédiction par

des parcelles détachées. Quand elles n'ont toutes qu'un objet unique, elles doivent toutes l'exprimer. Or je dis que toutes les circonſtances du texte de Jacob ne conviennent point à Nabuchodonoſor; & ſans entrer dans le détail, qu'on m'explique ſeulement de lui ces paroles : *Et c'eſt lui qui ſera l'attente des Nations.* Quoi, dirois-je aux Juifs, & avec eux à tous les incrédules de leur ſentiment: oſeriez-vous dire que Nabuchodonoſor étoit l'attente de toutes les Nations? Quoi! lui qui fut l'horreur des peuples; lui dont le ſupplice fit leur joye; lui dont il eſt écrit qu'il frappa dans ſon indignation, & qu'il ſubjugua tout dans ſa fureur? Non; cette penſée n'eſt pas la vôtre, vous rougiriez de la ſoûtenir ſi l'intérêt de parti ne vous y portoit. Eſt-il vrai d'ailleurs que le *Sceptre* ait été interrompu par la captivité de Babylone? Quand Nabuchodonoſor vous tranſporta loin de vos foyers, vos Prophétes ne vous promirent-ils pas un heureux retour? N'eûtes-vous pas encore aprés, des Rois de votre race? Convenez donc que c'eſt à un autre qu'à Nabuchodonoſor qu'il faut appliquer les paroles du Prophéte.

Onziéme difficulté.

Il ne me reſte plus qu'un mot à dire, ſur un ſcrupule que j'ai vû ſouvent naître dans l'eſprit de perſonnes mêmes habiles, & éxercées dans les matiéres de Critique.

D'où vient, diſent-ils, que la Prophétie de Jacob, ſi manifeſte ſelon vous, & ſi propre à convaincre, n'a pourtant jamais été citée par Jeſus-Christ?

D'où vient qu'après lui, les Apôtres n'en ont jamais parlé? Ouvrez les Livres de la nouvelle Alliance, vous n'y trouverez ni expreſſion, ni trait qui vous rappelle à cet Oracle. Un témoignage ſi autentique, une preuve ſi lumineuſe devoit-elle, ou pouvoit-elle échaper aux Auteurs de l'Evangile? Ils rapportent tant d'autres prédictions de l'ancien Teſtament, dont l'évidence frappe moins, falloit-il négliger celle-ci dont la clarté vous ébloüit, dites-vous? Quel myſtère eſt donc caché ſous ce ſilence? N'eſt-ce pas que vous vous trompez dans l'application de la Prophétie, en lui donnant un ſens ignoré de Jeſus-Chriſt, & de ſes Apôtres?

Réponſe.

A Dieu ne plaiſe que nous tentions jamais de donner à l'Ecriture des interprétations forcées, pour appuyer notre foi : ſa propre vérité la ſoûtient ſeule. Que peut-elle recevoir, & que ſçauroit-elle attendre de nous, ſinon la parfaite ſoûmiſſion? Un ſçavant homme a crû que Jeſus-Chriſt, & ſes premiers Diſciples avoient évité de ſe ſervir des paroles de Jacob, parcequ'elles n'auroient pû fermer la bouche aux Juifs, ni les convaincre que Jeſus-Chriſt étoit le Meſſie. L'Oracle, pourſuit-il, prouvoit bien dès-lors que le *Deſiré des peuples* paroîtroit bien-tôt, & c'eſt de quoi le Juif ne doutoit pas. Ce qu'il étoit beſoin de lui prouver, c'eſt que Jeſus-Chriſt étoit le Sauveur promis, & donné. Or, ce point n'étoit pas facile à démontrer par le texte ſeul du Prophéte.

Pererius. in Geneſ.

L'illuſtre Evêque d'Avranches rejette cette ré-

Huet.

Liv. II. Chap. VII. Démonst. Evang. Prop. 9. Art. 25.

ponſe, parceque les Ecrivains ſacrez citent ſouvent, en faveur de Jeſus-Chriſt, des prédictions qui ne prouvoient pas plus qu'il étoit le Meſſie, que le prouvoit celle de Jacob. Tel entr'autres eſt cet endroit d'Oſée, rapporté par Saint Mathieu: *J'ai rappellé mon Fils de l'Egypte.* Ce texte, il eſt vrai, décidoit qu'un jour Dieu rameneroit ſon Fils de l'Egypte; mais que ce Fils rappellé fût Jeſus-Chriſt, c'eſt ce que le paſſage ne prouvoit pas. M. Huet aime donc mieux dire que ſans alléguer les termes précis de l'Oracle de Jacob, Jeſus-Chriſt ſe contente de le citer d'une maniére générale, en renvoyant le Juif contradicteur à Moïſe, & aux Prophétes.

Luc. c. 16. v. 29.

Je ne puis ſouſcrire à la penſée du très-docte Prélat quand il abandonne la premiére réponſe. Je puis encore moins admettre ici la ſienne. Car enfin ſi Jeſus-Chriſt, & ſes Apôtres ne pouvoient tous citer ce qu'il y a de formel pour lui dans les ſaints Livres, ils pouvoient du moins, ſans les citer tous, faire choix des textes les plus démonſtratifs, tel que l'eſt celui du ſaint Patriarche, & ne leur en pas préférer de moins formels, comme ils ont fait quelquefois. Quelle eſt donc ma réponſe? Je prétends que Jeſus-Chriſt ne s'eſt point appliqué les paroles de Jacob en preuve de ſa miſſion, parceque les Juifs d'alors pouvoient en éluder la force. Ils pouvoient dire: Nous ſommes ſans Princes de notre race, il eſt vrai, mais nous nous gouvernons encore en partie ſelon

nos premiéres Loix; nous conſervons encore une forme de République, quoique aſſujétis aux Romains; nous avons encore un Conſeil de nos Vieillards & de nos Prêtres qui conſervent l'ancien dépôt. Or le Meſſie ne doit paroître qu'au temps de l'extinction totale de l'autorité Judaïque. Ainſi vous n'êtes pas le Meſſie. A ce raiſonnement qu'auroit-on pû répliquer, qui ne fût devenu la ſource de mille controverſes? Il n'étoit donc ni de la ſageſſe de Jeſus-Chriſt, ni de la prudence des Apôtres, de prendre avantage d'un texte encore conteſtable. Mais aujourd'hui que les Juifs n'ont plus la même reſſource, leur malheur met en évidence le ſigne de la prédiction, & juſtifie ſon accompliſſement dans la perſonne de Jeſus-Chriſt. Je ne ſuis donc plus étonné quand je vois un Porphyre, un Julien l'Apoſtat, & en général tous les ennemis de nos Ecritures, recourir à elles, quand ils veulent donner des exemples de prédictions claires, & poſitives. Mais je ſuis ſurpris, & je le ſerai toûjours, qu'il ſe trouve encore après un tel aveu, des hommes ou aſſez aveugles pour ne pas voir une lumiére ſi brillante, ou aſſez indociles pour préferer à la voye qu'elle montre, celle qui n'eſt qu'écueils, précipices, & ténébres.

Liv. II. Chap. VII.

Porphyr. de abſt. lib. 4. Idem, & Julian. apud Cyrill. libb. 4. & 5. in Julian. Euſeb. Præp. Ev. lib. 10.

CHAPITRE VIII.

De la Prophétie de Daniel. Chap. 9.

Liv. II. Chap. VIII.

JE mets d'abord ſous les yeux du Lecteur tout le texte de la prédiction que je veux éclaircir. Voici les termes qu'elle offre.

Dieu a abrégé, & fixé les temps à ſoixante & dix ſemaines en faveur de votre peuple, & de votre ville ſainte, afin que les prévarications ſoient abolies, que le péché trouve ſa fin, que l'iniquité ſoit effacée, que la Juſtice éternelle vienne ſur la terre, que les viſions, & les Prophéties ſoient accomplies, & que le Saint des Saints reçoive l'onction ſacrée. Sçachez donc ceci, & gravez-le dans votre eſprit. Depuis l'ordre qui ſera donné pour rebâtir Jéruſalem, juſqu'au Chriſt Chef de mon peuple, il y aura ſept ſemaines, & ſoixante & deux ſemaines; & les places, & les murailles de la ville ſeront bâties de nouveau dans des temps fâcheux & difficiles; & après ſoixante & deux ſemaines, le Chriſt ſera mis à mort, & le peuple qui doit le renoncer ne ſera point ſon peuple. Un peuple avec ſon Chef qui doit venir, détruira la ville, & ſon Sanctuaire: elle finira par une ruine entiére, & la déſolation qui lui a été prédite*

* La Vulgate porte *ſeptuaginta hebdomades abbreviatæ ſunt ſuper populum tuum.* Les Septante portent auſſi συντμήθησαν. Mais le mot Hébreu *Nechtac* qui eſt dans l'original, ſignifie *determinatæ ſunt.* C'eſt le ſens que lui donne la Paraphraſe Chaldaïque; & ce terme n'eſt que dans ce ſeul endroit de l'Ecriture.

Liv. II. Chap. VIII.

arrivera après la fin de la guerre. Il confirmera ſon alliance avec pluſieurs dans une ſemaine, & à la moitié de la ſemaine les hoſties & les ſacrifices ſeront abolis, l'abomination de la déſolation ſera dans le Temple, & la déſolation durera juſqu'à la conſommation, & juſqu'à la fin.

Pour rendre cette Prophétie ſenſible, & la mettre dans tout ſon jour, j'ai deux choſes à faire. D'abord je dois fixer le ſens, & les dattes qu'elle renferme; puis enſuite démontrer qu'elle n'eſt appliquable qu'à Jeſus-Chriſt. Peut-être même qu'il ſuffiroit à mon deſſein de ne pas ſortir des bornes de la ſeconde queſtion. Mais dans une matiére ſi grave je crois les devoir paſſer, & s'il ſe peut, ne rien laiſſer d'obſcur, ni d'indécis. Il faut que ceux qui ſe trouvent embarraſſez par les diſcuſſions Chronologiques, me permettent d'y entrer en faveur de ceux qui demandent qu'on approfondiſſe. Ceux-ci veulent être convaincus par un détail, & il eſt juſte de les ſatisfaire. Les autres, moins curieux de ces recherches, peuvent deſcendre tout d'un coup à l'article ſuivant. L'ordre des matiéres n'en ſouffrira point.

La premiére, & peut-être l'unique difficulté qui ſe préſente ici, roule ſur l'intelligence de ces ſemaines myſtérieuſes dont parle le Prophéte, & ſur l'époque de leur commencement. S'il faut avoüer qu'il y a ſur le ſecond point une étrange diviſion entre les Sçavans, il eſt vrai, d'une autre part, qu'ils s'accordent à entendre le texte de

Liv. II. Chap. VIII.

Daniel, non de ſemaines de jours, comme on les conçoit d'ordinaire, mais de ſemaines d'années. Je puis même, en deux mots, dire ici ce qui les engage à compter de la ſorte. C'eſt qu'en prenant les ſemaines Prophétiques ſur le pied de nos ſupputations, ces ſemaines ſeroient de beaucoup trop courtes pour l'éxécution des événemens qu'annonce la Prophétie. Il y eſt écrit, par éxemple, que dans l'eſpace de ſept ſemaines, Jéruſalem ſera *bâtie de nouveau*. Or il eſt certain qu'un temps ſi limité, à le prendre ſelon la maniére de nos calculs, étoit inſuffiſant pour une entrepriſe pareille. L'Hiſtoire ſainte en étend elle-même l'éxécution à pluſieurs années. Il eſt donc clair qu'on n'eſt point au vrai ſens du texte, ſi l'on ne compte ſept ans pour chacune des ſemaines de Daniel.

On ſçait d'ailleurs que cette méthode de calculer les temps, eſt ce qu'il y a de plus uſité dans les ſaints Livres. Elle eſt ſi bien du ſtyle des Prophétes, qu'on la trouve dans Ezéchiel, & dans l'Apocalypſe même. Moïſe, long-temps auparavant, s'en étoit ſervi dans le livre de la Généſe. Ainſi Laban propoſe à Jacob d'achever la ſemaine de ſon premier mariage, & lui promet qu'après ſept autres années de ſervitude il lui donnera Rachel.

Ezech. C. 4.
Apoc. C. 12. ℣. 6.
Ib. C. 13. ℣. 5.
Gen. C. 29. ℣. 27.

Imple hebdomadas dierum hujus copulæ, & hanc quoque tibi dabo, pro opere quo ſervitурus es mihi ſeptem annis aliis. Ainſi encore, dans le Lévitique, Dieu dit à Moïſe: Vous compterez ſept ſemaines d'années. *Numerabis tibi ſeptem hebdomadas annorum,*

Levit. C. 25. ℣. 8.

C'eſt-à-dire,

Liv. II. Chap. VIII.

C'eſt-à-dire, vous compterez quarante-neuf ans, à la fin deſquels tombera celui du Jubilé. Des éxemples ſi poſitifs aſſûrent de reſte la vérité de l'opinion générale. J'oſerai pourtant aller plus loin, & ſoûtenir avec confiance qu'il ſeroit difficile de trouver un endroit ſeul dans les Prophétes, où les jours des temps éloignez & prédits, ſignifient moins que des années. Les Talmudiſtes, & en gros tous les Juifs, en conviennent aſſez. Plût à Dieu que nous fuſſions auſſi bien d'accord ſur le reſte! Si néanmoins quelqu'un s'obſtine à nous conteſter encore la ſuppoſition de ces calculs, qu'il ſçache qu'elle n'étoit point inconnuë aux Ecrivains profanes; qu'Ariſtote en parle aſſez ouvertement, & que le célébre Varron ſur-tout ne l'a pas oublié dans ſes Livres intitulez *les Semaines*. Il eſt donc vrai que la durée des temps marquée par Daniel, eſt de quatre cens quatre-vingt-dix années; puiſque ce nombre eſt celui de ſoixante & dix multiplié par ſept. On ne doit pas au reſte s'étonner ici de ce que le Prophéte tranche & diviſe le total des ſemaines en ſept, en ſoixante-deux, en une & la moitié d'une. De tels partages ne ſont point ſans éxemple, & l'on en trouve un à peu près ſemblable dans Ezéchiel.

Joſeph Medus. Jachiad. Abarbanel. Manaſſes. Ben-Iſraël.

Ariſt. πολ. lib. 7. ſub finem. M. Varro in Gellio. 3. 10.

Ezech. C. 45. ℣. 12.

Ce préliminaire établi, j'éxamine en quel temps ont commencé les ſoixante & dix ſemaines de la prédiction. Hippolyte le Martyr en fixe la premiére à la quarante-uniéme Olympiade, c'eſt-à-dire, cinquante ans après la ſortie de Babylone,

Hippol. apud Hyer. in Cap. 9. Dan.

Liv. II. CHAP. VIII.

Saint Clément d'Aléxandrie veut que ce ſoit à la premiére année de Cyrus. Euſébe qui rapporte cette opinion, lui préfére la ſienne; c'eſt celle qui place l'époque à la ſixiéme année de Darius fils d'Hyſtaſpe. Mais ces ſyſtêmes divers, quoiqu'il ſoit poſſible de les ſoûtenir tous, ne ſont pas néanmoins les plus vraiſemblables. J'en rapporte trois autres devenus plus célébres dans les derniers temps, & défendus par de grands noms.

Clem. Alex. Strom. l. 1. Euſeb. Dem. Ev. L. 8.

Le premier eſt des Cappelles. Tous deux font commencer les ſeptante ſemaines à la ſeptiéme année d'Artaxercès *à la longue main*, & les font finir à la mort de Jeſus-Chriſt. J'avouë que cette hypothéſe brillante s'accorde d'une maniére heureuſe avec les événemens principaux de l'Hiſtoire, & ſemble mieux que toute autre juſtifier la foi de la Prophétie. Cependant, éxaminée de près, elle ſe montre chargée d'une contradiction palpable avec le texte de Daniel, & ne lui peut convenir ſans faire une violence manifeſte à la datte clairement poſée par le Prophéte. Remarquez, en effet, que l'Ange qui lui parle commence ſon diſcours par ces mots : *Depuis l'ordre qui ſera donné pour rebâtir Jéruſalem : Ab exitu ſermonis ut iterum ædificetur Jeruſalem.* C'eſt donc à l'Edit qui permet le rétabliſſement de la ville de Jéruſalem, que doit commencer la premiére des ſeptante ſemaines. Or celui qui fut donné par Artaxercès la ſeptiéme année de ſon régne,

Jacob. Cap. Hiſt. ſac. Lud. Cap. Chron. ſac. Not. ad Tabul. XI.

Vid. etiam Prideaux Hiſt. des Juifs. 1. part. L. 5.

Dan. C. 9. ℣. 24.

Liv. II. CHAP. VIII.

ne permettoit à Eſdras que de rebâtir le Temple, ſans parler de la ville. Donc la premiére année des ſemaines myſtérieuſes ne doit pas commencer à la ſeptiéme d'Artaxercès. Aſsûrément cette raiſon, quoique ſimple, eſt victorieuſe, & Loüis Cappelle qui l'a ſentie, n'a fait que montrer par ſa réponſe combien la difficulté l'accabloit. Il a prétendu que la permiſſion de rebâtir le Temple, emportoit avec ſoi celle de rebâtir la ville, & qu'il falloit ſuppoſer cette double permiſſion, quoiqu'elle ne ſemble pas expreſſément marquée. Pourquoi, diſoit-il, donner des bornes à la bienveillance du Prince dont l'Edit paroît ſi favorable aux Juifs? *Cur enim inſtaurationem murorum vel prohibuiſſet, vel non conceſſiſſet Artaxerces ille, qui ſe uſque adeo benevolum erga Judæos eo Edicto præbet?* Mais la replique eſt facile. Cyrus, auſſi-bien qu'Artaxercès, ne fut-il pas favorable aux Juifs? Darius ne confirma-t'il pas l'Ordonnance de Cyrus ſur le rétabliſſement du Temple. Donc ſi la permiſſion de rebâtir le Temple entraîne, comme vous le dites, celle de rebâtir la ville, il doit être également libre de dire que les ſemaines Prophétiques ont commencé à la premiére année de Cyrus, ou à la ſeconde de Darius, de même qu'à la ſeptiéme année d'Artaxercès. Indifférence d'époque qui loin de déterminer la véritable, augmente la confuſion, & laiſſe tout en déſordre.

1. Eſdr. C. 7.

Lud. Cap. ubi ſuprà.

Eſdr. L. 1. C. 1. Ibid. C. 6.

Mais laiſſons-nous décider par le fait ſeul de

Liv. II. Chap. VIII. *Ibid. C. 7.*

la maniére qu'il eſt écrit. Dans l'Edit de la ſeptiéme année d'Artaxercès, tout a rapport au Temple, & au détail des dépenſes néceſſaires à ſa décoration. De la Ville, on n'en dit pas un mot. Eſt-il donc vraiſemblable, puiſqu'enfin on nous rappelle aux vraiſemblances, qu'une lettre ſi longue, une lettre ſi chargée de circonſtances, même légéres, eût omis la principale; qu'un Prince ſi attentif à régler ce qui concernoit la Maiſon de Dieu, n'eût rien dit de poſitif, que dis-je de poſitif? Rien qui marquât un rapport tant ſoit peu ſenſible au rétabliſſement de Jéruſalem? Je pourrois le croire, s'il étoit vrai qu'Eſdras, en conſéquence de l'Edit, eût fait relever les murailles de la Ville, & conſtruire des édifices publics. En ce cas ſa conduite, mieux que tout commentaire, expliqueroit le ſens des paroles du Prince, ou ſuppléeroit à ce qu'il ne dit pas en termes exprès. Mais c'eſt ici tout le contraire, & l'on ne voit point qu'alors les Juifs ayent tenté de rétablir Jéruſalem. L'opinion des Cappelles n'eſt donc pas la véritable.

Scalig. de Emend. temp. l. 6. Sulp. Sev. Hiſt. l. 2.

Celle de Scaliger le ſera-t'elle plus? Ce Critique célébre avance, ſur les traces de Sulpice Sévére, que les ſoixante & dix ſemaines commencent à la deuxiéme année de Darius, non le fils d'Hyſtaſpe; mais celui qu'on nomme *Nothus*, fils & ſucceſſeur d'Artaxercès à *la longue main*. Il les fait terminer à la douziéme année de Néron, où s'alluma la guerre entre les Juifs & les Romains. Puis ajoûtant trois années & demi, il ſe trouve conduit à la ruine de Jéruſalem.

Liv. II. Chap. VIII.

Scaliger fait plus, il range les ſoixante & dix ſemaines en trois claſſes, & ne veut pas qu'elles ayent toutes un commencement, une époque, une datte commune. Les ſoixante & deux dont parle Daniel, il les fait commencer à la cinquiéme année d'Artaxercès ſurnommé *la bonne mémoire*, & les étend ou les continuë juſqu'à la Paſſion de Jeſus-Chriſt. Les ſept premiéres il les commence à la deuxiéme année de Darius *Nothus*, & les conduit juſqu'à la trente & uniéme année d'Artaxercès *la bonne mémoire*. Pour la ſoixante & dixiéme, il la partage encore en deux. Selon lui les quatre premiéres années & demi commencent au Baptême de Jeſus-Chriſt, & vont juſqu'à ſa mort; les deux & demi ſuivantes, il les compte depuis la douziéme année de Néron, juſqu'à la fin de la guerre des Juifs.

Maintenant ſi vous demandez à Scaliger, & à ceux qui le ſuivent ici, d'où vient qu'ils embraſſent ce ſyſtême, ils vous répondent qu'il y a eu trois Edits pour le rétabliſſement de Jéruſalem, & de ſon Temple; le premier donné par Cyrus, le ſecond par Darius, le troiſiéme par Artaxercès *la bonne mémoire*. Or, continuënt-ils, les ſoixante & dix ſemaines ſi elles étoient commencées aux Edits de Cyrus & d'Artaxercès, formeroient un intervalle diſproportionné au terme marqué par le Prophéte. Donc il reſte de les faire commencer à l'Edit de Darius *Nothus*.

Liv. II. Chap. VIII.

La ſeconde de leurs preuves eſt tirée de ces paroles dans Eſdras [*Les habitans de Samarie gagnérent par argent les Miniſtres du Roi pour ruiner le deſſein des Juifs pendant tout le régne de Cyrus Roi des Perſes, juſqu'au régne de Darius Roi des Perſes. Au commencement du régne d'Aſſuérus ils préſentérent une accuſation par écrit contre ceux qui habitoient en Juda, & dans Jéruſalem; & ſous le régne d'Artaxercès, Béſélam, Mithridate, Tabéel, & les autres qui étoient de leur conſeil, écrivirent à Artaxercès Roi de Perſe.*] Et à la fin du même Chapitre : [*Alors l'ouvrage de la Maiſon du Seigneur fut interrompu à Jéruſalem, & on n'y travailla plus juſqu'à la ſeconde année du régne de Darius Roi de Perſe.* Enfin ils citent ces paroles du même Eſdras : *Cependant les anciens des Juifs bâtiſſoient le Temple, & tout leur ſuccédoit heureuſement, ſelon les Prophéties d'Aggée, & de Zacharie fils d'Addo. Ils travailloient à cet édifice par le commandement du Dieu d'Iſraël, & par l'ordre de Cyrus, de Darius, & d'Artaxercès Roi de Perſe. Et la maiſon de Dieu fut achevée de bâtir le troiſiéme jour du mois d'Adar, la ſixiéme année du Roi Darius.*

Eſdr. C. 1. ℣. 4. 5.

Ib. ℣. ult.

1. Eſdr. C. 6. ℣℣. 14. 15.

Voilà, dit Scaliger, tous les Rois de Perſe ſous qui le Temple fut commencé, continué, & fini, très-diſtinctement marquez dans leur ordre; ſçavoir Cyrus, Darius, Aſſuérus, Artaxercès, & un ſecond Darius. Ce dernier Artaxercès, ajoûte-t'on, ſous lequel Eſdras fut envoyé pour rétablir le culte du Temple, eſt celui que l'Hiſtoire a ſurnommé *la bonne mémoire.*

Liv. II. Chap. VIII.

Preuve nouvelle, continuë Scaliger, que ce ſecond Darius n'eſt point le fils d'Hyſtaſpe, c'eſt qu'il eſt dit qu'il fit conſulter les Chartes, & les Archives de Babylone ou d'Ecbatane, pour ſçavoir ce que portoit l'ancien Edit de Cyrus. Or, pourſuit-on, cette recherche eût été ſouverainement inutile, ſi Darius fils d'Hyſtaſpe eût régné pour lors; puiſqu'entre ces Princes il n'y avoit que douze ans d'intervalle. Ce fait eût été trop nouveau pour obliger de recourir aux Regiſtres publics. Donc ce Darius étoit celui qu'on appelle *Nothus*, entre lequel & Cyrus il y avoit quelques cens dix années.

Toutes ces raiſons données par des Chronologiſtes d'ailleurs très-illuſtres, ne me touchent point; elles ne m'inſtruiſent que de la fauſſeté du ſyſtême qu'elles établiſſent. On n'y compte que trois Edits. Premiére erreur. Il y en eut quatre pour le rétabliſſement de Jéruſalem, & de ſon Temple. Le premier fut de Cyrus à la premiére année de ſon régne, & le ſecond à la deuxiéme année de Darius. Artaxercès de ſon côté en donna deux, l'un à la ſeptiéme, l'autre à la vingtiéme année de ſon Empire. Les trois premiers Edits ne regardoient que le Temple, & ne diſoient rien de la Ville. C'eſt donc ſans fondement qu'on penſe trouver dans ces diverſes époques la ſolution de la difficulté. Car enfin il eſt clair par le texte de Daniel, qu'il s'agit ici de l'ordre de rebâtir Jéruſalem, & toute datte qui ne commence pas là, ne ſçauroit être qu'i-

Liv. II. Chap. VIII.

nutile, quelque convenance qu'elle ait d'ailleurs avec le reſte des faits.

Scalig. Prolog. de Emend. Temp.

Scaliger penſe couvrir cet endroit foible de ſon hypothéſe, par une ſubtilité qu'il importe de ſçavoir. Il eſt certain, dit-il, que tous les Edits regardoient autant le rétabliſſement de la Ville que celui du Temple. Autrement, pourquoi Néhémie auroit-il eu tant de ſurpriſe & de douleur, lorſqu'il apprit que les murailles de Jéruſalem demeuroient encore abbatuës? N'eſt-ce pas la preuve qu'il les croyoit relevées en conſéquence des premiers Edits? Non, ce n'en eſt pas une preuve. Néhémie n'ignoroit pas que Jéruſalem étoit couverte encore ſous ſes ruines, & ce que lui en dirent les Juifs qui le vinrent trouver à Babylone ou à Suze, ne l'étonna pas. Seulement ſa douleur en reçut une nouvelle atteinte. C'eſt l'ordinaire des cœurs affligez, de ſentir leur douleur s'accroître toutes les fois qu'on les raméne à l'objet qui la cauſe. La peinture que fit Hananie de l'état déplorable où Jéruſalem étoit réduite; peinture peut-être un peu trop chargée, ſelon l'uſage de ceux qui veulent attendrir, augmenta la triſteſſe de Néhémie, & redoubla ſon ardeur à ſolliciter le rétabliſſement de la Ville. Il ne faut point chercher de myſtère dans ce qui eſt ſi naturel.

2. Eſdr. C. 1.

1. Eſdr. C. 4.

Il eſt vrai que Béſélam, Mithridate, & Thabéel, tous trois Intendans dans les Provinces d'au-delà de l'Euphrate, écrivirent à Artaxercès Roi de Perſe, & que leur lettre accuſoit les Juifs de rebâtir leur

leur Ville. Il eſt vrai encore qu'Artaxercès par ſa réponſe chargea ſes Miniſtres d'arrêter l'entrepriſe des Juifs: *Prohibeatis viros illos ut urbs illa non ædificetur.* Mais aſſûrément il eſt aiſé de voir, & c'eſt la remarque judicieuſe de M. Huet, que l'accuſation des Intendans de Perſe ne rouloit que ſur une équivoque trompeuſe. Parceque les Juifs qu'ils avoient en horreur, bâtiſſoient quelques maiſons à Jéruſalem, comme il étoit néceſſaire pour la conſtruction du Temple, ils écrivirent au Prince qu'on relevoit les ruines de la Ville. Mais étoit-ce en relever les ruines, que de laiſſer ſes murailles ouvertes & ſes forts renverſez? C'eſt pourtant ce que firent les Juifs, & ce qui le démontre, eſt ce texte d'Eſdras? *Alors fut interrompu l'ouvrage de la maiſon de Dieu. Tunc intermiſſum eſt opus domûs Domini in Jeruſalem.* Vous le voyez, il ne dit pas qu'on ſuſpendit l'ouvrage, ou le rétabliſſement de la Ville, mais *l'ouvrage de la maiſon du Seigneur*, ou du Temple: preuve déciſive que les Juifs ne paſſoient pas les bornes preſcrittes par l'ordre du Prince. Ce fut parcequ'ils l'interprétoient fidélement du Temple ſeul, qu'ils recommencérent à le conſtruire ſur les exhortations d'Aggée & de Zacharie, la deuxiéme année de Darius. L'ouvrage fut encore arrêté dans ce temps même par l'envieuſe malignité des Gouverneurs. Mais enfin ce Prince confirma l'Edit de Cyrus, & le Temple fut achevé vers la ſixiéme année de ſon régne.

Liv. II. Chap. VIII.

Ib. ℣. 21. *Huet. Dem. Ev.*

Ib. ℣. 24.

Il eſt donc clair que la prétention de Scaliger

Liv. II. Chap. VIII.

eſt vaine, & que ce Critique ſuppoſe, à la deuxiéme année de Darius, un Edit imaginaire pour le rétabliſſement de la Ville. D'où je conclus qu'il a tort de placer le commencement des ſoixante & dix ſemaines à cette époque, puiſque Daniel au contraire la fixe évidemment à l'Edit qui permet le rétabliſſement de Jéruſalem: *Ab exitu ſermonis, &c.*

A l'égard des Princes marquez de ſuite, ſelon Scaliger, dans le Chapitre quatriéme d'Eſdras: ſçavoir Cyrus, Darius, Aſſuérus, Artaxercès, & un autre Darius qu'il prétend être *Nothus*, c'eſt un nouveau mécompte du Critique. Ces deux Darius ne ſont ici que le même fils d'Hyſtaſpe, comme l'ont crû les Anciens, ſuivis en cela par tout ce qu'il y a de Chronologiſtes habiles dans les derniers temps. Pour Aſſuérus, & Artaxercès prédéceſſeurs de Darius, il eſt vraiſemblable que c'étoient Cyrus & Cambyſes, ou Cambyſes & Smerdis; peut-être même Cambyſes tout ſeul qui portoit ces noms divers, ſelon l'uſage des anciens Rois de Perſe, qui preſque tous prenoient le nom de Xercès, ou d'Artaxercès, lorſqu'ils parvenoient à la Couronne.

Joſeph. Antiq. L. 2. C. 4. Clem. Alex. Strom. L. 1. Hyeron. in Agg. Theod ret Proëm. in 12. Proph. Id. Comment. in Agg.

Enfin, la derniére raiſon de Scaliger n'a rien de plus ſolide que les autres. Si Darius ſe fit repréſenter l'Edit de Cyrus favorable aux Juifs, ce n'eſt pas une preuve convainquante qu'il y eût un long intervalle entre ces deux Princes, ni qu'il ſoit néceſſaire de placer Darius *Nothus* où nous plaçons le fils d'Hyſtaſpe. La recherche qui fut faite de l'Edit de Cyrus ne rouloit que ſur la forme, & le

diſpoſitif dont il étoit conçû. Les Juifs y rappelloient Darius, par conſéquent il importoit que le Prince qui vouloit s'y conformer, eût recours aux Regiſtres publics. Quand il n'y auroit eu que douze ans depuis la publication de cet Edit juſqu'à Darius, cet intervalle étoit aſſez long pour avoir oublié ce que portoit le Reglement; à plus forte raiſon Darius étoit-il obligé d'y recourir, ſi l'on met entre lui & Cyrus dix-huit ou vingt ans, comme en convient la foule des Chronologiſtes.

Liv. II. Chap. VIII.

Voyez le Ration. Temp. du P. Petau.

Une troiſiéme opinion eſt devenuë célébre par la grande réputation qu'avoit parmi les ſiens le Chevalier Marsham. Cet Auteur ſoûtient que les paroles de l'Ange Gabriel rapportées au Chapitre neuviéme du Prophéte, ne marquent que ce qui devoit ſe paſſer dans la République des Juifs depuis la vingt-uniéme année de la captivité de Babylone, juſqu'à la profanation du ſecond Temple par Antiochus Epiphanès, & que tout ce que Daniel a écrit en cet endroit, n'a rapport qu'à ce temps-là. Rendons, s'il ſe peut, ce ſyſtême clair, & ſenſible.

Marsham. Can. Chron. ad ſæcv. 18. p. 568.

D'abord il ſuppoſe que la priére de Daniel ſe fit, & que les paroles de l'Ange qui renferment la Prophétie, lui furent annoncées trois ſemaines d'années, ou vingt-un ans après le commencement de la captivité de Babylone. La preuve qu'il en donne eſt, que l'Ange n'apparut qu'après la priére, & le jeûne du Prophéte. Or Daniel dit, parlant de lui-même, qu'il avoit jeûné l'eſpace de

Dan. C. 9. ℣. 3. Id. C. 10. ℣. 3.

LIV. II. CHAP. VIII.

trois ſemaines, *lugebam trium hebdomadarum diebus.* Paroles que Marsham explique de ſemaines d'années. Cela poſé comme indubitable, & qui pourtant ne l'eſt pas.

Il diſtingue les deux nombres de ſemaines marquées par Daniel, c'eſt-à-dire, qu'il les diviſe en ſept, ſoixante & deux, & une & demi. Les ſept premiéres ſemaines, ſelon lui, ſont les quarante-neuf années qui reſtoient depuis la vingt-uniéme de la captivité de Babylone juſqu'au commencement du régne de Cyrus, qui eſt, dans la doctrine de Marsham, celui que le Prophéte appelle le Chriſt, *unctum Ducem.* Les ſoixante & deux ſemaines, il les compte depuis la ruine du Temple juſqu'au commencement du régne d'Antiochus l'Illuſtre. A l'entendre, la ſemaine ſuivante n'eſt autre choſe que les ſept premiéres années du régne de ce Prince, durant leſquelles il n'affligea point le peuple de Dieu. Enfin la derniére demie ſemaine renferme les trois ans & demi qui forment l'eſpace funeſte, où l'Autel demeura renverſé, le Sanctuaire profané, & l'idole de Jupiter Olympien élevée dans le lieu où elle ne devoit pas être. Ainſi donc, ſelon la penſée de l'Auteur Anglois, depuis le temps où l'Ange parloit au Prophéte, juſqu'à Cyrus, il s'eſt écoulé ſept ſemaines, ou quarante-neuf ans, qui joints aux vingt & un du jeûne de Daniel font les ſoixante & dix de la captivité; & de l'autre part, les ſoixante-deux autres ſemaines commencent au

retour de Babylone, & finiſſent à la déſolation de la Ville, & du Temple, ſous Antiochus Epiphanès. LIV. II. CHAP. VIII.

De la ſorte rêve ſçavamment, mais périlleuſement pour la Foi Chrétienne, un Auteur hardi qu'enchante le goût des nouveautez, & qui ſe plaît dans l'invention du ſyſtême.

Premiérement. Où a-t'il pris, ce qui fait neanmoins le fondement de ſes calculs, que les trois ſemaines du jeûne de Daniel doivent s'entendre de ſemaines d'années? Le texte du Prophéte peut-il comporter cette explication? Au contraire tout s'y oppoſe. Qu'on jette ſeulement la vûë ſur le dixiéme Chapitre de la prédiction, on verra que les ſemaines dont il eſt parlé dans cet endroit, ſont des ſemaines de jours; *Lugebam* dit le Prophéte, *tres hebdomadas dierum*, & ſelon les Septante, τρεῖς ἑβδομάδας ἡμερῶν; c'eſt-à-dire, j'ai été dans les larmes durant trois ſemaines *de jours*, derniéres paroles que le Prophéte ajoûte, vraiſemblablement pour diſtinguer ces ſemaines de triſteſſe & de deüil, d'avec celles dont il venoit de parler dans le Chapitre précédent, & qui étoient des ſemaines d'années. Il y a plus. Daniel dit qu'il ſe priva de ſa nourriture ordinaire juſqu'à ce que ces trois ſemaines fuſſent écoulées, mais que le *vingt-quatriéme jour du mois de Niſan*, il eut une viſion près le grand fleuve du Tigre. N'eſt-il pas évident par la ſuite entiére de ce récit, que le Prophéte ne comprenoit pas, & ne vouloit point

Dan. C. 10. ℣. 1.

Liv. II. Chap. VIII.

faire comprendre des ſemaines d'années, mais des ſemaines compoſées de jours naturels, de la même ſorte que nous les comptons, & tel qu'étoit le 24 du mois de Niſan, où la révélation lui fut offerte! Cette hypothéſe chimerique qui transforme ici les mois en années, ne peut donc être qu'un fondement inutile, & ruineux.

Accordons pourtant ce que poſe le Critique Anglois. Je conſens que Daniel ait dit de ſon jeûne, qu'il dura trois ſemaines d'années. Je ſoûtiens, malgré cet aveu, qu'on ne peut rien conclure de ſuivi en admettant les ſuppoſitions de Marsham. Le Prophéte dit, en effet, qu'il jeûna dans *la troiſiéme année du régne de Cyrus : Anno tertio Cyri Regis*. Ce n'étoit donc pas la vingt-uniéme de la captivité, mais cinquante & un ans après, ſelon la Chronologie même de Marsham.

Ce n'eſt pas tout, & l'on va voir combien il s'embarraſſe dans ſes propres ſubtilitez. A force de vouloir détourner à d'autres objets l'évidence du texte Prophétique, il ne ſert qu'à la rendre plus ſenſible. Il prétend, comme je l'ai déja dit, que les ſept premiéres ſemaines ou quarante-neuf premiéres années, ſe terminent au commencement du régne de Cyrus. Puis il prend les ſoixante & deux ſemaines qui reſtent, auſquelles il ajoûte la ſemaine & demi dont il eſt parlé au verſet vingt-ſept : de ſorte que ces ſoixante-trois ſemaines & demi reviennent à quatre cens quarante-quatre ans & demi. Or depuis Cyrus juſqu'à Antiochus

Le régne de Cyrus

Epiphanès, cette durée eſt trop longue. Toute la terre le voit ſans que je m'arrête à le prouver. Donc tout le ſyſtême de Marsham eſt renverſé par lui-même, & c'eſt de ſon propre fond que ſort la difficulté qui le détruit.

Liv. II. Chap. VIII.

Il a bien ſenti l'embarras inévitable qui ſuit cette doctrine, je l'avouë, mais loin d'en ſortir il n'a fait que s'y plonger davantage. Tant il eſt difficile d'allier le caprice & la régle. Pour tenter d'y réüſſir, il compte ſept ſemaines deux fois, & par ce moyen bizarre il trouve une ſupputation conforme à ſes vûës. La choſe eſt manifeſte. D'une part, il fait commencer les ſept premiéres ſemaines à la vingt-uniéme année de la captivité; de l'autre, il fait remonter le commencement des ſoixante-deux ſemaines ſuivantes juſqu'au temps de la ruine du Temple, qui eſt, ſelon lui, le commencement de la même captivité. Il eſt donc clair qu'il compte ſept ſemaines deux fois, puiſque les ſept premiéres déja comptées, le ſont encore, & font partie des ſoixante & deux. Raiſonner ainſi, qu'eſt-ce autre choſe que ſe jouër du Lecteur, faire & défaire tout enſemble, & ſans principe dire ce qu'on veut dans l'occaſion, ſans trop ſonger s'il s'accorde avec ce qu'on a dit auparavant ?

commence à la 55. Olympiade, 559. ans avant J.C. Le régne d'Antiochus commence à la premiére année de la 151. Olymp. & 176. ans avant J. C. par conſéquent de Cyrus juſqu'à Antiochus, il n'y a que 383. ans, & le calcul de Marsham excéde de 61. ans.

Montrons le même défaut de ce ſyſtême ſous une autre face. L'Ange dit au Prophéte que Dieu a fixé les temps à ſoixante & dix ſemaines. Ces paroles ſont formelles, & ſans nuage. Cependant

Liv. II. Chap. VIII.

elles ne le ſeront plus, s'il faut adopter les calculs de Marsham. Tout au contraire, il faudra dire que Dieu a fixé les temps à ſoixante ſemaines. Je vais faire voir cette contrariété.

Selon le Critique Anglois, on doit diſtinguer les ſoixante & dix ſemaines en deux périodes, dont l'une ſoit de ſept ſemaines & finiſſe à Cyrus, & dont l'autre comprenne tout l'eſpace ſuivant. Donc pour remplir le nombre de ſoixante & dix ſemaines, il eſt néceſſaire d'en trouver encore ſoixante-trois, après que les ſept premiéres ſont écoulées, & il faut que les ſoixante-trois commencent préciſément au terme où finiſſent les ſept. Mais il n'étoit pas difficile à Marsham de comprendre que depuis le retour des Juifs juſqu'à Antiochus l'*Illuſtre*, il y avoit trop peu d'années pour remplir les ſoixante-trois ſemaines. Au milieu de cette diſette il a eu recours à de nouveaux calculs. Il n'a plus voulu commencer à Cyrus la datte, ou premiére époque des ſoixante-trois ſemaines, mais à la fin des ſept premiéres qui avoient commencé au temps où l'Ange parla. Il feint une nouvelle époque, il remonte à la ruine du Temple & à la captivité, antérieure de trois ſemaines ou de vingt-un ans à l'apparition de l'Ange. Ainſi rétrogradant de dix ſemaines, il revient juſte à Antiochus Epiphanès ſurnommé l'*Illuſtre*.

Or je maintiens que, même dans cette hypothéſe, ce ne ſeroit plus à ſoixante & dix ſemaines, mais ſeulement à ſoixante que Dieu auroit fixé les

Liv. II. Chap. VIII.

les temps, contre la parole de l'Ange. En effet, s'il y a eu depuis la ruine du premier Temple, juſqu'à Antiochus Epiphanès, ſoixante-trois ſemaines complettes, donc il n'y en a eu que cinquante-trois depuis le retour des Juifs, qui fut poſtérieur de dix ſemaines à la deſtruction du Temple. Or à ces cinquante-trois, ajoûtez les ſept qui finiſſent au retour des Juifs, il reſte ſeulement ſoixante ſemaines. Concluſion directement contraire au texte formel & précis de l'Ecriture.

Eſt-ce donc qu'il eſt abſurde d'imaginer deux périodes dans la Prophétie, qui toutes deux ayent la même époque? Je ne le dis pas. Seulement je trouve contradictoire cette unité de datte dans la queſtion préſente. Effectivement lorſqu'on joint les années de deux périodes en un ſeul tout, comme Marsham le fait ici, l'unité d'époque eſt impoſſible dans les deux périodes. Car enfin le premier nombre doit être rempli, avant qu'il ſoit poſſible de concevoir le commencement du ſecond. Autrement on compte deux fois les années du premier intervalle, ce qui eſt ſouverainement abſurde. Il eſt conſtant qu'on ne conçoit point deux durées diſtinctes, & collatérales. On ne conçoit le commencement de l'une qu'à la fin de l'autre. S'il en étoit autrement, le plus court eſpace de temps pourroit atteindre à la plus longue durée. Il n'y auroit pour cela qu'à joindre les années de divers événemens conſécutifs, puis enſuite prenant la même époque, revenir ſur elle autant de fois qu'il

y auroit d'années dans le tout. En ce cas, il n'y auroit dans la durée la moins étenduë que les bornes qu'on y voudroit mettre, & tout calcul ſeroit immenſe. Par éxemple, ſelon ce principe, je pourrois faire voir que depuis Jeſus-Chriſt juſqu'à la derniére deſtruction de Jéruſalem, il s'eſt écoulé cent cinq ans. Je n'aurois qu'à partager ce nombre en deux périodes, & leur donner la même époque qui ſeroit la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Je dirois : Depuis la naiſſance du Sauveur juſqu'à ſa mort, il y a eu trente-trois ans, ſelon la ſupputation ordinaire ; depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt juſqu'à la ruine de Jéruſalem, il y a eu ſoixante & douze ans. Or trente-trois, & ſoixante & douze, font cent cinq. Donc il s'eſt paſſé cent cinq ans depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt juſqu'à la derniere ruine de Jéruſalem par les Romains. Aſſurément je ſerois le plus ridicule des hommes, ſi j'oſois faire ce calcul inſenſé ; choſe étrange ! C'eſt pourtant celui que Marsham n'a pas honte de mettre dans la bouche de l'Ange qui inſtruit le Prophéte, abuſant ainſi du crédit que lui donne ſa grande érudition.

Je ne m'arrête point à la vaine difficulté que nous fait le Chronologiſte Anglois. Il dit que les ſept premiéres ſemaines ne doivent pas être comptées avec les ſuivantes, parcequ'elles marquent des événemens ſans rapport, & qu'il faut mettre un point dans le texte après les mots *hebdomadas ſeptem*, pour correſpondre à l'accent *atnah* qui eſt

dans l'Hébreu, & qui marque une diſtinction conſidérable.

Quand on n'a pour ſoi que ces minuties Rabbiniques, elles ne ſauvent pas un ſyſtême des manifeſtes contradictions dont il ſe trouve chargé d'ailleurs. Ce n'eſt point par ces ſortes de remarques, preſque toûjours frivoles, que ſe décide une cauſe auſſi importante que l'eſt celle dont il s'agit. Mais s'il falloit enfin être jugé par ces obſervations grammaticales, je ſoûtiens que Marsham ſeroit vaincu. Il n'eſt beſoin que de ſçavoir lire l'Hébreu, pour ne pas ignorer que l'accent dont il eſt queſtion, ne ſe place que dans les endroits où les Latins mettent les virgules, ou quelquefois deux points. Le fait eſt ſi conſtant que les Septante, mille fois plus croyables ici que Marsham, & que nous, ont ponctué le texte de Daniel, comme il l'eſt aujourd'hui dans la Vulgate. Leur témoignage ſera-t'il donc au-deſſous de la déciſion intéreſſée de quelques Juifs modernes, qui pour ſe défendre, ſe rabattent ſans ceſſe ſur la valeur des accens ? Valeur ſur laquelle ils ne ſont pas même encore unanimes, & qu'ils apprécient comme il leur plaît, ſelon la nature du beſoin. C'eſt au ſens, c'eſt à la ſuite d'un texte qu'il faut avoir égard, non à ces petiteſſes de grammaire où l'eſprit ſe dégrade, & d'où la difficulté ne ſort preſque jamais que plus confuſe.

Liv. II. Chap. VIII.

Que les ſeptante Semaines ont commencé à la vingtiéme année d'Artaxercès ſurnommé la longue-main.

IL eſt temps que j'expoſe l'opinion qui s'accorde le mieux avec les paroles du Prophéte, & qui en développe toute la ſuite avec une évidence palpable.

Je dis donc que les ſoixante & dix ſemaines ont commencé à la vingtiéme année d'Artaxercès *la longue-main*, qui le premier permit aux Juifs le rétabliſſement de Jéruſalem, comme je l'ai fait voir plus haut. J'ajoûte que la fin des ſoixante & dix ſemaines ne tombe pas à la mort de Jeſus-Chriſt préciſément, mais quelques années après. C'eſt-à-dire que je fais écouler ſoixante-neuf ſemaines complettes avant la mort de Jeſus-Chriſt, & que je place ſa Paſſion au milieu de la ſoixante & dixiéme.

Ainſi je fais ce raiſonnement. On doit commencer les ſoixante & dix ſemaines à l'ordre qui fut donné pour rebâtir Jéruſalem, comme le porte le texte ſacré, *ab exitu ſermonis ut iterum ædificetur Jeruſalem.* Or cet Edit fut donné à la vingtiéme année d'Artaxercès. J'en donne la preuve.

On ne voit que quatre Edits publiez en faveur des Juifs par les Rois de Perſe ; celui de Cyrus, celui de Darius fils d'Hyſtaſpe, celui d'Artaxercès *la longue-main* à la ſeptiéme année de ſon régne, enfin celui du même Prince treize ans après, &

1. Eſdr. C. 1.
Ibid. C. 6.
Ibid. C. 7.
2. Eſdr. C. 2.

le vingtiéme de ſon régne, au mois de Niſan. Or les Edits de Cyrus & de Darius fils d'Hyſtaſpe, ne permettoient aux Juifs que le rétabliſſement du Temple. Le premier Edit d'Artaxercès étoit même renfermé dans ces bornes, il ne regardoit que l'Autel & ſon culte. Ce ne fut que par le ſecond qu'il permit aux Juifs de rebâtir leurs murs, & les maiſons de Jéruſalem depuis ſi long-temps abattuës. Donc c'eſt à ce dernier Edit que commencent les ſoixante & dix ſemaines dont parle Daniel.

Liv. II. Chap. VIII.

2. Eſdr. C. 7.

Il me ſera facile de prouver la certitude de cette époque : je n'ai qu'à remettre ſous les yeux le texte ſeul de l'Ecriture. Artaxercès demande à Néhémie le ſujet de ſa douleur, & voici ſa réponſe : [*Je dis au Roi : O Roi, que votre vie ſoit éternelle. Pourquoi mon viſage ne ſeroit-il pas abattu, puiſque la ville où ſont les tombeaux de mes peres eſt déſerte, & que ſes portes ont été brûlées? Le Roi me dit : Que demandez-vous : Je priai le Dieu du Ciel, & je dis au Roi : Si ma demande ne déplaît pas au Roi, & ſi votre ſerviteur vous eſt agréable, envoyez-moi en Judée à la ville des ſépulchres de mes peres, afin que je la faſſe rebâtir. . . . Le Roi l'agréa, & il me permit de m'en aller. Je lui dis encore : Je ſupplie le Roi de me donner des lettres pour les Gouverneurs du pays de delà le fleuve, afin qu'ils me faſſent paſſer ſûrement juſqu'à ce que je ſois en Judée. Je le ſupplie auſſi de me donner une lettre pour Aſaph Grand-Maître de la forêt du Roi,*

2. Eſdr. C. 2.

Liv. II. Chap. VIII.

afin qu'il me ſoit permis d'y prendre du bois pour couvrir les portes des tours du Temple, les murailles de la Ville, & la maiſon où j'habiterai. Le Roi m'accorda ma demande, parce que la main favorable de mon Dieu étoit ſur moi.] Plus bas Néhémie rapporte le diſcours qu'il fit aux Prêtres, aux Magiſtrats, & aux plus conſidérables du peuple Juif. *Vous voyez* leur dit-il, *l'affliction où nous ſommes; Jéruſalem eſt abandonnée, ſes portes ont été réduites en cendres. Venez, rebâtiſſons les murailles de Jéruſalem, afin qu'à l'avenir nous ne ſoyons plus en opprobre.... & ils s'encouragérent tous à bien travailler*, pourſuit l'Ecriture. Peu après elle raconte les ſuccès de l'entrepriſe, le rétabliſſement des murs, des tours, des forts, des édifices domeſtiques, des citernes, des portiques, des aqueducs, enfin de tout ce qui avoit éprouvé la fureur des Chaldéens. C'eſt ce que confirme l'Eccléſiaſtique par ces paroles: *Et Nehemias in memoriâ multi temporis, qui erexit nobis muros everſos, & ſtare fecit portas, & ſeras, qui erexit domus noſtras.*

Ibid. vv. 16. 17.

Eccleſiaſt. C. 49. v. 15.

Après un témoignage ſi formel, quel doute peut reſter encore, & que ſçauroit-on oppoſer qui ne ſoit détruit par l'évidence de tous ces textes? Dira-t'on avec Scaliger que cet Artaxercès qui permit aux Juifs de rebâtir Jéruſalem, n'eſt pas Artaxercès *à la longue-main*, mais celui qui portoit le ſurnom de *bonne mémoire?* L'éxacte ſupputation des temps détruit cette difficulté, & confirme notre ſyſtême.

Liv. II. Chap. VIII.

Artaxercès *à la bonne mémoire* commença de régner l'an 4310 de la période Julienne, & 404 avant l'Ere Chrétienne. Par conſéquent la vingtiéme année de ſon régne concourt avec la 4329 de la période Julienne, & la 384 avant l'Ere des Chrétiens. Or il eſt conſtant que Néhémie ne vivoit plus alors, puiſqu'il étoit né ſous le Pontificat de Saraïas, & qu'il fut un de ceux qui revinrent avec Zorobabel ſous Cyrus, l'an de la période Julienne 4178 & 536 ans avant l'Ere Chrétienne. J'avouë qu'il n'eſt pas abſolument impoſſible que Néhémie ait vêcu ſi long-temps par un miracle de la puiſſance divine. Mais Scaliger qui ſe trouvoit dans l'obligation de ſuppoſer ce miracle, le croyoit-il dans le fond de ſon cœur? Et que devons-nous penſer d'un ſyſtême qui ne ſe ſoûtient qu'en appellant de pareils prodiges à ſon ſecours? Faiſons voir maintenant que les ſoixante & dix ſemaines de Daniel n'ont fini qu'après la paſſion de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, que Jeſus-Chriſt eſt mort dans le cours de la ſoixante & dixiéme.

Suppoſons, comme l'avoüent les meilleurs Chronologiſtes, qu'Artaxercès *la longue-main* ait commencé de régner l'an 4241. de la période Julienne, ſa vingtiéme année tombera dans la 4260 de la même période, du Monde 3550 & de Rome 281 Ajoûtez maintenant à ce nombre ſoixante-neuf ſemaines d'années; c'eſt-à-dire 483 ans, vous trouverez l'an du Monde 4033. de la

période Julienne 4743 & de l'Ere Chrétienne 30 où l'on fixe le Baptême de Jesus-Christ, quand on veut se conformer à l'ancienne Tradition.

Luc. C. 3. ℣. 23.

Restent sept ans pour la derniére des soixante & dix semaines, & je la fais commencer à la prémiére Pâque célébrée par Jesus-Christ après son Baptême. Or ce fut trois, ou si l'on veut quatre ans après, que Jesus-Christ fut crucifié, la quatriéme année de la deux cens deuxiéme Olympiade, la quarante-huitiéme de l'année Julienne, la trente-troisiéme de l'Ere vulgaire, la dix-neuviéme de l'Empire de Tibére, & la quatre cens quatre-vingt-septiéme de celles de Daniel. Donc notre calcul se rapporte avec justesse & précision, au Texte du Prophéte. Telle est aussi la supputation de ce qu'il y a jamais eu de plus sçavans Hommes parmi les anciens, & parmi les modernes.

Concil. Neocæsar. Can. 11. Aug. lib. de Doctrina Christ. C. 28. Euseb. l. 1. Chr. & l. 8. Demonst. Hieron. in Dan. Georg. Sync. Chr. ad an. M. 5534. M. Huet. Dém. Ev. M. de Meaux Histoire Univers. Grotius. Comment. Petavius de Doctr. Temp.

Qu'il est démontré par la Prophétie de Daniel que le Messie a été donné dans la Personne de Jesus-Christ.

Ici nous avons la joye de voir tomber aux pieds de la Foy toutes les répugnances, toutes les subtilitez, tous les faux détours du libertinage. Voilà le Dieu des Chretiens prédit cinq siécles avant sa naissance dans le Monde. En lui tous les caractéres de la prédiction sont manifestement remplis, & je supplierai le Lecteur d'examiner de point en point l'événement sur la Prophétie. La réalité

réalité si fidélement peinte dans l'image, dissipera ce qui lui reste de doutes, & consolera son cœur.

Dan. C. 9.

Le Prophéte appelle celui dont il parle, le Saint des Saints, qui doit recevoir l'onction sacrée; il ajoûte que par lui toute prévarication doit être abolie, que le péché trouvera sa fin; qu'il sera la justice éternelle qui viendra sur la terre, & qu'en sa personne les prophéties, & les visions auront leur accomplissement.

Qui est-ce qui ne voit pas dans cette peinture les principaux traits de Jesus-Christ? (1) N'est-ce pas lui qui est appellé le Christ, ou l'Oint du Seigneur? (2) N'est-ce pas lui qui est nommé par tout le Saint & le Juste? (3) N'est-ce pas lui qui a remis les péchez aux hommes? (4) N'est-ce pas à sa naissance que les prédictions saintes & profanes ont cessé? (5) N'est-ce pas en lui qu'éclate la vérité de toutes les Prophéties? (6) N'est-ce pas lui qui a été nommé le Chef d'un nouveau peuple? (7) N'est-ce pas lui qui a été retranché, & mis à mort? (8) N'est-ce pas lui qui a confirmé son alliance avec plusieurs? (9) N'est-ce pas à sa mort qu'ont fini les sacrifices grossiers, & les victimes sensibles? (10) N'est-ce pas aussi-tôt après sa mort que la déso-

(1) *Act. C. 4. ℣℣. 26. 27. Ibid. C. 10. ℣℣. 37. 38. Ep. ad Heb. C. 1. ℣℣ 8. 9.*
(2) *Luc. C. 1. ℣. 35. Act. C. 3. ℣. 4. Epist. ad Rom. C. 3. ℣. 26. 1. ad Cor. C. 1. ℣. 30.*
(3) *Luc. C. 24. ℣. 45. Act. C. 10. ℣. 43. Ibid. C. 13. ℣. 38. ad Coloss. C. 11. ℣. 13.*

(4) *Matth. C. 11. ℣. 13. Ad Hebr. C. 1. ℣. 1.*
(5) *Matth. C. 5. ℣. 17. Ad Rom. C. 10. ℣. 4.*
(6) *Matth. C. 2. ℣℣. 4. 5.*
(7) *Luc. C. 24. ℣℣. 45. 46.*
(8) *Ad Heb. capp. 8. & 9.*
(9) *Ibid. C. 10. Joan. C. 19. ℣. 30.*
(10) *Matth. C. 23. ℣℣. 37. 38. Idem. C. 24. ℣. 1.*

Liv. II. Chap. VIII.

lation entra dans le Temple, & que les aîles abominables parurent dans le Lieu ſaint? Qui pourroit donc réſiſter à tant de rapports, & ne pas loüer celui qui nous a rendu *ſi croyable la vérité de ſes Oracles?*

Pſalm. 92.

Que l'on diſe ce qu'on voudra de nos calculs, & de nos ſupputations Chronologiques; que les ſoixante & dix ſemaines ſoient équivoques pour la fixation de leur commencement à cauſe des expreſſions de la Prophétie; qu'elles le ſoient ſur le temps de leur expiration à cauſe de la diverſité des opinions ſçavantes: il n'importe. Cette différence eſt trop légére pour former une difficulté ſérieuſe. Mais le Fait invincible, le Fait que nul homme ne peut effacer, ni mettre en doute, c'eſt que quelque datte qu'on choiſiſſe, à quelque époque qu'on commence, à quelque point qu'on finiſſe, toûjours il demeure vrai que les ſoixante & dix ſemaines ſont écoulées. Or c'eſt à la fin de ces ſemaines que le Saint des Saints devoit recevoir l'onction ſacrée, que le Chriſt devoit naître, & mourir. Donc le Saint des Saints eſt venu, donc le Meſſie a paru, donc il a ſouffert la mort. C'eſt après ſon ſupplice que le Temple, & la Ville devoient être détruits. Ils le ſont. Donc le Réconciliateur a été donné. C'eſt au milieu de la derniére ſemaine que les oblations, & les cérémonies de la premiére alliance devoient ceſſer. Elles ſont abolies. Donc cette derniére ſemaine eſt paſſée. C'eſt après la durée totale des ſoixante

& dix ſemaines, que les Païens devoient être inſtruits. Ils l'ont été. Ils devoient reconnoître le Sauveur. Ils l'ont adoré. Que veut-on davantage? Que l'incrédule le diſe, s'il le peut. Mais ſi l'évidence le frappe enfin; ô Dieu, conſervez, arroſez ces premiéres ſemences, & par votre grace faites qu'elles croiſſent pour le ſalut.

Liv. II. Chap. VIII.

Réponſes aux difficultez des Juifs ſur cette Prophétie.

RIEN n'eſt plus fort contre les Juifs que le témoignage même de leurs peres qui dans l'origine, & avant toute prévention de controverſe, appliquoient unanimement au Meſſie l'Oracle que nous venons d'expoſer. Les Rabbins Barachias, Moïſe ben-Nachman, Samuël, n'ont pas douté que le Sauveur ſi ſouvent promis dans les ſaintes Ecritures, ne le fût encore, & plus expreſſément qu'ailleurs, dans le neuviéme Chapitre de Daniel. Comme les quatre cens quatre-vingt-dix ans marquez dans ſa Prophétie conduiſoient à la fin du quatriéme millénaire du Monde, c'étoit auſſi l'ancienne Tradition des Juifs que le Meſſie paroîtroit vers la fin du quatriéme millénaire, & environ deux mille ans après Abraham. Un Elie très-reſpecté par eux, quoique ce ne ſoit pas le Prophéte de ce nom, l'avoit ainſi enſeigné dès avant la naiſſance de JeſusChriſt, & la mémoire s'en eſt conſervée dans le Talmud.

In Bereſith Rabba. in Daniel. Epiſt. ad Rab. Iſaac.

Gem. Tract. San. C. II.

Liv. II. Chap. VIII.

Mais que ne peuvent pas des hommes une fois égarez, quand la lumiére a ceſſé de luire ſur eux? Les Juifs modernes ont tout tenté, tout épuiſé, tout écrit à tort & à droit pour enlever au Chriſtianiſme la preuve évidente de ſa Doctrine qu'il tire des livres de Daniel. Inutile effort. Plus ils inventent de ſubtilitez contre ſa Prophétie, & plus ils renoncent aux prédictions faites à leurs ancêtres; plus ils les détournent, & plus ils les accompliſſent, & démontrent la vérité de ce qu'elles diſent de leur aveuglement, & de leur chûte. Tant eſt vérifié à la lettre ce qui eſt écrit d'eux: qu'ils auront des yeux, & qu'ils ne verront pas; qu'ils garderont les livres, & qu'ils n'en auront pas l'intelligence!

Puiſqu'il entre dans mon plan de réfuter leurs rêveries, je vais raconter les plus ſoigneuſement répétées par eux, ou par les incrédules.

Premiére difficulté. *Vide Gal. de Arcan. Catho. verit. lib. 4. c. 14.*

La fâcheuſe contrainte où ſe trouve la Synagogue d'avoüer la juſteſſe de nos dattes, lui a fait imaginer d'abord que les ſemaines myſtérieuſes doivent s'entendre, non de ſemaines d'années, mais de ſemaines de dix années, enſorte que chaque ſemaine ſoit compoſée de ſoixante & dix ans, ce qui en feroit dans le tout quatre mille neuf cens. D'autres ont feint que c'étoient des années Jubilaires, chacune de cinquante ans. Quelques-uns ont été juſqu'à des ſemaines de cent ans par années ordinaires; d'où ils concluënt tous que les temps ne ſont pas encore arrivez, & que la Prophétie n'eſt par conſéquent ni contre eux, ni pour nous.

Liv. II. Chap. VIII. Réponſe.

Peut-on dire des choſes ſi peu graves, ſans ſentir ſoi-même combien en les diſant on s'expoſe à la dériſion publique? Ne tient-il donc qu'à dire au hazard tout ce qui ſe montre à l'imagination, ſans appeller le ſecours de la preuve, ni même celui de la vraiſemblance la plus légére? Car enfin, je demande ſur quoi peut être fondée cette opinion bizarre qui ſuppoſe des années décennaires, jubilaires, & ſéculaires. Voit-on dans les Prophétes; ne parlons point d'eux, voit-on même dans les ſonges du Talmud quelque éxemple d'une expreſſion pareille? Eſt-ce une maniére de compter en uſage chez aucun peuple profane? Je défie qu'on en trouve aucun veſtige dans toute la vaſte étenduë de l'Hiſtoire. D'où vient donc ce ridicule commentaire? Si l'on peut inventer aujourd'hui des ſemaines de cent ans, qui empêchera les Juifs à venir d'en faire de mille, & de dix mille, toûjours en augmentant, & à meſure qu'ils ſeront preſſez par le beſoin? Les Juifs d'aprêſent diſent de leurs ancêtres, qu'ils ont donné aux ſemaines Prophétiques des bornes trop courtes; ceux qui viendront, par la même régle, ou plûtôt par la même licence, diront de ceux-ci, qu'ils ſe ſont mal-à-propos renfermez en des limites trop étroites. Par de telles imaginations tout ſera comme à la merci du caprice, & la vérité n'aura plus de caractère. Quel ſyſtême eſt donc celui d'où naiſſent inévitablement ces conſéquences inoüies? Je lui laiſſe donner un nom.

Liv. II. Chap. VIII.

Mais il y a plus; s'il faut entendre les ſemaines Prophétiques chacune de dix, ou de cent ans, & même de plus, l'événement ſera contre elles. Pourquoi? C'eſt qu'il eſt prédit qu'à la fin des ſeptante ſemaines le Temple, & la Ville ſeront diſſipez. Or ce fait eſt paſſé. Il eſt dit encore qu'au même terme les ſacrifices ceſſeront, & ils ont ceſſé. Les ſemaines de dix, ou de cent ans par chaque année, feroient donc une durée manifeſtement éxorbitante. Cette concluſion eſt ſimple, mais je n'imagine pas ce qu'il ſeroit poſſible de lui oppoſer, & nous dirons toûjous aux Juifs, que ſi le Chriſt n'eſt pas venu, lui qui devoit précéder la déſolation du ſecond Temple, les Prophétes en qui ils eſpérent les ont trompez par de faux ſignes.

Seconde difficulté.

Pour ne ſe pas charger de cet excès inſoûtenable, en voilà d'autres qui expliquent la Prophétie du Temple, & qui nous racontent de nouvelles viſions. A les entendre, les ſoixante & dix ſemaines de Daniel commencent à la premiére deſtruction du Temple. Ils comptent enſuite ſoixante & dix années pour le temps qu'il fut enſeveli ſous ſes ruines, & quatre cens vingt ans depuis qu'il fut rétabli, juſqu'à la déſolation univerſelle cauſée par les Romains. Or, diſent-ils, ces nombres ajoûtez font celui de quatre cens quatre-vingt-dix. Donc c'eſt le Temple qui eſt l'objet de la Prophétie. De la ſorte raiſonnent les Rabbins Salomo Jarchi, Saadias Gaon, & le Talmud même.

Liv. II. Chap. VIII. Réponſe.

Mais pour moi j'ai quelque honte, je l'avouë, d'arrêter le Lecteur ſur de ſemblables paradoxes, & de réfuter ce qui ſe réfute de ſoi-même. N'eſt-ce pas aſſez que les Juifs nous étonnent par leur invincible obſtination, faut-il encore qu'ils trahiſſent leur ignorance, & qu'ils nous contraignent de leur en faire le reproche? Ils nous diſent que depuis la premiére juſqu'à la ſeconde deſtuction du Temple, il ne s'eſt écoulé que ſoixante & dix ſemaines. Qu'ils ouvrent leurs propres Annales, ils y verront Nabuchodonoſor renverſer Jéruſalem, & ſon Temple, à l'onziéme année du régne de Sédécias. Or depuis cette époque juſqu'à Tite, il y a non pas ſoixante & dix, mais quatre vingt-quatorze ſemaines d'années. Donc leur calcul excéde, & ne ſçauroit compatir avec la parole du Prophéte. On le voit, cette remarque toute ſeule emporte contre le Judaïſme une déciſion ſans replique; puiſque je la fonde ſur la Chronologie de ſa propre Hiſtoire.

Nabuchodonoſor détruiſit le Temple 598. ans avant Jeſus-Chriſt. Et Tite ne commença ſon régne qu'en 79. de l'Ere Chretienne.

Allons plus loin cependant. Eſt-il vrai que les autres circonſtances de la Prophétie conviennent au Temple, & le déſignent? Eſt-ce à lui que ſe rapporte la promeſſe du Chriſt Chef du nouveau peuple? Eſt-ce à lui que ſe rapporte la confirmation d'une alliance qui devoit abolir, & effacer l'ancienne? Eſt-ce à lui que ſe rapportent le retranchement, & la mort du Saint des Saints? Eſt-ce lui qui devoit être la Juſtice éternelle? Je ne cite ici que le Texte dans ſa ſimplicité originale,

Liv. II. Chap. VIII.

& encore ne le cité-je qu'en partie. Qui ne voit donc au premier regard combien eſt diſcordante, & mal aſſortie cette interprétation inéxacte qui gêne la Chronologie tout enſemble, & le ſens naturel, clair, & précis de l'Oracle ſacré?

Troiſiéme difficulté.

Auſſi les Juifs qui ſont venus après, ont bien apperçû que leurs prédéceſſeurs s'étoient écartez de la route véritable, & qu'il étoit ſans honneur de ſoûtenir ce qu'il eſt ſi facile de renverſer. Aben-Ezra ſi célébre parmi eux, s'eſt rangé pour nous contre ſes freres, & rejette en termes formels l'application des ſeptante ſemaines au Temple. Mais quand on a réſolu de diſputer, ſeulement par haine de parti, en changeant de ſyſtême on ne fait que changer d'erreur, & c'eſt ce qui arrive dans la queſtion préſente.

Pour ſe dégager tout d'un coup d'un texte qui les preſſe, les Juifs ont amené ſur la ſcéne un Agrippa deſcendu d'Hérode, & que les Romains firent mourir un peu avant la ruine de Jéruſalem. C'eſt cet Agrippa que quelques-uns nous donnent encore aujourd'hui pour le Chriſt prophétiſé par Daniel, parce que ce Prince étoit Chriſt par ſon titre de Roi.

Réponſe.

Nouvelle preuve d'aveuglement, nouvelle fable démentie par tout ce qu'il y a d'Auteurs accréditez. Où a-t-on vû que cet Agrippa deſcendu d'Hérode, ait été perſécuté per les Romains? Tout au contraire il fut eſclave aſſidu de leur parti, toûjours aimé des Empereurs, toûjours comblé de

Liv. II. Chap. VIII.

de leurs bienfaits, & juſqu'à ſa mort poſſeſſeur tranquille de ſes Etats, même après la ruine de Jéruſalem. C'eſt Tacite qui nous l'apprend, & ſi les Juifs ne veulent pas déférer à ſon témoignage, nous leur citons Joſéphe même. A qui donneront-ils créance, s'ils la refuſent à celui de tous leurs freres qui a jamais été le plus jaloux de la gloire de ſa patrie?

Tacit. Hi. lib. 5.

Joſeph. Bell. Jud. lib. 7

Un mot encore. Celui que Daniel annonce, doit être le Juſte, le Saint des Saints, & l'objet des Prophéties. Or, de grace, comment ces hauts titres ſe ſont-ils juſtifiez dans la perſonne d'Agrippa? Qu'a-t'il fait qui l'éléve au deſſus des autres hommes? A-t'il aboli les prévarications? Eſt-il devenu Chef d'un nouveau peuple? On n'oſe le dire, car il eſt impoſſible de rien montrer en lui qui approche de cette image. D'où vient donc qu'on s'expoſe à tant de mécomptes? C'eſt parce qu'on veut ſe défendre, & qu'au fond on ignore ce qu'on doit dire.

O Juifs, écoutez ceci. Le Chriſt prophétiſé par Daniel, doit être mis à mort par le peuple qui doit ceſſer d'être le peuple. Or je vous fais cette queſtion. Etes-vous innocens, êtes-vous coupables du meurtre d'Agrippa? Si vous en êtes coupables, comment dites-vous que ſa mort eſt le crime des Romains? Si vous en êtes innocens, pourquoi dites-vous qu'il eſt le Chriſt, puiſque le Chriſt véritable ne doit périr que par vos conſeils, comme le dit ici le Prophéte, en cela ſoûtenu de

Liv. II. Chap. VIII.

tous les autres? Des deux côtez la reſſource eſt donc fermée pour vous, & la cauſe Chrétienne eſt victorieuſe.

Perdus dans un labyrinthe ſans iſſuë, après s'être tournez de tous les ſens pour en ſortir, il a fallu venir enfin à ce mot terrible qui renonce à toutes les Prophéties, & faire un article de Foi de cette parole que tous les ſiécles liront avec ſurpriſe & avec horreur dans le Talmud : *Maudits ſoient ceux qui ſupputent les temps de l'arrivée du Meſſie.* Ainſi penſé-je voir dans la tempête le vaiſſeau jetté loin de ſa route, & le Pilote déſeſperé abandonner la trace de ſes calculs, aller où le hazard le porte, & s'envelopper de ſon trouble, en homme qui ne ſçait plus ni ce qu'il craint, ni ce qu'il cherche.

Gem. San. ix. Maimon. in Epit. Talmud.

Quatriéme difficulté.

Cependant, me direz-vous, il y a de l'obſcurité dans le texte de Daniel, & les commentaires qu'on eſt obligé de lui donner en ſont la preuve inconteſtable. Si les ſeptante ſemaines dont il parle étoient ſans ténébres, verroit-on ſi peu d'uniformité dans les diverſes explications que vous en rapportez vous-mêmes? Un Chronologiſte prendroit-il une datte rejettée par une autre, qui diſpute pour la préférence d'une époque différente? Aſſurément l'évidence ne compatit pas avec tant de variétez. La multiplicité des ſyſtêmes ſur un point, eſt la preuve déciſive qu'ils ſont tous arbitraires, & dès là ſans caractère de vérité. Il ſeroit donc mieux de faire comme les Juifs, d'abandonner la Prophétie de Daniel ſans en tirer d'avantage de part ni d'autre, & de la regarder comme un de ces endroits profonds & impénétrables, dont il faut déſeſperer d'avoir jamais l'intelligence parfaite.

Liv. II. Chap. VIII.

Réponſe.

Javoüe que les Sçavans ne conviennent pas entr'eux du point juſte, où les ſeptante ſemaines ont commencé. Mais je n'avoüe point que la Prophétie pour cela ſoit obſcure, encore moins qu'elle doive être laiſſée comme une énigme inacceſſible à nos conceptions. Le texte eſt auſſi clair qu'il le peut être ; l'Hiſtoire profane eſt ſeule comptable des diverſitez de ſupputation qu'elle occaſionne parmi les Doctes. Si elle s'accordoit avec elle-même, nous ſerions bien-tôt unanimes dans nos opinions. Mais quand les Annales anciennes ſe contrarient ſur les dattes, eſt-il ſurprenant que nos Auteurs ſe trouvent quelquefois en oppoſition ſur leurs calculs?

Après tout, à quoi vont toutes ces différences qu'on voudroit donner ici comme déciſives? A huit ou neuf ans au plus. Un ſi court eſpace peut-il donc faire une importante difficulté ſur un compte de quatre cens quatre-vingt-dix années? Où eſt le point chronologique, s'il roule ſur un fait ancien, qui n'offre plus de diverſité de ſentimens parmi ceux qui le traitent? On ne voit que ces petits combats de Critique dans les Ouvrages deſtinez aux éclairciſſemens de Chronologie. Faudra-t'il pour cette raiſon abandonner

Liv. II. Chap. VIII.

comme énigme impénétrable toute l'Hiſtoire des premiers temps, & tourner contre elle préciſément ce qui ſert le plus à nous en applanir les routes? Perſonne au monde n'oſeroit tenir ce langage, & cependant on le hazarde indirectement ici. Pourquoi ? Parce qu'il s'agit d'une prédiction dont on ſeroit bien aiſe, s'il étoit poſſible, d'infirmer ou d'éluder la force. Mais elle ſubſiſtera, quoi qu'on diſe, en monument éternel de la vérité de l'Evangile. Nous avons, après d'autres plus habiles, ouvert un ſyſtême ſimple & correct qui concilie ſans embarras l'Hiſtoire ſainte, & l'Hiſtoire profane, qui remplit ſans excès ni diminution les ſeptante ſemaines réduites en ſemaines d'années, & qui loin de contraindre la ſuite des Rois de Perſe, l'éclaircit au contraire; & mieux que tout autre met en évidence la juſte durée de leur Régne. Pourquoi diſputer davantage? *Dieu*, dit un grand Prélat, *a tranché la difficulté, s'il y en avoit, par une déciſion qui ne ſouffre aucune replique. Un évenement manifeſte nous met au deſſus de tous les raffinemens des Chronologiſtes, & la ruine totale des Juifs qui a ſuivi de ſi près la mort de notre Seigneur, fait entendre aux moins clairvoyans l'accompliſſement de la Prophétie.*

Monſ. de Meaux Hiſt. Uni. 2. part.

CHAPITRE IX.

Que JESUS-CHRIST *eſt né d'une Vierge, ſelon qu'il avoit été prédit.*

Liv. II. Chap. IX.

CEux qui voudroient que le Meſſie fût né au milieu des grandeurs, environné de la pompe, & tout brillant de l'éclat que le monde admire, trahiſſent bien plus la baſſeſſe de leurs idées, qu'ils ne montrent l'élévation de leurs ſentimens. Dieu qui eſt le ſeul grand, & à qui ſeul il appartient auſſi d'apprendre où réſide la vraye grandeur, ne conſulte pas nos vaines penſées quand il éxécute ſes deſſeins, & que ſortant, pour ainſi dire, de ſon éternel ſécret, ſa puiſſance manifeſte aux hommes les conſeils de ſa ſageſſe. Il choiſit, non les voyes que demanderoit notre aveugle prudence, mais celles qui expriment le mieux l'infinité de ſes perfections, & la beauté de l'Ordre. Il agit en Dieu; c'eſt-à-dire par des coups *de ſa main puiſſante, & de ſon bras étendu*, comme il le dit lui-même. Il s'annonce par les prodiges qu'il fait marcher devant lui, & laiſſant la Nature & ſes loix, ſans rien emprunter d'elles, ſans écouter nos préjugés, ſans conſulter nos penchans, il imprime à ſon oeuvre ce caractère de majeſté qui tout d'abord en démontre l'auteur.

Ainſi quand il ſera venu ce moment marqué dès les jours de ſon éternité, ce moment heu-

Liv. II. Chap. IX.

fait des œuvres que perſonne n'avoit faites avant lui? Il eſt *Conſeiller* par excellence, parce qu'il eſt la ſageſſe de ſon Pere, & que par lui ſe ſont conſommez les décrets du très-Haut. C'eſt lui *qui éclaire toute intelligence qui entre à la vie*; c'eſt lui qui calme, qui conſole, qui releve les cœurs abbatus, qui leur enſeigne toute vérité par l'efficace & l'onction de ſon Eſprit. Il eſt *le Fort*, non ſeulement, parce que *nul ne lui peut ravir ceux*

Joan. C. 10 ℣. 28.

que ſon Pere lui à donnez, mais encore parce que

Id. C. 1.

tout a été fait par lui, & que ſans lui rien n'auroit été fait de ce qui a été fait. Il eſt *le Fort*, parce que *toute puiſſance lui a été confiée dans le Ciel & ſur la terre*; parce que rien ne réſiſte à ſa parole, que la nature entiére obéit à ſa voix, qu'il appelle les prodiges, & les prodiges viennent; jamais arrété ni contraint par la matiére, qu'il tourne, qu'il arrange, qu'il façonne, qu'il meut, & qu'il diſpoſe comme il lui plait. *Il eſt le Pere du ſiécle futur*, c'eſt-à-dire de ce nouveau Peuple dont il eſt le Légiſlateur par ſes divines leçons, de ce peuple heureux qui croit en lui, & qu'il doit faire à jamais régner avec lui. Sans lui tout le fruit de la création étoit perdu pour les hommes, & les biens du ſiécle à venir que Dieu réſerve à ceux qu'il aime, étoient à notre égard comme s'ils n'étoient point. Sans lui, le tombeau ſeroit notre éternelle demeure, & le jour, quand la mort nous l'a ravi, ne luiroit plus pour nous. La réſurrection de nos corps eſt le préſent que nous fait la

la ſienne. Il change une maiſon fragile & terreſtre, en une maiſon éternelle & céleſte. Il eſt la cauſe & le modéle de la gloire dont nous ſerons revêtus; il ſera le pere dont nous ſerons tous les enfans par un nouveau genre de création, & ſa famille immortelle n'aura beſoin que de lui pour ſubſiſter au de là des temps. Il eſt *le Prince de la paix*; car il a ſeul réconcilié le Ciel avec la terre, ſeul il a formé ces nœuds de concorde qui nous uniſſent; il a ſeul établi ces loix de charité bienfaiſante qui ne font plus de tous les ſiens qu'un même cœur, un même eſprit, une même volonté. Il n'y a de paix que dans ſon Royaume, parcequ'il y gouverne *dans la juſtice*, & qu'il en inſpire l'amour. Il n'y a que confuſion & trouble ailleurs, parceque c'eſt le régne de la cupidité, que l'amour effréné de ſoi-même y domine, & qu'il y autoriſe l'orgueïl à ſe faire le centre de tout. Achevons il eſt *Dieu*. Par ce mot tout eſt dit. Il eſt Dieu, non point dans un ſens éxagéré, vague, & impropre, mais en nombre ſingulier, abſolûment, ſans reſtriction, ſans métaphore, & ſans figure; le Dieu unique, le Dieu ſuprême. *Son égalité avec* ſon Pere n'eſt point *une uſurpation.* La *Divinité entiére & pleine* réſide, *habite en lui* ſans diviſion & ſans partage. Il eſt Dieu, mais Dieu & homme, *le Verbe fait chair*, le véritable *Emmanuel*. Il eſt Dieu, & il a fallu nous en avertir, de peur que ſon humilité, ſon application à ſe cacher, ſes abbaiſſemens, ſes ſouffrances, ſes pro-

Liv. II. Chap. IX.

Ad Philip. C. 2. ℣. 5. 6.

Liv. II. Chap. IX.

fondes amertumes, & les ignominies qui terminé-rent ſa courſe mortelle, ne nous fuſſent une occaſion de le méconnoître. Il eſt donc celui que le Prophéte avoit en vuë, celui enfin qui a rempli toutes les circonſtances, toute l'étenduë, tout le merveilleux de la prédiction.

Mais nous éxagérons peut être; & ce qui, ſelon nous, s'explique ſi naturellement de Jeſus-Chriſt, ſeroit ſuſceptible de quelque autre ſens qui ne le regarde pas? A Dieu ne plaiſe que nous ſongions à le diſſimuler; nous avoüons qu'ici nous avons à combattre les Juifs, dont les difficultez ſont ſpécieuſes. Nous convenons qu'il s'eſt trouvé des Chrétiens habiles, à qui la Prophétie que nous expliquons n'a pas ſemblé déciſive pour la cauſe de l'Evangile; & que nous-mêmes, car à quoi bon le taire, nous avions, à deſſein, omis d'en parler dans la premiére édition de cet Ouvrage, retenus par la crainte de ne rien dire d'aſſez tranchant ſur une matiére de cette importance. Mais aujourd'hui que nous l'avons approfondie davantage, & que nous nous flattons de la poſſéder mieux, nous ne feignons point d'avancer que ni les Juifs, ni les ſçavans Critiques dont nous allons rapporter les ſentimens, n'ont rien oppoſé qui infirme, tant ſoit peu, la force de la Prophétie dont il eſt queſtion. La voici toute entiére, après que nous aurons mis le lecteur au fait de ce qui en fut l'occaſion.

Sous le régne d'Achaz, le Royaume de Juda

ſe trouva réduit aux plus grandes extrémitez. Ce Prince attaqué par les Rois de Samarie & de Damas, étoit ſans forces pour ſe défendre, & ne voyoit de reſſources pour lui que dans le Roi d'Aſſyrie dont il ſongeoit à ſe procurer le ſecours. Ce fut alors que le Seigneur dit à Iſaie. *Allez au devant du Roi Achaz, avec Jaſub votre fils, & dites-lui de ne pas craindre ces deux queuës de tiſons fumans, Raſin Roi de Syrie, & Phacée Roi d'Iſraël, parcequ'ils n'éxécuteront point leurs mauvais deſſeins contre Juda.* Iſaie obéit; & comme Achaz ſe défioit de ſes promeſſes, le Prophéte lui dit: *demandez au Seigneur un ſigne au plus haut du Ciel, ou au plus profond de la terre: je n'en demanderai point, répondit Achaz, & je ne tenterai point le Seigneur. Ecoutez donc, Maiſon de David*, repartit Iſaie, *N'eſt-ce pas aſſez que vous ſoyez à charge aux hommes, ſans l'être encore à mon Dieu? C'eſt pourquoi le Seigneur va vous donner un ſigne. Une Vierge concevra & enfantera un fils, & ſon nom ſera Emmanuel; il ſe nourrira de beurre & de miel, juſqu'à ce qu'il ſçache diſtinguer le bien du mal; car avant que cet enfant ſçache diſcerner le bien du mal, cette terre que vous avez en horreur ſera delivrée de ces deux Rois....* Iſaie prit deux témoins, & écrivit en leur preſence: *Hâtez-vous de prendre les dépoüilles.* Il s'approcha de la prophéteſſe ſon épouſe, elle conçut & enfanta un fils; *& le Seigneur lui dit: appellez-le, Hâtez-vous de prendre les dépoüilles.* [Chaſch-bas;] *car avant que cet enfant*

Liv. II. Chap. IX.

Iſai. C. 7. ℣. 3.

Ibid. ℣. 11.

Ibid. ℣. 13.

Iſai. C. 8.

Liv. II. Chap. IX.

ſçache appeller ſon pere & ſa mere, je detruirai la force de Damas, & je livrerai les dépoüilles de Samarie au Roi des Aſſyriens. Iſaïe portant enſuite la parole aux peuples de Juda, leur dit : *Me voici moi, & les enfans que le Seigneur m'a donnez pour être des ſignes, & des prodiges en Iſraël, de la part du Dieu des armées qui habite en Sion.* Puis il parle de la vengeance que le Seigneur devoit éxercer contre les deux Princes qui faiſoient la guerre à Juda, du bonheur futur de ce Royau-

Iſai. C. 9. me, & il ajoûte : *Car il nous eſt né un fils, un jeune enfant nous a été donné, l'Empire a repoſé ſur ſes épaules; ſon nom ſera l'admirable;* & le reſte que j'ai rapporté plus haut. Voilà dans toute ſon étenduë la Prophétie que nous avons à développer. Le point eſt de ſçavoir ſi, excluſivement à Jeſus-Chriſt, elle a un ſens littéral qui ſe ſoit trouvé rempli du temps du Prophéte, ou ſi Jeſus-Chriſt en eſt le ſeul, du moins le principal objet. Je dis le ſeul, ou du moins le principal, & je ſupplie le lecteur d'obſerver ces termes; ils ſont ici d'une extrême conſéquence.

Suppoſons en effet, comme le prétendent les Juifs, & comme auſſi nous le réfuterons bientôt, que la prédiction qu'on vient de lire ſe puiſſe entendre à la lettre de l'épouſe d'Iſaïe. Suppoſons avec eux que le fils qui naît d'elle ſoit tout à la fois *Emmanuel*, & *Hatez-vous d'ôter les dépoüilles*. Je maintiens que dans cette ſuppoſition même, la Prophétie reſteroit toujours, & d'une façon

particuliére, appliquable à Jeſus-Chriſt; il eſt aiſé de le faire entendre. Liv. II. Chap. IX.

Dès les jours de Jeſus-Chriſt & même auparavant, les Juifs étoient accoûtumez aux applications allégoriques & figurées de l'Ecriture. Cé-toit parmi eux une perſuaſion commune, un ſentiment général que les Auteurs Sacrez étoient ſuſceptibles preſque par tout d'un double ſens; qu'au delà du littéral qui s'offre le premier à l'eſprit, il y en avoit un autre plus caché, plus profond, plus important, & à le bien prendre, plus direct, plus conforme à l'intention de l'Auteur. Ce que penſoit la Synagogue ſur ce point dès les temps les plus reculez, elle le penſe encore aujourd'hui. Elle reconnoît, par éxemple, que le Meſſie doit réſuſciter, & elle le reconnoît, parce qu'autrement il ſeroit impoſſible d'accorder les Ecritures qui marquent clairement & ſa mort & ſon régne éternel. Mais quelle preuve donne-t'elle qu'il reſſuſcitera? Nul autre que le prodige arrivé dans la perſonne de Jonas. Ce prodige n'étoit pourtant pas en lui même une réſurrection proprement dite, ce n'en étoit que le type & la figure. Donc il y a, de l'aveu des Juifs, des figures qui ſe tournent en preuves, des actions prophétiques qui devoient s'accomplir de nouveau dans l'hiſtoire du Meſſie, quoique déja elles euſſent eu leur premier accompliſſement dans quelqu'un des perſonnages de l'hiſtoire Sainte. Or telle ſeroit ici la naiſſance d'*Emmanuel*, ou de *Hatez-vous de prendre les dépoüilles*. J'en donne la raiſon.

LIV. II. CHAP. IX.

D'une part, la virginité de la mere du Meſſie étoit néceſſaire pour l'accord des Prophéties entre elles, comme je le ferai voir à la fin de ce Chapitre. De l'autre, Dieu vouloit l'annoncer, & la confirmer par une figure. Mais parcequ'il n'y a rien dans l'ordre naturel qui puiſſe repréſenter l'enfantement d'une mere Vierge, il a fait prédire qu'une Vierge concevroit & enfanteroit. Que cette Vierge ſoit la femme d'Iſaïe, ſelon que le prétendent les Juifs, qu'importe? Qu'elle conçoive & qu'elle enfante à la maniére ordinaire, qu'importe encore? Ne ſuffit-il pas qu'elle puiſſe être la figure d'une Virginité féconde, comme la célébre circonſtance de l'Hiſtoire de Jonas eſt la figure de la reſſurrection du Meſſie? J'ai donc eu raiſon de dire que, même en avoüant que la Prophétie, priſe dans le ſens littéral, regarde l'épouſe d'Iſaïe, les Juifs n'en peuvent tirer d'avantage contre nous. Il faut ſelon leurs propres principes, & malgré notre aveu, convenir que rien n'empêche que la prédiction ne puiſſe s'expliquer de la naiſſance du Meſſie, figuré par le fils du Prophéte; de la Virginité féconde de Marie, figurée par la maternité miraculeuſe de l'épouſe d'Iſaïe; & enfin de la délivrance du genre humain, repréſentée par celle de Juda. Que s'ils oppoſent que toutes les circonſtances de cette figure ne quadrent pas dans une extrême préciſion avec celles qui doivent accompagner la naiſſance du Meſſie, je leur dis à mon tour: ſelon vous mêmes, Salomon eſt le plus parfait ſymbole, & la plus reſſemblante image du Libérateur. En combien de ſens néanmoins en eſt-il différent? Combien de traits dans l'un, dont vous ne ſçauriez montrer de veſtiges dans l'autre? Exiger ici que le Type ſe rapporte en tout à ce qu'il repréſente, ce n'eſt donc pas attaquer nos principes, c'eſt renverſer les vôtres; c'eſt les démentir; c'eſt incidenter contre la bonne foi. Après ce court éclairciſſement que j'ai cru néceſſaire, je reviens à mon premier objet; je prouve que la prédiction ne regarde que Jeſus-Chriſt ſeul, & que toute autre application ſe contredit, ou ſouffre des difficultez invincibles.

LIV. II. CHAP. IX.

Iſaïe parle de trois enfans; de deux qui ſont les ſiens; *Sear-Jaſub*; *Maher Scalal-Chaſc-bas*; & *d'Emmanuel*. Il n'y a point de diſputes ſur le premier dont le nom ſignifie, ou, *le reſte reviendra*, pour marquer que le peuple qui devoit être emmené captif à Babylone, en reviendroit; ou, *celui qui reſtera ſe convertira*, pour faire entendre qu'après la délivrance de Juda, les reſtes de ce peuple ſe convertiroient au Seigneur ſous le régne d'Ezéchias. *Iſai. C.* 10. ℣ 22. Mais il ſemble plus difficile de ne pas confondre *Chaſc-bas* avec *Emmanuel*. S'il étoit vrai qu'ils ne fuſſent que le même enfant ſous divers noms, envain chercherions nous ici le fils de Marie. Celui du Prophéte rempliroit toutes les circonſtances de la prédiction. Tout au contraire ſi *Chaſc-bas* eſt différent *d'Emmanuel*, il n'y a plus à con-

Liv. II. Chap. IX.

teſter, celui-ci eſt évidemment le Libérateur tant promis, & le Dieu des Chrétiens. Or je dis qu'ils portent l'un & l'autre des caractères trop diſtinctifs pour s'y méprendre.

Et d'abord, outre les divers noms dont ils ſont appellez, la mere de l'un eſt préciſement marquée, & celle de l'autre ne l'eſt pas. L'un eſt le gage actuel & préſent de la délivrance prochaine de Juda, l'autre n'en eſt que le ſigne éloigné. La naiſſance de l'un, parce qu'elle devoit arriver bientôt, eſt dattée en préſence de deux témoins, & la naiſſance de l'autre n'eſt point déſignée par ce caractère ſpécifique. L'un n'étoit que du pays, & de la tribu de Juda, l'autre y devoit naître auſſi, mais

Id. C. 8. ℣. 8.

il en étoit le ſouverain. L'un aſſûroit une paix qui ne devoit durer qu'un temps, l'autre devoit dans ſon Empire en établir une qui n'auroit point de fin. L'un eſt décidé fils du Prophéte, l'autre, je l'ai deja dit, eſt *l'Admirable*, le *Conſeiller*, *Dieu*, le *Fort*, le *Pere du ſiecle futur*. *Chaſc-bas* & *Emmanuel* ne ſont donc pas le même enfant, & la différence de leurs caractères marquée dans Iſaïe, demande évidemment qu'on les diſtingue.

Il y a plus; le Prophéte ne ſe borne pas à dire que la *Vierge ſera enceinte*. Il va plus loin. Il annonce cet événement comme un ſigne de miſéricorde, comme le ſigne que Dieu a réſolu de conſerver ſon peuple, comme un ſigne propre à raſſûrer le cœur d'Achaz, un ſigne que le très-Haut donne lui même, un ſigne enfin que le Roy conſterné

conſterné n'oſe demander au Prophéte; *je ne demanderai point de prodige, & je ne tenterai point Dieu.* Or la naiſſance d'un enfant qui entre au monde à la maniére accoutumée, peut-elle être donnée, peut-elle être reçuë comme le ſigne miraculeux d'une délivrance inattenduë, le ſigne qu'on ne puiſſe confondre avec les moyens naturels, & qui marque inconteſtablement l'œuvre particuliére de Dieu? Etoit-ce aſſez déſigner cet enfant que de dire pour le caractériſer, qu'il ſe *nourriroit de beurre & de miel?* Ces alimens n'étoient-ils pas communs à tous les enfans du pays? Et le fils du Prophéte étoit-il par là diſtingué de la foule des autres? Ce n'eſt donc pas de *Chaſc-bas* qu'Iſaïe a voulu parler dans la peinture du merveilleux enfant dont il trace les grandeurs. Un plus noble objet lui étoit offert. Il en préſente lui-même un plus auguſte, quoiqu'un peu voilé, à la maniére des Prophétes, & cet objet, je le demande, quel eſt-il? Si non Jeſus-Chriſt le véritable *Emmanuel*; le vrai Melchiſedec: ſans pere ſur la terre, ſans mere au Ciel; le ſeul, depuis l'origine des ſiécles, caractériſé par le titre glorieux de fils d'une Vierge; le ſeul innocent & ſans tache par le droit de ſa naiſſance, & déſigné par les autres Prophétes partous les mêmes priviléges qu'Iſaïe lui donne ici.

Liv. II. Chap. IX.

Id. C. 8. ℣. 12.

Jerem. C. 31. ℣. 22. Ezech. C. 44. ℣. 2. 3.

Pour détruire une interprétation ſi natutelle & ſi ſimple, on a tout imaginé, tout tenté, tout

LIV. II. CHAP. IX.

employé. Mais à quoi tant d'efforts ont-ils conduits. On le va voir ; à rendre la prophétie plus éclatante, & notre cause plus victorieuse encore. Commençons par ce qui semble ici le plus décisif à quelques-uns.

Premiere difficulté.

Ils nous accusent d'infidélité, de partialité du moins, dans la maniére dont nous traduisons le texte d'Isaïe d'apres S. Matthieu. Le mot *Alma*, que nous rendons Par celui de *Vierge*, est, disent-ils, un de ces termes généraux dont la signification varie, & qui se prend quelquefois dans un sens, quelquefois dans un autre ; tantôt pour une fille chaste & inconnuë aux hommes ; tantôt pour une jeune personne, indépendemment de sa virginité ; souvent même pour une fille dont l'innocence n'a point été sans atteinte. Or s'il en est ainsi, le sens que nous donnons aux paroles du Prophéte n'a pour fondement qu'une explication arbitraire ; & pour la renverser, il ne faudra que lui en opposer une autre, également fondée sur l'interêt de la cause qu'on voudra soûtenir : car où les termes ne sont pas restrains par leur nature à un seul & unique sens, rien ne gêne la liberté de les prendre dans l'une des significations qu'ils comportent, & que l'usage leur a laissées.

Réponse.

Cette objection mille fois répétée, & toujours produite avec confiance, n'est pourtant qu'une fausse allégation ; & sans vouloir plus qu'il ne me convient, me faire honneur d'une érudition Rabbinique sur la valeur des termes,

LIV. II. CHAP. IX.

j'oserai dire que celui dont il s'agit, n'a presque jamais signifié dans la langue originale qu'une Vierge, en prenant ce dernier mot dans toute la rigueur ; & que parmi les Hébreux il étoit l'un des termes qui désignoient le plus précisément une fille non mariée. C'est en ce sens qu'il est employé dans la Genese, où Rébecca est appellée indifféremment tantôt *Bethoula*, & tantôt *Alma*. C'est en ce sens encore qu'il est appliqué dans l'Exode à la sœur de Moïse. *Alma* dérive en effet d'une racine qui veut dire être à l'abri, caché, renfermé. Même dans la langue Punique qui est, comme on le sçait, la même originairement que l'Hébraïque & la Phénicienne, il a tout le même sens & la même signification. Sur ce principe, S. Jerôme (*a*) dont on ne contestera pas le sçavoir en matiére de critique sur les langues anciennes, décide aussi que le Prophéte, dans l'endroit que nous discutons, n'employe pas

Genes. C. 24.

Exod. C. 11.

(*a*) Ergo Alma non solum puella, sed cum ἐπιτάφει Virgo abscondita dicitur & secreta, quæ nunquam virorum patuerit aspectibus, sed magnâ parentum diligentiâ custodita sit. *Hyer. in Isai. C. 7.*

Alma quod interpretatur Abscondita, id est Virgo nimiâ diligentiâ custodita, majoris mihi videtur laudis esse quàm Virgo. Virgo quippe, juxta Apostolum, potest esse corpore, & non spiritu. Abscondita vero quæ virgo est, ἐπιτάφει virginitatis habet ; ut & Virgo sit & abscondita, & quæ abscondita est juxta idioma Linguæ Ebrææ, consequenter & Virgo est. Quæ autem Virgo, non statim sequitur ut abscondita sit. *Idem. in Tradit. Ebraic.*

Ostendant igitur Judæi in scripturis aliquid positum Alma, ubi adolescentulam tantum, & non virginem sonet, & concedimus eis illud quod in Isaia apud nos dicitur : Ecce Virgo concipiet & pariet, non absconditam Virginem sed adolescentulam significare jam nuptam. *Ibid.*

Liv. II. Chap. IX.

le terme de *Bethoula*, qui marque ſimplement une fille, mais celui d'*Alma*, le ſeul propre à repréſenter une Vierge qui n'a jamais paru aux yeux des hommes.

La raiſon qui dans l'origine a fait donner aux Vierges le nom de cachées ou de renfermées, eſt d'ailleurs naturelle & ſimple. On ſçait que dans les ſiécles reculés & ſurtout dans l'Orient, les filles n'habitoient que l'intérieur de la maiſon le plus ſécret, & le moins expoſé. Religieuſement gardées dans l'enceinte domeſtique, elles n'en ſortoient qu'en des occaſions extrémement rares, & preſque jamais qu'au jour où leur famille leur donnoit un époux. Encore le mariage même n'avoit-il pas toujours le privilége de les affranchir de cette auſtère tutelle. Quelquefois, lorſqu'elles étoient trop jeunes, elles rentroient pour quelque temps ſous la garde de leurs meres : ou lorſqu'il étoit à craindre qu'un attachement trop tendre n'amollît le cœur de l'époux, s'il étoit libre d'entretenir ſa femme au gré de ſes deſirs, une ſcrupuleuſe précaution ne lui permettoit des entrevuës que de loin en loin, & toujours courtes & rapides. L'Hiſtoire & la Fable ne ſont remplies que de faits qui dépoſent de cet uſage. On le voit clairement dans les avantures, par exemple, de Danaë, d'Héro, & des filles de Lycoméde. Héſiode, Euripide, Horace, Catulle, Euſtathe rappellent cent fois à cette coûtume, & Phocylide en parle comme

Pharnut. de Nat. Deor. de Nept.

Heſiod. Euripid. in Phœniſſ. Horat. l. 3. Ode. 16.

d'une eſpéce de loi qu'il n'étoit permis à perſonne de violer. Sans chercher dans les Ecrivains profanes les preuves, & les témoins de ce que nous avançons, les Livres Sacrez nous en fourniſſent eux-mêmes. Il eſt parlé dans le livre d'Eſther de la demeure particuliére deſtinée aux Vierges chez les Perſes, & des Eunuques qui veilloient ſur elles. Le premier livre des Rois raconte qu'Amnon épris d'un amour inceſtueux pour Thamar, tomba dans une langueur qui le conſumoit, & le texte ajoûte : parce que Thamar étoit jeune, il crut impoſſible de forcer la demeure qui la renfermoit. Ce qui donne lieu à Joſéphe de faire obſerver combien chez les Juifs étoient ſévéres les mœurs antiques dans l'éducation des Vierges. Remarque conforme à celle qui ſe trouve dans les Macchabées, où l'Auteur, pour nous peindre avec plus de force les extrémités où le peuple étoit réduit par Antiochus, dit que les Vierges mêmes, qui *auparavant étoient étroitement renfermées*, ſortoient en foule, & couroient vers le Grand Prêtre Onias, rempliſſant tout & de leurs cris & de leurs pleurs. Après tant d'autoritez & de ſi poſitives, nous ſommes donc en droit de ſoûtenir qu'*Alma* ne ſignifie, qu'une Vierge, que c'eſt un des termes qui en expriment le plus nettement l'idée, que jamais il ne s'employe pour marquer une jeune perſonne engagée dans le mariage, & qu'enfin ſa ſignification

Liv. II. Chap. IX.

Catull. Carm. Nupt. Euſtath. Erot. Lib. 3. & 5. Phocylid. in Præcep. Eſther. C. 11. ℣ 11. 15.

1. Reg. C. 13. ℣. 2.

Joſeph. Antiq. L. 7. C. 7.

2. Macch. C. 3. ℣. 19. 3. Macch. C. 1. ℣. 8.

n'eſt point arbitraire, mais fondée ſur les textes mêmes de l'Ecriture que j'ai rapportez.

J. Bodin. Colloq. Heptaplo. Part. 5.

Non, diſent encore les contradicteurs, ce n'eſt point le mot *Alma* que les Hébreux employent, quand ils veulent proprement déſigner une Vierge; la preuve en eſt évidente par les textes du Cantique des Cantiques. Il y eſt dit que les filles, *Alamoth*, aſſiſtoient à des concerts paſſionnez & tendres. Or le moyen de croire que Salomon eut repréſenté des Vierges ſous un perſonnage ſi oppoſé à leur pudeur! Il eſt dit encore, que dans le Palais réſervé aux femmes du Roi, *il y a ſoixante Reines, quatre-vingts concubines*, & qu'à l'égard *des filles*, Alamoth, *elles y ſont ſans nombre*. Cependant qui peut penſer que celles qui habitoient une pareille demeure fuſſent des Vierges dignes de porter ce nom, & qu'elles euſſent conſervé leur innocence dans un lieu ſi viſiblement deſtiné à ſa perte?

Cant. C. 1. ℣. 3.

Ibid. C. 6. ℣. 7.

Mais loin que ces paſſages ayent contre nous toute la force qu'on leur croit, je ſoûtiens qu'ils ne pourroient être plus favorables à l'opinion que je défends. Et pour commencer par le dernier, il me ſuffit d'un mot. C'eſt qu'il faut bien rendre ici le terme, *Alamoth*, par celui de Vierges, puiſqu'il y a trois ordres de femmes clairement diſtinguez dans le texte. Si les unes ni les autres n'avoient conſervé leur virginité, pourquoi mettre de la différence entr'elles? Pourquoi ne pas placer au rang des *Reines*, ou dans la

claſſe des *concubines*, ces *filles* ſans nombre dont on fait pourtant un ordre à part? C'eſt donc que les premiéres avoient franchi les bornes de la pudeur, & qu'il n'y avoit que le terme d'*Alamoth* qui pût convenir à celles qui n'étoient point coupables encore d'une pareille chûte.

A l'égard de cet autre paſſage de Salomon où il eſt dit, que les filles, *Alamoth*, aſſiſtoient à des chœurs dont la muſique exprimoit de tendres ſentimens, il ſeroit téméraire d'en conclure qu'elles n'étoient pas Vierges. Une conſéquence ſi précipitée ne feroit que découvrir une ignorance profonde des mœurs anciennes. On lit partout que dans les premiers temps, les jeunes hommes & les jeunes filles accompagnoient aux nôces, ceux-là le nouvel époux, celles-ci la nouvelle épouſe, & qu'on y mêloit des chans innocens à des danſes graves & modeſtes. Ces fêtes, en quelque ſorte conſacrées, avoient pris naiſſance chez les Orientaux, peut-être même chez les Juifs, d'où bientôt elles paſſérent chez les autres peuples. Théocrite dans l'Epithalame d'Héléne; Ariſtænéte dans le récit des amours d'Aconce & de Cydippe; Catulle dans l'Epithalame de Manlius & de Julie, (*a*) y repréſentent les jeunes filles dont les voix ornent la fête, & le

(*a*) Vos item ſimul integræ
Virgines, quibus advenit
Par dies, agité, in modum
Dicite.... *Catull. Epith. Manl. & Jul.*

Liv. II. Chap. IX.

dernier les qualifie nommément du titre de Vierges pures. Quel inconvénient trouvez-vous donc à regarder comme Vierges, ces filles dont parle Salomon ? Parcequ'elles forment des Chœurs dans les nôces de leurs compagnes, ou dans les autres cérémonies également réligieuſes, eſt-ce une raiſon pour les dégrader de ce titre?

C'eſt, dites-vous, qu'au lieu du mot *Alma*, c'eſt celui de *Bethoula* que les Hébreux employent, toutes les fois qu'ils ont à caractériſer une Vierge. Vous vous trompez. Loin que ce dernier terme ſoit fixé toujours à cette unique acception dans l'Ecriture, elle offre divers éxemples du contraire. Et pour n'en rapporter qu'un, j'y trouve un endroit où *Bethoula*, ce mot qui, ſelon vous, ne devroit jamais ſignifier qu'une fille, eſt employé cependant pour déſigner une veuve. Joël ne dit-il pas en effet, que les Vierges couvertes de ſacs, pleurent la mort de leurs jeunes époux ? *Plange quaſi virgo* [Bethoula] *accincta ſacco, ſuper virum pubertatis tuæ.* Je citerai encore un autre paſſage, puiſque ma mémoire me le rappelle, c'eſt celui où Judith, parlant des enfans, les appelle *les fils des jeunes filles ; filii puellarum* [toujours *Bethoula*] *compunxerunt eos.* Ou rien ne prouve, ou ces textes démontrent que *Bethoula* n'a point cette ſignification rigoureuſe, préciſe, & reſtrainte qu'on ſe plait à lui donner ; puiſque les Hébreux s'en ſervent pour marquer tantôt une fille, tantôt

Joël. C. 1. ℣. 8.

Judith. C. 16. ℣. 14

tôt une femme mariée, & même quelquefois une veuve.

Liv. II. Chap. IX.

Vous ajoûtez que dans le paſſage d'Iſaïe que nous diſcutons, ni Aquila, ni Symmaque, ni Théodotion n'ont traduit le mot *Alma* par celui de *Vierge*, qu'ils ont employé, non le terme qui dans le Grec porte cette acception préciſe, mais celui qui ſignifie ſeulement une jeune perſonne, ſoit qu'elle ait conſervé, ſoit qu'elle ait perdu ſa virginité ; qu'enfin, pour notre intérêt, & à l'éxemple de l'Evangéliſte, nous nous permettons une traduction libre, contraire à celle des plus célébres interprétes.

Mais vous qui parlez de la ſorte, pourquoi feignez-vous d'ignorer des faits plus évidens que le jour ? Eſt-ce pour en impoſer à ceux qui ne ſeroient pas aſſez inſtruits ? La verſion que vous attaquez, peut-elle être ſuſpecte dans l'Evangéliſte ? Lui qui n'a fait que ſuivre celle des Septante publiée, autoriſée trois ſiécles avant Jeſus-Chriſt, & dans un temps où il ne s'agiſſoit que de rendre la vérité de l'Ecriture dans le ſens le plus ſimple, & ſelon que les eſprits en étoient naturellement frappez? Cette verſion n'étoit-elle pas en honneur dans toutes les ſynagogues ? N'étoit-elle pas luë dans l'Aſie, dans la Gréce, partout où l'Hébreu & le Syriaque n'étoient pas connus, & où néanmoins les ſynagogues de Jéruſalem & de Syrie fréquentoient chaque jour? Elle étoit donc approuvée dès lors cette verſion,

Liv. II. Chap. IX.

& généralement admiſe par le peuple de Dieu. L'Evangéliſte, en l'adoptant, n'a donc point conſulté l'intérêt de la cauſe Chrétienne, comme on l'en accuſe; il n'a fait que ſuivre le torrent, & rapporter la Prophétie conformément à l'unique traduction qui fut en uſage de ſon temps. Que ſi l'on nous oblige à la juſtifier dans ſon fonds; nous le voulons bien, en faveur de ceux que la difficulté peut avoir ébloüi. Deux mots ſuffiront.

N'eſt-il pas vrai qu'une verſion eſt éxacte & fidelle, quand elle ſe trouve appuyée du ſuffrage de ceux mêmes qui ont dû le mieux entendre le texte original? Or, pour ne point ſortir de notre queſtion, le mot *Alma*, ce terme dont on voudroit éluder la force, ſe trouve rendu par celui de *Vierge* dans les plus anciennes Paraphraſes des Juifs, dans celle d'Onkelos, & dans celle de Jonathan: c'eſt-à-dire dans les livres parmi eux de la plus grande autorité; dans ceux de leurs livres où les traditions de leurs Peres ſont le plus ſoigneuſement conſervées. Il n'y a donc point eu de deſſein dans l'Evangéliſte, & il n'y en a point eu dans ceux qui l'ont ſuivi, puiſque tous parlent un langage conſacré par ce qu'il y a jamais eû de plus grave dans la ſynagogue.

Aprés cela, venir nous oppoſer ici les traductions de Théodotion & de Symmaque, c'eſt montrer plus de goût pour la diſpute, que de

reſpect pour la vérité. De quel poids, en effet, peut être le témoignage de ces hommes d'un Chriſtianiſme feint, ou même ouvertement déclarez contre lui? Ne ſçait-on pas que Symmaque, né Samaritain, paſſa ſous le régne de Commode dans la ſecte des Ebionites; que ſous l'Empire de Severe & de Caracalla, Théodotion embraſſa la même héréſie, & que tous deux ils n'entreprirent leurs verſions, auſſi bien qu'Aquila, que pour flatter, celui-ci l'incrédulité de ſa Nation, les autres l'erreur d'Ebion qui reconnoiſſant Jeſus-Chriſt pour le Meſſie, ne le regardoit pourtant que comme un ſimple homme, & ſe croyoit obligé à l'obſervance des loix de Moïſe. De tels Auteurs ne doivent être citez dans aucun différend; la paſſion les aveugloit trop. Mais ſortons de ces triſtes recherches, & pour n'avoir plus à revenir ſur ces minuties grammaticales, tranchons le nœud par une derniére réflexion. Quand il ſeroit vrai que dans la Langue originale, le mot *Alma* s'employeroit quelquefois pour déſigner ſeulement une jeune perſonne, ſans égard aux autres circonſtances de ſon état. Quand il ſeroit vrai que dans les Livres ſacrez, *Bethoula* marqueroit ſouvent une Vierge avec toutes les circonſtances propres à cette idée; je dis que même dans cette hypothéſe, on ne pourroit pas, en raiſonnant avec juſteſſe, conclure que ces deux termes n'ont pas de ſignification particuliére & préciſe. Je dis que ſenſément on ne pouroit nier que

Liv. II. Chap. IX.

Epiphan. de Pond. & Mens.

dans la rigueur l'un marque une Vierge, & l'autre une perſonne non mariée encore. Pourquoi? C'eſt qu'il faut donner aux termes la valeur & le ſens qu'ils ont dans l'acception la plus reçuë, la plus commune, & la moins figurée. Or il eſt plus ordinaire aux Ecrivains Sacrez d'employer les mots *Alma* & *Bethoula* dans le ſens que nous leur donnons, que dans ce ſens détourné qu'ils ont quelquefois dans leurs écrits. Donc *Alma* & *Bethoula* n'expriment proprement que ce que nous prétendons qu'ils ſignifient.

Afin de rendre ceci plus ſenſible, ſuppoſons que quelqu'un ſe plût à ſoûtenir que dans la Langue latine les mots *Virgo* & *Puella* ſignifient proprement une femme engagée dans le mariage. Cet homme pourroit citer en faveur de ſon opinion les vers de Virgile parlant de (*a*) Paſiphaë mere de trois enfans, & les autres vers où le même Poëte raconte la triſte avanture (*b*) d'Euridice, épouſe d'Orphée. Il pourroit alléguer encore ce qu'Horace dit de ces jeunes (*c*) veuves dont la guerre avoit enlevé les maris. Qu'oppoſerions-nous à ce diſputeur, s'il falloit lui répondre? Qu'à la vérité dans les vers qu'il rapporte, les mots ſont

(*a*) Ah! *Virgo* infelix, quæ te dementia cœpit? *Virg. Eclog.* 6.

(*b*) Immanem ante pedes Hydram moritura *puella*
Servantem ripas altâ non vidit in herbâ. *Id. Georg. l.* 4.
Nec moritura ſuper crudeli funere *Virgo*. *Id. Georg. lib.* 3.
Quæ tibi *Virginum*

(*c*) Sponſo necato, barbara ſerviet. *Horat. lib.* 1. *Od.* 29.

pris dans le ſens qu'il leur donne, mais qu'il n'en ſeroit pas moins déraiſonnable de conteſter leur ſignification naturelle; que ce n'eſt point par l'emploi rare & ſingulier d'un terme, qu'il en faut évaluer la force, mais par l'idée ordinaire & d'uſage qu'on y a toujours attachée; qu'enfin l'abus d'une expreſſion ne prouve pas qu'elle ſoit d'une ſignification arbitraire, douteuſe, ou ambiguë. Nous ajoûterions que pour déterminer le ſens d'une propoſition, c'eſt la ſuite du diſcours qu'il importe de conſulter, l'intention de l'Auteur, les circonſtances où il étoit en écrivant, & qu'on ne peut s'aſſûrer de l'intelligence de ſon texte, qu'après avoir bien balancé, bien éxaminé ce tout enſemble, s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte. Or ce qu'on auroit droit de dire dans la ſuppoſition que j'ai faite, j'ai celui de le répéter dans la diſpute préſente. Le mot *Alma* ſignifie, ſinon perpétuellement, du moins ordinairement, une Vierge; je l'ai fait voir plus haut. Or le Prophéte dit au Roi de Juda, que Dieu veut lui donner un prodige; & tout à coup il ajoûte, *qu'une Vierge concevra & enfantera.* La circonſtance me fait donc croire que c'eſt dans cette Vierge mere que doit paroître le prodige. Enfin la ſuite de ſon diſcours achéve de me fixer au même ſens. Il parle d'un enfant miraculeux par ſa ſeule naiſſance, & il ne l'eût point été, ſi ſa mere eût ceſſé d'être Vierge. Tout me porte donc, encore une fois, à prendre les termes d'Iſaïe

Liv. II. Chap. IX.

dans le ſens que je leur ai donné ; je ne pourrois même leur en ſubſtituer un autre, ſans violer ce qu'il y a de plus indiſpenſable dans les loix de la critique. Ainſi je paſſe à d'autres difficultés.

Seconde difficulté.

Dans le fond, & à parler ſans ſe prévenir, *Emmanuel*, cet enfant promis à *Achaz*, n'eſt-il pas celui dont il eſt dit *qu'il ſera nourri de beurre & de miel ; & qu'avant qu'il ſçache diſcerner le bien du mal, la terre* de Juda *ſera délivrée des deux Rois* qui lui font la guerre? Il faut bien le dire ainſi ; puiſqu'autrement le diſcours du Prophéte n'auroit point de liaiſon ; que d'abord il parleroit d'un enfant, qu'enſuite, & ſans en avertir, il paſſeroit à un autre qu'il ne nommeroit pas, & qui n'auroit aucun rapport avec le premier. Or l'enfant dont il eſt dit *qu'avant qu'il ſçache nommer ſon pere & ſa mere, la puiſſance de Damas ſera renverſée*, cet enfant eſt, ſans aucun doute, *Maher Scalal Chaſch-bas*, le fils d'Iſaie. Donc *Emmanuel* eſt le même que cet enfant du Prophéte. Ce qui achéve de le démontrer, c'eſt l'intention préſumée d'Iſaïe. Aſſurément il s'expliquoit de la maniére dont il vouloit être entendu. Or ni *Achaz*, ni le Peuple, ne pouvoient comprendre ce qu'il leur diſoit d'*Emmanuel*, qu'en le rapportant à la naiſſance de ſon propre fils. Il leur annonce, en effet, que deux ou trois ans après, les ennemis de Juda ſeront détruits, & leurs forces abbatuës. En preuve de ce qu'il promet avec tant d'aſſûrance, il dit qu'un enfant

qui n'eſt pas encore conçû naîtra, & il ajoute qu'on verra l'éxécution de ſes promeſſes avant que ce même enfant ait l'uſage de la parole. *Achaz* & tout le Peuple devoient donc être, & ils étoient dans l'attente d'un évenement ſi déciſif pour le ſalut de la Nation. Dans une circonſtance ſi critique, il ne s'agiſſoit donc que de ce qui pouvoit fortifier l'eſpoir d'une prochaine délivrance. Or ſi le Prophéte, au lieu de cet objet, avoit eu deſſein de parler ſeulement du Meſſie qui ne devoit naître que ſept cens ans après, n'eût-ce pas été manifeſtement abuſer de la parole, & puiſqu'il faut le dire, ſe jouer de la crédulité d'*Achaz*?

Liv. II. Chap. IX.

Réponſe.

Pour ſortir d'une ſi accablante difficulté, de grands Auteurs ont eû recours à un dénouement dont je confeſſe avec franchiſe que je ne puis être ſatisfait. Iſaïe, diſent-ils, fait ici une prédiction tout enſemble & un raiſonnement. C'eſt comme s'il diſoit : Jéruſalem ne ſera point détruite par les Rois d'Iſraël & de Syrie, puiſque Dieu vous promet un Meſſie qui naîtra au milieu de vous. Celui qui peut faire le plus, à plus forte raiſon peut auſſi faire le moins. Or faire naître le Meſſie du ſein d'une Vierge, eſt beaucoup plus que de vous délivrer de vos ennemis ; & d'ailleurs comment le Meſſie pourroit-il vous être accordé, ſi vous n'étiez plus ? Ne craignez donc ni Phacée Roi d'Iſraël, ni Raſin Roi de Syrie. Tous deux ſeront vaincus, & la naiſſance du Li-

Liv. II. Chap. IX.

bérateur que le Très-Haut vous promet par ma bouche, eſt l'infaillible gage de la vérité de ma parole.

Je le répéte, quelque ſpécieuſe que paroiſſe cette réponſe, elle eſt, à l'éxaminer de près, plus ſubtile que ſolide. Pour ne rien dire de ſes autres défauts, elle a ſurtout celui de n'être pas plus applicable à l'événement dont il s'agit, qu'à tout autre. Ce même raiſonnement que l'on prête à Iſaïe, tout Prophéte auroit pû le faire dans les diverſes conjonctures malheureuſes où la Nation s'eſt trouvée. On eût pu le faire, & il auroit également eu toute ſa force dans les jours où le Roi de Babylone aſſiégeoit Jéruſalem. On pouvoit alors dire à Sédécias: ne redoutez point l'ennemi, quoiqu'il ſoit à vos portes; bientôt il ſera détruit lui-même; & ſi vous déſirez un ſigne de la miſéricorde de Dieu ſur vous, *voici qu'une Vierge enfantera un fils qui ſera appellé Emmanuel, & avant que l'enfant ait appris à diſcerner le bien du mal*, vos Etats ſeront en paix. Selon les Auteurs dont je rapporte ici la penſée, ces paroles d'Iſaïe étoient, quant au ſens, auſſi véritables du temps de Sédécias, qu'au temps d'Achaz. Cependant ſous le régne du premier de ces Rois, Jéruſalem fut détruite avec ſon Temple; le Monarque & ſon peuple furent emmenez captifs. La ſolution propoſée n'eſt donc qu'une défaite plus propre à fortifier la difficulté qu'à la réſoudre. Quelle ſera la vraye réponſe? La voici. Je demande ſeulement au Lecteur qu'il y apporte une attention ſérieuſe.

Liv. II. Chap. IX.

Si peu qu'on ait de connoiſſance du ſtyle des Prophétes, on ſçait que d'ordinaire ils ne prédiſent un événement, qu'à l'occaſion d'un autre; qu'en parlant du Meſſie, ils le voilent preſque toûjours, & que ce qu'ils diſent de lui, eſt ſouvent amené par ce qu'ils racontent des perſonnages dont ils tracent ou l'hiſtoire, ou les portraits. Comme il eſt la fin de la Loi, la vérité de ſes figures, le corps de ſes ombres, & l'ame de ſes Prophéties, il ſe trouve mêlé partout, & confondu ſouvent avec ce qui ſemble lui devoir être le plus étranger. Ce mêlange, preſque continuel, eſt une des principales ſources de l'obſcurité des Ecritures, (a) parce que les Prophétes ne ſont point aſſujettis aux liaiſons du diſcours, & que l'Eſprit qui les inſpire les fait paſſer, comme il lui plaît, d'un temps à l'autre, d'un ſujet à l'autre, d'un perſonnage à l'autre, ſans ménager, comme nous, de ſenſibles rapports entre les matiéres. Il ſera parlé de David, par éxemple, de Salomon, d'Ezéchias, ou de Zorobabel; & par un écart ſubit viendra, comme l'éclair, un trait qui caractériſe le Meſſie. Il ſera fait mention de Cyrus & du retour de la captivité de Babylone, on paſſera de là, & tout à coup, aux qualités

(a) Hinc vel maximè obſcuri ſunt Prophetæ, quod repente dum aliud agitur, ad alios perſona mutatur. *Hier. in Jerem. 7. in Iſai 3 & 20 in Nahum 11.*

Liv. II. CHAP. IX.

du Libérateur, & aux fruits de ſa Miſſion. Voyez le Pſeaume 71. David ne vouloit parler d'abord que du régne de Salomon qu'il avoit nommé ſon ſucceſſeur. Mais ſon eſprit eſt élevé ſoudain. Dieu le tranſporte au temps de celui que tous les Rois, que tous les peuples devoient adorer; il lui montre celui dont l'Empire devoit s'étendre par toute la terre, celui qui étoit avant l'Aurore, & en qui toutes les Nations devoient être bénies. Voyez le Pſeaume 44. Il ne regarde encore que Salomon, & ſon alliance avec la fille du Roi d'Egypte. Cependant il y eſt appellé Dieu, & l'Oint par excellence. Qui doute que ces titres ne conviennent qu'au Meſſie dont Salomon étoit la noble figure? Il en eſt de même des autres Prophéties où ſans liaiſon avec la ſuite du diſcours, celui-là nous eſt montré qui devoit être *abreuvé de vinaigre*, *vendu trente deniers*, *ſortir de la Ville de Bethléem* comme Chef du peuple d'Iſraël, & dont la *nativité* pourtant *devoit être éternelle*. C'eſt donc ainſi que Dieu agit ordinairement dans les Prophétes. *Il leur fait mêler dans leurs diſcours Jeſus-Chriſt ſi détaché de tout autre objet, qu'il eſt aiſé de voir qu'il n'y a point d'autre cauſe qui ait fait parler de lui, ſi ce n'eſt l'inſtinct du Saint Eſprit qui ſouffle où il veut, & qui ſçait bien l'affranchir de toutes les régles des diſcours vulgaires.* Ce ſont les paroles d'une des plus grandes lumiéres du dernier ſiécle.

Pſal. 68. Zach. C. 11. Mich. ℣. 2.

Monſieur Boſſuet.

Par ce principe, établi ſur la maniére & l'uſage

Liv. II. CHAP. IX.

des Prophétes, la difficulté qu'on nous a faite plus haut, s'évanoüit d'elle-même. Iſaïe veut donner au Roi de Juda la preuve de ſa délivrance prochaine. Il promet la naiſſance d'un enfant qui ſera le gage de ſa prédiction, & il aſſûre qu'elle s'accomplira avant que l'enfant qui doit naître ſoit en état de choiſir entre le bien & le mal. Mais il commence par une promeſſe d'un intérêt bien plus général; il dit que le Meſſie naîtra d'une Vierge. Puis quittant tout d'un coup ce grand objet qu'il n'a fait que montrer rapidement, il vient à la naiſſance de ſon propre fils qui devoit être le ſûr garant de la vérité de ſa parole. Cependant comme il n'avoit tiré, pour ainſi dire, qu'un ſeul trait, quoique fort & marqué, pour déſigner la perſonne du Meſſie, il y revient juſqu'à trois fois dans la ſuite de ſon diſcours, & met en évidence ſon principal ſujet par des coups de lumiére ſi ſenſibles, qu'ils ne permettent pas de le méconnoître. *Emmanuel* & le fils du Prophéte ſont donc ici deux enfans entiérement différens, & qui n'ont rien de commun, ſi ce n'eſt que le dernier eſt l'occaſion de ce qui eſt dit de la naiſſance miraculeuſe de l'autre.

Iſai. C. 11. ℣. 1. & ſuiv.

Auſſi n'eſt-ce point à Achaz ſeul qu'eſt donné le ſigne que ce Prince avoit refuſé de demander: *non petam.* Dieu le donne de lui-même à toute la Maiſon de David. Non point, encore une fois, à Achaz ſeulement auquel il avoit dit, *pete tibi: demandes pour toi;* mais à tout le peuple, *dabo*

Iſai. C. 7. ℣. 14.

Liv. II. Chap. IX.

vobis ſignum : je vous donnerai un ſigne ; je vous le donnerai à vous tous ; je le donnerai à la Maiſon de David : *Audite domus David ;* tant le Libérateur qu'il promettoit en la perſonne *d'Emmanuel*, étoit au deſſus des enfans d'Iſaie, & préſageoit une délivrance plus univerſelle & plus haute, je veux dire celle dont Jeſus-Chriſt eſt le ſeul auteur !

Il eſt vrai, car il faut tout dire, que les paroles du Prophéte ne faiſoient peut-être pas toute leur impreſſion ſur l'eſprit d'Achaz, & du Peuple. Nous avoüons, ſans peine, que leur attention ſe bornoit au fils qui devoit naître à Iſaïe. Mais on doit convenir avec la même candeur, que rien ne les obligeoit à s'arrêter ſur cet unique objet, & que les termes de la prophétie devoient les conduire à de plus majeſtueuſes idées. Que vouloient dire, en effet, ces paroles ſi peu familiéres dans le langage humain ? *Une Vierge concevra, & elle enfantera un fils.* S'exprime-t'on de la ſorte quand il ne s'agit que d'une femme mariée qui conçoit, & qui enfante à la maniére accoûtumée ? Y a-t'il quelque locution pareille dans toute l'Ecriture ? En trouve-t'on des exemples, même dans aucun Auteur profane ? Si l'on en connoît, je prie qu'on les cite. D'ailleurs ſi *Emmanuel* eſt le même que celui qui eſt nommé *Hatez-vous de prendre les dépouilles*, pourquoi changer ſon nom ? Pourquoi ne lui pas donner après ſa naiſſance, celui *d'Emmanuel* ſous lequel il avoit été promis ? Enfin comment Achaz,

comment ſon peuple pouvoient-ils faire convenir au fils d'Iſaïe les auguſtes titres *d'Admirable, de Pere du ſiécle futur, de Fort, de ſucceſſeur de David*, & ſur tout le titre de *Dieu* ? Eſt-ce que le fils d'Iſaïe devoit être ſi admirable, lui dont l'Hiſtoire ſainte, paſſé ce premier trait, ne dit plus un mot ? Eſt-ce qu'il devoit être le pere du ſiécle futur ? Et par où ? Eſt-ce qu'il devoit s'aſſeoir ſur le trône de David ? A quel prince de ſa Maiſon a-t'il donc ſuccedé ? Eſt-ce qu'il devoit porter le nom de Dieu ? Pourquoi ? Et où cela paroit il ? Je recommence ſouvent la même queſtion ; il eſt vrai. Mais qu'on y réponde une ſeule fois, & je ne la ferai plus. Les Juifs devoient donc voir que pour remplir toute l'étenduë de ces magnifiques expreſſions, il falloit s'élever plus haut, & que l'enfant du Prophéte demeuroit bien audeſſous de la réalité que repréſentoient ces belles images. S'ils n'allérent point au delà, ce n'eſt donc pas qu'ici la prédiction manquât d'évidence. C'eſt que l'évidence elle-même ne luit qu'aux eſprits attentifs. C'eſt que le Peuple & ſon Roi, trop occupez de leurs maux préſens, ne voulurent voir que le ſigne qui leur en marquoit la délivrance, ſans ſonger à tourner leurs regards vers cet autre ſigne dont le premier n'étoit que l'occaſion, & la figure.

Liv. II. Chap. IX.

Troiſiéme difficulté. *Voyez Bodin. Colloq. Heptaplom. part. 5.*

Mais pourquoi, dira quelqu'un, & Grotius l'a déja dit ; pourquoi s'obſtiner à chercher le Meſſie dans les paroles du Prophéte, quand la

Liv. II. Chap. IX.

vérité de l'Hiſtoire leur donne elle-même un autre objet? Nous aurions tort aſſurément de vouloir lutter contre elle. Nous nous tairons ſi elle nous condamne. Ecoutons un ſi ſçavant critique. Il prétend que le ſens littéral du texte dont il s'agit, ne regarde qu'Ezéchias, que c'eſt à lui que ſe rapporte immédiatement, & en rigueur, ce que le Prophéte dit *d'Emmanuel*, & que les événemens du régne de ce prince ſont l'accompliſſement éxact de la prédiction.

Réponſe.

Je dis premiérement, que ce ſyſtême eſt inſoûtenable, que loin d'être établi, comme on le ſuppoſe, ſur la vérité de l'Hiſtoire, c'eſt l'Hiſtoire elle-même qui le renverſe. Conſultez le livre des Rois. Qu'y trouvez-vous? qu'Ezéchias, fils d'Achaz, étoit né huit ou neuf ans avant que ſon pere fût monté ſur le trône de Juda. Or s'il eſt vrai qu'Achaz régnoit déja lors qu'Iſaïe lui porta la parole, & promit la naiſſance *d'Emmanuel*, il eſt viſiblement faux qu'Ezéchias ſoit *Emmanuel*, cet enfant ſi ſolemnellement annoncé par le Prophéte. Quoi! Grotius ſe ſera trompé juſqu'à faire naître Ezéchias dix ans trop tard? Ouy; & perſonne auſſi n'ignore ſa négligence en matiére de Chronologie. Achaz, dit l'Ecriture, ne régna que ſeize ans. Elle ajoûte qu'Ezéchias en avoit vingt-cinq lorſqu'il lui ſuccéda. Il étoit donc né avant le régne de ſon pere. Or la prophétie dont il eſt queſtion, eſt de la premiére, tout au plus de la ſeconde année du ré-

4. Reg. c. 18. ℣. 4.

Liv. II. Chap. IX.

gne d'Achaz. On ne peut donc l'expliquer de ſon fils, à moins qu'on ne veüille contredire les dattes les plus préciſes de l'Hiſtoire. Je ſçai qu'il paroît dans les ſaints Livres qu'Achaz avoit eu quelques autres fils encore. Mais je ſçai auſſi que nul ne lui ſuccéda qu'Ezéchias. Par conſéquent ce ſeroit une autre chimére que d'entendre de ſes autres fils ce que le Prophéte dit de l'enfant qui doit *régner éternellement dans la juſtice, & être aſſis ſur le trône de David.* Ajoûtons à cette raiſon, que les Paralipomenes accuſent Achaz d'avoir immolé ſes propres enfants à Moloch, & il ſera démontré qu'aucun de ceux là n'eſt celui dont parle Iſaïe.

Paralip. C. 27 ℣. 3.

Sur quelles preuves Grotius ne voit-il donc qu'un Roi de Juda, où nous trouvons tant de caractères du Meſſie, & encore de caractères qui ne peuvent, ſelon nous, convenir qu'à lui ſeul? Un ſi ſçavant homme ſe ſera-t'il groſſiérement trompé ſur un point de cette importance? Et ſe peut-il, s'il n'y a été forcé par l'Hiſtoire d'Ezéchias, qu'il ait expliqué de ce Prince tout ce que le Prophéte dit *d'Emmanuel?* Queſtion inutile, quand le fait parle. Grotius étoit d'une érudition immenſe, & d'une étude infatigable. Il avoit une connoiſſance, preſque ſans bornes, des Langues, des anciens uſages, de l'Hiſtoire, & de tout ce qui flatte la curioſité de l'eſprit. Nous nous ſouvenons de lui avoir rendu ſur tous ces points la juſtice qu'il mérite, & nous con-

Voyez le *Diſcours* à la tête de cet Ouvrage. page. CLXIX. & ſuiv.

Liv. II. Chap. IX.

tinuons de la lui rendre. Mais au milieu de ce profond ſçavoir, il n'avoit que peu, ou même point de principes; & jamais homme auſſi n'a tant varié, ni ſi légérement. Entêté des Sociniens durant qu'il travailloit à ſes Commentaires, & ſurtout épris de ſon Epiſcopius, il fait ſur la doctrine preſque autant de chûtes que de pas. Ce qui ne ſeroit pour tout autre qu'une conjecture, lui devient, malgré le fond modeſte de ſon caractère, une ferme déciſion; & ſa Théologie née, ou nourrie dans la lecture des Orateurs & des Poëtes, n'eſt effrayée d'aucun paradoxe, quand il eſt ſoûtenu de leurs ſuffrages. Avec de pareils guides & de telles diſpoſitions, juſqu'où ne va-t'on pas? Auſſi Grotius, déja mal perſuadé de l'inſpiration des Evangéliſtes, penſoit que les prophéties alléguées par eux pour prouver que Jeſus-Chriſt eſt le Meſſie, ne ſont que des allégories qui n'ont rien de littéral, ni de concluant. Plein de ces fauſſes idées, il n'avoit garde, comme on le voit, d'entrer dans celles de S. Matthieu qui apporte en preuve les paroles d'Iſaïe, & il aima mieux les appliquer à Ezéchias, que d'y voir le Meſſie, je ne dis pas avec les Chrêtiens de tous les ſiécles, je dis même avec les interprétes les plus habiles de la Synagogue. Mais quelle violence il a fallu faire au texte, pour le détourner ainſi de ſon ſens naturel! On auroit peine à le croire, ſi je n'expoſois ici le Commentaire même de Grotius ſur ces paroles:

Grot. Vot. pro. pace. Art. de Can. ſcrip. Tom. 3.

Seder debarim rabah. in Gen. 33. v. 13. Bemid-bar-rabah. Sect. 4. R. Joſe. in Lament. Jer. R. Kimki. & alii.

un

un petit enfant nous eſt né.... Il portera ſa principauté ſur ſon épaule, & il ſera appellé l'Admirable le Conſeiller, Dieu, le Fort &c. Liv. II. Chap. IX.

Il portera ſa principauté ſur ſon épaule. Cela ſignifie, ſelon cet interpréte, qu'Ezéchias naîtra dans la pourpre; c'eſt-à-dire que ſon pere ſera Roi. Mais ſans parler de l'erreur de fait relevée plus haut, qu'y a-t'il ici de plus frivole qu'un avantage commun à tous les princes de Juda, un avantage dont Achaz lui-même, tout impie qu'il étoit, n'avoit point été privé? Ce merveilleux enfant, à la naiſſance duquel on avertiſſoit *toute la Maiſon de David* d'être attentive, étoit-il bien caractériſé par un privilége qui le confondoit avec tant d'autres, comme lui nez dans la pourpre?

Et il ſera appellé l'Admirable, le Conſeiller, Dieu, le Fort. A quoi penſez-vous que le Prophéte vouloit nous élever par de ſi nobles expreſſions? Il vouloit ſeulement faire entendre qu'Ezéchias auroit de grandes vertus, & que dans toutes ſes entrepriſes, il auroit ſoin de conſulter Dieu. *Conſultator Dei fortis.* En vérité, prétendre nous aſſujétir à une gloſe où la force du texte eſt ſi viſiblement affoiblie, c'eſt trop éxiger de nous. Qu'on accorde à Ezéchias toutes les hautes qualitez que l'on voudra, nous ne ceſſerons de demander ſi l'on a pu, ſans profanation, lui donner le titre de *Dieu*, & *d'Admirable* par excellence; à lui dont la conduite répondit ſi mal aux bienfaits qu'il avoit reçus du Ciel; à lui dont le

Liv. II. Chap. IX.

cœur, c'eſt-à-dire l'orgueïl, *s'éleva ſi haut*; à lui qui *irrita la jalouſie du Seigneur* contre Jéruſalem & contre Juda; à lui qui attira tant de diſgraces à ſa malheureuſe poſtérité; à lui qui montra tant de foibleſſe dans la guerre que lui fit Sennachérib, & qui n'appaiſa le vainqueur qu'en lui abandonnant le Temple & ſes richeſſes; à lui qui ne put voir qu'avec larmes & découragement les approches de la mort. Eſt-ce donc là cet *Admirable*, ce *Dieu*, ce *Fort*, dont parloit Iſaïe?

Le Pere du ſiécle futur. Ce mot, *futur*, il le faut retrancher, parce qu'il n'eſt point dans l'Original, continue Grotius. C'eſt pour mieux dire, parce que ce terme l'incommode; ou bien, il n'entend par l'Original, que les verſions de Symmaque & de Théodotion. Quoi qu'il en ſoit, à l'en croire, voici le ſens de ces paroles; Ezéchias aura une poſtérité nombreuſe, & qui ſubſiſtera long-temps: *qui multos poſt ſe relicturus ſit poſteros, & in longum tempus.* Cependant nous ne connoiſſons point à ce Prince d'autre fils que Manaſſès. Ezéchias étoit ſans enfans, lorſqu'il eut cette maladie mortelle dont il eſt parlé dans l'Ecriture, c'eſt-à-dire après la ſeiziéme année de ſon régne; & Manaſſès n'avoit que douze ans lorſqu'il lui ſuccéda. Où eſt donc cette nombreuſe poſtérité qui devoit lui mériter le nom de *Pere du ſiécle futur*, ou même de *Pere du ſiécle*, quand même on ne voudroit pas reconnoître le mot de *futur* dans le paſſage? N'y a-

t'il pas d'ailleurs cent & cent familles Juives qui ſe conſervent encore, *depuis long-temps?* Hé! La terre en eſt toute couverte. Mais de plus, & pour finir, *Abi-ad*, en Hébreu, n'a jamais ſignifié que *pere d'une éternelle durée, ou de l'éternité.* C'eſt donc en vain qu'on s'efforce de raporter ces mots à Ezéchias. On ne peut les lui appliquer, ni à aucun homme mortel, ſans tordre les paroles du Prophéte, & ſans lui faire penſer tout le contraire de ce qu'il dit.

Liv. II. Chap. IX

Le Prince de la paix. Cela ſignifie ſimplement, Prince pacifique, & dont les ſujets ſeront heureux. Quand il s'agiroit de faire la peinture du régne tranquille de Salomon, il y auroit de l'excès à s'exprimer ainſi. Encore moins ce titre convient-il à Ezéchias, réduit à une miſere incroyable dans les guerres qu'il eut à ſoûtenir contre les Aſſyriens, & contre les Philiſtins.

Son Empire s'étendra de plus en plus, & la paix [qu'il établira] *n'aura point de fin.* Il régnera vingt neuf ans. Qui le croiroit? en deux mots voilà tout le ſens d'une ſi magnifique prédiction. Encore ſi Ezéchias avoit régné cinquante-deux ans, comme Ozias, ou même quarante, comme David & Salomon. Mais que fais-je? Le Lecteur bleſſé de ce vain commentaire le réfute de lui-même, & répond avant moi.

Il s'aſſéiera ſur le trône de David, & il poſſédera ſon Royaume, depuis ce tems juſqu'à jamais. Remarquez-le; *depuis ce temps juſqu'à jamais.* Il eſt impoſſible d'imaginer rien de plus fort; car

Liv. II. Chap. IX.

dès qu'on vous place hors de la meſure du temps, vous ne voyez plus devant vous que l'éternité. Cependant par ces énergiques paroles, Iſaïe vouloit dire ſeulement: depuis le commencement juſqu'à la fin de ſa vie; *ab initio ad finem vitæ*: Ezéchias ſera Roi juſqu'à ſa mort. Ne cherchez pas ici de ſens plus profond, voilà tout ce que le Prophéte avoit deſſein de vous faire entendre. Quoi donc? Si ce Prince n'eut régné qu'un an, qu'un jour, qu'une heure, & qu'il fut mort dans la pourpre, n'auroit'on pas pû s'exprimer de même? Il eſt vrai: mais que voulez-vous? C'eſt une éxagération d'Iſaïe. Qui oſera l'en reprendre? Et moi je dis: quel eſt celui qui oſe la lui imputer, entreprendre de corriger la parole de Dieu, cet or purifié juſqu'à ſept fois, ſuppoſer qu'elle a beſoin de notre indulgence, la ſoupçonner d'aller au delà du vrai, l'accuſer d'en dire trop, & trouver le langage des hommes plus modéré, plus éxact, & plus ſage qu'elle? Par cette odieuſe liberté tout ſera donc à la merci des conjectures; on ne verra plus dans les textes les plus clairs que ce que la fantaiſie permettra d'y trouver; une critique téméraire ſe ſauvera de tout dans les Prophéties; elle les réduira toutes à rien, en ſuppoſant ici une métaphore, là une hyperbole, ou toute autre figure qu'il lui plaira.

Mais quoi! En expliquant d'Ezéchias le texte d'Iſaïe, Grotius n'a pas prétendu qu'il ne pût ſe rapporter à Jeſus-Chriſt auſſi, dans un ſens allégorique ou ſpirituel. Et c'eſt de quoi je me plains. S'il vouloit, comme il n'eſt que trop apparent, inſinuer que les prophéties avoient eu leur accompliſſement dans l'hiſtoire, & cependant qu'on les peut rapporter à Jeſus-Chriſt non par la force du texte, mais par les convenances que ſuggére la pieuſe intention de le trouver partout; il erre en cela même, & ſon ſens allégorique n'eſt qu'un ſubterfuge trompeur. Que s'il avoüoit que ce ſens ſpirituel eſt ſouvent le ſeul immédiat & hiſtorique; quel caprice de ſe tourmenter à chercher toûjours dans l'Hiſtoire un accompliſſement aux prophéties, pour enfin être obligé de revenir à y trouver Jeſus-Chriſt! C'eſt comme dans une forêt, après avoir tournoyé long-tems parmi des ſentiers qui ſe croiſent, ſe retrouver au point d'où l'on étoit parti d'abord.

Liv. II. Chap. IX.

Quatriéme difficulté.

Ne nous laſſons point, il s'éleve un autre doute qu'il importe d'éclaircir. La Prédiction d'Iſaïe, direz-vous, a ſi peu de rapport à Jeſus-Chriſt, que loin d'avoir été de quelque ſecours aux Juifs pour le reconnoître en qualité de Meſſie, elle a tout au contraire dû leur faire conclure qu'il ne l'étoit pas. Effectivement, ſelon la promeſſe, le Meſſie doit naître d'une Vierge; & cependant les Juifs ſont témoins que Jeſus-Chriſt eſt fils d'une femme dont ils connoiſſent l'époux. Le Meſſie doit s'appeller *Emmanuel*, & Jeſus-Chriſt porte un autre nom. Il eſt donc vrai qu'aux termes de cette prophétie, les Juifs ont

Liv. II. Chap. IX.

dû penſer que le fils de Marie, épouſe de Joſeph, n'étoit pas celui qu'avoit annoncé le Prophéte. Or ſi les Juifs ne devoient pas le croire, n'eſt-ce pas amuſer aujourd'hui les hommes, que de commencer à leur montrer ſi tard ce que l'on n'a pas vû, lors même que vous prétendez qu'il s'accompliſſoit ?

Réponſe.

Avant que je réponde, j'ai beſoin d'établir un ou deux principes, qu'on ne doit jamais perdre de vûe dans les queſtions pareilles à celle que je traite.

Il y a des Prophéties dont il plaît à Dieu que le ſens ſoit parfaitement compris lorſqu'elles s'accompliſſent, & alors les Prophétes parlent ſans figure, ſans énigme. Par éxemple, dans le deſſein que Dieu avoit de faire entendre à Cyrus qu'il vouloit employer ſon miniſtère pour le rétabliſſement de ſon Peuple, il ordonne à Iſaïe de nommer ce Prince par ſon nom pluſieurs ſiécles avant ſa naiſſance; ce qui lui donne lieu de commencer ſon Edit par ces paroles : *Voici ce que dit Cyrus .... Dieu m'a commandé de rétablir ſa Maiſon dans Jeruſalem.* Mais ne penſons pas qu'il en ſoit de même de toutes les autres prophéties. Loin qu'il ſoit du deſſein de Dieu qu'elles ſoient toûjours clairement entendûes dans le tems qu'elles s'accompliſſent, il eſt quelquefois de ſon deſſein qu'elles ne le ſoient pas alors. Le même eſprit qui préſide à l'inſpiration des Prophétes, ne préſide pas moins à leur interprétation. Dieu les inſpire quand il veut, & ce n'eſt auſſi que quand il veut

Iſai. Cap. 44. 45. 46.
2. Paralipom. C. 36. ℣. 22. 23.
1. Eſd. C. 1. ℣. 1. 2.

qu'il donne l'intelligence de ce qu'ils ont dit. Les perſonnes mêmes en qui, ou par qui s'accompliſſent les prophéties, n'en conçoivent pas toûjours le myſtère, & ſouvent ne voyent point l'œuvre de Dieu en elles. Ainſi, lorſque Jeſus-Chriſt entra comme en triomphe à Jeruſalem; lorſque les Diſciples qui le ſuivoient, étendoient leurs vêtemens ſous ſes pas; lorſqu'ils chantérent avec tout le peuple cet admirable cantique : *Gloire au Fils de David*, ils accompliſſoient évidemment les prophéties, entr'autres celle de David, & celle de Zacharie. Mais en comprenoient-ils le myſtère ? Point du tout, dit l'Evangile. Et ce ne fut pas le Peuple ſeulement qui ne ſongea pas à ces anciennes prédictions, *les Diſciples de Jeſus eux-mêmes*, dit S. Jean, *ne comprirent point toutes ces choſes. Mais lorſque Jeſus fut glorifié, alors ils ſe reſſouvinrent qu'elles étoient écrites de lui.* Eſt-ce que la Prophétie étoit obſcure ? Non. Rien n'étoit plus exprès que celle de Zacharie. Peut-être que les Diſciples ne l'avoient point lû ? Ce n'eſt pas ce que dit S. Jean. Car écoutez encore une fois ce qu'il vous a dit : *Après que Jeſus fut glorifié, ils ſe reſſouvinrent que ces choſes avoient été écrites de lui.* Retenez le mot : *Ils ſe reſſouvinrent.* Il ne dit pas qu'ils l'apprirent; ce qui prouve que la Prophétie leur étoit connue. Quoi donc ? Ils n'y penſoient pas. Dieu n'avoit pas encore ouvert leurs yeux pour l'entendre, ni excité leur attention pour s'y appliquer. Ils l'accompliſſoient cependant, & il ſe

Liv. II. Chap. IX.

Joan. C. 12. ℣. 16.

Voyez M. Boſſuet. Explic. de l'Apocalypſe.

Liv. II. Chap. IX.

ſervoit de leur ignorance ou de leur inapplication, pour apprendre que ſon eſprit qui a inſpiré les Prophéties, en conduit l'éxécution, qu'il n'a beſoin ni de la ſcience, ni de l'attention, ni en quelque maniére que ce ſoit, du concert des hommes, pour amener les prédictions à leur fin.

Un autre principe non moins important que le premier, & qui en eſt comme la ſuite, c'eſt que les preuves *indicatives* de l'arrivée du Meſſie, devoient être diſtribuées de telle ſorte qu'elles fuſſent connues chacune en leur temps. C'eſt-à-dire, pour m'exprimer d'une maniére plus claire, que les marques extérieures & prédites, auxquelles le Chriſt devoit être reconnu quand il paroîtroit, ne devoient pas ſe développer tout à la fois, mais ſucceſſivement, & à meſure qu'il plaîroit à Dieu d'en manifeſter l'ordre & la ſuite. Il falloit donc attendre les momens marquez dans le ſecret de la Providence, ne ſe point hâter de les prévenir, & ſe tenir aſſûré de ce qu'on ne voyoit pas encore, par l'évidence de ce qui ſe découvroit.

Par éxemple, un des caractéres le plus ſouvent donné par les Prophétes pour diſcerner le Chriſt, étoit la converſion des Gentils. Cependant il défend lui-même à ſes Apôtres d'*entrer dans la voye des Gentils, & de prêcher dans les Villes de Samarie.* Il avoit déclaré de même que dans ſa Réſurrection il donneroit aux Juifs le ſigne du Prophéte Jonas. Falloit-il donc, avant que de croire en lui, attendre que l'événement eût vérifié ces deux prédictions?

Matth. C. 10. ℣. 5. Idem. C. 12. ℣. 39. 49.

dictions? Nullement. Il falloit s'en tenir aux autres Prophéties qui déja s'étoient accomplies dans ſa perſonne. Il falloit penſer que celles qui ne l'étoient pas encore, le ſeroient dans les temps preſcrits, & par les moyens deſtinez de Dieu. Il falloit, en attendant, ſe ſoûmettre à ſa voix qui ſe faiſoit entendre par les prodiges innombrables que faiſoit Jeſus-Chriſt. Il falloit dire enfin: Celui qui commande à la mer & aux vents, Celui qui guérit les aveugles & les infirmes, Celui qui ouvre les tombeaux, & qui rappelle les morts à la vie, eſt conſtamment le Libérateur que les Prophétes ont annoncé de ſi loin.

Liv. II. Chap. IX.

Ces fondemens poſez, je reviens à l'objection qu'on m'a faite, & qui maintenant ſe détruit d'elle-même. Il eſt vrai que naturellement, & dans la premiére origine, les Juifs ne pouvoient pas s'aſſûrer que la Prophétie que nous diſcutons ſe fût accomplie dans la perſonne de Jeſus-Chriſt. Mais conclure de là qu'ils ne devoient pas croire en lui, c'eſt tirer une conſéquence qui ne ſort pas de la difficulté qu'on propoſe. Je l'ai déja dit, & je le répéte, ſans compter d'autres Prophéties plus claires qui dépoſoient pour lui, ils avoient ſous les yeux l'autorité de ſes miracles, par laquelle il démontroit la vérité de ſa Miſſion, de ſon Caractére, & de ſa doctrine. Par conſéquent le ſeul uſage légitime qu'ils devoient faire & de leurs lumiéres, & de ce qu'ils voyoient, c'étoit de ſe ſoûmettre, dans la ferme confiance que le détail

Liv. II. Chap. IX.

des prédictions ſe développeroit en ſon temps. Or le ſigne de l'enfantement de la Vierge, eſt un de ceux dont j'ai parlé plus haut. Il devoit être révélé des derniers, & ſi j'avance que pour exciter les hommes à s'y rendre attentifs, il étoit néceſſaire que l'Evangéliſte le leur découvrît, je ne dirai rien que de conforme à l'eſprit des Prophéties, & à l'hiſtoire de la Religion. Comment en effet pouvoit-on percer dans le ſécret de cette naiſſance miraculeuſe? Par quelles marques ſenſibles pouvoit-elle être connûe? Ce ne pouvoit être, ſans doute, que par un témoignage divin. Or pour le rendre irréprochable ce témoignage, il étoit néceſſaire de le faire précéder d'une longue ſuite de miracles qui diſpoſaſſent les eſprits à porter ce que leur incrédulité naturelle n'auroit pû ſoûtenir d'abord. Il falloit qu'une puiſſance plus qu'humaine, manifeſtée dans les œuvres de Jeſus-Chriſt, preparât à croire ce qu'il y avoit de ſurnaturel dans ſa naiſſance, & à convenir que parmi les autres caractères du Meſſie tracez dans les Prophéties, celui-là ſurtout devoit achever de le faire reconnoître. C'eſt auſſi préciſément ce qui eſt arrivé; & quand j'oſe raconter, avec reſpect, ce que Dieu devoit à la ſageſſe de ſes conſeils, je ne fais que rapporter de point en point ce qu'il a fait.

Chryſoſt. Hom. 3. in Matth.
Origen. Hom. 6. in Luc.
Baſil. Hom. de Hum. Chr. gener.
Hilar. in Matth. Can. 1.
Ambr. lib. 2. in Luc.
Hyer. in Matt.

J'apperçois pourtant qu'il reſte encore ici quelque nuage; & il le faut écarter. Les Juifs, a-t'on dit, voyoient Jeſus-Chriſt né d'une femme

Liv. II. Chap. IX.

engagée dans le mariage. Ils devoient donc penſer qu'il en étoit le fruit. Mais on ſe hâte trop de le conclure pour eux. Rien ne les contraignoit à cette conſéquence. Eſt-ce donc, en effet, qu'il n'y a point de milieu entre ces deux états: *être mariée*, &, *n'être point Vierge?* Si Dieu, ſelon le Prophéte, vouloit qu'une Vierge enfantât, quel obſtacle s'oppoſoit à lui laiſſer opérer ce grand myſtère ſous le voile ſacré du mariage? N'étoit-ce pas plutôt ce qui convenoit le plus, & ce que demandoit ſon amour pour l'Ordre. Car, après tout, s'il faut entrer dans cette diſcuſſion, eût-ce été, dit un grand Auteur, une œuvre digne de Dieu, de donner en ſpectacle aux hommes une fille avec ſon enfant? Et pourquoi? Pour être le ſcandale du Monde entier, le ſujet de ſes dériſions, & l'objet inévitable de ſes calomnies. Quand elle auroit pris le Ciel à témoin de ſa pureté, l'en eut-on crûe ſur la foi de ſa parole ſeule, & ſon témoignage particulier eut-il ſuffi pour l'affermiſſement de la foi? Ici reviennent les réfléxions que j'ai faites plus haut, & il eſt aiſé de les appliquer. Il falloit que la révélation d'un ſi grand myſtère fut préparée par tous les miracles de Jeſus-Chriſt, & de ſes Apôtres; il falloit, avant qu'elle fut reçûë, qu'une autorité ſi puiſſante en atteſtât la vérité; il falloit, pour tout dire, que le fils de la Vierge naquît dans le mariage, afin que ſa naiſſance parût du moins honnête, juſqu'à ce que le temps

M. Boſſuet Expl. du Chap. 8. d'Iſaïe.

Liv. II. Chap. IX.

fut venu de la déclarer ſurnaturelle. Ce plan de conduite ſi ſage que Dieu a ſuivi, eſt celui-là même qu'il avoit annoncé dans la Prophétie. Reliſez-la. Il y avertit que la Vierge ſera mere; non une Vierge indéfiniment, mais celle qu'il montroit à l'eſprit d'Iſaïe; & il ne dit pas qu'elle n'auroit point d'époux, parceque ce n'étoit pas avec cette circonſtance qu'il avoit diſpoſé l'avenir. Ces deux paroles *Vierge* & *mariée* ne ſont donc point incompatibles. Loin de l'être, quelle que put être cette Vierge-mere, & dans quelque temps qu'elle dût paroître, il étoit de la majeſté des décrets divins que ce profond & chaſte myſtère fut enveloppé ſous la ſainteté du mariage. Ce voile ne pouvoit être d'aucun obſtacle au ſigne que le Ciel vouloit donner à la Terre. Hé comment l'auroit-il été? Eſt-ce que Dieu ne tient pas réunie dans ſa puiſſance toute la fécondité qu'il a diſtribuée dans les deux ſexes? Saint Paul diſoit au Conſeil des Juifs : *Vous ſemble-t'il incroyable que Dieu reſſuſcite les morts?* Celui qui a fait une fois le préſent de la vie, ne peut il pas la rendre à ceux qui l'ont perduë? Je répéte ici tout le même diſcours. Vous ſemble-t'il incroyable que Dieu faſſe concevoir une Vierge? Et ne peut-il pas, quand il le veut, ſuppléer par la vertu efficace de ſon eſprit tout ce qui manque aux forces de la Nature? Il le peut ſans doute. Et pourquoi donc ne le pourra-t'il pas auſſi, quand il voudra que le mariage même ſoit le rideau qui cache ſon œuvre?

Act. C. 26. ℣. 10.

Liv. II. Chap. IX.

Finiſſons par une remarque importante, & qui fera ſon impreſſion ſur quiconque ne cherche dans la droiture de ſon cœur, qu'à éclaircir ſes doutes. Le Myſtère que nous venons d'appuyer par tant de preuves, eſt ſi peu le fruit d'une invention humaine, qu'il eût été de la prudence, de l'interêt même des Apôtres de ne le pas publier, s'il n'eût pas été certain. A quelles contradictions ne ſe ſeroient-ils pas expoſez en le révélant? Mais il a d'ailleurs des racines ſi profondes dans le plan même de la Religion; il eſt ſi répandu dans les anciennes Ecritures, qu'elles ſeroient inexplicables & contradictoires ſans lui. Etabliſſez, pour un moment, que le Meſſie doit naître à la maniére ordinaire, & dans l'ordre des loix communes de la nature, tout eſt confus, énigmatique, irréconciliable dans les Prophétes; leurs expreſſions ſe combattent, les images qu'ils employent ſe contrarient, & les caractères qu'ils uniſſent ne concertent plus. Conciliez en effet, ſi vous le pouvez, ces traits oppoſez, & toutefois propres au Meſſie. D'une part il ſortira *de la race d'Abraham, de la Tribu de Juda, de la famille de David*; il *naîtra à Bethléem*; il ſera *méconnu, outragé, délaiſſé, mis à mort.* De l'autre, il *eſt éternel*, il eſt *Dieu*, & ſa naiſſance *eſt ineffable*, il eſt *engendré dans le ſein de l'aurore*, il eſt le *Seigneur de David*, & il eſt le

Prophet. paſſim. Iſai. C. 53. ℣. 8. Pſalm. 109. ℣. 1. Pſalm. 2. ℣. 7. Job. C. 15. & 25. Iſai. C. 61. 65. Iſai. C. 53.

Liv. II. Chap. IX.

fils de Dieu. Tous les hommes ſont *conçûs dans le péché*, & nul, *non pas même l'enfant qui voit ſon premier jour, n'eſt exempt de ſoüillure.* Et lui, *il eſt le juſte par excellence, il n'a jamais commis l'iniquité, la fraude n'eſt point ſortie de ſa bouche*, & pour expier nos crimes, *il en a pris ſur lui tout le poids & la vengeance.* Il eſt, d'un côté, *la ſemence de la femme qui doit écraſer le ſerpent, le germe produit dans une terre aride, le rejetton d'une branche de la ſouche de Jeſſé*; de l'autre, il doit *deſcendre des nuées comme une pluie bienfaiſante & douce*; le Ciel eſt invité *de faire deſcendre ce juſte comme une roſée* féconde, la *terre de s'ouvrir, de germer le Sauveur*, & de *ramener la juſtice avec lui.* Non, dans le ſyſtême que le Meſſie doit naître comme un homme ordinaire, non, encore une fois, jamais l'eſprit humain n'alliera des idées ſi diſcordantes; elles s'excluent, & ſe repouſſent trop viſiblement. Reconnoiſſez, tout au contraire, que le Libérateur prendra naiſſance dans le ſein d'une Vierge mere, toutes ces contradictions ſe diſſipent, toutes ces images diſſemblables ſe donnent la main, tous ces textes s'accordent, l'oppoſition de tous ces traits n'eſt plus qu'apparente, & les Prophétes n'ont plus qu'un même ſens, comme ils n'ont plus que le même langage.

Gen. C. 3. v. 15. Iſai. C. 53. Iſa. C. 11. Iſa. C. 65.

De là vient que quand Jeſus-Chriſt parut, les Juifs étoient diſpoſez à croire cette vérité. Si, comme je l'avouerai ſans peine, ils n'en avoient pas tous une connoiſſance diſtincte, ils en avoient

une indiſtincte & confuſe; du moins la croyance du contraire n'étoit ni commune, ni générale; il auroit fallu trop ouvertement contredire les paſſages qu'on vient d'entendre. Lorſque les Apôtres achevérent d'en donner l'intelligence, on ne lit point que la Synagogue s'oppoſât au ſens qu'ils leur donnoient. Parce que c'étoit une interprétation fondée ſur la tradition, & que le concours alloit de ce côté là, nul n'entreprit de la combattre. Et qui doute qu'on ne l'eût attaquée, s'il eût été facile de trouver des armes pour s'en défendre? Ce ne fut donc qu'après les victoires de l'Evangile, & lorſque le Judaïſme eut abandonné ſa propre doctrine, qu'on vit s'élever des diſputes ſur la maniére dont le Meſſie devoit naître. Encore, ſur cet article, le plus grand nombre des Rabbins demeura-t-il ferme dans l'ancienne croyance; tant les fondemens en ſont jettez partout dans les Livres Saints.

Liv. II. Chap. IX.

CHAPITRE X.

Que Jeſus-Chriſt a fait des Prédictions, comme les Prophétes avoient dit que le Meſſie devoit en faire.

Liv. II. Chap. X.

CEux qui ſe plaignent des obſcuritez de l'Ecriture, & qui lui reprochent d'être par ſes profondeurs la ſource & la cauſe de leurs doutes, ſont preſque toujours ceux qui l'ont le moins ap-

Liv. II. Chap. X.

profondie. On ne fait pas des plaintes ſi injuſtes quand on a plus de lumiéres, & que l'étude a précédé les jugemens. Si l'on ne voit pas le tout, au moins en voit-on aſſez pour autoriſer une ſoûmiſſion raiſonnable; & loin que ce qui ſe cache affoibliſſe l'évidence de ce qui ſe montre, tout au contraire ce qui eſt apperçu fait reſpecter ce qui ne l'eſt pas. Je ne veux point dire que tout ſoit clair dans les ſaints Livres ſur ce qui concerne le Meſſie. Je ſçai qu'il y eſt ſouvent enveloppé ſous d'épais nuages. En combien de maniéres, par exemple, y eſt-il repréſenté? Combien de perſonnages ont été ſes figures auſſibien que ſes peres? Combien d'événemens ont été, par avance, les ſymboles de ſon hiſtoire? D'illuſtres Auteurs ont tenté de faire voir la convenance de ces rapports. Cependant malgré leurs ſoins, il y reſte des ténébres qu'ils n'ont pû diſſiper, & leurs conjectures ne ſont pas également heureuſes en tout. Ce n'eſt pas non plus ſur ces vrai-ſemblances que je m'appuye; c'eſt ſur des caractéres frappans; c'eſt ſur les traits eſſentiels & diſtinctifs du Meſſie, cent & cent fois marquez dans les Prophétes. Ce ſont ces traits & ces caractéres que j'oppoſe à l'incrédule, & je lui ſoûtiens qu'il lui eſt impoſſible d'y méconnoître Jeſus-Chriſt. Il l'a déja vû dans ce qui précede, & ce qui va ſuivre achevera de le convaincre.

Voyez M. Huet *Demonſt. Evang. in paralleliſmo.*

Le Meſſie a été prédit. Cela eſt ſans conteſtation; car les Livres des Juifs l'annoncent à chaque ligne.

ligne. Mais d'autres que lui avoient eu le même avantage. Juſqu'à des Héros profanes, un Cyrus, un Aléxandre, un Antiochus; ils avoient été vûs de loin, & lorſqu'ils n'étoient pas encore. Ce caractére ne lui étoit donc pas uniquement perſonnel. Le Meſſie devoit être Prophéte. Mais ce ſigne lui étoit commun avec tant d'autres, qu'avec ce titre on pouvoit encore le méconnoître. Que devoit-il donc avoir de ſingulier? Le voici. Il étoit prédit, & il devoit prédire lui-même. Il devoit être au deſſus des Prophétes qui ont prédit ſans être prédits; il devoit être au deſſus des Héros, & même au deſſus des Saints qui ont été prédits ſans être Prophétes. Lui ſeul devoit raſſembler en lui ce double privilége, être prédit, & Prophéte tout à la fois. *Je ſuſciterai du milieu de vos freres un Prophéte ſemblable à vous, je lui mettrai mes paroles ſur les lévres, & il vous annoncera toutes mes Ordonnances. Si quelqu'un refuſe d'entendre ſa voix, ce ſera moi qui en prendrai vengeance*, dit Dieu par Moïſe. Vous le voyez; celui-là même qui eſt prédit de ſi loin, eſt celui qui prédira; il eſt vû dans l'avenir, & il doit y voir à ſon tour; on le découvre à travers les ſiécles, & il lira dans ceux qui ſeront après lui. Ne nous arrêtons qu'à ce paſſage, il eſt formel, & les Juifs des premiers temps en ont fait l'application au Meſſie ſeul, ſans varier jamais. Tous les Talmudiſtes conviennent d'ailleurs que l'eſprit de Prophétie

Liv. II. Chap. X.

Jerem. c. 37. 38. 39. 52. Dan. 2. 7. 8. 10. & 11. Idem c. 7. & 8.

Liv. II. Chap. X.

doit être en lui : ſentiment ſi peu douteux, qu'ils le portent même à de ridicules excès.

Il n'eſt donc plus queſtion que de ſçavoir ſi Jeſus-Chriſt a été Prophéte. S'il n'a point prédit, ou ſi ſes prédictions ont été trompeuſes, ce n'eſt point lui qu'il faut *écouter*. La parole du Seigneur n'a pas été *ſur ſes lévres*, & ce n'eſt point par ſon miniſtère que Dieu nous devoit *annoncer ſes Ordonnances*. Mais ſi l'événement a juſtifié ſa parole, ſi nos yeux voyent encore ce qu'il a dit que nous verrions, la diſpute eſt finie, & les Chrétiens ont le deſſus. Incrédules, ouvrons donc vous, & moi l'Hiſtoire de l'Evangile, & liſons. D'abord j'y trouve ces paroles prononcées par J. C. ſur le Temple de Jéruſalem. *Voyez-vous ces édifice*, dit-il à ſes Diſciples, il ſemble qu'il doit être éternel. *Cependant je vous le dis en verité, il ſera détruit juſques dans les fondemens, & il n'y reſtera pas une pierre ſur l'autre.* Il va plus loin, & prédit contre Jéruſalem. Lors même qu'il y entre au milieu des acclamations publiques, & peu de jours avant ſa mort, touché des maux réſervez à ce Peuple déplorable, il regarde la Ville : les pleurs coulent de ſes yeux, & il s'écrie : *Ha, Ville infortunée, ſi du moins en ce jour tu reconnoiſſois ce qui peut t'apporter la paix? Mais maintenant tout ceci eſt caché à tes yeux. Viendra le temps que tes ennemis t'environneront de tranchées, ils t'enfermeront, & te ſerreront de toutes parts ; ils te détruiront toi, & tes enfans, &*

Matth. c. 24. ¥. 2.

Matth. C. 24. ¥. 15. Marc. C. 12. ¥. 14. Luc. C. 19. ¥. 41.

ne laiſſeront dans ton enceinte pierre ſur pierre ; parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a viſité. Plus bas il revient encore à ce triſte préſage. *Lorſque vous verrez*, dit-il, *une armée environner Jéruſalem, ſçachez que ſa déſolation eſt proche. Que ceux qui dans ce moment ſeront en Judée, s'enfuyent dans les montagnes : que ceux qui ſe trouveront dans le milieu du païs, s'en retirent ; & que ceux qui ſeront à l'entour, n'y entrent point.* Comme il alloit au Calvaire, chargé de l'inſtrument de ſa Paſſion, tout à coup il s'arrête, & ſe tournant vers la multitude du Peuple & des femmes qui pleuroient ſa mort, il dit à celles-ci : *Filles de Sion, ne pleurez pas ſur moi, mais pleurez ſur vous-mêmes & ſur vos enfans : car le temps vient où l'on dira : Heureuſes les ſtériles ! Heureuſes les entrailles qui n'ont point porté d'enfans, & les mammelles qui n'en ont point nourri?* Mais encore, quand eſt-ce que ces malheurs ſi clairement prédits devoient arriver? Le jour de la ruine étoit-il proche, étoit-il éloigné? *Toutes ces choſes*, dit Jeſus-Chriſt, *viendront ſur la race qui eſt à préſent.* Et encore : *Cette génération ne paſſera pas ſans que ces choſes arrivent.* C'étoit à dire que les hommes qui vivoient alors devoient en être les témoins.

Liv. II. Chap. X.

Luc. C. 21. ¥. 20.

Luc. C. 23. ¥. 27.

Matth. C. 24. ¥. 34. Marc. C. 23. ¥. 30. Luc. C. 19. ¥. 32.

L'ont-t'ils été? Ces terribles menaces ont-elles eu leur accompliſſement? Je le demande aux incrédules. En eſt-il un ſeul parmi eux, ſi peu qu'il ſoit inſtruit, qui oſe en douter, ou dire que l'événement n'a pas rempli la prédiction

Liv. II. CHAP. X.

dans toutes ſes circonſtances? Ici l'autorité de l'Hiſtoire eſt manifeſtement pour nous, & le ſoleil n'a jamais rien éclairé d'un plus grand jour. Quarante ans après la mort de Jeſus-Chriſt, Tite vient aux portes de Jéruſalem, & l'environne de cette effroyable circonvallation dont l'image eſt ſi fidellement repréſentée par Joſéphe, & par les Hiſtoriens profanes. Ce Prince, malgré ſa puiſſance, & le ſuccès de ſes armes, veut encore ſauver les Juifs. Sa clémence eſt dédaignée. De faux Prophétes prédits par Jeſus-Chriſt, promettent l'Empire de l'Univers à ce peuple malheureux qui les écoute, & qui les croit juſqu'au milieu de ſa chûte. Déja une partie de la Ville étoit priſe, la flamme y ravageoit tout juſqu'au Temple du Seigneur; déja la faim plus cruelle encore avoit deſſéché les mammelles des meres; elles n'avoient plus que des larmes à donner à leurs enfans; elles ſe nourriſſoient du fruit de leurs entrailles; réduction déplorable qui révolte la nature; & ces inſenſez continuoient de préter l'oreille à ces Prophétes trompeurs. Sur la foi de leurs diſcours, ils attendoient un prodige du Ciel; & le croyoient intéreſſé à les défendre. Dans cette folle perſuaſion ils réſiſtoient toûjours, & ne vouloient ni implorer la miſéricorde, ni accepter la paix offerte. A la fin il n'y en eut plus pour eux. La foule preſque innombrable des habitans de Jéruſalem fut maſſacrée, la Ville miſe en cendres, & à la réſerve de quelques tours,

L'an de J. C. 72.

Luc. C. 21. v. 5.

Suet. lib. 5. in Veſp.

Dio. lib. 66.

Joſeph. bell. Jud. lib. 7. C. 21.

Joſ. bell. Jud. lib. 7. C. 8.

Liv. II. CHAP. X.

conſervées pour être au vainqueur un monument de ſa victoire, le reſte ne montra plus qu'une ſolitude affreuſe, & de vaſtes ruïnes.

Qu'oppoſer donc à un fait de cette évidence? Je compare toutes les circonſtances de la Prophétie avec toutes les circonſtances de l'événement, & j'ignore ſi l'on a jamais vû de rapports ſi parfaits, & de reſſemblances plus fidelles. La prédiction eſt écrite long-temps avant qu'elle ſoit accomplie, & elle l'eſt à peine, qu'on la lit dans toutes les Annales du monde; elle eſt faite à un peuple qui devoit nous haïr d'une haine implacable, & les reſtes de ce peuple promenent aujourd'hui par toute la terre la preuve qui décide pour nous contre lui-même. Enfin elle eſt faite à des hommes qui doivent être eux-mêmes témoins de l'événement, & ces hommes le ſont en effet dans le temps marqué par la Prophétie. Encore une fois qu'oppoſer donc à un fait ſi poſitif, & dont les circonſtances ſeront encore plus détaillées dans ce que nous dirons ailleurs?

Voyez ci-après. C. 15.

Premiére Difficulté.

Dira-t'on que Jeſus-Chriſt prévoyoit en politique habile, & ſur l'état des affaires de ſon temps, que Jéruſalem ſeroit bien-tôt détruite, & ſon Temple renverſé? Mais, qu'on me le pardonne, je ne puis répondre à une objection ſi peu ſérieuſe. Quoi! par des conjectures purement humaines, Jeſus-Chriſt aura prévû, & il aura avancé comme infaillible ce qui dépendoit de cent & cent cauſes qui n'étoient pas encore? Il

Réponſe.

Liv. II. Chap. X.

aura pénétré dans les projets des Princes d'alors, les projets des Princes à-venir? Il aura vû non le fait seulement, car ce ne seroit pas assez, mais toutes les circonstances du fait, sans que le hazard y ait rien dérangé? Sont-ce des hommes qui veulent faire croire à d'autres hommes ces paradoxes inconcevables?

Mais remarquez-le. Cette ressource de l'incrédule, ressource déja montrée si vaine, ne peut pas même compatir avec l'état des Juifs au temps de Jesus-Christ. Accoutumez à porter le joug des Romains, ils reconnoissoient leurs maîtres dans ces Maîtres du monde. Leur dépendance timide écartoit jusqu'aux moindres soupçons qui pouvoient irriter Rome. *Nous n'avons point*, disoient-ils, *d'autre Roi que César;* & dans une autre rencontre : *Il vaut mieux qu'un seul homme périsse*, en parlant de Jesus-Christ, *que de hazarder le salut de la Nation*, & d'attirer sur nous la colére des Romains. Ils étoient donc soûmis & fidéles aux Empereurs. Ce langage est d'un peuple qui veut sa conservation, & qui la ménage. Cependant on nous dit : à juger des choses sur les apparences, la ruine de Jérusalem pouvoit être prévuë quarante ans auparavant. Voyez donc le jour dans les ténébres, & les ténébres dans le jour.

Joan. C. 19. ℣. 15.

Joan. C. 12. ℣. 48. & 50.

Deuxiéme Difficulté.

J'entends une autre espéce de contradicteurs. Ils soûtiennent qu'il n'y a rien moins ici qu'une prédiction, & que Jesus-Christ ne songeoit point

à prophétiser la destruction de Jérusalem par les Romains; que tous les endroits que nous avons citez ne tracent au plus que l'histoire de ce qui doit arriver à la fin des siécles, & qu'enfin s'il y est parlé de la chûte de Jérusalem, & de son Temple, c'étoit pour exciter l'attention des Juifs sur l'intérêt général, par un intérêt particulier.

Liv. II. Chap. X.

On sçait combien cette Nation se croyoit supérieure à toutes les autres. Ce nombre infini de bienfaits qu'elle avoit reçus du Ciel dans tous les temps, fomentoit son orgueil, & tant de prodiges multipliez en sa faveur dès son origine, lui faisoient penser que Dieu n'avoit des yeux que pour elle.

Jesus-Christ ne pouvoit donc mieux l'avertir de la fin du monde, ni mieux lui en peindre les horreurs, qu'en lui annonçant que sa Ville & son Temple seroient tellement dissipez qu'une pierre n'y toucheroit plus une autre. C'étoit ouvertement lui dire que le reste de l'Univers auroit de pareilles destinées, puisque le Peuple saint ne devoit pas lui-même être affranchi de la derniére disgrace. Tout le discours qu'on a rapporté de l'Evangile ne tend qu'à ce but; & il est si vrai qu'il ne s'y agit que de cela seul, que les premiers Chrétiens ont cru durant deux siécles que la ruine du monde étoit prochaine, fondez sur ce que Jesus-Christ en parloit comme d'une révolution que les temps se hâtoient d'amener : *En vérité je vous dis que cette génération*

Luc. C. 19.

Liv. II. Chap. X.

d'hommes ne paſſera pas, ſans que ces choſes arrivent. Cela poſé, conclut-on, c'eſt un abus ſenſible, & un jeu, de rapporter les paroles de Jeſus-Chriſt ſur Jéruſalem, comme ſi elles étoient la prédiction de la ruine de cette ville par les Romains. Il eſt clair qu'en cet endroit il n'a voulu parler que de la fin du monde. Or puiſqu'il en fixoit l'époque à un temps qui le devoit ſuivre de ſi près, & que néanmoins l'Univers ſubſiſte encore, loin que cette prédiction prouve de Jeſus-Chriſt qu'il étoit Prophéte, elle eſt manifeſtement la preuve autentique du contraire.

Réponſe. Comme cette objection ſe vante d'être fondée ſur le texte, & qu'elle pourroit ſurprendre quelques eſprits, portez par indolence à juger du fond ſans l'éxaminer, il importe que je l'éclairciſſe.

Je reconnois d'abord que dans cet admirable diſcours dont j'ai cité quelques endroits, Jeſus-Chriſt parle effectivement de la ruine de l'Univers; mais je ſoûtiens qu'il y mêle ce qui regarde la ruine particuliére de Jéruſalem, comme un fait différent & ſéparé. On pourroit même faire voir que ce mélange n'eſt pas ſans myſtère, ſi c'étoit ici le lieu d'entrer dans ces majeſtueuſes profondeurs. Ce qu'il y a pour moi de capital, ce qui me ſuffit, eſt de montrer que ces deux points ne ſont pas tellement confondus, qu'on ne puiſſe aiſément diſcerner ce qui appartient à l'un, & à l'autre. Jeſus-Chriſt les a diſtinguez par des caractéres certains, & les voici.

Voyez M. l'Evêque de Meaux Diſcours ſur l'Hiſt. Univerſelle. 2. part. art. 2.

Premiérement,

Premiérement, il fixe le temps de la deſtruction de Jéruſalem; ce qu'il ne fait point en parlant de la ruine du monde. Tout au contraire, il dit de ce dernier événement que nul n'en ſçait le jour; *ni les Anges qui ſont dans le Ciel, ni le Fils même du Pere*, mais le Pere ſeul.

Liv. II. Chap. X.

Marc. C. 13. ¥. 34.

Ibid. ¥. 35.

Secondement, il ne parle de la décadence de l'Univers, qu'après avoir parlé de celle des Juifs. Il fait précéder l'une par l'autre, & dès-là montre qu'il ne faut pas les confondre. Prenez donc garde à vous, dit-il à ſes Diſciples, *vous voyez que je vous ai tout prédit*, c'eſt-à-dire, tout ce qui doit devancer les malheurs de la Ville, & le renverſement du Temple. Mais après ces jours d'affliction, *le Soleil s'obſcurcira, la Lune ne donnera plus ſa lumiére accoutumée..... & l'on verra le Fils de l'Homme porté ſur les nuées.* Voilà clairement une autre prédiction, & le ſujet d'une autre attente; je veux dire le dernier avénement du Meſſie.

Ibid. ¥. 23.

Ibid. ¥. 24. 25. 26.

Troiſiémement, Jeſus-Chriſt dit aux Juifs: *Qu'ils paſſeront par le fil de l'épée, qu'ils ſeront emmenez captifs dans toutes les Nations, & que Jéruſalem ſera foulée aux pieds par les Gentils, juſqu'à ce que le temps des Nations ſoit accompli.* Il eſt donc indubitable qu'il ne confondoit pas la ruine de Jéruſalem avec celle du Monde. Ces Nations élevées ſur les débris du Peuple Juif, prouvent ſans replique que leur fin ne devoit pas être la-même.

Luc. C. 21. ¥. 24.

Enfin Jeſus-Chriſt après s'être expliqué ſur les

Liv. II. Chap. X.

maux qui devoient dans peu fondre sur Jérusalem, passe tout d'un coup à un objet plus lugubre encore. *Toutes ces choses*, dit-il, *ne seront que le commencement*, & comme l'image des malheurs réservez au jour qui doit éclairer la ruine du Monde entier. Il n'est donc point vrai que Jesus-Christ n'ait songé à prédire que le dernier embrasement de l'Univers. S'il avoit cet objet en vûe, comme nous en convenons, il ne pensoit pas moins aux disgraces prochaines de Jérusalem. L'un & l'autre événement sont compatibles, & je ne sçai comment nommer l'imagination de ceux qui ne veulent trouver dans le texte que l'une de ces deux choses, à l'exclusion de l'autre.

Matth.C. 24. ℣. 8.

Pourquoi donc paroissent-elles confondues, me direz-vous ? La réponse est facile. Les Disciples mêloient des idées différentes dans la question qu'ils faisoient à leur Maître. *Dites-nous quand ces choses arriveront, & quel signe il y aura de votre avénement, & de la fin du Monde.* Il est visible que dans cette interrogation, quoiqu'unique, il y a trois questions. Jesus-Christ aussi fait ses réponses sur chacune. Mais elles semblent se mêler, parce qu'il donne des signes communs aux trois événemens dont on lui parle, quoiqu'il joigne des signes distinctifs pour chacun. Il ne s'agit ainsi que de sçavoir si ceux qui devoient précéder la ruine de Jérusalem, ont en effet paru de la maniére qu'il les a prédits.

Ibid. ℣. 3.

Saint Luc rapporte la chose avec plus d'ordre,

& de précision. C'est donc lui qu'il faut suivre ici. Il fait prédire par Jesus-Christ la destruction de Jérusalem, & demander ensuite par les Apôtres, à quelle marque on jugera que cet événement sera prêt d'arriver. Ainsi, dans son Histoire, la question des Apôtres est simple, & unique. Mais la réponse de Jesus-Christ ne l'est pas moins, & tout ce qu'il dit n'est que le présage des signes qui devoient précéder la ruine des Juifs.

Liv. II. Chap. X.

Luc.C.21. ℣. 5. 6. 7.

D'abord, il assûre qu'on verra paroître une foule de faux Prophétes, & d'imposteurs, qui diront chacun: Je suis le Christ. Ordinaires avant-coureurs de la chûte des Peuples, & de la colere divine qui les abandonne aux artifices du mensonge. C'est aussi ce qu'on remarqua plus que jamais, dans les temps qui suivirent la mort de Jesus-Christ, sur tout vers ceux de la guerre des Juifs, & sous le régne de Néron qui la commença. Des fourbes, dit Joseph, conduisoient le Peuple *dans les déserts*, [cette circonstance avoit encore été prédite] & sous prétexte de lui faire voir des signes de sa prompte délivrance, ils le séduisoient par de feints prodiges, & par des tours de soupleſſe ou de magie. Je ne sçai quel Egyptien entre autres, assembla près de lui jusqu'à trente mille personnes abusées par ses enchantemens. L'Ecriture parle de cette séduction, & elle fit tant de progrès, qu'il fallut enfin que Félix envoyât des troupes contre ces infortunez. Elles en tuérent une grand nombre, & dissipérent le re-

Ibid. ℣. 8.

Joseph. Antiq. lib. 20. C. 6.

Matth.C. 24. ℣. 16.

Euseb. Chronic. Joseph. Bell. Jud. lib. 2. C. 25.

Act.C.21. ℣. 38.

Liv. II. Chap. X.

ſte. C'étoient évidemment ces hommes trompeurs qui devoient conduire la Nation à ſa ruine, & l'on ne doutera pas que le nom de Chriſt, ſans lequel il n'y avoit point de délivrance parfaite, ne fût mêlé dans leurs promeſſes chimériques. La Judée ne fut pas même la ſeule Province expoſée à l'illuſion de ces enchanteurs. Tout l'Empire en fut comme inondé dans ce ſiécle déplorable, & l'on ne voyoit de toutes parts que de ces enthouſiaſtes qui ſe vantent que le Ciel les inſtruit de l'avenir. Tels furent un Simon nommé le Magicien, un Théodas, un Ménandre, un Elymas, un Apollonne de Tyanes, ſans compter la foule des autres ſi renommez dans les Hiſtoires ſacrées & profanes. Et ne dites pas, à deſſein d'infirmer la Prophétie, qu'il étoit facile à quiconque connoiſſoit le caractère de la Nation, de prévoir la naiſſance de ces impoſteurs. Tout le contraire; elle en étoit déſabuſée, & depuis la ruine de Jéruſalem par le Roi de Babylone, plus de cinq cens ans s'étoient écoulez, ſans qu'il eût paru durant ce long intervalle un ſeul faux Prophéte en Iſraël; tant les Juifs étoient encore irritez contre ceux qui avoient trompé leurs peres ſous Sédécias.

Jerem. C. 14. ℣. 14. Idem C. 28. ℣. 2. Luc. C. 21. ℣. 9. Matt. C. 24. ℣. 6.

Jeſus-Chriſt ajoûte pour ſecond ſigne de la deſtruction de Jéruſalem, que peu d'années auparavant tout retentira des bruits de la guerre; & ſelon deux Evangeliſtes, que les Royaumes ſe ſouléveront l'un contre l'autre. J'en atteſte ici tous ceux qui ſçavent l'Hiſtoire de-

Liv. II. Chap. X.

ſors. Etoit-il poſſible de mieux repréſenter ces guerres ſanglantes, qui affligérent l'Empire dans les derniéres années de Néron? Quels climats, quelles Provinces (*a*) ne furent point troublées par le fracas des armes? Les Gaules animées par Vindex ſe révoltent contre leur Prince. Les Eſpagnes que gouvernoit Galba, ſe ſoulévent de leur côté. Le reſte de l'Occident ſuit leur éxemple; Macer dans l'Afrique, Virginius & Capiton dans la haute & baſſe Germanie. Juſques dans Rome, les Cohortes Prétoriennes ſollicitées par Nymphidius, prennent les armes. Toutes les armées ſe diviſent, & chacune ſe nomme un Chef au préjudice du Maître légitime. Quatre Empereurs s'élévent en même-temps, & les uns contre les autres. Le fer eſt porté juſqu'aux extrémitez de la Terre, & le Monde ſurpris ignore qui le doit commander. Des batailles ſont données aux portes de Rome, pour décider la querelle des rivaux. Galba, Othon & Vitellius y périſſent. L'Empire commence à reſpirer ſous Veſpaſien, & c'eſt alors auſſi que l'orage commence à tomber ſur les Juifs. Quel autre que celui qui ordonne les événemens, & qui les conduit à ſes fins, pouvoit les prédire avec tant de juſteſſe?

Suet. in Néron. Dio. lib. 63. Plut. in Galb. Tacit. Ann. 15. Suet. in Oth. & Vitell. Suet. in Veſp.

(*a*) Opus aggredior opimum caſibus, atrox prælíis, diſcors ſeditionibus, ipsâ etiam pace ſævum. Quatuor Principes ferro interempti, tria bella civilia, plura externa, ac plerumque permixta, turbarum Illyricum, Galliæ nutantes, perdomita Britannia & ſtatim amiſſa, coortæ Sarmatarum, ac Suevorum Gentes, Nobilitatus clarus mutuis Dacus. *Tacit. Hiſt. Lib.* 1.

Un troiſiéme ſigne eſt donné par Jeſus-Chriſt à ſes Diſciples ; ce ſont les tremblemens de terre en divers lieux du Monde, les peſtes, les famines, & les phénoménes extraordinaires dans le Ciel. Parcourez les hiſtoires des temps dont il s'agit. En eſt-il une qui ne faſſe foi, que jamais ces malheurs ne furent plus fréquens, ni plus répandus ? Toute la nature comme en déſordre effrayoit les Païens mêmes, & ces aveugles intimidez par ces ſignes, redoubloient leurs ſacrifices, pour appaiſer, diſoient-ils, la colere des Dieux immortels. Les Auteurs de ce ſiécle ne nous parlent que des villes (a) renverſées par les ſecouſſes de la terre dans l'Aſie, dans la Sicile, dans la Calabre, dans la Campanie, dans le Pont, dans la Macédoine, & dans l'Achaïe. On n'y lit que les horreurs cruelles de la famine

Matth. C. 24. ℣. 7. Luc. C. 21. ℣. 11.

Plin. Hiſt. lib. 2. C. 84.

(a) Celebres Aſiæ Urbes conlapſæ nocturno motu terræ .... ſediſſe immenſos montes, viſa in arduo quæ plana fuerint, effluſiſſe inter ruinam ignes memorant. *Tacit. Annal. Lib.* 2.

Fine anni vulgantur prodigia imminentium malorum nuntia, vis fulgurum non aliàs crebrior, & ſidus cometes, ſanguine illuſâ ſemper Neroni expiatum. *Tacit. Annal. Lib.* 15.

Pompeios celebrem Campaniæ Urbem, in quam ab altera parte Surrentinum, Sabianumque littus, ab altera Herculanenſe conveniunt, mareque ex aperto conductum amœno ſitu cingit vexaris quæcumque adjacebant regionibus audivimus, & quidem diebus Hibernis quos vacare à tali periculo majores noſtri promittere ſolebant. Non. Febr. fuit motus hic Regulo & Virginio Conſulibus, qui Campaniam magna ſtrage vaſtavit. Nam & Herculanenſis oppidi pars ruit, dubieque ſtant etiam quæ relicta ſunt. Et Nurecinorum Colonia, Neapolis quoque, &c. *Senec. quæſt. Natural. lib. 6. ad initium.*

(a) ſous l'Empire de Claude ſurtout, & l'on tremble encore au récit de Tacite & de Suétone, (b) quand ils rapportent les ravages terribles de la peſte qui ſembloit vouloir dépeupler Rome dans les derniéres années de Néron. Je renvoye encore ici le Lecteur à Joſéphe même. Il y verra combien de prodiges annoncérent la chûte de Jéruſalem. Il y verra la porte d'airain qui fermoit le Temple intérieur, s'ouvrir d'elle-même, comme pour marquer que le Seigneur abandonnoit ſa Maiſon, & la livroit aux ennemis ; le Ciel s'obſcurcir, de même que dans une profonde nuit d'orage, puis tout à coup s'enflammer, le airs ſe remplir de ſpectres armez qui traverſoient les nues, & ſe répandoient autour des villes. Spectacle terrible que Tacite même n'a (c) pas oublié. Il y

Euſeb. Chronic. Strab. lib. 12. C. 13. Phleg. Mir. C. 13. & 14. Joſeph. bell. Judaïc. lib. 7. C. 31. Luc. C. 21. ℣. 12.

(a) Arctiore autem annonâ ob aſſiduas ſterilitates detentus quondam à turba in medio foro [*Claudius*] convitiisque ac ſimul panis fragminibus ita inſtratus, ut aegrè nec niſi poſtico in Palatium evadere valuerit. *Suet. in Claud. C.* 20.

Fames facta in Græcia, modius ſex drachmis venundatus eſt..... Magna fames Romæ. *Euſeb. Chronic. ad ann. Domini* 51. & 52.

(b) Tot facinoribus fœdum annum etiam Dii tempeſtatibus, & morbis inſignivere. Vaſtata Campania turbine ventorum, qui villas, arbuſta, fruges paſſim diſjecit, pertulitque violentiam ad vicina urbi. In quâ omne mortalium genus vi peſtilentiæ depopulabatur, nullâ cœli intemperie quæ occurreret oculis. *Tacit. Annal. Lib.* 16.

Acceſſerunt tantis ex principe malis probriſque quædam & fortuita : peſtilentia unius autumni qua triginta funerum millia in rationem libitinæ venerunt. *Suet. in Neron. C.* 39.

(c) Evenerant prodigia quæ neque hoſtiis, neque votis piare fas habet gens ſuperſtitioni obnoxia, Religionibus adverſa. Viſæ per cœlum concurrere acies, rutilantia arma, & ſubito nubium igne collucere Templum, expanſæ repente delubri fores, & audita major humana vox : Excedere Deos. Simul ingens motus excedentium. Quæ pau-

Liv. II. Chap. X.

verra des aſtres inconnus briller ſur Jéruſalem; & la réflexion qu'ajoûte l'Hiſtorien, qu'il falloit que les Juifs euſſent ſeuls perdu les yeux & l'uſage du ſentiment, pour ne pas voir, ou pour tourner à leur avantage ce qui répandoit la terreur ſur le reſte des hommes.

Mais avant tout cela devoit arriver un autre ſigne, & Jeſus-Chriſt l'avoit prédit à ſes Diſciples. *Vous ſerez*, leur dit-il, *perſécutez, livrez dans les Synagogues, renfermez dans les priſons, trainez devant les Rois, & devant les Gouverneurs à cauſe de mon nom.* Image naïve & fidelle des contradictions que l'Egliſe eut à ſoûtenir dès ſa naiſſance, & des premiéres épreuves de l'Apoſtolat. La perſécution s'allume, en effet, dans les temps marquez par Jeſus-Chriſt. Plus s'approche le moment fatal aux Juifs, & plus leur haine redouble contre les Chrétiens qu'elle pourſuit. Les Diſciples, ſans autre crime que leur foi, ſont conduits aux tribunaux profanes, traitez avec inſulte, retenus captifs, & punis comme novateurs qui troublent le repos public avec l'ancienne Religion. Toute l'hiſtoire de S. Paul n'eſt que la continuelle juſtification des Prophéties de ſon Maître; & la fin du régne de Néron qui donna tant de Martyrs à l'Egliſe, achéve de montrer que Jeſus-

Act. ubique. Tertull. Apolog. Lact. p. 3. Sulp. S. Hiſt. l. 2.

ci in metum trahebant: pluribus perſuaſio inerat antiquis Sacerdotum Litteris contineri eo ipſo tempore fore ut valeſceret Oriens, profectique Judæâ rerum potirentur ..... Sed vulgus more humanæ cupidinis, ſibi tantam fatorum magnitudinem interpretati, ne adverſis quidem ad vera mutabantur. *Tacit. Hiſt. Lib. 5.*

Chriſt

Chriſt liſoit dans l'avenir, & que ſes prédictions étoient indépendantes du hazard. Il a même été plus avant que les Prophétes, plus loin que Daniel. Celui-ci *voyoit un Peuple avec ſon Chef qui devoit détruire la Ville, & ſon Sanctuaire*: il avoit dit que *Jéruſalem finiroit par une ruine totale, & que la déſolation qui lui avoit été prédite arriveroit à la fin de la guerre.* C'étoit bien préſager le fait. Mais Jeſus-Chriſt annonce & le fait, & les circonſtances préliminaires du fait; les dégrez qui devoient y conduire, & les événemens qui devoient le préparer. C'eſt que l'Eſprit de Dieu repoſoit ſur lui dans ſa plénitude, & que les autres n'avoient eu que des portions de ce qu'il avoit ſans bornes, & ſans meſure.

Liv. II. Chap. X.

Tacit. Ann. 15. Suet. in Neron. Juvenal. Saty. 1. Oroſ. lib. 7. Dan. C. 9. ℣. 26.

Joan. C. 3. ℣. 34.

Cependant, comme ſi ce n'étoit pas aſſez de ces marques, d'ailleurs ſi diſtinctives, Jeſus-Chriſt deſcend aux ſignes prochains de la derniére déſolation de Jéruſalem. Il ne vouloit pas que les mêmes coups qui devoient pulvériſer la paille, briſaſſent le bon grain, ni que ſes Elûs fuſſent enveloppez dans la même ruine que les coupables. Il donne donc à ſes Apôtres avec un gage de ſon amour, le ſignal certain pour reconnoître le moment précis où il falloit fuir enfin la terre maudite. *Quand vous verrez*, dit-il, *les armées environner la Ville, ſçachez que ſa deſtruction eſt proche. Alors que ceux qui ſont dans la Judée ſe retirent dans les montagnes.* Ailleurs il dit ces paroles: *Quand vous verrez l'abomination de la déſolation*

Luc. C. 21. ℣. 20.

Matt. C. 24. ℣. 15.

Liv. II. Chap. X.

que Daniel a prophétiſée ; que celui qui lit entende ; quand vous la verrez dans le Lieu ſaint, ou, comme porte un autre Evangeliſte, *dans le lieu où elle ne doit pas être, que ceux qui ſont dans la Judée s'élancent vers les montagnes.* Ces deux maniéres de s'expliquer reviennent à la même, & l'une n'étoit en effet qu'une plus claire interprétation de l'autre. Cette abomination qui devoit être dans le lieu ſaint, n'étoit, ſelon la force de l'expreſſion originale, que l'image des Idoles toujours ainſi nommées dans les ſaints Livres. Juſqu'alors elles n'avoient point paru dans le Temple du Seigneur, & les Princes Païens n'avoient fait pour les y introduire que d'inutiles efforts. Antiochus ſurnommé *l'Illuſtre*, l'avoit tenté. Il vouloit faire adorer dans le Temple les Dieux de la Grece, & ſurtout ſon Jupiter Olympien. Mais ni ſes menaces, ni ſes armes ne purent y faire conſentir les Juifs. Il profana l'Autel, il enleva les vaſes & les ornemens ſacrez ; mais du moins la Maiſon reſta, & la profanation ne fut que paſſagere. Long-temps après, Caïus Caligula fit la même entrepriſe. Cet extravagant qui ne reſpectoit ni les droits de la raiſon, ni les priviléges des Peuples, forma le deſſein d'élever ſa ſtatuë dans le Sanctuaire même de Jéruſalem. Pétrone alors Gouverneur de la Syrie, fut chargé de l'éxécution. Pour y réüſſir, il mit en uſage tour à tour les priéres & la terreur. Mais les Juifs demeurérent inébranlables. Agrippa le fut juſques dans Rome, ſous

Marc. C. 13. ℣. 14.

1. Mach. C. 1. ℣. 30. 31.

2. Mach. C. 6. ℣. 2.

Philo. leg. p. 1040.

Joſeph. Ant. Lib. 18. C. 11.

les yeux du plus cruel de tous les Princes ; & cet Empereur fut contraint de céder, malgré ſon pouvoir, aux ſcrupules de la Nation entiére. Juſqu'aux Enſeignes Romaines, elles étoient bannies de la Terre Sainte. Elles portoient les images des Dieux, ou celles des Céſars. C'en étoit aſſez pour être proſcrites. Dieu l'avoit expreſſément ordonné de toute repréſentation profane, & tant que Rome eut pour les Juifs un reſte de complaiſance, elle ménagea leur délicateſſe ſur ce point, & leur épargna ce déplaiſir mortel. Je veux en rapporter un éxemple. Vitellius, pere de l'Empereur du même nom, veut porter la guerre à Arétas dans l'Arabie ; il raſſemble ſes troupes à Ptolémaïde, & ordonne leur marche par la Judée, pour ſe rendre droit à Petra. Les Juifs conſternez députent vers lui les principaux d'entre eux, & le ſupplient de faire prendre une autre route à ſon armée ; parce que ſes *Enſeignes* étoient chargées des images de l'Empereur. Vitellius défére à ces priéres, & vient à Jéruſalem, accompagné ſeulement de ſes amis, & d'Hérode le Tétrarque ; tant on reſpectoit encore la Religion de ce Peuple, & la ſévérité de ſes Loix ! Ce ne fut donc qu'au temps de la derniére ruine, que les Romains ceſſérent de ménager l'antique & ſaint uſage de la Nation qu'ils venoient détruire. Leurs Drapeaux déployez firent voir aux Juifs ſurpris les idoles profanes ; pour la premiere fois elles parurent où elles ne *devoient pas être*, & pé-

Liv. II. Chap. X.

Joſeph. Antiq. lib. 18. C. 7.

Liv. II. Chap. X.

nétrérent dans le cœur de la Terre Sainte. Alors il falloit s'enfuir. Le ſigne n'étoit pas équivoque, & il en étoit temps encore; du moins dans le premier ſiége que fit Ceſtius, & après ſon entiere défaite par les Juifs. Auſſi, les Fidéles inſtruits par la prédiction en uſérent à leur avantage. Ils firent leur retraite dans la Ville de Pella, comme le remarquent les Hiſtoriens, (a) & c'eſt une obſervation importante, qu'entre les Chrétiens, d'ailleurs ſi nombreux dans la Judée, nul n'ait partagé la diſgrace des rebelles. Sans doute qu'ils avoient entendu la Prophétie de la maniére que nous l'expliquons, & que les autres préſages, déja vérifiez, les rendoient attentifs à celui-ci. Mais ſi l'on veut me permettre une conjecture, c'eſt ce qu'un grand Prophéte (b) avoit prédit long-temps auparavant par ce ſigne que Dieu, diſoit-il, devoit donner à ſes *Elûs* dans les jours de la déſolation, pour *échapper aux armes de l'ennemi.*

Tacit. Hiſt. lib. 5.

Suet. in Veſpaſ.

L'An de J. C. 68.

Epiph. Hær. 29. C. 7.

Id. de Menſ. C. 5.

Theodoret. in Zach. 14. initio.

On jugera peut-être que c'eſt trop parler de la même Prophétie; je le veux, ſi l'on peut trop preſſer l'incrédule, donner trop d'appuis à la foi de ceux qui doutent, & trop affermir par l'évidence des *faits* ceux qui marchent dans les anciennes routes, & le chemin battu. Je m'arrête toutefois, pour deſcendre aux autres prédictions

(a) Τῷ λαῷ τῆς πέλλης, καὶ τῆν τῆς περαίας πόλιν οἰκεῖν κελευσμένῳ. Πέλλαν αὐτὴν ὀνομάζουσι. *Euſeb. Hiſt. Lib. 4. c. 5.*

(b) Dediſti metuentibus te ſignificationem, ut fugiant à facie arcus. *Pſalm. 59. ℣. 4. & 5.*

Liv. II. Chap. X.

de Jeſus-Chriſt, & je demande que l'on me donne encore un moment pour en raconter toute la ſuite.

Le grand objet de la Miſſion de Jeſus-Chriſt étoit l'établiſſement de ſon Egliſe. Elle devoit être l'Epouſe chérie donnée au Fils par ſon Pere, & les nœuds de leur union devoient être éternels. Les Prophétes avoient prédit d'elle, qu'elle ſeroit la fille du Très-Haut, & la Cité pacifique, dont les portes ne ſeroient fermées ni durant l'éclat du jour, ni durant les ombres de la nuit; que les Rois ſeroient ſes nourriciers, & qu'ils viendroient en ſilence adorer la trace de ſes pas; qu'elle ſuceroit le lait des Nations, & qu'elle enfanteroit les Peuples fidéles; qu'elle ſeroit ſi puiſſante, que tout Royaume qui ne lui ſeroit pas ſoûmis, périroit; ſi heureuſe, que Dieu lui-même ſeroit le Soleil qui feroit luire ſur elle un jour ſans fin; qu'elle ſe leveroit ſur l'Univers portée ſur les aîles de la Juſtice, de même que ſur un trône léger; qu'elle ſeroit toûjours féconde, toûjours belle malgré l'immenſe durée des âges, & qu'elle porteroit le germe d'une immortelle jeuneſſe. Ainſi les Prophétes ne l'avoient vûë que dans ſa gloire, & Dieu ſemble ne la leur avoir montré que du côté de ſa ſplendeur. Mais Jeſus-Chriſt, à qui tout eſt manifeſté, lui découvre de triſtes deſtinées à travers tant de grandeur, & lui prédit d'innombrables revers, toutefois non moins admirables dans le fonds, que cet amas de proſpéritez tant promiſes par

Iſaias ubique.

Liv. II. Chap. X.

les anciens Oracles. Il lui ouvre donc les siécles, & lui présente l'image des persécutions que le Monde lui doit susciter. Par avance, il lui fait voir l'ivraie funeste que l'ennemi doit semer dans le champ, à dessein d'y étouffer le grain pur, & de tromper l'attente du moissonneur, les combats que le Fort armé doit livrer aux Enfans de la foi, les artifices de l'Esprit séducteur pour corrompre, s'il est possible, l'innocence des Elûs, les mensonges des faux Pasteurs pour détourner le troupeau fidéle des routes salutaires, & l'engager dans celles de l'erreur, la foule immense de ceux qui doivent périr, & le petit nombre de ceux qui doivent persévérer jusqu'à la fin. Mais au même temps que l'Epoux présage à son Epouse ces dures épreuves, il lui promet l'assistance indéfectible de son Esprit, & la console, en lui disant: que *les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.*

Matth. C. 16. ℣. 18.

Arrêtons-nous, & racontons ici ce que nos Peres ont vû, ce que nous lisons dans les monumens précieux qu'ils nous ont laissez. Quelle calamité, quel deüil fut dans l'Eglise à sa naissance! Que de larmes versées par elle, & que de sang lui coûterent son innocence & sa foi! De quelque part qu'elle tournât les yeux, que voyoit-elle, que le glaive tiré pour sa ruine, toutes les Puissances du Monde armées contre elle, & tous les Sages, tous les Doctes réünis pour la détruire? D'un côté, les clameurs sédi-

tieuses des Peuples, & de l'autre, le supplice de ceux qu'elle venoit d'enfanter au salut. Affliction plus amére encore. Jusques dans son sein lui naissoient des enfants de révolte, des esprits altiers & indociles, amoureux de leurs propres conceptions, & périlleusement épris de l'attrait des nouveautez. Ils ne feront jamais effacez de la mémoire des hommes, les noms odieux de ces Princes qu'une haine injuste, & des fureurs aveugles animérent contre nous. Jamais on n'oubliera les entrepriſes de ces Héréſiarques téméraires qui vouloient faire conteſter leur doctrine toute récente avec la Doctrine Apoſtolique, & faire accréditer leurs Dogmes au mépris des nôtres. Tous les ſiécles liront que ces complots étoient prédits, & que le triomphe étoit promis à l'Egliſe ſur leurs Auteurs. Elle l'a remportée cette pleine victoire, & ſes avantages ſont encore ſous nos yeux. Tous ſes ennemis ſont tombez d'une grande chûte; ils ont diſparu de deſſus la terre. Elle ſeule marche toujours la même, toujours ſoûtenuë de la main inviſible qui l'a ſauvée. Que ſont-ils devenus ces Maîtres du Monde, qui ſe vantoient de l'avoir détruite? Ils avoient dreſſé des Monumens de ſa défaite, frappé des Médailles, & conſacré des Inſcriptions (a) à la mémoire de ſa ruine. Mais l'événement eſt contre eux, leurs trophées étoient imaginaires,

Liv. II. Chap. X.

Euſeb. Dem. Ev. l. 8. Bar. Annal. ad an. 69. §. 46. Auguſtin. de Civ. Dei. lib. 18. C. 54.

(a) Ob. Provinciam. Latronibus. Et. His. Qui. Novam. Generi. Humano. Superstitionem. Inculcabant. Purgatam. *Saxum Romæ Neroni inſcriptum.*

Liv. II. Chap. X.

& leurs marbres, auſſi-bien que les Oracles de leurs Dieux ſur l'extinction de notre foi, ſont prouvez menteurs. Que reſte-t'il de tant d'héréſies, qui tour à tour, & par une eſpéce de méthode, ont attaqué les articles du Symbole Catholique? Où ſont aujourd'hui ceux qui prennent la défenſe de Saturnin, de Baſilide, de Carpocrate, de Cérinthe, d'Ebion & de Valentin? Où ſont les Diſciples d'Hermogenes, de Cerdon, de Secundus, de Marcion & de Ptolomée, les Sectateurs des Gnoſtiques, les Protecteurs de Montan, & de ſes chimériques Prophéteſſes? A peine leurs noms ſont-ils connus. Tout de même, où ſont à préſent Arius & ſes Ariens, Pélage & ſes Pélagiens, Neſtorius & ſes Neſtoriens? Ils ſont paſſez, & la trace en ſeroit perduë, ſi nos Annales n'avoient conſervé le récit de leurs erreurs, & des victoires de la foi ſur elles.

Cependant, à juger des choſes par les régles communes, tant d'ennemis & de perſécutions au dehors & au dedans, de ſi cruelles tempêtes, & ſi fréquemment renouvellées, devoient à la fin cauſer le naufrage de l'Egliſe. A quoi tenoit-elle? Quels appuis humains lui voyoit-on? Elle en eut, je l'avouë, dans la protection du Grand Conſtantin. Mais durant trois ſiécles auparavant, étoit-on touché de ſes maux, & de quoi l'Univers étoit-il occupé, ſinon à les augmenter? Encore après Conſtantin, & ſous le régne de ſon fils Conſtance, l'Arianiſme mal éteint ne reprit-il pas des forces nouvelles, qui s'accrurent ſous Valens? Dans

Liv. II. Chap. X.

Dans les jours qui ſuivirent, l'Idolatrie, preſque réduite à l'extrémité, ne penſoit-elle pas trouver un reſtaurateur dans la perſonne de Julien? Je le répéterai donc. A n'examiner que ces dehors, le Chriſtianiſme devoit tomber. Je dis plus, les moyens mêmes qui l'ont ſoûtenu devoient faire ſa ruine. Regardez les plus grands Empires; malgré la terreur qu'inſpire l'appareil de leur puiſſance, malgré ces nombreux reſſorts que la ſageſſe humaine fait mouvoir pour les conſerver, eſt-il un ſeul de ces Etats qui ne périt bien-tôt, ſi la politique ne plioit ſouvent ſes Loix, contrainte par celles du beſoin? Encore avec tous ces ménagemens que font-ils, que ſuſpendre leur décadence? Il faut qu'elle arrive, & elle vient en effet, c'eſt leur ſort inévitable; on n'en voit point qui ne céde à l'outrage des temps, & nul n'eſt parvenu juſqu'à remplir la durée de dix-ſept ſiécles. Les plus grands Empires, celui des Caldéens, celui des Perſes, celui des Grecs, & celui des Romains, qui ſe ſont élevez ſur la chûte l'un de l'autre, ne ſont plus; l'Egliſe de Jeſus-Chriſt a ſeule marché plus long-temps qu'eux, & continuë de marcher d'un pas certain ſur la ruine des Royaumes & des âges. Mais, ce qu'il y a d'admirable, toûjours conſtante, toûjours infléxible dans ſa foi, jamais elle n'a plié; jamais elle n'a connu ces tempéramens de Doctrine, qui en ſacrifient une partie à la conſervation de l'autre; jamais elle n'a voulu, ni ſouffert aucun accommodement de

Liv. II. Chap. X.

croyance qui eût alteré tant soit peu l'ancien dépôt. Les Ariens ne demandent que le retranchement d'un mot, & ils vont chanter avec nous le même Symbole; il n'en sera rien, & l'on n'y changera pas une syllabe. Nestorius ne refuse que d'adopter un terme consacré par la tradition. N'importe; on craint qu'il ne pense à diviser la personne du fils, il sera condamné par Célestin, le Concile d'Ephése le déposera, & Théodose qui ne le vouloit pas d'abord, le bannira lui-même.

Ainsi tandis que les Sectes toûjours prêtes à changer & à rechanger, à se réformer, à mollir, & à s'accommoder au temps, se voyoient rentrer dans l'oubli, l'Eglise qui les voyoit tomber à ses côtez, se soûtenoit par son attachement inébranlable à la doctrine des Apôtres. Le schisme & l'hérésie assembloient quelquefois contre elle de nombreux Synodes, ses Evêques opprimez par les Puissances étoient reléguez & proscrits; mais son Symbole n'étoit point entamé, mais sa voix ne cessoit de se faire entendre du milieu de l'oppression, & ses enfans la reconnoissoient toûjours à des marques certaines. On sçavoit, & l'on ne s'y trompoit point, où étoit (*a*) *la Grande Eglise*, celle dont les autres étoient sorties. On lui trouvoit une succession de Pasteurs non-interrompuë, à commencer dès les Apôtres, & ce caractère que

(*a*) Id fatetur *Magna Ecclesia*, recipiens ut vera quæ à Judæis traduntur de Mundi Creatione sex diebus absoluta, deque septima quiete. *Celsus apud Origen. Lib.* 5.

Liv. II. Chap. X.

rien ne pouvoit obscurcir, suffisoit à ceux qui la cherchoient. Les autres Sociétez s'appelloient du nom de leurs Auteurs. Il falloit bien se rappeller Manés, en voyant les Manichéens; Arius, en voyant les Ariens; Pélage, en voyant les Pélagiens. Mais ces noms étoient nouveaux. On connoissoit la datte de leur naissance, & l'on ne pouvoit s'empêcher de dire aux Sectaires: En tel temps vous avez commencé, vous n'étiez pas encore, que nous étions en possession; quelque chose que vous opposiez, le fait constant est que vous avez été parmi nous, & que vous n'êtes que des branches mortes, détachées de la tige vivante dont Jesus-Christ est la racine. Qui n'admirera donc la force & la vérité de cette parole: *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre vous?* Et pourroit-on n'y pas reconnoître une sensible Prophétie, sur-tout quand les apparences sembloient présager le contraire de l'évenement?

Tertull. de præsc.

Je ne finirois pas, ce n'est point éxagérer, si je voulois de point en point suivre toutes les prédictions faites par Jesus-Christ. Dans cette abondance, il faut se prescrire des bornes. Je me réduis donc à un article ou deux, & je ne fais plus qu'indiquer les autres. Mais auparavant, je ne puis me taire sur une observation qui s'offre à moi sans cesse dans l'histoire de l'Evangile.

Ce que j'y trouve d'admirable sur-tout, & de singuliérement attaché aux paroles de Jesus-Christ, est la simplicité, le naturel, si je puis le dire, avec

Liv. II. Chap. X.

lequel il annonce & prédit les plus grandes choſes. Les Prophétes ordinaires ſont tranſportez hors d'eux-mêmes lorſque l'avenir s'ouvre à eux. C'eſt par un enthouſiaſme ſubit, ſouvent c'eſt au milieu du trouble, des extaſes, des tranſports & des images inconnuës, qu'ils traverſent l'obſcurité des ſiécles, & la ſuite des deſtinées particuliéres ou générales. Jeſus-Chriſt les voit au contraire avec une tranquillité majeſtueuſe, qui démontre qu'il en diſpoſe; & ce qui doit arriver un jour de plus merveilleux, il le dit ſans en être ému, comme un homme qui ne voit pas ſeulement les effets de loin; mais auſſi leurs cauſes profondes, l'ordre & l'enchaînement des deſſeins éternels.

Je déſire, pour en donner un éxemple, qu'on réfléchiſſe un moment ſur la Prophétie qu'il fait dans les premiers jours de ſa Miſſion. Il paſſe vers les bords de la mer, où ſont aſſis des pêcheurs; il

Matth. C. 4. ℣. 19. s'arrête, & leur dit: Suivez-moi, *je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes.* Jamais rien n'a été dit avec moins de pompe & de faſte. Rien n'y reſſem-

Pſal. 48. & 77. ble à ces magnifiques expreſſions: *Ecoutez, Peuples; prêtez l'oreille, vous tous qui habitez la terre:* ni à ces autres peut-être plus grandes encore:

Cantic. Moyſ. Deuter. C. 32. *Cieux, écoutez ma voix; que la nature entiére ſoit attentive au diſcours qui ſortira de ma bouche, &c.* Ici eſt un langage modeſte & ſimple: *Suivez-moi; je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes.* Cependant quelle prédiction avoit pû jamais paroître plus étonnante, ſoit qu'on en pénétre le fonds, ſoit

Liv. II. Chap. X.

qu'on s'en tienne aux ſeules circonſtances! Celui qui la fait eſt un homme nouveau, preſque ignoré dans le lieu même de ſa naiſſance, & ſeulement connu par le nom obſcur de fils de Joſeph. Ceux à qui s'adreſſe la Prophétie portent des diſpoſitions toutes oppoſées à la promeſſe qu'elle renferme. Quel beſoin ici de répéter ce que chacun ſçait, ce qu'on a dit tant de fois de leur ignorance, de leurs préjugez, & de leurs foibleſſes? La trace en eſt encore ſubſiſtante dans leurs propres écrits. On y voit à découvert leur éducation inculte, les bornes naturelles de leur eſprit, les fonctions viles & humiliantes de leur état, leurs mœurs informes & groſſiéres. Quel diſproportion entre le caractére de ces hommes, & le ſort qui leur eſt prédit! Songez de plus quelle étoit alors la face du Monde. L'idolatrie l'avoit comme enchanté par le récit de ſes fables, & mieux encore par l'impunité du déſordre, l'ancienneté de la ſuperſtition paroiſſoit en excuſer l'extravagance, l'autorité des Empires y ſoûtenoit celle du Sacerdoce, & de jour en jour le faux culte s'accroiſſoit des embéliſſemens que lui donnoient les Poëtes. Quels perſonnages que des pêcheurs, pour détruire une ſéduction reſpectée depuis ſi long-temps, & ſi chérie par tout l'Univers! Un peuple unique, & le moins étendu de tous, avoit des idées plus raiſonnables, & plus juſtement religieuſes, je l'avouë: mais le dépôt de la vérité qu'il gardoit dans ſes Livres lui étoit un bien in-

Liv. II. Chap. X.

connu. Il falloit lui en développer tout le prix, & l'ouvrir à la lumiére qui luiſoit à ſes yeux, ſans en être apperçûë. Etoit-ce par la bouche de quelques pêcheurs ignorans qu'Iſraël devoit recevoir l'intelligence de ſa Loi? Toutefois, je le répéte, ce ſont ces pêcheurs que Jeſus-Chriſt appelle à cet ouvrage, c'eſt eux qu'il aſſûre du ſuccès infaillible de leurs travaux. Et en effet ceux que le Monde ne connoiſſoit pas, & qui eux-mêmes ne connoiſſoient pas le Monde, convertiſſent le Monde. Ils deviennent *pêcheurs d'hommes*, & ils le deviennent par la ſeule force de la parole qui l'avoit prédit. Voilà donc encore une Prophétie évidente & formelle qu'on ne peut conteſter au Dieu des Chrétiens, & je ne voudrois qu'elle bien approfondie par un Déiſte ſincére, pour l'amener tout d'un coup à la foi de l'Evangile.

Si ce n'eſt pas aſſez pourtant, qu'il jette les yeux ſur la prédiction que fait Jeſus-Chriſt du genre, du temps, & des autres circonſtances de ſa propre mort. *Voilà que nous allons à Jéruſalem*, dit-il à ſes Diſciples, *& tout ce que les Prophétes ont écrit du Fils de l'Homme va s'accomplir. Il ſera livré aux Gentils, il ſera chargé d'outrages, frappé de verges, & ils le feront mourir en croix.* Certes il faut ici convenir qu'une fin ſi triſte ne pouvoit être ni ſçuë naturellement, ni même conjecturée. Comment celui qui avoit tant fait de prodiges, & tous à l'avantage d'un Peuple, pouvoit-il penſer, & dire que ce même Peuple devenu ſi-tôt

Matth. C. 20. ℣. 19. Luc. Cap. 18. ℣. 31. 32. &c.

Liv. II. Chap. X.

ingrat, donneroit les mains à ſa mort? Comment un ſupplice preſque ignoré, du moins inuſité chez les Juifs, pouvoit-il être ſpécifié d'une maniére ſi diſtincte, & ſi préciſe? Comment articuler la ſuite de cette Hiſtoire entiére, lorſque rien n'y préparoit encore, & plus de huit mois avant qu'elle arrivât, ſelon le calcul des Chronologiſtes les plus éxacts? Auſſi *les Apôtres ne comprirent rien à ce diſcours* de leur Maître, pourſuit l'Ecriture, *& ils n'entendirent point ce qu'il leur diſoit.* Ils n'y voyoient en effet ni préliminaire ni apparence, & le premier d'entre eux ne ſe rappella le ſouvenir de la prédiction que lorſqu'il en vit une autre accomplie dans ſa perſonne, quand il eut la foibleſſe de renoncer trois fois de ſuite celui qu'il avoit promis de n'abandonner jamais.

Pézron. Hiſt. Ev. Tom. 2. p. 147.

Matth. C. 26. ℣. 69. & ſuiv. Joan. C. 13. ℣. 38. Idem C. 21. ℣. 18.

C'eſt à ce même Apôtre que Jeſus-Chriſt annonce le Martyre qu'il doit endurer trente-cinq ans après, & à tous ſes Diſciples en général les maux attachez à l'éxercice de leur Miniſtère futur. Tout leur eſt prédit de point en point, & à la lettre ces prédictions réunies forment viſiblement leur Hiſtoire anticipée, comme je penſe l'avoir dit plus haut.

Mais n'inſiſtons point ſur ces textes, ni ſur les conſéquences qui en ſortent d'elles-mêmes: accordons à l'incrédule tout ce qu'il veut, ce qu'il n'oſe peut-être pas nous demander. Jeſus-Chriſt en parlant de ſa mort, ne l'aura point prophétiſée; il aura eu cent preuves que ſa Perſonne étoit en haine

Liv. II. Chap. X.

aux Juifs ; & qu'ils ne cherchoient qu'un prétexte à leur violence. Jeſus-Chriſt parlant à ſes Diſciples des contradictions que devoit éprouver l'Egliſe naiſſante, n'aura point fait une prédiction ; il étoit aiſé de prévoir qu'un nouveau Syſtême de Doctrine mis en oppoſition avec celui de la Synagogue, & avec celui du Paganiſme, s'attireroit bientôt la perſécution des deux côtez. Jeſus-Chriſt parlant de l'infidélité de Saint Pierre, connoiſſoit ſes diſpoſitions naturelles, & l'inconſtance de ſon caractère. Qu'ainſi ſoit ; car ici je donne au paradoxe une pleine liberté. Je permets au Déiſte de ſaiſir toutes les reſſources bonnes ou mauvaiſes qui s'offrent à lui. Qu'il ſe renferme dans celles que je viens d'indiquer, je veux bien y conſentir.

Au moins qu'il m'explique à ſon tour les dernières paroles du texte que je lui ai cité. Le Fils de l'Homme ſera mis en croix, *& il reſſuſcitera le troiſiéme jour.* Un prodige ſi nouveau, ſi ſingulier, ſi unique, pouvoit-il être prévû ſur quelque ſigne naturel ou moral, & jamais parole a-t'elle porté plus de marques ſenſibles de Prophétie ? Si l'incrédule oſe dire le contraire ? Mon Dieu, vous nous faites connoître par ce terrible éxemple ce que c'eſt que la raiſon humaine, quand une fois vous l'abandonnez à ſes propres égaremens.

Il me reſte à dire un mot de la promeſſe que Jeſus-Chriſt fit à ſes Diſciples de leur donner la puiſſance de faire des Miracles auſſi grands, ou plus grands que les ſiens mêmes. Chacun ſçait qu'il

qu'il les en aſſûra par les termes les plus exprès. Mais auſſi, ſuppoſant dans ceux à qui je parle quelque teinture de l'Hiſtoire, chacun d'eux ſçait que les Apôtres ont juſtifié la prédiction par d'innombrables prodiges accompagnez de Prophéties. C'eſt par ces miracles, joints à la ſublimité de la doctrine, & à la certitude des faits de l'Evangile, qu'ils ont formé l'Egliſe Chrétienne. Elles étoient ſi évidentes ces merveilles, que malgré l'envie de nous contredire, les Juifs n'ont pû les nier. Nous en avons d'eux un aveu formel dans le Talmud, & s'il eſt beſoin de citer encore d'autres garants, nous produiſons ici le Paganiſme lui-même. Oüi, c'eſt de ſa bouche qu'eſt ſortie la confeſſion qui le condamne. Phlégon a reconnu que les Diſciples de Jeſus-Chriſt avoient fait des œuvres étonnantes, & parlant de Saint Pierre, il écrit de lui nommément, qu'il a fait des prédictions vérifiées de point en point par l'événement. Ces témoignages ne ſont point ſuſpects. Nous ne les tirons point de nos propres Annales, quoique nous fuſſions peut-être en droit de le faire. On le voit ; c'eſt un hommage que la prévention de nos ennemis n'a pû ſe diſpenſer de rendre à la vérité

Liv. II. Chap. X.

Tract. de Idol. Comment. in Eccl. Phleg. lib. 13. & 14. Chron. Apud Orig. lib. 2. cont. Celſ. Lact. Div. Inſtit. lib. 4. C. 21.

CHAPITRE XI.

Que Jeſus-Chriſt en aboliſſant la Loi ancienne, a donné celle que le Meſſie devoit apporter ſelon les Prophétes.

Liv. II. Chap. XI.

LA Loi donnée par Moïſe pouvoit inſtruire les hommes pour un temps, & régler leur conduite; mais conſtamment elle ne pouvoit être que le moyen, & jamais le terme des deſſeins de Dieu. Un culte ſi groſſier s'aſſortiſſoit trop mal avec la notion d'un Etre ſpirituel infiniment ſaint & parfait. Il n'eſt point honoré par des victimes ſenſibles, par des ſacrifices ſanglans offerts à ſa grandeur, par de pompeux dehors, ni par des purifications extérieures ſans ceſſe renouvellées. Celui qui eſt Eſprit demande des adorateurs en eſprit; & toute Religion qui n'offre qu'un appareil de cérémonies faſtueuſes, toute Religion qui ſe termine à des obſervances littérales, toute Religion qui n'éleve à rien de parfait, qui ſe renferme dans les courtes limites de la vie préſente, & qui met les ſens à la place de la raiſon & du cœur, n'eſt qu'un fantôme vuide, une ſervitude infructueuſe. Ne craignons point en le diſant d'en être repris; tel étoit le culte Judaïque, à le conſidérer dans les idées & dans la tradition du peuple. Qu'attendoit-il, ſinon la richeſſe de ſes moiſſons, la fertilité de ſes troupeaux, & la fécondité de ſes épouſes? Indigne & baſſe félicité, dont le deſir naiſſoit des ſens, & ſe bornoit à eux.

Liv. II. Chap. XI.

Mais approfondiſſez la même Religion dans les Juifs éclairez, dans la tradition des Saints, & des Prophétes. Qu'elle change de face! Qu'elle eſt majeſtueuſe dans ſes vûës! Qu'elle eſt touchante, & raiſonnable dans ſes Loix! Le deſſein de Dieu s'y découvre avec évidence, & paroît tout d'un coup ce qu'il eſt, digne de la profonde ſageſſe de ſon Auteur. Ce n'eſt point ſur un Peuple ſeulement qu'il veut répandre ſes miſéricordes. Il les étend à tous les Peuples; c'eſt à l'Univers entier qu'il ſe propoſe de faire annoncer la doctrine du ſalut. Ce n'eſt point un hommage extérieur qu'il demande, c'eſt le ſacrifice intime des penchans oppoſez à l'Ordre. Ce n'eſt point dans la multitude des offrandes & des holocauſtes qu'il met ſa complaiſance, c'eſt dans un cœur contrit de ſes crimes, & briſé dans l'excès de ſa peine. S'il fait une loi de la circonciſion du corps, elle n'eſt que le ſymbole de celle du cœur. S'il établit un Sacerdoce dans la perſonne d'Aaron, c'eſt en attente d'un miniſtère éternel dont le premier n'eſt que la figure. S'il fait une alliance avec Abraham, c'eſt une alliance paſſagére qui cache le deſſein profond d'un Teſtament immuable qui doit l'unir à toutes les races. S'il dit au ſaint Patriarche qu'en lui tous les Peuples ſeront benis, c'eſt qu'il voit de loin le rejetton de Jacob, & l'heureuſe poſtérité qui doit annoblir la tige.

Pſal. 50.

Rom. C. 3. ℣. 29.

Liv. II. Chap. XI.

Jettons ici les yeux ſur ces peintures conſolantes tracées par les Prophétes. *Prêtez l'oreille, & venez à moi; écoutez-moi, & votre ame trouvera les ſources de la vie; je ferai avec vous une alliance éternelle pour rendre ſtable la miſéricorde que j'ai promiſe à David. Je vais le donner pour témoin aux Peuples, & pour Chef aux Gentils.* Ainſi parle Dieu lui-même par la bouche d'Iſaïe. Mais que veut dire cette *alliance éternelle* dont il fait annoncer de ſi loin les douces promeſſes? Eſt-ce qu'il n'avoit pas daigné déja traiter avec Abraham? Eſt-ce qu'il n'avoit pas renouvellé les gages de ce Teſtament avec Iſaac, & avec Jacob? Eſt-ce qu'Iſraël en ſortant de l'Egypte, n'avoit pas reçû les Tables ſacrées où étoit empreinte la Loi, pour être au Peuple choiſi la régle invariable de ſes mœurs? Oüi, ſans doute. Mais tout cela n'étoit qu'une ombre qui devoit paſſer, une image donnée ſeulement en ſigne de la vérité qui devoit ſuivre. Ces préliminaires ne donnoient point la vie, ni l'accompliſſement des promeſſes qu'ils faiſoient entrevoir; ils le faiſoient *ſaluer de loin*, & ne conduiſoient tout au plus que comme à la porte de l'héritage. Il falloit *un témoin aux Peuples, un Maître & un Chef aux Gentils* qui les y fît entrer. Il falloit un *David* qui les mît en poſſeſſion des *miſéricordes promiſes*; mais un *David* qui fût monté aux Cieux, qui ſe fût *aſſis à la droite du Seigneur*; qui eût *foulé aux pieds ſes ennemis vaincus*, & qui fût établi avec ſerment *Sacrificateur immortel ſelon*

Isai. c. 55.

Hebr. C. XI. ℣. 13.

Act. C. 2. ℣. 34. 35.

Pſal. 109.

l'ordre de Melchiſédech. C'eſt auſſi ce *David* que les Juifs ont attendu ſi long-temps, & qu'ils attendent encore. Un de ſes caractères, & le principal eſt donc d'établir une Loi nouvelle par l'abrogation de l'ancienne; & ſi jamais tradition n'a été plus conſtante, aucune, à la prendre dès ſa ſource, n'a eu des fondemens plus ſolides. Voyez, en effet, le Meſſie repréſenté ſous la même image dans Jérémie. *Le temps vient,* dit Dieu par ce Prophéte, *le temps vient où je ferai une alliance nouvelle avec la Maiſon d'Iſraël; non point telle que je la fis avec leurs Peres, quand je les pris par la main, pour les faire ſortir du pays d'Egypte: mais j'imprimerai ma Loi dans leurs entrailles, & je l'écrirai dans leur cœur. Je ſerai leur Dieu, & ils ſeront mon Peuple. Chacun d'eux n'aura plus beſoin d'enſeigner ſon frere, & de lui dire: Connoiſſez le Seigneur; parceque tous me connoîtront depuis le dernier juſqu'au plus grand. Je leur pardonnerai leurs iniquitez, & je ne me ſouviendrai plus de leurs prévarications.* Quelle force dans cet oracle, & quel détail de circonſtances! *Je ferai une alliance nouvelle,* dit Dieu. Donc *l'ancienne* devoit finir. Cette *alliance ne ſera pas comme l'autre, écrite ſur la pierre, mais gravée dans le fond des cœurs.* Donc un culte ſpirituel devoit ſuccéder au culte ſenſible. Cette alliance ne devoit ſe former que quelque temps après. Donc elle n'attendoit que les jours de celui à qui *tout étoit réſervé*, ſelon l'expreſſion d'un autre Prophéte. Cette alliance devoit *accorder la rémiſſion*

Liv. II. Chap. XI.

Jerem. C. 31. ℣. 33. 34.

Geneſ. C. 49.

Liv. II. Chap. XI.

entiére des péchez, elle devoit en *effacer juſqu'au ſouvenir*. Donc elle devoit être l'œuvre de celui qui devoit *réparer l'iniquité, ramener la paix & la juſtice ſur la terre*, comme le dit expreſſément Daniel parlant du Meſſie. Que l'on continuë d'entendre les Prophétes, & l'on verra qu'il ne s'agit pas ici d'une énigme incertaine, ſujette à la diverſité des explications, mais d'un plan clair, d'un événement diſtinct, précis, & voiſin.

Dan. C. 9. ℣. 24.

Qui doutera, par éxemple, du ſens de ces paroles d'Ezéchiel, où Dieu s'explique ainſi lui-même? Peuples, *je répandrai ſur vous des eaux pures, & vous ſerez blanchis. Je vous laverai de vos ſoüillures, & de vos Dieux d'argile. Je vous donnerai un cœur nouveau, & je mettrai en vous un eſprit nouveau. Je vous ôterai ce cœur de pierre, & je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon Eſprit au dedans de vous. Je ferai en ſorte que vous obſerviez mes ordonnances, & que vous gardiez mes commandemens; & vous les garderez en effet.* Qui doutera encore du ſens de ces paroles de Moïſe? *Le Seigneur Dieu vous ſuſcitera un Prophéte comme moi, de votre Nation, & d'entre vos freres; c'eſt lui que vous écouterez..... Je lui mettrai mes paroles dans la bouche*, dit Dieu; *il vous enſeignera tout ce que je vous commanderai. Mais ſi quelqu'un refuſe d'entendre ce qu'il doit dire en mon nom, ce ſera moi qui en prendrai la vengeance.* Je n'ignore pas combien on s'eſt efforcé d'enlever ce paſſage au ſujet pour lequel je l'employe; mais plus on

Ezech. C. 11. ℣. 19. Idem C. 16. ℣. 60. Idem C. 36. ℣. 25.

Deuter. C. 18. ℣. 25.

a tenté de moyens, & mis de ſubterfuges en œuvre, plus on a fortifié l'évidence du ſens naturel qu'il eſt impoſſible de lui ravir Un Prophéte *ſemblable* à Moïſe eſt promis de Dieu. Comment *ſemblable?* En ce qu'il devoit annoncer une Loi nouvelle, comme Moïſe en avoit annoncé une. Or *il n'y avoit point eu en Iſraël de Prophéte qui eût reſſemblé à Moïſe*, dit le texte ſacré. Les autres Prophétes qui lui ont ſuccédé dans l'ancienne alliance, n'ont point donné de nouveaux commandemens, ils n'ont tous été que les interprétes de la premiére Loi; le dernier d'eux finit même ſa prédiction en diſant: *Souvenez-vous de la Régle de Moïſe mon ſerviteur.* Ainſi les paroles du Deutéronome ne regardent point les Prophétes de l'ancien Teſtament, & nous ſommes évidemment autoriſez à ſoutenir, après les Apôtres, qu'elles ne prédiſent que Jeſus-Chriſt, unique Médiateur de la nouvelle alliance.

Liv. II. Chap. XI.

Deut. C. 24. ℣. 10.

Malach. C. 4. ℣. 4.

Qu'y a-t'il enfin de plus clair que cet autre texte d'Iſaïe, *Les Nations verront votre Juſte, tous les Rois verront votre Prince éclatant de gloire, & on vous appellera d'un nom nouveau que le Seigneur vous donnera de ſa propre bouche.... On ne vous appellera plus l'épouſe répudiée, & votre terre ne ſera plus appellée la terre déſerte; mais vous ſerez appellée: Ma bien aimée; & votre terre, la terre habitée; parceque le Seigneur a mis ſon affection en vous, & que votre terre ſera remplie d'habitans.* Plus bas: *Faites entendre ces paroles juſqu'aux extrémitez de*

Iſai. C. 62. ℣. 2. & 3. 11. & 12.

Liv. II. Chap. XI.

l'Univers. Dites-lui: Votre Sauveur vient, il porte avec lui les Couronnes, & la récompense. Tous vos enfans seront appellez le Peuple saint, la Race rachetée par le Seigneur, & vous ne serez plus nommée la Ville abandonnée, mais la Ville recherchée, & chérie du Seigneur. Constamment il ne faut rien voir, ou se plaire dans l'affectation de tout confondre, si l'on méconnoît dans ces paroles expresses le dessein d'une alliance future, d'un nouveau culte, d'un Testament plus heureux, & plus universel réservé aux jours du Messie. Mais il faut continuer de suivre le Prophéte; ce qu'il va dire brille des traits les plus éclatans: *Vous rendrez votre nom à mes Elûs un nom d'imprécation*, dit Dieu aux Juifs: *le Seigneur vous fera périr, & il donnera à ses serviteurs un autre nom. Celui qui sera béni en ce nom sur la terre, sera béni du Dieu de vérité.... car je vais créer de nouveaux Cieux avec une terre nouvelle, & tout ce qui a été auparavant s'effacera de la mémoire, sans que les traces s'en réveillent.* Dira-t'on de ce passage qu'il est équivoque? Osera-t'on soûtenir qu'il peut s'entendre autrement que de la promesse d'un Testament dissemblable de l'ancien? Qu'on le montre donc cet autre sens, & qu'on ne croye pas nous fermer la bouche par ces réponses vagues, & destituées de preuves. Pour moi je dirai toujours qu'il n'y a rien de clair dans le langage humain, si ces paroles d'Isaïe ne sont pas l'évidence dans sa pureté. Je demanderai sans cesse aux contradicteurs ce que signifie ce

Isa. C. 65. ℣. 15. & seq.

nom

nom transporté d'un Peuple à tous les autres, ce *nom* qui devoit être en malédiction pour celui-là, & en bénédiction pour ceux-ci. Je prierai qu'on m'explique ce qu'on entend par des *Cieux nouveaux*, & par *une terre nouvelle*, par ces premiéres *traces effacées à jamais*, & par ces autres qui doivent leur succéder pour toûjours. Tout cela peut-il occasionner dans l'esprit une autre idée que celle d'une alliance nouvelle faite avec un nouveau Peuple?

Liv. II. Chap. XI.

Au fond c'est à ce point unique, à ce dessein admirable que tout se rapporte dans les premiéres Ecritures. Si vous ne leur donnez ce dénouëment, elles sont inexpliquables presque de ligne en ligne, & deviennent par leurs contrariétés le déséspoir de la raison humaine. Par éxemple, que signifieront ces discours, où Dieu marque tant de dédain, même d'aversion pour les cérémonies de la Loi donnée par Moïse? Pourquoi dire par son Prophéte aux enfans de Juda: *Qu'ai-je affaire de cette multitude de victimes que vous m'offrez? Elles me sont toutes à dégoût. Je n'aime point les holocaustes de vos béliers, ni la graisse de vos troupeaux, ni le sang des agneaux, & des boucs. Ne m'offrez plus ces sacrifices inutiles. L'encens m'est en abomination. Je ne puis plus souffrir vos nouvelles lunes, vos fêtes du Sabath, ni toutes les autres. Je hais vos solemnitez des premiers jours du mois, elles me sont devenuës à charge, & je suis las de les souffrir?* Pourquoi faire dire par le Prophéte Osée: *qu'Israël*

Psal. 50. Ps. 140. ℣. 2.

Is. C. 1. ℣. 11.

Osée C. 3. ℣. 4. 5.

Liv. II. Chap. XI.

sera sans Roi, sans Prince, sans sacrifice, sans Autel, sans Ephod, & sans Téraphim? Pourquoi dire par le Prophéte Malachie: *Mon affection n'eſt plus dans mon Peuple; je déteſte, & je ne veux plus recevoir les préſens de ſa main?* Pourquoi dire par Jérémie ces terribles paroles: *Je traiterai la Maiſon de Juda & ſon Temple où mon nom a été invoqué, comme j'ai traité Siloh, & je vous chaſſerai bien loin de ma face, comme j'ai chaſſé vos freres, toute la race d'Ephraïm?* Eſt-il douteux après des textes ſi poſitifs, que Dieu n'eût réſolu de traiter un jour avec les hommes d'une maniére nouvelle, & de ſubſtituer à Moïſe & à ſes Ordonnances, un autre Légiſlateur, & une autre Loi? Hé! Les Juifs eux-mêmes en ſont convenus. Ne pourſuivons donc pas d'avantage ces longues citations, mais plutôt faiſons voir que Jeſus-Chriſt a rempli ſeul, & à la lettre ce qu'elles promettent. Pour en convaincre le Lecteur, je ne lui demande qu'une attention même médiocre.

Idem c. 6. Malach. C. 1. ℣. 10. Vide & Micheam C. 6. ℣. 7. 8. Jerem. C. 7. ℣. 14. 15.

Talmud. Titul. Nida. R. Samuel Mecor. Chaim.

Je le ſupplie au nom de ſes plus chers intérêts, de réfléchir ſans paſſion, ſans préjugé ſur les préceptes enſeignez par Jeſus-Chriſt, ſur les myſtéres qu'il propoſe, ſur les Sacremens qu'il établit, & ſur ce qu'il nous découvre de la grandeur de nos deſtinées. Combien eſt-il aiſé d'y voir les marques ſenſibles de cette Loi tant promiſe aux Nations, & ſi ſouvent révélée par les Prophétes!

Avec Jeſus-Chriſt commence, en effet, un nouvel ordre de choſes. Le voile eſt levé, nous

ſommes inſtruits de nos pertes, nous apprenons à les réparer, nous ſommes éclairez ſur nos devoirs, & la grace pour les remplir nous eſt donnée. Sous l'Evangile, on ne dit plus à l'homme: ſacrifiez au Seigneur les prémices de vos fruits, & faites rougir l'Autel du ſang des victimes; mais on lui dit: ſacrifiez au Dieu jaloux l'amour étranger qui partage votre cœur, & faites monter, à la place de l'encens, le parfum de vos priéres. On ne lui dit plus: ſi vous êtes fidéle, la terre multipliera pour vous ſes dons, & l'abondance ſortira de ſon ſein; mais on lui dit: ſi vous êtes fidéle, une récompenſe ſans meſure, ſans fin, couronnera vos vertus, & vous verrez à jamais la gloire du Très-Haut.

Liv. II. Chap. XI.

Par là ſe manifeſte l'eſſentielle différence des deux Teſtamens. Dans l'un, Moïſe eſt envoyé pour retenir par la crainte des maux, ou par l'eſpoir des avantages temporels, des hommes eſclaves des ſens, & rabaiſſez par eux aux ſeules richeſſes de la terre. Et il le falloit bien ainſi, pour arrêter le progrès de l'idolâtrie, & pour conſerver au moins dans un Peuple, quoique groſſier, la connoiſſance du vrai Dieu. Mais dans l'autre Teſtament, voyez un Miniſtère plus auguſte, & par Jeſus-Chriſt, nouveau Médiateur, des idées plus hautes, des penſées plus nobles, des principes plus ſpirituels inſpirez à l'homme. Nouveau Maître, il apprend à l'ame l'excellence de ſon être, la ſpiritualité de ſa ſubſtance, l'immortalité de ſa nature, & ſes

Vide Maimonid.

Liv. II. Chap. XI.

heureuſes leçons nous ouvrent les routes qui nous conduiſent à l'éternelle félicité. Avant lui déja quelques rayons de ces véritez avoient paru dans le monde, & de loin en loin. Cependant que cette lumiére étoit encore foible & douteuſe! Parmi les Philoſophes, ces ſublimes eſprits ſi reſpectez dans les grands Empires & dans les ſiécles ſçavans, que d'incertitude & de déſordre de doctrine ſur un point toutefois ſi capital, & le fondement de tous les autres! Falloit-il confondre l'ame avec la matiére, ou falloit-il la croire une ſubſtance incorporelle? On ne ſçavoit. Devoit-on penſer qu'elle eſt un écoulement éternel de la Divinité même, ou devoit-on dire qu'elle eſt une ſubſtance créée? Entre ces deux partis on ignoroit le véritable. Falloit-il s'attendre qu'elle ſurvivroit aux dépoüilles mortelles du corps, ou dire que le dérangement de nos organes entraîne ſa ruine? Autre ſujet d'héſitation & de diſpute. Paſſe-t'elle d'un ſujet à un autre ſujet de la même eſpéce? Roule-t'elle des Cieux à la Terre, & puis de la Terre repaſſe-t'elle aux Cieux? Circule-t'elle de l'homme à la bête, & de la bête à l'homme? Ces différentes révolutions n'ont-elles ni ordre ni fin? C'eſt encore ce qui partageoit les Ecoles. Eſt-elle une partie de l'ame univerſelle du Monde, comme tous les corps particuliers ne ſont que des portions de la matiére univerſelle, ou bien eſt-elle un être ſéparé, diſtinct, & indépendant, ſuppoſé même la diſſolution & l'anéantiſſement de tous les

Plat. in Phædone. Cic. Tuſcul. 1. Senec. Epiſt. 64. Senec. in Troad. Jambl. in Pythag.

autres? C'étoit encore un point indécis. Falloit-il enfin comme par dépit, & las d'un inutile effort, abandonner la plus noble moitié de nous-mêmes à ſes propres ténébres, renoncer à ſe connoître, & ſe borner à ſentir? La plûpart s'y réſolurent: contens de choiſir dans les objets qui nous environnent, ceux qui ſe prêtent plus docilement aux recherches curieuſes. Ainſi donc la Philoſophie ne faiſoit à force de raiſonnemens, qu'augmenter l'inquiétude naturelle, & broüiller nos premiéres notions par la variété de ſes conjectures.

Liv. II. Chap. XI.

Ceux même qui raiſonnant plus de ſuite, ou qui plus fidéles à l'ancienne tradition, touchoient au vrai plus que les autres, ſembloient n'y être venu que pour tomber enſuite d'une chûte plus énorme. L'opinion de la ſpiritualité de l'ame, & de ſon immortalité, devint parmi les Peuples qui la crurent, une ſource de monſtrueuſes erreurs. Perſuadez que la mort n'eſt pas un point fatal où tout finit pour nous, & que les urnes qui renferment nos cendres ne ſont pas notre éternelle demeure, bien-tôt ils abuſérent d'une doctrine ſi belle. Ils firent autant de Dieux des hommes qui, durant leur vie, s'étoient ſignalez par les exploits militaires, par les vertus civiles, ou par la culture des Sciences, & des Arts. On leur éléva des temples, & on leur dédia des autels; on invoqua leurs manes par des hymnes, & on les appaiſa par des ſacrifices réglez. Etrange aveuglement, qui faiſoit ſervir aux progrès de

Liv. II. Chap. XI.

l'idolâtrie, ce qui devoit, bien entendu, contribuer plus que le reſte à la détruire! Ce n'eſt point tout cependant.

Herodot. lib. 4. Id. lib. 9. Val. Max. lib. 2. c. 1. Mela lib. 2. c. 2. Solin. c. 16.

Les Thraces inſtruits de la vérité d'un avenir par Zamolxis, prirent de cette connoiſſance l'occaſion d'établir la coûtume la plus féroce, & la plus honteuſe à la raiſon. Chez eux la mort du mari entraînoit preſque inévitablement celle de ſa femme. Elle ſe paroit, en ce jour lugubre, de ſes plus riches ornemens, & cette épouſe ſuperſtitieuſement fidelle ſe précipitoit à la vûë du Peuple, des Prêtres, & de l'Autel, dans les mêmes flammes qui conſumoient le cadavre de ſon époux. On croyoit par ce cruel ſacrifice ſerrer mieux les liens du mariage, & réünir deux cœurs qui s'étoient jurez l'un à l'autre une éternelle foi.

Strabo lib. 4. Ceſar Bell. Gall. lib. 4.

Les Gaulois devenus auſſi célébres que les Thraces, par la croyance de l'immortalité de l'ame, portoient plus loin encore que ceux-ci l'excès de la barbarie. Avec les veuves, ils immoloient aux morts un nombre réglé d'eſclaves. Les Druides qui étoient tout enſemble leurs Philoſophes, leurs Légiſlateurs, & leurs Pontifes, avoüoient ces meurtres déteſtables, pour donner, diſoient-ils, des ſerviteurs aux défunts dans le nouveau

Strab. lib. 15.

Monde où ils avoient paſſé. Les Indiens conſacrérent l'uſage de ces mêmes offrandes introduites par leurs Gymnoſophiſtes. Ils firent plus, car de quoi l'homme n'eſt-il point capable, quand il ne connoît & ne ſuit la vérité qu'à demi! Ils ſe

Liv. II. Chap. XI.

tuoient eux-mêmes pour hâter la joüiſſance du bonheur promis dans l'autre vie: Maintenant encore ces Peuples aveugles perſévérent dans une ſi odieuſe pratique, & l'homicide volontaire de ſoi-même y eſt un acte ſanctifié par la Religion.

Il eſt vrai qu'une Nation preſque cachée dans un coin de la Terre, ſçavoit qu'en créant l'ame Dieu l'avoit faite à ſon image, & l'avoit animée de ſon ſouffle. Preuve qu'elle étoit d'un ordre ſupérieur à la matiére, & qu'elle repréſentoit, au moins dans certaines bornes, avec la ſpiritualité de ſon principe, ſon éternelle durée. Il eſt vrai encore que cette Nation n'ignoroit pas qu'il y avoit pour les Juſtes d'autres récompenſes, & une patrie meilleure que celle du ſiécle préſent. Mais enfin ces notions étoient renfermées dans l'enceinte d'un Peuple ſeul; ce Peuple étoit inappliqué, diſtrait, & groſſier: & les ſuites d'une Philoſophie ſi noble en étoient preſque ignorées, ou mal approfondies.

Heb. c. xi. v. 16.

De temps à autre, Dieu renouvelloit aux Juifs les traces preſque effacées de ces dogmes importans. Salomon avoit écrit *que comme le corps retourne à la terre dont il eſt né, l'eſprit retourne à Dieu qui l'a fait.* Daniel avoit parlé d'un temps *où ceux qui dorment dans la pouſſiére* des tombeaux *ſe réveilleront, les uns pour la vie éternelle, & les autres pour une éternelle confuſion, afin de voir toûjours.* Mais tandis que ces choſes lui ſont révélées, un ordre ſe fait entendre à lui de *ſceller le*

Eccleſ. 12. 7.

Dan. C. 12. 2. 3.

Liv. II. CHAP. XI.

livre juſqu'au temps marqué dans le ſecret de Dieu. Ainſi quoique les Juifs, à commencer aux Patriarches, euſſent une tradition toûjours ſubſiſtante ſur le point capital de l'immortalité, quoique ce dépôt fût renfermé dans leurs écrits, il y étoit pourtant enveloppé, & comme à titre de myſtère. Ce n'étoit pas un dogme univerſel ; on en doutoit ſouvent, on le nioit même dans la premiére Egliſe, & les Saducéens, ſans le reconnoître, étoient non-ſeulement reçûs dans les Synagogues, mais admis encore aux fonctions les plus élévées du Sacerdoce.

Matth. 22. ℣. 23. *Act. C.* 23. ℣. 8.

Ibid. C. 5. ℣. 17. *Joſeph. Antiq.*

Jeſus-Chriſt eſt donc le premier qui ait appris à l'Univers par un dogme fixe & précis, que l'ame n'eſt point une portion de la matiére un peu plus ſubtile que le reſte, mais une ſubſtance incorruptible par elle-même, & naturellement indépendante du corps. C'eſt par lui que nous ſommes inſtruits que ſi Dieu prend pour ſon titre le nom de *Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & de Jacob*, c'eſt à cauſe que ces ſaints hommes ſont toûjours vivans devant lui, & que *Dieu n'eſt pas le Dieu des morts.* C'eſt par lui que d'avance nous ſortons en eſprit des bornes étroites du temps & des lieux, pour enviſager la Cité permanente où nous devons un jour être reçüeillis avec nos freres. C'eſt par lui que nous ceſſons de redouter l'homme, qui malgré toute ſa puiſſance, n'a d'empire que ſur nos corps, pour n'aimer & ne craindre que celui qui peut avec le corps précipiter l'ame dans les peines interminables.

Matth. C. 22. ℣. 32. *Luc. c.* 20. ℣. 38.

Matth. C. 10. ℣. 28.

interminables. Doctrine auguſte qui concilie Dieu avec lui-même, & qui nous développe dans la Loi nouvelle la fin, & l'eſprit de l'ancienne. Plus de ténébres dans le langage des Patriarches, ni dans celui des Prophétes. Voilà que je découvre avec pleine évidence ce qui n'étoit montré dans l'origine que ſous le voile des images. La vraie Terre promiſe à nos Peres, c'eſt le royaume des Cieux. L'Egypte dont il faut ſortir, le déſert aride qu'il faut traverſer, la véritable Babylone dont il faut briſer les chaînes & ſecoüer le joug, l'ennemi qu'il faut vaincre, c'eſt le Monde, & la ſéduction de ſes attraits, c'eſt l'empire de mes paſſions, c'eſt l'habitude de mes penchans, & la contagion de l'éxemple. Telle doit être ma victoire. Ce n'eſt qu'à ce prix qu'on entre dans la Cité ſainte, dans la véritable liberté des enfans, & dans le Sanctuaire, *non fait de main d'homme*, où réſide la majeſté du Dieu d'Iſraël.

Liv. II. CHAP. XI.

Vous voyez donc comment Dieu par Jeſus-Chriſt conſomme ſon œuvre commencée ſous les Patriarches, & continuée ſous la Loi de Moïſe; vous voyez quelle proportion, quels rapports ſe trouvent entre les deux Teſtamens, comme l'ancien conduit au nouveau, & comment par Jeſus-Chriſt Dieu ſe montre tout ce qu'il eſt, grand, & incomparable dans ſes promeſſes.

D'abord il ne ſe fait connoître magnifique, que par les biens temporels qu'il prodigue à ſon Peuple; tout-puiſſant, que par les victoires qu'il rem-

Liv. II. Chap. XI.

porte pour lui ; fidéle à ſa parole, que dans le don qu'il lui fait de la Terre promiſe à ſes premiers Peres ; juſte, que par les récompenſes & par les châtimens qu'il lui envoye tour à tour ſelon la différence de ſes œuvres. Mais il le faut dire, ce n'étoit-là que le partage des ſens, & cette ſubſtance incorporelle qui eſt en nous, & qui eſt nous, devoit attendre d'autres biens, & craindre d'autres peines. Ce déſir inſatiable du bonheur ; déſir qui naît avec elle, pouvoit bien l'avertir qu'elle n'étoit pas faite pour de vils objets, victimes du temps, & de la mort ; mais ce qu'elle cherchoit confuſément lui étoit inconnu, & ſon inquiétude ſortoit des ſources mêmes de ſa grandeur. Il falloit qu'on lui vînt dire : Levez les yeux, & regardez ; quittez la terre où le poids du corps vous rabaiſſe, voyez des Cieux que vous ne connoiſſiez point, & une Terre nouvelle que vous ne ſoupçonniez pas. C'eſt-là que vous êtes attenduë ; c'eſt-là que réſident l'immuable félicité, les biens véritables, & la parfaite quiétude. Or, encore une fois, voilà ce que Jeſus-Chriſt eſt venu dire au Monde, & c'eſt viſiblement ce que le Pere réſervoit à nous apprendre par l'heureuſe alliance qu'il avoit réſolu de faire par ſon Fils.

Les hommes ſe tourmentoient auparavant à réduire la Morale en principes, & diſcouroient à l'infini ſur la nature du ſouverain bien. Inutiles efforts ! Qu'eſt-ce que les plus ſages dirent de raiſonnable ſur un point toutefois ſi néceſſaire, &

qui devoit être la régle des mœurs ? Je ſuis affligé de ne pouvoir le redire, qu'en expoſant l'hiſtoire des égaremens humains. Liv. II. Chap. XI.

Les uns placérent donc le bonheur dans les plaiſirs ſenſibles. Vivement frappez des impreſſions flatteuſes qui naiſſent en nous à la préſence des objets, ils enſeignérent que le ſeul art d'être heureux, eſt de ſuivre l'inſpiration de la nature, de profiter des douceurs qu'elle offre, ſans trop en étudier le vuide, de borner ſes ſoins au préſent, & de couler une paiſible vie dans l'yvreſſe de la volupté. Mais parler ainſi, qu'étoit-ce autre choſe que dégrader l'ame, la ſoûmettre honteuſement à ce qui eſt moins noble qu'elle, & ſe montrer ſoi-même peu Philoſophe ? Car au fond ſi je reſſens du plaiſir à l'approche des objets, ces objets n'en ſont que l'occaſion, ils n'en ſont point la cauſe. La délectation que j'éprouve n'eſt point un effet de la nature extérieure, mais des loix établies par l'Auteur de la nature. La matiére eſt inefficace d'elle-même. Elle ne produit en moi rien de réel par une action propre. Je ne puis rien ſur elle, elle ne peut rien ſur moi. Tous ſes mouvemens, toutes nos ſenſations ne nous ſurviennent qu'en conſéquence des décrets généraux poſez par Celui qui nous a faits elle & nous. Le ſyſtême voluptueux qui faiſoit mollement repoſer l'ame dans la jouiſſance des douceurs provenantes des corps, n'étoit donc qu'une baſſe & indigne Philoſophie, qui prenoit la réponſe des ſens pour celle de la raiſon.

Liv. II. Chap. XI.

Les autres, voulant peut-être épurer une doctrine ſi groſſiére, mirent le ſuprême bien dans l'éxemption de la douleur. Comment ne voyoient-ils pas que c'étoit, ſous d'autres termes, nous ramener aux mêmes idées? Fuir le mal, c'eſt aimer le bien. Par conſéquent faire conſiſter le bonheur dans la privation du mal ſenſible, c'étoit, ſans l'avoüer, vouloir nous faire entendre qu'il ne conſiſte que dans le bien des ſens; & ainſi la créature tenoit toûjours la place du Créateur. Mais ſans éxaminer de ſi près cette autre opinion, le cœur, dont les droits ſont ſi ſouverains, décide ſeul contre elle. On a beau dire, il n'eſt point heureux en ne ſouffrant point. Cette privation de la peine n'eſt qu'un obſtacle de moins à la félicité; ce n'eſt pas la félicité elle-même. Pour rendre ce cœur pleinement content, il faut quelque choſe de plus qu'une privation, qui n'eſt dans la rigueur qu'un pur néant. Il faut que ce cœur ſoit raſſaſié, que ſa capacité ſoit pleine, & elle ne l'eſt pas, tant que vous ne lui offrez qu'une indolence pareſſeuſe, où ſon activité n'a rien à ſaiſir de diſtinct & de poſitif. Ce ſentiment a d'ailleurs un défaut eſſentiel; l'expérience le combat. Une triſte & inévitable néceſſité nous aſſujettit à l'alternative inégale des biens & des maux. Pour un plaiſir, mille peines; c'eſt le ſort général de l'humanité. Les Païens eux-mêmes avoient compoſé ſur cette alternative ſi éprouvée, le fonds d'une de leurs fables les plus morales, & quelques-uns en prirent occaſion de

Les tonneaux de Jupiter dans Homére.

reconnoître deux principes; l'un bon, auteur de nos biens, & de nos plaiſirs; l'autre mauvais, cauſe de nos malheurs, & de nos peines. Ce milieu chimérique où l'ame ſans triſteſſe, & ſans joye, ſent à peine qu'elle éxiſte, n'eſt donc pas le vrai bien après lequel elle ſoupire, & elle ſe refuſe naturellement à une opinion qui la borne à ce froid bonheur.

Liv. II. Chap. XI. *Diphil. in Stob. Plutarc. de Iſid. & Oſirid.*

Quelques-uns, je ne ſçai ſi je dois dire plus raiſonnables, ſoûtinrent que la fin de l'homme eſt la vertu, que celui qui l'aime eſt le ſeul heureux, & que la ſageſſe eſt à elle-même ſa propre récompenſe. C'étoit mêler les notions les plus ſimples, & confondre les moyens avec la fin, ſi ce n'étoit pas encore jetter les hommes dans des impoſſibilitez de pratique, & fortifier l'orgueil des pertes de la nature. On ſçait qu'un homme fidéle à l'inſpiration du devoir, trouve un fonds inépuiſable de conſolation dans celle d'être bien avec lui-même. On ſçait que la paix n'entre dans le cœur qu'à la ſuite de l'ordre, & que le remords eſt le ſupplice aſſidu, le vengeur implacable du vice. Mais le ſage, ami de la vertu, ne ſent-il jamais ſon repos intérieur troublé par les accidens du dehors? Les maux reſpectent-ils toûjours ſon innocence, & n'oſent-ils approcher d'elle? Eſt-il au-deſſus des beſoins, & des foibleſſes du corps? N'eſt-il expoſé ni aux pointes dévorantes de la douleur, ni aux langueurs de l'infirmité? Voit-il ſans peine les funérailles de ſes proches, & d'un

Liv. II. Chap. XI.

œil ſec la perte de l'ami qui lui étoit cher? S'il trouve dans ſa conſtance des reſſources contre ſes diſgraces perſonnelles, les calamitez publiques le trouvent-elles inſenſible? S'il a dompté ſes propres paſſions, n'a-t'il rien à ſouffrir de celles des autres? S'il eſt ſans déſir, ſans eſpérance, ſans crainte, eſt-il ſans ennui? Sentiment peut-être plus redoutable encore que ceux de la triſteſſe & de la douleur. Ce ſage enfin eſt-il égal à Dieu! N'a-t'il pour être heureux qu'à ſe contempler, & à joüir de ſa propre préſence! Une Secte entiére & célébre l'a prétendu. Mais en le ſoûtenant, qu'a-t'elle fait, ſinon par un éxemple mémorable, inſtruire tous les ſiécles de la foibleſſe du raiſonnement humain, & nous apprendre que la vertu philoſophique n'eſt pas le ſouverain bonheur, puiſqu'enfin elle ne va qu'à nous faire ſupporter nos maux avec un peu moins d'impatience, & de murmure?

Vid. Cicer. Tuſc. 2. & Lactant. Inſtitut. lib. 3.

Auſſi quelques autres cherchérent la vraye béatitude hors de l'homme, & au-deſſus des corps. Aſſez éclairez pour reconnoître qu'il faut un objet infini à notre avidité ſans bornes, ils élévérent nos penſées plus haut, & juſqu'à l'Etre ſouverain. C'étoit lui ſans doute que nous demandions. Mais, ô impuiſſance de l'eſprit livré à ſes ſeules lumiéres! Ces ſages en nous montrant un bien ſi déſiré, ne purent nous faire atteindre juſqu'à lui. Ils le propoſérent à nos ſpéculations durant les courtes bornes de cette vie mortelle, & ils ne virent pas qu'il étoit queſtion pour nous d'en joüir, ſur-tout au-

Plat. in Phædon.

delà du trépas. Au lieu de nous conſoler par une eſpérance ſi douce, ils ne ſongérent pas même que nous ne pouvons être heureux ici que par elle, & toute cette grande Philoſophie n'aboutiſſoit enfin qu'à nous promettre une éternelle demeure dans les campagnes fleuries de l'Eliſée. Et qu'y devions-nous faire encore? Converſer avec les ombres des morts, nous rappeller avec elles le frivole ſouvenir des avantures paſſées, aimer comme auparavant ces vils & défectueux objets qui nous amuſent ici, envier la déplorable condition de ceux qui nous ſurvivent, & ſouhaiter ſans fin de revoir une ſeconde fois la lumiére du jour. Quelle occupation! Quelle attente! Quelle félicité! Voilà pourtant, & je ne diſſimule rien, tout ce qu'a produit l'Antiquité païenne. Ces grands noms ſi reſpectez par elle, & peut-être, par le préjugé des temps, encore trop reſpectez parmi nous, n'ont pû fixer la nature du vrai bien, ni s'accorder enſemble. Ils n'ont laiſſé qu'une ample matiére de doutes, d'erreurs, de diſputes après eux, & ſans Jeſus-Chriſt le monde ſeroit encore dans la même ignorance, & dans les mêmes altercations.

Liv. II. Chap. XI.

Socrates apud Platon. Seneca Conſolat. ad Marciam. c. 25. Virgil. lib. 6. Æn. id.

Ce ſeroit peu néanmoins qu'il nous eût inſtruits de notre deſtination, toute glorieuſe qu'elle eſt, ſi nous ignorions les moyens de la remplir. Ce n'eſt pas être heureux que de connoître ſeulement qu'on peut le devenir. Cette lumiére ſe tourne en ſupplice, quand elle n'éclaire pas ſur le choix des

routes. Un peu moins de connoiſſance développée du bonheur, & plus de détail dans les voyes d'y atteindre; voilà ce qu'il faut à l'homme, & c'eſt ce que Jeſus-Chriſt lui a donné. Avec de nouvelles récompenſes, il a propoſé de nouvelles idées de vertu, des pratiques plus parfaites, des maximes plus épurées, des ſecours plus infaillibles. Et pour commencer.

Montrez-moi quelque autre que lui qui nous ait fait connoître quels droits l'Etre ſouverain a ſur nos cœurs, & qui ait marqué l'ordre & la proportion de nos amours. Nous devons adorer, mais nous devons au même temps aimer Dieu. Nous devons nous aimer nous-mêmes. Nous devons aimer nos freres. La Religion véritable doit enſeigner avec l'étenduë de l'adoration, la régle de l'amour; parce qu'avec l'eſprit elle doit encore ſoûmettre le cœur. Autrement mon culte eſt imparfait: j'aime en deçà, ou au delà des bornes, & mon amour dont les dégrez doivent être paralléles aux dégrez de perfection des objets, s'attachera plus à ce qui eſt moins aimable, & moins à ce qui l'eſt plus.

Maintenant donc, & par Jeſus-Chriſt, nous adorons Dieu, parcequ'il eſt l'infini, & nous le néant; parcequ'il eſt l'auteur, la ſource, la plénitude de l'être, & que ſans lui nous ne ſommes rien. De l'un, & de l'autre côté, du ſien, & du nôtre, notre culte n'a point de bornes qui l'arrêtent. L'inépuiſable grandeur de la Majeſté Divine épuiſe tous nos

nos hommages. Elle eſt encore bien au-deſſus, puiſqu'elle eſt à l'infini. Le vuide de la créature, ſon indigence, ſa foibleſſe, épuiſent toute l'étenduë de notre anéantiſſement; elle eſt même encore bien au-deſſous, puiſqu'elle va juſqu'au néant. L'homme qui adore, touche des deux côtez ces extrémitez étonnantes. Il ſe tranſporte, & vole de l'une à l'autre. Du néant qu'il a par lui-même, il s'éleve en eſprit juſqu'à l'Etre infini par lequel il eſt, & de l'infini il rétrograde juſqu'à ſon propre néant, objet de ſon anéantiſſement intérieur. Il ſe regarde comme tenant un milieu entre ce qui eſt, & ce qui n'eſt pas. Il eſt, parceque l'Etre infiniment fécond l'a appellé lorſqu'il n'étoit point encore, parceque l'acte continué de la création le conſerve, & lui renouvelle à chaque inſtant de ſa durée, le préſent de l'éxiſtence. Mais quand il ſe compare avec le Dieu qu'il adore, il ſe voit comme un atôme preſque imperceptible dans une ſi vaſte immenſité; il s'y perd: cette étenduë ſans bornes le réduit à un point. Encore ce point d'être participé, dépendant, & emprunté, à quoi tient-il? Ainſi l'homme tout entier diſparoît, & s'évanoüit à ſes propres regards. En préſence de l'Etre des êtres, il eſt preſque comme s'il n'étoit point. Il eſt comme une ombre qui n'a de réalité que par la préſence du corps, comme un ruiſſeau qui ne coule qu'avec ſubordination, & qui rend par ſon cours un perpétuel hommage à la ſource dont il ſort.

Liv. II. Chap. XI.

Telle eſt cette adoration véritable & ſpirituelle, dont l'Evangile nous parle en tant de lieux. Adoration que l'eſprit, quand on la lui enſeigne, trouve ſi conforme à ſes notions naturelles; & toutefois adoration dont on ne découvre ni ſigne ni ombre dans les premiers temps. Les Juifs au moins n'en eurent qu'une idée imparfaite, & les Païens n'en eurent pas même la plus légére. La maniére irreſpectueuſe dont ils joüoient en plein théatre leurs Dieux & leurs Déeſſes, le prouve aſſez. Le pere des Dieux n'y étoit pas plus épargné que ſes ſubalternes: le peuple aſſiſtoit en foule à ces ſcénes critiques, on ne pouvoit l'en raſſaſier; & puis il alloit dans les Temples offrir de l'encens à ceux dont le ridicule venoit de le divertir dans les ſpectacles. Quelle eſpéce d'adoration! Auſſi l'Idolâtre ne croyoit pas qu'aucune de ſes Divinitez eût tiré les êtres du néant. On ne diſoit point de Jupiter même qu'il fût créateur, & tout l'honneur que lui faiſoit la théologie des Poëtes, étoit de répandre qu'il avoit trouvé une matiére plus ancienne que que lui, & éternelle, qu'il l'avoit arrangée par le débroüillement du cahos; qu'enfin l'Univers ne devoit ſa forme, & ſes proportions qu'à cette induſtrieuſe puiſſance.

Euripid. Jon. Ariſtoph. ubique. Plaut. Terent. Vide & Horat.

Ovid. Metam.

Pour l'amour qui ſe termine à Dieu, convenons qu'avant Jeſus-Chriſt l'homme n'avoit de ce devoir qu'une connoiſſance confuſe, ſi encore on peut dire qu'il en avoit une. Parmi ces peuples nombreux enfoncez dans les ténébres de l'idolâtrie, aucun ne ſe crut dans l'obligation d'aimer les objets de ſon culte. On ne voit aucun reſte de cette doctrine dans leur Théologie. Ceux de leurs Poëtes qui ont le plus noblement célébré la majeſté des Dieux, un Orphée, un Héſiode, un Homére n'ont point enſeigné qu'on dût les aimer. Les Philoſophes, & les Légiſlateurs qui vinrent enſuite, occupez preſque tous à perfectionner la Morale, ne ſongérent ſeulement pas qu'il fallût y faire entrer cet article. Ils laiſſérent à chacun la diſpoſition de ſon cœur; comme ſi la Divinité n'avoit rien à prétendre ſur cette partie de nous-mêmes, & qu'elle ne fût en droit d'éxiger de nous que des hommages de bienſéance, des reſpects extérieurs où le penchant n'a point de part. Cependant, & il ne faut pas enfoncer beaucoup pour le comprendre, la fin de la Religion véritable, le grand mérite de la vertu, l'abrégé de la loi doit être la Charité. Moïſe l'avoit miſe à la tête de ſes préceptes. Mais ſon étenduë, ſes devoirs, ſa perfection, & ſes motifs n'étoient encore que comme un germe à demi développé. L'ancien Peuple aimoit le vrai Dieu; mais d'un amour intéreſſé, mercénaire, & ſervil. Il aimoit le Dieu des biens ſenſibles, parcequ'il ſe trouvoit épris de leurs vaines & trompeuſes douceurs. Il aimoit Dieu, parceque c'eſt lui qui fait éclôre les fruits, qui diſtribuë les dégrez de la chaleur, & qui la tempére par la fraîcheur de la roſée. Il aimoit Dieu, parcequ'il faiſoit

Liv. II. Chap. XI.

Vide præſertim Ovid. lib. 2. de Ponto Eleg. 9.

Liv. II. Chap. XI.

d'innombrables prodiges pour lui, qu'il lui ouvroit un chemin à travers des montagnes d'eau, qu'il lui envoyoit du Ciel une abondante nourriture dans un déſert infertile, & qu'il donnoit aux héritiers de Jacob l'héritage des Gentils. Mais quel amour! Et peut-on croire que c'étoit-là celui que Dieu demandoit par ces paroles: *Ecoutez, Iſraël ..... Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, & de toutes vos forces?*

Deuter. c. 6. ℣. 5.

C'eſt donc Jeſus-Chriſt, à parler dans la rigueur de la lettre, qui le premier nous a révélé le grand précepte de la charité dans ſon tout, & c'eſt pour cela que ſon Apôtre le nomme *un commandement nouveau, quoiqu'il fût donné dès le commencement.* C'eſt Jeſus-Chriſt qui nous apprend à nous contenter de Dieu ſeul, à lui donner tout ſans partage, ſans mélange, ſans reſtriction; parceque la meſure de ce qu'on lui doit, eſt la meſure de ce qu'on en a reçû. Nous ne ſerions pas ſans lui; nous ne ſubſiſtons que par lui, nous n'avons de mouvement & d'action que par lui. Donc il faut lui rapporter nos penchans, nos projets, nos actions, les dégrez de nos actions, & les plus petites parties de nous-mêmes. Il faut l'aimer dans les biens qui nous environnent, parcequ'ils ſont ſes dons, & que toute réalité vient de lui. Il faut l'aimer dans les revers, parcequ'ils ſont le juſte châtiment de nos crimes. Il faut l'aimer dans les épreuves, parcequ'elles ſont la purification de l'amour. Il faut

1. Joan. c. 2. ℣. 7. &c.

l'aimer pour lui, parcequ'il eſt parfait. Il faut l'aimer pour nous, parcequ'il en doit être le Béatificateur. Il faut l'aimer dans tous les hommes, parcequ'ils n'ont rien d'aimable que par lui, & qu'enfin nous ne ſommes tous que les enfans d'une même famille, dont il eſt le pere commun. Il faut l'aimer dans nos perſécuteurs, parcequ'ils ne ſont malgré leurs violences, que les inſtrumens de ſa juſtice; & qu'après tout ils peuvent par ſa miſéricorde devenir les temples de ſon Eſprit. Qui peut dire qu'il comprend, & qu'il admire aſſez une doctrine ſi haute, & dans le même temps ſi naturelle, ſi ſimple, & ſi raiſonnable! O amour! vous êtes donc tout l'homme? Le reſte n'eſt point lui. Ce n'eſt que l'homme égaré, corrompu, & dénaturé. O amour! qui vous ignore ne connoît point la vraie nourriture de ſon cœur. Qui ne vous a point goûté, n'a rien ſenti; il n'a point vêcu. Helas! Sa vie n'a été qu'un ſommeil, agité ſeulement par des ſonges vuides, & trompeurs.

Liv. II. Chap. XI.

Ce n'eſt point tout pourtant. A cette vertu de l'amour Jeſus-Chriſt joint d'autres devoirs particuliers à ſon alliance, & que l'Univers avoit ignorez juſqu'à lui. Tel eſt l'indiſpenſable précepte de ſe haïr ſoi-même. Paradoxe en apparence. Car s'il m'eſt ordonné de m'aimer en Dieu, comme on vient de le dire, puis-je paſſer à l'autre extrémité, & me haïr d'une haine ſérieuſe & cordiale? Oui, je le puis, je le dois même, & c'eſt cela ſur tout qu'il nous étoit néceſſaire de bien comprendre.

Liv. II. Chap. XI.

Nous portons, en effet, dans une nature quoique ſimple, un être comme double, & le ſujet des plus étonnantes contrariétez. D'une part, nous voulons le bien; de l'autre, un penchant preſque inſurmontable nous entraîne vers le mal. Je ne ſçai quel ſentiment de grandeur nous éleve quelquefois au deſſus de la nature entiére, & je ne ſçai quelle force inviſible, mais puiſſante, nous rabaiſſe tout à coup vers ce qu'il y a de plus indigne & de plus vil. Nous déſirons la vérité, nous la cherchons; & toutefois nous ne ſommes le plus ſouvent qu'illuſion, erreur, & fauſſeté. Nous avons une idée du devoir, une ſécrette voix nous y rappelle malgré nous; & les paſſions plus impérieuſes encore nous en éloignent, au mépris de la loi connuë. Nous ſentons notre foibleſſe, & nos miſeres; nous voulons cependant être le centre de tout, & notre orgueïl ne connoît point de barriéres qui le retiennent.

Que veut dire cette duplicité de nature, cet aſſemblage de ſentimens ſi contraires, ce mélange de volontez ſi ennemies dans le même homme? Eſt-ce un effet du hazard? En le diſant, qui pourra le comprendre? Eſt-ce que nous avons deux ames; l'une juſte, vertueuſe, intelligente, & faite pour la gloire; l'autre foible, ignorante, amie du vice, & le joüet éternel de l'erreur? Cette opinion eſt viſiblement un ſonge qui ſe contredit. Eſt-ce que nous ſommes dans notre condition naturelle, & qu'en nous créant, Dieu n'a pas voulu que nous

fuſſions plus parfaits? Sa ſainteté s'y oppoſe. Qu'eſt-ce donc? Le voici. Dieu nous a fait purs, juſtes, & innocens. Mais nous avons gâté ſon ouvrage. Nous ne ſommes plus ce que nous étions en ſortant de ſa main. Nous avons tourné contre lui-même ſes propres dons. Une fois riches de ſes bienfaits, notre grandeur eſt devenuë préſomption. Nous n'avons plus voulu dépendre de lui, mais nous mettre à ſa place, nous ſuffire, & ne prendre la loi que de nous-mêmes. Par là s'eſt rompu l'heureux lien qui nous tenoit à lui, & nous ſommes tombez d'une chûte immenſe. Ce qui dans l'origine nous étoit ſoûmis, a commencé de nous dominer, ſoit par la force, ſoit par l'attrait; ce qui eſt encore une domination plus puiſſante. Les ſens qui nous obéiſſoient, nous ont fiérement aſſujettis. La raiſon déchûë de ſes priviléges, ne marche plus qu'enyvrée, étourdie, chancelante, & l'eſprit de vertige s'eſt répandu ſur ſes conſeils; elle tâtonne comme dans une épaiſſe nuit, & elle ne ſçait plus où eſt le vrai. Le cœur eſt entré en partage de ces égaremens. L'ordre, dont il porte l'empreinte ineffaçable, a ceſſé d'être ſa régle. Il a mis ſon bien où il n'eſt pas; il s'eſt dégradé par des folles attaches. Trompé par le plaiſir, qui eſt en effet le caractére du bien, il ſe fait une maniére de Dieux de tous les êtres qui l'amuſent, & croit dans chacun trouver la félicité qu'il eſt contraint de chercher ailleurs le moment d'après.

Liv. II. Chap. XI.

Liv. II. Chap. XI.

Voilà le dénouëment de cette énigme, dont l'explication a tant fait imaginer de faux ſyſtêmes, & le point où le nœud de notre condition prend ſes plis, & ſes retours. Voilà cette ſeconde nature qui a dépravé la premiére, & cette raiſon de nous haïr que Jeſus-Chriſt eſt venu nous apprendre. C'eſt ce principe de corruption qu'il faut perſécuter ſans relache; principe qu'il appelle le *vieil homme*, parcequ'il commence en nous avec nous. C'eſt dans cette partie de nous-mêmes vive, ſenſible, délicate, & rébelle, qu'il nous ordonne de porter le glaive ſalutaire. C'eſt-là qu'eſt l'ennemi; c'eſt-là qu'il le faut combattre; & ſans égard à ce qu'il en coûte; ſans ſe laiſſer fléchir au cri du cœur, ſans écouter les plaintes de la nature attendrie ſur elle-même, immoler les fauſſes douceurs qui lui plaiſent, & tous les amours particuliers qui la conſolent.

De ce précepte coule inévitablement celui de l'humilité. L'homme ne la connoiſſoit point auparavant, ou n'en avoit que les dehors, dont il faiſoit un voile à ſon orgueil. Ses lévres hypocrites affectoient un langage modeſte, mais dans le ſécret ſon ame ambitieuſe n'en dévoroit que mieux les applaudiſſemens & l'eſtime. Cette avidité quoique démeſurée pour la loüange, paſſoit même ſouvent à titre de vertu, & on lui en déferoit les injuſtes éloges. La jalouſie de régner dans l'eſprit des autres, & juſqu'au-delà du trépas, étoit le caractère des grands cœurs, & ils faiſoient gloire d'être

d'être encore ſenſibles à cet intérêt, lors même qu'ils avoient ſçû mépriſer ou vaincre les autres. La Morale de Moïſe, toute noble & ſainte qu'elle étoit d'ailleurs, ne ſembloit pas délicate ſur ce point; & parmi toutes ſes Loix, je n'en remarque pas une qui ſoit directe contre cette enflure préſomptueuſe qui nous eſt ſi naturelle.

Liv. II. Chap. XI.

Neque ſi chartæ ſileant, quod bene feceris, mercedē tuleris. *Horat. lib. 4. Od. 8.*

Mais dans les notions que donne l'alliance de Jeſus-Chriſt, l'homme ne s'apprétie plus que ce qu'il eſt, & il n'eſt rien de ſon propre fonds. Ce qu'il a de réel & de parfait, il l'a reçû. Tout en lui n'eſt que don: tout, juſqu'à l'être qui reçoit les autres dons, & qui lui-même eſt le premier don reçû. Il n'a de lui que la malheureuſe, & triſte puiſſance de faire le mal, de ſe dérégler, & de ſe corrompre; puiſſance encore qui n'eſt rien de poſitif, mais un néant d'action & de mouvement. De la ſorte il faut qu'il s'humilie juſqu'à chérir les opprobres, & juſqu'à croire que nulle injure ne le peut tant abaiſſer devant les hommes, qu'il ne ſoit encore au-deſſous devant Dieu par ſes iniquitez. Il faut qu'il s'humilie dans ſon humilité même, parcequ'elle eſt une faveur accordée qu'il ne mérite pas; & qu'il ait de l'humilité dans cette autre humilité juſqu'à l'infini. Il eſt impoſſible d'excéder les bornes de la charité, parcequ'un objet infiniment aimable eſt ſon terme. Il eſt impoſſible tout de même de paſſer les bornes de l'humilité, parceque ſon objet eſt un néant. Par-là toute réſerve propre eſt une réſerve d'orgueil. Tout ce qui

manque à l'aveu plein, ſincére, & formel de notre vuide, de notre indiſpoſition pour le bien, de notre pente au mal, eſt un levain de l'amour propre qui s'éléve; & l'amour propre n'eſt-il pas condamnable à l'infini?

Remarquons ſur-tout l'admirable inſtruction que l'Evangile nous donne ſur la priére. Je ſçai que le ſentiment de nos miſéres, & de notre impuiſſance a toûjours porté les hommes à lever les mains vers le Ciel, pour en attirer le ſecours & les bienfaits. Je ſçai que cet inſtinct eſt général, & auſſi ancien dans le cœur que le cœur l'eſt lui-même. Mais avant Jeſus-Chriſt, ou le Monde ne prioit pas celui qu'il faut prier, ou ſes vœux le déshonoroient par leur objet (*a*). Les Païens étoient tombez dans ce double défaut, & les Juifs auſſi groſſiérement qu'eux dans le ſecond. Les uns imploroient des Dieux chimériques qui n'étoient plus que cendre, ou de vaines idoles que l'art venoit de tailler. Les autres ne demandoient au Dieu véritable que des biens plus nuiſibles qu'utiles, des faveurs indignes de ſa Majeſté. C'étoit, comme je l'ai dit, une famille nombreuſe, des champs fertiles en grains & en huile, des troupeaux & des pâturages abondans. Etoit-ce donc là tout? N'y avoit-il rien de plus grand, de plus précieux, de plus néceſſaire à lui demander? Et falloit-il ne deſirer que de tels gages de ſon amour?

(*a*) Nunc enim quanta dementia eſt hominum? Turpiſſima vota Diis inſuſurrant. Si quis admoverit aurem, conticeſcent, & quod ſcire hominem nolunt, Deo narrant. *Senec. Epiſt.* x.

Que Jeſus-Chriſt nous a bien mieux inſtruits de l'excellence, & du ſujet de la priére! Que ce qu'il en dit eſt bien plus conforme à la ſainteté de l'Être parfait, & à l'étenduë de nos beſoins! *Demandez le Royaume des Cieux*, nous dit-il, *& le reſte vous ſera donné par ſurcroît.* Parole remplie de ſageſſe, & d'une élévation infinie. Par elle je vois des dons dignes de Dieu, & des objets proportionnez à mes deſirs. Arrêtons-nous un moment à développer ceci.

Il eſt inconteſtable que Dieu ne ſçauroit avoir d'autre terme que lui-même. Il l'eſt encore qu'il ne peut communiquer de mouvemens à ſes créatures, qu'ils ne tendent à lui. Ces véritez ſont des principes évidens, & l'une eſt la ſuite de l'autre. Dieu ne ſçauroit donc propoſer à l'ame d'autre récompenſe que lui-même, ni d'autre bien que ſa joüiſſance. Autrement il feroit des êtres dont il ne ſeroit pas le centre. Il leur donneroit une volonté, & cette volonté ne ſeroit pas pour lui. Il voudroit qu'elles aimaſſent, & il conſentiroit qu'elles aimaſſent quelqu'autre que lui. Elles auroient pour fin un objet dont elles ne ſeroient pas l'ouvrage, & l'ordre néceſſaire fondé ſur les rapports de perfection, ſeroit violé par celui qui eſt l'ordre même. Conſéquences abſurdes, directement contraires à toutes les lumiéres de la raiſon. Il n'y a donc point pour nous d'autre don digne de Dieu, que Dieu même, & J. C. en nous l'apprenant, enſeigne à l'homme la plus ſublime Philoſophie qui fut jamais.

Liv. II. Chap. XI.

D'une autre part, ce grand objet eſt le ſeul qui convienne à mon cœur, le ſeul capable de le remplir: je le ſens, & dans le plus intime de moi-même eſt un attrait invincible qui ne veut que lui. Vainement je me livre, & tour à tour, aux objets bornez qui me ſollicitent; ils ne peuvent ni ſéparément, ni tous enſemble occuper ce vuide importun qui me tourmente par des inquiétudes éternelles. Mes déſirs n'ont ni conſtance, ni regle, ni fin. Je veux tout ce que je vois, & rien ne me contente, au moins de la maniére dont je le voudrois être; c'eſt-à-dire, pleinement, & pour toûjours. Mes premiers deſſeins réüſſiſſent. Dans ce moment de proſpérité paſſagére, je m'écrie: O mon ame, ſoyez heureuſe! Je l'ai dit à peine, qu'un eſſain de nouveaux déſirs m'apporte un nouveau trouble. Je n'ai pas un bien; l'ardeur de ſa conquête me conſume, l'habitude des autres ne me touche plus. Je le poſſéde, il me devient inſipide lui-même, & je regrette ce qu'il me coûte. Quel eſt donc l'objet abſent de ce déſir toûjours renaiſſant? Ah! c'eſt Dieu que je déſire, c'eſt ſa connoiſſance, c'eſt ſon amour, c'eſt ſa préſence. Ce n'eſt rien d'étranger à lui, c'eſt lui-même encore une fois que je déſire. C'eſt de le connoître à plein, c'eſt de l'aimer, ſans ceſſer jamais de le connoître, & de l'aimer. S'il étoit poſſible de remplir ici le vuide où me plonge ſon abſence, dès à préſent mes vœux ſeroient contens. Mais la terre que

j'habite n'eſt que le ſéjour affligeant des ſoupirs & des larmes. Je ſçai qu'il en eſt une autre où réſide Celui qui poſſéde tout ce que je veux, & c'eſt pour cela que je ne ceſſe de le demander Lui-même à Lui-même. Que Jeſus-Chriſt a donc parlé conformément à ma nature, quand il a dit: *Demandez d'abord le Royaume des Cieux!* Mais qu'il eſt encore ſublime, & raiſonnable, lorſque laiſſant l'objet de la priére, il paſſe à la maniére de prier! Liv. II. Chap. XI.

Il veut que je *prie toûjours, & ſans m'en laſſer jamais*, parce que je ne ſuis qu'un beſoin continuel. Mais que dis-je? Il veut que je prie toûjours: il veut, connoiſſant ma foibleſſe, que je prie de pouvoir prier. Il veut que je prie que ma priére correſponde aux bienfaits que j'attends par elle, puiſqu'elle n'eſt éxaucée qu'à proportion de ſa ferveur. Ainſi dans ce plan admirable de doctrine, la priére devient l'objet de mes vœux, elle qui en eſt l'interpréte. Je deſire non-ſeulement de prier, je prie encore de deſirer de prier. Ma priere eſt un déſir, & ce déſir eſt l'objet d'un autre déſir, qui en a lui-même un autre, & toûjours de ſuite; juſqu'à ce qu'enfin je ſois au terme où il n'y a plus ni déſirs, ni vœux, mais un raſſaſiement éternel, une joüiſſance parfaite, où le cœur plein n'a plus qu'à s'épancher en actions de graces, & à chanter le Cantique des grandes & éternelles miſéricordes. *Luc. c. 18. v. 1.*

Mais encore pour qui dois-je prier? Pour moi

Liv. II. Chap. XI.

seulement? Cette réserve exclusive de la charité fraternelle étoit le partage de l'Idolâtre, & même du Juif. Instruit dans l'Evangile par de plus nobles leçons, un Chrétien prie pour tous ses freres dans la Foy, afin qu'il s'y affermissent, & qu'ils y croissent de plus en plus. Il prie pour tous ceux qui ne croyent, & qui ne prient pas encore, afin qu'il leur soit donné de croire, & de prier. Il prie pour la personne sacrée des Rois, pour l'union des Pasteurs, pour la concorde des Princes, pour la tranquillité des Etats, & pour l'éxercice paisible de l'Autorité légitime. Il prie pour la conservation, & pour l'usage réglé de nos biens temporels, pour le repos de nos familles, & sur tout pour la sanctification de nos ames. Est-ce tout? Non, & voilà le merveilleux de sa Loy; il prie pour ceux mêmes qui le haïssent. *On le maudit, & il bénit: on le persécute, & il le souffre: on lui dit des injures, & il ne répond que par des priéres.* Certes l'homme sa- veugle, & il mérite d'être livré aux ténébres qu'il aime, s'il ne reconnoît dans une doctrine si sainte, celle que Dieu avoit tant promis de graver au cœur des siens dans l'alliance future.

Matt. c. 5. ℣. 44. Luc. c. 6. ℣. 28. 1. Cor. 4. ℣. 12. 13. Ezech. c. 36.

Que dirai-je des conseils de perfection éminente que Jesus-Christ ajoûte à des préceptes déja si élevez? Quelqu'un avant lui avoit-il parlé de la privation des plaisirs même innocens & légitimes, pour conserver mieux à l'esprit son indépendance, & au cœur cette sévérité jalouse

qui le rend seule digne de Dieu? Quelqu'un avoit-il donné des leçons de cé dépoüillement universel qui se réduit à l'indigence pour soulager celle des freres? Quelqu'un avoit-il enseigné à vivre dans le corps comme s'il n'en étoit sans corps; à forcer la nature molle & sensuelle de plier sous le joug des plus âpres mortifications; à soûtenir la pureté de l'ame par l'inviolable virginité des sens? Quelqu'un enfin avoit-il instruit à éteindre en soi les inquiétudes empressées pour l'avenir, non par un principe d'indolence, ou par la crainte de se contrister avant le temps, mais pour ne se reposer que sur la Providence divine, qui fait croître les lys, qui les revêt de leurs ornemens, & qui prépare jusqu'à la nourriture des oiseaux du Ciel? C'est Jesus-Christ lui seul qui nous ouvre les entrées d'une Morale si noble. C'est lui seul qui nous montre dans l'homme quoique foible, ces ressources de force, & ces moyens majestueux de faire à Dieu des sacrifices dignes de sa grandeur.

Liv. II. Chap. XI.

Matt. c. 6. ℣. 26. 28. 29. 30. Id. c. 10. ℣. 31. Luc. c. 11. ℣. 22. & suiv.

Aussi tout s'arrange sur ces fondemens, tout change en mieux, tout se perfectionne dans les divers états de la vie humaine. Le Mariage, auparavant si dégradé, revient à sa forme primitive. Il n'est plus un nœud de débauche, ni une société passagére sujette à l'inconstance du divorce. Il n'est plus une union compatible avec le partage, ni une convention seulement politique, pour conserver le même héritage dans les

Herodot. lib. 6. Plutarch. in Lycur. & Cat. Utic. Plat. Rep. lib. 4. Deuter. c. 17. ℣. 16.

Liv. II. Chap. XI.

mêmes familles. C'eſt une ſociété ſainte, pour multiplier par elle les enfans de la Foy, & préparer dans l'Egliſe préſente des citoyens à l'Egliſe future. C'eſt une alliance qui ne ſe rompt qu'avec la vie, un chaſte amour réduit aux bornes légitimes, & qui ſe renferme avec ſcrupule dans l'unité de ſon objet. Le célibat n'eſt plus, comme autrefois, ou la marque d'un dédain farouche, ou le déshonneur de l'humanité; mais une image, une imitation de la vie céleſte des Intelligences occupées de l'Etre ſouverain, & des pures délices de ſon amour. Ce que je dis de cet état, chacun peut l'appliquer aux autres à proportion, & par-là ſe convaincre lui-même de la divinité de l'Evangile par ſes effets.

Id. c. 24. Joſeph. Antiq. lib. 16. Matth. c. 5. Idem c. 19. Luc. c. 16. v. 18.

Car pour n'en dire plus qu'un mot, qu'on retranche du commerce des hommes ces grandes vertus enſeignées dans l'alliance de Jeſus-Chriſt, qu'y aura-t'il parmi nous qui ne ſoit un objet d'horreur? Que deviendra la face de la Terre? Le théatre de la licence, le ſéjour tumultueux des troubles, de la confuſion, & des violences. Rivaux l'un de l'autre, l'égalité naturelle ouvrira la ſource de nos maux; le plus hardi ſera le plus heureux, le tyran, & l'oppreſſeur de ſes freres; la raiſon ſans poids & ſans crédit cédera, contrainte par l'autorité de la force; les paſſions, ſeules arbitres de nos différends, ne feront qu'en accroître le nombre & l'aigreur. Vainement les Sociétez ſe feront-elles établies,

Liv. II. Chap. XI.

établies, en vain elles ſe feront ſoûmiſes à l'empire d'un ſeul, inutilement les Puiſſances auront poſé des Loix pour la ſûreté commune, & pour limiter nos droits; le frein de la juſtice humaine ſera-t'il une aſſez forte barriére contre la ſédition de nos penchans? L'a-t'il été dans ces grands Etats dont l'Hiſtoire nous reſte? Eh! elle n'eſt remplie que du détail de leurs injuſtices au dedans, & au dehors. Sans ce qu'a produit la fureur de leurs armes, à peine ſçaurions-nous qu'ils ont éxiſté. Ils ne ſont tous connus que par leurs vols, leurs brigandages, leurs invaſions, & par les larmes de l'innocence. Leurs propres Auteurs n'ont pû le diſſimuler, tant la choſe étoit évidente, & n'ont oſé la juſtifier, tant elle eſt odieuſe.

Euripid. in Androm. Thucyd. lib. 1. Polyb Hiſt. lib. 3. Florus. lib. 3. c. 7. Id. de B. Illo Num. & Cret. Appian. Civil. l. 2. Dio. lib. 36. Juſt. lib. 43. c. 2. Plutarch. in Marco. Diod. lib. 1. & 5. Petron. Saty.

Je veux néanmoins que de ſages Loix inſpiraſſent de la terreur aux plus audacieux. L'effroi des ſupplices arrêteroit au plus les forfaits éclatans, & ces aggreſſions hardies qui affrontent la lumiére. Mais les crimes ſécrets, & inacceſſibles à l'œil du Juge, ſeroient-ils moins chers à la corruption du cœur? Le plus fort ceſſeroit de l'emporter ſur le plus foible; mais le plus artificieux chercheroit-il moins à prendre dans ſes piéges la bonne-foy du ſimple? La religion des paroles, le lien des promeſſes ne ſeroient donc plus que des jeux à l'impudence du menſonge. Les doux noms d'ami & de frere ne ſeroient qu'un voile aux injuſtices de l'intérêt, & à la per-

Liv. II. Chap. XI.

fidie. Toutes les vertus enfin réduites à de faux dehors, la Terre ne ſeroit peuplée que d'hypocrites & de trompeurs. Je n'éxagére point; tel ſeroit l'homme guidé ſeulement par les Loix humaines; & s'il n'étoit pas tout-à-fait ſi corrompu ſous celle de Moïſe, ce qu'elle avoit d'empire n'alloit gueres qu'à régler l'extérieur, & rarement juſqu'à vaincre dans ſa racine la malice naturelle. Mais par la doctrine de Jeſus-Chriſt, un ordre inconnu ſe répand dans l'Univers. Par ſes inſtructions tout devient pur & ſacré dans le commerce des hommes, la punition temporelle du crime eſt le dernier motif qui en éloigne, & la Charité en ravit l'honneur aux Loix civiles. Ses leçons inſpirent aux Rois de la tendreſſe pour les peuples, & aux peuples l'obéiſſance & le reſpect aux Ordonnances des Rois. Elles forment le Juge équitable, l'ami fidéle, le maître doux & humble, l'eſclave docile & content, le pere tendre & le fils reſpectueux, le citoyen déſintéreſſé, & tous les hommes à des vertus propres à la condition où la providence les a placez.

Cic. de Rep. lib. 3. Idem. de Offic. lib. 3.

Gardons-nous bien toutefois de croire que le fruit de cette alliance ne conſiſte qu'en des maximes plus pures, en des préceptes plus élevez. Qu'importoit au Monde de marcher par ces routes pénibles, ſi ſes efforts par eux-mêmes ſans mérite, ne le pouvoient rendre ni plus ſaint, ni plus agréable à la Majeſté ſuprême? Tout

ce que Jeſus-Chriſt auroit apporté à l'Univers n'auroit donc été qu'une Morale plus parfaite que celle des Philoſophes? Il auroit mieux parlé, mieux enſeigné que Socrate, mais il ne lui auroit été ſupérieur que comme Socrate lui-même étoit au deſſus des autres. Il auroit donné des Loix; mais elles n'euſſent été plus raiſonnables que par comparaiſon à celles déja tracées par les Sages du Paganiſme. La Secte Chrétienne pourroit ſe vanter d'avoir un Chef plus éclairé que ceux des autres Sectes, le paralléle ſeroit pour nous; mais dans le fond, cet avantage tout humain eût été plus glorieux que ſolide, & dès là plus vain que ſalutaire. Ce n'étoit pas là ce qu'attendoit l'Univers percé de playes; ce n'étoit pas là cette reſſource de ſalut implorée depuis tant de ſiécles. Prophétes, ce n'eſt pas là ce que vous promettiez aux races futures. Ce n'eſt pas là ce *Deſiré des Nations*, l'eſpoir d'Iſrael, le Saint de Dieu, dont vous nous traciez les conſolantes images. Nous eſpérions voir celui qui devoit *briſer les chaînes qui tiennent liez tous les peuples, rompre la toile dont l'ennemi avoit enveloppé les Nations, précipiter la mort pour jamais, ſécher les larmes de tous les yeux, effacer l'ancien opprobre, & faire dire à ceux qui le verroient : C'eſt-là vraiment celui qui eſt notre Dieu, nous l'avons attendu long-temps, & c'eſt lui qui nous a ſauvez.* C'eſt à lui que l'Eternel devoit dire : *Je vous ai exaucé au temps favorable, je vous ai aſſiſté*

Liv. II. Chap. XI.

Iſai. c. 25. ℣. 7. 8. 9.

Id. c. 49. ℣. 8. 9.

Liv. II. Chap. XI.

au jour du ſalut, je vous ai établi pour être le Ré-conciliateur du peuple, pour réparer la terre, & pour poſſéder les héritages diſſipez. Vous direz à ceux qui étoient dans les chaînes : ſortez de priſon ; & à ceux qui étoient dans les ténébres : Voyez la lumiére. C'eſt lui qui devoit *effacer nos iniquitez comme le nuage qui paſſe, & qui ne laiſſe après lui ni figure ni trace.* Nous eſpérions que par lui Dieu dégageroit les promeſſes faites à la maiſon d'Iſraël, & à la maiſon de Juda ; qu'il ſeroit *le germe de juſtice ſorti de David, qu'en ſes jours Juda ſeroit ſauvé, qu'Iſraël habiteroit avec confiance*, & que la terre entiére prendroit une face plus heureuſe ; qu'*alors on chercheroit l'iniquité, & elle ne ſeroit plus ; le péché, & il ne ſe trouveroit pas. Nous avions été vendus pour rien*, & il devoit *nous racheter ſans argent. Ce Rédempteur par le ſang de ſon alliance* devoit *faire ſortir les eſclaves enchaînez au fond du lac aride & ténébreux.* Nous étions dans la foibleſſe, & il devoit *prendre ſur lui nos langueurs.* Nous ſouffrions de la durée de nos miſéres, & il devoit *en ſe chargeant lui-même de nos douleurs*, en tarir la ſource. Nous méritions les fléaux de la vengeance divine, & il devoit être *briſé pour nos crimes ; le châtiment qui devoit nous procurer la paix*, devoit *tomber ſur lui. Il* devoit *ſeul porter l'iniquité de nous tous*, & faire vivre les Nations à l'ombre de ſes miſéricordes.

Id. c. 44. ℣. 22.

Jer. c. 33. ℣. 15. 16.

Id. c. 50. ℣. 20.

Iſai. c. 52. ℣. 2.

Zach. c. 9. ℣. 11.

Iſai. c. 53. ℣. 4. & ſeqq.

Thren. c. 4. ℣. 20.

Encore une fois, voilà ce que le Monde attendoit, & ce qui faiſoit dire dès les ſiécles reculez :

Liv. II. Chap. XI.

Cieux, envoyez d'en haut votre roſée : que les nuées faſſent deſcendre le Juſte comme une douce pluye ; que la terre s'ouvre, & que de ſon ſein naiſſe le Sauveur. Un mur d'éternelle ſéparation s'étoit élevé par nos crimes entre le Ciel & la terre. Il falloit qu'une main puiſſante vînt le renverſer, & r'ouvrir les chemins de l'ancienne communication ; objet principal de la nouvelle alliance. Or qui peut conteſter à Jeſus-Chriſt l'accompliſſement, & la gloire de cet ouvrage ? Par le ſacrifice volontaire de ſa mort, il a ramené la paix entre Dieu & les hommes. Il s'eſt mis à la place des victimes anciennes. Il s'eſt écrié : *Vous n'avez point demandé d'holocauſte ni de ſacrifice pour le péché ; me voilà moi-même, ô Dieu ! je m'offre à vous*, & l'on n'offrira plus que moi déſormais à votre infinie grandeur. Mon Sang répandu lavera toute la Terre, & ſa vertu *purifiera les Nations arroſées par lui.* A ce mot *le Prince du monde eſt chaſſé* de ſon empire. L'innocent eſt frappé, & les coupables ſont juſtifiez. L'obligation déplorable qui nous lioit aux rébelles *eſt effacée*, & le décret de la condamnation eſt pour toûjours aboli ; *Jeſus-Chriſt l'attache à ſa Croix*, & il n'en ſera plus queſtion. L'inſtrument de ſupplice où le Juſte expire eſt le trône de ſa gloire, ſes pieds y foulent les puiſſances ennemies des hommes ; les vainqueurs à leur tour y ſont vaincus, à la face de l'Univers ſurpris de ſa liberté. O qu'il y a de ſublimité dans ce myſtérieux ſacrifice, qui fait ainſi frémir les puiſ-

Iſai. c. 45. ℣. 8.

Pſal. 39. ℣. 10.

Joan. c. 12. ℣. 31.

Coloſſ. c. 2. ℣. 14. & ſeqq.

Liv. II. Chap. XI.

ſances ennemies dépoüillées de leur proye! Qu'il eſt beau de montrer ici la doctrine Chrétienne, interpréte de celle de Moïſe, nos dogmes remplir de point en point l'attente des Patriarches, & dégager ſans exception toutes les promeſſes des Prophétes! Nos crimes s'étoient élevez à la hauteur des montagnes, & le Ciel en demandoit la vengeance; mais par Jeſus-Chriſt nous ceſſons d'être les *enfans de la colére.* Il eſt la caution qui acquitte nos dettes par un prix mille fois plus immenſe, & encore plus immenſe à l'infini.

Roman. c. 5. ℣. 15. Epheſ. c. 2. ℣. 13. 1. Petr. c. 1. ℣. 17. Rom. c. 8. ℣. 15.

A la place de l'abondance du péché, il a mis l'abondance de la grace & de la miſéricorde. Nous étions loin de Dieu, & nous en ſommes rapprochez par le Sang de ſon Fils. Nous lui diſons avec confiance: *Vous êtes notre Pere*, & il nous appelle ſes enfans. Nous le ſommes en effet par notre union avec Jeſus-Chriſt, qui devient notre Chef. L'amour que Dieu porte à ſon Fils unique retombe ſur nous,

Hebr. c. 9. ℣. 12. & ſeqq.

& nous profitons de ſa plénitude. *Ce Sanctuaire où le Pontife des biens futurs eſt entré par l'effuſion de ſon Sang, nous y entrons avec lui; parceque le même Sang a purifié notre conſcience des œuvres mortes, pour nous faire rendre un vrai culte au Dieu vivant.* Autrefois pécheurs, nous ne ſommes plus qu'un avec le Saint qui nous a ſauvez. C'eſt lui qui demande cette unité glorieuſe pour nous. Il ne veut

Joan. c. 17.

pas être ſéparé de ceux qu'il a rachetez par l'oblation de ſa vie, *& il eſt écouté à cauſe du reſpect qui lui eſt dû. O mon Pere*, s'écrie-t'il, *je ſuis en eux,*

Liv. II. Chap. XI.

& vous en moi, afin qu'ils ſoient conſommez dans l'unité, & que le Monde connoiſſe que vous les avez aimez comme vous m'avez aimé. Je deſire que ceux que vous m'avez donnez ſoient où je ſuis moi-même. Je veux qu'ils contemplent ma gloire, & que la vérité les ſanctifie. Je veux qu'ils partagent avec moi juſqu'à mon trône, comme je partage le vôtre avec vous.

Quel autre que celui que les Prophétes avoient annoncé, pouvoit faire une priére ſemblable? Et qui eſt-ce qui avoit jamais entrepris de ſe placer de la ſorte entre Dieu & les hommes, pour devenir entre l'Etre & le néant le lien d'une éternelle concorde? Par-là nous eſt marqué le ſens véritable de cette parole prononcée par Jeſus-Chriſt au dernier inſtant de ſon ſacrifice : *Tout eſt conſommé.* C'eſt-à-dire, tout eſt expié, tout eſt pardonné, tout eſt en paix dans le Ciel & ſur la terre : les péchez des hommes ſont oubliez, & il n'en ſera plus mention; la Loi qui ne ſervoit qu'à donner la mort a ceſſé, ſes figures ont paſſé, ſes Sacrifices ſont abolis, la Victime ſainte a été immolée ſur l'Autel de la Croix, elle a juſtifié les anciennes promeſſes, rempli l'attente de l'Univers, & mis enfin la vérité à la place des ombres.

Joan. c. 29. ℣. 30.

Comme ſi ce n'étoit pas aſſez de ce bienfait, des remedes ſont encore préparez pour nos maux à-venir, & des Sacremens ſont établis dans la nouvelle Alliance pour accroître nos forces, & pour nous ſoûtenir dans notre foibleſſe.

Liv. II. Chap. XI.

Canaux ſalutaires par où la grace corrige la nature, répare nos pertes, concourt efficacement à nos efforts, affoiblit nos penchans, & montre encore des reſſources après le malheur des naufrages. Par eux, l'enfant de la colére reçoit le ſceau de l'adoption qui lui redonne le droit à l'héritage. Par eux, l'amour de la vérité devient en nous plus fort que les ſupplices & que la mort. Par eux, ſe perpétuë le ſacrifice de la Victime qui nous ſauve. Par eux, les plus intimes ſoüillures ſont blanchies, & ce que le vice avoit gâté, une main ſalutaire le répare. Par eux ſort de l'Epiſcopat comme du centre, l'eſprit de bénédiction qui conſacre un miniſtère plus ſaint que le Sacerdoce Levitique. Par eux, la concupiſcence, dont les feux ne s'éteignoient guéres auparavant que dans le crime, trouve un remède, & ce remède tourne à la fécondité de l'Evangile. Par eux, ſe conſomme à la mort l'ouvrage de la perfection Chrétienne, & ſous des ſymboles communs ſe cache la grace qui encourage le mourant au ſacrifice généreux de lui-même. Dons admirables que nous procure celui qui eſt mort pour nous réconcilier, qui eſt ſorti vivant de ſon tombeau, & qui eſt maintenant à la droite de Dieu, d'où il ne ceſſe de veiller aux beſoins, & à l'accroiſſement de ſon Egliſe.

Rom. c. 8. v. 35.

Après tant de preuves entendrons-nous dire encore que Jeſus-Chriſt n'a point rempli les promeſſes, ni ſuivi de point en point le plan de la nouvelle

velle Alliance tracé par les Prophétes ? Si l'on s'obſtine à le ſoûtenir, de grace qu'on nous explique ce qu'il eſt poſſible d'éxiger au-delà de ce que j'ai fait voir. Je le répéte, il n'eſt ici queſtion que de *Faits*. Les ennemis de la foi ne me peuvent oppoſer que l'une de ces trois choſes. Il faut qu'ils démontrent, ou que les Prophétes n'ont pas dit formellement que le Meſſie établiroit un Teſtament nouveau ; ou que Jeſus-Chriſt ne l'a pas fait ; ou qu'enfin ce caractère ſans le diſtinguer, lui eſt commun avec d'autres. Entre ces trois réponſes il faut choiſir. Mais toutes trois ſont vaines, & démenties par l'évidence de l'Hiſtoire. Il eſt cent fois plus manifeſte que le jour, que les anciens Oracles ont annoncé dès le temps de la Loi, qu'à ce culte il en ſuccéderoit un autre. Moïſe lui-même avoit dit aux Juifs : *Le Seigneur votre Dieu vous ſuſcitera un Prophéte d'entre vos freres & de votre Nation ; c'eſt lui que vous écouterez*. De page en page on ne lit que cette promeſſe dans les livres anciens. Elle en eſt le fond, l'ame, & comme l'eſſence, ſi je puis parler ainſi. Retranchez-la, il n'y reſte, je ne dis pas rien qui ſatisfaſſe, mais qu'on puiſſe concevoir, & qui paroiſſe tant ſoit peu raiſonnable. Direz-vous que Jeſus-Chriſt n'a rien enſeigné de conforme à de ſi hautes prédictions ? Tout auſſi-tôt l'événement s'éléve contre vous. Cette Religion intérieure qu'il a établie, ces Loix qu'il a poſées, & qui malgré vos préventions s'attirent vos éloges ; ces préceptes

Liv. II. Chap. XI.

Deuter. c. 18.

Liv. II. Chap. XI.

ſi ſaints, ces maximes ſi pures, ces conſeils éminens par leſquels il a ramené l'homme au culte véritable, ne ſont-ce pas des faits encore ſubſiſtans? Quels témoins croirez-vous, ſi ce que vous voyez, ſi ce que vous entendez, ſi la pratique actuelle de tous les hommes ne vous ſuffit pas?

Vous voilà donc réduits à prétendre que ce caractère laiſſe Jeſus-Chriſt confondu dans la foule des autres Legiſlateurs. Mais ſi le nombre de ceux qui lui reſſemblent eſt ſi grand, nommez-les. Où ſont ceux qui ont appris à dédaigner, à ſacrifier tout pour n'aimer & ne ſervir que Dieu ſeul? Où ſont ceux qui ſont venus au milieu des prodiges dire à l'homme: Vous êtes eſclaves, & je viens vous affranchir; vous étiez vendus, & moi je viens vous racheter. Vous étiez ſans eſpérance, & déſormais je ſerai la vôtre? Car au péril des répétitions, je le dirai encore: c'eſt en cela ſur-tout que conſiſte la nouvelle Alliance. Elle ne devoit pas ſeulement faire luire au Monde une Morale plus ſainte, elle devoit donner un Rédempteur qui payât pour l'Univers, & qui ſatisfît la juſtice divine, dont l'ordre immuable demandoit notre perte. Or ni avant, ni après Jeſus-Chriſt, nul n'eſt venu dire: Me voilà. C'eſt moi qui vous étois promis, c'eſt moi qui ſuis le vrai Paſteur qui ſauve le troupeau par le prix de mon Sang. Nul autre que Jeſus-Chriſt n'a donc fait d'alliance. Donc nul autre que lui n'a juſtifié la parole des Prophétes.

CHAPITRE XII.

Que Jeſus-Chriſt eſt mort de la maniére dont le Meſſie devoit mourir ſelon les Prophétes.

Liv. II. Chap. XII.

ICI ſe montre le plus incompréhenſible de tous nos dogmes, celui qui attaque le plus directement la raiſon humaine, celui qui choque davantage les délicateſſes de l'orgueil. Ce dogme eſt le ſcandale du Juif, l'excès de l'extravagance aux yeux du Païen, l'objet de la dériſion du Philoſophe, & des blaſphêmes de l'impie. Un Dieu homme qui ſouffre & qui meurt. Si nous raiſonnons pour le comprendre, quel abîme s'ouvre devant nous! Pour en ſortir, les efforts de notre ſageſſe ſont impuiſſans. Une main inviſible nous repouſſe, en luttant contre elle nous n'avançons point, nous ne faiſons que la triſte expérience de notre foibleſſe & de nos bornes. Faudra-t'il donc ſecoüer le joug de la foy, parceque notre intelligence ſuccombe ſous un ſi grand poids? Fraudra-t'il dire du Chriſtianiſme qu'il eſt une fable, & de tous les Chrétiens qu'ils ſont des inſenſez? Malheur à quiconque oſe prendre ce déteſtable parti. Nous propoſons une autre voye pour raſſûrer tout enſemble la foy chancelante, & la raiſon allarmée. C'eſt encore un moyen de *fait*, & il conſiſte à ouvrir les deux Teſtamens, à lire dans l'un ce que les Prophétes

1 *Corinth.* c. 1. ℣. 23.

on écrit de la mort du Meſſie, & dans l'autre ce qu'on y raconte des ſouffrances du Sauveur. Si l'hiſtoire de l'Evangile n'eſt pas ſur ce point l'accompliſſement des prophéties dans toutes leurs circonſtances; ſi nous ſommes arrêtez par le plus ou par le moins; n'héſitons plus, ceſſons de croire, & levons ſans détour le ſigne de l'indépendance. Mais ſi l'Evangile ne raconte du ſupplice de Jeſus-Chriſt que ce qui en étoit prédit par les anciennes Ecritures, que nous reſte-t'il, ſinon de captiver nos raiſonnemens ſous le myſtère de la Croix, & de nous écrier : Ici paroît viſiblement le doigt de Dieu. Mais avant que de commencer un parallele de cette importance, je veux prévenir le lecteur par une ou deux remarques néceſſaires.

Premiérement, je promets d'éviter tous les paſſages qui pourroient être équivoques, ceux qui dans une certaine rigueur pourroient s'entendre de quelqu'autre que du Meſſie, tous ceux enfin ſur leſquels je ſçai qu'il y a de ſolides conteſtations entre les ſçavans. Je m'engage à ne produire que ceux qui regardent le Meſſie, de l'aveu même des anciens Juifs. ſi j'en rapporte que des Critiques hardis ont détournez à d'autres applications dans les derniers temps, j'aurai ſoin d'expoſer leurs conjectures, & de les détruire.

Je remarque ceci pour une eſpéce particuliére d'incrédules. Ce ſont ceux qui n'éxaminant rien

par eux-mêmes, penſent toûjours que nous cherchons à les ſurprendre, que nous n'avons pour nous que des paſſages obliques, & que d'autres plus habiles qu'ils ne le ſont en découvriroient ſans peine le vrai ſens contraire au nôtre. Il n'y a que trop de ces hommes défians, ombrageux & peu inſtruits. Ils ne ſçauroient, ou ne veulent point approfondir; & ce qu'il y a d'incompréhenſible, ils ſe déterminent contre la foy par de vains ſoupçons, & par des craintes imaginaires.

En ſecond lieu, je prie le ſérieux lecteur d'obſerver que ſi je prouve en ce point l'éxactitude des rapports entre l'événement & la prédiction, j'établis en faveur de Jeſus-Chriſt la plus puiſſante des preuves. Et comment? C'eſt que nul homme n'eſt maître des circonſtances de ſon trépas. En cela les deux extrémitez de ſa vie ſe reſſemblent. Les conjonctures qui accompagnent la naiſſance, celles qui accompagnent la mort, s'arrangent malgre nous, & ſans nous. Les événemens qui rempliſſent l'intervalle peuvent quelquefois, au moins en parti, dépendre de nos conſeils. Nous commençons au contraire, & nous finiſſons, non comme il nous plaît, mais de la maniére qu'il eſt réglé dans un conſeil plus haut. Je dis ceci par avance contre ceux qui voudroient peut-être ſuppoſer que Jeſus-Chriſt s'eſt préparé de loin à lui-même le genre de mort prédit au Meſſie, afin de mieux ſéduire ſes contemporains & la poſtérité par ce caractère de reſſemblance.

Liv. II. Chap. XII.

On verra par tout ce que je vais dire que nulle puiſſance humaine, nulle ſubtilité, nul artifice ne pouvoit diſpoſer un événement de cette nature, & ſoûmis à une multitude de cauſes ſi différentes.

Enfin, on peut remarquer ici que les Apôtres dans les jours de leur miſſion, appliquoient à Jeſus-Chriſt les prédictions de l'Ecriture ſur la mort du Sauveur. Ils prêchoient en public tout ce que nous allons dire après eux. Les Juifs l'entendoient, & ne s'y oppoſoient pas. Ils ne leur diſoient point : Vous donnez un faux ſens aux Prophétes, & vous expliquez du Meſſie ce qui eſt viſiblement écrit pour un autre. On convenoit de l'évidence des textes, & l'on n'étoit point en diſcorde ſur la tradition; tant elle étoit unanime pour la doctrine Apoſtolique! Sans doute que les Prêtres & les docteurs de la Synagogue ſe ſeroient récriez, ſi les Diſciples euſſent donné quelque atteinte aux interprétations reçûes & dominantes. C'eût été le premier crime dont l'Evangile auroit eſſuyé le reproche, & le premier coup que l'ennemi lui auroit porté. Ce ſilence contraint eſt donc l'argument le plus fort pour la cauſe Chrétienne, & l'on ne ſçauroit trop s'en autoriſer contre l'incrédule. Maintenant deſcendons à l'éxamen des Prophéties.

Il eſt certain que l'ancienne Ecriture nous repréſente le Meſſie ſous des idées ſi différentes, que ſouvent elles en paroiſſent contradictoires.

Liv. II. Chap. XII.

Tantôt elle le montre grand juſqu'au prodige, tantôt elle le fait voir abaiſſé juſqu'aux profondeurs du néant. Quelquefois il eſt environné de gloire, les Princes en ſilence ſe levent humblement devant lui, & les Nations accourent avec diligence au-devant de ſes pas; quelquefois il eſt le dernier des hommes, il eſt mépriſé comme l'inſecte qui rampe, il eſt perſécuté, proſcrit, l'homme de douleur, l'homme raſſaſié d'opprobres, l'homme écraſé dans l'infirmité, & nul ſur la terre ne prend ſa défenſe. Enviſagez-le du côté de ſa grandeur, vous tombez de ſurpriſe, & vos yeux ne peuvent ſoûtenir la vivacité de ſon éclat. Regardez-le dans ſa foibleſſe, votre étonnement redouble, vous le comparez avec lui-même ſans le reconnoître, & vous cherchez preſque vainement la trace de ſa premiére ſplendeur. Quand il eſt grand, qui peut l'atteindre? Quand il eſt ſouffrant & humilié, qui peut conter l'hiſtoire de ſa peine? Voilà par conſéquent d'étranges contrariétez. Le Juif s'y eſt perdu; mais le Chrétien a trouvé le ſecret qui les accorde. En Jeſus-Chriſt tout eſt concilié. Il eſt ſouverainement grand, il paroît ſouverainement foible, & l'un & l'autre a été prédit. *Prophet. paſſim.*

David qui l'avoit vû de loin, & qui l'avoit célébré dans ſes Pſeaumes avec tant de magnificence, lui qui l'avoit vû dans la lumiére des Saints, devant l'aurore, ſortant éternellement du ſein de ſon Pere, Pontife éternel & ſans ſucceſſeurs, de *Pſal. 109.*

Liv. II. Chap. XII.

ſuccédant auſſi à perſonne; créé non ſelon l'ordre d'Aaron, mais ſelon l'ordre de Melchiſédec; ordre nouveau que la Loi ne connoiſſoit pas. Lui qui l'avoit vû aſſis à la droite de Dieu, regardant du plus haut des Cieux ſes ennemis domptez, tout d'un coup il le voit & le montre abîmé dans un fleuve de douleur; il le voit entouré de la foule de ſes ennemis, abandonné des ſiens, & traité comme l'eſclave ſous un maître cruel. C'eſt dans ſa bouche qu'il met ces lamentables paroles: Sauvez-moi, mon Dieu, parce que les eaux de l'affliction ſont entrées dans le plus ſecret de mon ame; je ſuis enſeveli dans le fond de la mer, & la tempête m'a ſubmergé dans la colére de ſes flots. J'ai crié dans ma peine juſqu'à m'éteindre la voix, mes yeux ſe ſont épuiſez à force de regarder vers le Ciel, dans l'attente que mon Dieu deſcendroit à mon ſecours. Ceux qui me haïſſent ſans ſujet ſont en plus grand nombre que les cheveux de ma tête, & ceux qui me perſécutent ſe ſont fortifiez contre moi. Je ſuis devenu comme un étranger à mes freres, & comme un inconnu aux enfans de ma mere. Ailleurs il lui fait dire cet autre diſcours non moins lugubre: La bouche de mes ennemis ne ceſſe de former ſur moi les plus odieuſes imprécations. Quand eſt-ce donc qu'il mourra, s'écrient ils, & quand eſt-ce que ſon nom ſera pour jamais effacé? ſi l'un d'eux entre pour me voir, il ne s'étudie qu'à me rendre des piéges par d'inſidieuſes paroles; s'il ſort, il

Pſal. 2. *Pſal.* 34. *Pſal.* 54. *Pſal.* 68. *Pſal.* 108.

Pſal. 68.

Liv. II. Chap. XII.

il court s'entretenir de ma perte, & la conſpirer avec les autres. Celui même avec lequel je vivois en paix, celui qui mangeoit à ma table, & qui liſoit dans les ſécrets de mon ame, a fait éclater ſa trahiſon contre moi.

Peut-on lire ces paroles, ſans reconnoître dans la perſonne de Jeſus-Chriſt la réalité qu'elles expriment? Ces aſſemblées des Juifs que la haine animoit contre lui, ces queſtions captieuſes dont la malignité cherchoit à ſurprendre ſon innocence, la trahiſon du Diſciple perfide, la déſertion paſſagére des autres, qu'eſt-ce-là que le palpable accompliſſement des Prophéties de David?

Mais Iſaïe voit le Sauveur dans les principales circonſtances de ſa mort, & ce qu'il en dit, fût-il le ſeul texte poſitif dans les anciens Oracles, devroit ſuffire pour la cauſe Chrétienne. Je ſupplie le Lecteur de trouver bon que je remette ſous ſes yeux le paſſage tout entier. *Iſai. c. 53.*

Qui a crû à notre parole, & à qui le bras du Seigneur a-t'il été révélé? Ainſi commence le Prophéte, & ce qu'il va dire mérite bien ſans doute cette exclamation, & ce langage de ſurpriſe.

Celui qui nous eſt envoyé *s'élévera devant le Seigneur comme un arbriſſeau, & de même que le rejetton qui ſort d'une terre aride. Il eſt ſans éclat & ſans beauté; nous l'avons vû, il n'avoit rien qui attirât ſur lui les yeux, & nous l'avons méconnu.* En vérité, ſi nous avions à faire l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt, parlerions-nous autrement de ſon état

Liv. II. Chap. XII.

obſcur, & de ſa vie cachée? Parlerions-nous après l'événement, avec plus d'évidence que le Prophéte avant l'événement. Pourſuivons.

Il nous a paru un objet de mépris & le dernier des hommes: un homme de douleurs, qui ſçait ce que c'eſt que ſouffrir. Son viſage étoit comme voilé, il paroiſſoit mépriſable, & nous ne l'avons point reconnu.

Que ceux qui ſe ſcandaliſent de la baſſeſſe apparente de Jeſus-Chriſt, apprennent donc ici que malgré ce voile extérieur qui couvroit ſa majeſté, les Prophétes ne s'y méprenoient pas, & qu'il eſt plus glorieux à Jeſus-Chriſt d'avoir été prédit de la ſorte, que s'il avoit été plus grand aux yeux des hommes, ſans être annoncé.

Il a pris véritablement nos langueurs ſur lui, continuë le Prophéte, *il s'eſt chargé lui-même de nos douleurs, nous l'avons conſidéré comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu & humilié. Cependant il a été percé de playes pour nos iniquitez, & briſé pour nos crimes. Le châtiment qui devoit nous procurer la paix eſt tombé ſur lui, & nous avons été guéris par ſes meurtriſſures.*

O, qu'il eſt conſolant de voir les articles de la Foi Chrétienne déja ſi clairement exprimez plus de huit cens ans avant le Chriſtianiſme, & les faits montrez de ſi loin, ſe rapporter avec tant d'exactitude à l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt!

Nous étions donc *tous égarez comme des brebis ſans paſteur. Chacun s'étoit détourné pour ne ſuivre que ſa propre voye. Mais Dieu l'a chargé lui ſeul de*

Liv. II. Chap. XII.

l'iniquité de nous tous. Il a été offert, parceque lui-même l'a voulu, & il n'a point ouvert la bouche. Il ſera conduit à la mort comme une victime qu'on égorge, & il ſera dans le ſilence, ſemblable à l'agneau qui reſte muet devant celui qui le tond.

Eſt-ce une prophétie que je raconte, ou ce témoignage de l'Evangile: *Jeſus accuſé par les Prêtres & par les Sénateurs, ne répondoit rien?* *Matth. c. 26. ℣. 62. Idem. c. 27. ℣. 12. Marc. c. 14. ℣. 16. Luc. c. 23. ℣. 8. 2. Petr. 2. & 3.*

Mais voici le mot déciſif. *Il eſt mort au milieu des douleurs, & condamné par des Juges. Qui racontera ſa génération! Car il a été retranché de la terre des vivans: Je l'ai frappé à cauſe des crimes de mon Peuple.*

Il eſt mort au milieu des douleurs, condamné par des Juges. Voilà ce que l'impie blaſphême dans l'hiſtoire de l'Evangile. Mais nous lui répondons: Cela même qui vous révolte, eſt ce que vous venez d'entendre de la bouche du Prophéte. Ce myſtère vous étonne; il nous étonne comme vous. Mais encore une fois, ce fait qui nous confond tous deux a été formellement prédit, & il eſt arrivé de la maniére qu'il a été prédit. Que vos yeux en ſoient les Juges. Quelle autorité faudra-t'il vous produire, ſi celle-ci, la plus forte que l'homme puiſſe imaginer, ne vous ſuffit pas? Tournez-vous de tous les ſens, inventez, ajoûtez de nouvelles ſubtilitez aux anciennes; empruntez d'autrui les reſſources qui vous manquent, toûjours ce même argument revient contre vous; la prédiction d'une part, l'événement de l'autre

Liv. II. Chap. XII.

les moindres circonſtances de la mort de Jeſus-Chriſt ſont marquées de point en point dans le recueil des Ecritures! Voyez, en pourſuivant le même détail, comment le Nouveau Teſtament s'accorde & fraterniſe, pour ainſi dire, avec l'Ancien.

Matth. c. 27. ℣. 40. Marc. c. 15. ℣. 32. Luc. c. 23. ℣. 36. Iſai. c. 50. ℣. 6. Thren. c. 3. ℣. 30. Zach. c. 11. ℣. 12.

Selon l'Evangile, Jeſus-Chriſt dans ſa Paſſion étoit l'objet de la dériſion profane des Juifs, & Iſaïe l'avoit repréſenté ſous cette image; Jérémie avoit écrit que le Sauveur ſeroit raſſaſié d'opprobres. Jeſus-Chriſt a été vendu, & les trente piéces d'argent qui en furent le prix ſont ſpécifiées par Zacharie. *Alors*, eſt-il écrit dans ce Prophéte, *ils peſerent trente pieces d'argent qu'ils me donnerent pour ma récompenſe, & le Seigneur me dit : Allez, jettez à l'ouvrier en argile cette belle ſomme qu'ils ont crû que je valois lorſqu'ils m'ont mis à prix.* Quelle convenance & quelle éxactitude de rapports!

Pſal. 21. ℣. 18.

Jeſus-Chriſt eſt élevé ſur la Croix, ſupplice auſſi honteux que cruel. David avoit dit, parlant du Libérateur, qu'on lui *perceroit les mains & les pieds.* Zacharie s'en étoit expliqué plus formellement encore, s'il eſt poſſible. Entendez ſes paroles. *Alors on lui dira : D'où viennent ces playes que vous avez au milieu des mains? Et il répondra : J'ai été percé de ces playes dans la maiſon de ceux qui devoient m'aimer.*

Zach. c. 13. ℣. 6.

Luc. c. 22. ℣. 27.

Jeſus-Chriſt meurt au milieu de deux criminels. Iſaïe avoit vû de loin qu'il ſeroit *mis au rang des tranſgreſſeurs.*

Liv. II. Chap. XII.

Jeſus-Chriſt au milieu des tourmens implore le pardon pour le crime aveugle d'Iſraël. Le même Prophéte avoit dit qu'il *prieroit pour les violateurs de la Loy.*

Marc. c. 15. ℣. 27. 28. Iſai. c. 53. ℣. 12.

Jeſus-Chriſt attaché ſur la Croix eſt outragé par les Juifs. *Il a ſauvé les autres*, lui diſoient-ils, *& il ne peut ſe ſauver lui-même. S'il eſt le Roy d'Iſraël qu'il deſcende de la Croix, & nous croirons à ſa parole. Il met ſa confiance en Dieu; mais ſi Dieu l'aime, qu'il le délivre.* Comparez ce paſſage avec cet autre de David. *Pour moi je ſuis comme un ver, & non comme un homme; je ſuis l'opprobre du Peuple & le ſujet de ſes inſultes. Ceux qui me voyoient ſe ſont tous mocquez de moi; ils en parloient avec dédain, & ils m'inſultoient en tournant la tête. Il a eſpéré au Seigneur*, diſoient-ils, *que le Seigneur vienne donc maintenant à ſon ſecours, s'il eſt vrai qu'il en ſoit aimé.* La reſſemblance des deux portraits ſçauroit-elle être plus entiére? Hé! les traits de l'un ſont viſiblement tous les traits de l'autre.

Luc. c. 23. ℣. 34. Ibid. ℣. 12. Matth. c. 27. ℣. 42. Pſal. 21. ℣. 6.

Matth. c. 27. ℣. 34. Luc. c. 23. ℣. 36. Pſal. 68. ℣. 25. 26.

Jeſus-Chriſt dans les dernieres langueurs de ſon agonie, eſt abreuvé de fiel mêlé de vinaigre. David l'avoit peint dans cette affreuſe réduction, il l'avoit vû en eſprit raconter ſa peine, & dire: *J'ai attendu que quelqu'un me conſolât, & je n'ai trouvé perſonne qui voulût le faire. Ils m'ont donné du fiel pour ma nourriture, & dans ma ſoif ils m'ont préſenté du vinaigre à boire.*

Les vêtemens de Jeſus-Chriſt ſont [illegible]

LIV. II. CHAP. XII.

sort après qu'il est crucifié. Jusques dans ce trait, je trouve l'accomplissement de la prophétie de David. *Ils ont partagé mes dépouilles, & jetté le sort sur ma robe.* Joan. c. 19. ℣. 23. 24.

Jesus-Christ dans son dernier soupir invoque son Pere, & remet l'esprit entre ses bras. David avoit mis dans la bouche du Sauveur la même priére qu'entendirent les Juifs. Psal. 21. ℣. 19.

Le soleil s'éclipse, & la terre s'ébranle à la mort de Jesus-Christ. Cet événement si prodigieux, & si connu, même aux Gentils, est-il oublié par les Prophétes? Voilà que presque tous en parlent d'avance. Sans compter ce qu'en dit le Psaume 17. la prédiction qu'en fait Amos est évidente. *En ce jour-là*, dit le Seigneur, *j'agiterai les fondemens de la terre, & je plongerai Israël dans le trouble comme une mere qui pleure son fils unique. Le soleil se cachera dans le milieu de sa course, & je couvrirai la terre de ténébres lorsqu'elle devroit être toute éclatante de lumiére.* Ce jour marqué par un signe si peu naturel, est vû de même par Aggée; mais Zacharie l'apperçoit encore plus à découvert, & ses paroles sans énigme, sans double sens, banniſſent tous les doutes. *En ce temps-là*, dit-il, *on ne verra point de lumiére..... Il y aura un jour connu du Seigneur qui ne sera ni jour ni nuit, & sur le soir de ce jour la lumiére reparoîtra.* Matth. c. 27. Luc. c. 23. Phleg. Olympiad. lib. 13. Psal. 17. ℣. 9. Amos. c. 8. ℣. 8. Agg. c. 2. Zach. 14.

Quand l'incrédule voit de ses yeux des prédictions si claires, si détaillées, ne sent-il pas au fond

LIV. II. CHAP. XII.

de lui-même une impression forte & vive de la vérité qui persuade sa raison? N'éprouve-t'il pas une puissance sécrette qui triomphe de ses résistances? Car enfin tous ces rapports que je viens d'étaler ne sont point un effet du hazard. Un paralléle qui n'est établi que sur la ressemblance fortuite de quelques traits, peut sembler une heureuse rencontre, & dès là ne convaincre pas. Mais ici tout se soûtient, tout est lié, tout quadre, pour ainsi parler. Ce n'est pas un Prophéte seul qui nous favorise; on pourroit penser que ses discours sont rélatifs à quelques histoires de son temps, qui peut-être nous sont restées inconnuës; c'est une suite nombreuse d'Oracles qui tendent manifestement au même but, durant une longue suite de siécles. Une circonstance est prédite par celui-ci, une autre par celui-là, une troisiéme par un autre encore. Réünissez-les toutes, elles composent une histoire suivie; cette histoire est clairement celle de Jesus-Christ, & tant de prédictions ne forment qu'un plan éxactement rempli par l'Evangile.

Ne parlons donc plus ni de hazard, ni de rencontre heureuse. Il y a quelque chose de plus profond dans ce merveilleux rapport. Les Juifs s'opiniâtrent à le nier aujourd'hui, mais leurs peres plus sincéres & plus instruits, ne fut-ce que parcequ'ils étoient plus voisins des pures sources de la tradition, appliquent au Messie tous les textes que vous venez de voir si clairement vérifiez dans la personne de Jesus-Christ. Il ne faut qu'ouvrir les

Liv. II. Chap. XII.

livres pour s'en convaincre ; & je veux bien ajoûter encore cette autorité à celle des Prophétes mêmes.

Le Rabbin Moïſe Hadarſan traite au long du Meſſie (*a*) dans ſes Explications de la Geneſe, & que ne dit-il pas des ſouffrances qui lui ſont deſtinées ? Dans ce fameux Commentaire, on repréſente Satan qui demande à Dieu la permiſſion de tourmenter le Meſſie ; Dieu qui ſemble la lui accorder, & le Meſſie qui s'y ſoûmet. On raconte tout de ſuite les douleurs qu'il doit ſouffrir, les opprobres qui doivent tomber ſur lui, les perſécutions qui le doivent éprouver lui & les ſiens ; & dans cette peinture on reconnoît au premier coup d'œil toute l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt. Il eſt vrai que

(*a*) Dixit igitur Satan coram Deo : Domine mundi, hoc lumen ſub gloriæ tuæ throno reconditum, cujus eſt ? Reſpondit ei, Meſſiæ & generationis ejus. Ait Satan coram eo : Domine mundi, permitte me, & adverſabor Meſſiæ & generationi ejus. Dixit ei Deus : Non poſſes contra eum. Ait rursùs Satan : Permitte me, & ego potero. Dixit ei ſanctus & benedictus : Si tu fueris Satan ita avidus in hoc, ego deſtruam ipſum de mundo ; verumtamen nec unam illius generationis animam ego deſtruam. Moxque cœpit Deus ſanctus loqui cum Meſſiâ, eique dixit : Meſſia juſte mi, iſti qui reconditi ſunt apud te hujuſmodi erunt quod futurum eſt ut peccata eorum inducant te in jugum grave. Oculi enim tui non videbunt lumen, & aures tuæ audient opprobrium magnum. Naſus tuus odorabit fœtorem, & os tuum guſtabit amaritudinem, adhærebitque lingua palato tuo & hærebit cutis tua oſſibus tuis, attenuabiturque fortitudo tua à luctu & gemitu. Eſtne ergo voluntas tua in eis ? Si enim tu ſuper te hæc ſuſceperis, bene quidem erit. Sin autem, ecce ego abigam ea ex nunc. Reſpondit Meſſias : Domine mundi, ego lætus ſuſcipio ſuper me tribulationes iſtas & tormenta eo pacto, ut in diebus meis vivifices mortuos, & eos qui à primo Adam uſque ad illud tempus mortui fuerint, &c. *Expoſit. Lib. Gen. Rabbi Moſis Hadarſan.*

ce dialogue entre Dieu, le Meſſie, & Satan eſt un conte de l'invention du Rabbin. C'eſt aſſez vraiſemblablement une imitation de ce qu'on lit dans l'hiſtoire de Job. Mais quoiqu'il en ſoit du récit, toûjours eſt-il évident que le Docteur Juif n'a fait que ſuivre la tradition de ſes peres dans l'image qu'il nous trace des ſouffrances du Sauveur.

Liv. II. Chap. XII.

Le Talmud dit en termes formels, que les derniers jours du Meſſie ſeront pour lui des jours d'opprobre & d'outrage. L'Auteur de l'explication des Pſeaumes dit, que quand le Meſſie viendra, tous les Cantiques ceſſeront juſqu'à ce qu'il ſoit raſſaſié d'inſultes. La Paraphraſe Chaldaïque dit, que les pécheurs laboureront ſur le corps du Meſſie, qu'ils y traceront des ſillons, & qu'il ſera comme une terre fatiguée par le tranchant de la charuë. La même Paraphraſe explique du Meſſie tout le cinquante-troiſiéme Chapitre d'Iſaïe que j'ai rapporté plus haut. Or on ſçait de quelle autorité le Targum eſt chez les Juifs ; pour eux le plus grand des crimes ſeroit d'en attaquer les ſens, & cet ouvrage eſt, après l'Ecriture, celui qu'ils reſpectent le plus. Tous les anciens Talmudiſtes, de l'aveu de Kimki, attribuent de concert au Meſſie cet endroit de Zacharie : *Ils jetteront les yeux ſur moi qu'ils auront percé de playes.* Ce que j'ai cité du Pſeaume 69, que le Meſſie devoit être abreuvé de fiel & de vinaigre, eſt encore entendu du Meſſie par la foule des Rabbins. Enfin j'oſe

In Miſna.

Midras. Tehilim. Pſal. 18.

Paraph. Chald. in Pſ. 129. *v.* 3.

Rabbi Salom. in c. 53. *Iſaiæ. Vide præſertim lib. Succa in c. Habalil Hammiſſa. Zach.* 12.

Liv. II. Chap. XII.

assûrer, sans crainte d'en être démenti, qu'il n'y a rien de plus universellement avoüé par les anciens Juifs que la mort du Messie dans les tourmens, & même (ce qu'il y a de plus remarquable) par le supplice honteux de la Croix. Tous leurs *Medrascim* ou Commentaires sont presque unanimes sur ce point; & si les Juifs ont changé de langage dans les siécles postérieurs, c'est que l'événement est contre eux, & qu'il a fallu pour s'en défendre renverser jusqu'à leur propre tradition.

Rab. Hasda. lib. Saned. c. quod incipit Nigmar Haddin. Midras Ruth. sup. c. 2. ℣. 14. Lib. Siphre. Rab. Samuel. Midras. Ech. Midras. Sir. Hassirim. Beresith. Ketanna. Jonath. Chald. & alii in Tanchuna & Siphre. Vide lib. Jabuth. & Pesichta. L. Succa. in cap. Hahalil. Hammissa. Midras Sir. Hassirim sup. c. 7. ℣. 3.

A la fin pourtant, car il y a des excès qu'on ne peut soûtenir toûjours, ils ont bien senti que leur doctrine étoit en discorde avec celle de leurs ancêtres. Mais, ô aveuglement de leur esprit! Forcez de reconnoître que le Messie devoit être condamné & mis à mort, quelques-uns ont inventé la chimére d'un double Messie (*a*), pour ne pas avoüer que Jesus-Christ est le seul véritable. Ce systême inoüi dans les premiers temps, suppose donc un Messie fils de David, & un autre fils de Joseph; celui-là toûjours heureux & grand: celui-ci méprisé, pauvre, malheureux, persécuté, mourant, & ressuscité par l'autre. Avec cette clef, disent-ils, tout s'ouvre dans l'Ecriture. Nous accordons les textes qui parlent des humiliations du Sauveur, avec ceux qui parlent de sa grandeur & de ses triomphes. Tout ce que vous lisez de pompeux dans les Prophétes, appliquez-le au fils de David; tout ce qui présage des amertumes & des

(*a*) Voyez Pocock. Comment. sur Malachie.

douleurs, expliquez-le du fils de Joseph. Tout cela est bien. Mais encore sur quoi êtes-vous fondez à le dire? Où sont les passages formels des Prophétes, qui comme vous divisent en deux le Sauveur qu'ils annoncent? Vos Peres n'ont-ils pas entendu, n'ont-ils pas expliqué du même Messie ces textes opposez dont il vous plaît de sauver l'apparente contradiction par de vaines conjectures? N'ont-ils pas écrit que celui qui seroit envoyé comme l'attente des Nations, seroit celui-là même qui devoit porter nos langueurs, & prendre sur lui tout le poids de nos infirmitez? Pourquoi donc ce frivole dénoüement inconnu jusqu'à vous? Il en est un si simple, si naturel, si fort pour surmonter l'opposition des passages qui vous troublent. C'est de dire, comme en est convenu l'un de vos principaux Rabbins, que le Messie ne devoit arriver au triomphe que par les combats, & à la gloire que par la route des souffrances. David l'avoit dit lui-même: *Il boira du torrent avant que de lever la tête.* N'étoit-ce pas faire entendre qu'il seroit affligé avant que d'être glorieux? O Juifs, cette doctrine est celle de votre propre tradition. N'a-t'elle pas dit qu'il y auroit un double avénement du même Messie, le premier dans la bassesse & l'anéantissement, le second dans l'éclat & la gloire. C'est par-là qu'elle a toûjours accordé les deux passages: L'un de Zacharie qui représente le Sauveur entrant sans pompe, l'autre de Daniel, qui le peint sur un trône que

Liv. II. Chap. XII.

R. David Kimchi.

Abarban in C. Isai. 53.

Psal. 109.

Zach. c. 9. ℣. 9. Daniel. c. 7. ℣. 13.

portent les nuées. C'eſt ce ſens que les Talmudiſtes, ſans en excepter un ſeul, ont donné à ces textes. Nous ſommes entrez dans une doctrine ſi ſimple, & ſi conforme à l'Ecriture; & c'eſt vous qui venez la combattre après tant de ſiécles de poſſeſſion tranquille. Mais malgré vous nous tenons, & nous tiendrons immuablement à la vérité que vos peres nous ont tranſmiſe.

Sanhed. c. Helec. Midras toheleth. Abarban in c. Iſ. 53.

Paſſons maintenant aux difficultez qu'on peut faire, ou que l'on a faites ſur les Prophéties que je viens de citer. La plus circonſtanciée eſt celle d'Iſaïe au chapitre 53. Mais ſon évidence a fait ſa diſgrace, & l'on a tout tenté pour l'obſcurcir. Les nouveaux Rabbins ont voulu l'entendre tantôt de Moïſe, tantôt de Joſias, tantôt du peuple Juif, & quelquefois de tous ces perſonnages enſemble. Dans ces Commentaires gênez, on veut que nous appliquions un verſet à l'un, le ſecond à un autre, le troiſiéme à un autre encore; puis qu'en rétrogradant de la fin de ce chapitre à celui qui le précéde, nous allions y chercher un mot pour le joindre à d'autres expreſſions dont on forme un tout, & par conſéquent un ſens arbitraire. Mais en vérité, que ne diroit-on pas contre nous, & que n'auroit-on pas raiſon de dire, ſi pour appuyer la Doctrine Chrétienne, nous faiſions paſſer le lecteur à travers tant de nuages & de détours? L'embarras même de ces Rabbins qui ſe partagent en opinions ſi diverſes, n'eſt-il pas une raiſon déciſive contre eux; & la vérité peut

elle être parmi des hommes ſi inconſtans & ſi diviſez? Prenons à part chacun de ces différens ſyſtêmes, & l'on verra, ſans entrer en de longues diſcuſſions, qu'il n'y en a pas un ſeul qui porte une ombre de vraiſemblance.

Premiérement. On ne ſçauroit dire ſenſément que Moïſe ſoit l'objet qu'Iſaïe avoit en vûë. Eſt-ce que Moïſe a été *méconnu* par les Juifs? Eſt-ce qu'il leur a ſemblé le *dernier des hommes*? Eſt-ce qu'il a été *condamné par des Juges*? Eſt-ce qu'il eſt *mort au milieu des tourmens*? Eſt-ce enfin que tout Iſraël *a été guéri par ſes bleſſures*? Qu'on recoure aux allégories tant que l'on voudra, jamais il ne ſera poſſible de trouver dans le premier Légiſlateur cette foule de caractéres attribuez au Meſſie par le Prophéte.

Joſias eſt auſſi peu celui dont parle Iſaïe. Ce Prince n'a point été *mis à la mort pour les crimes du Peuple*. Ce Prince fut un des plus ſaints Rois de Juda; mais il n'a point été *pur de toute iniquité*, lui qui oſa combattre malgré les ordres contraires de l'Eternel. Ce Prince n'a point ramené ceux qui s'étoient *égarez de la voye comme les brebis échappées à l'œil du paſteur*. Et, pour tout dire, ce Prince ne s'eſt point *de lui même offert à la mort*, il ne l'a point endurée *dans le ſilence*, lui qui fit tant d'efforts pour l'éviter, & qui ſortit du combat pour ménager les triſtes reſtes d'une vie mourante. Ce ſera donc le Peuple Juif tout entier qu'Iſaïe aura voulu peindre. Miſérable reſſource, puiſ-

2. Paralip. 35.

Liv. II. CHAP. XII.

core que les deux autres? Car qui peut imaginer, ou croire que le Prophéte ait contraint le langage juſqu'à parler d'une Nation entiére ſous la figure d'un homme ſeul? Qu'il ſoit ainſi pourtant, & qu'il ait eu le deſſein de cacher par cette énigme ce qu'il prédiſoit du Peuple Juif. Je paſſe tout, pour ne point m'arrêter à diſcuter des exemples de cette eſpéce qu'on nous cite. Mais du moins que les paroles du Prophéte ayent un ſens concevable, & ne lui faites point dire des choſes extravagantes. Or tout en eſt ſemé dans ce Commentaire ridicule, qu'on me pardonne ce terme. D'abord, Iſaïe parlant de celui qu'il annonce, dit: *Il a été percé de playes pour nos iniquités, il a été briſé pour nos crimes. Le châtiment qui devoit nous procurer le ſalut, eſt tombé ſur lui, & nous avons été guéris par ſes meurtriſſures.* Si c'eſt du peuple Juif qu'il faut entendre ce paſſage, que voudra-t'il dire? Je le demande, & pourra-t-on me l'expliquer? Quoi! Le Peuple Juif a été puni par le Peuple Juif? Quoi! La Nation a été frappée pour donner la paix à la Nation? Quoi! Les bleſſures du Peuple ont guéries les bleſſures du Peuple? Qui a jamais ouï parler de la ſorte? Et comment oſe-t-on mettre ce diſcours étonnant dans la bouche d'un Prophéte? Mais voici bien d'autres contradictions. Iſaïe continuë en ces termes: *Il a été offert, parceque lui-même l'a voulu. Il eſt mort au milieu des tourmens, condamné par des Juges. Il a été retranché de la terre des vivans. Je l'ai frappé à cauſe des crimes de mon Peuple.* Sérieuſement l'eſprit le plus délié ſe confond quand on s'obſtine à lui faire trouver ici le Peuple Juif. Si ce Peuple a été condamné par des Juges, où eſt le bon ſens & la vérité? S'il s'eſt offert, parceque lui-même l'a voulu, où ſont les traces de cette oblation? Comment, & en quels temps, & en quelles circonſtances s'eſt-elle faite? S'il a été retranché de la terre des vivans, comment veut-on qu'il ait été guéri par lui-même? Ce qui n'eſt plus, eſt-il guéri (a) par ſa propre deſtruction? Je le dirai donc encore, le ſens humain eſt effrayé de cet amas d'extravagances, & pour moi je ſuis de la hardieſſe de ceux, qui feignant de reſpecter les Prophétes, n'ont pas honte de les rendre complices de ces téméraires ſyſtêmes.

Liv. II. CHAP. XII.

Ce n'eſt point tout. Iſaïe continuë par ces paroles: *Il donnera des impies pour le prix de ſa ſépulture, & les riches pour la récompenſe de ſa mort; parcequ'il n'a point commis d'iniquité, & que le menſonge n'a point été dans ſa bouche.* Dans l'opinion des nouveaux Rabbins, il faudra dire que le Peuple Juif n'a point ceſſé d'être un modéle d'innocence; car l'Ecriture donne formellement ce caractére à celui dont elle parle;

(a) Μᾶλλον δ' ἐδύναμεν ἄλλον, ἀπὸ τῆς φανερᾶς λέξεως τὸν, Ἀπὸ τῶν ἀνομιῶν τοῦ λαοῦ μοῦ ἤχθη εἰς θάνατον, ἢ γὰρ ὁ λαὸς καθ' ἑαυτὸν εἶπεν οἱ προφητευόμενοι, πῶς ἀπὸ τῶν ἀνομιῶν τοῦ λαοῦ τοῦ θεοῦ λέγεται ἦχθαι εἰς θάνατον ἕτερος, ἢ μὲν ἕτερος μὴ παρὰ τὸν λαὸν τοῦ θεοῦ; τίς δ' ἕτερος εἰ μὴ Ἰησοῦς χριστός; ὃν καὶ μάλιστα ἐδύναμεν ἂν εἰπεῖν ἀποθανόντα. Origen. Cont. Celſum. Lib. I.

Liv. II. Chap. XII.

mais d'une autre part, comment concevoir ce qui n'y eſt pas moins évident, qu'il a été briſé pour ſes crimes? Quoi! Nous lirons dans le texte que les Juifs n'ont point commis d'iniquité, & le même texte portera qu'ils ont été punis & châtiez de leurs crimes? Aſſûrément le jour & la nuit ne ſont pas plus contraires que ces deux propoſitions. Cependant il eſt décidé que malgré toutes les répugnances de l'eſprit vous le ſoûmettrez à ces contradictions, plutôt que de reconnoître le Dieu des Chrétiens dans les paſſages du Prophéte. Que les hommes ſont foibles, s'il y en a d'aſſez aveugles pour laiſſer tranquillement repoſer leur foy ſur de ſemblables explications! Non, les Juifs n'y croyent point eux-mêmes, je ne ſçaurois le penſer : Ou s'ils y croyent, un ſi viſible excès prouve ce que dit

2. Theſſal. c. 2.

ſaint Paul, *que l'amour de la vérité qui leur apportoit le ſalut, s'eſt éteint en eux, & que Dieu leur a envoyé une efficace d'erreur, qui les fait croire au menſonge.*

Cependant les Juifs ne ſont pas les ſeuls qui ont voulu donner atteinte à la prédiction d'Iſaïe. Juſques dans le ſein du Chriſtianiſme, on a vû, ſinon de directes objections contre elle, du moins des explications ſinguliéres, pour en affoiblir le ſens unique & véritable. Grotius entre les autres a mis au jour ſes conjectures hardies, & elles n'ont eu que trop de cours par la célébrité de ſon nom. Ce grand homme, dont on ne peut d'ailleurs

Grot. Comment. in Iſai. c. 53.

d'ailleurs admirer aſſez les profondes connoiſſances, avoit d'abord maintenu que les paroles rapportées d'Iſaïe ne ſe pouvoient entendre que de Jeſus-Chriſt. Il avoit ſolidement réfuté les opinions contraires des Rabbins, & ſuivi le chemin battu, tant il eſt naturel d'y entrer. Mais le goût des nouveautez l'en fit ſortir : il les aimoit trop, & ce penchant exceſſif pour elles, même dans le déclin de ſon âge, lui fit trouver dans les prophéties des ſens trop ſubtils pour être vrais. Ce n'eſt pas qu'il n'avoüe qu'on y découvre clairement les caractéres de Jeſus-Chriſt, mais il eſt ſi ſoigneux de l'y confondre avec d'autres perſonnages, qu'on ne ſçait plus s'il en eſt l'objet principal.

Liv. II. Chap. XII. *Id. de Verit. Rel. Chriſt. l. 5. Num. 19.*

Ainſi dans la queſtion préſente, il avance que depuis le ſeptiéme verſet du cinquante-deuxiéme chapitre, juſqu'à la fin du cinquante-troiſiéme d'Iſaïe, c'eſt de Jérémie qu'il eſt parlé. S'il y voit Jeſus-Chriſt, ce n'eſt qu'entant qu'il eſt figuré par ce Prophéte, & toûjours à la faveur d'un ſens myſtique qu'il appelle *ſublime*. Déja cette opinion avoit été ſoûtenuë par un Rabbin célébre, mais Grotius plus habile la défend mieux; & ſi je montre qu'elle eſt fauſſe entre ſes mains, on ne doutera pas qu'elle ne le ſoit encore plus dans celles dont il la tire.

Saadias Gaon.

Il prend donc chaque verſet des deux chapitres, & les expliquant tous de Jérémie, il y trouve ſes opprobres, ſes douleurs, ſa priſon, & toute

Liv. II. Chap. XII.

triſte détail de ſon hiſtoire : mais avec quels efforts, & avec combien peu de ſuccès ; on en va juger.

Il rapporte cet endroit du Prophéte : *Il a pris véritablement ſur lui nos iniquitez, il s'eſt chargé lui même de nos douleurs.* Puis il ajoûte, qu'Iſaïe met ces paroles dans la bouche des Juifs après la priſe de Jéruſalem. C'eſt donc, ſelon Grotius, comme s'ils avoient dit : Nos crimes demandoient que tous les maux tombaſſent ſur nous, lorſque Jérémïe, quoiqu'innocent, a été châtié pour nous tous. Mais ſi telle étoit la penſée d'Iſaïe, conſtamment il s'eſt expliqué comme un homme qui penſoit tout le contraire. Comment en effet les Juifs pouvoient-ils s'écrier : Jérémie a porté *nos* douleurs, ſi ces douleurs ne leur étoient ni propres ni perſonnelles, ſi elles leur étoient étrangéres ? Peut-on dire d'une douleur qu'elle eſt la *nôtre*, quand ſes atteintes n'arrivent point juſqu'à nous. On pourroit s'exprimer ainſi dans le cas d'une calamité qu'un autre partageroit, alors on voudroit faire entendre ſeulement qu'il éprouve une diſgrace pareille à celle que nous reſſentons. Mais s'expliquer de la ſorte pour marquer que la peine que nous devions ſubir eſt retombée ſur un autre, ce ſeroit un abus viſible du langage, & quoiqu'on diſe je ne ſçaurois en accuſer le Prophéte.

Mais ce ſens eſt ſi bien celui d'Iſaïe, continuë Grotius, qu'il ajoûte le verſet d'après : *Et cepen-*

Liv. II. Chap. XII.

dant il a été percé de playes pour nos iniquitez, il a été briſé pour nos crimes. N'eſt-il pas clair que ces mots déſignent les malheurs de Jérémie ? Non, cela n'eſt point évident, c'eſt le contraire qui l'eſt. Effectivement, il y a une extrême différence entre dire : Nos crimes ont été la cauſe de ſon ſupplice, ce qui eſt la penſée d'Iſaïe, & convient à Jeſus-Chriſt ſeulement à l'excluſion de Jérémie : Ou dire : Il a été puni ſans le mériter, tandis que nous méritions de l'être ; ce qui convient à Jeſus-Chriſt, & à Jérémie. Or le Prophéte repréſente les maux de celui dont il parle, comme la punition des iniquitez du Peuple. Donc puiſque Jérémie n'a point ſouffert, pour cette raiſon, ce n'eſt point lui que le Prophéte avoit en vûë.

Rendons ceci plus ſenſible. Il y a pluſieurs maniéres de porter un châtiment. On le ſubit ou pour ſes fautes perſonnelles & propres, ou pour celles d'autrui, ou ſimplement quand la peine eſt injuſte, & qu'on eſt puni ſans cauſe. Laiſſons à part la premiére eſpéce de châtiment ; il n'en eſt point ici queſtion. Ce qu'il y a d'inconteſtable, eſt que la ſeconde ne convient point à Jérémie. Il n'a point ſouffert pour les fautes du Peuple. Il n'a donc été châtié que de la derniere ſorte ; c'eſt-à-dire, qu'il a porté des peines injuſtes. Or Iſaïe ne parle que de la ſeconde eſpéce ; ſon texte eſt formel : *Il a été percé de playes pour nos iniquitez, il a été briſé pour nos crimes.* Ce n'eſt donc point Jérémie qui étoit ſon objet,

Liv. II. Chap. XII.

c'eſt donc Jeſus-Chriſt; car nul autre que le Meſſie des Chrétiens n'a ſouffert pour l'expiation des péchez d'autrui. Il me ſemble qu'il n'y a point de replique à ce raiſonnement.

Grotius continuë, & voulant expliquer, conformément à ſon ſyſtême, cet autre verſet: *Le châtiment qui devoit nous procurer la paix eſt tombé ſur lui; ſes meurtriſſures nous ont guéris* : il a recours au commentaire le plus contraint qui fut jamais. Il veut encore que ce ſoient les Juifs qui parlent en cet endroit, & que ce diſcours revienne à celui-ci : La paix auroit habité parmi nous, le ſalut y ſeroit deſcendu ſi nous avions été dociles à ſes leçons [de Jérémie.] Quelle violence faite au texte! Et ne ſent-on pas que le lecteur eſt joüé quand on ne lui offre que ces vaines conjectures? Le Prophéte s'exprime de la maniére la plus poſitive, & voilà que malgré toute évidence, on force la lettre pour l'envelopper de je ne ſçai quelles ſuppoſitions imaginaires. On fait une propoſition *conditionelle* de ce qui eſt *abſolument* énoncé dans les ſaints Livres. On invente à ſon gré des détours contraires à la ſimplicité de l'original. On nous fait lire : *Nous aurions* été guéris par ſes meurtriſſures ſi, &c. quand il eſt dit expreſſément : *Nous avons* été guéris par ſes meurtriſſures. Eſt-ce-là nous expliquer les prophéties? C'eſt nous raconter ſes propres viſions. C'eſt nous dire : Vous ne trouvez qu'un ſens dans les Ecritures; & moi j'y trouverai, j'y ferai voir tous ceux qu'il me plaira par mes changemens.

Liv. II. Chap. XII.

Je remarque encore dans le même Auteur une affectation inexcuſable, lorſqu'il nous montre Jérémie dans cet autre verſet : *Il a été offert, parce que lui même l'a voulu, & il n'a point ouvert la bouche.* Quand eſt-ce donc que ce Prophéte gardoit un ſilence ſi profond? Ce fut apparemment lorſque Phaſſur le fit mettre dans les fers, & que le lendemain au ſortir de ſa priſon, il fit à ſon perſécuteur de ſi funeſtes préſages? Ce fut apparemment lorſqu'il s'abandonnoit à l'impatience des murmures, & qu'il s'écrioit : *Maudit ſoit le jour auquel je ſuis né : que le jour auquel ma mere m'a enfanté ne ſoit point béni?* Ce fut apparemment lorſqu'arrêté par les Prêtres & les Prophétes, il ſupplioit avec des inſtances ſi vives qu'on lui conſervât la vie? Ce fut apparemment lorſque fatigué des miſéres de ſa longue captivité, il diſoit au Roi de Juda : *O, mon Seigneur, recevez la priére que je vous fais, & ne me renvoyez point dans la priſon de Jonathan, de crainte que je n'y meure?* Enfin, ce fut apparemment lorſqu'il diſoit encore à Sédécias curieux de lire par lui dans les ſecrets de l'avenir : *N'eſt-il pas vrai que ma mort eſt certaine ſi je vous annonce la verité?* Qui ne voit dans ces diverſes rencontres, non une ame qui d'elle-même s'offre avec courage, mais un cœur affoibli par les rigueurs & par la durée de ſa peine, une conſtance qui s'éteint, & une patience preſque épuiſée? Mais enfonçons juſqu'à la racine de la difficulté. Il eſt dit en termes for-

Jerem. c. 20.

Ibid. v. 14.

Idem. c. 26.

Id. c. 37.

Id. c. 38.

Liv. II. Chap. XII.

formels dans Isaïe que celui dont il parle *donnera son ame pour les pécheurs, qu'il sera retranché de la terre des vivans. Qu'il justifiera par sa Doctrine un grand nombre d'hommes, qu'il verra sa race durer long-temps, & qu'il sera suivi par une multitude immense.* Or rien de tout cela ne convient à Jérémie.

Isai. c. 53. ℣. 8. 10. 11. 12.

Et pour commencer par le dernier trait, il ne paroît point que le Prophéte ait assemblé près de lui cette foule de Disciples. Je l'entens au contraire qui se plaint d'être seul, qui dit avec douleur: *Je suis devenu l'objet de la dérision publique, tous me raillent avec insulte, la parole du Seigneur est pour moi un sujet d'opprobre, & je ne parlerai plus en son nom, car j'ai entendu* contre moi *la malédiction du grand nombre.* Celui à qui Dieu avoit *donné pour partage une multitude immense*, auroit-il ainsi parlé?

Jerem. c. 20. ℣. 7. 8. 9. 10.

Secondement, il n'est point vrai que Jérémie ait vû *sa race durer long-temps*, lui qui conserva jusqu'à la fin une inviolable virginité, comme le dit saint Jérôme sur la foi de tous les Juifs.

Hier. adv. Jovin. l. 1. c. 18.

Enfin, il n'a pas livré son ame à la mort, & ses jours n'ont point été tranchez pour le salut des pécheurs. On n'en découvre ni point ni virgule dans son histoire. En vain Grotius pour lui appliquer ce dernier caractère, veut nous faire entendre qu'il le remplit dans ces cachots ténébreux où les Grands le firent enfermer à la fin du siége de Jérusalem. A qui fera-t'il croire cette prodigieuse explication? Il s'agit ici d'une mort réelle

Id. in Jer. 25.

Jerem. c. 37. ℣. 15.

& prise dans toute la rigueur de ce terme. Toutes les expressions du texte conduisent à cette idée précise. La langue originale l'exprime en termes plus forts encore que les traductions. A quel dessein Grotius vient-il donc nous présenter un sens vague, à la place du sens naturel, unique & perpétuel de la Prophétie? Elle est si évidente qu'elle a seule ébranlé une foule presque innombrable de Juifs, & qu'elle en a fait entrer mille dans la foi Chrétienne. Ils l'ont ouvertement reconnu dans leurs écrits, & voilà qu'un Chrétien tente d'affoiblir la lumiére qui perce jusqu'à ceux qui s'y dérobent. Funeste effet du sçavoir, quand la simplicité ne le guide pas.

Liv. II. Chap. XII.

Joan. Isaac. Levit. Diff. ver. Ebr. script. l. 2.

Je sçai qu'on fait une difficulté peut-être plus forte sur le Pseaume 21, dont j'ai plus haut extrait ces paroles: *Ils ont percé mes mains & mes pieds.* J'ai dit qu'elles expriment clairement la mort de Jesus-Christ par le supplice de la Croix. Tous les Interprétes du Monde les ont entenduës de la sorte, & je ne vois rien de mieux soûtenu dans la tradition, même Judaïque: Toutefois on prétend aujourd'hui que cette application est fausse; & on le prétend, parce, dit-on, que le texte Hébreu n'est pas fidélement traduit dans ce passage, que l'Original porte tout différemment de la Vulgate, & que l'on s'est permis dans l'Eglise une fraude pieuse qui par le changement d'une lettre seule, fait une Prophétie d'un texte dont le sens en lui-même est indéterminé & suspendu.

Psal. 21. ℣. 17.

Sicut Leo manus meas & pedes meos.

LIV. II. CHAP. XII.

Mais plus cette accuſation eſt grave, plus je ſuis étonné qu'on ne la fortifie d'aucune preuve. Quand on nous dit que ces paroles : *Chantez dans toutes les Nations que le Seigneur a établi ſon régne par le Bois*, ſont des paroles autrefois introduites dans les Pſeaumes, nous n'oppoſons rien à ceux qui le diſent, parcequ'ils ont pour eux l'autorité des Exemplaires anciens. Mais ici cette même autorité combat pour nous. Les Septante qui ſont les plus anciens interprétes de l'Ecriture, & nez ſi long-temps avant le Chriſtianiſme, ont traduit l'Original de la maniére que nous le traduiſons. La Vulgate n'a fait que le ſuivre pas à pas ; les verſions Syriaque & Arabe ſe déclarent pour le même ſens ; les Maſſorettes eux-mêmes ont reconnu qu'un grand nombre d'Exemplaires d'une antiquité reſpectable portoient le terme qu'on nous conteſte, & la petite Maſſore avoüe qu'à le prendre à la rigueur, le terme dont on diſpute a la même force, le même ſens que l'expreſſion qu'on lui ſubſtituë. Pourquoi donc nous imputer une falſification dont nous aurions horreur, lorſqu'il eſt clair qu'en préférant une leçon à l'autre, nous ne faiſons que céder à l'autorité ? Pour deux mots dont après tout la ſignification eſt égale, eſt-ce la peine de faire tant d'éclats, & devons-nous être plus ſuſpects que les Juifs dans un changement qu'ils auront pû faire comme nous ? Il eſt de notre intérêt de lire d'une façon, je le veux. Mais n'eſt-il pas du leur de lire d'une autre ? Te-

Psal. 95. v. 9.

ἀπὸ τοῦ ξύλου — *ξύλου pro ξύλων.*

nez

nez donc la balance en équilibre, & ſi vous les épargnez, du moins ne nous condamnez pas. Faites tomber la variation des Exemplaires ſur l'ignorance, ou ſur l'inattention des copiſtes que la reſſemblance des deux termes aura peut-être trompez, nous y conſentirons. Mais n'oubliez pas que la traduction des Septante, & les plus anciennes verſions de l'Orient juſtifient les Chrétiens ; qu'ainſi la fraude, s'il y en a, n'eſt pas leur crime ; qu'il eſt au contraire cent fois plus raiſonnable d'en accuſer les Juifs, tant de fois convaincus de ces altérations.

LIV. II. CHAP. XII.

On vous l'impute, direz-vous, parceque le mot conteſté, pris dans le ſens des Chrétiens, eſt contraire à l'uſage des Juifs, qui ne faiſoient point crucifier les coupables. Ils avoient horreur de cette eſpéce de ſupplice. Comment donc le Prophéte l'auroit-il ſi clairement déſigné dans ſes Pſeaumes ? La réponſe eſt facile & naturelle. En deux mots, c'eſt que David éclairé des lumiéres divines, voyoit au-delà de ſon ſiécle, & découvroit le temps où les Juifs devoient être dépoüillez de leur ancienne autorité. Or il eſt conſtant que dans les jours de Jeſus-Chriſt, déja la puiſſance de vie & de mort leur étoit ôtée. *Il ne nous eſt plus permis de faire mourir perſonne*, diſoient-ils à Pilate. Les peines capitales étoient infligées ſelon la juriſprudence Romaine. Quel inconvénient trouvez-vous donc à dire qu'un Prophéte voyoit en eſprit ce qui devoit arriver un jour, & ce que l'E-

Lipman. in Nitzachon.

Joan. c. 18. v. 31.

Liv. II. Chap. XII.

vangile nous raconte ? Plus il eſt vrai que le ſupplice de la Croix étoit odieux aux anciens Juifs, plus il eſt démontré que David a fait une éclatante Prophétie. Elle auroit peut-être moins de force ſi elle s'accordoit mieux avec les uſages de ſon ſiécle, & l'on ne ſçauroit fortifier l'objection, qu'au même temps on ne fortifie ma réponſe.

Il ne me reſte donc plus qu'à diſcuter les paſſages de Zacharie qu'on nous conteſte. J'en ai rapporté ces mots : *Ils jetteront les yeux ſur moi qu'ils auront percé de playes.* J'ai cité encore cet autre endroit du même Prophéte : *On lui dira : d'où viennent ces playes que vous avez au milieu des mains ? & il répondra : J'ai été percé de ces bleſſures dans la maiſon de ceux qui m'aimoient.* Or on veut que l'un ni l'autre de ces textes ne ſoit appliquable à Jeſus-Chriſt, ſans une évidente dépravation du ſens littéral. On en donne cette raiſon. Zacharie parle du faux Prophéte qui invente des menſonges, & qui oſe annoncer au nom du Seigneur les viſions de ſon propre eſprit. Il dit de ce faux Prophéte, qu'il ſera châtié par le pere & la mere qui lui auront donné la vie, qu'ils le perceront eux-mêmes en punition d'avoir ainſi prophétiſé, & qu'on lui dira : *D'où viennent ces playes*, &c. Le ſens de ces paſſages eſt donc parfaitement intelligible en ſoi, & ſa ſimplicité diſpenſe de recourir à des ſens prophétiques pour l'entendre. Zacharie n'y veut rien prédire. Seulement il fait alluſion à la Loy de Moïſe, qui condamnoit à la peine capitale ceux

Zach. c. 12. ℣. 10.

Id. c. 13. ℣. 6.

qui ſans miſſion & ſans caractére ſe donnoient comme inſpirez. Liv. II. Chap. XII.

Je reconnois que cette explication ſeroit ſatisfaiſante, ſi elle pouvoit s'allier avec le premier paſſage, de la même ſorte qu'elle ſemble compatir avec le ſecond. Mais elle n'a qu'une éxactitude imparfaite, & l'on va voir qu'elle ſoûtient mal d'une part, ce qu'elle ſemble établir de l'autre.

Le premier texte dit : *Ils jetteront les yeux ſur moi qu'ils auront percé de playes.* Qui eſt celui qui parle de lui-même en ces termes ? Eſt-ce le faux Prophéte qui a ſéduit le peuple par ſes trompeuſes paroles ? Nullement. C'eſt celui qui *répand ſur la Maiſon de David, & ſur les habitans de Jéruſalem un eſprit de grace & de priére.* Peut-on nier qu'en parlant de la ſorte, Zacharie n'ait eu une penſée totalement contraire à celle qu'on lui prête ? Il faudroit donc le faire extravagant & impie, juſqu'à dire d'un impoſteur, qu'*il a répandu l'eſprit de grace ſur la Maiſon de David, & l'eſprit de priére ſur les habitans de Jéruſalem ?* Mais vouloir imputer ce diſcours à un grand Prophéte, c'eſt vouloir qu'il ſoit tombé délibérément dans le contradictoire le plus viſible. Il n'y a point d'interprétation qu'il ne fallût lui donner dans ce paſſage, plutôt que de l'accuſer d'un tel égarement. Je conclus donc qu'on incidente à tort & en vain, pour nous enlever un titre ſi favorable à la cauſe Chrétienne.

Zach. c. 12. ℣. 10.

Le ſecond paſſage ne le paroîtra pas moins, ſi

Zach. c. 13. ℣. 6.

l'on veut être attentif & nous faire juſtice. J'avoüe que Zacharie y fait alluſion à la peine capitale dont il étoit ordonné de punir les Prophétes menteurs; mais il ne s'y borne pas. Tout d'un coup il paſſe à une autre image bien différente, & fait une prédiction formelle du ſupplice de Jeſus-Chriſt. La preuve que j'en donne, c'eſt qu'il repréſente d'abord le faux Prophéte puni de mort par ſa famille, puis enſuite qu'il le montre ſeulement percé des playes qu'on lui a faites aux mains. Or ce dernier ſupplice n'eſt point un ſupplice capital, il n'étoit pas même ordonné par la Loi, & jamais il n'a été d'uſage parmi les Juifs. Donc ce n'eſt point du faux Prophéte ſeulement que parle Zacharie dans toute la ſuite du texte, & il avoit en vûë Jeſus-Chriſt, qui devoit un jour être regardé parmi les ſiens comme un Prophéte ſéducteur. C'eſt lui qui devoit montrer ſes mains percées, & dire au milieu de Jéruſalem à ceux qui l'interrogeroient: Ouvrez les yeux, & *voyez les playes dont on m'a chargé dans la maiſon de ceux à qui je devois être ſi cher.*

Pour donner un plus grand jour à ces réponſes, il faut obſerver qu'un texte, douteux pour le ſens, doit toûjours être entendu de la maniére la plus favorable à l'Auteur, quand il ſe préſente un moyen de le ſauver de la contradiction. Conſtamment la préſomption doit être pour lui, ſurtout ſi l'on remarque d'ailleurs qu'il penſe de ſuite & ſainement. On n'a point d'autre régle pour

juger des endroits où l'Auteur, à deſſein, ou par inattention enveloppe ſon diſcours. Sur ce principe éxaminons les paſſages dont il eſt queſtion. Ou bien Zacharie vouloit parler ſeulement du faux Prophéte, comme le ſoupçonnent les incrédules, ou bien ſous cette image il vouloit prédire le ſupplice du Meſſie, comme le prétendent les Chrétiens. Entre ces deux partis il faut opter. Pour le faire ſans riſque d'erreur, obſervons donc la régle que je viens d'établir, & ne donnons point, s'il ſe peut, aux textes un ſens qui faſſe à leur Auteur la honte de ſe contredire. Or dans l'hypothéſe de l'incrédule voyez comment tout eſt en diſcorde dans le diſcours de Zacharie. Il met à la bouche d'un faux Prophéte un langage qui ne lui peut convenir, il parle d'un événement préſent d'une maniére qui combat les uſages de ſa Nation, il repréſente un homme mis à mort, puis il borne ſon ſupplice aux bleſſures de ſes mains. Voilà des contradictions étonnantes. Mais dans le ſyſtême Chrétien, tous ces combats de paroles & d'idées s'évanouiſſent, le dernier paſſage qu'on y explique par le premier, expoſe une évidente prédiction, & le diſcours entier du Prophéte redevient une ſuite d'idées comparibles, naturelles & juſtes. Il n'y faut rien ajoûter, il n'en faut rien retrancher, il s'éclaircit de lui-même, & il n'eſt beſoin pour l'entendre que de ſe dégager de la prévention qui l'obſcurcit. Le ſyſtême de l'incrédule n'eſt donc pas véritable, & le nôtre eſt le ſeul qui ſe ſoûtienne.

Liv. II. Chap. XII.

Aussi, je l'ai remarqué plus haut, les Apôtres ne craignoient point d'appliquer à Jesus-Christ ces deux textes, & saint Jean l'a fait dans son Evangile. Les Juifs le lisoient de leurs yeux, sans oser dire qu'on abusât des paroles du Prophéte; c'est donc qu'ils les entendoient eux-mêmes du Messie, & qu'en attaquant l'Evangéliste, tous leurs traits auroient porté contre l'ancienne tradition. Jusqu'aux Juifs de nos jours, ils rapportent les Prophéties que j'ai citées, à des sujets qui ont souffert une mort violente, comme à un Akiba qui périt dans le deuxiéme siécle. Tant ils sont pressez par les témoignages des Ecritures qu'ils conservent en preuve contr'eux.

Joan. c. 19. ℣. 37.

Telles sont les plus fortes difficultez par lesquelles on tente de ruiner, ou d'affoiblir la force des prédictions sur la mort de Jesus-Christ. On voit que sans nous écarter des Livres saints ni de l'histoire, nous répondons à tout. Notre doctrine sort évidente des textes qui l'expriment, & nous n'y voyons que ce que nous sommes contraints d'y voir. Après tout, que sert de disputer à outrance sur un passage, dès que la foule des autres est unanime pour le sens que nous défendons? Sommes-nous moins forts? C'est comme si nos adversaires arrachoient d'un grand arbre une de ses feüilles, & lui laissoient le reste de ses branches avec ses profondes racines.

CHAPITRE XIII.

*Que Jesus-Christ est ressuscité comme les * Prophétes l'avoient écrit du Messie.*

Liv. II. Chap. XIII.

TOUT est renfermé dans ce point seul. S'il est vrai, tous les autres sont vrais, s'il est faux, la Religion Chrétienne est fausse, & je ne la vois plus que comme une fable perpétuelle, indigne de l'attention sérieuse des hommes. Rien n'est plus constant que ce qu'a dit l'Apôtre S. Paul: Que *si Jesus-Christ n'est point ressuscité, notre foi est vaine*, & ses appuis trompeurs. Celui qui s'est vanté de sortir vivant de son tombeau trois jours après son supplice, celui qui ne devoit être, selon sa parole, que trois jours & trois nuits dans le sein de la terre, & qui pourtant habiteroit encore la demeure des morts, ne seroit qu'un imposteur odieux à tous les siécles. Autant que ce signe donné par lui-même est décisif pour lui s'il a dégagé sa promesse, autant il se tourne à sa ruine si l'événement lui est contraire.

1. Ad Cor. c. 15. ℣. 14.

A parler dans l'éxactitude, c'est donc sur l'article de la Résurrection de Jesus-Christ que doit rouler toute la controverse entre les Déistes & nous. Ne disputons plus sur le reste, il n'en sera que ce qu'ils voudront, & je veux bien regarder comme indifférent à la Foi tout ce que j'ai recüeilli de preuves jusqu'à présent. Mais du moins,

*Matth. c. 16. ℣. 21. Marc. c. 8. ℣. 31. Luc. c. 11. ℣. 29. * Psal. 15. ℣. 9. Psal. 29. ℣. 1. & seq. Psal. 48. ℣. 16. Psal. 55. ℣. 12. 13. Psal. 87. ℣. 5. Psal. 141. ℣. 7. 8. Isai. c. 53. Ose. c. 6. ℣. 3. 4. Ose. c. 13. ℣. 14.*

Liv. II. Chap. XIII.

que la conteſtation finiſſe à ce terme. Soyons une fois victorieux ou vaincus. Plus le fait eſt prodigieux, impénétrable au ſens humain, & ſans éxemple, plus je favoriſe la cauſe du Déiſme. Il n'a pas à ſe plaindre, puiſque je renferme la déciſion du tout dans l'article même qu'il croit le moins ouvert à la preuve. Examinons-le donc ſans partialité. Je ne demande rien avant tout, ſinon qu'on ſe mette dans le point de vûe néceſſaire, & que l'on ait pour les Hiſtoriens Evangéliques la même équité que l'on a pour les autres Ecrivains qui rapportent un fait. Celui dont il eſt queſtion eſt hors des régles ordinaires, je l'avoue; mais enfin s'il peut n'être pas, il peut être; il n'eſt point abſurde, & l'on ne dira pas qu'il eſt inéxécutable à la Puiſſance Divine. Tout ce que l'on ſçauroit éxiger, eſt donc que l'on en faſſe une diſcuſſion rigoureuſe. Or pour juger de ſa certitude, j'établis ces trois principes dont perſonne ne peut conteſter la ſuffiſance, ni la vérité.

Premiérement, un fait, pour être crû, doit être tel, qu'après les recherches & la critique ſévére de toutes ſes circonſtances, un homme droit & raiſonnable ait plus de preuves pour s'y rendre, qu'il n'y a de force dans les objections pour l'engager à le nier.

Secondement, le fait doit être tel, qu'en le niant on charge ſa réſiſtance d'abſurditez inſoûtenables.

Troiſiémement enfin, le fait doit être tel que les

Liv. II. Chap. XIII.

les difficultez qu'on lui oppoſe ſoient démontrées vaines, & les preuves de ſa certitude démontrées ſans replique. C'eſt-à-dire, ſi vous le voulez en d'autres termes, que celui qui affirme le fait doit en donner des preuves qu'on ne puiſſe détruire, & renverſer les objections de maniére qu'on ne puiſſe les rétablir. Appliquons ces principes à la queſtion préſente. J'eſpére vous conduire par eux à la plus entiére certitude. Accordez-moi néanmoins de ne porter de jugement ſur mes raiſons, qu'en les prenant toutes enſemble. Comme je vais les expoſer par ordre, & qu'elles ſe prêteront un appui mutuel, il ſeroit injuſte de ne les peſer que ſéparément & ſans rapport de l'une à l'autre

Jeſus-Chriſt, diſent les Chrétiens, eſt reſſucité d'entre les morts trois jours après ſon ſupplice. Nous le nions, répondent les incrédules; c'eſt à vous qui l'aſſûrez à nous produire vos preuves. Rien n'eſt plus facile, répliquent les Chrétiens: nous expoſons le témoignage des Apôtres par qui ce fait nous eſt tranſmis, & nous le croyons ſur la foy de leur parole. Or elle ne peut nous tromper. Ils étoient contemporains du prodige qu'ils racontent. Ce n'étoit point ſur des rapports mal approfondis, ni ſur un événement éloigné qu'ils ont crû, c'eſt ſur un fait préſent, & dont ils diſent: nous l'avons vû, oüi nous-mêmes & de nos yeux. On ne peut donc pas croire que les Apôtres ayent été trompez. Moins encore peut-on ſoupçonner qu'ils fuſſent trompeurs. Com-

Liv. II. Chap. XIII.

ment l'auroient ils été? Sont-ce des hommes d'un génie ſupérieur, ou dreſſez par habitude à la ſcience de feindre? Les a-t'on vû déja tendre des piéges à la ſimplicité des Peuples; ou bien ſont-ils d'un crédit à ſoûmettre la multitude à l'autorité de leur parole? Sont-ils maîtres en Iſraël? Ont-ils des appuis ſécrets dans les Puiſſances; & la politique mondaine trouve-t'elle ſon intérêt à fortifier la ſéduction? N'oſe-t'on les contredire, dans la crainte d'irriter un parti redoutable? Ce qu'ils racontent eſt-il dans l'ordre naturel? Eſt-il flatteur à l'amour propre? Eſt-ce par des moyens ſécrets, & en des aſſemblées myſtérieuſes qu'ils prêchent cet événement incompréhenſible, un homme reſſuscité par la vertu de Dieu qui habite en lui? Leurs diſcours ſont-ils enveloppez, tels que le ſont d'ordinaire ceux des impoſteurs qui ſe préparent des fuites ſi la vérité les ſurprend? Ont-ils tout à gagner s'ils perſuadent? N'ont-ils rien à perdre s'ils ſont démentis? Sont-ils favoriſez par la conjoncture des temps? Le ſont-ils par les préjugez de la Nation? D'une autre part ſont-ils négligez, comme on néglige ces vains déclamateurs qui ne ſervent que d'amuſement au loiſir du Peuple? Dédaigne-t'on ce qu'ils annoncent, comme on dédaigne ces fables groſſiéres & frivoles qui tombent d'elles-mêmes? Laiſſons-les dire; c'eſt une poignée d'extravagans qui débitent ſérieuſement un ſonge : ce qu'il a de ridicule va le réfuter de reſte. Eſt-ce là le langage de Jéruſalem contr'eux? Enfin reconnoît-on leur fraude à quelque trace, & les en a-t'on convaincus? Se ſont-ils contredits, & leur probité ſuſpecte en quelque point, rend-elle celui-ci douteux? Rien moins, & le contraire ſe montre évidemment à qui veut ſuivre leur caractère & leur conduite. Jamais hommes ne furent en effet moins propres à concevoir le projet d'impoſer à toute la Terre. Ils ſont d'une profeſſion mépriſable, & de la naiſſance la plus obſcure. Ne cherchez en eux ni d'élévation dans l'eſprit, ni de talens extérieurs, ni de connoiſſances acquiſes. Ils n'en ont point; ils ſont ſeuls, & deſtituez de toutes les reſſources humaines. Que ce qu'ils rapportent ſoit probable, ou qu'il ne le ſoit point, qu'il attaque les Puiſſances, qu'il en attire la haine ſur eux, qu'il choque les idées ordinaires, ou non: il n'importe. Ils diſent en ſimplicité ce qu'ils ont vû, & ils le diſent en public, dans le lieu même où le fait s'eſt paſſé, ſous les yeux des ennemis implacables de leur Maître, & peu de jours après les triſtes avantures de ſa mort. Que ceux qui l'entendent le croyent, ces impoſteurs prétendus n'en ſont ni plus opulens, ni plus reſpectez, ni plus puiſſans. Tout au contraire, qu'on les croye trompeurs, une perſécution inévitable eſt contr'eux, la main qui n'a pas épargné le Chef, n'épargnera pas les Diſciples; ils doivent s'attendre aux mépris injurieux, aux tourmens, & à la mort. Ils s'y attendent en effet, & bien-tôt l'événement

Liv. II. Chap. XIII.

Liv. II. Chap. XIII.

répond à leur attente. Mais tandis que tout s'apprête, & qu'il n'y a de ſalut pour eux que dans la ſeule rétractation, jamais le dédit n'échape à leur bouche. Ils pouvoient au moins ſe retrancher ſur les autres prodiges de Jeſus-Chriſt, héſiter & mollir ſur celui de ſa Réſurrection; ils ne le font pas: & pour dernier trait, ceux qui les combattent ne peuvent ſur le reſte attaquer l'innocence de leurs mœurs. O l'étrange & inexpliquable impoſture, ſi ceci en eſt une! Des hommes ſoûtiennent ſans intérêt un menſonge inutile. Qu'ai-je dit? Inutile. Ils ſoûtiennent contre tout intérêt un menſonge qui les va perdre. Ils meurent pour un menſonge dont leur conſcience ſçait l'inſigne noirceur. Conſtamment il n'y a point d'éxemple d'aucune impoſture de cette eſpéce; & quand il y en auroit, les hommes, non les hommes ne le croiroient pas véritable. C'eſt qu'au fond, il ne faut attribuer à l'humanité que ce qui eſt humainement poſſible. Or il eſt ſouverainement chimérique qu'on ſe déſapproprie aſſez de ſoi-même pour aller délibérément à la mort, en vûë ſeulement d'établir une fauſſeté, connuë comme telle. Un homme de ce caractère ſeroit déja un prodige inconcevable; mais douze hommes du même génie formeroient un prodige encore cent fois plus déſeſpérant pour la raiſon, & je n'éxagére pas ſi je dis qu'il n'y a point de terme pour l'exprimer. Je ſçai qu'on peut me nommer une foule de Grecs & de Romains qui ſe ſont dévoüez à la mort, quoiqu'ils la regardaſſent comme une extinction entiére & un anéantiſſement éternel. Mais du moins ils avoient un motif ſéduiſant, enchanteur, & même loüable en apparence. C'étoit l'amour de leur patrie, de la vérité, de leur famille, de leurs amis, de la gloire, & d'un grand nom après le trépas.

Liv. II. Chap. XIII.

Æneid. l. 6.

Vincet amor patriæ, laudumque immenſa cupido.

Ils comptoient, en mourant, que le ſacrifice de leur vie leur en rendroit une plus honorable dans la mémoire des deſcendans. C'étoit même aſſez, pour quelques-uns, que l'eſpérance flatteuſe d'entretenir dans les Champs Eliſées les Héros, les Sçavans, les Sages, les amis des Dieux & de la vertu. C'eſt ainſi que Socrates (*a*) expirant, éxagére le bonheur de ſe voir bien-tôt avec Orphée, Héſiode, Muſée, Homére, Palaméde, Ajax fils de Télamon, Ulyſſe & les autres. Triſte & vaine félicité, mais grande à ſes yeux. Enfin s'ils renonçoient à la vie, c'étoit par des vûës flatteuſes à l'orgueil, agréables à l'imagination, & conformes aux principes de la Religion domi-

(*a*) Si quis enim illuc profectus liber ab his qui ſe profitentur Judices eſſe, veros repererit Judices qui judicare illic perhibentur, Minœm, Rhadamantum, Æacum, alioſque quotcumque Semidei juſte vixerunt, numquid ejuſmodi tranſmigratio parvi pendenda cenſebitur? Rurſus Orpheum, Muſæumque convenire, & Heſiodum, & Homerum quam multo aliquis noſtrum redimeret? Equidem ſi hæc vera ſunt, ſæpius mori velim. Quippe cum mihi imprimis mirifice grata ſit futura habitatio illa atque conſuetudo. Quandoquidem una cum Palamede futurus ſum & Ajace Telamonis filio, & aliis antiquorum quicumque falſo deceſſerunt judicio damnati apud quos meos caſus cum illorum caſibus conferre non injucundum foret. *Socrat. Apolog. ſub finem.*

nante. Mais ici vous ne trouvez rien de pareil. C'eſt un mépris de la lumiére, juſqu'à la perdre pour un crime ſécret qui n'a rien d'aimable, rien d'engageant, rien que de noir & d'infructueux; pour un menſonge contraire à tous les principes de la Religion que l'on croit & que l'on veut perſuader; pour une impoſture qui n'immortaliſe que la honte de ſes auteurs, pour une fauſſeté qui va peut-être ſe décéler par la foibleſſe d'un complice ou de pluſieurs. A qui fera-t'on croire la poſſibilité de cet excès.

Mais de quoi le cœur humain n'eſt-il pas capable? Qui peut ſe vanter de connoître ſes détours, & qui peut aſſigner la borne de ſes égaremens? L'eſprit s'y perd, je l'avoüe. Cependant un principe eſt inconteſtable & fortifié de l'expérience univerſelle: c'eſt que jamais nous ne voulons que ce qui peut nous rendre plus heureux. Soit que cette béatitude ſoit réelle, ſoit qu'elle ne ſoit qu'imaginaire, nous la cherchons invinciblement, invariablement & perſévéramment. Dans cet amour eſt toute l'eſſence de la volonté; arrachez-lui ce deſir, elle ne veut plus rien, elle eſt oiſive, vous la détruiſez, & elle n'eſt plus. Ce penchant eſt en nous l'impreſſion ineffaçable de la nature. Quelque bizarres, quelque déréglées que ſoient nos inclinations, il eſt toûjours vrai que le bonheur en eſt le centre. Tout s'y rapporte dans le cœur, & en y remontant de plis en replis, vous arrivez infailliblement juſqu'à ce point, d'où naiſ-

ſent, & auquel ſe terminent toutes nos démarches. Dites donc tant que vous le voudrez, que l'homme eſt impénétrable; il faudra toûjours, pour revenir aux Apôtres, me découvrir ce qu'ils eſpéroient en ſoûtenant, contre tout reproche intérieur, la Réſurrection de leur Maître. Il y alloit pour eux du plus vif intérêt. Il s'agiſſoit de la vie; ils ne l'ignoroient pas. Quel eſt donc le grand avantage qu'ils pouvoient attendre, en perdant celui qui eſt le fondement de tous les autres? Nommez-le, ſi vous le ſçavez. C'eſt, direz-vous, l'eſpoir d'une éclatante réputation. Mais ne vous déguiſez point, croyez-vous ſincérement que les Apôtres fuſſent épris d'une chimére ſemblable? Ces idées ambitieuſes ſont-elles pour des ames ſi vulgaires? Et quand elles y ſeroient entrées, eſt-ce par la fourberie qu'on s'éterniſe avec honneur? Non, c'eſt la réputation de Jeſus-Chriſt qu'ils vouloient établir, & ſes prédictions qu'ils vouloient juſtifier. Mais ſans compter que cet amour eſt trop noblement déſintéreſſé pour des hommes d'ailleurs ſi peu délicats, vous alliez voir que cette prétenduë reſſource eſt contre vous. Jeſus-Chriſt avoit dit, que trois jours après ſa mort, il ſortiroit vivant de ſon tombeau. S'il n'en ſort pas, devoient dire les Diſciples, il eſt un faux Prophéte & un trompeur. Or il n'eſt point reſſuſcité, nous le ſçavons. Donc il eſt abſurde de croire en lui; ce n'eſt point au nom de Dieu qu'il a parlé, c'eſt au ſien, & l'eſprit de vérité n'étoit pas en

Liv. II. Chap. XIII.

lui. Ce raiſonnement eſt le plus ſimple qu'on puiſſe jamais faire, & vous ne ſçauriez vous défendre de croire que les Apôtres l'ont fait, dans la ſuppoſition que Jeſus-Chriſt ne ſoit pas reſſucité. Mais s'ils l'ont fait, à mon tour je propoſe cette queſtion. Comment les Diſciples ont-ils affronté les ſupplices & le martyre pour la gloire d'un impoſteur, dont la fauſſe prédiction dépoſoit contre lui? S'il les avoit trompez durant ſa vie, n'étoit-ce pas ici qu'il falloit s'en déſabuſer? Croira-t'on que la honte de ſe dédire ait été plus puiſſante en eux que l'amour de la vie, qu'ils ayent parcouru toute la terre au milieu des périls & des hazards pour la ſoûmettre à ce qu'ils ne croyoient pas eux-mêmes, & que de concert ils ayent éxécuté pour l'honneur du plus grand fourbe de l'Univers, ce que l'on conçoit à peine qu'ils ayent pû faire, dans l'hypothéſe Chrétienne?

Que l'on faſſe attention à ce que je vais dire, c'eſt, à mon ſens, une démonſtration dans le genre moral. Si les Diſciples de Jeſus-Chriſt ont été des ſéducteurs, je maintiens qu'il faut aller plus avant, & dire qu'ils étoient Athées; car il faut l'être pour rendre, comme ils ont fait, témoignage à la fauſſeté juſques dans les bras de la mort. Il faut ne point croire qu'il eſt un Dieu vengeur des faux ſermens. Il faut croire que le crime & la vertu ne ſont que de vains noms, que la crainte des peines à venir eſt une foibleſſe de l'eſprit, & l'eſpoir de la récompenſe, une chimére ſeulement

riante

riante à l'imagination. En un mot il faut penſer qu'avec la vie tout s'éteint pour nous, regarder l'éternité comme une fable, & la Divinité comme une illuſion. Mais comment accorder ces principes monſtrueux avec ce qu'on ſçait de la conduite des Diſciples? Comment concilier ce ſyſtême impie avec les travaux immenſes de l'Apoſtolat? Comment l'unir avec ces notions de la Divinité ſi nobles, ſi ſublimes, ſi pénétrantes, & ſi vives, étalées dans leurs diſcours & dans leurs écrits? Les Apôtres n'étoient donc pas des Athées. Mais s'ils ne l'étoient pas, contradicteurs, répondez ce qu'il vous plaira, mais répondez; pourquoi ſont-ils morts en témoignage de l'impoſture? Pourquoi trahiſſoient-ils par un menſonge la Religion qui leur faiſoit un crime de mentir? Pourquoi recourir au parjure, pour établir une doctrine encore plus rigoureuſe que celle de Moïſe ſur le devoir de la ſincérité? Pourquoi perdre par un crime tout le fruit de leurs peines, & s'expoſer aux tourmens éternels qu'eux-mêmes ils font redouter aux ſéducteurs? Ce combat de croyance & de conduite n'eſt pas concevable, ce ne peut jamais être une réalité: c'eſt une chimére de fabuliſte, & le comble de l'extravagance. Les Apôtres n'étoient donc pas des impoſteurs ſur l'article de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, & il n'y a d'explication raiſonnable ici qu'à dire: qu'ils ont annoncéce qu'ils croyoient, & qu'ils ne croyoient que ce qu'ils avoient vû.

Liv. II. Chap. XIII.

Liv. II. Chap. XIII.

Outre ces raiſonnemens ſi démonſtratifs, j'en fais un nouveau ſur une autre diſpoſition des Diſciples. On avoüera qu'un *fait* devient plus conſtant, à proportion de la répugnance que ceux qui l'annoncent ont eu d'abord à le croire eux-mêmes. Plus ils y ont apporté d'oppoſition, plus il eſt manifeſte que l'évidence les a forcez de s'y rendre. Leurs doutes prouvent qu'ils ont été précautionnez contre l'erreur, & qu'ils ont fait pour l'éviter, ce que nous-mêmes nous aurions fait en pareilles circonſtances. Or jamais hommes ne furent moins portez que les Diſciples à croire le prodige de la Réſurrection de leur Maître. Jeſus-Chriſt l'avoit prédit, & néanmoins tous, ſans exception d'un ſeul, étoient ſi conſternez de ſa mort, qu'ils en avoient perdu l'eſpoir de le voir rentrer à la vie. Des femmes pieuſes & fidelles à le ſuivre juſqu'aux pieds de ſa Croix, viennent à ſon tombeau : mais elles y viennent pour embaumer le corps de celui qu'elles pleurent. Elles ne ſont inquiétes que des moyens de lever la pierre qui ferme ſon ſépulchre, loin de ſoupçonner qu'il en ſera ſorti. Voilà pourtant qu'elles ſont convaincuës de ſa Réſurrection par la voix d'un Ange qui les en aſſûre, par les diſcours du Sauveur même, par la répétition de l'ordre qu'il leur donne de courir en Galilée, où bien-tôt il doit ſe remontrer à ſes Diſciples. Elles ſe hâtent de leur annoncer une parole ſi conſolante; elles les trouvent *dans l'affliction & dans les larmes :* mais eux loin d'écouter ce récit, ils le négligent * & *ne le croyent pas*. Jeſus-Chriſt reparoît encore aux deux Diſciples voyageurs en Emmaüs, il s'entretient avec eux ſans ſe faire reconnoître, il leur parle de Jeſus de Nazareth, & ils lui diſent: *Nous eſpérions qu'il racheteroit Iſraël, & cependant voici le troiſiéme jour que ces choſes ſe ſont paſſées.* Langage qui laiſſe voir combien étoit foible leur eſpérance. *Il eſt vrai*, pourſuivent-ils, *que nous avons été ſurpris du diſcours de quelques femmes. Elles nous ont dit que Jeſus eſt vivant, & qu'elles l'ont vû : même quelques-uns des nôtres ont couru ſur leur parole à ſon Tombeau ; tout y étoit comme les femmes l'ont rapporté ; mais enfin ils n'ont point vû le Sauveur lui-même.* Que voit-on à travers tout ce diſcours? Des hommes étonnez, mais mal convaincus, ou point du tout. Ils chancellent ouvertement ſur la prédiction, & s'ils n'ont pas encore tout-à-fait déſeſpéré de l'événement, du moins ils ſe troublent & n'oſent s'en répondre. Ils diſent: *Nous eſpérions, ſperabamus*. Maniére de s'exprimer qui ne montre que de la défiance, & des cœurs abbatus. Enfin, Jeſus-Chriſt une troiſiéme fois ſe rend viſible à ſes Apôtres. Il leur montre ſes mains & ſon côté. La marque de ſes playes encore empreinte ſur ſon corps, eſt un témoignage palpable de la vérité de ſa préſence. Il leur annonce la paix, & confirme leur miniſtère. Thomas arrive. Son abſence l'avoit privé de la vûë de ſon Maître. Les freres s'empreſſent de lui raconter les circonſtances d'un ſpectacle ſi conſolant. Il connoît

Matth. c. 28. ℣. 4. Marc. c. 16. Luc. c. 24. Joan. c. 20.

Marc. c. 16. ℣. 11.

Liv. II. Chap. XIII.

Luc. c. 24. ℣. 11.

* Viſaſunt ante illos ſicut deliramentum verba iſta. *Luc. ibid.*

Luc. ibid. ℣. 36. Joan. c. 20. ℣. 21. & ſeqq. Ibid. ℣. 24. & 25.

Liv. II. Chap. XIII.

leur candeur, il a cent fois éprouvé la foy de leurs discours. N'importe. Celui-ci est une fable, à peine veut-il l'entendre, il croit qu'on l'abuse & qu'on cherche à le surprendre. Il ne croira pas, s'il ne voit dans les mains du Sauveur *la marque des clous, ou s'il ne met le doigt dans l'ouverture de ses playes*. Et en effet, il faut que Jesus-Christ réparoisse pour donner à ce Disciple rébelle la preuve qu'il éxige. Disons la vérité comme elle résulte des faits. On ne peut concevoir une incrédulité plus opiniâtre, on ne peut imaginer une disposition plus éloignée de l'entêtement, & des artifices de l'imposture. Si les Apôtres ont crû la Résurrection de Jesus-Christ, c'est donc qu'ils en étoient convaincus par la force de l'évidence, & j'entens celle des sens, de toutes les dépositions ici la moins suspecte & la plus fidelle. S'ils doutoient après une premiére apparition, une seconde les rassûroit; si après une seconde, la troisiéme écartoit toute hésitation. De jour en jour se déployoient pour eux de sensibles démonstrations du même fait; & dix apparitions successives en divers lieux, en divers temps, en diverses conjonctures, & avec des circonstances toûjours nouvelles, achevoient de porter le prodige au plus haut dégré de certitude. Poursuivons le détail de nos preuves. Je vais en exposer une dont nul homme, s'il est impartial & d'un sens droit, ne sçauroit conteſter le pouvoir.

Ibid. v. 25.

Je la fonde sur ce principe. Quand il y a deux partis opposez, dont l'un publie un fait important,

& contraire à l'intérêt de l'autre: quand d'ailleurs ce fait ne porte point de marques qu'il soit avancé par dépit, ou par vengeance; si le parti au désavantage duquel ce fait est produit, ne prend pour s'en défendre un soin proportionné à l'importance de l'accusation, on peut dire qu'il avoüe tacitement le fait dont il s'agit, & qu'il abandonne sa cause comme perduë. Je puis assûrer avec confiance, qu'il n'y a rien de plus universellement adopté par les hommes que ce principe. Il est une régle de conduite aussi ancienne que le Monde, & si nous y prenons garde, c'est par lui que se termine dans les Tribunaux une partie de nos disputes. C'est que l'intérêt est la grande puissance qui nous remüe tous. Le cœur n'est jamais insensible, ni la bouche muette, quand on nous bleſſe dans cette partie de nous-mêmes si tendre & si vive. On ne laisse que trop la vérité sans défense lorsque sa victoire semble infructueuse; & qu'on ne court aucun risque de partager son oppression. Mais notre cause unie à la sienne, nous ranime, & pour ne nous pas trahir, nous nous empressons de lui être fidéles. Appliquons donc cette maxime à la question présente.

Liv. II. Chap. XIII.

Voilà deux partis qui se contredisent sur un point fondamental. D'une part, on veut que Jesus-Christ ait reparu vivant après sa mort; de l'autre, on le nie comme une fable extravagante. Les Juifs accusent les Disciples d'avoir enlevé le corps de leur Maître pour colorer leur imposture. Les

Liv. II. Chap. XIII.

Disciples répondent que les Juifs eux-mêmes sont trompeurs; ils les accusent d'avoir corrompu la garde, & de recourir à la calomnie pour se dérober, s'ils le peuvent, à la vérité d'un fait qui les déconcerte. Les Apôtres citent plus de cinq cens freres, témoins comme eux de la Résurrection de Jesus-Christ. La présomption est visiblement pour eux; car enfin, il leur étoit cent fois plus difficile d'engager un si grand nombre dans la même fraude, qu'il ne l'étoit aux Juifs de tirer de quelques Soldats une déposition suggérée. La calomnie n'est donc pas sans apparence; mais si elle tombe sur tous les Juifs en général, elle déshonore sur-tout les Prêtres, & les Juges, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus grave, de plus respectable & de plus respecté dans la Nation. Ce sont des hommes sans probité, sans conscience, sans honneur & sans religion, puisqu'ils recourent à la voye honteuse des faux témoignages. Ce sont des insensez, puisqu'ils fondent leur accusation sur un rapport manifestement absurde. Comment la garde pouvoit-elle voir ce qu'on avoüe que le sommeil lui déroboit? Peut-on, veut-on même être crû, quand on allégue de pareilles autoritez? Le souverain Prêtre, les Juges qui avoient prononcé contre Jesus-Christ, tous les Juifs qui avoient demandé que son sang retombât sur eux, étoient donc engagez à sauver leur Religion, leur gloire, & leur sincérité commises. S'ils ne repoussoient une accusation de cette importance, ils de-

Matth. c. 28.

venoient le mépris & l'horreur de l'Univers, où le bruit de leur injustice étoit sur le point d'être porté. Le récit en alloit être transmis à la race future; déja leur ministère en souffroit, & leurs ennemis triomphoient. Quel intérêt pouvoit jamais être plus puissant? Falloit-il même un si grand objet pour animer un Peuple prévenu d'une haine si forte contre Jesus-Christ, & contre ses Disciples. Vous me direz que la fable de la Résurrection étoit grossiére, & qu'on la négligeoit? Pardonnez-moi, elle étoit revêtuë de circonstances assez frappantes pour se faire croire; & il faut bien le dire ainsi, puisque les Juifs s'étoient efforcez d'en suspendre le premier bruit. Cependant que font-ils pour se justifier du reproche des Apôtres? Rien du tout. Que disent-ils? Pas un mot. L'histoire des Evangiles se répand, elle passe jusqu'aux Peuples les plus reculez; ce même point dont il s'agit, y est raconté comme inconteſtable; les Juifs y sont accusez d'imposture, & la Synagogue n'oppose aucun écrit, nulle apologie, nulle réponse. Elle peut contraindre les Chrétiens de vérifier ce qu'ils avancent, elle le peut, & elle le doit; elle a la force, & si la justice la soûtient encore, que peut-elle craindre d'une foible poignée d'hommes, d'une secte qui ne fait que de naître? Toutefois elle se taît, & laisse accréditer le reproche qui la condamne, sans oser lui rien opposer. Que dirons-nous, si ce n'est que ce silence est la pleine conviction des coupables qui ne sçavent où prendre des repliques?

Liv. II. Chap. XIII.

J'irai plus loin. Je ſuppoſe que les Juifs ayent penſé d'abord que le Chriſtianiſme tomberoit dès ſa naiſſance; je veux bien que dans cette perſuaſion ils ayent négligé de répondre à l'imputation des Apôtres. L'innocence quelquefois dédaigne les bruits outrageans. La malice les enfante; mais le temps les confond, & l'oubli les efface. Je ſçai même qu'un grand Corps, un Peuple entier doivent moins précipiter leur défenſe. Mais au moins quand la foy Chrétienne commença de porter ſes conquêtes au loin, quand la doctrine Apolique fut accüeillie de la foule des Peuples, quand ce troupeau, ſi foible dans ſon origine, vint à ſe multiplier preſque ſans nombre; enfin, quand le miracle de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt parut une vérité conſtante aux infidéles, & qu'entre les Juifs eux-mêmes, pluſieurs prêcherent celui qu'ils avoient crucifié, n'étoit-ce pas le moment, ou jamais de ſortir de ſa nonchalance? C'étoit ſans doute alors qu'il falloit faire entendre ſa voix juſqu'aux extrémitez du Monde, garantir la vérité d'un naufrage préſent, & ſonger à ſe ſauver ſoi-même d'un opprobre éternel. Si la Réſurrection de Jeſus-Chriſt étoit une fable, il falloit lever le voile & découvrir le myſtère d'iniquité qui commençoit à tromper toute la Terre. Dans une conjecture ſi preſſante, ſi périlleuſe, ne rien dire, c'étoit parler contre ſoi: c'étoit conſentir à ſa propre diffamation, ſi ce n'étoit pas encore être prévaricateur de la vérité connuë. Quoi! Vous devenez l'horreur

reur de l'Univers qui ſe convertit, ceux qui vous accuſent s'élévent ſur vos ruines, tout vous abandonne, tout, juſqu'à vos Prêtres, à vos freres & à vos enfans; & vous ne décélez pas l'erreur qui les ſéduit? Vous n'avez pas cent bouches pour vous faire entendre? Non, cette lâche indifférence n'eſt point humaine, elle ſera pour jamais en preuve contre vous & tous les ſiécles y verront la calomnie que vous n'avez pas eu honte d'inventer.

Liv. II. Chap. XIII. *Act. paſſim.*

Mais que veut-on davantage? Les Juifs ont perſécuté l'Egliſe. Durant quarante années qu'a ſubſiſté leur République depuis la mort de Jeſus-Chriſt, ils n'ont ceſſé d'être les ennemis irréconciliables de ſa Doctrine, & ceux qui ſoûtenoient la vérité de ſa Réſurrection, ont toûjours éprouvé leur haine. Réponſe frivole, ſi c'eſt-là tout ce qui vous reſte à dire pour leur apologie. Etoit-ce donc par la voye des armes qu'il falloit venger ſa cauſe & la prouver? Etoit-ce par la force ouverte, & par des moyens violens, qu'il falloit détruire des raiſons? Plus il eſt vrai que les Juifs n'ont embraſſé que cette reſſource, plus ils ont démontré qu'ils n'avoient qu'elle, & que le chagrin d'être convaincus ne les portoit plus qu'à des excès. Ils ſont nos ennemis, & cependant ils ont tout fait pour nous & rien pour eux. C'eſt que la vérité ſe ſoûtient par ſa propre ſimplicité, & qu'on n'eſt jamais ſi foible que quand on tente d'être plus fort qu'elle.

J'ajoûte une autre preuve fondée ſur cette ma-

Liv. II. Chap. XIII.

xime inébranlable : qu'un *fait* eſt certain, lorſque ceux qui ont le plus d'intérêt à le nier, ne lui oppoſent qu'une explication abſurde, & recourent à un dénoüement impoſſible. La maniére naturelle, & la ſeule raiſonnable de procéder à la réfutation d'un *fait*, eſt de montrer qu'il ne peut être, ou parceque les circonſtances en ſont contradictoires, ou parceque les témoignages de ceux qui le rapportent ſe combattent, ou parceque ces mêmes témoignages ſont inſuffiſans, ou bien enfin parceque d'autres d'une égale, ou d'une plus grande autorité les détruiſent. C'eſt de la ſorte qu'on a toûjours éclairci les faits douteux, & la Critique ne connoît point d'autres régles pour guider ſes jugemens dans les récits qu'elle diſcute. Si les Juifs, & avec eux je comprens ici tous les incrédules, ſi les Juifs vouloient donc conteſter la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, il falloit la démontrer impoſſible ; ils ne l'ont pas fait : en attaquer les circonſtances, ils n'y ont pas ſeulement penſé : infirmer par de ſolides raiſons le témoignage des Diſciples, & lui en oppoſer de plus autentiques : ils ne l'ont pas même entrepris. Qu'eſt-ce donc qu'ils ont fait ? Ce qu'ils pouvoient faire de plus abſurde, j'en parle ſans me prévenir, & comme ſi la choſe nous étoit indifférente. Ils ont dit que les Apôtres avoient enlevé le corps de leur Maître, puis qu'ils s'étoient écriez : il eſt ſorti vivant de ſon tombeau. Mais en vérité le conte n'eſt pas ſoûtenable. Il eſt démenti par la conduite même des Juifs. N'eſt-il

pas avoüé par eux qu'ils avoient mis une garde à l'entrée du ſépulchre pour en défendre les approches, qu'ils avoient ſcellé la pierre qui le fermoit, qu'ils avoient obtenu du Gouverneur que le tombeau ſeroit inacceſſible juſqu'au troiſiéme jour, & qu'enfin ils avoient pris les précautions les plus induſtrieuſes pour échaper à l'artifice prétendu des Apôtres. Ils le craignoient, ou feignoient de le craindre : au moins ils n'ignoroient pas que s'il ſe répandoit que Jeſus-Chriſt fût reſſuſcité, *cette derniére erreur ſeroit plus dangereuſe que la premiére.* Ce ſont leurs termes en parlant à Pilate. J'en conclus qu'ils ont pris, pour ſe garantir du piége, tout ce que la prudence humaine pouvoit imaginer de meſures. Par quel art les Diſciples pouvoient-ils donc tromper tant de vigilance, & ſurprendre des entrées ſi fidélement obſervées ! Ils ſont venu durant la nuit, & pendant que la garde repoſoit dans un ſommeil profond. Mais quoi ! Pas un des ſoldats ne fut éveillé par le bruit inévitable qu'il fallut faire en levant la pierre du tombeau ? Les ténébres & le ſilence de la nuit ſi peu favorables aux entrepriſes tumultueuſes, ne trahirent pas un enlévement ſi hardi ? Un temps ſi court put ſuffire à tant de mouvemens ? Voilà de ces choſes qu'on ne ſçauroit croire, & que l'on a honte & peine de réfuter. Ici revient ce que j'ai déja dit : que la fraude étoit en pure perte pour les Diſciples, & qu'on ne penſera jamais qu'ils en ayent tenté l'éxecution pour favoriſer un impoſteur connu pour tel.

Liv. II. Chap. XIII.

Matth. c. 27.

Liv. II. Chap. XIII.

Mais ce que je vais ajoûter achéve d'anéantir tout soupçon.

Veut-on m'accorder que les Apôtres ont été des hommes tant soit peu raisonnables? On le doit; car à juger d'eux par leur conduite, ils pensoient sinon avec élévation, du moins avec un sens ordinaire, & conforme à cette rectitude naturelle qui nous est donnée. Or je maintiens que dans cette supposition, ils n'ont pû concevoir le projet qu'on leur impute. J'avoüe, si l'on veut, que le succès en étoit possible. Il faut encore passer ce point aux incrédules. Mais aussi l'entreprise pouvoit échoüer. Si le hazard la seconde, à la bonne heure; les Juifs sont confondus, & Jesus-Christ est l'envoyé de Dieu. Mais si le hazard la déconcerte, Jesus-Christ & ses Apôtres sont flétris, & leur mémoire est en éxécration pour jamais. Or il y avoit pour un, mille à parier que l'entreprise ne réüssiroit pas. Pour un dégré d'espérance, il y en avoit mille de crainte; pour une voye de rencontrer juste, il y en avoit cent de s'égarer; & encore dans cette voye qui étoit l'unique, cent & cent écueils à redouter. Un coup heureux pouvoit naître; mais les dangers & les contretemps funestes étoient sans aucune comparaison plus vraisemblables; & s'il en arrivoit un, tout fondement de Christianisme étoit renversé. Or croirez-vous que dans une situation si périlleuse, dans une conjoncture si délicate, où il y avoit & tout à risquer, & toutes les apparences concevables de perdre, les Apôtres ayent pensé à

Liv. II. Chap. XIII.

l'enlévement de leur Maître, pour annoncer après, comme véritable, sa feinte Résurrection? Songez que d'ailleurs leur histoire propre les représente tous comme des caractères timides. Ils avoient abandonné Jesus-Christ vivant, ils s'étoient enfui durant sa Passion, ils avoient rougi de le connoître, même en présence d'une vile esclave; le coup qui venoit de frapper le Pasteur avoit dissipé le troupeau encore mal rassemblé. Quelle apparence que des ames si pusillanimes eussent pris tout à coup des sentimens si courageux, & qu'elles eussent fait ce que la témérité la plus audacieuse eût regardé comme impraticable? Voudrez-vous dire, que pour l'éxécution ils employérent des hommes aussi perdus qu'eux, mais plus hardis? C'est conjecturer sans aucun motif de conjecture. Quel prix ces imposteurs subalternes pouvoient-ils recevoir de leur complicité? Quelle récompense pouvoit-on espérer des Apôtres? Eux-mêmes étoient dans l'indigence; le Monde les haïssoit: ils ne vivoient que pour la douleur, & dans la triste attente des persécutions. Ce n'est pas des malheureux qu'on favorise ainsi le crime. On veut que la disgrace soit vertueuse, & que la grande fortune ordonne seule les fraudes qu'elle seule peut couronner. Il est donc impossible que les Disciples ayent enlevé Jesus-Christ de son tombeau. Ce dénoüement est trop chargé de difficultez invincibles, & j'en conclus que le fait de la Résurrection est vrai, puisqu'on ne lui oppose qu'une explication si vaine.

Liv. II. Chap. XIII.

J'ai dit, en ſecond, lieu qu'un fait eſt certain, lorſqu'on ne le peut nier qu'auſſi-tôt on ne tombe en des abſurditez inſoûtenables. Les Géométres employent ſouvent cette maniére de raiſonner, & elle décide. On n'a pas toûjours des preuves directes. Elles ſont ſuppléées par la voye des conſéquences abſurdes, toûjours inſéparables des faux principes. Et cette eſpéce de démonſtration eſt encore plus victorieuſe dans l'ordre moral, qu'elle ne l'eſt dans l'orde mathématique. Il eſt aiſé d'en concevoir la raiſon. Dans l'ordre mathématique, celui qui poſe des principes dont, en raiſonnant juſte, on tire des concluſions abſurdes, n'eſt comptable que d'une erreur en elle-même aſſez indifférente. Mais dans l'ordre moral, outre que la conſéquence qui mene au contradictoire, bleſſe la vérité, elle peut encore être nuiſible aux hommes, & jetter le déſordre dans la ſociété qui les unit. Or en ſuppoſant que Jeſus-Chriſt n'eſt pas reſſuſcité, l'incrédule tombe en un amas d'inconſéquences de cette eſpéce, & elles ſont ſi viſibles qu'il ne peut les défendre que par d'autres. Je veux bien en toucher ici quelques-unes, outre celles qui ſe ſont déja préſentées dans mes autres preuves.

Premiérement, ſi Jeſus-Chriſt a ſouffert la mort ſans retour à la vie, il ſera vrai que douze pêcheurs ſans expérience, & ſans autre appui qu'une folle audace, l'auront emporté, par la fraude la plus groſſiére, ſur les ennemis de leur Doctrine les plus éclairez, les plus inſtruits & les plus artificieux. Il ſera vrai qu'une poignée d'hommes mépriſez, haïs, perſécutez, ſans talens pour plaire, ſans preuves pour convaincre, auront fait plier tout à la fois l'autorité, la politique & la multitude. Il ſera vrai qu'en promenant par toute la Terre une Doctrine bizarre, un ſyſtême ridicule, contraire à la Religion de tous les Peuples, formellement combattu par tous les Philoſophes du Monde, inconcevable à la raiſon des ſimples, inacceſſible à la ſagacité la plus pénétrante, irréconciliablement oppoſé aux préjugez univerſels; ils auront cependant renverſé toutes ces Religions, humilié & fait taire tous ces ſages, vaincu toutes les répugnances de l'eſprit, changé toutes les préventions; & cela, encore un coup, par la ſeule expoſition du *fait* le plus extravagant en apparence, le plus deſtitué de certitude. Il ſera vrai que les hommes les plus vils auront fait ce que les Puiſſances les plus accréditées, les plus abſoluës, ne ſçauroient accomplir, ce qu'elles n'oſeroient même entreprendre: Je veux dire, de faire concourir tous les hommes dans la perſuaſion d'un *fait*, contre toute évidence du contraire. Il ſera vrai que les fourbes les plus malhabiles, les plus inſenſez dans leurs meſures, auront trouvé l'art de perpétuer le ſouvenir du *fait* le plus incompréhenſible, par l'inſtitution d'un jour deſtiné par tout à en honorer la mémoire. Il ſera vrai que durant près de dix-ſept ſiécles on n'aura ſçu trouver le mot de l'énigme, ni inventer un dénoüment tant ſoit peu vraiſemblable

Liv. II. Chap. XIII.

Liv. II. Chap. XIII.

à ce malheureux myſtère, à ce prodige de ſéduction. Que celui-là ſe montre qui voudra ſe rendre protecteur de cette foule d'abſurditez viſibles.

Secondement, ſi Jeſus-Chriſt n'eſt point reſſuſcité, il devient évident que Dieu favoriſe le menſonge. C'eſt lui qui a rendu croyable la feinte Réſurrection d'un impoſteur, par les miracles innombrables dont ce même impoſteur a garanti la vérité de ſa parole. C'eſt lui qui a tendu des piéges à la raiſon humaine par la puiſſance des prodiges qu'il accordoit aux Apôtres, en témoignage d'un fait chimérique. C'eſt lui qui a juſtifié notre foy par les Prophéties * claires qui ont annoncé de ſi loin ce qui ſe trouve atteſté par l'hiſtoire la plus ingénuë. Ce diſcours eſt auſſi déraiſonnable qu'il eſt impie. C'eſt pourtant à ces concluſions qu'on eſt directement conduit par le ſyſtême des Déiſtes. Or qui n'aimera mieux reconnoître la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, que de ſe voir contraint en la rejettant, d'admettre des excès qui choquent ſi ouvertement la pure & ſimple notion de l'Etre ſuprême? Mais venons aux difficultez.

* *Pſal.* 15. ℣. 9. *Soph. c.* 3. ℣. 8. *Jonas Cantic. c.* 2. *Oſe. c.* 6. ℣. 3.

Premiére difficulté.

La premiére ſe tire de la nature même du miracle. Il eſt contradictoire, direz-vous, qu'un homme ſe reſſuſcite lui-même. Rendre la vie aux autres eſt déja un prodige inconcevable. L'eſprit humain, quelque fertile qu'il ſoit en conjectures, quelque hypothéſe qu'il ait fait, n'a pû démêler encore ni comprendre ce que c'eſt que ce principe ſécret qui ranime les corps deſtituez de chaleur &

Liv. II. Chap. XIII.

& d'action; il ne ſçait où on le mene quand on lui parle de cette force inviſible, de cette voix puiſſante qui rappelle le mouvement dans une mécanique décompoſée, qui en rétablit les proportions & les reſſorts, & qui réünit deux ſubſtances ſéparées par les loix naturelles. Mais ſe reſſuſciter ſoi-même, ſortir de ſon tombeau par ſon propre pouvoir, une ſeconde fois ouvrir ſes yeux à la lumiere quand la mort les a fermez, enfin recommencer d'être par ſoi-même quand on n'eſt plus, ce n'eſt pas ſeulement un prodige inimaginable; c'eſt une impoſſibilité manifeſte. Dites que l'Etre peut ſortir du néant comme de ſon principe: on vous répondra que vous renverſez le langage humain, ou que vous attaquez les idées les plus claires; car le néant & l'être ſont dans une diſtance infinie. Or la mort eſt le néant de la vie. Il eſt donc auſſi peu poſſible que celui qui eſt dans la nuit du tombeau ſe rende lui-même au jour, qu'il eſt impoſſible que le néant devienne la cauſe efficiente de l'être. Cela poſé, continuërez-vous, toutes ces preuves de *fait* tant alleguées pour la Réſurrection de Jeſus-Chriſt ſont des preuves frivoles. Quand elles ſeroient plus frappantes mille fois, il faut qu'elles cédent à l'évidence de nos idées.

Réponſe.

Je ne dirai point que cette objection eſt foible; une courte réponſe fera voir aſſez que ſi les incrédules peuvent ébloüir, il ne leur eſt pas donné de convaincre. Je reconnois que la Réſurrection d'un homme par ſa propre puiſſance eſt incom-

Liv. II. Chap. XIII.

préhenſible : je conviens même qu'elle eſt contradictoire. Comment celui qui a perdu la vie, pourroit-il la retrouver dans ſon fonds ? Les deux ſubſtances, une fois ſéparées, n'ont plus d'empire réciproque l'une ſur l'autre, & quand elles en auroient, puiſque ce n'eſt point l'ame qui donne par une efficace propre l'action & le mouvement au corps, on ne concevroit pas mieux comment ces deux êtres pourroient ſe réünir. Mais ce qui eſt ſouverainement impoſſible aux forces humaines, l'eſt-il à la puiſſance de Dieu ? Qui eſt-ce qui oſera le dire ? Or le Chrétien ne prétend pas que l'ame de Jeſus-Chriſt ait reſſuſcité ſon corps, ni que ce corps ait de lui-même repris la vie. Nous voulons que ce ſoit à la Divinité que ce prodige ſoit dû. Et qu'y a-t'il d'incompréhenſible dans cette maniére de l'expliquer ? Celui qui a fait l'homme, & qui a mis des bornes à ſa vie, ne peut-il pas quand il lui plaît, ou les reculer, ou r'ouvrir une autre carriére à ſa durée, & la prolonger pour toûjours. S'il le peut, l'objection ne nous touche pas, & l'incrédule en nous la propoſant, lance en l'air des traits qui s'y perdent.

Deuxiéme difficulté.

Une autre difficulté aſſez ſpécieuſe eſt ſouvent répétée par les Déïſtes, & ſemble inquiéter quelques Chrétiens mal affermis dans la foy. On demande comment la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, ſi elle eſt véritable, n'a pas été publique comme ſa mort. Elle devoit l'être, puiſque ce *fait* plus que tous les autres importe au Chriſtianiſme. Il

en eſt la premiére preuve : il ne pouvoit donc être trop autentique ; tous les Juifs devoient en être les témoins, & le ſoleil ne pouvoit trop éclairer un prodige de cette nature. Il falloit que Jeſus-Chriſt ſortît vivant de ſon ſépulchre à la vûë de tout le Peuple auteur de ſon ſupplice, en préſence de ſes Juges mêmes, & qu'il ſe montrât viſible à quiconque attendoit ce miracle pour croire à ſa parole. Un Etre infiniment bon & ſage doit employer pour l'avancement de ſa gloire, & pour le bien des hommes, la méthode la plus directe & la plus efficace. Sa cauſe y étoit intereſſée comme la nôtre, & il ſe devoit, comme à nous, un moyen ſimple de fermer à jamais la bouche des contradicteurs. Par celui qu'on indique tout devenoit Chrétien, & l'édifice de la piété ſe perfectionnoit tout d'un coup. Cependant au lieu de nous donner cette preuve éclatante de la vérité de ſa Réſurrection, Jeſus-Chriſt ne ſe remontre qu'à ſes Diſciples, il abandonne les autres à leurs ſoupçons, & ce grand événement ſe paſſe dans un ſecret myſtérieux qui nous livre à la foy de quelques hommes qui peut-être ont été trompez, & qu'enfin on peut ſoupçonner trompeurs. N'y a-t'il pas en cela ſeul de quoi balancer, s'il n'y a pas de quoi nier ouvertement ?

Liv. II. Chap. XIII.

Réponſe.

Je réponds qu'il n'y a de quoi prendre l'un ni l'autre parti, & que cette objection qui n'eſt tolérable dans la bouche de perſonne, l'eſt encore moins dans celle du Déïſte. Comment n'ap-

Liv. II. Chap. XIII.

perçoit-il pas qu'un Athée peut, ſur les mêmes principes, lui faire un raiſonnement égal contre l'éxiſtence de Dieu. Il peut lui dire : S'il y avoit un Etre infini, il rendroit la preuve de ſon éxiſtence ſi palpable & ſi univerſelle, que nulle doute ne pourroit en affoiblir la vérité. Il ſeroit auſſi impoſſible de nier qu'il eſt, qu'on ſent l'impoſſibilité de nier que l'on éxiſte ſoi-même. Il nous devroit cette évidence, & il ſe devroit à lui-même de nous la donner. Par elle tout ſeroit mieux ordonné ſur la terre ; les crimes y ſeroient plus rares, s'ils n'en étoient pas entiérement bannis, les vertus y ſeroient plus pures & plus communes, les hommes plus heureux, la Religion plus unanime, par conſéquent la Divinité elle-même honorée de plus d'hommages & de vœux plus ſincéres. Voilà non pas ce que pourroient dire les Athées, mais en effet ce qu'ils ne ceſſent de répéter. Qu'eſt-ce que le Déiſte ſçauroit leur oppoſer de ſolide, ſinon qu'il y a des preuves de l'éxiſtence de Dieu ſuffiſantes à tout homme raiſonnable, que ce n'eſt point à nous à demander pourquoi nous n'en avons pas davantage, mais à profiter de celles que nous avons ; que c'eſt aſſez d'une route pour arriver infailliblement au terme, ſans s'inquiéter de ce qu'il n'en paroît pas d'autres qui nous y conduiſent, qu'enfin c'eſt une témérité folle de vouloir éxiger de l'Etre parfait ce qu'il ne donne pas, de cenſurer ſa conduite ſans en connoître les raiſons, & de fermer les yeux à la lumiére, préciſément

parce qu'elle pourroit être plus éclatante ? Un homme qui n'auroit qu'un flambeau pour ſe guider dans une nuit profonde, ſeroit-il raiſonnable ſous le prétexte que le ſoleil ne luiroit point, d'éteindre cette lumiére imparfaite, au péril de s'égarer, ou de rencontrer un précipice ? L'Athée qui ſe croit dans une ſituation pareille, ne doit donc pas demander que l'Etre ſouverain ſe découvre à lui par des preuves plus abondantes. C'eſt à lui de ménager celles qu'on lui offre en tant de maniéres, & qui ſuffiſent à le déterminer ſans riſque d'erreur.

Liv. II. Chap. XIII.

Telle ſeroit la réponſe du Déiſte, & elle ſeroit ſolide. Mais ce qu'elle a de ſolidité ſe tourne contre ſes propres objections, & je lui répéte ici tous ſes mêmes diſcours. Je lui dis que les preuves de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt ; preuves hiſtoriques & de *fait*, établiſſent une conviction à laquelle nul homme ſenſé ne ſçauroit ſe ſouſtraire ; je lui dis que ces preuves lui compoſent une évidence ſuffiſante pour ſe déterminer, indépendamment de ce qu'il voudroit d'ultérieur ; je lui dis que ſa conduite ſeroit inexcuſable s'il s'opiniâtroit à nier l'éxiſtence d'un objet apperçu, ſous prétexte qu'il pourroit être encore plus lumineux ; je lui dis enfin, qu'il eſt injuſte d'accuſer la Providence ſur ce qu'elle n'a pas fait, & de compter pour rien ce qu'elle a fait, d'oppoſer ce que voudroit le caprice à ce qui eſt, & d'attaquer par des chiméres des actes publics qui décident ſeuls en

Liv. II. Chap. XIII.

matiére d'Hiſtoire. Autrement tout ſe tourne en confuſion, & je ne vois plus rien, quelque autentique qu'il ſoit, qu'on ne puiſſe conteſter. Un caractère difficultueux rendra problématique tout ce qu'il voudra; les preuves les plus claires, les plus démonſtratives ne le toucheront point. Sans ceſſe il en demandera de nouvelles; après celles-ci d'autres encore, & toûjours de même juſqu'à l'infini. Pour rendre un fait certain, il faudra que vous rempliſſiez tout ce que la mauvaiſe fertilité des eſprits éxigera d'additions à vos preuves; il faudra renoncer à toutes les regles du bon ſens & de la critique, errer de-çà & de-là ſans principe, ſans point fixe, & par tout où il ſemblera bon au caprice de ſe faire ſuivre. N'eſt-il pas clair que l'on ne ſçait ce qu'on veut, quand on fait des difficultez qui nous expoſent à obéïr de la ſorte à toutes les fantaiſies de l'imagination?

Je croirois la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, dit l'incredule, s'il s'étoit remontré publiquement à tous les Juifs. Illuſion groſſiére? Il ne la croiroit pas davantage, même dans cette ſuppoſition. En voici la preuve. Selon lui, ce qui manque à ce prodige eſt l'autenticité. Donc il devroit être diſpoſé à croire tous les faits revêtus de ce caractère. D'où vient donc qu'il ne croit pas tous les autres miracles de Jeſus-Chriſt tant avérez? Ils ont été faits à la vûë de Jéruſalem, & ſous les yeux de la Nation entiére. D'où vient donc encore qu'il ne croit pas tous les miracles des Apôtres & des ſucceſſeurs des Apôtres? Ils ont été faits, non dans la Judée ſeulement, mais par toute la Terre; ils ont eu pour eux l'admiration publique, & ce qu'il y a de fort, l'aveu même des ennemis de l'Egliſe. Que veut-il au-delà? Le voilà vaincu par ſes propres principes. Puiſqu'il doute encore des miracles de Jeſus-Chriſt & de ſes Diſciples, malgré ce que ces faits ont eu de célébrité, je ſuis donc en droit de ſoûtenir qu'il croiroit auſſi peu le prodige de la Réſurrection, quand tous les hommes contemporains ſe ſeroient écriez: Nous l'avons vû.

Liv. II. Chap. XIII.

Mais laiſſant à part toutes ces réponſes, où a-t'on pris que pour renverſer un *fait* poſitif, il ſuffiſe d'employer contre lui des moyens négatifs? Ce qui n'eſt pas ne ſçauroit être la preuve de rien; ſi ce n'eſt lorſque la circonſtance qui manque, eſt telle que l'événement ne peut être conçu ſans elle. Or il n'en eſt pas ainſi dans la queſtion préſente. Il faut, quoiqu'il en coûte, m'accorder que Jeſus-Chriſt a pû ſortir vivant de ſon tombeau, ſans ſe remontrer à tous les Juifs. Ici la publicité du fait, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, n'eſt pas inſéparable de la vérité du fait, & le fait peut ſubſiſter ſans elle. Donc ce moyen négatif ne peut détruire, ni même balancer ce qu'il y a de preuves poſitives d'ailleurs. Celles que j'ai produites ne ſont point renverſées par le défaut de la circonſtance que l'événement pouvoit avoir, & qu'il n'a pas eu. Elles ſubſiſtent ſans ce ſecours: & ce ſont elles que je vous oppoſe; tandis que vous n'avez pour

Liv. II. Chap. XIII.

dans les deſſeins de la ſageſſe Divine, & que le Chriſtianiſme apparemment eſt plus parfait avec elles, qu'il ne le ſeroit ſans elles. Mais on ne conçoit pas cette plus grande perfection, tout au contraire elle ſemble un défaut? C'eſt que l'on juge en téméraire. C'eſt que l'on décide du tout, quand on n'apperçoit qu'une légére partie du tout. C'eſt que l'on n'a qu'une vûë bornée, & que l'on veut meſurer une étenduë immenſe.

J'en fais juge quiconque voudra l'être. Lequel, du Déïſte, ou de moi, raiſonne plus conſéquemment au principe qui nous eſt commun? Le Déïſte veut que ſi Jeſus-Chriſt étoit reſſuſcité d'entre les morts, l'Etre infiniment ſage & bon auroit dû faire davantage éclater ce miracle. Il le dit, & je le nie; parceque ce n'eſt ni à lui, ni à moi de décider ce que Dieu doit, ou ne doit pas faire, quand il n'eſt pas queſtion d'un point eſſentiel à ſa nature, comme il eſt viſible qu'il ne s'en agit pas ici. Tout au contraire, je dis moi que Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité. En le diſant, je le prouve. Le Déïſte n'oppoſe rien à mes preuves qui ſoit direct contr'elles. J'ai donc évidemment l'avantage ſur lui, puiſqu'il n'entame aucune de mes raiſons, & que je détruis la ſienne par un principe avoüé de lui. Je le répéte, avoüé de lui. Car, de grace, faites-lui cette queſtion. D'où vient que Dieu n'a pas créé le Monde cent mille ans plutôt? Un Etre infiniment bon, ſage & puiſſant, devoit prendre les moyens les plus promts de ſignaler ſa grandeur, de ſe donner des créatures, & de répandre ſes bienfaits ſur elles. D'où vient qu'il l'a fait ſi tard? D'où vient qu'il a fait choix d'un point de l'éternité plutôt que d'un autre antérieur, pour parler ſelon notre maniére de concevoir? Ce long repos qui a privé des créatures innombrables du bonheur de le connoître, eſt-il d'un Dieu qui fait tout le bien qu'il peut faire? Ici que dira l'incrédule? Qu'il ignore les deſſeins de Dieu, mais que ſans les ſçavoir, il les croit juſtes, ſages & ſaints, parce qu'ils ſont d'un Etre infiniment parfait. Il le dira. J'ai donc eu raiſon de le dire dans un cas tout ſemblable, & il doit ſouffrir que ma réponſe s'autoriſe de la ſienne contre lui-même.

Liv. II. Chap. XIII.

Troiſiéme Difficulté.

Ecoutons une autre difficulté. Je vois des incrédules qui nient la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, parce que l'hiſtoire n'en eſt point rapportée dans les Ecrivains profanes. Un prodige de cette nature n'auroit pû, diſent-ils, être oublié par aucun Auteur contemporain. On le liroit dans toutes les annales du Monde comme un fait inoüi juſqu'alors, & la renommée nous l'auroit tranſmis par préférence à tout autre événement. Cependant qui eſt-ce qui en parle? ſi vous exceptez les Evangéliſtes, Hiſtoriens intéreſſez, tous les autres ſont muets. Preuve déciſive qu'ils ne croyoient pas le faux miracle, ou qu'il n'oſoit encore dans l'origine ſe montrer à découvert.

Réponſe.

Pour moi, j'admirë de plus en plus la maniére de raiſonner que les incrédules employent contre

nous. Ce ſont toûjours les mêmes armes. C'eſt toûjours la même méthode. Jamais de preuves poſitives; à leur place des argumens négatifs, & rien de plus. A la bonne heure encore ſi on fortifioit l'un par l'autre. Mais il faut être d'une étrange ſéchereſſe, ou que nos raiſons ſoient bien claires, pour ſe borner à la même eſpéce d'objections dont un enfant montreroit le foible. Car enfin que nous importe ce qui n'a pas été dit? Les témoignages qui manquent ſont de nulle autorité, puiſqu'ils ne ſont point. C'eſt aux Actes qui reſtent à décider pour ou contre dans la diſpute. Il faut montrer, ou que ces actes ſont faux, ou qu'ils ne portent pas avec évidence ce qu'on leur fait dire, ou que l'on n'en tire que de fauſſes concluſions. Tout autre moyen de les infirmer n'eſt pas un moyen; c'eſt un incident, c'eſt un jeu d'eſprit impardonnable dans une queſtion ſérieuſe. Je l'ai déja dit, & je ſuis affligé d'en fatiguer encore le Lecteur. Mais les répétitions de l'incrédule doivent faire excuſer les miennes.

Toutefois ſi l'on veut que je réponde plus directement à une difficulté qui pourtant eſt ſi peu directe contre mes preuves. Je le veux bien. Vous prétendez que ſi le miracle de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt étoit vrai, la foule des contemporains l'auroit rapporté. Mais tous ces contemporains qui ſe ſont convertis ſur la certitude parfaite de ce miracle, ne forment-ils pas le témoignage que vous demandez? Vous vous tairiez,

dites-vous, ſi je vous produiſois vingt textes formels d'Ecrivains profanes, & voilà que je vous produis la multitude immenſe des Juifs, & des Idolâtres que ce prodige a rendus Chrétiens. Les uns n'auroient fait qu'écrire, peut-être ſur des bruits vagues, & ceux-ci ſont morts pour vous aſſûrer que le fait eſt certain. Quel paſſage pourroit conteſter d'évidence avec une autorité ſi peu ſuſpecte, & ſi unanime? Si je vous expoſois des textes, vous me diriez: ils ne ſont pas aſſez clairs. Vous me diriez qu'un Auteur imprudent n'auroit fait que copier la bévûë d'un autre mal inſtruit, ou crédule. Si ces reſſources vous manquoient, vous viendriez nous dire que ces textes ſeroient inſérez dans les Auteurs par des mains Chrétiennes. Que ſçai-je? Vous tenteriez, vous épuiſeriez tout, plûtôt que d'en reconnoître la force. Et ma conjecture n'eſt point vaine: elle eſt fondée ſur l'expérience. Combien de fois les incrédules ont-ils eu recours à ces frivoles défenſes? Chacun le ſçait. Mais ici la réponſe eſt démonſtrative, & marche au-devant de tout. Tant de morts endurées en preuve de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, ſont au-deſſus de tous les textes. On écrit ce qu'on veut, & ſouvent ſans approfondir; mais on ne meurt pas de même. *J'en crois volontiers les témoins qui ſe ſont égorger*, dit un grand homme, & il a raiſon. Le reſte peut être ſujet au mécompte, cela ſeul ne l'eſt point. Dix hommes qui ſe ſacrifient pour la vérité d'un *fait*, ſont plus croyables

M. Paſcal.

Liv. II. Chap. XIII.

que dix mille autres qui le nient, à plus forte raiſon plus croyables que cent mille qui, ſans le nier, n'en parlent point. Mais l'incrédule a bien d'autres principes. Il croiroit davantage à un texte clair & formel, qu'à la dépoſition d'un Peuple de Martyrs, il eſt plus frappé du ſilence d'un Hiſtorien, qu'il ne l'eſt d'un fleuve de ſang qu'il voit répandu pour atteſter la propoſition qu'il combat. Quelle étrange prévention! Voilà pourtant ce qu'on appelle force d'eſprit dans un certain Monde. Pour nous qui ne connoiſſons pas l'uſage de ces ſubtilitez, pour nous qui croyons ſur la foy de mille Martyrs ce que nous ne liſons pas dans des textes, nous ſommes les crédules, & les eſclaves du préjugé.

Ne ſortons point de la même réponſe; tâchons ſeulement d'en tourner mieux la force contre l'incrédule. Il demande qu'on lui produiſe des paſſages d'Hiſtoriens déſintéreſſez qui parlent de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt. Hé bien, je lui fais ce raiſonnement court. C'eſt parler de ce prodige que de raconter l'inébranlable fermeté de ceux qui mouroient délibérément pour en confirmer la certitude. Car il eſt hors de doute que l'on ne mettoit les fidéles à mort, qu'à cauſe qu'ils ſoûtenoient la Divinité de Jeſus-Chriſt fondée ſur ſa Réſurrection. Or il eſt également indubitable que la foule des Auteurs, Hiſtoriens, Philoſophes, Orateurs, ou Poëtes, ne ceſſe de dire que les Chrétiens ſouffroient avec une conſtance plus qu'humaine les

Voyez ci-deſſus liv. 1. p. 142. & ſuiv.

Liv. II. Chap. XIII.

ſupplices & la mort, en témoignage de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt. Les Auteurs connoiſſoient donc ce prodige, & ils en parloient. Que dis-je? Les Juifs eux-mêmes l'ont reconnu, & ſans compiler ici de nombreuſes citations, on peut voir le paſſage de Joſéphe que j'ai juſtifié dans un autre endroit, & ſi l'on veut les textes de cent Rabbins fidélement rapportez dans Galatin.

Joſeph. Antiq. lib. 18. c. 4. Ci-deſſus liv. 1. p. 184. & ſuiv. *Galatin. l. 8. c. 22.*

Mais faut-il que je réfute encore la vaine penſée de Spinoſa? Cet homme hardi à tout nier, & même ce qu'il y a de plus évident, a prétendu qu'avant lui toute la Terre avoit pris à contre-ſens le récit des Evangéliſtes ſur la Réſurrection de Jeſus-Chriſt. Il ſentoit bien qu'il ſeroit abſurde de faire des Apôtres une troupe d'artificieux & de trompeurs. Il n'ignoroit pas qu'il le ſeroit encore davantage de les ſuppoſer crédules & trompez dans un point où il ne s'agiſſoit pour eux que de voir & de toucher. Avant lui ces ſuppoſitions avoient été faites comme d'importantes difficultez, mais il n'étoit plus ſûr d'y revenir, tant elles avoient été foncièrement détruites. Il ne reſtoit donc plus qu'une chimére à produire; & il lui fut donné de l'enfanter. Il dit qu'il falloit comme lui prendre le récit de l'Evangile, non à la lettre, mais dans le ſens de l'allégorie; c'eſt-à-dire, ſelon lui, que la Réſurrection de Jeſus-Chriſt ne fut point réelle & poſitive, mais ſeulement ſpirituelle & myſtique; que Saint Paul l'avoit compris de la ſorte: que c'eſt pour cette raiſon qu'il la propoſe

Quatriéme difficulté.

Spinoſ. Epiſt. 23. & 25. ad Oldenburg.

Liv. II. Chap. XIII.

aux Chrétiens comme un modéle qu'ils doivent imiter; propoſition, dit-il, qui ſeroit extravagante, s'il ſe fût agi d'un miracle véritable, & d'une Réſurrection corporelle.

Réponſe.

Voilà ce que c'eſt que de n'être pas un eſprit vulgaire. On ne s'en tient point au-dehors de la lettre: c'eſt le partage de la multitude ignorante. On porte ſes vûës bien plus haut, & l'on penſe comme un ſaint Paul.

Parlons avec plus de ſérieux: Voilà, tout à découvert, un de ces prodiges d'aveuglement que Dieu permet dans les ſiécles mêmes les plus éclairez, pour apprendre à tous les hommes quelles chûtes ſont préparées aux déſerteurs des anciennes routes. Effectivement on n'auroit jamais crû qu'un Auteur eût pû penſer & écrire avec aſſez de folle ſingularité, pour ne voir qu'un ſens allégorique dans le fait le plus revêtu de circonſtances poſitives. Quel nouveau langage eſt donc celui des Apôtres? Pour nous dire que Jeſus-Chriſt, malgré ſa mort, eſt toûjours vivant aux yeux de Dieu, [car c'eſt-là cette Réſurrection myſtique dont on parle,] ils s'accordent tous à nous raconter qu'ils ont vû Jeſus-Chriſt ranimer ſon corps, & ſe remontrer à eux, qu'il leur a fait entendre ſa voix, & qu'ils lui ont fait entendre la leur, qu'il a mangé près d'eux & aſſis à leur table, qu'ils ont touché ſes playes pour s'aſſûrer de la vérité du prodige, qu'enfin ils l'ont vû, non pas une fois; mais dix: tantôt ſur le lac de Tibériade; tantôt ſur la

Liv. II. Chap. XIII.

la montagne de Galilée, tantôt à Jéruſalem & en Béthanie. Ce détail de circonſtances eſt-il donc du ſtyle de l'allégorie? Permet-elle cette licence trompeuſe d'envelopper une vérité ſpéculative ſous des dehors ſi manifeſtement hiſtoriques & réels? S'il en eſt ainſi. Non, Jeſus-Chriſt n'eſt point né, il n'a point vécu parmi les hommes, & il n'eſt point mort; car pourquoi le récit du contraire ne ſeroit-il pas encore une allégorie? Par là vous nous donnez en main une clef qui nous ouvre une carriére immenſe; tout ce que nous ne voudrons pas croire, nous le tournerons en allégorie. A la faveur de ce commentaire nouveau, l'Evangile ne nous ſera plus que comme l'Iliade, & les autres Poëmes, où les Poëtes, dit-on, cachoient un ſens moral ſous des avantures ſuppoſées. Les Juifs étoient bien ſimples de mettre une garde au tombeau de Jeſus-Chriſt. Comment ne voyoient-ils pas qu'il ne s'agiſſoit que d'une Réſurrection myſtique? Ils répandoient que les Diſciples avoient enlevé le corps de leur Maître pendant l'obſcurité de la nuit. A quoi bon cette reſſource? Pouvoit-elle être un obſtacle à la croyance d'une Réſurrection ſpirituelle? Les Apôtres eux-mêmes comment étoient-ils en doute ſur l'effet des prédictions de Jeſus-Chriſt? Comment l'un d'eux étoit-il ſi défiant, & ſi lent à croire? Une Réſurrection qui n'étoit qu'en idée, devoit-elle embaraſſer des hommes accoûtumez depuis ſi long-temps aux allégories? O que l'évidence eſt bien vangée de ceux

Liv. II. Chap. XIII.

qui l'attaquent, par l'abſurde qu'il faut ſoûtenir à ſa place!

Mais ſaint Paul veut que les fidéles reſſuſcitent avec Jeſus-Chriſt, & comme Jeſus-Chriſt; preuve qu'il ne s'agit de rien moins dans le récit de l'Evangile que d'une Réſurrection corporelle. Inconſéquence groſſiére! Etoit-il donc néceſſaire que l'Apôtre ne prît pas la Réſurrection de Jeſus-Chriſt à la lettre, pour la propoſer en exemple aux Chrétiens? N'étoit-il pas naturel au contraire d'établir une figure ſur la vérité, de prendre dans le fait même des moralitez utiles, d'en tirer des leçons de conduite, & des préceptes ſalutaires aux enfans de la foy. On ne fonde pas une figure ſur une autre figure, une allégorie ſur une autre allégorie; mais le moral eſt établi ſur le phyſique, & l'allégorie ſur le réel. J'ai honte de rapporter des choſes ſi triviales: il le faut cependant, pour mettre en lumiére tout le foible de l'objection.

C'eſt d'ailleurs un mécompte ſenſible de faire choix de ſaint Paul par préférence aux autres Apôtres, & de le citer ſeul en témoignage contre l'autenticité de la Réſurrection corporelle de Jeſus-Chriſt. Ne diriez-vous pas qu'on ne peut trouver dans les écrits de cet Apôtre aucune trace du ſentiment contraire? Toutefois, c'eſt ce même ſaint Paul qui dit du Sauveur, qu'il eſt reſſuſcité le *troiſiéme jour*, ſelon la prédiction. C'eſt ce même ſaint Paul qui dit de Jeſus-Chriſt, qu'après ſa mort il s'eſt fait *voir* à Céphas, puis aux onze Apô-

Liv. II. Chap. XIII.

tres. C'eſt ce même ſaint Paul qui dit de Jeſus-Chriſt, qu'en une fois ſeule il avoit *reparu viſible* à plus de cinq cens freres, dont pluſieurs vivoient encore. C'eſt ce même ſaint Paul qui dit de Jeſus-Chriſt, qu'il s'eſt *montré* à Jacques, enſuite à tous les Apôtres. Enfin c'eſt ce même ſaint Paul qui dit, parlant de lui-même, qu'il a *vû* Jeſus-Chriſt après tous les autres, & qui fonde la réſurrection corporelle des morts à la fin des temps, ſur la Réſurrection *corporelle* de Jeſus-Chriſt. Après cela que le ſage Lecteur juge des raiſonnemens de Spinoſa; qu'il diſe ſi l'on peut porter l'abus de la Philoſophie à des excès plus énormes.

1. *Cor.* c. 15. v. 6. *& ſeqq.*

Dieu qui lit dans les cœurs, m'eſt témoin que j'évite ici tout déguiſement, & qu'au moins ſelon mes forces, j'expoſe le raiſonnement de Spinoſa dans toute la ſienne. Néanmoins parceque les hommes ſont défians, qu'ils appellent ſuppreſſion artificieuſe ce qui n'eſt omis qu'en faveur de la préciſion, & qu'après tout on ſe doit aux foibles comme aux forts, je conſens à produire le texte original du Philoſophe qui nous attaque.

On penſe, dit-il, que la Réſurrection de Jeſus-Chriſt a été réelle, parceque les Apôtres en dépoſent la vérité. Mais pourquoi citer ici les Apôtres? Ils n'ont crû (*a*) voir le Sauveur vivant après

(*a*) Hic addo quod ſi attendas ad hæc, quod ſcilicet Chriſtus, non Senatui, nec Pilato, nec cuiquam infidelium, ſed Sanctis tantummodo apparuerit, & quod Deus neque ſiniſtram, neque dextram habeat, nec in loco, ſed ubique ſecundùm eſſentiam ſit, & quod materia ubique ſit eadem, & quod Deus in ſpatio quod fingunt imaginario

Liv. II. Chap. XIII.

ſa mort, que comme Abraham croyoit voir Dieu même dans ces images vuides qu'il preſſoit de s'arrêter chez lui; comme les Iſraëlites croyoient que l'Eternel s'étoit rendu viſible aux milieu d'un tourbillon de flâme; comme tous les Juifs penſoient qu'il marchoit devant eux en forme de colomne brillante, qu'il habitoit enfin dans le Temple, & dans le Tabernacle. Il eſt clair, pourſuit le nouveau Commentateur, qu'en ces diverſes rencontres Dieu s'accommodoit à la groſſiére intelligence de ſon Peuple: il n'eſt pas moins évident que les Apôtres, dreſſez à l'uſage des ſens myſtiques, dirent qu'ils avoient vû Jeſus-Chriſt reſſuſcité, parcequ'ils ſçavoient que le ſacrifice volontaire de ſa vie l'avoit revêtu de l'immortalité; opinion ſi conſtante que ſaint Paul n'héſite pas de ſoûtenir, qu'il ne connoît point Jeſus-Chriſt ſelon la chair, mais ſelon l'eſprit.

ſeſe non manifeſtet, & quod denique corporis humani compages intra debitos limites ſolo aëris pondere coerceatur, facile videbis hanc Chriſti apparitionem non abſimilem eſſe illi quâ Deus Abrahamo apparuit, quando hic vidit homines quos ad ſecum prandendum invitavit. At dices Apoſtolos omnes omninò credidiſſe quod Chriſtus à morte reſurrexerit, & ad Cœlum reverà aſcenderit, quod ego non nego: Nam ipſe etiam Abrahamus credidit quod Deus apud ipſum pranſus fuerit; & omnes Iſraëlitæ, quod Deus è cœlo igne circumdatus ad Montem Sinaï deſcenderit, & cum iis immediatè locutus fuerit, cum tamen hæc, & plura alia, apparitiones ſive revelationes fuerint captui & opinionibus eorum hominum accommodatæ, quibus Deus mentem ſuam revelare voluit. Concludo itaque Chriſti à mortuis Reſurrectionem reverà ſpiritualem, & ſolum fidelibus ad eorum captum revelatam fuiſſe, nempè quod Chriſtus æternitate donatus fuit, & à mortuis [mortuos hic intelligo eo ſenſu quo Chriſtus dixit: Sinite mortuos, mortuos ſuos ſepelire] ſurrexit, ſimul atque vitâ & morte ſingularis ſanctitatis

Liv. II. Chap. XIII.

Cette explication eſt une de ces penſées myſtérieuſe dont Spinoſa ne s'ouvroit qu'à ſes fidéles Diſciples. Nous ne la trouvons auſſi que dans le recueil de ſes Lettres: Ouvrage poſthume d'autant plus cher aux incrédules qu'il eſt plus rare, & que l'impiété s'y tient dans une obſcurité plus profonde. Je ne dirai point ici que ces doctrines ſécrettes ſont déja condamnées par leur propre ſécret; je dirai ſeulement que pour l'intérêt de Spinoſa, même pour leur propre gloire, ſes ſectateurs ne ſçauroient trop nous cacher ſes viſions, ſes ſonges & ſes chimére. Le grand jour les diſſipe en effet, & ils ne ſeroient plus, ſans la nuit qui les dérobe à la multitude.

Ce ſubtil interpréte de nos Ecritures nous défend de déférer au récit des Apôtres ſur la Réſurrection de Jeſus-Chriſt. Et pourquoi refuſerons-

exemplum dedit, & eàtenus Diſcipulos ſuos à mortuis ſuſcitat, quatenus ipſi hoc vitæ genus, & mortis exemplum ſequuntur. Nec difficile erit totam Evangelii doctrinam ſecundùm hanc hypotheſim explicare. Imò *Cap. 15. Ep. 1. ad Corinth.* ex ſolâ hac hypotheſi explicari poteſt, & Pauli argumenta explicari poſſunt ..... Quidquid ſit, an credis quando Scriptura ait, quod Deus in nube ſe manifeſtaverit, aut quod in Tabernaculo, & in Templo habitaverit, quod ipſe Deus naturam nubis, Tabernaculi, & Templi aſſumpſerit? *Spinoſ. Henrico Oldenburgio. Epiſt. 25.*

Fateor quidem [*Reſurrectionem Chriſti*] iis narrari circumſtantiis, ut negare non poſſimus ipſos Evangeliſtas credidiſſe Chriſti corpus ſurrexiſſe, & ad Cœlum aſcendiſſe, ut ad Dei dexteram ſedeat, & quod ab infidelibus potuiſſet etiam videri, ſi unà in iis locis adfuiſſent, in quibus ipſe Chriſtus Diſcipulis apparuit: in quo tamen, ſalvâ Evangelii doctrinâ, potuerunt decipi, ut aliis etiam Prophetis contigit, cujus rei exempla in præcedentibus dedi. At Paulus cui etiam Chriſtus apparuit poſteà, gloriatur quod Chriſtum, non ſecundùm carnem, ſed ſecundùm ſpiritum noverit. *Ibid.*

Liv. II. Chap. XIII.

nous d'y déférer? Parcequ'ils ont crû voir ce qu'ils n'ont point vû. Mais vous qui le prétendez ainſi, de grace à quels ſignes avez-vous découvert qu'ils nous trompent après s'être trompez eux-mêmes? C'eſt qu'Abraham n'a point vû Dieu; c'eſt que l'Eternel n'étoit point renfermé dans la colomne lumineuſe; c'eſt qu'il ne réſidoit point dans le Temple; c'eſt qu'il n'habitoit point dans le Tabernacle même. Quel raiſonnement, ô Ciel! Quelle conſéquence! Quoi! Parceque les Patriarches à qui Dieu s'eſt révélé; parceque tous les Juifs n'ont point vû celui qui eſt inviſible aux ſens, parcequ'ils n'ont été certains de ſa préſence, que par les ombres miraculeuſes ſous leſquelles il daignoit s'envelopper; parceque l'Etre qui n'eſt qu'Eſprit, n'étoit pas reſſerré dans les courtes bornes du Temple & du Tabernacle, vous ſoûtenez que les Apôtres n'ont point vû réellement le Corps de Jeſus-Chriſt après ſa réſurrection, tel qu'ils l'avoient vû mille fois avant ſa mort? Quel rapport, quel trait de convenance trouvez-vous dans la comparaiſon de ces faits?

Je penſe à l'avantage des incrédules. Je n'ai garde de ſoupçonner qu'il ne reſte en eux ni trace de droiture, ni veſtige de ſincérité. Qu'ils écoutent donc ceci. Quelle idée leur donneroit de lui-même celui qui feroit ce raiſonnement bizarre: On n'a point vû de corps ſi l'on n'a point vû d'ame. Or très-conſtamment on n'a point vû d'ame. Donc on n'a point vû de corps? Ils plaindroient

ſans doute un eſprit ſi égaré: & au fonds on ne pourroit que le plaindre; car il ſeroit ſuperflu de lui répondre. Tel cependant, & preſque ſans y rien changer, eſt l'argument de Spinoſa, de ce profond méditatif qui devoit révéler à toute la Terre ce que toute la Terre ignoroit. Il ne l'a pas trompée. Elle ignoroit effectivement qu'un homme pût être aſſez téméraire, pour expoſer avec confiance de ſi viſibles paradoxes.

Liv. II. Chap. XIII.

Mais vainement on tente de s'en garantir quand une fois l'orgueil du ſyſtême, & la paſſion d'inventer ont corrompu la ſimplicité naturelle. On croit dans ſes hardieſſes n'éviter que l'écueil du préjugé, c'eſt la raiſon elle-même qu'on abandonne. Car qu'y a-t'il de plus légérement prononcé que l'accuſation de préjugé. Preſque toûjours on le confond avec les ſentimens reçûs. Illuſion. Le préjugé, pour le définir ſainement, eſt une opinion ſans principe, ou qui n'en a que de faux. Or pourquoi les ſentimens autoriſez dans la multitude auroient-ils ce vice eſſentiel? Avant tout il faudroit donc au moins le démontrer, faire voir que nos preuves ſont puériles, ou nous convaincre d'en manquer. Le fait-on? Sans ſortir du point que je traite, les Déiſtes, les Spinoſiſtes, & les autres donnent-ils atteinte aux fondemens de la foy Chrétienne ſur la Réſurrection de Jeſus-Chriſt? Avant que de produire leurs conjectures, renverſent-ils nos raiſonnemens? Point du tout. On ne nous oppoſera que de petites ſubtilitez &

Liv. II. Chap. XIII.

des jeux de mots; on les donnera comme des principes inébranlables. Nous les ruinerons. Nos réponſes ſeront des proteſtations ſuperflues, nos preuves des ſuites du préjugé, & nous des hommes crédules. C'eſt la déciſion de l'impie, & vous n'en appellerez pas. Le triomphe n'eſt-il pas bien glorieux, quand on s'adjuge ainſi la victoire de ſa pleine autorité?

CHAPITRE XIV.

Que Jeſus-Chriſt a envoyé le Saint Eſprit à ſes Apôtres & à ſon Egliſe, ſelon que les Prophétes, & lui-même l'avoient prédit.

Liv. II. Chap. XIV.

JE l'ai déja remarqué, le premier deſſein de Dieu dans l'économie de ſa providence, étoit l'établiſſement de l'Egliſe. C'eſt dans le ſein de cette Epouſe que les élus devoient un jour prendre naiſſance; c'eſt de ſa bouche que devoit ſortir la parole du ſalut, & ſon régne commencé dans le temps, ne devoit avoir d'autres bornes que l'éternité.

Il ne ſuffiſoit pas, en effet, que nous portaſſions au milieu de nous-mêmes une loy qui nous avertît du devoir. Nos paſſions plus puiſſantes qu'elle, avoient enfin trouvé l'art de la faire taire, ou de ne lui faire dire que ce qui flatte. Ce n'étoit point aſſez que Moïſe, au nom de l'Eternel, fût venu nous en annoncer les préceptes; ils n'aſſujétiſſoient

ſoient que les dehors; & c'étoit le fond même de nos cœurs qu'il falloit dompter. Diſons-le; puiſqu'il eſt vrai, la miſſion même de Jeſus-Chriſt, toute merveilleuſe qu'elle eſt, ne pouvoit remplir encore tout le plan des deſſeins de Dieu ſur nous. Ce grand événement, préparé de ſi loin, révélé par tant d'Oracles, imploré par tant de vœux, n'étoit qu'un bien paſſager, infructueux aux ſiécles poſtérieurs, ſi rien n'en eût perpétué la vertu. Il étoit néceſſaire que celui qui venoit inſtruire le Monde des vérités que le Monde ignoroit, y laiſsât des hommes fidéles à ce précieux dépôt, & capables de le tranſmettre dans ſa pureté; des hommes revêtus d'une partie de ſa puiſſance, chargez de la communiquer de proche en proche à ceux qui les ſuivroient, & de perpétuer la foy par les mêmes moyens qui avoient eu le pouvoir de l'établir d'abord. C'eſt qu'avec la Religion la plus ſainte, nous avions beſoin d'un ſecours aſſidu qui la défendît contre notre inconſtance. Il falloit un guide infaillible qui fixât le ſimple dans l'ancienne voye, & un juge qui confondît le novateur amoureux de la ſienne. Il falloit un Ordre, un Miniſtère public, un Apoſtolat immuable qui ſans ceſſe reçut & répandit les dons de l'Eſprit conſolateur, de l'Eſprit de charité, de paix, de force & de ſainteté.

Liv. II. Chap. XIV.

C'eſt auſſi ce que l'ancienne Alliance promettoit à la nouvelle. Liſez ce qui en eſt écrit de page en page dans les Prophétes. *Je répandrai des eaux* Iſai. c. 44. v. 3.

Liv. II. Chap. XIV.

ſur celui qui eſt altéré, dit Dieu dans Iſaïe; *je ferai couler des riviéres ſur les terres arides; je répandrai mon Eſprit ſur votre poſtérité, & ma bénédiction ſur tous ceux qui naîtront de vous.* De longs commentaires ſur ce texte ſeroient ſuperflus. Eſt-il quelqu'un fait au ſtyle des Prophétes, qui ne ſoit inſtruit que c'eſt d'ordinaire ſous l'image & la figure des eaux, qu'ils aiment à repréſenter les dons de l'Eſprit ſaint, & les effets de ſa grace? Cette *poſtérité* qui doit recevoir *l'Eſprit & la bénédiction* de l'Eternel, de qui eſt-elle encore, ſinon du Médiateur dont il eſt viſible que le Prophéte trace ici tous les caractères?

Mais écoutons. Vous allez entendre des paroles plus préciſes, & plus fortes encore. *Après ces choſes, & dans les derniers jours, il arrivera*, dit Dieu par la bouche de Joël, *que je ferai deſcendre mon Eſprit ſur toute chair. Vos fils & vos filles prophétiſeront. Vos anciens auront des ſonges d'enhaut, & vos jeunes gens auront des viſions.* Dans ces mêmes jours, *mon Eſprit coulera ſur mes ſerviteurs & ſur mes ſervantes, je ferai des miracles au Ciel & ſur la terre; ſang, feu, & vapeur de fumée. Mais avant* que paroiſſe le jour du Tout-puiſſant, *le Soleil ſe couvrira de ténébres, & la Lune ſera comme de ſang*; & il arrivera que *quiconque invoquera le nom de l'Eternel, ſera ſauvé; car le ſalut ſera ſur la montagne de Sion, & à Jéruſalem.* Que le lecteur s'arrête un inſtant pour mieux comprendre la ſuite & la force de ces textes, ſi toutefois il n'a pré-

Joël. c. 2. v. 28. & ſuiv.

venu de lui-même, ce que j'ai deſſein de lui dire. Liv. II. Chap. XIV.

Dieu promet d'envoyer à ſes *ſerviteurs* le don de Prophétie. Comment? Eſt-ce donc qu'elle n'étoit pas déja le privilége de l'ancien Peuple? Et n'eſt-ce pas à ce caractère ſur-tout qu'on le diſtinguoit de tous les autres? Oui, ſans doute. Mais une grace ſi marquée devoit être répanduë avec plus de profuſion encore. Un temps devoit venir, où le Seigneur confieroit ſes ſécrets, & les profonds myſtères de ſon Conſeil, non plus, comme auparavant, à un petit nombre d'hommes choiſis, & épars dans une longue ſuite de ſiécles, mais dans les mêmes jours, & à une multitude innombrable; mais ſans diſtinction, *ſur ſes ſerviteurs & ſur ſes ſervantes*; mais aux vieillards & aux enfans; mais à toute chair qui confeſſeroit ſon nom, & qui croiroit en lui par ſon Fils. Un temps devoit venir, où la vertu des miracles ſeroit plus éclatante, plus diverſifiée, plus générale parmi les enfans de Dieu: un temps, où chacun *n'auroit plus beſoin d'enſeigner ſon frere, & de lui dire: Connoiſſez le Seigneur*; parceque ſon Eſprit ſeroit lui-même le legiſlateur ſécret, & le maître intérieur qui donneroit aux hommes ſes divines leçons: enfin, un temps, où toute diſtinction entre les Peuples ſeroit abolie, où l'héritier de la maiſon perdroit ſes priviléges ſur l'étranger, où toutes les Nations, comme une grande famille, ſeroient raſſemblées dans l'unité du même culte, dans la profeſſion de la même foy, dans l'eſpérance aux mêmes pro-

Jerem. c. xxxi. v. 34.

Liv. II. Chap. XIV.

meſſes. Et à quelle époque étoit fixée une révolution ſi heureuſe? Tous les Prophétes vous répondent : c'étoit *dans les derniers jours* ; c'eſt-à-dire, quand il n'y auroit plus de Prophéties ni de Prophétes en Iſraël. *Dans les derniers jours* ; c'eſt-à-dire, quand la chaire de Moïſe ſeroit voiſine de ſa chûte, quand les cérémonies de la Loy ſeroient ſur leur déclin, & prêtes à diſparoître avec la Loy elle-même, à la préſence de la vérité dont elles n'étoient que les figures & les ombres. *Dans les derniers jours* ; c'eſt-à-dire, quand la Nation, autrefois ſi chérie, ne devoit plus faire un Peuple à part, ſéparée des autres par ſon alliance particuliére, & que diſperſée dans toutes les parties de l'Univers, elle alloit y donner en ſpectacle ſon infidélité, ſa réprobation, ſa honte, & ſes malheurs. Me demandez-vous une datte plus poſitive encore? Reliſez les paroles de Joël ; c'étoit lorſque le Meſſie auroit annoncé *le ſalut dans Jeruſalem, & ſur la montagne de Sion*, où la Loy nouvelle devoit prendre naiſſance, ſelon un autre Prophéte ; c'étoit, pour tout dire, lorſqu'à la mort de ce même Meſſie, *le Soleil auroit refuſé ſa lumiére*, & ſe ſeroit *couvert d'épaiſſes ténébres*. Mais citons un autre Prophéte, Jeſus-Chriſt lui-même. Prêt de finir ſa carriére mortelle, & d'entrer dans ſa gloire, il dit à ſes Apôtres : *Je prierai mon Pere, & il vous donnera un autre Conſolateur ; l'Eſprit de vérité qui demeurera avec vous, & qui ſera au milieu de vous. Je ne vous laiſſerai point orphelins*, leur dit-il encore,

Iſai. c. 2.

Joan. c. 14. ℣. 16. Id. c. 15. Id. c. 16. Id. c. 20. Act. c. 1.

Liv. II. Chap. XIV.

il vous eſt utile que je m'en aille ; car ſi je ne m'en vais point, le Conſolateur ne viendra pas à vous ; mais ſi je m'en vais, je vous l'envoyerai. C'eſt en lui que vous ſerez baptiſez dans peu de jours, c'eſt lui qui vous inſtruira de toute vérité ; c'eſt lui qui rendra témoignage de moi ; c'eſt lui *qui vous annoncera ce qui doit arriver.* Par la deſcente de ce divin Eſprit ſur eux, ils devoient être changez en d'autres hommes ; ils devoient faire les mêmes œuvres que Jeſus-Chriſt, & *de plus grandes encore.* Ils devoient *chaſſer les démons, parler des langues qui leur étoient inconnuës, guérir les infirmes, fouler aux pieds les ſerpens, & ne rien craindre de leur poiſon.* C'étoit de la fécondité de cet Eſprit que devoit naître l'Egliſe ; c'étoit de ſa force qu'elle devoit recevoir ſon immuable ſtabilité, c'étoit de ſon aſſiſtance indéfectible qu'elle devoit emprunter ſon autorité. Voilà ce que promettoient les anciennes Ecritures, & ce que Jeſus-Chriſt en quittant la terre s'étoit engagé de faire pour les ſiens. Cet engagement a-t'il été rempli? Ces promeſſes ont-elles eu leur effet? L'éclairciſſement de cette queſtion eſt le point que nous entreprenons de traiter, & nous eſpérons le faire avec aſſez de ſuccès pour ne point laiſſer de reſſources aux contradicteurs.

Joan. c. 14. ℣. 11. 12. Marc. c. 16. ℣. 17.

Dès que Jeſus-Chriſt fut monté au Ciel, & aſſis à la droite de ſon Pere, les Apôtres pleins de la plus ferme confiance dans ſes promeſſes, ſe diſpoſent à en recevoir les effets, par la retraite, le ſilence, le jeûne & la priére. *Durant qu'ils étoient tous dans*

Act. c. 2. ℣. 1. & ſuiv.

le même lieu, on entendit tout d'un coup un grand bruit, comme d'un vent impetueux qui venoit du Ciel, & qui remplit toute la maiſon où ils étoient aſſemblez. Au même temps, ils virent paroître comme des langues de feu, qui ſe partagerent, & qui s'arrêterent ſur chacun d'eux. Auſſitôt ils furent tous remplis du ſaint Eſprit, & ils commencerent à parler diverſes langues, ſelon que le ſaint Eſprit leur mettoit les paroles dans la bouche. Or il y avoit alors dans Jéruſalem des Juifs religieux & craignant Dieu, de toutes les Nations qui ſont ſous le Ciel. Après donc que ce bruit ſe fut répandu, il s'en aſſembla un grand nombre qui furent tous épouvantez de ce que chacun deux les entendoit parler en ſa langue. Ils en étoient tout hors d'eux mêmes, & dans cette ſurpriſe, ils ſe diſoient l'un à l'autre : ces gens là qui nous parlent, ne ſont ils pas tous Galiléens? Comment donc les entendons nous parler chacun la langue de nôtre pays? Parthes, Medes, Elamites ... nous les entendons tous parler chacun en nôtre langue des merveilles de Dieu. Etant donc étonnez, & ne pouvant comprendre ce qu'ils voyoient, ils ſe diſoient: que veut dire cecy? Mais d'autres s'en moquoient, & diſoient : c'eſt qu'ils ſont yvres, & pleins de vin nouveau. Alors Pierre, accompagné des onze Apôtres, éleva ſa voix & leur dit : ô Juifs, & vous tous qui demeurez à Jéruſalem, conſidérez ce que je vais vous dire ; & ſoyez attentifs à mes paroles. Ces perſonnes ne ſont pas yvres, comme vous le penſez, puiſqu'il n'eſt encore que la troiſiéme heure du jour,

mais c'eſt ce qui a été dit par le Prophéte Joel .... O Iſraëlites, vous ſçavez que Jeſus de Nazareth a été un homme que Dieu a rendu célébre parmi vous par les merveilles, les prodiges, les miracles qu'il a faits par lui au milieu de vous. Cependant vous l'avez crucifié, & vous l'avez fait mourir par la main des méchants, vous ayant été livré par un ordre exprès de la volonté de Dieu, & par un décret de ſa preſcience. Mais Dieu l'a reſſuſcité .... & nous ſommes tous témoins de ſa réſurrection. Il a été élévé par la puiſſance de Dieu, & ayant reçû l'accompliſſement de la promeſſe que ſon Pere lui avoit faite d'envoyer le ſaint Eſprit, il a répandu cet Eſprit ſaint que vous voyez & que vous entendez maintenant. Que toute la Maiſon d'Iſraël ſçache donc certainement que Dieu a établi Seigneur, & reconnu pour ſon Chriſt ce Jeſus que vous avez crucifié. Tel eſt le récit ſimple que fait ſaint Luc du plus grand événement que le ſoleil ait éclairé jamais. Si ce récit eſt faux, tous ceux qui nous viennent de la même main, le ſont auſſi, nous le confeſſons. Mais, s'il n'eſt, comme nous le prétendons, que l'expoſé fidéle d'un fait certain, que de lumiéres il répand ſur les autres preuves de la Religion Chrétienne, & combien leur autorité s'en accroît ! Commençons.

Ou les Apôtres ſe ſont fait illuſion à eux-mêmes, & ont cru voir des langues de feu qu'en effet ils ne voyoient pas, entendre un bruit qu'ils n'entendoient point, parler un langage qu'ils ne par-

LIV. II. CHAP. XIV.

loient pas : ou ſur tous ces faits ils en ont impoſé aux autres par un odieux artifice : ou bien enfin par un concert également indigne, ils ont engagé des hommes auſſi trompeurs qu'eux à ſe déclarer témoins de prodiges imaginaires, inventez ſeulement pour faire honneur à la mémoire de Jeſus-Chriſt. De ces trois ſuppoſitions choiſiſſez celle qui vous plaira, je les maintiens toutes trois d'une égale abſurdité.

Qu'un homme ait eu l'imagination égarée, & durant la veille les ſens aſſez troublez, pour ſe perſuader ſérieuſement que ſes propres fantômes étoient autant de réalitez, ce n'eſt pas un renverſement ſi ordinaire à la foibleſſe de notre raiſon, qu'on puiſſe le ſuppoſer ſans preuve. Celui qui auroit eu le malheur de tomber dans un écart ſi palpable, auroit donné bien tôt le ſpectacle de ſçenes, & d'erreurs plus déplorables encore, & plus humiliantes. Toutes ſes démarches, tous ſes diſcours, tout le corps de ſa conduite auroient trahi le dérangement de ſon eſprit; un état ſi triſte n'eut obtenu que le ſentiment de la pitié, jamais celui de l'admiration. Or vous voyez ici tout l'oppoſé. Pierre qui le premier annonce les prodiges dont il ſe dit le témoin, celui là même qui n'agueres avoit donné tant de marques de ſa foibleſſe, de ſes préjugez, de ſon ignorance même, ſe montre tout à coup plein de courage & de force; ſes diſcours ſe ſont annoblis; il pénétre le ſens profond des Ecritures, il en développe les myſtères, il

il en éclaire les ténébres, il en explique les pro- LIV. II. CHAP. XIV.
phéties, & il le fait avec tant de préciſion & de lumiére que ceux qui l'entendent s'écrient tout étonnez : *eſt-ce là un de ceux que nous avons vûs ſans connoiſſance, ſans culture, ſans lettres?* Je dirai de même à l'Incrédule : eſt-ce donc un tel homme que vous accuſez d'avoir pris les rêveries de l'imagination pour des véritez, les vaines penſées qui lui montoient dans le cœur pour des inſpirations, & en un mot, d'avoir appellé Dieu tout ce qu'il ſongeoit? Mais quoi! Tous les autres Diſciples, les onze Apôtres renfermez dans les mêmes lieux où le prodige parut, eurent-ils le même jour, & au même inſtant, les mêmes ſonges? Voudrez-vous dire auſſi que tous ſe trouvérent à la fois transformez en autant d'inſenſez, ſéduits par le même fanatiſme, tranſportez du même enthouſiaſme, ou aveuglez par la même crédulité, comme il vous plaira de le nommer? Je permets de le croire, ſi l'on ne voit pas que le ſens humain réſiſte à cette bizarre ſuppoſition, & ſi l'on ne me reproche pas à moi-même de conſumer trop de temps à la réfuter. *Act. c. 4. ℣. 13.*

Il en faudra donc venir à la ſeconde reſſource & prétendre que les Apôtres feignant d'être animez par le ſaint Eſprit qu'ils n'avoient pourtant pas reçu, trouvérent l'art de le perſuader aux autres. Mais cette conjecture, de quelque côté qu'on l'enviſage, n'eſt pas moins inſoûtenable que la premiére. Obſervez les circonſtances où

Liv. II. Chap. XIV.

ſont les Diſciples, lorſqu'ils racontent l'effuſion du ſaint Eſprit ſur eux. C'eſt peu de jours après le ſupplice de Jeſus-Chriſt, & dans le temps où la Nation eſt encore toute fumante du ſang de leur maître; c'eſt durant qu'elle recherche, avec la haine la plus allumée, quiconque oſe ſe dire le témoin de ſa réſurrection. Or je le demande, un peuple ainſi diſpoſé, l'étoit-il à ſe laiſſer ſurprendre? Par qui? Par ſes ennemis les plus déclarez. Et comment? Par l'artifice le plus groſſier, & le plus facile à découvrir. Qui pourra croire un ſemblable paradoxe? Ce n'eſt point aſſez. Pour la publication des merveilles qu'ils ont réſolu de répandre, les Diſciples choiſiſſent les jours de la plus grande ſolemnité, ces jours où les Juifs raſſemblez de tous les païs du Monde ſe trouvent à Jéruſalem. Ici je continuë de le demander. Eſt-ce la circonſtance d'un concours ſi général qu'on affecte de prendre, quand on n'a que le deſſein de tromper? Qui ne ſçait que l'impoſture évite le grand jour, que c'eſt dans le ſécret qu'elle trame ſes complots, & qu'elle ne fuit rien tant que le nombre des obſervateurs? Enfin, que diſent les Diſciples pour convaincre que le ſaint Eſprit eſt deſcendu ſur eux? Ils offrent de parler; que dis-je? ils ſe préſentent, & parlent des langues qu'ils n'ont point appriſes; ils ſe font entendre à chacun ſelon celle qui lui étoit propre & naturelle. Je ferai là-deſſus une derniére queſtion. Seroit-il poſſible que des fourbes euſſent été aſſez malhabiles pour

Liv. II. Chap. XIV.

s'engager par une telle épreuve à la vérification de ce qu'ils avançoient? Sont-ce là les moyens qu'employe la fraude? Diſons-le: de tels moyens ne ſont-ils pas évidemment le contraire de l'artifice?

Il vous reſte à dire que les Apôtres, pour ſauver au moins dans la poſtérité l'honneur des prédictions de leur maître, avoient intéreſſé des hommes à s'avoüer témoins de leurs prodiges impoſteurs. Mais que ce réfuge eſt mal aſſûré! Je ne remarquerai point, parceque je l'ai fait ailleurs, que le menſonge ne ſe donne point de complices, s'il ne les engage par l'appas des bienfaits, & que les Apôtres n'en avoient point à répandre, eux qui n'avoient à partager que les perſécutions & les peines qu'ils enduroient. Je ne dirai qu'un mot; c'eſt qu'il ne vous ſuffit pas ici de ſuppoſer un petit nombre de fourbes attachez aux Diſciples, & prêts à favoriſer leur impoſture. Il faut que vous en ſuppoſiez par toute la Terre. Il faut que vous en ſuppoſiez chez les Parthes, chez les Medes, chez les Elamites. Il faut que vous en ſuppoſiez de la Judée, de la Méſopotamie, de Pont, & de la Cappadoce. Il faut que vous en ſuppoſiez de l'Aſie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Egypte, & de la Lybie. Il faut que vous en ſuppoſiez de Rome, de Créte, de l'Arabie, & de toutes les parties de l'Univers; car c'étoient des hommes venus de ces Régions lointaines qui entendoient, ou qui déclaroient entendre chacun la Langue de leur Païs dans celle que parloient les Apôtres. Ima-

Voyez ci-deſſus l. 2. c. 13.

ginez donc, & ſoûtenez en même temps, que les Diſciples de Jeſus-Chriſt avoient ménagé de ſécrettes correſpondances avec cette multitude innombrable de proſélytes & de Juifs; qu'ils avoient concerté leur intrigue avec tous ces Peuples, malgré la différence de leurs génies, de leurs caractères, de leurs intérêts, & de leurs mœurs. Puiſque vous avez commencé, & qu'auſſi bien votre cauſe le demande, hazardez tout; & ſoûtenez que ſans ſe connoître, même ſans s'entendre, ſi ce n'eſt par interprétes, ils trouvérent beau de ſe réünir pour tendre un piége aux races à venir; dites que pour s'accorder, même en peu de jours, ils employérent des reſſorts inconnus depuis eux; dites que douze pêcheurs éxécutérent ce que la puiſſance humaine la plus accréditée tenteroit en vain. Puis demandez à ceux à qui vous l'aurez dit, ſi pour le croire ils n'ont beſoin que de votre autorité. Quant à nous qui ne connoiſſons point ces frivoles ou abſurdes conjectures où vous mettez votre défenſe, nous qui nous renfermons dans la ſeule preuve que fournit l'Hiſtoire, nous n'admettrons de difficultez que celles qui naîtront des entrailles du fait même. Or vous n'avez rien de cette nature à oppoſer à celui-ci. Rien n'eſt plus réel, ni dès là moins conteſtable, qu'un miracle qui dans un ſeul jour a pour témoin toute la Terre; un miracle qui opére la converſion d'une grande partie de ceux qui le voyent; un miracle aſſez éclatant pour fonder la premiére Egliſe Chrétienne, dans

lès lieux mêmes où le Chriſtianiſme eſt en haine; un miracle que nul art ne peut contrefaire, & dont nul ſyſtême, ſi ce n'eſt celui de la Foy, ne peut rendre de raiſon tant ſoit peu vraiſemblable. Car c'eſt à ce point qu'il en faut revenir malgré ſoi. Voilà des hommes qui ſe diſent inſpirez, & qui parlent en effet des Langues différentes, toutes oppoſées pour la prononciation & pour le génie. Quel eſt le maître qui les leur a enſeignées, & dans un ſi court intervalle? Qui eſt-ce qui a lié dans leur mémoire tant d'idées diſtinctes à ce nombre prodigieux d'expreſſions qui leur correſpondent? Comment paſſent-ils ſi aiſément d'une Langue à l'autre, ſans héſiter jamais, ni ſur le choix des mots, ni ſur la variété des tours, ni même ſur les reſſemblances que l'imitation, ou le hazard introduiſent néceſſairement dans le divers langage des hommes? Par quel bonheur, au milieu de tant de Langues ſubitement infuſes, ne ſe méprennent-ils jamais ſur celle qui convient, ou qui ne convient pas à ceux qui les écoutent? Comment peuvent-ils éviter de les confondre, l'une avec l'autre, & de les altérer par ce mélange qui les détruiroit toutes? Durant dix-ſept ſiécles nous avons attendu, nous attendons encore que l'incrédule trouve à tant de merveilles un dénoüement, je ne dis pas naturel & plauſible, je dis éxempt du contradictoire & de l'abſurde.

Mais je ne ſuis pas à la moitié de mes preuves. Il m'en reſte à expoſer de plus fortes, s'il eſt poſ-

sible. Durant que la Terre étoit, pour ainsi dire, encore toute abreuvée des eaux du Déluge, l'orgueil toûjours vivant, malgré cet effroyable supplice, tenta d'élever une tour immense, comme pour braver le Ciel, & se préparer un azyle contre les eaux, s'il frappoit l'Univers une seconde fois. *Avant que de nous séparer, signalons-nous par un ouvrage immortel*, dirent les superbes enfans de la Terre. En punition de ce projet, les langues se multipliérent, & les hommes surpris de ne se plus entendre, devinrent étrangers les uns aux autres. Après un si terrible effet de sa colére, Dieu se ressouvint pourtant de ses miséricordes; il promit à Abraham qu'en sa postérité toutes les Nations seroient benies, & dès lors toutes celles qui se formérent, & qui ensuite se séparérent à Babel, furent destinées à redevenir un même Peuple. Le remede à la division des Langues fut préparé dans le don qu'eurent les Apôtres de les parler toutes, afin qu'un jour *toute distinction fût abolie entre le Juif & le Grec, entre le Barbare & le Scythe, & qu'il n'y eût plus en tous qu'un seul Jesus-Christ, Dieu béni au siécle des siecles.* Mais ce grand Ouvrage ne pouvoit s'achever tout d'un coup. Pour le conduire à son terme, il étoit nécessaire que la puissance des prodiges passât des Apôtres à leurs disciples, & que les miracles opérez par ceux-ci, servissent de nouvelle preuve à la postérité qui n'auroit pu voir les premiers. Il étoit nécessaire que le même Esprit dont la vertu s'étoit

Coloss. C. 3. ℣. 11.

déployée sur les Apôtres, la déployât par eux sur les autres enfants de la foy, & que le signe qu'il habitoit en eux se transmît de génération en génération, jusqu'au parfait accomplissement de son œuvre. C'est aussi ce qu'il a fait dans son Eglise, ce que vous lisez de ligne en ligne dans les premiers monuments de son Histoire.

Ouvrons les Epitres de saint Paul. Je trouve dans celle qu'il écrit aux Corinthiens, le dénombrement des dons surnaturels accordez aux premiers Chrétiens, & voici ses paroles, *Il y a*, leur dit il, *diversité de dons, mais il n'y a qu'un même Esprit..... or ceux qui en manifestent au dehors la présence & l'efficace, il les communique à chacun pour l'utilité de l'Eglise. L'un reçoit du saint Esprit le don de parler avec sagesse : un autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science : un autre reçoit le don de la foy par le même Esprit : un autre reçoit du même Esprit la grace de guérir les maladies : un autre le don de faire des miracles : un autre le don de la prophétie : un autre le don du discernement des esprits : un autre le don de parler diverses langues : un autre le don de l'interprétation des langues. Or c'est un seul & même Esprit qui opére toutes ces choses, distribuant ses dons à chacun, selon qu'il lui plaît.* Plus bas il ajoûte : *Dieu a établi dans son Eglise, premiérement des Apôtres : secondement des Prophétes : troisiémement des Docteurs : ensuite ceux qui ont la vertu de faire des miracles : puis ceux qui ont le pouvoir de guérir les maladies : ceux qui ont le*

1. Cor. c. 12. & sui.

Liv. II. Chap. XIV.

don d'aſſiſter les freres : ceux qui ont le don de gouverner : ceux qui ont le don des langues, & ceux qui ont le don de les interpréter. Ecoutons encore : *Lorſque vous êtes aſſemblez, l'un eſt inſpiré de Dieu pour compoſer un Cantique, l'autre pour inſtruire : un autre pour révéler les ſécrets de Dieu : un autre pour parler une langue inconnuë ; un autre pour l'interpréter. Que tout ſe faſſe pour l'édification.* C'en eſt aſſez : fermons le Livre pour un moment, & raiſonnons.

Dans ce que je viens de lire, je voi une Egliſe Chrétienne, établie dans la premiére & la plus célébre ville du Monde après Rome. Je voi qu'un Apôtre écrit aux fidéles de cette Egliſe, que parmi ceux qui la compoſent, pluſieurs ſont enrichis des dons ſurnaturels. Je voi que loin de s'occuper à le prouver aux autres comme douteux, il le ſuppoſe comme inconteſtable & authentique. Que dois-je penſer d'un fait de cette nature ? Eſt-il une fable ? Eſt-il raconté de bonne foy ? Examinons-le dans les régles les plus ſéveres de la Critique. Si c'eſt une fable, à qui veut on la faire croire ? Eſt-ce à ceux qui vivoient en des lieux éloignez ; à ceux qui ne devoient vivre que long-temps après ; à ceux qui ne pouvoient le réfuter, ni le combattre par des preuves poſitives ? Non. C'eſt à ceux en qui & par qui le prodige s'opére, qu'on addreſſe la parole. C'eſt à eux que l'on dit : vous vous expliquez en diverſes langues, lors qu'ils ne parlent que la Grecque ;

Grecque ; vous prophétiſez ; lorſqu'ils ont la certitude intime du contraire ; vous guériſſez les maladies ; dans le temps qu'ils n'ont en effet ni ce pouvoir, ni le ſoupçon de ce pouvoir. Encore une fois, à qui ſaint Paul écrit-il ? A des hommes tout récemment convertis, & encore tendres dans la foy ; à des Néophytes environnez d'Orateurs, & de Philoſophes dont la réputation attiroit en foule ou des diſciples, ou des admirateurs, tous ennemis du Chriſtianiſme ; à des hommes enfin qui ſe devoient joüer ouvertement de leur Apôtre, & de ſa doctrine, s'ils le ſurprenoient ou dans le menſonge, ou dans le délire. Or ſur cette hypothèſe, dites-moi de grace, pouvoit-il entrer dans l'eſprit de ſaint Paul, que ſur la ſeule autorité de ſon affirmation, les Corinthiens croiroient poſſéder des dons qu'effectivement ils ne poſſédoient pas ? Pouvoit-il ſe flatter qu'ils ſe prendroient à un tel piége ? Nous diſons mal ; car ce n'eut pas été là un piége, il étoit trop groſſier. Diſons donc mieux. Pouvoit-il ſans être lui même au comble de l'illuſion, imaginer qu'une Egliſe entiére deviendroit fanatique tout à coup, qu'aucun n'y ouvriroit les yeux, & qu'enfin les plus crédules, s'il s'en trouvoit qui le fuſſent aſſez pour l'en croire, ne ſeroient pas déſabuſez bien-tôt par l'expérience ? Ce n'eſt donc point une fable que raconte ſaint Paul. Mais ſi ce n'eſt point une fable, il eſt donc évident que les Prophéties ont été juſtifiées, & que Jeſus-Chriſt ne pouvoit accom-

Liv. II. Chap. XIV.

Liv. II. Chap. XIV.

plir ſes promeſſes avec plus d'éclat & de publicité.

Ce n'eſt point tout cependant. Parmi les Corinthiens remplis des richeſſes ſpirituelles, quelques uns trop ſenſibles à l'éclat extérieur qu'elles faiſoient rejaillir ſur eux, & peut-être plus touchez de la gloire qu'elles procuroient, que ſenſibles aux avantages que l'Egliſe en recevoit, préféroient aux autres dons, celui de parler diverſes langues. Il y avoit même quelque confuſion dans leurs aſſemblées. Ceux qui prophétiſoient, vouloient tous parler; & ceux qui avoient le don des langues, n'attendoient pas toûjours que ceux qui avoient celui de les interpréter fuſſent préſents. Il naiſſoit de ce deſordre mille inconvéniens dans l'Egliſe de Corinthe: & pour le bien entendre, il importe d'obſerver que le don des Langues réſidoit perſonnellement dans ceux qui les parloient, non dans les auditeurs, & que ceux-ci n'y comprenoient rien, & ne pouvoient en être édifiez, ſi quelque interpréte ne les leur expliquoit. Dieu l'avoit voulu de la ſorte. Quoiqu'il unît quelquefois le don des Langues à celui de l'interprétation, il les ſéparoit d'ordinaire; ſans doute, afin de détruire tout ſoupçon que ces langues euſſent été appriſes par des voyes naturelles. Il arrivoit ainſi qu'un homme étoit inſpiré de Dieu pour le prier, & pour chanter ſes loüanges en langue Egyptienne, par éxemple, ou en langue Arabe, ſans néanmoins les entendre. Il n'auroit pû cet homme expliquer aux autres ce qu'il avoit dit

par un mouvement ſurnaturel, en ces langues qui lui étoient inconnuës, quoi qu'il les prononçât ſi diſtinctement qu'un interpréte en auroit rendu le ſens précis, & qu'en effet il le rendoit toutes les fois qu'il étoit inſpiré pour le faire. Il n'auroit pu encore ce même homme rendre raiſon de la ſuite & de l'ordre de ſes paroles, parce qu'il n'y avoit aucune part; l'Eſprit ſeul agiſſoit en lui, ſeul il formoit en lui ſes diſcours, & au dedans lui révéloit des myſtères qu'il ſe chargeoit ſeul d'énoncer au dehors par la bouche de celui qu'il enſeignoit intérieurement.

Liv. II. Chap. XIV.

Je dois faire obſerver de plus que par le don de la prophétie, on n'entend pas ſeulement ici la connoiſſance de l'avenir. C'étoit encore l'intelligence des choſes les plus ſécrettes quoiqu'actuellement éxiſtantes, & la claire manifeſtation de ce qu'il y avoit de plus intime ou de plus caché dans les replis du cœur. C'étoit enfin le développement des myſtères les plus profonds, & l'analyſe de ce qu'ils ont de merveilleux dans leurs rapports. Cela poſé, je reviens à la confuſion qui régnoit parmi les Fidéles de Corinthe, à l'occaſion des dons miraculeux, & j'éxamine les regles que l'Apôtre preſcrit à ces Fidéles. Reprenons ſa lettre.

Pour l'inſtruction de ceux qui mettoient au-deſſus des autres dons celui des langues, il repréſente que celui-ci, quoique deſirable, eſt pourtant le moins utile aux enfans de la Foi; que ſi quelque

étranger arrivoit inopinément dans leurs aſſemblées, il les prendroit tous pour des inſenſez qui parloient ſans s'entendre; que lui-même, quoiqu'il poſſedât toutes les langues, s'il leur parloit de la ſorte, il le feroit ſans ſuccès & ſans fruit; qu'au contraire le don de la prophétie eſt utile à tous, aux fidéles déja éclairez, parcequ'elle les éclaire encore plus ſur les points difficiles de la Religion; aux fidéles ſimples & moins inſtruits, parcequ'elle les affermit dans la foy; aux Infidéles; parcequ'elle leur découvre ce qu'il y a de plus ſécret en eux, qu'elle léve le voile qui les cache à eux-mêmes, & qu'à la vuë de ce prodige, ſe proſternant le viſage contre terre, ils adorent le Dieu qui rend un témoignage ſi ſenſible de ſa préſence parmi les ſiens. De là ſaint Paul conclut que s'il eſt bon de deſirer le don des langues, il faut demander qu'en même temps celui de les interpréter lui ſoit uni, & il finit par l'expreſſe défenſe d'uſer de ce premier don, lorſqu'on ſera privé d'interprétes, ou qu'on n'aura pas obtenu la grace de redire ſoi même en langage ordinaire & connu, ce qu'on aura dit, par le mouvement de l'Eſprit ſaint, en langue étrangére.

A l'égard du don prophétique, il ordonne, afin que tout ſe faſſe pour l'édification, qu'il n'y ait jamais *plus de deux ou trois prophétes qui parlent* dans les aſſemblées. Il veut que *ſi quelqu'autre de ceux qui ſont préſents reçoit une révélation, le premier garde le ſilence,* & il ajoûte: *ſi quelqu'un parmi*

vous croit être prophéte & ſpirituel, qu'il reconnoiſſe que les choſes que je vous écris ſont les ordonnances du Seigneur.

Ici quels nouveaux embarras pour l'Inerédule, & que répondra-t'il aux queſtions importunes que tous ces textes me donnent droit de lui faire? S'il n'y avoit point eu de dons miraculeux dans l'Egliſe de Corinthe, ſaint Paul lui auroit il donné des régles ſur l'uſage qu'elle en devoit faire? Si dans cette Egliſe on ne parloit que la langue commune, en quoi l'ordre étoit-il troublé par ceux qui parloient des langues différentes? Qu'étoit-il beſoin d'interpréte pour expliquer aux autres un langage inconnu, ſi l'on ne s'exprimoit qu'en langue vulgaire? A quel propos exhorter les fidéles à demander à Dieu d'unir en eux le don de l'interprétation à celui des langues, ſi ces dons, même ſéparez, ne ſe trouvoient en aucun d'eux? Comment un interpréte comprenoit-il ce que la perſonne qui parloit n'entendoit, & ne pouvoit expliquer elle-même? Des ſons barbares proférez ſans ordre, & fortuitement, ſont-ils ſuſceptibles d'une traduction ſérieuſe? S'il y avoit un concert, une colluſion entre celui qui parloit, & le prétendu interpréte, comment ce ſigne miraculeux étoit-il principalement donné pour la converſion de l'Infidéle? Celui-ci pouvoit-il le regarder comme un prodige, s'il n'eût été perſuadé que ſa propre langue étoit naturellement inconnuë à ceux qui la lui parloient, ou qui faiſoient la fonction

Liv. II. Chap. XIV.

de la lui interpréter, & que ni les uns, ni les autres ne l'avoient appriſe? Mettrez-vous donc auſſi les Infidéles dans le complot, & leur ferez-vous favoriſer l'artifice préparé pour les ſéduire? Si ceux qui parloient tant de langues, ſi ceux qui prophétiſoient, à prendre ce terme dans tous les ſens, étoient en petit nombre, & ſi ce privilége n'étoit pas commun dans l'Egliſe de Corinthe, quelle néceſſité de réduire à deux, ou à trois, ceux qui devoient parler dans les aſſemblées Chrétiennes? Comment les Prophétes liſoient-ils dans les cœurs? Comment révéloient-ils les ſécrettes penſées, je ne dirai pas de leurs freres, dont vous diriez peut-être qu'ils ſçavoient le caractère, le panchant, & les avantures, je dis des étrangers qu'ils ne connoiſſoient pas? Comment les infidéles ſurpris de ce miracle ſe proſternoient-ils le viſage contre terre, adorant le Dieu qui manifeſtoit ainſi ſa puiſſance? L'auroient-ils fait, ſi l'expérience perſonnelle ne les y avoit contraints? Comment ſaint Paul dit il, parlant de lui-même, qu'il a le don des Langues, s'il ne l'avoit pas reçû? Comment a-t'il l'audace de le dire aux Corinthiens qui l'avoient pratiqué durant près de deux ans, & qui dès là n'auroient pas ignoré le contraire? Dans quel eſprit leur donne-t'il ſur tous ces dons ſurnaturels des avis qu'il appelle *les ordonnances du Seigneur*, & dans quel eſprit les Fidéles de Corinthe eux-mêmes l'auroient-ils écouté, s'ils n'avoient rien vû, rien entendu, rien remarqué de merveilleux dans leur Egliſe? Eſt-ce qu'ils n'auroient oſé le démentir? Hé quel crédit, quel pouvoir avoit-il donc ſur ces peuples, ſi ce n'eſt le crédit & le pouvoir que donne la vérité?

Liv. II. Chap. XIV.

N'oublions pas d'obſerver ce qu'il ajoûte. *Vous n'êtes*, dit il à ces mêmes Corinthiens, *ni les premiers qui ayent reçû l'Evangile, ni les ſeuls, & ce que je vous enſeigne, c'eſt ce que j'ai déja enſeigné à toutes les Egliſe des Saints.* Quoi! les mêmes prodiges éclatoient dans les autres Egliſes, & ils y étoient communs? Oui. Ecoutez de quelle maniére il en parle à celle de Theſſalonique. *La prédication que je vous ai faite de l'Evangile ne s'eſt pas bornée à de ſimples diſcours: elle a été confirmée par les miracles, par les dons que le ſaint Eſprit a répandus ſur vous, par la pleine certitude que leur évidence vous a donnée*, & qui vous rend le doute même impoſſible. *Gardez-vous donc*, leur dit-il après, *d'éteindre l'Eſprit en vous, & d'en venir à moins reſpecter le don de la prophétie.* Quelles paroles! On voudroit aujourd'hui conteſter, anéantir, ſi l'on pouvoit, l'œuvre de Dieu, ravir à l'Egliſe la gloire de ſes premiers jours, mettre en queſtion la réalité des graces qu'elle a reçuës dans ſon origine; & voilà que ſaint Paul craint pour les fidéles que la multitude & l'abondance de ces dons ne leur en faſſent diminuer le prix. Le voilà qui tremble qu'accoûtumez à tant de merveilles, l'ingratitude, effet trop ordinaire des bienfaits aſſidus, n'en tariſſe la ſource. Eſt-il dans l'humanité

1. Cor. c. 14. ℣. 36.

1. Theſſ. c. 1. ℣. 5.

de reſſentir ces naïves frayeurs, ou même de les feindre, quand on n'en a que des ſujets imaginaires? Eſpere-t'on par ces craintes affectées, en faire naître de ſérieuſes dans l'ame des autres, quand on ne leur donne pour objet qu'un fantôme dont ils connoiſſent le vuide? Diſputez tant qu'il vous plaira. Pour moi, je dirai toûjours qu'on ne parle point de la ſorte, ſi l'on n'eſt ſoûtenu de la notoriété publique. Tant d'aſſûrances ne ſçauroient compatir avec des faits équivoques, & obſcurs.

Auſſi ce que l'Apôtre avoit dit aux Corinthiens, & aux fidéles de Theſſalonique, je le trouve prouvé de nouveau dans ce qu'il écrit aux Galates. Il avoit converti ces peuples; mais après ſa retraite, de faux Apôtres, Juifs à demi Chrétiens, leur perſuadérent que la foy en Jeſus-Chriſt étoit inutile au ſalut ſans le ſecours de la circonciſion, & des autres cérémonies légales; enſorte que pluſieurs permirent, ou furent ſur le point de permettre qu'on les circoncît. Pour les ramener de cette erreur, & après les plus forts & les plus ſolides raiſonnemens, l'Apôtre leur parle ainſi:

Galat. c. 3. ℣. 1. 3. 5. *O Galates inſenſez! Qui vous a enſorcelez pour vous rendre ſi rébelles à la vérité, vous à qui Jeſus-Chriſt a été préſent* (par l'Evangile) *& en qui le myſtère de la Croix a été renouvellé* (par le Baptême?) *Je ne veux ſçavoir de vous qu'une ſeule choſe: eſt-ce par les œuvres de la Loy que vous avez reçu le ſaint Eſprit, ou par la Foy qui vous a été prêchée?* ..... *Celui*

Celui qui vous communique ſon Eſprit, & qui opére parmi vous tant de miracles, le fait-il par les œuvres de la Loy, ou par la Foy qui vous a été annoncée? On le voit; ce n'eſt point ici un mot rapide, moins encore un texte embarraſſé, dès-là ſujet à la variété des interprétations. C'eſt un fait clairement énoncé; un fait dont on prend à témoin ceux mêmes que l'on condamne; un fait que l'on poſe en principe, & qui ſert de baſe à la réfutation d'une erreur. Or qu'y a-t'il de plus démonſtratif, & de moins ſuſpect qu'une preuve de cette nature? Suppoſez pour un inſtant que les Galates n'ayent pas reçu le ſaint Eſprit, & qu'il ne ſe faſſe aucun miracle dans leur Egliſe, on n'entend rien aux reproches que leur fait ſaint Paul; l'eſprit s'y perd. Son raiſonnement n'eſt plus un raiſonnement ſérieux; c'eſt une extravagance qui n'a point de nom. Ses avis ne portent plus ſur rien, ils ne remédient à rien; c'eſt une dériſion ſcandaleuſe. Vous oſez, auroient dit les Galates, avec indignation, vous oſez nous appeller *inſenſez, charnels, & enſorcelez*, parceque nous joignons à la Loy de l'Evangile celle de Moïſe, quoique nous ne faſſions des miracles qu'en vertu de la premiére. Mais ces miracles ſont des fruits de votre imagination; ils nous ſont inconnus; on n'en voit ni ombre, ni trace dans notre Egliſe. Laiſſez-nous donc embraſſer la doctrine de nos Apôtres nouveaux, dès que vous n'avez que ces fictions à nous oppoſer. Telle, ſans doute, auroit été la réponſe des Galates.

Liv. II. Chap. XIV.

Et qui croira que ſaint Paul ne l'eût pas prévûë, ou qu'il s'y fût expoſé ; s'il avoit eu l'imprudence de leur faire une allégation fauſſe ?

Deux autres faits ſont rapportez dans le Livre des Actes, & forment, quand on les raſſemble, la plus invincible preuve de la vérité des dons ſurnaturels dans les jours Apoſtoliques. Racontons ces faits, ils ſont liez à des circonſtances remarquables. Voici le premier.

Act. c. 19. v. 1. & ſuiv.

Saint Paul durant ſon ſéjour à Ephéſe, rencontre quelques Diſciples, & leur demande ſi depuis leur converſion ils ont reçu le ſaint Eſprit. Eux, étonnez de la queſtion, lui répondent qu'ils ne ſçavent pas même s'il y a un ſaint Eſprit. C'eſt qu'ils n'avoient reçu que le Baptême prêché par ſaint Jean, pour préparer à la pénitence, & à la foy du Meſſie. L'Apôtre les fait baptiſer au nom du Seigneur Jeſus, & leur impoſe les mains, afin que le ſaint Eſprit deſcende ſur eux ; & auſſi-tôt ils le reçoivent, ils parlent diverſes Langues, & commencent à prophétiſer.

Un ſecond fait n'eſt pas moins important. Lorſque Philippe, l'un des ſept Diacres, eut annoncé l'Evangile dans Samarie, & qu'en préſence du peuple il eut opéré d'inſignes miracles, Simon, cet impoſteur ſi révéré par les Samaritains, lui qu'ils appelloient *la grande vertu de Dieu*, ſurpris des prodiges qu'il voit, demande le Baptême & le reçoit. Peu après arrivent Pierre & Jean pour conférer le ſaint Eſprit, & les dons miraculeux aux

fidéles à qui Philippe n'avoit pû donner que le Baptême. Les Apôtres leur impoſent les mains, & à l'inſtant les voilà revêtus de tous les dons ſurnaturels. Simon déja ſi étonné des miracles que font les Apôtres, l'eſt encore plus de voir qu'ils en communiquent le pouvoir par la ſeule impoſition des mains. Il s'adreſſe à Pierre, & lui propoſe d'acheter de lui le privilége inoüi de faire le plus grand des miracles, celui d'en tranſmettre la puiſſance aux autres. *Que ton argent*, lui répond ſaint Pierre, *périſſe avec toi qui as cru que le don de Dieu pouvoit s'acheter.* Je laiſſe au Lecteur ſincére & non préoccupé, le ſoin de tirer lui-même toutes les conſéquences qui ſuivent naturellement de ces textes, & pour abréger, je me borne à une ou deux réfléxions ſimples.

Liv. II. Chap. XIV.

On ignore juſqu'où peuvent monter les égaremens & les illuſions de l'eſprit humain, je l'avoüe. Jamais les plus ſages ne pourroient croire, ſi l'expérience d'autrui ne les y contraignoit, que la raiſon pût ſe broüiller aſſez dans quelques hommes, pour leur transformer les objets, & ne réaliſer à leurs yeux que leurs propres ſonges. Malheureuſement tous les ſiécles ont fourni de ces éxemples humilians, & il n'y a point de Religion qui n'ait eu ſes fanatiques. Prêtons-nous donc à la plus étrange ſuppoſition qu'il ſoit poſſible de faire, & quoique détruite par tout ce qui précéde, forçons-nous à l'adopter pour un moment. Voulez-vous que les Apôtres n'ayent point at-

Liv. II. Chap. XIV.

tendu la descente du saint Esprit? Voulez-vous qu'ils ne l'ayent point reçu, ni de la maniére qu'ils le racontent, ni d'aucune autre sorte? J'y consens. Voulez-vous qu'ils se soient trompez, jusqu'à croire qu'ils faisoient des miracles qu'ils ne faisoient pas? Je l'accorde, puisque vous le désirez. Voulez-vous encore que les premiéres Eglises ayent déféré sans éxamen à la crédulité de leurs Fondateurs? Je ne conteste rien; je passe tout. Mais du moins observez une circonstance; je ne demande qu'elle pour la décision de nos disputes. Les Apôtres ne croyent pas seulement qu'ils font des prodiges. Ils vont bien au-delà. Ils prétendent que par la seule imposition des mains, ils communiquent la puissance des miracles à quiconque a reçu leur Baptême. Ce Baptême, ils le donnent indistinctement aux Juifs & aux Gentils. Ils le donnent en particulier; ils le donnent en public; à des familles nombreuses; à des troupes entiéres qui de toutes parts accourent pour les entendre; & si tôt qu'ils ont prié pour ces Néophites, leur efficace priére attire sur eux le saint Esprit. Avec lui descendent tous les dons surnaturels, & ils en sont inondez. Ce qui d'abord n'étoit que le privilége de l'Apostolat, devient le privilége commun de la multitude Chrétienne, & l'expérience qu'elle en fait lui en assûre la vérité. Ce n'est donc plus ici des Apôtres qu'il doit être question. Pensez d'eux ce que vous voudrez. Il s'agit de ces Chrétiens nombreux, & répandus par tout où l'Evangile l'étoit. Or je demande s'ils étoient tous également abusez. Je demande si le sentiment, si les simples & ineffaçables lumiéres de la raison s'étoient pleinement éteintes en eux, & subitement. Répondez; mais auparavant de répondre, ne consultez que le fait, & la droiture de votre cœur. Concevez-vous que Simon eût proposé d'acheter *le don de Dieu*, si la puissance de Dieu n'eût pas relui dans ces dons universellement prodiguez aux siens? Si les baptisez à qui l'on promettoit la puissance des miracles, ne s'étoient pas trouvé néanmoins plus puissans en œuvres après avoir reçu l'imposition des mains, croyez-vous que la foy Chrétienne eût eu le plus foible succès? Une Religion naissante au milieu de la Synagogue & du Paganisme, n'auroit-elle pas périe dès le berceau, si on eût pu lui dire: Vous ne tenez rien de vos promesses; elles ne sont que des vanteries folles & mépriſables. Croyez-vous enfin que la Résurrection de Jesus-Christ & son Ascension eussent paru des faits démontrez, si ceux qui attestoient ces prodiges & qui en persuadoient les Peuples, n'en eussent donné pour preuves que la communication d'un pouvoir chimérique qu'ils attachoient à l'imposition des mains après le Baptême? Vous sentez qu'ici tout résiste à la supposition de fausseté dans les dons surnaturels. Convenez donc que les Apôtres n'ont rien avancé que de vrai sur ce point. Faites un pas de plus; observez la liaison de ce miracle avec

Liv. II. Chap. XIV.

Liv. II. Chap. XIV.

les autres; vous trouverez que pour en assûrer la croyance il suffiroit seul, quand même ils n'auroient pas chacun leur certitude particuliére, & & leurs démonstrations séparées.

J'ai cependant une derniére preuve à vous exposer ; car la matiére que je traite est d'une fécondité presque inépuisable. Mais afin de ne pas trop fatiguer l'attention, & pour lui ménager quelque repos, il sera bon d'en faire un article à part.

Que la grace des dons surnaturels a subsistée dans l'Eglise durant plus de trois siécles.

On ne peut douter que les Apôtres n'ayent reçu dans l'effusion du saint Esprit le pouvoir d'opérer des miracles, & l'on ne peut nier qu'ils ne l'ayent transmis aux premiers fidéles, s'il est vrai que durant trois siécles ce même pouvoir a subsisté dans l'Eglise. Or il est inconteſtable qu'elle en a joüi durant tout cet espace, & même au-delà. Donc il n'y a plus à disputer sur la vérité de ce prodige dans les temps Apostoliques. La premiére proposition de mon raisonnement est si évidente qu'elle n'a pas besoin d'être appuyée, car qui prouve le plus, prouve le moins. On me croiroit peut-être plus embarrassé sur la seconde. J'oserai le dire cependant, je ne suis en peine que d'obtenir l'attention du Lecteur pour une suite de faits où j'aurai souvent à lui redire les mêmes choses, & presque dans les mêmes termes. Mais je ne songe

Liv. II. Chap. XIV.

point, il ne doit pas songer ici lui-même aux graces du discours. Nous traitons un sujet bien au-dessus de ces petits soins. Il doit à la vérité qu'il cherche de ne rien omettre pour la découvrir, & je dois à ma Religion d'exposer tout ce qui sert à la confirmer, à l'éclaircir, ou à la défendre, au péril de quelque sécheresse inévitable dans un long détail. Les ornements ne sont pas faits pour de si hautes matiéres.

Il paroît d'abord que les dons surnaturels furent accordez, après la mort des Apôtres, aux premiers pasteurs chargez du soin de gouverner les Eglises, & qu'on ne choisissoit même pour cette auguste fonction que ceux en qui le saint Esprit manifestoit sa puissance, sur tout par la grace du *discernement des esprits*,* comme le remarque saint Clément Romain (a) en parlant des Apôtres. A proportion des progrès du Christianisme, il falloit augmenter le nombre des Ministres Evangéliques; & pour se déterminer au choix, on employoit ce discernement surnaturel. Il rouloit tantôt sur *l'éxamen* * des dons mêmes que les aspirants avoient reçûs, tantôt sur le principe intérieur des vertus que les lecteurs remarquoient en eux. Je trouve en effet dans saint Clément d'Aléxandrie que saint Jean, à son retour de l'Isle de Pathmos, visita les Eglises voisines d'Ephése pour y établir des Evêques, en partie aussi pour

* διακρίσις πνεύματων.

* δοκιμασία.

(a) Κατὰ χώρας δὴ ἐν πόλεσι κηρύσσοντες, καθίσανον τὰς ἀπαρχὰς αὐτῶν, δοκιμάσαντες τῷ πνεύματι, εἰς ἐπισκόπους ἐν διακόνους τῶν μελλόντων πιστεύειν. *Clem. Rom. Epist. ad Corint. num.* 42.

Liv. II. Chap. XIV.

y ordonner des Miniſtres du ſecond ordre, ſelon les ſignes du ſaint Eſprit qu'il verroit en eux. (*b*) Quelquefois, & lorſque ces ſignes extérieurs n'étoient pas accordez, on recouroit à la voye du ſort, dans la perſuaſion que Dieu même, ainſi qu'il l'avoit fait dans l'ancienne alliance, ſouvent même dans la nouvelle, expliqueroit ſes volontez par un moyen qui ne laiſſeroit rien à faire à celle des hommes. Quelquefois c'étoit par des marques ſenſibles que le choix de Dieu ſe faiſoit connoître dans l'élection des Evêques. Ainſi fut élevé Fabien ſur le ſiége de Rome. Pendant qu'on déliberoit pour nommer le ſucceſſeur d'Anthére, un ſigne auſſi extraordinaire que ſenſible parut, & declara les deſſeins du Ciel ſur Fabien qui fut choiſi, quoique d'abord les ſuffrages ne le regardaſſent pas. Quelquefois c'étoit une voix qui ſe faiſoit entendre dans les airs, & qui nommoit celui qu'il falloit élire, ſelon qu'Euſébe le raconte encore. Quelquefois & quand il s'agiſſoit des ordinations, ou de quelque autre démarche importante à l'Egliſe, c'étoit un Prophéte qui prenoit la parole, & ce Prophéte n'étoit pas toûjours un adulte, ni un clerc; c'étoit ſouvent un Laïc, & il y a des exemples que Dieu ouvroit la bouche des enfans mêmes pour déclarer ſes ordres par ces foibles organes. Quelquefois on ſe déterminoit dans les cas douteux par des révélations envoyez dans le ſilence de la nuit, mais véri-

Num. c. 11. 1. Samuel. c. 6. Act. c. 1. v. 24. 25. 26.

Euſeb. Hiſt. Eccl. liv. 6. c. 29.

(*b*) τῶν ὑπὸ τῆ πνεύματος σημαινομένων. *Clem. Alex. de div. ſalvand. num. 42.*

fiées

fiées à des caractères certains; & c'eſt de la ſorte qu'Aléxandre fut élu Evêque de Jéruſalem, comme on le peut voir dans Euſébe. Mon Dieu! que de vains diſcours je prévoi dans les Incrédules au récit de ces faits! Par combien de traits amers, ces hommes, d'ordinaire ſi frivoles & ſi dédaigneux, inſulteront à ma prétenduë ſimplicité! Mais ſans prévenir les ſolides réponſes que je ferai bien-tôt, & ſeulement occupé de ce que demande la vérité de l'Hiſtoire, je continuë. On étoit ſi convaincu dans les premiers ſiécles que Dieu préſidoit à l'élection des Paſteurs, & qu'elle étoit autoriſée par des ſignes ſurnaturels, que ſaint Cyprien ne ceſſe (*a*) d'attribuer au ſaint Eſprit, & non aux hommes, le choix des Miniſtres de l'Egliſe. Il appelle *impiété ſacrilege* l'audace de quiconque diroit que *le témoignage divin* n'eſt pas intervenu dans l'élection des Evêques; Et ce *témoignage* divin, qu'eſt-ce autre choſe que ce que vous venez d'entendre?

Liv. II. Chap. XIV.

Que s'il faut produire des miracles d'une autre

(*a*) Niſi ſi ita eſt aliquis ſacrilegæ temeritatis ac perditæ mentis, ut putet ſine Dei judicio fieri Sacerdotem. *Cypr. Epiſt.* LV.

Credere quod indigni ſunt qui ordinantur, quid aliud eſt quam credere quod non à Deo nec per Deum Sacerdotes ejus in Eccleſia conſtituantur. *Id. Epiſt.* LIX.

Qui poſt divinum judicium, poſt populi ſuffragium, poſt coëpiſcoporum conſenſum ſe ordinari judicem conſtituit, judicem ſe jam non Epiſcopi, ſed Dei facit. *Id. Epiſt.* LV.

An putas majus eſſe de me meum, quàm Dei teſtimonium. *Id. Epiſt.* LXIX.

Qui Chriſto non credit Sacerdotem facienti, poſtea credere incipit Sacerdotem vindicanti. *Id. Epiſt.* LV.

Liv. II. Chap. XIV.

Euseb. Hist. Eccl. Lib. 3. c. 39.

espéce, ou, pour mieux dire, des miracles incontestables, & de tous les ordres, nous y consentons. Ce juste si connu par ce qu'en ont dit les filles Prophétesses de Philippe, boit d'une coupe empoisonnée, & n'en reçoit aucun dommage. Saint Jean, sous le régne de Domitien, est jetté dans les flammes d'une huile boüillante, & il en sort sans en avoir ressenti les ardeurs. Le même ressuscite un mort dans Ephése.

Apollon. apud Euseb. Hist. Eccl. Lib. v. c. 18. Aristo. Pellaus.

Les Chrétiens revenus de Pella, se signalent à Jérusalem par des prodiges sans nombre. (*b*) Les fidéles qui, sous Trajan, entreprirent tant de voyages pour la conversion des peuples, s'en attirérent l'admiration par tout à leur passage, de même que saint Paul dans l'Isle de Malthe. Saint Ignace, Evêque d'Antioche, lit dans les cœurs ce qu'ils renferment de plus sécret. Les bêtes feroces lancées sur les martyrs les respectent au milieu de l'aréne, & deviennent dociles à leur approche. (*c*) Un saint vieillard jaloux de la gloire de mourir pour la foy, supplie ses freres avec larmes de ne pas implorer ce miracle pour lui, parcequ'il retarderoit son bonheur, & sa couronne. Saint Polycarpe est encouragé au martyre par une voix céleste clairement entendue de tous; la flamme entoure le respectable Pontife; au lieu de le consumer, elle forme comme un rempart pour

ἴχνε γε ἀνδρίζου πολύκαρπε.

(b) σημεῖα μεγάλα ἰάσεων καὶ ἄλλων θαυμάτων. *Epiph. de pond. & mens. num.* 15.

(c) Ὀναίμην τῶν θηρίων τῶν ἐμοὶ ἡτοιμασμένων, ἃ καὶ εὔχομαι συντόμα μοι εὑρεθῆναι· ἃ κολακεύσω συντόμως, με καταφαγεῖν οὐκ Ὥσπερ τινῶν Δειλαινόμενα οὐκ οὔψαντο καὶ αὐτὰ δὲ ἄκοντα μοὶ θέλη, ἐγὼ προσείασομαι. *Ignat. Epist ad Rom.*

Liv. II. Chap. XIV.

le défendre; & pour trancher ses jours il faut recourir à de nouveaux supplices. Enfin, car je passerois les bornes si je voulois tout articuler séparément, saint Justin dit en termes formels, que de son temps la puissance des miracles étoit aussi ordinaire dans l'Eglise, qu'au temps même des Apôtres. (*a*)

Ce furent ces miracles si fréquents dans l'Eglise, qui sous les régnes de Trajan, d'Adrien, & d'Antonin le Pieux, engagerent les faux Christs, les faux Apôtres, les faux Prophétes, en général tous les Hérétiques à feindre qu'ils avoient aussi le pouvoir des prodiges, & à contrefaire ceux des Catholiques. Ainsi les (*b*) Simoniens, à l'éxemple de Simon leur chef, se livrérent à toute la noirceur de la magie, des enchantements & des sortiléges. Ainsi les disciples de Ménandre (*c*) qui lui-même l'étoit de Simon. Ainsi Basilides (*d*) & les Basilidiens, dont encore aujourd'hui nous voyons je ne sçai quelles pierres gravées en ca-

(a) Δαιμονιολήπτους γὰρ πολλοὺς κατὰ πάντα τὴν κόσμον, καὶ ἐν τῇ ὑμετέρᾳ πόλει, πολλοὶ τῶν ἡμέτερων ἀνθρώπων τῶν χριστιανῶν ἐπορκίζοντες κατὰ τοῦ ὀνόματος Ἰησοῦ χριστοῦ τοῦ σταυρωθεύτος ἐπὶ ποντίου πιλάτου, ὑπὸ τῶν ἄλλων πάντων ἐπορκιστῶν καὶ ἐπαστῶν καὶ φαρμακευτῶν μὴ ἰαθεύθας ἰάσαντο ἔτι νῦν ἰῶνται, καταγροῦντες καὶ ἐκδιώκοντες τοὺς κατέχοντας τοὺς ἀνθρώπους δαίμονας.

(*b*) Igitur Mystici eorum Sacerdotes libidinosè quidem vivunt, magias autem perficiunt, quemadmodum potest unusquisque ipsorum. Exorcismis & incantationibus utuntur. Amatoria quoque & agogina, & qui dicuntur Paredri & Oniropompi & quæcumque sunt alia parerga apud ipsos exercentur. *Iren. Lib.* 1. *C.* 23. *Ed.* P. BB.

(*c*) Menander ad summum magiæ pervenit. *Ibid.*

(*d*) Magiam (exercent) incantationes, invocationesque, & reliqua universa parerga. *Id. Lib.* 1. *C.* 24.

Liv. II. Chap. XIV.

ractères magiques. Ainſi les Carpocratiens, (*e*) célébres par les philtres qu'ils donnoient, & par les viſions & les ſonges qu'ils ſe vantoient d'envoyer à leur gré. Ainſi les diſciples de Marc qui changeoit, diſoit-il, la couleur des ſymboles de l'autel, qui en diſtribuoit les dons, altérez de la ſorte, à des femmes dont l'imagination ſe déréglоit, & dont enſuite il appelloit les folies, réelles ou feintes, un inſtinct céleſte. Tous ces ſectaires n'auroient pas, ſans doute, imaginé ces impoſtures, ſi rien ne les y eût forcez. Mais ils vouloient imiter, contrefaire plutôt, la *grande Egliſe*. Ils s'offenſoient du nom d'Hérétiques: mais comment en effacer la tache? C'étoit chez les Catholiques un principe conſtant, que nul n'étoit de la ſucceſſion des Apôtres, s'il ne prouvoit ſa miſſion par la grace des prodiges; & ce principe n'étoit point diſputé. Il étoit facile d'en tirer la conſéquence contre les Hérétiques. Vous n'avez parmi vous aucun des dons ſurnaturels; vous n'avez donc aucune part à la ſucceſſion des Apôtres, & vous êtes des étrangers à leur égard. Pour aller au devant de ce reproche, il fallut feindre qu'on avoit le même privilége que les Catholiques. On ne pouvoit les imiter, on entreprit de les contrefaire. Ce qu'on n'avoit pas obtenu du ſaint Eſprit, il

Iren. L. I. c. XII.

(*e*) Artes enim magicas operabantur & ipſi (Carpocratiani) & incantationes, philtra quoque & charitesia, & paredros, & oniropompos, & reliquas malignationes, dicentes ſe poteſtatem habere ad dominandum jam principibus & fabricatoribus mundi hujus. *Id. Lib. I. C. 25.*

fallut tenter de l'obtenir de l'eſprit d'erreur. Et voilà l'origine de ces opérations magiques tant pratiquées par les ſectaires des premiers ſiécles. En vain cependant ils avoient recours à cet art menteur. Les Fidéles ne s'y laiſſoient pas ſurprendre. Ils avoient des régles certaines pour diſcerner l'œuvre de Dieu d'avec celle du Demon ou des hommes, & de même que dans l'origine on avoit confondu Simon, Elymas, & les faux Exorciſtes d'entre les Juifs qui s'élevoient contre ſaint Paul, on confondit cette odieuſe troupe de fanatiques ou de trompeurs, un Montan, par éxemple, & ſes prophéteſſes viſionnaires.

Liv. II. Chap. XIV.

Ecoutons ce qu'en dit ſaint Irénée. Il écrivoit ſous le régne de Marc-Auréle & il va nous raconter les prodiges dont il étoit le témoin. » Nous » reconnoiſſons, dit-il, (*a*) les diſciples de Simon

(*a*) Super hæc arguentur qui ſunt à Simone & à Carpocrate, & ſi qui alii virtutes operari dicuntur, non in virtute Dei, neque in veritate, neque in beneficiis hominibus facientes ea quæ faciunt, ſed in perniciem & errorem per magicas eluſiones, & univerſa fraude plus lædentes, quàm utilitatem præſtantes his qui credunt eis in quod ſeducant. Nec enim cœcis poſſunt donare viſum, neque ſurdis auditum, neque omnes dæmones effugere præter eos qui ab ipſis immittuntur, ſi tamen & hoc faciunt, neque debiles aut claudos, aut paralyticos curare, vel alia quadam parte corporis vexatos, vel earum quæ à foris ſunt infirmitatum bonas valetudines reſtaurare. Tantum autem abſunt ab eo ut mortuum excitent, quemadmodum Dominus excitavit, & Apoſtoli per orationem, & in fraternitate SÆPISSIME, propter aliquid neceſſarium, ea quæ eſt in quoquo loco Eccleſia univerſa poſtulante per jejunium & orationem multam, reverſus eſt ſpiritus mortui, & donatus eſt homo orationibus Sanctorum: ut ne quidem credant hoc in totum poſſe fieri, eſſe autem reſurrectionem à mortuis agnitionem ejus quæ ab eis dicitur veritatis. *Iren. Lib. II. C. 31.*

» & ceux de Carpocrate, & nous les condam-
» nons par la nature même de leurs œuvres. Elles
» ſont toutes malfaiſantes, & déja c'eſt aſſez pour
» conclure qu'elles ne partent pas de main divine.
» Qu'ils nous diſent ces novateurs ſi habiles en
» preſtiges, s'ils peuvent rendre la vuë aux aveu-
« gles, & l'oüie aux ſourds. Qu'ils nous diſent
» s'ils peuvent chaſſer les démons, ſi ce n'eſt
» ceux qu'ils envoyent : encore n'ont-ils pas ce
» dernier pouvoir. Qu'ils nous diſent s'ils peuvent
» redreſſer les boiteux & guérir les paralytiques.
» Leur foible puiſſance eſt ſi éloignée de reſſuſciter
» un mort, comme il nous arrive très ſouvent
» de le faire, quand Dieu l'accorde aux priéres
» & aux beſoins de ſon Egliſe, qu'ils ne croyent pas
» même ce miracle poſſible. Je ne fais point de
réfléxions ſur ces paroles. Que pourois-je dire
qui ne fut au deſſous d'elles ? Seulement je ſup-
plie le lecteur d'en peſer la force ; car c'eſt un
témoin qui parle ; il ne raconte que ce qu'il voit,
& les impoſteurs qu'il attaque l'écoutent, tout
prêts à le reprendre s'il oſe éxagérer tant ſoit peu
la vérité. Mais ce qu'il ajoûte n'eſt pas moins déci-
ſif. » Oui, (*a*) pourſuit-il, c'eſt de Jeſus-Chriſt, ſeul

(*a*) Si autem Dominum per phantaſmata hujuſmodi feciſſe dicunt, ad prophetica reducentes eos, ex ipſis demonſtrabimus ſic omnia de eo prædicta eſſe & facta firmiſſime, & ipſum ſolum eſſe filium Dei. Quapropter & illius nomine qui verè illius ſunt Diſcipuli ab ipſo accipientes gratiam, perficiunt ad beneficia reliquorum hominum, quemadmodum accepit unuſquiſque donum ab eo. Alii enim dæmonas excludunt firmiſſime & vere, ut etiam ſæpiſſime credant ipſi qui emundati ſunt à nequiſſimis ſpiritibus, & ſint

» fils de Dieu, que ceux qui le ſervent tiennent
» la grace, chacun ſelon le don qu'il a reçu, d'o-
» pérer des merveilles pour l'utilité des hommes.
» Les uns, en effet, chaſſent les démons avec une
» autorité ſi efficace, ſi ſouveraine, que ceux qui
» en étoient tourmentez, ſurpris & reconnoiſſans
» de leur délivrance, ſe convertiſſent à l'Egliſe.
» Les autres ont la connoiſſance de l'avenir, &
» avec l'inſpiration des anciens prophétes, ils en
» ont le langage. Ceux-là guériſſent les malades
» par la ſeule impoſition des mains. Ceux-ci ont
» rappellé des morts à la vie, & ces morts reſ-
» ſuſcitez NOUS LES AVONS VUS PARMI NOUS
» DURANT PLUSIEURS ANNE'ES. Que dirai-
» je ? Les graces que Jeſus crucifié répand chaque
» jour ſur ſon Egliſe, & à l'avantage des peuples,
» ſont innombrables. Ce qu'elle reçoit gratuite-
» ment de ſa main liberale, elle le diſtribue de
» même, auſſi éloignée de l'artifice que de l'in-
» térêt. Saint Paul appelloit parfaits, *dit-il ail-*
» *leurs*, (*b*) ceux qui avoient reçu le ſaint Eſprit,

in Eccleſiâ. Alii autem & præſcientiam habent futurorum, & viſiones, & dictiones propheticas. Alii autem laborantes aliquâ infirmitate per manus impoſitionem curant, & ſanos reſtituunt. Jam etiam, quemadmodum diximus, & MORTUI RESURREXERUNT, ET PERSEVERAVERUNT NOBISCUM ANNIS MULTIS. Et quid autem ? Non eſt numerum dicere gratiarum quas per univerſum Mundum Eccleſia a Deo accipiens in nomine Chriſti Jeſu Crucifixi ſub Pontio Pilato, per ſingulos dies in opitulationem gentium perficit, neque ſeducens aliquem, neque pecuniam ei auferens. Quemadmodum enim gratis accepit a Deo, gratis & miniſtrat. *Iren. Lib.* II. *C.* 33.

(*b*) Perfectos dicens eos qui perceperant ſpiritum Dei & omnibus

Liv. II. Chap. XIV.

» & qui parloient diverſes langues. Or cela même, » nous l'avons vû faire dans l'Egliſe par nos freres. » Ils ont eu les dons prophétiques; l'Eſprit de » Dieu leur a donné la connoiſſance de toutes les » langues, ils ont vû à travers les voiles du cœur » les plus épais, & le ſécret des myſtères les plus » profonds leur a été découvert.

Qu'y avoit-il donc au temps des Apôtres qui ne ſe ſoit pas renouvellé dans les jours de ſaint Irénée? Diſons mieux, qui ne ſe ſoit pas continué juſqu'au ſiécle de ce Pere? Les Egliſes Apoſtoliques avoient le don de guérir les infirmes; les Egliſes du temps de ſaint Irénée joüiſſoient du même pouvoir; elles l'avoient ſur les paralytiques & ſur les boiteux, ſur les ſourds, ſur tous les autres infirmes; & elles l'éxerçoient préciſément comme les Apôtres, par la ſeule impoſition des mains, précédée de la priére, du jeûne, & de l'invocation du nom ſacré de Jeſus-Chriſt. Les premiéres Egliſes avoient retiré les morts du fond des tombeaux, mais rarement; & voilà que celles d'un autre ſiécle ont le même empire avec plus d'éclat encore. Ce n'eſt pas rarement, quelquefois, & de loin en loin, qu'elles donnent au monde le ſpectacle de ce prodige, c'eſt TRE'S-SOUVENT & toutes les fois qu'il eſt utile au progrès de la

linguis loquuntur per ſpiritum Dei, quemadmodum ipſe [*S. Paulus*] loquebatur. Quemadmodum multos vidimus fratres in Eccleſia, prophética habentes chariſmata, & per ſpiritum UNIVERSIS linguis loquentes, & abſconſa hominum in manifeſtum producentes ad utilitatem, myſteria Dei producentes. *Id. Lib.* v. ℣. 6.

Foy.

Liv. II. Chap. XIV.

Foy. Ces morts ne reſſuſcitoient pas ſeulement; ils ſe ſurvivoient encore de longues années après. Les premiéres Egliſes chaſſoient les démons; celles-ci ont la même autorité ſur l'eſprit de ténébres. Les premiéres Egliſes avoient des prophétes à qui l'avenir étoit ouvert; celles-ci ont eu des prophétes à qui le Ciel a confié ſes décrets. Les premiéres Egliſes avoient le don des langues; nul fidéle cependant ne les parloit toutes; ici je voi une effuſion ſans réſerve, & l'intelligence UNIVERSELLE des langues. Les premiéres Egliſes connoiſſoient les plus ſécrettes penſées, & elles ſondoient les profondeurs de Dieu; ici je voi les mêmes avantages: & remarquez-le, car le fait eſt important, ce n'eſt pas d'une Egliſe ſeule, ou de quelques-unes que parle ſaint Irénée; il n'en excepte aucune. (*a*) » Partout où eſt une Egliſe, » là, dit-il, eſt l'Eſprit de Dieu, & partout où eſt » l'Eſprit de Dieu, là eſt une Egliſe, & tous les » dons ſurnaturels y ſont avec elle. On peut diſputer, on peut diſcourir, on peut incidenter ſans fin. Mais qu'y a-t'il de plus démonſtratif que ces textes pour quiconque marche dans la droiture, & ne cherche que la lumiére?

Je paſſe l'hiſtoire de la légion fulminante dont j'ai parlé ailleurs; chacun en ſçait les circonſtances merveilleuſes, & je me hâte de venir à ce que nous apprend Tertullien qui vivoit ſous les régnes

Voyez ci-deſſus L. I. pag. 166. & ſuiv.

(*a*) Ubi enim Eccleſia, ibi & Spiritus Dei: & ubi Spiritus Dei, illic Eccleſia, & omnis gratia. *Iren. Lib.* III. *C.* 24.

Liv. II. Chap. XIV.

de Sévére & de Caracalla. Il nous raconte que de ſon temps, à la priére des Chrétiens, (*a*) le Ciel répandoit ſes pluyes, quand le beſoin de la terre le demandoit. Il ajoûte qu'ils guériſſoient des (*b*) maladies incurables à tout l'art humain, & il en cite des éxemples connus; puis celui de Sévére lui-même. Quel témoin! » Ce Prince, dit-» il, fit demeurer dans ſon palais, & près de ſa per-» ſonne, Proculus un des fidéles, en reconnoiſ-» ſance de ce qu'il avoit guéri Evhodus inſtituteur » de Caracalla. Ailleurs, & dans ſa fameuſe Apo-logie, Ouvrage à jamais recommandable, il oſe porter aux puiſſances les paroles que vous allez entendre. » Faites paroître (*c*) en un lieu public » quelqu'un de ceux que tourmente le Démon,

(*a*) Quando non geniculationibus & jejunationibus noſtris etiam ſiccitates ſunt depulſæ. *Tertull. ad Scap. C.* 4. *Idem. Apol. Capp.* 23. 26. 37. 43. 46. *Id. de Spect. C.* 26. *Id. de Cor. Mil. C.* 11. *Id. de Anim. C.* 57.

(*b*) Hæc omnia tibi, & de officio ſuggeri poſſunt, & ab iiſdem advocatis qui & ipſi habent beneficia Chriſtianorum. Nam & cujuſdam Notarius cum à dæmone præcipitaretur, liberatus eſt; & quorumdam propinquus & puerulus. Et quanti honeſti viri, de vulgaribus enim non dicimus, aut à dæmonio, aut valetudinibus remediati ſunt? Ipſe etiam Severus, pater Antonini, Chriſtianorum memor fuit. Nam & Proculum Chriſtianum qui Torpacion cognominabatur, Evhodi Procuratorem, qui eum per oleum aliquando curaverat, requiſivit, & in palatio ſuo habuit uſque ad mortem ejus, quem & Antoninus rectè noverat, lacte Chriſtiano imbutus. *Tert. ad Scap. C.* 4.

(*c*) Edatur aliquis ſub Tribunalibus veſtris quem dæmone agi conſtet, juſſus à quolibet Chriſtiano loqui Spiritus ille, tam ſe dæmonem confitebitur de vero, quàm alibi Deum de falſo. Æque producatur aliquis ex iis qui de Deo pati exiſtimantur, qui aris inhalantes numen de nidore concipiunt, qui ructando curantur, qui

« & je ne crains point de dire qu'à l'ordre ſeul » d'un Chrétien, cet eſprit impur avoüera ce qu'il » eſt, forcé de reconnoître qu'ailleurs il uſurpe » les honneurs de la divinité. Il en eſt de même » de vos prêtres, & de vos enthouſiaſtes, il en eſt » ainſi de vos Idoles mêmes. Si elles ne confeſſent » pas ce qu'elles ſont, ſi elles en impoſent au Chré-» tien qui s'offre à les interroger, ne tardez pas » de verſer le ſang du téméraire qui oſe vous » donner un défi ſi préſomptueux. Qu'y a-t'il de » plus déciſif, mais qu'y a-t'il de plus facile que » cette épreuve: Ici la ſimple vérité ſe met à dé-» couvert; elle ne veut pour elle que ſa propre » force. Vous n'aurez à ſoupçonner ni les odieu-» ſes pratiques de la magie, ni les artifices du » preſtige, & ſi vos yeux, ſi vos oreilles vous » le permettent encore, ne comptez jamais ſur » nos diſcours.

Liv. II. Chap. XIV.

J'en appelle à la candeur de quiconque lira ce paſſage. Par où ſeroit-il poſſible d'en infirmer la force, ou d'en éluder l'évidence? L'impoſture, s'il y en avoit eu, auroit-elle pû échaper aux Gentils? Ou bien, par égard, en auroient ils été

anhelando præfantur. Iſta ipſa Virgo cœleſtis, pluviarum pollicitatrix. Iſte ipſe Æſculapius medicinarum demonſtrator, alias morituris ſcordii & denatii & Aſclepiodoti ſumminiſtrator, niſi ſe dæmones confeſſi fuerint Chriſtiano mentiri non audentes, ibidem illius procaciſſimi Chriſtiani ſanguinem fundite. Quid iſto opere manifeſtius, quid hac probatione fidelius? Simplicitas veritatis in medio eſt. Virtus illi ſua aſſiſtit. Nihil ſuſpicari licebit magiâ aut aliquâ hujuſmodi fallaciâ fieri. Dictis non ſtetis, ſi oculi veſtri & aures permiſerint vobis. *Tertull. Apolog. C.* 23.

Liv. II. Chap. XIV.

les complices? Si les démons ne fuſſent point intervenus dans le culte du paganiſme, les prêtres, les enthouſiaſtes, tous ceux qui ſe diſoient animez d'une fureur divine, auroient-ils fait le triſte & humiliant aveu du contraire? Les ſpectateurs craignoient-ils d'être ſéduits, & pouvoient-ils l'être ſur un point où il ne s'agiſſoit pour eux que d'obſerver, de voir, & d'entendre? Tertullien lui-même enfin, auroit-il voulu par ſes défis imprudens expoſer la cauſe Chrétienne à devenir la fable de l'Univers, & un éternel objet de dériſion. S'il conſentoit à verſer ſon ſang pour la défenſe de ſes chiméres, les autres fideles auroient-ils conſenti de même à répandre le leur pour ſoûtenir les orgueilleuſes propoſitions de leur Apologiſte?

On dira qu'il ne gardoit de meſure en rien, & que dans ſa boüillante imagination, il ſe livroit à des excès de paroles qu'il ne ſeroit pas équitable de prendre toûjours à la lettre. Mais celui qui l'accuſe de ces excès, y penſe-t'il bien? Songe-t'il que ces prétendus excès, je viens de les montrer dans Euſébe, dans ſaint Cyprien, dans ſaint Irénée, & dans les autres qui ſans doute n'avoient pas ſon imagination? Songe-t'il que ces excès étoient avoüez par toute l'Egliſe qui s'expliquoit par la bouche du plus avoüé de ſes défenſeurs? Songe-t'il que ces excès étoient préſentez à ce qu'il y avoit de plus reſpectable, & de plus reſpecté ſur la terre, aux Empereurs eux-mêmes, & dans un temps où le paganiſme irrité de nos

conquêtes, ne reſpiroit que notre perte? A quoi ſervent donc ces réproches déplacez contre Tertullien? S'il faut dire ce que j'en penſe, je croirois bien plutôt qu'on ne querelle ſon imagination, qu'à cauſe qu'il place dans un trop grand jour des faits qu'on voudroit ne pas voir. Ou bien on appelle imagination, tout ce qu'il eſt plus aiſé de nier que de détruire. Mot vague, d'ordinaire employé quand on n'a plus de reſſource, & qu'on ne ſçait où prendre des répliques.

Liv. II. Chap. XIV.

Si pourtant un ſi grave témoin ne ſuffit pas, j'en produis un autre du même ſiécle, c'eſt Théophyle, autre défenſeur de notre Foy. Il prouve la Religion par la ſainteté des éxorciſmes, & la ſainteté des éxorciſmes par leur pouvoir ſur le démon (*a*) qu'ils obligent à reconnoître ſon impuiſſance, ſa malice & ſa défaite. Minutius Felix parle de la même autorité des Fidéles, comme d'un fait autentique, & qu'il n'étoit pas même beſoin de prouver. » Nous chaſſons, (*b*) dit-il, les eſprits » trompeurs, & ils avoüent que c'eſt par l'effi-

(a) Ἐκ τούτου δὲ σαφῶς δείκνυται οἱ γε οἱ δαιμονῶντες ἐνίοτε μέχρι τοῦ δεῦρο ἐφυρκίζοντας κατὰ τοῦ ὀνόματος τοῦ ὄντος τοῦ θεοῦ, γε ὁμολογεῖ αὐτὰ τὰ πλάττα πνεύματα, ὥσαν δαίμονες, οἱ γε τότε ὑπὸ ἐκείνου ἐνεργήσαντες. *Theophyl. Lib.* II. *ad Antolyc. pag.* 77.

(*b*) Hæc omnia ſciunt plerique, pars veſtrum, ipſos dæmones de ſemetipſis confiteri, quoties à nobis tormentis verborum, & orationum incendiis de corporibus exiguntur. Ipſe Saturnus & Serapis, & Jupiter, & quidquid dæmonum colitis, victi dolore quod ſunt eloquuntur: Nec utique in turpitudinem ſui, nonnullis præſertim veſtrorum aſſiſtentibus mentiuntur. Ipſis teſtibus eſſe deos dæmonas de ſeſe verum confitentibus credite. Adjurati enim per Deum verum & ſolum, inviti, miſeri, corporibus inhoreſcunt, & vel exiliunt ſtatim, vel evaneſcunt gradatim, prout fides patientis adjuvat, aut gratia curantis aſpirat. *Minut. Felix. Dialog.*

Liv. II. Chap. XIV.

» cace de nos priéres qu'ils ſont chaſſez des corps.
» Saturne, Sérapis, Jupiter s'accuſent en fuïant,
» & c'eſt, ô Gentils, en votre préſence qu'ils nous
» rendent témoignage. Si vous ne croyez pas ce
» que nous vous diſons, pouvez-vous ne pas croire
» ce qu'ils diſent eux-mêmes?

Afin de ne rapporter que des autoritez généra-
les, j'ômets, quoiqu'à regret, le détail de mille
événemens particuliers qu'il me ſeroit aiſé de re-
cueillir, & dont quelques-uns ſe liſent dans Fir-
milien. Au milieu d'une ſi grande abondance on
ne ſçauroit toucher à tout, & il faut ſe contenter
du choix. Ecoutons Origéne. Dans la ſolide ré-
futation qu'il fait des Livres de Celſe, circonſtance
où il étoit capital de ne rien avancer dont on
pût être démenti, il ſoûtient que tous les jours
» les démons ſont chaſſez par le ſeul nom de
» Jeſus, (a) au ſeul récit de quelques-unes de ſes
» merveilles; que ſouvent ce nom ſacré conſerve
» ſon efficacité dans la bouche des ſimples, quel-
» quefois même dans celle des Impies. Ce n'eſt

Firmilian. apud Cyprian. Epiſt. 75.

(a) Μετὰ ταῦτα ἂν οἶδα πόθεν κινήσας ὁ Κέλσος φησὶ, δαιμόνων τινῶν ὀνόμασι καὶ κατακλήσεσι δοκεῖν ἰσχύειν χριστιανούς· ὡς οἶμαι, αἰνισσόμενος τὰ περὶ τῶν κατεπᾴδόντων τοὺς δαίμονας καὶ ἐξελαυνόντων. ἔοικε γε σαφῶς συκοφαντεῖν τοῦ λόγου. Οὐ γὰρ κατακλήσεσιν ἰσχύειν δοκοῦσιν, ἀλλὰ τῷ ὀνόματι Ἰησοῦ μετὰ τῆς ἀπαγγελίας τῶν περὶ αὐτῶν ἱστοριῶν. Ταῦτα γὰρ λεγόμενα, πολλάκις τοὺς δαίμονας πεποίηκεν ἀνθρώπων χωρισθῆναι, καὶ μάλιστ', ὅταν οἱ λέγοντες ἀπὸ διαθέσεως ὑγιοῦς καὶ πεπιστευκότας γνησίως, αὐτὰ λέγωσι· τοσοῦτον μὴν γε δύναται τὸ ὄνομα τοῦ Ἰησοῦ κατὰ τῶν δαιμόνων, ὡς ἔφη ὅτε καὶ ὑπὸ φαύλων ἀνομαζόμενον ἀνύειν. *Orig. contra Celſum. lib.* 1. *pag.* 7.

Ἰησοῦς δὲ τὸ ὄνομα μυρίους ἤδη ἀναργῶς ἑωράτας δαίμονας ἐξελάσαν ψυχῶν καὶ σωμάτων, ἐνεργήσαν εἰς ἐκείνους ἀφ' ὧν ἀπηλάθησαν. *Ibid. pag.* 20.

τὸ τῶν δαιμόνων γένος οὐκ ὀλίγοι χριστιανῶν ἀπελαύνουσι πολλῶν πασχόντων, σὺν θεοῦ περιέργῳ καὶ μαγικῷ καὶ φαρμακευτικοῦ πράγματι, ἀλλὰ μόνῃ εὐχῇ καὶ πίστεσιν ἁπλουστέραις, καὶ ὅσα ἂν δύναιτο προσάγειν ἁπλούστερος ἄνθρωπος, ὡς ἐπίπαν γὰρ ἰδιῶται τὸ τοιοῦτον πράττουσι, παρισάσης τῆς ἐν τοῦ λόγῳ χρισοῦ χάριτος τὸ τῶν δαιμόνων ἐντελὲς καὶ ἀθρόον. *Ibid. Lib.* 7. *p.* 334. *Vid. Eundem p.* 376.

point de ce miracle unique qu'il ſe dit le témoin. Liv. II. Chap. XIV.
» Il a vû ceux que le ſaint Eſprit a faits par les
» fidéles qui ont eu le don de guérir les mala-
» des, ou celui de prédire ce qui devoit arriver.
» Que Celſe, ou qu'un autre en faſſe le ſujet de
» ſes froides plaiſanteries, je le dirai pourtant,
» continue-t'il; des hommes auparavant ennemis
» de la Religion Chrétienne, l'ont embraſſée com-
» me malgré eux, entrainez par la force d'un Eſ-
» prit ſupérieur dont ils ne pouvoient ni éviter, ni
» vaincre les ſécrettes impulſions. C'étoit (a) quel-
» quefois après des images qui leur étoient of-
» fertes ou durant la veille, ou durant la nuit,
» & ces inſpirations ſubites étoient ſi puiſſantes,
» que l'appareil du martyre n'ébranloit pas ceux
» qui les avoient. J'ai vû tous ces prodiges & de
» ſemblables qu'on ne croiroit pas, ſi j'en étois
» le ſeul témoin. Mais Dieu qui lit au fond des
» cœurs, ſçait que ſi je cherche à rendre la do-
» ctrine de Jeſus-Chriſt récommandable, c'eſt
» par des événements certains, non par des fi-
» ctions, ni par des hiſtoires puériles. Que l'on
compare ces faits avec la célébre viſion qu'eut

(a) Χί ἔτι ἰσχυρὸν τὸ ἁγίου πνεύματος, ὀφθέντος ἐν εἴδει περισσοῖς παρὰ χριστιανοῖς σώζεται. ἐξεπάδουσι δαίμονας, καὶ πολλὰς ἰάσεις ἐπιτελοῦσι, καὶ ὁρῶσί τινα κατὰ τὸ βέλτιμα τοῦ λόγου περὶ μελλόντων. κἂν γλευάσῃ Κέλσος τὸ λεχθησόμενον ἢ ἐν ὑπνώσει ἢ ἐν ἐγρηγόρσει ὀφθῆναι· ὅμως λελέξεται, ὅτι πολλοὶ ὥσπερεὶ ἄκοντες, προσελκύσασι χριστιανισμῷ, πνεύματος τινος τρέψαντος αὐτῶν τὸ ἡγεμονικὸν αἰφνίδιον ἀπὸ τοῦ μισεῖν τὸν λόγον ἐπὶ τὸ ὑπεραποδέχεσθαι αὐτόν, καὶ φαντασιώσαντος αὐτοὺς, ὕπαρ ἢ ὄναρ· πολλὰ γὰρ καὶ τοιαῦτα ἱστορήσαμεν. ἃ τινα ἐάν γραφωμεν, αὐτοὶ αὐτοῖς παρατυχόντες καὶ ἰδόντες, γέλωτα πλατὺν ὀφλήσομεν τοῖς ἀκούσασι, διομένοις ἡμᾶς ὁμοίως οἷς ὑπολαμβάνουσι ταῦτ' ἀναπεπλακέναι, καὶ αὐτοὺς πλάσσειν· ἀλλὰ γὰρ Θεὸς μάρτυς τῆς ἡμετέρας συνειδότος, βουλομένου δι' ἀληθείας ἀλλ' οὐ διὰ ψευδῶν ἀπαγγελίων, ἀλλὰ διὰ πίστεως ἐναργείας ποικίλης συνισάσης τὴν Ἰησοῦ θείαν διδασκαλίαν. *Origen. cont. Celſ. Lib.* 1. *pag.* 34. & 35.

Liv. II. Chap. XIV. *Aff.* 10, 11.

saint Pierre à la conversion de Corneille, & que l'on juge si les uns ne sont pas le visible renouvellement de l'autre. Aussi le même Auteur ne craint-il pas de dire » que l'Eglise établie par les » Apôtres (*a*) sur le fondement des miracles, s'est » élevée par des prodiges plus grands encore que » n'étoient les leurs. Je lis en un autre endroit » cette observation précieuse : (*b*) on ne trouve » plus rien chez les Juifs de ce qu'ils avoient de » vénérable & de sacré. Parmi eux nul vestige » de la présence divine, nulle ombre de la pro- » phétie, nulle trace de miracles. Ces richesses » ont passé chez les Chrétiens; des restes consi- » dérables de l'ancien dépôt y subsistent depuis » long-temps, & nous sommes du nombre des » Fidéles en possession de dire : Nous avons vû » ces nombreuses merveilles.

Toutes ces autoritez sont d'un grand poids, me dira quelqu'un; cependant elles ne prouvent pas, ainsi que vous l'avez dit d'abord, que c'étoit par le Baptême que l'Eglise communiquoit aux siens ces dons miraculeux. Hé bien donc; il faut citer les textes de deux grands Auteurs qui le

(*a*) Ἡμεῖς γὰρ, ἐπὰν τὰ περὶ τοῦ Ἰησοῦ διηγώμεθα, ἃ τὴν τυχοῦσαν φέρομεν ἀπολογίαν περὶ τοῦ ταῦτα γεγονέναι, τὸ τὸν Θεὸν βεβουλῆσθαι συστῆσαι τὸν διὰ Ἰησοῦ, ὡς σωτήριον τοῖς ἀνθρώποις λόγον. Βεβαιώμενον μὲν τοῖς Ἀποστόλοις ὥσπερεὶ θεμελίοις τῆς καταβαλλομένης οἰκοδομῆς τῷ χριστιανισμῷ, ἐπιδιδόντα καὶ κατὰ τὰς ἑξῆς χρόνους. ἐν οἷς οὐκ ὀλίγαι θεραπείαι τῷ Ἰησοῦ ὀνόματι καὶ ἄλλαι τινες ἐπιφέρεται οὐκ εὐκαταφρόνητοι ἐπιτελοῦνται. *Idem. Lib.* 3. *pag.* 127.

(*b*) Ἔστιν δὲ ἰδεῖν μετὰ τὴν Ἰησοῦ ἐπιδημίαν, Ἰουδαίους καταλελειμμένους παντῃ, καὶ μηδὲν ἔχοντας τῶν πάλαι νομιζομένων αὐτοῖς εἶναι σεμνῶν. ἀλλὰ καὶ μηδὲν σημεῖον εἶναί τινα θειότητα παρ' αὐτοῖς. οὐκ ἔτι γὰρ προφῆται, οὐδὲ τεράτια ὧν πάλαι ἴσχυε ἐπὶ ποσὸν παρὰ χριστιανοῖς ἐυρίσκεται, καὶ τινα μείζονα · καὶ πιστοὶ ἐσμεν λέγοντες εωράκαμεν καὶ ἡμεῖς. *Idem Lib.* 2. *p.* 62.

prouveront

prouveront pour nous. Le premier qui se pré- Liv. II. Chap. XIV.
sente, c'est Origene encore. » Dans ce nombre
» incroyable de Grecs & de Barbares qui croyent
» en Jesus-Christ, quel est, dit-il, (*a*) le signe sen-
» sible qu'ils reçoivent avec la Foy?

» Ils guérissent les infirmes, les insensez, les
» frénétiques, tous ceux que l'art des hommes,
» ni celui des démons n'avoient pû soulager.
Les voilà donc ces miracles à la suite de la Foy en Jesus-Christ. Et cette Foy, par quel canal passoit-elle dans les cœurs, si ce n'est par la grace du Baptême? Que si pourtant on me demande un texte plus formel encore, je l'emprunte de saint Cyprien, auteur contemporain d'Origene, & qui lui survécut. Il détaille les priviléges que recevoient les nouveaux baptisez, & il dit : » le pou-
» voir (*b*) leur est donné de remédier aux attein-
» tes des plus cruels poisons, de rendre la paix aux
» plus furieux, le repos aux plus tourmentez, la
» douceur aux plus violens; de chasser les démons,
» de les obliger à la confession de leur misére, de

(*a*) Ἡμεῖς γὰρ, εἰ τοῦτο σεμνὸν εἶναι νομίζει [Κέλσος] ἐναργῶς δείκνυμεν ἀμυθήτων καὶ πολλῶν Ἑλλήνων καὶ βαρβάρων ὁμολογούντων τῷ Ἰησοῦ. τίνες γὲ σημεῖα τοῦ, εἰληφέναι τὴν διὰ τοῦτο πίστιν ταύτῃ παραδοξότερον, ἐπιδείκνυον ἐν οἷς θεραπεύουσιν, οὐδὲν ἄλλο καλοῦντες ἐπὶ τοὺς δεομένους θεραπείας, ἢ τὸν ἐπὶ πᾶσι Θεὸν, καὶ τὸ τοῦ Ἰησοῦ ὄνομα μετὰ τῆς περὶ αὐτοῦ ἱστορίας · τύποις γὰρ καὶ ἡμεῖς ἑωρακάμεν πολλοὺς ἀπαλλαγέντας χαλεπῶν σωμάτων, καὶ ἐκστάσεων καὶ μανιῶν, καὶ ἄλλων μυρίων ἅπερ ὅτ' ἄνθρωποι ὅτε δαίμονες ἐλέρπευσαν. *Idem. Lib.* 3. *p.* 124.

(*b*) Inde jam facultas datur castitate sobriâ, mente integrâ, voce purâ, virtute fincerâ in medelam dolentium vulnerum posse venenorum virus extinguere, animorum desipientium labes redditâ sanitate purgare, infestis jubere pacem, violentis quietem, ferocientibus lenitatem, immundos & erraticos spiritus qui se expugnandis hominibus immerserint, ad confessionem minis expugnantibus agere, conflictantes, ejulantes, gementes incremento pœnæ pro-

Liv. II. Chap. XIV.

» les frapper même, & de les châtier par le feu. » Ailleurs il dit : que les dons (*c*) ſurnaturels ſe » communiquent ſans meſure dans le Baptême, » & qu'ils ſont égaux dans tous les enfans de la » Foy. Ailleurs il dit à Démétrien engagé dans le » culte des Idoles : O (*d*) ſi vous vouliez être le té- » moin de notre autorité ſur elles quand nous les » conjurons ! Vous leur entendriez jetter des cris, » & pouſſer des hurlemens, répandre leurs plain- » tes amères, pleurer les maux que leur fait ſouffrir » la puiſſance Divine, & ſécher de frayeur dans » l'attente du Jugement à venir. » Venez donc vous-mêmes, pourſuit-il, en parlant toûjours à Démé- trien, » venez, (*e*) & connoiſſez par votre expé- » rience la vérité de nos diſcours, venez enten- » dre le témoignage que vous rendront ces mê- » mes Dieux que vous adorez. Si vous voulez une

pagantis extendere, flagris cædere, igne torrere. . . . . Quantus hic animi potentatus ; quanta vis eſt ! Non tantum eſſe ſubſtractum periculoſis contractibus mundi, ut quis EXPIATUS & PURUS nullâ excurſantis inimici labe capiatur ; ſed adhuc majorem & fortiorem viribus fieri, ut in omnem adverſarii graſſantis exercitum imperioſo jure dominetur. *Cyprian. Epiſt.* 2. *ad Donat.*

(*c*) Spiritus (baptiſmalis) de menſurâ non datur, & gratia ſpiritualis (ſcilicet Chariſmata) æqualiter in Baptiſmo à credentibus ſumitur.

(*d*) O ſi audire illos (dæmones) velles, & videre quando à nobis adjurantur & torquentur ſpiritualibus flagris, & verborum tormentis de obſeſſis corporibus ejiciuntur, quando ejulantes & gementes voce humanâ & poteſtate divinâ flagella & verbera ſentientes, venturum judicium confitentur. *Cyprian. Epiſt. ad Demetrian.*

(*e*) Veni & cognoſce vera eſſe quæ dicimus, & quia ſic colere deos te dicis, vel ipſis quos colis crede ; aut ſi volueris & tibi credere, de te ipſo loquetur audiente te, qui nunc mentem tuam ignorantiæ nocte cœcavit. Videbis nos rogari ab iis quos tu rogas, timeri ab iis quos tu adoras. Videbis ſub manu noſtrâ ſtare vinctos & tremere captivos quos tu ſuſpicis & veneraris ut dominos. Certè vel ſic confundi in erroribus tuis poteris, quando conſpexeris & audieris deos tuos, quid ſint interrogatione noſtrâ ſtatim prodere, & præſentibus licet vobis, præſtigias ſuas, & fallacias ſuas non poſſe celare. *Cypr. ibid. vid. eundem. de Idol. vanit.*

» conviction plus intime & perſonnelle, ce même » eſprit trompeur qui vous aveugle aujourd'hui, » ſera contraint de vous avoüer lui-même ſes en- » chantemens & ſes artifices. Vous verrez que » ceux que vous implorez, vous prieront à leur » tour, & que ceux que vous adorez vous crain- » dront. Vous verrez vos divinitez prétenduës » enchaînées dans vos mains, tremblantes déſeſ- » pérées. Vous les verrez forcées par nos queſtions » à déceler en votre préſence, & la nature de leur » être, & leurs preſtiges, & leurs impoſtures. A » ce ſpectacle du moins rougirez-vous de votre » culte, & de vos erreurs ». Qu'un texte ſi fort & ſi précis doit jetter d'inquiétude dans l'ame de l'incrédule ! Mais auſſi qu'il doit affermir, & conſoler la foy du Chrétien !

Liv. II. Chap. XIV.

Je n'ai pas dit tout, la même puiſſance que les nouveaux baptiſez recevoient ſur le démon, il la reprénoit ſur eux, (*a*) quand ils ne conſervoient pas la pureté qui leur avoit été renduë par les eaux ſalutaires. Autre preuve que ce qui s'étoit vû de ſurnaturel dans les premiers jours de l'Egliſe, com-

(*a*) Quàm multi quotidiè pœnitentiam non agentes, nec delicti ſui conſcientiam confitentes, immundis ſpiritibus adimplentur ? Quàm multi uſque ad inſaniam mentis excordes, dementiæ furore quatiuntur ? *Cypr. de lapſis.*

Liv. II. Chap. XIV.

me, par éxemple, dans la punition de l'inceſtueux de Corinthe, ſe continuoit encore, & ſe renouvelloit long-temps après. » Parmi ceux qui diffé-» rent la réparation & l'aveu de leurs fautes, com-» bien ſont tourmentez par les eſprits impurs! » Combien ſont agitez des plus violentes fureurs, » & juſqu'à en perdre la raiſon! Ces funeſtes éxem-» ples ne ſont ni rares, ni répandus ça & là: ils » ſont auſſi ordinaires que l'eſt le crime (*a*). Ce ſont les paroles de ſaint Cyprien; il ajoûte tout auſſi-tôt » que jamais (*b*) on ne s'étoit élevé con-» tre le nom Chrétien, que le Ciel à l'inſtant mê-me n'en eût pris la défenſe. Peut-être vouloit-il, ainſi que Lactance, parler de la fin tragique des perſécuteurs de l'Egliſe, & n'employer que ces termes généraux, pour ne rien dire dont le reſpect & la majeſté des puiſſances établies de Dieu pûſſent être offenſez.

Après ſaint Cyprien je trouve Arnobe, & je le voi tenir tout le même diſcours. Je lui entends dire: » que les démons tremblent au ſeul » nom de Jeſus-Chriſt; qu'à cet auguſte nom » les devins, les augures reſtent muets, que tout » l'art des Aruſpices eſt ſans effet, que l'orgueil » des magiciens & des enchanteurs eſt abbatu,

(*a*) Nec neceſſe eſt ire per exitus ſingulorum, cum per orbis multiformes ruinas, tam delictorum pœna ſit varia, quàm delinquentium multitudo numeroſa. *Ibid.*

(*b*) Nec unquam impiorum ſcelere in noſtrum nomen exurgitur, ut non ſtatim vindicta comitetur. *Cyprian. ad Demetrian.*

» Je lui entends dire: que (*a*) ſouvent Jeſus-Chriſt Liv. II. Chap. XIV. » ſe rend viſible aux Fidéles, non par ces images » vuides & trompeuſes que produiſent les ſonges » de la nuit; mais ſi manifeſtement, qu'il ne reſte » aucun doute raiſonnable ſur la vérité de ſa pré-» ſence. Et qui pouvoit mieux que lui rendre ce témoignage? Lui qui, ſelon ſaint Jérôme, ne s'étoit converti que ſur l'expérience perſonnelle de ce prodige; lui que l'Evêque refuſa d'admettre au Baptême, ſi auparavant il ne confirmoit la ſincérité de ſa Foy par la réfutation publique des impiétez payennes. Tant on craignoit de confondre les fruits de l'imagination, avec des miracles certains, & de s'expoſer, par cette mépriſe, à profaner les dons de Dieu communiquez dans le Baptême!

Hyer. append. ad Chron. Euſeb.

Lactance n'eſt pas moins clair ſur la puiſſance des éxorciſmes, & ſur la terreur qu'en avoient les démons & les Dieux. Il en parle (*b*) comme d'un fait non conteſté par les païens eux-mêmes, & il avance que les ſacrifices offerts aux Idoles, ne

(*a*) Jeſus qui juſtiſſimis viris etiam nunc impollutis ac diligentibus ſeſe, non per vana inſomnia, ſed per puræ ſpeciem ſimplicitatis apparet. Cujus nomen auditum fugat noxios ſpiritus, imponit ſilentium vatibus, haruſpices inconſultos reddit, arrogantium magorum fruſtrari efficit actiones, non horrore, ut dicitis, nominis, ſed majoris licentiâ poteſtatis. *Arnob. Lib. 1. adv. Gent. p. 14.*

(*b*) Dæmones, juſtos, id eſt cultores Dei, metuunt, cujus nomine adjurati de corporibus excedunt; quorum verbis tanquam flagris verberati non modo dæmonas ſe eſſe confitentur, ſed etiam nomina ſua edunt, illa quæ in Templis adorantur, & quod plerumque coram cultoribus ſuis faciunt, non utique in opprobrium Religionis, ſed honoris ſui, quia nec Deo per quem adjurantur, nec juſtis quorum voce torquentur, mentiri poſſunt. *Lact. Div. Inſtit. Lib. II. C. 15.*

Liv. II Chap. XIV.

pouvoient s'achever en préſence d'un Chrétien.

Julius Firmicus Maternus, ſi connu par ſa défenſe de la Foy, l'appuïe ſur les mêmes fondements, & la juſtifie par les mêmes prodiges. » Votre Sérapis, (*a*) dit-il ; & à qui croyez-vous qu'il adreſſe la parole ? C'eſt à Porphyre, cet implacable ennemi de nos myſtères. » Votre Sé- » rapis eſt donc obligé de comparoître aux or- » dres d'un homme, & contraint de rompre le ſi- » lence qu'il voudroit garder. Vos Dieux n'oſent » faire tout le mal qu'ils méditent, retenus par » la force des paroles ſacrées, & ce que vous » adorez eſt réduit à ſouffrir les tourments dont nous puniſſons les impoſteurs.

Lact. de mort. Perſ. n. 44. Euſeb. Vit. Conſt. L. I. C. 28. 29. 30. 31.

Arrêtons-nous, car trop d'autoritez & d'éxemples viennent en foule s'offrir à ma mémoire. Je pourrois joindre à tout ce que j'ai dit la célébre apparition du ſigne céleſte que vit Conſtantin durant ſa guerre contre Maxence, que toute ſon armée vit comme lui, & dont il certifia la vérité

(*a*) Serapis tuus ab homine vocatur & venit, & cùm venerit ſtatim juſſus includitur, & loquendi neceſſitas nolenti forſitan imperatur. Sic apud nos, deos veſtros, cum hominibus nocere cœperint, religioſi ſermonis flagella caſtigant. Sic in corpore hominum conſtituti dii veſtri verbo Dei ſpiritualium flammarum igne torquentur, & qui apud vos quaſi dii coluntur, apud nos Religioſæ fidei medela Chriſti gratia humano ſubjacentes imperio, & tormenta repugnantes ſuſtinent, & victi pœnis ultricibus ſubjugantur. *Jul. firmic. matern. de Error. Prof. Relig. pag. 29.*

ταῦτα γε τὰ λεγόμενα παρ' ἡμῶν, ὃκ ἀχρὶ λόγων ἐστὶν· ἀλλὰ ἢ ἐξ αὐτῆς τ' πείρας ἔχει τὴν τῆς ἀληθείας μαρτυρίαν .... ἴκέτω γε ὁ πείραν τῶν προλεχθέντων Βελόμενος λαβεῖν, ἢ ἐπ' αὐτὴν τὴν φαντασίαν τῶν δαιμόνων, ἢ τῆς τῶν μαγίων ἀπάτης, ἢ τῶν τῆς μαγείας θαυμάτων, ἢ χρησάσω τῷ σημείῳ τῷ γελομένῳ παρ' αὐτοῖς σαυρῷ, τὸν χριστὸν ὀνομασας μόνον, ἢ ὄψεται πῶς δι' αὐτῷ δαίμονες μὲν φεύγυσι, μαντεία γὲ πάυεται, μαγεία γὲ πάσα ἢ φαρμακεία κατέργηται. *Athanaſ. de Incarnat. verbi Dei.*

par le ſerment ſolemnel dont Euſébe fut le témoin. Je pourrois parler des prodiges arrivez à Jéruſalem atteſtez par Ammien Marcellin, & par Julien lui-même qui avoit entrepris follement de la relever de deſſous ſes ruines ; des miracles opérez au tombeau de Babylas, & de ceux qui dans les mêmes jours furent d'un ſi grand éclat au temple de Daphné ; des prédictions faites à Théodoſe, juſtifiées depuis dans toutes leurs circonſtances, & rapportées par les plus graves auteurs ; de la victoire de ce même Prince ſur Eugéne, (*a*) & accompagnée d'un ſi grand nombre de prodiges, qu'ils ont été célébrez par Claudien. De mille autres dont je citerois pour garans, autant les Ecrivains profanes que les nôtres. Mais encore une fois, arrêtons-nous.

Liv. II. Chap. XIV. *Chryſoſt. in Matth. Hom. 4. & Orat. in Babyl. Ammian. Marcel. L. XXIII. Cap. 1. Julian. Epiſt. Petav. Ruffin. Hiſt. Eccl. L. XI. C. 19. 32. Sozom. L. VII. C. 22. 29. Theodoret. Hiſt. Eccl. L. V. c. 24. Oroſ. L. VII. Claudian. in III. Conſ. Honor.*

Voilà une tradition conſtante, & ſuivie durant trois ſiécles. Qu'oppoſer à cette nuée de témoins ? Tous, vous l'avez vû, dépoſent unanimement, & aucun ne parle que de ce qui ſe paſſoit ſous ſes yeux. Ils s'accordent ſans s'être concertez. Ils

(*a*) Theodoſius adverſus robuſtiſſimum exercitum magis orando quàm feriendo pugnavit. Milites nobis qui aderant retulerunt, extorſa ſibi eſſe de manibus quæcumque jaculabantur, quum à Theodoſii partibus in adverſarios vehemens ventus iret, & non ſolum quæcumque in eos jaciebantur, concitatiſſimè raperet, verùm etiam ipſorum tela in eorum corpora retorqueret. Unde & Poëta Claudianus, quamvis à Chriſti nomine alienus, in ejus tamen laudibus dixit :

O nimium dilecte Deo, cui fundit ab antris
Æolus armatas hyemes, cui militat æther
Et conjurati veniunt ad claſſica venti...

Auguſt. de Civit. Dei. Lib. v. Cap. 26.

Liv. II. Chap. XIV.

tiennent le même langage, l'un à Rome, l'autre en Afrique, celui-là dans la Gréce, celui-ci dans les Gaules. Ils détaillent les événemens, & leurs circonſtances. Ils écrivent, ils diſputent contre les Juifs, contre les infidéles, & ils prennent les infidéles, les Juifs, à témoins de la vérité de leurs diſcours.

Pour former cette chaîne de tradition, je n'y fais entrer ni Pallade, ni Sulpice Sévére qui vous ſeroient ſuſpects, ni aucun de ceux que récuſoient Eunape & Zozime. J'en écarte juſqu'à ſaint Grégoire de Nyſſe, juſqu'à ſaint Grégoire de Néocézarée, quoique ſi reſpectables tous deux, afin de n'avoir aucun démêlé de critique avec les eſprits contentieux. Je ne produis que les deux plus grandes lumiéres de leurs ſiécles, les deux Clémens, ſaint Ignace, ſaint Juſtin, Théophyle d'Antioche, Tertullien, ſaint Irénée, ſaint Epiphane, Origéne, ſaint Cyprien, Firmilien, Arnobe, Lactance, Julius Maternus, Euſébe, & ſaint Athanaſe; hommes récommandables tous par la droiture, autant que par le ſçavoir & par le génie; la plûpart engagez long-temps dans les ténébres du Paganiſme, & quelques-uns morts en preuve de ce qu'ils ont écrit. Je le répéte, qu'oppoſerez-vous à leur autorité? Mais s'il eſt impoſſible de s'y ſouſtraire, ſi l'équité, ſi le bon ſens, ſi la pudeur ne permettent pas de donner un démenti formel à la plus vénérable antiquité, ſi ce n'eſt point au préjugé ni au caprice, mais aux faits & à l'Hiſtoire à nous décider, j'ai

Liv. II. Chap. XIV.

j'ai donc achevé la démonſtration que j'avois promiſe; & il eſt vrai que par les dons ſurnaturels accordez à l'Egliſe, les promeſſes de Jeſus-Chriſt, & avant les ſiennes celles des Prophétes, ont été juſtifiées de point en point.

Je ſçai que vers le quatriéme ſiécle, ces graces, auparavant ſi prodiguées, devinrent plus rares. Saint Chryſoſtome le dit expreſſément dans preſque tous ſes ouvrages, & quoique quelques Sçavans n'ayent voulu l'entendre que de la ceſſation du don des langues, ſes paroles ſont trop fortes pour compatir avec de pareilles reſtrictions. Il paroît même par ſaint Auguſtin, que preſque tous ces premiers prodiges avoient entiérement ceſſé de ſon temps, puiſque les hérétiques d'alors, les Donatiſtes, par éxemple, & quelques Ariens qui ſe vantoient d'avoir conſervé le pouvoir des miracles en ſe ſéparant de l'Egliſe Catholique, lui reprochoient de ne l'avoir plus, & concluoient de là qu'elle n'étoit pas la véritable communion des Saints. Mais je ſçai auſſi que la durée de ces dons ne devoit pas avoir une plus grande étenduë, ni ſe continuer à jamais dans l'aſſemblée fidéle. La Providence qui ne fait rien envain, ne les y avoit attachez qu'à titre de moyens néceſſaires, utiles du moins, à la converſion des peuples. A meſure que ce grand ouvrage avançoit vers ſon terme, ces mêmes moyens furent moins employez; & ils devinrent ſuperflus, quand il eut comme atteint ſa derniére perfection. Le régne de Conſtantin

Chriſoſt. in 1. Cor. λογος. ς. Ethic. λογος, καθ' In 1. Tim. λογ. ι. In Coloſſ. λογ. ι.

Aug. de Ver. Rel. C. 25. Idem. de Util Cred. C. 16. Idem. de Unit. Eccleſ. C. 16.

amena ces beaux jours; & ce fut alors que la Religion poſée ſur des fondemens inébranlables, & ſe ſoûtenant par elle-même, n'eut plus beſoin de ſes premiers appuis.

Ce n'eſt pas qu'en aucun temps l'Egliſe ait été privée des ſignes ſenſibles d'une protection divine: elle en a toujours eu d'éclatans, & elle en aura dans tous les âges; car le bras de Dieu n'eſt point racourci pour elle, & il agit ſans ceſſe au dedans d'elle. La grace continue de ſe répandre ſur les enfants de la Foy par mille & mille canaux ſécrets. Elle y prend d'innombrables formes, & ſon opération quoiqu'imperceptible, n'en eſt peut-être que plus merveilleuſe. Ce qu'elle change, ce qu'elle apporte, ce qu'elle retranche, ce qu'elle dompte, ce qu'elle corrige, ce qu'elle ſupplée dans les cœurs eſt inexplicable. On l'éprouve mieux qu'il n'eſt aiſé de le comprendre; parceque la main qui fait ces miracles eſt ſoigneuſe de ſe cacher, qu'elle évite de ſe faire trop ſentir à ceux-mêmes qu'elle dirige, & qu'elle voile en eux ſes propres dons, pour les mettre à l'abri des ſurpriſes de l'orgueïl. Un jour, & quand nous n'aurons plus à en redouter les piéges, nous verrons à découvert ces myſtérieux reſſorts de providence, & réünis dans un même eſprit avec nos Peres dans la Foy, nous admirerons la Sageſſe ſuprême qui dans l'enfance de l'Egliſe a déployé par elle tous les thréſors de ſa puiſſance, & qui après ne l'a plus conduite ordinairement que par l'onction

intérieure de ſa grace, quand devenuë riche de ſa propre fécondité, elle s'eſt vuë de nombreux enfans dans toutes les contrées de l'Univers. Ce que j'ai donc voulu dire, c'eſt que l'Incrédule auroit tort de conteſter aux premiers ſiécles du Chriſtianiſme l'effuſion des dons ſurnaturels, fondé ſur ce qu'elle n'a pas été ſans interruption continuée juſqu'à nos jours. Parler ainſi, ce ne ſeroit pas raiſonner. Ce ſeroit dire que le pinceau eſt néceſſaire encore aux tableaux dont les deſſeins ſont remplis. Reſte une ou deux difficultez qu'on peut faire ſur tout ce que j'ai dit. Il faut les rapporter, & les réſoudre avant que de finir.

Premiére difficulté.

S'il étoit vrai, me direz-vous, qu'à la prédication des Apôtres, & même long-temps après, la vertu des miracles eût été répanduë par toutes les Egliſes, aſſûrément les Hiſtoriens profanes en auroient été inſtruits, & ſe ſeroient empreſſez de nous en inſtruire. Cependant ouvrez les tous; aucun ne parle d'un événement ſi ſingulier. Quoiqu'ils écriviſſent dans les ſiécles, & dans les lieux, ſelon vous, témoins de ces prodiges, on n'en découvre ni trace ni ſoupçon dans leurs ouvrages. Que penſer d'un tel ſilence? Et combien s'oppoſe-t'il à la croyance que vous voudriez obtenir de nous? Vous produiſez des Auteurs célébres, il eſt vrai; mais après tout, ces Auteurs étoient Chrétiens. Suſpects dès qu'ils parlent pour leur propre cauſe, l'eſprit ſe refuſe naturellement à leur té-

moignage. On voudroit le voir ſoûtenu de quelques autres moins intéreſſez. On voudroit qu'il y eût eu quelque diſpute ſur cet article. Le conteſter ne ſeroit pas tant que l'ignorer. Au moins pourroit-on comparer les preuves des deux partis, & ce jugement de comparaiſon aideroit à nous déterminer. Mais point. Ici paroît ce que jamais on n'a vû dans une queſtion de quelque importance. D'un côté, tout admire, tout ſe récrie. De l'autre, tout ſe tait. De trois ſectes qui partagent le Monde, une ſeule veut qu'on la croye ſur un événement qu'elle dit autentique, pendant que les deux autres ne paroiſſent pas même en être informées. C'eſt trop préſumer de ſon crédit, & à parler ſans paſſion, c'eſt trop éxiger de la docilité des hommes.

Réponſe. Je ſuis ſurpris que ceux qui propoſent de pareilles difficultez, ne ſentent pas les premiers combien elles ſont vaines. Celle-ci ne roule que ſur un argument négatif; & je l'ai déja dit quelque part, cette reſſource eſt fermée pour l'Incrédule. Mais puiſqu'il m'en offre une occaſion, je vais tâcher d'éclaircir ſur ce point ce que je n'ai dit ailleurs qu'à la hâte, & en courant.

Voyez ci-deſſus L. II. c. 13. p. 404.

Un fait ancien, car il n'eſt ici queſtion que de ceux-là, peut être ou dénué de preuves poſitives, ou revêtu de circonſtances abſurdes, ou deſtitué de celles qui devroient néceſſairement l'accompagner, ou enfin certifié par des témoignages nombreux, & joints aux caractères qui lui ſont eſſentiels. Je ne puis me le repréſenter que

dans l'une de ces ſuppoſitions. Or dans la premiére, c'eſt-à-dire dans celle du défaut total de preuves poſitives, ſur tout lorſque leur entiére abſence ſeroit comme impoſſible, je puis conteſter ce que l'on me raconte, & dire au narrateur: ce que vous avancez n'eſt appuyé d'aucun garant: il devroit s'en préſenter mille néanmoins, ſi le fait eut été auſſi conſtant que vous le prétendez. Je ſuis donc en droit de le révoquer en doute.

La ſeconde ſuppoſition où l'on peut faire uſage de la preuve négative, eſt celle où le fait ſe trouve uni à des circonſtances évidemment contradictoires. Alors ſon abſurdité palpable le détruit. Je ne puis croire ce que je puis démontrer impoſſible.

Une troiſiéme ſuppoſition où je ſuis libre encore d'employer les moyens négatifs, eſt celle d'un fait dénué des circonſtances qu'il devroit avoir, & ſans leſquelles il ne peut être conçu. En ce cas ce qui lui manque d'eſſentiel le rend douteux au moins, & l'abſence de l'acceſſoire qui en ſeroit inſéparable ſe tourne en moyen de récuſation contre lui.

En eſt-il de même quand le fait eſt ſoûtenu de preuves poſitives, & qu'il n'eſt deſtitué que de celles qu'il pouvoit avoir encore, ſans néanmoins lui être eſſentielles? Non. L'argument négatif ſe trouve alors ſans poids. C'eſt une régle de Critique, je veux dire un principe de la raiſon éclairée, que ce qui n'eſt pas, ne peut renverſer ce qui eſt ſolidement établi d'ailleurs. Or le ſilence d'un, ou de pluſieurs

Auteurs n'eſt rien. Il eſt zéro. Par conſéquent l'employer contre le témoignage de pluſieurs Ecrivains, ou même d'un ſeul raiſonnablement préſumé ſincere, & qui ne dépoſe que de ce qu'il a vû, c'eſt employer le néant contre l'être, c'eſt violer tout enſemble les loix de la raiſon, & celles de l'équité.

Je vous le demande maintenant, à vous qui nous propoſez l'objection que je réfute, dans laquelle des ſuppoſitions précédentes placerez-vous les faits que vous venez d'entendre, & que vous prétendez détruire? Voulez-vous qu'ils ſoient ſans preuves directes & formelles? Hé! celles que nous avons produites ſont ſans nombre. Nous n'avons point eu à les mandier çà & là chez des Auteurs inconnus. Elles venoient en foule au devant de nous. Voulez-vous que ces faits ſoient abſurdes? Mais quelle contradiction leur trouvez-vous, & en quoi conſiſte-t'elle? S'ils ſont au deſſus des loix ordinaires, ſont-ils au deſſus de la puiſſance divine? Voulez-vous enfin qu'ils manquent de quelque caractère eſſentiel à leur nature? Nommez ce caractère. Dites-nous celui qu'ils devroient avoir, & qu'ils n'ont pas. Mais s'il vous eſt impoſſible de leur faire aucun de ces reproches, ceſſez donc de nous rappeller à vos moyens négatifs, & reconnoiſſez qu'ils ne ſont ici que des déclamations, ou des incidens pour reculer la fin des diſputes, & ſe préparer de quoi les prolonger ſans meſure.

Je veux bien pourtant laiſſer à part cette premiére réponſe, & j'entrerai dans le détail de la difficulté, quoique j'en aye d'avance renverſé les fondemens. Vous dites: Les Ecrivains profanes gardent tous un ſilence profond ſur ces miracles nombreux, ſi vantez dans la naiſſance de l'Egliſe. Donc ces miracles n'étoient ni autentiques, ni certains. Je répons qu'il y a de l'excès dans cette conſéquence, & qu'il vous forcera bien-tôt à la déſavoüer vous-mêmes. Vous ne nierez pas, en effet, que dès le premier ſiécle il s'établit diverſes Egliſes dans les villes les plus célébres. Vous conviendrez qu'il y en eut de fondées à Rome, à Antioche, à Corinthe, à Theſſalonique, à Philippes, à Epheſe, à Jéruſalem, à Sardes, à Smyrne, & dans la plus grande partie de l'Aſie. Or ces Egliſes n'étoient pas ignorées des païens, & elles ne pouvoient l'être. D'où vient donc qu'ils n'en parlent jamais? D'où vient leur ſilence général ſur un fait ſi nouveau, ſi remarquable, ſi important? En conclurez-vous auſſi que ces Egliſes ne ſubſiſtoient pas, ou que peut-être ſur ce point nous ſommes trompez par nos Hiſtoires? Vous auriez honte aſſûrément d'une induction ſi peu raiſonnable. Avoüez donc que le ſilence du Paganiſme eſt ſans force contre un fait avéré d'ailleurs. Avoüez que votre raiſonnement, s'il prouvoit, prouveroit trop, & que par ſon excès même il ne prouve rien.

Du moins, pourſuivez-vous, s'il y avoit eu quelque diſpute entre les Chrétiens, & les Gentils ſur-

Liv. II. Chap. XIV.

la réalité des dons ſurnaturels, cette conteſtation pouroit faire préſumer en faveur des miracles de l'Egliſe. Mais pardonnez-moi ſi je le dis, vous vous oubliez encore. Ne voyez-vous pas que ce ſeroit le contraire qu'il faudroit conclure de votre hypothéſe? Au lieu de dire: la diſpute me feroit pancher pour la certitude du fait, vous devriez dire: la diſpute me le rendroit douteux; car on n'attaque pas ce qui eſt évident. A raiſonner ſur vos principes, ce ſeroit donc à moi de conclure que les miracles des temps Apoſtoliques étoient certains, puiſqu'ils ne laiſſoient pas à nos ennemis mêmes le plus léger prétexte de conteſtation, & qu'il n'en reſte aucun veſtige. Leur ſilence, ſi je le voulois, ſeroit une de mes preuves.

Que ſi vous vous arrêtez cependant à deſirer toûjours qu'il parût dans les écrits du Paganiſme quelque trace de ce qui vous coute tant à croire, je ne citerai qu'un mot, mais il ſera déciſif, c'eſt

Suet. c. 16. celui de Suétone. Il donne aux Chrétiens le nom d'*Enchanteurs*. Et à quel propos ce titre odieux? Pourquoi parmi tant d'autres que ſon mépris, ou ſon chagrin lui pouvoient inſpirer, choiſit-il celui qui nous ſuppoſoit opérer des miracles, au moins apparens? Car tel eſt le ſens naturel du terme d'*Enchanteur*. Qu'y auroit-il eu de plus inſipide, & de plus froid qu'une pareille accuſation contre des hommes dont les œuvres n'auroient pas étonné par le merveilleux? Les Chrétiens du temps de Suétone étoient donc connus, & célébres dans le Paganiſme

Liv. II. Chap. XIV.

Paganiſme par le nombre de leurs prodiges. La voilà donc cette trace que vous demandez. Le voilà donc ce témoignage étranger ſans lequel tous les autres vous ſemblent inſuffiſans. La voilà cette diſpute dont vous deſirez quelque veſtige. Ce que faiſoient les fidéles par la vertu puiſſante du Saint Eſprit, vous le voyez, c'eſt ce que le Paganiſme dans ſa haine appelloit enchantement, & magie. La vaine & miſérable reſſource que le Judaïſme avoit embraſſée contre les merveilles de Jeſus-Chriſt, c'eſt la même qu'on employe contre ſes diſciples dans l'idolâtrie. Il ſemble de plus, à vous entendre, qu'il nous reſte un grand nombre d'Ecrivains profanes pour les ſiécles dont il s'agit. Cependant ſi vous en exceptez Tacite & Suétone, l'un & l'autre encore aſſez mal inſtruits de notre hiſtoire juſqu'à s'y tromper groſſiérement, & preſque toûjours, le reſte eſt peu nombreux; il ne conſiſte guéres qu'en abbréviateurs d'Ouvrages plus étendus faits avant Trajan, ou même ſous Adrien, & ces Ouvrages originaux ne ſont plus. Il y auroit donc une manifeſte injuſtice à tirer avantge de l'ignorance où nous ſommes de ce qu'ils portoient, ou de ce qu'ils ne portoient pas.

Après tout, quand même le témoignage de Suétone nous manqueroit; quand nous n'aurions à produire que celui des Chrétiens, de quel droit le récuſeriez-vous? Parcequ'ils ſont ſuſpects dans leur propre cauſe.

Le ſingulier prétexte! C'eſt-à-dire, ſelon vous,

Liv. II. Chap. XIV.

que nos auteurs auront peut-être formé le détestable complot de tromper toute la terre; que dans chacun des trois premiers siécles, le même projet d'imposture aura pu se renouveller & s'éxécuter; qu'il aura pu se soûtenir dans les climats les plus éloignez l'un de l'autre, entre des hommes qui ne se connoissoient pas même, & qui jamais ne devoient se connoître. C'est-à-dire, selon-vous, que ceux qui se dévoüoient à la mort afin de perpétuer leur imposture, convertissoient d'autres hommes, qui à leur tour exposoient leur vie pour se donner des successeurs qui trompassent comme eux. C'est-à-dire enfin, que la vertu la plus pure & la plus irréprochable doit laisser la vérité sans preuve, dans la crainte scrupuleuse de ne l'appuyer que d'une autorité suspecte. Telles sont les conséquences qu'il faut avoir le courage d'admettre, quand on refuse à l'Eglise ce qu'on n'oseroit refuser à nul homme sincère & sensé, qui est de le croire sur sa parole pour son propre fait.

Allons plus loin. Vous demandez une déposition des Païens conforme à celle de fidéles. Vous demandez ce qui étoit visiblement impossible, eu égard à la disposition des esprits dans l'origine de l'Eglise. Vous l'avez dit vous-même, l'Univers se partageoit alors en trois Religions réciproquement ennemies, dont nulle ne toléroit les deux autres. Par conséquent l'Univers se partageoit en amis, & en ennemis des Chrétiens. Dans cette position, que devoit-il arriver? Que les amis des

Liv. II. Chap. XIV.

Chrétiens, & Chrétiens eux-mêmes, écrivissent ce qu'ils sçavoient, ce qu'ils voyoient des merveilles de l'Eglise, & ils l'ont fait avec simplicité. Mais devoit-on se promettre un pareil témoignage de la part des Juifs, ou des Infidéles? Hé! il est clair qu'ils n'auroient ni voulu, ni osé le donner. Ils ne l'auroient pas voulu; c'eût été déshonorer leur culte, & par de tels aveux aider au triomphe du Christianisme. Ils ne l'auroient pas osé; c'eût été se déclarer Chrétiens, se rendre au moins suspects de l'être. Et à quoi le plus foible soupçon de cette nature n'exposoit-il pas? Vous le voyez donc maintenant: les prodiges de la foy n'ont pû nous être connus que par les enfans de la foy. S'obstiner à vouloir d'autres témoins, c'est outrer la défiance, & recourir à l'impossible.

Seconde Difficulté.

Mais quoi! N'est-il pas bien difficile aussi de croire que les premiers Chrétiens ayent fait tous les miracles que l'on rapporte d'eux, & que cependant il se soit trouvé des esprits assez indociles pour ne se pas rendre à ce spectacle? Si les Apôtres avoient tant de pouvoir sur la Nature, que n'en ont-ils fait un plus grand usage encore? Ils ont rappellé quelques morts à la vie; il falloit réssuciter, par éxemple, tous ceux que Jérusalem renfermoit dans ses tombeaux? Le grand ouvrage de la conversion du monde auroit fini tout d'un coup, & les plus rébelles à l'Evangile n'auroient pu se défendre d'y croire.

Réponse.

Ne sçachant plus par où échaper à l'évidence

des faits, votre dernier refuge n'eſt donc qu'à des queſtions en l'air? Et réduits à interroger Dieu même, vous oſez lui demander compte de ſa ſageſſe dans l'éxercice de ſa puiſſance. Que ne lui demandez-vous auſſi, d'où vient que pour arrêter à jamais l'Athéiſme & l'Idolatrie, il n'a pas rendu ſa divinité auſſi ſenſible que le ſoleil? Que ne lui demandez-vous d'où vient que Jeſus-Chriſt n'eſt pas deſcendu de ſa croix, ainſi que les Juifs le deſiroient pour croire en lui? Que ne lui demandez-vous enfin, d'où vient que la puiſſance des prodiges ne s'eſt pas continuée juſqu'à vos jours dans ſon ancienne étenduë, pour vous fermer la bouche, & vous forcer à la ſoûmiſſion? Aveugles, qui ne voyez pas, ou qui ne voulez pas voir que le plan de la Religion, & l'économie de la Foy réſiſtent à vos téméraires queſtions. Il s'agit, non de diſputer ſur le bien & ſur le prétendu mieux que Dieu pouvoit faire & qu'il n'a pas fait, mais de ce qu'il a fait, & de ce qu'il a voulu. Quel eſt ſon deſſein, & comment s'en eſt-il déclaré? C'eſt de ne ſe point faire connoître aux hommes malgré eux, & de ſe manifeſter par des preuves ſuffiſantes, ſans contraindre leurs volontez. Or ſi les Apôtres avoient reſſuſcité tous les morts à Jéruſalem, s'ils avoient opéré tous les prodiges qu'un autre que vous s'aviſeroit peut-être d'imaginer, Dieu auroit manqué au deſſein qu'il a eu de conduire les hommes en ménageant leur liberté. La Religion ne ſeroit plus ce qu'elle eſt, c'en ſeroit une autre

où la Foy ſe tourneroit en vuë, où la ſoûmiſſion ſeroit ſans mérite, où nous ſerions entrainez avec violence, plutôt que perſuadez raiſonnablement, & où l'Etre ſuprême ne feroit éclater ſon pouvoir, peut-être qu'aux dépens de ſa Sageſſe. Il ſuffit donc que Jeſus-Chriſt, que ſes Apôtres, & que les premiers fidéles ayent fait de grands & de nombreux miracles. Il le falloit pour atteſter leur Miſſion, puiſqu'ils avoient à nous révéler des myſtères trop au deſſus de nous pour être ſoûmis à nos déciſions. Mais il n'en falloit pas davantage. Ce plus eut été de trop. Il auroit bleſſé l'eſſence même de la Religion, & dès là Dieu ne le devoit pas aux hommes.

Enfin donc nous avons établi ſur d'inconteſtables preuves la certitude des dons ſurnaturels répandus ſur les Apôtres. Nous avons fait voir par des textes clairs, que durant trois ſiécles le ſaint Eſprit a diſtribué les mêmes richeſſes de ſa grace, par tout où il y avoit des Egliſes Chrétiennes. Nous avons éclairci tous les doutes, réſolu toutes les difficultez de l'Incrédule. Après tant de raiſons & de témoignages, s'il perſiſte dans ſes réſiſtances, je le dis avec douleur, je voudrois ne le point dire, mais la vérité m'y oblige, ſon ſang eſt ſur lui, & ſon crime n'a plus d'excuſe.

CHAPITRE XV.

Que Jéruſalem a été détruite ; & qu'en punition de leur incrédulité, les Juifs ont été diſperſez par toute la Terre, ainſi que les Prophétes l'avoient annoncé.

Liv. II. Chap. XV.

DE tous les événemens dont l'Hiſtoire a perpétué le ſouvenir, & dont il reſte encore des veſtiges, il n'en eſt point où le doigt de Dieu ſe montre plus viſiblement que dans l'état déplorable de la Synagogue, depuis la mort de Jeſus-Chriſt. Le Monde a vû d'étonnantes révolutions, ſoit générales, ſoit particuliéres, ſe ſuccéder dans la durée des âges. Il a vû des Peuples paroître avec éclat, & ſe diſſiper preſque tout à coup, ou ſubſiſter un temps, ſe confondre enſuite avec d'autres, & après ce mélange, ne plus connoître leur ancienne origine. Il a vû des Monarchies puiſſantes s'accroître, & s'affermir, comme pour être éternelles ſur la Terre, diſparoître cependant, & laiſſer à peine quelques traces après elles. Il a vû de vaſtes Empires ſe heurter long-temps l'un contre l'autre, ſe briſer à la fin, & vainqueurs alternativement & vaincus, reſter écraſés ſous des ruines communes. Il a vû des Religions, des Sectes, des Divinitez ſans nombre offertes à la crédulité des hommes, & il a vû ces Cultes divers tomber, & s'anéantir avec leurs frivoles objets. Tout cela, viciſſitudes inſéparables de l'imperfection des choſes humaines. Elles ne ſont toutes, pour ainſi dire, que des néants l'un ſur l'autre entaſſez ; & parce qu'elles ne portent point dans leur fond le principe de l'être, leurs formes varient ſans ceſſe, & leur durée n'a que des momens.

Mais ce qui n'avoit pas encore paru, ce qui ſembloit ne pouvoir jamais paroître, le Juif l'a fait voir à la Terre ; un peuple auſſi ancien qu'elle, & comme le pere de tous les autres, favoriſé de Dieu juſqu'à en être appellé le *Fils*, uni à lui par une alliance propre & ſolemnellement jurée, honoré de ſa préſence, dépoſitaire unique de ſes préceptes, objet principal de ſes promeſſes, déchoir néanmoins de tant de priviléges, mais ſans les perdre tout-à-fait ; périr, mais ſans ceſſer d'être ; garder religieuſement ſes livres, mais ſans les comprendre, ſa loy, mais ſans la pouvoir obſerver, ſes eſpérances, mais ſans ſçavoir quand elles s'accompliront ; ſe multiplier, mais ſans s'étendre ; ſe conſerver, mais ſans faire corps ; diſperſé partout, & partout mépriſé, proſcrit, déteſté ; portant un nom, jadis ſa gloire, aujourd'hui ſon opprobre ; miſérable, & ce qui eſt le comble de l'infortune, regardé de toutes parts, & traité comme digne de l'être, autant chez les Nations les plus ennemies, que dans les Religions les plus oppoſées, & les plus irréconciliables.

Quelle cauſe aura donc fait naître ce prodige ? Par quelle ſi triſte & ſi déplorable avanture, celui qui devoit être l'héritier de la maiſon, en eſt-il

Liv. II. Chap. XV.

devenu l'eſclave, le joüet, & le rebut? Comment, & pourquoi, ſi ſa perte eſt réſoluë, ſurvit-il toûjours à ſa propre deſtruction? Quel deſſein la Providence a-t'elle ſur lui? Quelle deſtinée lui réſerve-t'elle? Pour nous en inſtruire, ne l'interrogeons point lui-même. Le plus grand de ſes maux eſt ſon aveuglement ſur ce qui les lui attire. Examinons plutôt ce qu'en diſent ſes Ecritures; elles confirment ſur ſes malheurs ce que Jeſus-Chriſt en a prédit, dans les textes que nous avons eu ſoin de rapporter en d'autres occaſions. Ces malheurs ſont la preuve de la vérité de l'Evangile, & ce fait achéve la démonſtration de tous les autres. Je remarque en effet trois Prophéties évidentes: l'une m'apprend que le Temple ſera détruit pour ne ſe relever jamais, & que les Juifs chaſſez de leur patrie, ſeront releguez dans toutes les parties de l'Univers; l'autre, qu'ils ſeront toûjours conſervez malgré leur diſperſion; la derniére, que la fin de leur incrédulité ſera le terme de leurs diſgraces. Je vais diſcuter chacun de ces articles; le détail en prouvera l'importance.

Ci-deſſus Liv. II. Chap. X.

DE LA DISPERSION DES JUIFS après la chûte de Jéruſalem.

D'abord, j'ouvre la Prophétie de Daniel, & j'y lis ces paroles: *Après ſoixante & deux ſemaines, le Chriſt ſera mis à mort, & la Nation qui l'aura rejetté ſera détruite. Un peuple conduit par un Prince qui doit venir, ruinera la ville & le ſanctuaire. Leur fin*

Daniel. C. IX. ℣. 26.

Liv. II. Chap. XV.

ſera ſemblable à celles des choſes ſubmergées, & la guerre ne finira que par une entiére déſolation. Il confirmera ſon alliance avec pluſieurs dans une ſemaine, & à la moitié de la ſemaine, les hoſties & les ſacrifices ſeront abolis, l'abomination de la déſolation ſera dans le Temple, & elle durera juſqu'à la conſommation. Sans répéter ce que nous avons dit ailleurs ſur ce paſſage, il ne faut ici de commentaire que l'Hiſtoire elle-même. Les Romains conduits par Tite, & dans le temps marqué par le Prophéte, renverſent Jéruſalem, & brulent ſon Temple. Onze cens mille combattans périſſent dans la défenſe de cette ville infortunée. De dix-ſept mille qui échapent à ce maſſacre épouvantable, ceux-là ſont réſervez pour être vendus, ceux-ci ſont envoyez en Egypte, deſtinez à de vils & pénibles ouvrages, les autres ſont diſtribuez dans les Provinces de l'Empire, donnez en ſpectacle comme gladiateurs, ou réduits à diſputer de force & d'adreſſe contre les bêtes féroces, dont enſuite ils deviennent la proye. Adrien rebâtit Jéruſalem ſous le nom d'Ælia; il y tranſporte une colonie, & à la place de l'ancien Temple, il en éléve un qu'il conſacre à Jupiter. Ce qui reſte de Juifs dans la Paleſtine, s'aigrit à la vûë de ces profanes monumens. Barcochébas ſoûleve ſans peine des eſprits déja ſi irritez. Les voilà qui de nouveau prennent les armes ſous les étendarts de ce Chef ſéditieux. L'Empire tourne ſes principales forces contre les rebelles; cinq cens quatre-

Joſeph. de Bell. Jud.

Spartian. Euſeb. Chron. Oroſ. Lib. VII. c. 33.

Liv. II. Chap. XV.

vingt (*a*) mille sont moissonnez par le fer; un nombre incroyable périt par la disette, ou par les autres maux qu'elle entraîne, & la Palestine, après ce ravage, ne montre plus qu'une affreuse & vaste solitude.

Euseb. Hist. Lib. IV. C. 6. Tertull. cont. jud. C. 15. Id. Apol. C. 16. Greg. Naz. Orat. 12.

Au même temps un Edit sévére, & jamais révoqué, défend à tout Juif, sous peine de mort, d'oser reparoître dans la nouvelle Jérusalem; ou s'il lui est permis d'y entrer dans la suite, ce n'est qu'après avoir payé chérement la triste liberté (*b*) d'y venir, encore n'est-ce qu'un jour seulement, répandre des larmes sur les lieux où le Seigneur avoit établi son Temple. Après ces faits, tirez tous de l'Histoire, si quelqu'un dispute encore sur l'entier accomplissement de la prophétie, nous renonçons à convaincre un esprit opiniâtre, & pour toute réponse nous le renvoyons à celle de sa conscience. Pour ceux qui plus sincéres ne cherchent la vérité que pour s'y rendre, je les supplie de faire deux remarques avec moi.

(*a*) Ὀλιγοὶ δ' οὖν κομιδῆ περιγίνοντο· καὶ φρούρια μὲν αὐτῶν πεντήκοντα τάγε ἀξιολογώτατα χῶμαι δὲ ἐννακόσιαι καὶ ὀγδοήκοντα καὶ πεύτε ὀνομαστόταται κατεστράφησαν, ἄνδρες δὲ ὀκτὼ πεντήκοντα μυριάδες ἐσφάγησαν ἐν τε ταῖς κατηδρομαῖς καὶ ταῖς μάχαις. τῶν τε γὰρ λιμῷ καὶ νόσῳ καὶ πυρὶ φθαρέντων τὸ πλῆθος ἀνεζέρευτησαν· ἦν ὥστε πᾶσαν ὀλίγου δεῖν τὴν Ἰουδαίαν ἐρημωθῆναι. *Xiphilin. in Hadriano.*

(*b*) Usque ad præsentem diem perfidi coloni, post interfectionem servorum, & ad extremum filii Dei, excepto planctu prohibentur ingredi Jerusalem, & ut ruinam eis flere liceat Civitatis, pretio redimunt: ut qui quondam emerant sanguinem Christi, emant lachrymas suas, & ne fletus quidem eis gratuitus sit, videas in die quo capta est à Romanis & diruta Jerusalem, venire populum lugubrem, confluere decrepitas mulierculas, & senes pannis annisque obritos, in corporibus & in habitu suo iram Dei demonstrantes. *Hieron. in Soph. C. 1.*

Liv. II. Chap. XV.

1°. L'observation de la Loi donnée à Moïse sur la montagne de Sinaï, devoit durer jusqu'au temps de l'arrivée du Messie; il est également certain qu'elle ne devoit pas subsister au-delà. Tous les prophétes y sont formels, la Synagogue ne le désavouë point, & cet article n'a pas besoin de preuves.

Voyez le chap. suivant.

Psalm. 87. Psal. 131.

2°. Dieu avoit déclaré à David qu'il avoit choisi Jérusalem pour sa demeure fixe & constante, que c'étoit-là qu'il vouloit habiter & reposer pour toûjours. Ce n'étoit point assez de préférer Sion à toutes les autres demeures de Jacob, pour y établir le tabernacle & l'autel, Dieu fit révéler au même Prince par le prophéte Gad, le lieu précis où il vouloit que son Sanctuaire fut placé. Il désigna nommément *l'aire d'Ornan* comme le seul endroit de l'Univers où l'arche auparavant errante, devoit être posée, & où il accepteroit les sacrifices commandez par la Loy. Aussi comme la gloire & le bonheur de lui élever un Temple étoient réservez à Salomon, ce Prince bâtit la Maison du Seigneur selon le dessein qu'en avoit eu David, & suivit le plan qui en avoit été dressé par le Prophéte. Par conséquent le culte extérieur de la Religion fut immuablement fixé à Jérusalem. C'étoit-là que devoient se faire les sacrifices, les priéres, & les offrandes. Le Temple une fois bâti, la liberté de choisir un autre lieu pour les cérémonies étoit interdite; la parole du souverain Maître y étoit expresse. Il avoit dit: *j'ai*

Lib. 1. Paralip. c. XXI. ℣. 18.

Lib. 2. Paralip. c. 3.

Liv. II. Chap. XV.

choiſi ce lieu, je l'ai ſanctifié afin que mon nom y ſoit honoré toûjours, & ni mon cœur, ni mes regards ne s'en éloigneront jamais.

Ibid. c. VIII. ℣. 16.

Réünissons maintenant ces deux véritez; il en va naître une troisiéme dont il est impossible d'éluder l'évidence. D'une part, Dieu marque clairement que sa Loy donnée sur la montagne, subsistera jusqu'au Messie. De l'autre, il ordonne qu'on lui dresse un autel, & qu'on lui éléve un Temple à Jérusalem : il défend qu'on lui fasse des sacrifices ailleurs; il déclare qu'il n'acceptera que ceux qui lui seront offerts dans l'enceinte de ce même Temple. Il témoigne donc évidemment par là que le culte proscrit ne seroit plus agréable à ses yeux, si Jérusalem & son Temple étoient détruits, si les Juifs étoient dans l'impuissance absoluë de les rebâtir, s'ils étoient chassez de la terre de leurs Peres, & sans espérance d'y rentrer jamais. Or depuis seize siécles & plus, Jérusalem & son Temple sont renversez jusques dans les fondemens, l'ancien peuple n'en est plus un, tant il est errant & dispersé, l'accès des lieux destinez seuls à l'éxercice de son culte lui est fermé. Il est donc hors de doute que Dieu ne veut plus ni les cérémonies de la Loy, ni ses observances. Cependant elle devoit durer jusqu'au Messie. Donc il étoit venu avant qu'elle fut abolie par la ruine entiére de Jérusalem & du Temple. Donc le désastre des Juifs démontre tout à la fois la vérité de la prophétie de Daniel, & la divinité de la Mission de Jesus-Christ.

Liv. II. Chap. XV.

Pour tenter d'affoiblir un raisonnement si palpable & si fort, on dira peut-être que le dernier malheur des Juifs n'a rien qui le distingue des autres disgraces qu'ils avoient éprouvées déja. Qui ne sçait pas, en effet, ce que le schisme fatal des dix Tribus causa de desordre dans leurs dogmes? Que n'eurent-ils pas à souffrir quand Salmanazar fit la conquête d'Israël, qu'il transporta les Tribus à Ninive, & qu'il les dispersa parmi les Gentils? Combien plus affreux encore fut le revers du Royaume de Juda, lorsqu'environ six vingts ans après, Nabuchodonosor attaqua Jérusalem sous Joachim, sous Jéchonias ensuite, qu'il la renversa de fond en comble sous Sédécias, qu'il réduisit le Temple en cendres, & qu'il fit conduire à Babylone le Roy captif avec la plus grande partie de son peuple? Les calamitez qu'endurent aujourd'hui les Juifs ne sont donc que le renouvellement de celles de leurs Peres, & puisqu'on ne remarque rien dans celles-ci qui n'ait été préciſément dans les autres, on ne peut rien conclure de l'état présent de la Synagogue, sinon qu'il est une de ces révolutions dont les éxemples ne sont que trop fréquents dans l'Histoire des Empires.

Je sçai que pour former une déciſion, il ne faut à certains esprits que ces conformitez générales & vagues. Les Juifs à plusieurs reprises ont été la proye de leurs ennemis; donc leur pleine destruction par les Romains, est un événement

Liv. II Chap. XV.

ſans rapport au Chriſtianiſme. Par ce raiſonnement court, bien des gens ſe croyent diſpenſez de nous entendre, & s'imaginent avoir tranché les choſes par le fond. Mais s'ils veulent conſentir à nous accompagner un moment, ils verront eux-mêmes qu'il n'y a rien de plus diſſemblable que ce qui leur ſemble pareil au premier coup d'œil.

Et pour commencer, il n'eſt point vrai que la défection des dix Tribus ait été générale. Celles qui avoient des domaines dans la Tribu de Juda lui reſterent fideles. Les enfans de Siméon, par éxemple, & ceux de Lévi ne reconnurent point tous Jéroboam, ni la prétenduë légitimité de ſes droits. l'Ecriture dit formellement des derniers, qu'ils revinrent *à Juda & à Jéruſalem.* En vain le Roi ſchiſmatique défendit d'aller ſacrifier au Temple; en vain il donna le nom de Dieu d'Iſraël à ſes ſimulachres d'or, afin que ſes nouveautez profanes paruſſent moins étranges, & moins ſcandaleuſes; en vain il fit retenir la Loi de Moïſe dont il faiſoit obſerver la diſcipline, même dans ſa partie religieuſe; ni la ſévérité farouche de ſes ordres, ni l'adreſſe de ſes ménagemens ne purent anéantir parmi les ſiens le reſpect de l'ancien culte. Une multitude immenſe, ſortie de toutes les Tribus d'Iſraël, recourut au Dieu de ſes peres, vint lui offrir des ſacrifices dans le lieu qu'il avoit choiſi pour ſa demeure, & fortifier le Royaume de Juda. Même parmi ceux qui s'établirent dans

1. Reg. c. XXII. ℣. 17.

Paralip. c. II. & XV.

les terres de l'uſurpateur, combien accouroient aux fêtes, & aux ſolemnitez de Jéruſalem! On le peut voir dans ce que remarque le livre de Tobie. Enfin les Rois de Juda firent des entrepriſes ſur Jéroboam, lui enleverent des villes conſidérables, en accrûrent leurs Etats, & par ces conquêtes diminuerent au moins leurs premiéres pertes. Il n'y a donc aucun trait de reſſemblance entre la ſéparation des dix Tribus, & le malheur actuel des Juifs.

Liv. II. Chap. XV.

Tob. c. V. ℣. 18. 19.

Il y en a moins encore entre leur état préſent, & celui des dix Tribus ſubjuguées par Salmanazar. Il eſt vrai qu'elles furent en partie tranſportées. Mais il n'eſt pas moins vrai qu'elles ne le furent pas entiérement & ſans réſerve. Au milieu de cette déſolation, il reſta des Iſraëlites aſſez tranquilles dans leurs héritages, ainſi que l'avoient prédit Iſaïe & Amos. L'Hiſtoire elle-même ne laiſſe ſur ce fait aucun doute. Elle dit que les enfans de Siméon étendirent leurs limites dans les lieux où le vainqueur les avoit laiſſez. Elle remarque que Joſias acheva d'abolir les reſtes de l'Idolatrie dans les villes de Siméon, de Manaſſé, d'Ephraïm, & de Nephtali, long-temps après que les principales familles de ces Tribus eurent été tranſportées dans l'Aſſyrie. Elle ajoûte enfin, que ce ſaint Roi conſulta Dieu ſur la deſtinée des reſtes d'Iſraël. Ce Royaume conſerva donc encore quelque portion de ſes habitans, & leur tranſmigration ne fut pas univerſelle. Il me ſeroit même facile

Iſaï. c. XVII. ℣. 3. 4. 5. 6. Amos. c. III. ℣. 12.

Liv. II. Chap. XIV.

de montrer, s'il en étoit beſoin, que ceux qui paſſérent dans la Médie, en conſervant la Religion de Moïſe, demeurérent conſtamment dans la communion des prophétes juſqu'au temps de Jeſus-Chriſt.

Vide Hermann. Witſium de x Trib. Iſraël.

Quant à la captivité de Babylone, qui peut la comparer à ce que les Juifs ſouffrent aujourd'hui? Trop de différences s'oppoſent à ce paralléle alors Dieu appéſantit ſon bras ſur Jéruſalem, & mit une ſeconde fois ſon peuple ſous la puiſſance des Gentils. Mais ce n'étoit pas un dernier châtiment de rigueur, c'étoit un châtiment paternel, & il étoit aiſé de le reconnoître aux caractères mêmes de la punition. Si elle marquoit la colére d'un Pere bleſſé par ſes enfans, elle en marquoit encore plus l'amour, & l'on diroit, ſi l'expreſſion n'étoit pas trop forte, qu'il avoit peur qu'ils ne ſe cruſſent abandonnez à jamais. Au même temps qu'il leur fait annoncer la peine qui les attend, il a ſoin de leur en montrer le terme. Jérémie leur prédit qu'après ſoixante & dix ans, ils retourneront dans la terre de leurs peres. Iſaïe découvre le Libérateur qui doit rompre leurs chaînes, c'eſt Cyrus, & il l'appelle par ſon nom deux cens ans avant qu'il ſoit né. Ezéchiel voit le rétabliſſement du Temple, & il en marque toutes les proportions. Ce peuple abbatu ſous la main ſouveraine, eſt ſoûtenu ſans ceſſe par les autres prophétes qui le conſolent, Dieu leur en ſuſcite qui l'accompagnent dans le ſein de ſa ſervitude, *s'éveillant la nuit,*

Jerem. c. xxv. ℣. 11. 12.

C. xxxix. ℣. 10.

Iſai. Cap. xliv. xlv.

nuit, & ſe levant dès le matin, comme il le dit lui-même, pour faire entendre juſqu'où il portoit la tendreſſe & la vigilance de ſes ſoins pour les héritiers de Jacob. Ces captifs ſont, en effet, reſpectez par leurs propres ennemis dans la perſonne des Prophétes, & ceux-ci prononcent aux Tyrans, & à leurs ſujets, les terribles deſtinées que leur réſerve le Très-haut. Nabuchodonoſor, ce Prince orgueilleux qui aſpiroit à ſe faire adorer, lui-même veut adorer Daniel, étonné des ſécrets que celui-ci lui découvre, & les mêmes Oracles qui prédiſent la délivrance de Jacob, ne ſont ni moins clairs, ni moins précis ſur la ruine prochaine de l'Empire de Babylone. Aujourd'hui, rien de pareil. Que dis-je, de pareil? Tout eſt contraire à ces heureuſes circonſtances. Tout prouve à la Nation infidéle que Dieu s'eſt retiré, & que ſon courroux contre elle eſt implacable. Toute conſolation lui eſt refuſée: plus d'Oracles, plus de Prophétes pour adoucir ſon infortune; l'Ange exterminateur qui la vengeoit autrefois, ſemble n'être plus armé que pour la pourſuivre. Tout eſt muet pour elle de la part du Ciel; la terre paroit elle-même ne la plus porter qu'à regret, & je ne puis omettre d'en rapporter une preuve éclatante.

Liv. II. Chap. XV.

En haine de la Religion Chrétienne, & pour convaincre de fauſſeté la parole de Jeſus-Chriſt ſur la ruine du Temple, dont il avoit dit à ſes Diſciples qu'il ne reſteroit pas même de veſtiges, Julien entreprit de le rebâtir. A ce motif ſe joi-

Liv. II. Chap. XV.

gnit encore celui de la gloire. Le politique Empereur eſpéra de rendre la ſienne immortelle, s'il relevoit des murs que la puiſſance de ſes prédéceſſeurs avoit eu tant de peine à renverſer, & crut que le zéle de la Nation qu'il alloit ſervir, rendroit ſon nom & ſon ouvrage éternels. Alype d'Antioche eſt chargé de l'éxécution de l'entrepriſe, & le Gouverneur de la Province reçoit ordre de le ſeconder. A la nouvelle ineſpérée d'un ſi grand deſſein, les Juifs accourent en foule, & de toutes parts. Ni préparatifs, ni travaux, ni dépenſes ne les découragent. Les voilà qui s'empreſſent d'arracher les anciens fondemens pour en jetter de nouveaux. Aveugles qui ne voyoient pas qu'en aboliſſant ainſi juſqu'aux premiéres traces du Temple, ils ne faiſoient que concourir à vérifier encore mieux ce que Jeſus-Chriſt avoit dit; qu'il n'y reſteroit pas même une pierre ſur l'autre! Mais enfin, à quoi ſe termine tant d'ardeur? Vous allez l'entendre. Durant que l'on travaille à poſer les fondemens nouveaux, la terre s'émeut, repouſſe les pierres, & les écarte au loin; de ſes entrailles ſortent des feux dont l'activité ſemble dirigée par une intelligence ſécrette; ils conſument les inſtrumens, les matériaux, & les travailleurs tout enſemble. A ces prodiges ſi peu attendus & ſi perſévérans, on ouvre enfin les yeux, on reconnoit que l'entrepriſe eſt inéxécutable, que la ſentence eſt partie d'en haut, & qu'en luttant contr'elle, toute la puiſſance des hommes ne fait que trahir

Philoſtorg. Hiſt. l. XII. c. 9. Theodoret. Hiſt. l. III. c. 20. Socrat. Hiſt. l. III. c. 20. Sozom. Hiſt. l. V. c. 12. Ambroſ. Epiſt. 29. ad Theodo. Kuffin. Hiſt. l. I. c. 38.

Liv. II. Chap. XV.

ſa foibleſſe. A qui devons nous la connoiſſance de ce fait? Eſt-ce à nos (*a*) Auteurs ſeulement? Non; c'eſt à des Ecrivains du Paganiſme, & ce qu'il importe d'obſerver, à des Ecrivains témoins du prodige. C'eſt ſurtout à Ammien-Marcellin (*b*) ce grand admirateur de Julien, & le plus zélé partiſan de l'Idolatrie. J'ai donc eu raiſon de dire qu'il n'y avoit aucun fondement de paralléle entre les anciennes calamitez des Juifs, & celles qui les pourſuivent maintenant; comme il n'y a point de proportion non plus entre les iniquitez que Dieu puniſſoit alors dans ſon peuple, & celle dont il pourſuit aujourd'hui la vengeance.

Sulpit. Ser. Hiſt. l. II. Caſſiod. Hiſt. Trip. l. VI.

Quel eſt donc ce crime ſi impitoyablement châtié? Quel eſt-il en effet? S'il en faut juger par le genre de la punition, le forfait doit porter ces trois caractéres. Il doit être le plus atroce que la Nation réprouvée ait commis, ou pu commettre; puiſ-

(*a*) Προσίωεν (ὁ ϑαυμὰ) ὅτι τῶν συντελείας καϑιέντι αὐτὸς (ἰουδαίους) ἡ ϑουλεῖα αὖϑις ἐν μαρτυρεῖ τοῖς ἀρυμένοις ὁ χρόνος ὁ πᾶς τοῦτος ἐς ἐκεῖνα γενέσϑαι, ἐν ὃσῳ ἴσχυε, ὅδε προμήκιον ϑᾶϊτα μείζω ἐν σύμμετρον ἐφήνας χρησῖς καταβολῆς ἐν ταῦτα πολλάκις ἐπιπειρησάντων αὐτῶν ἀνασῆσαι τὸν ναὸν· ἐν γὰρ ἐν ἄπαξ, ἐν δὶς, ἐν τρὶς, ἐπὶ πλείονῦ, ἐν κατασκάπτειν ἐν ἰκλαστὸ ἐπιχειρησάντες, διεκωλύϑησαν, τότε μὲν ὑπὸ στρατιώτων, ὕστερον δὲ πυρὸς τῶν Θεμελίων ἐκπηδήσαντος, ἐν καϑαχόντος αὐτὲς τῆς ἀκαίρε φιλονικίας. *Joan. Chryſoſt. Orat. 3. in Julianum. Vide eundem ſerm. 2. in Judæos. Et in demonſt.* ὅτι ϑεὸς ὁ χριστός.

(*b*) Ambitioſum quondam apud Hieroſolyma Templum, quod poſt multa & internecina certamina obſidente Veſpaſiano, poſteaque Tito, ægre eſt oppugnatum, inſtaurare ſumptibus cogitabat immodicis, negotiumque maturandum (*Scil. Julianus*) Alypio dederat Antiochenſi qui olim Britannias curaverat pro præfectis. Cum itaque rei idem inſtaret Alypius, juvaretque provinciæ rector, metuendi globi flammarum prope fundamenta crebris aſſultibus erumpentes fecere locum, exuſtis aliquoties operantibus, inacceſſum: Hocque modo elemento deſtinatius repellente, ceſſavit inceptum *Ammianus Marcellinus Lib.* 23.

Liv. II. Chap. XV.

qu'il lui cauſe le plus grand de ſes revers. Il doit être le forfait de la Nation entiére; puiſque la Nation entiére en eſt punie. Il doit être un forfait ſubſiſtant, & continué; puiſque le châtiment ſubſiſte & continue ſans reláche. Ce crime ſeroit-il une dépravation générale dans les mœurs? Seroit-ce l'Idolatrie? Nullement. Toutes les fois qu'Iſraël s'eſt ſouillé par les déſordres des Gentils, ou qu'il s'eſt proſterné devant leurs Dieux, il en a été châtié, je l'avoue; mais le châtiment a eu ſes bornes, & le repentir a deſarmé la main qui puniſſoit. D'ailleurs depuis le retour de la Captivité, c'eſt-à-dire durant cinq cens ans, on ne voit plus ce peuple, revenu de ſa premiére pente au culte des Idoles, abandonner celui du Dieu véritable. Si dans les temps poſtérieurs ſa conduite déshonore la ſainteté de ſa loy, ſa corruption n'eſt ni générale, ni ſi grande que celle qui l'avoit comme inondé ſous les régnes de ſes derniers Princes. Ce n'eſt donc point encore à l'affoibliſſement de ſes mœurs qu'il faut imputer ſes longues miſéres. Diſons-le tout d'un coup, c'eſt à l'aveuglement, c'eſt au monſtre d'impiété qui lui a fait proſcrire le juſte, & mettre à mort le Saint des Saints. Par ce crime il a renverſé l'ancienne alliance, il a démenti tous ſes prophétes, il a renoncé aux promeſſes, il a contredit l'attente de ſes peres, il a fait ſchiſme avec les Patriarches, il a rompu tout commerce avec Dieu, & rejettant *le Saint* qui étoit l'objet & le terme de ſa Re-

Origen. c nt. Cels. l. II.
Chriſoſt. Homil. IV. adv. Judæos.
Hyeron. Ep. ad Dardan. ſub fin.
Aug. de Civ. Dei. l. XVIII. c. 46.

ligion, il a rejetté tout enſemble les fruits précieux réſervez à ſa Foi. Ce crime affreux, ce crime qui en renferme tant d'autres, & dont l'horreur conſterne l'eſprit, n'a pas été le crime d'un ſeul ou de pluſieurs, il a été celui de la Nation entiére. Tous ont conſpiré contre le Seigneur, & contre ſon Chriſt. Tous ont dit en élevant leur voix: *prenez-le, & le crucifiez.* Tous ont prononcé leur propre arrêt, & ils y ont enveloppé leur malheureuſe poſtérité en s'écriant, ce qu'on frémit de redire: *que ſon ſang ſoit ſur nous & ſur nos enfans.* Ce crime enfin n'a jamais été déſavoüé. Il ſe perpétuë & ſe renouvelle encore. Loin d'en rougir, & de le déteſter, les Juifs ne ceſſent d'applaudir à l'iniquité de leurs ancêtres, ils répétent toutes leurs mêmes imprécations, & comme eux, tranſmettent à leurs deſcendans le même anathéme dont ils ſont chargez: troiſiéme caractére qui fait durer juſqu'à nos jours leur déplorable condition.

Liv. II. Chap. XV.

Idem. contra Fauſt. l. XII. c. 12. & 24.

Matth. c. XXVII. v. 25.

C'eſt auſſi ce que leur avoit prédit Oſée; car ce Prophéte ne leur a pas ſeulement annoncé leur malheur, il en a clairement ſpécifié la cauſe. *Les enfans d'Iſraël ſeront*, dit-il, *long-temps ſans Roi, ſans Prince, ſans Sacrifice, ſans Autel, ſans Ephod & ſans Téraphims*; c'eſt-à-dire ſans Sacerdoce, ſans Arche, & ſans Chérubins. Voilà dans toutes ſes circonſtances l'état où ſe trouvent les Juifs. En voici la cauſe renduë avec la même préciſion. *Et après ce temps, les enfans d'Iſraël retourneront au*

Oſee. C. III. v. 4. & 5.

Liv. II. Chap. XV.

Seigneur leur Dieu, & ils le chercheront, & David leur Roi. Remarquez-le bien; le Prophéte ne dit pas: & après ce temps malheureux, David leur Roi viendra: il dit: *ils retourneront à David leur Roi, & ils le chercheront.* Or, quel eſt ce David qu'ils chercheront un jour avec tant d'ardeur? Ce n'eſt pas, ſans doute, ce Prince qui jâdis a régné ſur eux. C'eſt donc Celui dont il n'étoit que la figure. C'eſt Celui que les Prophétes ont tant de fois déſigné par le nom de David, lors même que David n'étoit plus. Donc, puiſque les Juifs *retourneront à David leur Roi*, il eſt manifeſte qu'ils l'ont abandonné. Donc *leur retour à David* devoit être précédé d'un temps d'infortune; & ce temps quel eſt-il, ſinon celui qui dure depuis tant de ſiécles? Quand le fait ne parleroit pas, le texte du Prophéte éclairciroit tout.

Demandez-vous pourtant quelque choſe de plus poſitif encore, & s'il ſe peut, de plus tranchant? Rappellez-vous les paroles de Daniel cité plus haut. Quelle raiſon donne-t'il de la ruine *de la Ville & du Sanctuaire?* C'eſt parceque le peuple qui ſera détruit *aura mis le Chriſt à mort. Et poſt hebdomadas ſexaginta duas occidetur Chriſtus, & non erit populus ejus qui eum negaturus eſt.* Afin que nul ne s'y méprenne, & qu'ici le nom de Chriſt ne ſoit ni équivoque, ni ſujet à la diverſité des interprétations, il caractériſe le Meſſie par ſes plus auguſtes attributs. Il l'appelle *le Saint des Saints*, l'auteur de la juſtice éternelle, l'accompliſſement

Dan. C. IX.

& le centre de tout ce qui a été révélé aux Prophétes, la victime d'expiation qui doit abolir tous les péchez & mettre fin à l'iniquité. *Ut conſummetur prævaricatio, & finem accipiat peccatum, & deleatur iniquitas, & adducatur juſtitia ſempiterna, & impleatur viſio & prophetia, & ungatur ſanctus ſanctorum.* Inutilement on voudroit échaper à tant d'évidence, elle renaîtroit des difficultez mêmes qui tenteroient de l'obſcurcir. On ne peut voir le fait, ſans en appercevoir la cauſe; l'un tient ſi étroitement à l'autre qu'il en eſt inſéparable. Il ne faut que dire aux Juifs: ſelon Daniel, en punition d'avoir mis le Chriſt à mort, & d'avoir rejetté le Saint des Saints, *vous deviez ceſſer d'être un peuple.* Or vous avez *ceſſé d'être un peuple* après avoir condamné Jeſus-Chriſt, & rejetté ſon Evangile. C'eſt donc de ſa mort que vous portez la peine. Près de dix-ſept ſiécles écoulez dans la diſgrace n'ont pu vous ouvrir les yeux ſur le crime qu'elle pourſuit, & cet aveuglement eſt encore ce que Daniel a prédit de vous. Il a déclaré que votre obſtination dureroit juſqu'au temps qu'il a plu à Dieu de marquer. *Juſqu'à l'entiere ruine qui a été réſoluë, on ajoûtera*, dit-il, *déſolation ſur déſolation.* Iſaie s'en étoit expliqué de même. *Juſqu'à quand, Seigneur*, avoit-il dit, *durera l'aveuglement de ce peuple?* Et le Seigneur lui avoit répondu: *juſqu'à ce que ſes villes ſoient raſées, qu'il n'y reſte plus ni maiſons, ni habitans, & que la terre qu'il occupoit ſoit déſerte.* Image naïve de votre état. Votre

Liv. II. Chap. XV.

Iſai. C. VI. v. 11.

Liv. II. Chap. XV.

impénitence continuë, les châtimens continuent auſſi. Vos cœurs reſtent infléxibles, & la juſtice de Dieu demeure inéxorable. Vous avez abuſé de la lumiére qui vous étoit offerte, & vous abuſez des ténébres où vous êtes condamnez. Malheureux doublement de n'avoir connu ni vos biens, ni vos maux, de vous être privez des uns, & de vous endurcir par les autres. Je le répéte, il ne faut ici ni raiſonnemens, ni recherches, ni longs diſcours; tout ſe réduit à des faits ſi clairs, ſi publics, ſi ſimples, que la vérité de la Religion Chrétienne en devient preſque ſenſible & palpable.

Mais parmi tous les moyens de punir la Nation ingrate, pourquoi celui de la diſperſer juſqu'aux extrémitez du monde a-t'il été choiſi? Car ce choix marqué dans les Prophétes eſt le viſible effet de quelque haut deſſein. *Je n'exterminerai pas entiérement la maiſon de Jacob, mais je commanderai que la maiſon d'Iſraël ſoit jettée confuſément ſur la terre, par une agitation ſemblable à celle que l'on donne au bled, quand on le ſecouë dans un crible; & un ſeul grain ne tombera pas;* il ſera ſeulement pouſſé au loin par un mouvement général de la maſſe. La terre a fidélement éxécuté ces ordres ſuprêmes. Elle n'a pas ſouffert que les Juifs fiſſent un peuple à part; elle les a comme ſemez au milieu de tous les autres, & ces hommes frappez reſſemblent parfaitement à ces monceaux de grains qu'un tourbillon violent a déſunis, & répandus de toutes parts. Oui, il étoit néceſſaire qu'il en fût ainſi.

Amos. C. IX.

La

Liv. II. Chap. XV.

La Providence, dont le plan étoit l'établiſſement de la foi Chrétienne, devoit en rendre les fondemens inébranlables; & ils ne l'étoient pas, ſi l'on eût pu, tant ſoit peu, ſoupçonner la ſincérité des Ecritures, & la vérité des miracles du Meſſie. Or la certitude des unes, & celle des autres ſont démontrées par la diſperſion des Juifs. » *S'ils euſſent été tous* » *convertis par Jeſus-Chriſt*, dit un grand homme, » *nous n'aurions plus que des témoins ſuſpects; &* » *s'ils avoient été exterminez, nous n'en aurions point* » *du tout* ». Solide & profonde réfléxion, dont je ne veux faire que le ſimple développement.

M. Paſcal. Penſées. Art. XVI.

C'étoit le peuple d'Iſraël qui devoit être le dépoſitaire des Livres ſaints, & de la promeſſe du Meſſie. Par conſéquent deux choſes importoient à l'autorité de ces Livres, juſqu'à ce qu'ils fuſſent achevez, & reconnus pour divins; la premiére, que ce peuple fît un corps d'Etat viſible qui ne ſe mêlât point cependant avec les autres; la ſeconde, que l'avénement d'un Libérateur en eût juſtifié la promeſſe. Par la conſervation de ce peuple en forme de République, ou de Monarchie, les faits portez dans les Ecritures avoient d'innombrables témoins, dont les uns étoient miniſtres eux-mêmes des choſes qu'elles racontent; ces volumes ſacrez étoient remis dans toutes les mains, lûs dans les aſſemblées publiques, & la Nation entiére devenoit caution de la vérité de ces reſpectables monumens. Comme ils atteſtoient ce qu'on avoit vû s'accomplir, l'inſtruction en faiſoit paſſer la mémoire aux enfans;

& à leur tour ceux-ci joignant ce qui arrivoit ſous leurs yeux, à ce qui étoit arrivé du temps de leurs peres, laiſſoient à leurs deſcendans la plus profonde vénération pour les prophétes, & une eſpérance ferme que la poſtérité verroit également s'accomplir ce que contenoient leurs derniéres prédictions. Or, ſi les Juifs avoient été diſperſez plûtôt, durant leur Idolatrie, par éxemple, leurs Livres n'auroient pu s'acquérir l'autenticité qu'ils ont; les preuves s'en ſeroient égarées ou perdues, & à peine ſe fut il trouvé quelques particuliers épars qui leur euſſent ſervi de témoins. Ces témoignages même auroient donné matiére à des doutes légitimes, & fait naître d'éternelles conteſtations, par cela même qu'ils auroient été épars & comme iſolez. C'eût encore été le même inconvénient pour la perſonne du Meſſie, s'il n'eût paru qu'après la diſperſion de la maiſon d'Iſraël. Les preuves aujourd'hui ſi éclatantes pour lui & ſi victorieuſes, n'auroient plus une égale force, & elles ſeroient expoſées à des queſtions interminables. Ses miracles, ſa doctrine, ſa réſurrection, tout ce qui ſert à le faire reconnoître ſeroit livré aux altercations & aux incertitudes. Le corps de la Nation qui l'attendoit ne ſubſiſtant plus, quels témoins ſeroient reſtez pour dépoſer, ſinon une poignée de ſpectateurs ſuſpects, foiblement ou mal autoriſez? Les Gentils, à qui les promeſſes ont été portées depuis, auroient pû ſe défendre d'y croire, & leur infidélité ſe ſeroit ſoûtenuë contre les prophéties par des

doutes, ſinon raiſonnables, du moins aſſez ſpécieux pour juſtifier la réſiſtance. Ils auroient dit; ceux-là : qu'elles étoient poſtérieures aux événemens; ceux-ci: qu'elles ſe pouvoient appliquer à d'autres qu'au Meſſie; quelques-uns: qu'on auroit pû les altérer. Peut-être même auroient ils nié qu'il y eut eu de tradition conſtante ſur le Meſſie, & qu'il eut été annoncé à la terre dès l'origine des temps. Or, pour anéantir ces doutes ou ces difficultez, auroit-il ſuffi du témoignage d'un petit nombre de Juifs convertis? Et ce témoignage même, quelque force qu'il eût eu, combien de fois auroit-il manqué? Tandis qu'une légére portion de l'Univers auroit pu s'inſtruire, & profiter de la lumiére, le reſte que ſeroit-il devenu?

Mais après que le ſçeau a été mis aux Ecritures; après que toutes les prédictions ont été vérifiées, & que le Meſſie a paru; après que les Juifs ont été diſperſez dans tous les climats du Monde pour y porter les Livres ſaints, & pour y rendre témoignage à la divinité de leur origine, tout a changé de face, & il n'eſt plus reſté de prétextes aux doutes. Voilà des témoins ſans nombre, des témoins répandus par tout, & ce qu'il y a d'unique, des témoins irréprochables, parcequ'ils ſont témoins ennemis de ce qu'ils dépoſent. S'ils condamnent la Foy des Gentils ſubſtituez à leur place, ils produiſent eux-mêmes les titres où elle eſt clairement prouvée. S'ils rejettent les conſéquences les plus évidentes de la vérité Chrétienne, ils ſont forcez

Liv. II. Chap. XV.

d'en établir les principes par les leurs; s'ils certifient des faits, ces faits se tournent contr'eux; & jusqu'à leur propre endurcissement dont ils promènent dans l'Univers & les prédictions, & le spectacle, tout en eux est la complette démonstration de l'Evangile. Qui pourra donc ne pas admirer ici les suites de ce profond conseil qui faisoit dire au Messie, par la bouche de David : *Dieu m'a fait voir ce qu'il a résolu sur mes ennemis.* (a) *Ne les exterminez pas, Seigneur; de peur que le peuple que vous m'avez donné ne me méconnoisse, mais dispersez-les par votre puissance, rabbaissez-les, & les renversez, vous qui êtes mon protecteur?*

Psalm. LVIII.

(a) Ad hoc autem sunt interrogati Judæi, ut demonstraretur eos, non ad suam, sed ad gentium salutem & agnitionem testimonia divina portare. Propter hoc enim illa gens regno suo pulsa est, & dispersa per terras, ut ejus fidei cujus inimici sunt, ubique testes fieri cogerentur. Perdito quippe Templo, Sacerdotio, Sacrificio, ipsoque Regno, in paucis veteribus Sacramentis nomen genusque custodiunt, ne permixti gentibus sine discretione pereant, & testimonium veritatis amittant, velut Cain accipiente signum, ut eum nullus occidat, qui fratrem justum invidus & superbus occidit. Hoc nimirum in quinquagesimo-octavo Psalmo non incongruenter intelligi potest, ubi Christus ex persona sui corporis loquitur, & dicit: Deus meus demonstrasti mihi de inimicis meis, ne occideris eos, nequando obliviscantur legis tuæ. In eis quippe inimicis fidei Christianæ demonstratur gentibus, quomodo prophetatus est Christus; ne forte cum vidissent tanta manifestatione impleri prophetias, putarent scripturas à Christianis esse confictas, ut de Christo prædicta putarentur, quæ completa cernuntur. Proferuntur ergo codices à Judæis, atque ita Deus demonstrat nobis de inimicis nostris, quos ideo non occidit, hoc est de terris non penitùs perdidit, ne obliviscerentur legis ipsius, quam propterea legendo & quædam ejus quamvis camaliter implendo meminerint, ut sibi sumant judicium, nobis præbeant testimonium. *Aug. Serm.* XXXIL. *de Temp.* III. *de Epiphan. Idem, Serm.* LXXVII. *Feria* IV. *post II. Domin. Quadrag. Idem in Psal.* LVI.

Liv. II. Chap. XV.

DE LA CONSERVATION DES JUIFS, & de leur rappel général à la Foi Chrétienne.

C'est un avantage propre à la Religion Chrétienne, de n'avoir pas besoin, pour se prouver elle-même, d'engager les hommes à de fatigantes discussions. Loin d'exiger d'eux qu'ils s'enfoncent dans des profondeurs de raisonnement où le grand nombre seroit égaré bien-tôt, elle ne les rappelle qu'à des événemens simples; & afin de nous sauver de la crainte ou du risque de nous y tromper, elle garantit la certitude des faits anciens, par des faits actuels, sensibles, & dont il nous est également facile d'être les juges & les témoins.

Telle, entr'autres, est la condition présente des Juifs. En preuve qu'ils n'ont pas été répandus sur la face de la terre par une de ces révolutions que le Monde appelle fortuites, Dieu veut que leur dispersion même ne mette point d'obstacle à leur durée, & qu'ils subsistent encore sous nos yeux, quoique mépriſez, épars, & flétris par tout. La poussiére que le vent emporte court faire un même corps avec les terres d'alentour, ou former quelque masse particuliére, quand le tourbillon qui l'entraine cesse de l'agiter; ou elle se dissipe enfin, & se dérobe pour toûjours aux regards qui la suivent. Ici tout le contraire. Je voi un peuple nombreux jetté comme à l'avanture au milieu des autres Nations, & ne s'incorporer à aucune. Je le voi errer de toutes parts, & n'arriver jamais, je ne dis pas à com-

poſer un Etat, je dis même à ſe trouver un azyle conſtant où il lui ſoit permis d'établir ſes magiſtrats, de vivre à l'abri de ſes loix, & de faire au moins l'éxercice public de ſon culte. Je le voi ſéparé, déſuni, placé entre le Ciel qui l'écarte, & la terre qui le repouſſe; malgré cet état violent ſubſiſter néanmoins, ſurvivre aux Nations les mieux affermies, & continuer de deſſus leurs ruines & les ſiennes, d'être une énigme à l'Univers.

Jettez, en effet, les yeux ſur tous les peuples autrefois ſi floriſſans. Que ſont-ils devenus, & quelles traces certaines ont-ils laiſſées après eux? Ne parlons point, ſi vous ne le voulez pas, de ces grands Empires perdus dans l'abyme des temps; de celui des Chaldéens, de celui des Aſſyriens, de celui des Egyptiens, ni de celui des Médes & des Perſes. Dieu s'en eſt ſervi pour l'éxécution de ſes deſſeins, & auſſitôt ils ont diſparu. Ne tournez vos regards que ſur les Etats dont la décadence eſt d'une date moins reculée. Diſcernez aujourd'hui, s'il vous eſt poſſible, les deſcendans des anciens Romains, d'avec ces Barbares ſans nombre qui, dans le cinquiéme ſiécle, ravagérent toute l'Italie. Démêlez dans les Eſpagnes les anciens naturels, d'avec les Goths qui en firent la conquête. Diſtinguez dans nos Gaules mêmes une famille Gauloiſe, d'avec celles dont l'origine eſt différente. Diſcernez dans la Grande Bretagne les Maiſons Saxones, d'avec celles qui ne le ſont pas. Tous ces premiers veſtiges ont été pour jamais broüillez. Les peuples ſe ſont tous

mêlez & confondus: & non ſeulement les peuples, mais les familles elles-mêmes; & les plus fiéres de leur durée, n'ont plus de fil aujourd'hui pour remonter au-delà des révolutions publiques des Etats.

Il n'en eſt pas ainſi des Juifs. Il eſt vrai qu'ils ne ſçauroient aſſûrer leurs généalogies, ni ſe dire, en particulier, ſortis d'une Tribu, plutôt que d'une autre, parcequ'un peuple diſperſé n'a plus d'archives publiques; & cela même décide que leur Loi eſt abrogée ſans retour; puiſque leurs Prêtres, ni leurs Lévites ne peuvent conſtater par des titres ſûrs, qu'ils ſont de la famille d'Aaron, & de la Tribu de Lévi. Mais enfin, il n'eſt pas douteux qu'ils remontent juſqu'à l'ancienne tige d'Abraham, & qu'ils deſcendent des Patriarches ſans interruption. Aucun malheur, ni public, ni particulier, n'a rompu la chaîne d'une tradition ſi conſtante, & ils ſe ſont maintenus dans l'inébranlable poſſeſſion d'avoir une autre origine que celle des Gentils.

Tout ſembloit devoir cependant les porter à la faire oublier, & à ſe confondre avec les autres peuples. De toutes les amertumes, la plus inſoûtenable eſt l'humiliation. On s'accoûtume à la miſére & à la ſouffrance; jamais au mépris ni à l'opprobre. Leurs traits enfoncent trop avant dans le cœur, & contre leur atteinte il n'a point de reſſource. Or, depuis dix-ſept ſiécles, le Juif, quoiqu'objet de l'inſulte générale, s'opiniâtre néanmoins à demeurer ſéparé de ceux dont il eſſuye les dédains, & rien n'a pu l'amener encore à la

Liv. II. Chap. XV.

suppreſſion de ce qui ſert à le diſtinguer. L'intérêt le plus grand de tous, celui de la vie, les a ſollicitez cent fois à effacer la tache de leur origine; car on le ſçait, combien ſouvent, & en combien de lieux ſe ſont-ils expoſez à la mort, en portant la marque extérieure de la circonciſion? Et cependant fidéles à ce caractère diſtinctif, les plus affreux périls n'ont pu les en détacher. Les peres ont toûjours continué de marquer leurs enfans à l'empreinte de la Loi; plus jaloux de rendre leur poſtérité reconnoiſſable, que de la ſouſtraire aux mocqueuſes clameurs du monde entier.

Encore ſi durant ces longues & humiliantes épreuves, ils étoient ſoûtenus par l'eſpoir d'une prochaine délivrance! Mais non. Toutes ces idées flatteuſes qu'ils s'étoient faites de la prompte manifeſtation du Libérateur ſe ſont évanoüies, & ſur ce point les menſonges, ou les rêves de leurs Docteurs ne leur ſont que trop avérez. La durée de ce quatriéme millénaire où ils avoient mis leur derniére reſſource, & où le *Scilo* devoit paroître, eſt finie depuis long-temps, & le cinquiéme, fort avancé déja, ſe hâte vers ſon terme. Séduits mille fois par les impoſtures des faux Meſſies, & rebutez des frivoles ſupputations des Rabbins, il a fallu renoncer à calculer les temps, dire anathème à quiconque entreprendroit (*a*) d'aſſigner une date à l'arrivée du Chriſt, dès-là perdre de vûë les

Talmud. Tract. Sanhedrin.

(*a*) Rumpatur ſpiritus eorum qui ſupputant terminos temporum. *Kid. Buxtorf. in Vou. Nin.*

Prophétes,

Liv. II. Chap. XV.

Prophétes, abandonner leurs prédictions, dire qu'on ne les peut entendre, s'envelopper dans ſon malheur ſans en prévoir l'adouciſſement, ſans vouloir en avoüer la cauſe, ſans oſer en eſpérer la fin.

Je ne me laſſe point de le redire, parceque je voudrois que l'incrédule ne ſe laſſât point de le remarquer; malgré ce déplorable état, quoiqu'ils n'ayent rien gardé des moyens qui tiennent unis les autres peuples, quoiqu'ils ſoient bannis de la terre de leurs peres depuis plus de ſiécles qu'ils ne l'ont poſſédée, les Juifs ſont conſervez, ils ſe donnent des deſcendans au milieu des Nations qu'ils déteſtent, & dont ils ſont le rebut ou l'horreur. Quel eſt ce prodige! Et de quel aveuglement ne faut-il pas être frappé, ſi l'on refuſe d'y reconnoître un deſſein de Providence?

Auſſi Dieu n'a-t'il point voulu que les hommes ignoraſſent que les cauſes humaines n'ont point de part à cette merveille, & qu'il en eſt le ſeul auteur. Ecoutons ce qu'il en a révélé par le plus ancien de ſes Miniſtres. *Ne craignez point, ô Jacob, qui êtes mon ſerviteur; car je ſuis avec vous, & j'exterminerai tous les peuples parmi leſquels je vous ai banni. Pour vous, je ne vous ferai point périr: je vous châtierai ſeulement dans ma juſtice; car je ne dois pas vous traiter comme innocent.* La promeſſe eſt formelle, vous le voyez. Il eſt vrai qu'elle eſt faite aux Patriarches, car ce n'eſt qu'en leur faveur que leur indigne poſtérité eſt ſoufferte; mais enfin la communication entre les premiers

Deut. C. xxx. ℣. 3. 4. 5. 6. 7. 8.

Liv. II. Chap. XV.

peres & les derniers enfans, eſt clairement énoncée. Tout périra : les deſcendans de Jacob ſeront ſeuls épargnez ; le Juif éxilé parmi toutes les Nations, s'y conſervera ſans ſe confondre avec elles ; toûjours il pourra d'âge en âge rétrograder vers ſes premiers Ancêtres : au lieu que tous les autres peuples perdront le ſouvenir de leur origine, & ſe confondront mutuellement les uns avec les autres. Nos yeux ſont témoins de la vérité de l'Oracle.

Mais quel autre éclat dans ces paroles de Jéremie ! *Voici ce que dit le Seigneur qui fait lever le ſoleil pour être la lumiére du jour, & qui agite la mer, & qui fait retentir le bruit de ſes flots ; ſon nom eſt le Seigneur des armées. Si ces loix qui régiſſent l'Univers peuvent ceſſer devant moi, alors la race d'Iſraël pourra ceſſer d'être mon peuple pour toûjours.* Il eſt impoſſible d'employer une plus énergique & plus forte comparaiſon. Les loix immuables de la nature ſeront donc plûtôt changées ; le Ciel, la Terre, & les Mers paſſeront donc plûtôt que les Juifs ne ceſſeront d'être. Ils ont pour garant de leur conſervation, non leur propre induſtrie, ni leurs efforts, ni les reſſources politiques, ni les conquêtes, ni les victoires ; (qu'ont pu juſqu'a préſent, & que peuvent ces foibles ſecours pour maintenir les plus grands Etats ?) mais la ſuprême puiſſance qui commande aux aſtres, qui ordonne leur marche, & qui a poſé la terre ſur ſes immobiles fondemens. La main qui les protege, eſt la même qui donne au ſoleil ſa courſe réguliére, & qui reproduit la même merveille autant de fois qu'il y a d'aſtres ſémez dans l'eſpace immenſe des Cieux. Quelle plus grande certitude que les Juifs ne ſeront point retranchez de deſſus la terre ! Mais au même temps quelle preuve plus déciſive pourions nous deſirer en faveur de la Religion Chrétienne ? Et comment douter encore des autres prédictions, quand celle-ci ſe trouve manifeſtement vérifiée par un effet qui ſe perpétue ? Combien devoit être divine la lumiére qui éclairoit les prophétes, elle qui leur a fait annoncer de ſi loin, & la diſperſion des Juifs avec toutes ſes circonſtances, & ce qui étoit encore au-delà de tout vraiſemblable, la continuelle durée de ce peuple diſperſé, foible, déteſté, proſcrit, & aux yeux de Dieu & des hommes coupable du plus grand des crimes ?

Jerem. C. XXXI. v. 35. 36.

Liv. II. Chap. XV.

Vous me direz : ſi pour le vanger il a fallu chaſſer les prévaricateurs loin de l'héritage de leurs Peres, & les livrer à l'indignation des autres peuples, quel beſoin de les conſerver toûjours, & pourquoi Dieu lui-même s'y eſt-il engagé par ſes prophétes ? S'il étoit néceſſaire pour l'autorité des Ecritures, que la main qui les tenoit en dépôt, les répandît par tout, aujourd'hui que ce grand ouvrage eſt conſommé, à quel propos conſerver les reſtes infidéles de Jacob ?

C'eſt ici un myſtère profond, & qui ſeroit à jamais inexpliquable au ſens humain, ſi le Chriſtianiſme n'en donnoit l'intelligence. Oui Jeſus-Chriſt ſeule cauſe de la diſperſion des Juifs, eſt

Liv. II. Chap. XV.

auſſi la cauſe unique de leur conſervation, parcequ'ils ſont deſtinez à le reconnoître, & que dans la durée des temps la providence tient en réſerve le jour heureux qui doit éclairer leur retour. Par-là tout s'éclaircit dans la conduite de Dieu; tout en démontre la ſageſſe; tout met en évidence les attributs dont il ſe glorifie. Les Juifs châtiez & bannis rendent témoignage à la Miſſion de Jeſus-Chriſt; les Juifs convertis & rappellez lui en rendront un plus ſolemnel encore. Leur punition décide qu'il eſt le Meſſie, puiſque Dieu prend ſa cauſe & ſa défenſe. Leur rappel décide qu'ils étoient aveugles en le rejettant, puiſqu'en réparation de l'outrage, ils doivent, avec le reſte de l'Univers, fléchir le genou devant lui. S'ils n'étoient que réléguez, diſperſez, & rebutez, ils ne ſeroient qu'une preuve de ſon pouvoir. Mais rappellez, ils prouvent ſa miſéricorde; convertis, ils rendent gloire à ſa ſageſſe qui par là concilie tout à la fois ſa puiſſance, ſa bonté, ſa fidélité aux promeſſes tant de fois confirmées aux Patriarches. Que l'Incrédule ſe garde donc bien de nous dire qu'il ne voit en tout ceci qu'une révolution ordinaire, & dans l'ordre commun des viciſſitudes. Ce que ſa téméraire ignorance appelle fortune & hazard, à qui remonte juſqu'aux ſources, eſt un plan régulier, un deſſein arrêté dans ce conſeil éternel qui renferme en un même ordre & les cauſes & les effets. Pour l'en faire convenir, parcourons ce que les Prophétes nous apprennent de l'état futur des Juifs. Qui peut mieux nous inſtruire que celui qui tient tout en ſa puiſſance, qui préſide à toutes les deſtinées, à tous les temps, & qui ſçait le nom de ce qui n'eſt pas encore, comme le nom de ce qui eſt, parceque tout eſt ſon ouvrage? Commençons par Moïſe.

Liv. II. Chap. XV.

Le Seigneur votre Dieu, dit-il aux Juifs à venir, *vous fera ſortir de votre captivité; il prendra pitié de vos malheurs, & vous raſſemblera de nouveau en vous retirant du milieu de tous les peuples où ſa juſtice vous avoit auparavant diſperſez. Quand vous ſeriez bannis juſqu'aux extrémitez du Monde, le Seigneur votre Dieu ſçaura vous en faire revenir, & il circoncira votre cœur & le cœur de vos enfans... vous reviendrez, vous écouterez la voix du Seigneur votre Dieu, & vous obſerverez ſes commandemens.* Deut. c. XXX. v. 3. 4. 5. 6. 7. 8.

Voilà d'une maniére claire la promeſſe abſoluë & immuable de conſerver Iſraël; mais auſſi la voilà jointe à celle de ſon retour & de ſon rappel. Son aveuglement eſt diſſipé, ſes préjugez ſont détruits, la circonciſion de ſon cœur en guérit la corruption, ſa docilité paſſe à ſes enfans, & les derniéres races en ſuivent l'éxemple. *Je ſçai que ce peuple ne m'écoutera point*, dit Dieu encore par le prophéte Baruch, *car c'eſt un peuple qui a la tête dure; mais enfin je le ferai rentrer en lui-même dans la terre où il aura été emmené captif, & ils connoîtront que c'eſt moi qui ſuis leur Seigneur & leur Dieu. Je leur donnerai un cœur, & ils comprendront; des oreilles, & ils entendront.* L'endurciſſement du peuple Juif, ſa Baruch. c. II. v. 30. 31. & ſuiv.

Liv. II. Chap. XV.

punition, le commencement de ſa pénitence ne ſçauroient être mieux repréſentez : Ecoutons la ſuite.

Ils ſe ſouviendront de la voye dans laquelle ont marché leurs peres, en péchant contre moi. Ils renonceront donc à l'infidélité de ceux dont ils ſuivoient la révolte. *Et je ferai avec eux une alliance nouvelle pour jamais, afin que je ſois leur Dieu, & qu'ils ſoient mon peuple, & je ne ferai plus ſortir les enfans d'Iſraël de l'héritage que je leur ai promis.*

En attendant que je faſſe remarquer toute la force de ces textes, prêtez l'oreille à celui que je vais rapporter d'Iſaie. *Ne craignez point, ô Jacob, parceque je ſuis avec vous. Je ferai revenir votre poſterité de l'Orient, & je la raſſemblerai du Couchant. Je dirai au Septentrion : rends-la moi ; & au Midi : ne mets pas d'obſtacles à ſon retour ; ſois le guide de mes enfans, & le conducteur de mes filles qui reviennent à moi des extrémitez du Monde. Faites ſortir ce peuple aveugle, quoiqu'il eût des yeux, & qui étoit ſourd, quoiqu'il eût des oreilles ; car je l'ai formé pour moi-même, & il publiera mes loüanges. O Jacob, vous ne m'avez point invoqué ; ô Iſraël, vous ne vous êtes point appliqué à me ſervir... C'eſt moi, c'eſt moi-même qui efface vos iniquitez, & qui veux bien oublier vos égaremens.* L'aveuglement, la diſperſion, le retour, la converſion d'Iſraël, la promeſſe d'une miſéricorde ſans bornes, tout eſt ici dans une pleine évidence. Ce que vous allez lire dans Ezéchiel n'en a pas moins. *Les Nations*, c'eſt toûjours

Iſai. C. XLIII. ℣. 6. 8. & 21. 22. 25. & 26.

Liv. II. Chap. XV.

Dieu lui-même qui parle, *ſçauront que la maiſon d'Iſraël n'a été emmenée captive, qu'à cauſe de ſon iniquité, & parceque m'ayant abandonné, j'ai détourné mon viſage de deſſus ſes enfans, & les ai traitez ſelon leurs crimes. Cependant je vais faire revenir les captifs de Jacob, je ferai miſéricorde à toute la maiſon d'Iſraël, & je deviendrai jaloux de l'honneur de mon ſaint Nom..... quand je les aurai ramenez d'entre les peuples, & que j'aurai été ſanctifié au milieu d'eux, ils connoîtront que c'eſt moi qui ſuis le Seigneur leur Dieu. Je ne leur cacherai plus mon viſage, parceque je répandrai mon eſprit ſur toute la maiſon d'Iſraël.* Dans ces majeſtueuſes paroles l'iniquité d'Iſraël eſt bien marquée ; ſon châtiment qui en eſt la ſuite, eſt exprimé de même. Il eſt captif dans toute les Nations, mais il *revient* ; la miſéricorde eſt faite *à toute la maiſon d'Iſraël* ; elle reçoit *l'eſprit* du Seigneur, & il *ne lui cache plus ſon viſage*. Les rayons du ſoleil ne ſont pas ſi lumineux que ces Prophéties.

Ezech. C. XXXIX. ℣. 23. 24. 28.

Direz-vous qu'il faut les entendre du retour de la captivité de Babylone, & de la converſion des Juifs qui ſortirent de la Chaldée ? C'eſt, en effet, ce que vous pouvez oppoſer de plus ſpécieux ; cette reſſource eſt même l'unique pour vous. Malheureuſement vous ne ſçauriez vous y tenir, tant un pareil commentaire ſeroit frivole & ruineux. Le retour dont parlent les Prophéties, eſt univerſel, commun à tous les Juifs, auſſi général, que leur diſperſion, & d'un bout de l'Univers à l'autre, de

Liv. II. Chap. XIV.

l'Orient & du Couchant, du Septentrion comme du Midi. A ce retour eſt attaché une pleine & entiére liberté dont il ſera ſuivi, & pour toûjours. Or, de tout cela rien ne peut convenir à ce petit nombre qui ſortit de Babylone, d'abord ſous Zorobabel, & enſuite ſous Eſdras. Preſque toutes les dix Tribus préférérent leur éxil à leur propre patrie, & elle ne revit guéres que Benjamin, & Juda. Suppoſons pourtant, contre la vérité de l'Hiſtoire, qu'elles fuſſent revenuës toutes dans la Paleſtine; même dans cette hypothéſe imaginaire, les Prophéties que vous venez d'entendre ne pouroient s'expliquer du retour de Babylone. Eſt-ce, en effet, que depuis Cyrus, Dieu *n'a point détourné ſon viſage de deſſus* les Juifs? Eſt-ce qu'ils n'ont plus été inquiétez depuis cette époque? Eſt-ce-que les Romains ne les ont pas chaſſez de leur ancienne demeure? Eſt-ce qu'ils n'ont pas été diſperſez, eſt-ce qu'ils ne le ſont pas encore depuis dix-ſept cens ans? Que voudroient donc nous dire les Prophétes, ſi comme vous le prétendez, il falloit appliquer leurs paroles au retour de la Chaldée? Y auroit-il rien de moins ſérieux, de plus éxagéré, tranchons le mot, de plus faux que leurs diſcours & leurs promeſſes?

Mais quelle interprétation donnerez-vous à ce paſſage de Zacharie? *Je répandrai ſur la Maiſon de David, & ſur les habitans de Jéruſalem un eſprit de grace & de priére; ils auront les yeux attachez ſur moi qu'ils ont percé de playes. Ils pleureront avec*

Zach. C. XII. ℣. 10. 11. & 12. 13. 14.

Liv. II. Chap. XV.

avec de grands gémiſſemens celui qu'ils ont bleſſé, comme on pleure un fils unique, & ils ſeront affligez à ſon occaſion, comme on a coûtume de l'être à la mort d'un fils aîné. En ces jours-là il y aura un grand deüil dans Jéruſalem, & il ſera ſemblable à celui d'Adrademmon dans la plaine de Mageddon, lorſque Joſias y fut tué par le Roi d'Egypte. *Tout le païs ſera dans les pleurs, une famille à part* (a) *& une autre à part*, &c. Voudrez-vous nier qu'il ſoit queſtion dans ce texte de la pénitence future des Juifs, de leur converſion, & de leur retour à Jeſus-Chriſt? Hé bien, pour le conteſter avec quelque couleur, comment vous y prendrez-vous? Le deüil dont il eſt parlé, n'eſt-il pas l'effet du répentir? Ce que pleure tout Iſraël, n'eſt-ce pas ſon propre crime? Ce crime n'eſt-il pas d'avoir *percé de playes* celui qu'il regarde enfin comme ſon Sauveur? Et ce Sauveur *percé de playes*, quel eſt-il, ſinon Jeſus-Chriſt qu'Iſraël a mis à mort ſans le connoître, & vers lequel il tourne enfin les yeux pour en recevoir le ſalut & la vie? Voilà ce qui eſt préſenté de loin au Prophéte, & ce que nulle ſubtilité n'éludera jamais. Car je ne ſuppoſe perſonne aſſez déraiſonnable pour ſoûtenir que le deüil dont il eſt parlé dans la prédiction, doive s'expliquer des larmes

(a) Et planget terra; familiæ, & familiæ ſeorſum. Familiæ domûs David ſeorſum, & mulieres eorum ſeorſum; familiæ domûs Nathan ſeorſum, & mulieres eorum ſeorſum; familiæ domûs Levi ſeorſum, & mulieres eorum ſeorſum; familiæ Semeï ſeorſum, & mulieres eorum ſeorſum; omnes familiæ reliquæ, familiæ & familiæ ſeorſum, & mulieres eorum ſeorſum *Zachar. C.* XII. ℣. 12, 13 & 14.

Liv. II. Chap. XV.

que verſa le petit nombre de Juifs qui crut en Jeſus-Chriſt, & que ſa mort conſterna. Les termes de Zacharie ſont trop incompatibles avec une interprétation ſi reſtrainte. Ce deüil eſt général dans la Maiſon de David, & propre à tous les habitans de Jéruſalem. Tout y prend part; la Maiſon Royale, auſſi bien que le peuple; les femmes auſſi bien que les hommes; la branche de Nathan, de même que celle de Salomon; la famille de Sémeï, autant que celle de David; les Lévites & les Prêtres, comme le reſte de la Nation; & non ſeulement toutes les Tribus, mais toutes les familles, & tous les particuliers qui les compoſent, ſont dans la douleur, & fondent en larmes. Le Prophéte ne parle donc pas de cette poignée de Juifs qui reconnurent le Sauveur dans la perſonne de Jeſus-Chriſt, pendant que les autres ſollicitoient ſa mort, inſultoient à ſon ſupplice, & blaſphémoient contre ſa mémoire. Il parle donc d'une multitude entiére, de cette multitude deſtinée à mettre un jour ſon eſpérance dans celui que ſes peres ont *percé de playes.*

Ibid.

Que l'Ecriture s'exprime en effet bien différemment, quand elle fait la peinture des Juifs qui crurent au Meſſie dans les jours de ſon avénement, & quand elle trace l'image de la future converſion de leurs deſcendans! Elle compare les premiers à quelques épis négligez par les moiſſonneurs, ou à quelques grapes reſtées après la vendange. Pour les derniers, elle ne connoît ni

Mich. C. VII. Iſai. C. XXIV.

exception, ni réſerve; & c'eſt à tous les captifs, à tous les diſperſez qu'elle adreſſe la parole. Si l'on en doutoit encore, il ne faudroit que ſe rappeller les textes d'Iſaie, où ce Prophéte après avoir clairement annoncé la converſion des Gentils, ajoûte tout de ſuite: *Alors il arrivera que le Seigneur étendra de nouveau ſa main, pour ſe rendre maître des reſtes de ſon peuple. Il levera ſon étendart, il réunira les fugitifs, & il raſſemblera des quatre coins de la Terre ceux qui avoient été diſperſez.* De la ſorte parle Iſaie, immédiatement après avoir montré de loin & la naiſſance du Meſſie, & la foi des Gentils: par conſéquent le ſecond rappel qu'il prédit, & qui doit être des *quatre coins du Monde*, eſt un rappel général, un rappel qui réunira les Juifs & les Nations, dans la même foi au *Rejetton de la racine de Jeſſé*, dont il venoit de faire la magnifique promeſſe. Ne rapportons plus qu'un ou deux paſſages, & finiſſons. *David mon ſerviteur*, dit Dieu dans Ezéchiel, *régnera ſur eux* [les Juifs] *& ils ſeront tous conduits par un ſeul Paſteur. Ils marcheront dans la voye de mes ordonnances, & ils les obſerveront. Ils habiteront ſur la terre que j'ai donnée à leurs peres, & ils y habiteront eux & leurs enfans, & les enfans de leurs enfans juſqu'à la fin des ſiécles; & David mon ſerviteur ſera leur Prince pour jamais. Je ferai avec eux une alliance de paix; mon alliance avec eux ſera éternelle, & les Nations connoîtront que c'eſt moi qui ſuis le Seigneur & le Sanctificateur d'Iſraël, lorſque mon Sanctuaire demeurera au milieu*

Liv. II. Chap. XV.

Idem. C. XI. v. 12. & ſuiv.

Ezech. C. XXXVII. v. 24. & ſuiv.

Liv. II. Chap. XV.

d'eux pour toûjours. Demandons à ceux qui nous accuſeroient de forcer ici le ſens littéral, ce que c'eſt que cette alliance nouvelle faite entre Dieu & les Juifs. Demandons-leur ce qu'ils entendent par cette paix inaltérable qui eſt promiſe à Juda. Demandons-leur comment ils expliquent cette poſſeſſion tranquille de la Terre de Jacob, où *les enfans, & les enfans de leurs enfans* doivent habiter à jamais, & ſans trouble. Demandons-leur ſur-tout quel eſt le *David* qui doit *pour toûjours* régner ſur les Juifs. Demandons-leur enfin comment, & en quel temps la Maiſon d'Iſraël a été renduë ſi ſainte, qu'elle eſt devenuë l'admiration de tous les peuples, qui à ce miraculeux changement ont reconnu que Dieu eſt *le Sanctificateur d'Iſraël.* Etoit-ce lorſqu'ils étoient encore plongez dans l'Idolatrie? On ne le peut dire, ſans une contradiction évidente. C'eſt donc depuis qu'ils ſe ſont convertis. Mais depuis la chûte du Paganiſme, qu'eſt-il arrivé aux Juifs qui marque que Dieu eſt leur *Sanctificateur?* Il eſt donc clair que cette Prophétie n'a point encore eu ſon accompliſſement, & qu'elle eſt une promeſſe pour l'avenir. Nous ne craignons pas de l'avancer, ſi l'on n'explique ce texte dans le ſens que nous lui donnons, il eſt inexplicable, ou même abſurde. Il en eſt de même de celui de Baruch que j'ai cité plus haut: *je les rappellerai* [les Juifs] *dans la Terre que j'ai promiſe à leurs ancêtres avec ſerment. Je ferai avec eux une alliance qui ſera éternelle, afin que je ſois leur Dieu,*

Baruch. C. II.

Liv. II. Chap. XV.

& qu'ils ſoient mon peuple, & je ne ferai plus ſortir mon peuple de la Terre que je lui aurai donnée. Il eſt impoſſible d'imaginer aucun ſens où cette promeſſe ait été dégagée. Plus vous la réduirez à une interprétation temporelle, contre la réſiſtance du texte, & plus vous la rendrez inintelligible, plus le faux en ſortira de toutes parts. Vous n'accorderez jamais ces paroles: *Je ne ferai plus ſortir les enfans d'Iſraël de la Terre que je leur aurai donnée*, avec la diſperſion, & l'éxil des Juifs depuis tant de ſiécles. Il eſt donc ici queſtion d'une autre *Terre* que la Paleſtine; comme en effet le Prophéte parle d'une autre alliance que de l'ancienne: *Je ferai avec eux une alliance nouvelle.* Cette alliance poſtérieure à la premiére, eſt viſiblement celle dont le Juif s'eſt exclu par ſa derniére infidélité. Mais il n'en eſt pas exclu pour toûjours, & il y rentrera pour ne s'en plus ſéparer. Dieu l'a dit, & ſa parole ne ſera pas vainement ſortie de ſa bouche. Oui, cette même Nation qui rampe aujourd'hui dans la ſervitude & l'opprobre, ſera libre un jour & glorieuſe. Elle eſt réſervée pour le ſalut, & non pour être l'objet d'une éternelle vengeance. Si elle attend, elle eſt attenduë auſſi, & ſes maux la préparent à ſon bonheur. L'eſpoir que l'Egliſe conſerve pour Iſraël n'eſt pas vain; il eſt fondé, comme on le voit, ſur d'innombrables Prophéties, toutes ſi formelles, qu'elles n'ont beſoin ni d'explication ni de preuves.

Il eſt vrai que ce peuple malheureux ſemble n'avoir plus ni de ſuc, ni de vie. S'il ſubſiſte en

core, c'eſt par un prodige dont il n'y a point d'exemple. Il eſt ſur la terre, comme le ſeroient des os arides & ſecs, jettez ſans ſépulture dans une vaſte campagne, ſelon la vive image qu'Ezéchiel en a faite. Mais un état ſi affreux, & qui ne peut être aſſez pleuré de toutes nos larmes, ne durera pas toûjours. Les Prophétes du Seigneur ſe trouveront fidéles. Ces oſſemens deſſéchez, & preſque brûlez par le feu de la colére céleſte, ſeront enfin ranimez. Ils entendront la voix de Celui qui tient à ſes ordres la mort & la vie: l'Eſprit ſoufflera ſur eux, & ils revivront. *Si cela doit paroître difficile à ceux qui reſteront alors, cela eſt-il de même difficile pour moi, dit le Seigneur des armées?*

Ezech. C. XXXVII. ℣. 6.

Zach. C. VIII. ℣. 6.

C'eſt à la vuë d'une ſi haute merveille que deux Prophétes s'écrient, l'un: *Fille de Sion, chantez des Cantiques de loüange, & treſſaillez de joye. Le Seigneur a effacé l'arrêt de votre condamnation, & vous ne craindrez plus à l'avenir aucun mal. Le Seigneur eſt au milieu de vous, il vous ſauvera lui-même, & il mettra ſes complaiſances en vous.* L'autre: *Levez-vous Jéruſalem à qui la main de Dieu a fait boire le calice de ſa fureur. Vous avez bû ce calice juſqu'au fond; vous l'avez épuiſé juſqu'à la lie. Vos enfans ſont tombez par terre; ils ont été accablez d'aſſoupiſſement, & raſſaſiez de l'indignation du Seigneur.* Jamais peinture ne pouvoit mieux tracer l'état actuel des Juifs. Ecoutons ce qui ſuit. *Prêtez l'oreille cependant, Ville abandonnée, miſérable, enyvrée de maux, & non pas de vin. Voici ce que dit votre Maître, votre Seigneur, & votre Dieu. Je vais vous ôter de la main cette coupe d'aſſoupiſſement, cette coupe où vous avez bû, juſqu'à la lie, mon indignation & ma fureur. Vous n'en boirez plus à l'avenir.* Remarquez ces derniers mot: *vous n'en boirez plus à l'avenir.* Ils expriment le ſens de ceux de Sophonie: *& vous ne craindrez plus à l'avenir aucun mal;* c'eſt de point en point la même promeſſe. Or, qu'on nous l'apprenne, les Juifs en ont-ils vû l'accompliſſement? Sont-ils ſortis de *leur yvreſſe?* Ont-ils ceſſé de *boire dans la coupe d'indignation*, & n'y reſte-t'il pas encore de *la lie* pour eux? Ont-ils ceſſé de *craindre?* Dieu a-t'il mis en eux *toutes ſes complaiſances?* Et depuis le Prophéte Sophonie juſqu'à nos jours, ne leur eſt-il arrivé *aucun mal?* Ici l'Hiſtoire du paſſé, l'Hiſtoire de ce que vous voyez démontrent, & juſtifient la vérité de ce qui doit ſuivre.

Sophon. C. III. ℣. 14.

Iſai. C. V. ℣. 17. & ſuiv.

Elles ont été manifeſtées à ſaint Paul ces fuites heureuſes; & ce qu'il en a dit eſt trop remarquable pour être omis. *Les Juifs*, écrit-il aux Romains, *ſont-ils tombez pour ne ſe relever jamais? A Dieu ne plaiſe. Mais leur chûte a donné occaſion au ſalut des Gentils, afin que le ſalut des Gentils leur cauſât une émulation* qui les fit rentrer en eux-mêmes. *Que ſi leur chûte a été la richeſſe des Gentils* qui ſe ſont convertis en ſi grand nombre, *quelle grace ne verrons-nous pas reluire quand ils retourneront avec plénitude? Si leur réprobation a été la réconciliation du Monde, leur rappel ne ſera-t'il pas une*

Rom. C. XI.

Liv. II Chap. XV.

réſurrection de la mort à la vie? Ainſi donc les deux Teſtamens préſentent le même tableau. Les Gentils appellez pour tenir la place des Juifs, les rameneront ſur la fin des ſiécles à la bénédiction promiſe à leurs peres; & après avoir éclairé le Paganiſme, Dieu ſe réſerve, pour dernier ouvrage, de convaincre l'endurciſſement & la perfidie Judaïque. Nous ignorons les temps deſtinez à faire éclater le ſpectacle d'une ſi grande révolution. Celui qui les a marquez, les connoît ſeul; ſon adorable ſécret eſt à lui: gardons-nous d'oſer le ſonder. Mais il a dit que les deux Maiſons d'Iſraël ſe convertiroient. Il l'a dit, & nos neveux le verront. Quelqu'incroyable que cette converſion nous paroiſſe, il ſçaura bien par ſa puiſſance éxécuter ce que ſa miſéricorde a promis aux héritiers de Jacob. *Si cela doit paroître difficile à ceux qui reſteront, cela eſt-il de même difficile pour moi, a dit le Seigneur des armées?*

Zach. C. 8. ℣. 6.

C'eſt alors que ce voile fatal qui couvre les yeux des Juifs ſera rompu; ils reconnoîtront en revoiant le jour, la perte que leur cachoient les ténébres. Ils ne ſeront plus dépoſitaires ſeulement de la vérité des Ecritures, & témoins de leur divinité; ils en auront l'intelligence, & le ſceau qui les leur fermoit, ſera briſé pour toûjours. La Foi des Patriarches, des Prophétes, & des anciens Juſtes ne leur paroîtra que ce qu'elle eſt en effet, la nôtre même. Ils ne verront plus dans les ombres de *la Loi*, que l'attente, les préparations

préparations, & la promeſſe de *l'Evangile*. Ils confeſſeront qu'elle n'étoit, pour ainſi dire, enceinte que de lui, & ils ne riendront plus aux figures qui le leur cachoient avant qu'elle l'eût enfanté. Celui qu'Abraham avoit deſiré de voir, & qu'il avoit vû de loin avec des tranſports ſi tendres & ſi vifs, ils l'adoreront à leur tour, & inviteront à l'adorer avec les mêmes ſentimens. Ils ne nous ſeront pas ſubſtituez, comme nous l'avons été pour un temps à Iſraël, mais ils ſe joindront à nous, & ils deviendront nos freres. Ils entreront dans l'alliance de l'épouſe, mais ſans nous remplacer; ce ſera même par notre miniſtére qu'ils auront le bonheur d'y entrer. Les deux peuples enfin n'en compoſeront plus qu'un, *ſoûmis au même joug dans un même eſprit*. C'eſt-à-dire, qu'il n'y aura plus ſur la terre un autel & un autel, mais une même foi, une même eſpérance, un même autre, un même troupeau, un même paſteur, Jeſus-Chriſt qui étoit hier, qui eſt aujourd'hui, & qui ſera au ſiécle des ſiécles.

Liv. II. Chap. XV.

Joan. C. VIII. ℣. 56.

Soph. C. III. ℣. 9.

Hebr. C. XIII. ℣. 8.

Que tardez-vous, Seigneur? Levez-vous, & donnez cette conſolation à votre Egliſe. Hâtez-vous de vous réconcilier avec votre ancienne famille d'Abraham, d'Iſaac, & de Jacob, d'effacer l'opprobre que l'apoſtaſie de leur poſtérité fait comme réjaillir ſur eux, de dégager, pour la gloire de votre ſaint Nom, la parole que vous leur avez donnée, de *tourner vers leurs peres le cœur des enfans*, de fermer toutes les bouches rébelles, &

Liv. II. Chap. XV.

de rendre l'empire de votre Fils auſſi étendu que l'Univers.

Si quelqu'un me demande pourquoi j'ai ſi long-temps inſiſté ſur le rappel futur des Juifs. C'eſt parcequ'il ſe tourne en preuve de la Religion Chrétienne; & il eſt aiſé de le faire ſentir, même en peu de paroles. On ſçait qu'une des plus ſpécieuſes difficultez de l'incrédule, celle qu'il nous oppoſe le plus ſouvent, roule ſur l'abrogation que le Chriſtianiſme a faite de la Loi des Juifs. Les promeſſes, dit-il, avoient été faites à ce Peuple. Dieu avoit traité avec lui, & ſon alliance devoit être éternelle. Cependant les Juifs ſont rejettez; le privilége de l'ancienne bénédiction leur eſt ravi, l'alliance qui devoit durer toûjours n'a point eu la ſtabilité qu'ils avoient droit d'en attendre, & les Chrétiens ſe vantent d'être les ſeuls héritiers des promeſſes. L'une des deux Religions eſt donc trompeuſe; celle-là, ſi les engagemens contractez avec elle n'ont point eu leur effet; celle-ci au contraire, ſi elle s'arroge la gloire & les avantages qui n'appartiennent qu'à l'autre.

Je n'ai pas beſoin de le dire maintenant, & après ce que l'on vient d'entendre, l'objection n'a plus de lieu; j'ai poſé le principe qui la réfout. Si les ruines anciennes ne devoient point être relevées; ſi les malheurs du peuple autrefois ſi chéri devoient durer toûjours; s'il étoit condamné à une nuit éternelle, & ſi jamais la lumiére ne devoit reparoître pour lui, Dieu auroit manqué à ſes promeſſes, la ſuprême vérité ſe trouveroit infidéle, la Loi n'auroit rien eu de ſérieux ni de grave, & l'alliance jurée n'auroit été qu'une illuſion. Mais le retour d'Iſraël eſt le dénoüement qui accorde les contrariétez apparentes, & qui rend toutes les proportions au deſſein qui ſembloit irrégulier, ou ſe démentir. En revenant au ſein de l'Egliſe, les Juifs recueillent la ſucceſſion de leurs ancêtres, ils perpétuent le Traité fait avec eux, ils le rendent immuable, & la parole de Dieu n'eſt point changeante. L'Egliſe d'une autre part, ne ſe glorifie point à faux titre. Elle eſt la ſeconde alliance qu'annonçoit & que figuroit la premiére; les anciens ſacrifices n'étoient que l'image de celui qu'elle offre, & la Synagogue en rejettant l'ancien culte extérieur, en partagera l'eſprit avec elle. Par là vous voyez les deux Religions, en apparence ſi contraires, ſe donner la main, & revenir à l'unité. Par là tout rentre dans l'ordre; & les Juifs diſperſez, les Juifs conſervez, les Juifs rappellez, ſont l'invincible preuve du rapport & de l'harmonie des deux Teſtamens.

Liv. II. Chap. XV.

CHAPITRE XVI.

Que Jesus-Christ a justifié ce que les Prophétes avoient dit de la vocation future des peuples par le Messie.

LIV. II. CHAP. XVI.

JE ne sçai s'il y a rien dans les Prophétes de plus fréquemment rapporté aux jours du Messie, ou de plus clairement énoncé que la vocation des Gentils à la connoissance du vrai Dieu. Il semble que l'ancienne Ecriture n'étoit destinée qu'à nous préparer de loin à ce grand spectacle, & qu'elle se plaisoit à nous le peindre par avance sous d'innombrables images toutes vivement représentantes, quoique mystérieuses. C'étoit aussi le plus grand prodige qui pût sortir de la main souveraine, & si rien ne pouvoit davantage faire éclater sa bonté, rien ne pouvoit aussi mieux signaler sa puissance. C'est par-là que Dieu devoit montrer que tous les cœurs lui sont assujettis, qu'il en dirige les mouvemens à son gré, qu'il les change quand il lui plaît, & de la maniére qu'il lui plaît: empire incommunicable, & qui ne réside qu'en lui.

Tous les Peuples marchoient dans leurs voyes, & chacun égaré par la sienne, avoit perdu la trace de la véritable. La Terre entiére n'étoit couverte que d'insensez & de profanes, & hors un Peuple qui reconnoissoit encore le Dieu Créateur

de l'Univers, le reste, troupe aveugle, avoit oublié la main qui l'avoit fait, & n'adoroit plus que le vil ouvrage de la sienne. Les Nations les plus éclairées, & les plus sages, celles d'où sont sorties les Loix & les Sciences, celles où les Arts ont pris leur origine, celles enfin dont nous admirons encore le goût exquis & les restes précieux, étoient toutes sur l'article de la Religion dans une ignorance monstrueuse. Les Peuples de la Chaldée, de la Phénicie & de l'Egypte; les Grecs ensuite, & les Romains n'avoient pas, en effet, une Théologie plus sérieuse que les plus sauvages; & l'on est encore à comprendre comment des hommes d'ailleurs si raisonnables, si polis & si graves, l'étoient si peu dans les contes plus que ridicules qui composoient le fond de leur culte. Vous diriez que sur ce point la lumiére naturelle s'étoit éteinte en eux, qu'ils ne raisonnoient plus, qu'un esprit de vertige les avoit saisis, qu'ils avoient mis la gloire à qui l'emporteroit par l'impiété des dogmes, & par l'invention des fables extravagantes. De toutes parts étoient élévez des Autels, & des Temples construits à l'honneur d'une foule immense de Dieux imaginaires. On en chercha parmi les astres d'abord; ensuite, on en trouva dans les airs, parmi les reptiles, & jusques dans les plantes nées de la terre. Les fleuves devinrent des Dieux; des sources des fontaines sortirent les Naïades, & l'on établit un thrône à Neptune dans le sein des mers. Les fruits eurent Pomone, Flore distribua les graces

LIV. II. CHAP. XVI.

Liv. II. Chap. XVI.

aux fleurs du printemps, Bacchus couronna les côteaux de vignobles, & Cérès couvrit les plaines de riches moiſſons. Les hautes montagnes, les bois, les profondes cavernes des rochers eurent leurs Divinitez particuliéres, & les Apothéoſes une fois commencées ne connurent plus de bornes. Les paſſions elles-mêmes, qui le croiroit! les paſſions les plus honteuſes étoient érigées en Idoles, & on leur offroit des ſacrifices. Qu'ai-je dit, les paſſions? On déifioit juſqu'aux maux qui tourmentent les hommes, & les malheurs qui empoiſonnent leur vie étoient adorez. La guerre, la peſte, la douleur, les (a) feux conſumans de la fiévre, la mort même avoit ſes Temples. Chaque Nation, chaque Province, chaque Ville reſpectoit la puiſſance de ſes Dieux tutélaires; chaque famille, chaque âge adoroit les ſiens, chaque homme imploroit ſon Génie, & ces Génies eux-mêmes avoient encore d'autres Génies qui les conduiſoient, & leur préſidoient. Ainſi l'Univers n'étoit plus qu'un Temple vaſte, où étoient encenſez de vains Simulachres, & tout y ſembloit devenu Dieu, excepté Dieu même, ſelon la noble expreſſion d'un grand Prélat. Quel déſordre! & combien l'homme parut alors dégradé de ſa premiére inſtitution!

Cic. de Leg. lib. 2.

Montfaucon Antiq. Tom. 1. part. 2. C. 5. & ſuiv.

Valer. Max. 11. 15.

Monſ. de Meaux Hiſt. Uni.

Dieu voyoit ces Idoles, & les hommages impies que leur rendoit l'aveuglement humain. Mais il n'étoit pas temps encore de faire luire le jour ſur ceux qui étoient dans les ténébres, & dans les ombres de la mort. Ce bienfait étoit réſervé pour la manifeſtation du Meſſie; c'étoit-là le privilége de ſa naiſſance, le fruit de ſa parole, & Dieu l'avoit prédit dès le commencement dans la promeſſe qu'il fit au Pere des Fidéles. ***En vous***, lui avoit-il dit, c'eſt-à-dire, par celui qui naîtra de vous, ***ſeront benies toutes les Nations de la Terre.*** Jacob l'avoit annoncé de même dans ces myſtérieuſes paroles adreſſées à l'un de ſes fils: ***Le ſceptre ne ſortira point de Juda, ni le gouvernement de ſa poſtérité, juſqu'à ce que celui qui doit être envoyé ſoit venu; & c'eſt lui qui ſera l'attente des Peuples.*** Moïſe l'avoit expreſſément marqué, quand il dit aux Juifs, que l'étranger l'emporteroit ſur eux, ***qu'il s'éléveroit, qu'il deviendroit puiſſant, & que pour eux ils deſcendroient, & ſeroient à ſes pieds.*** Ailleurs le même Prophéte avoit fait entendre ces paroles ſorties de la bouche de l'Eternel: ***Ils m'ont voulu comme piquer de jalouſie*** [les Juifs] ***en adorant ceux qui n'étoient pas Dieux, & ils m'ont irrité par leur vanité ſacrilége; & moi je les piquerai auſſi de jalouſie, en aimant ceux qui n'étoient pas mon Peuple, & je les irriterai, en ſubſtituant à leur place une Nation inſenſée.*** C'étoit-là comme le cri unanime de tous les Prophétes, & c'eſt par ce caractére ſur-tout qu'ils s'accordoient à déſigner le Meſſie futur. ***Nations, loüez le Seigneur***, diſoient-ils: ***Peuples,***

Geneſ. C. 18. ℣. 18.

Ibid. C. 49. ℣. 10.

Deuter. C. 28. ℣. 43.

Ibid. C. 32. ℣. 21.

Pſal. 116.

(a) Qui tantus error fuit ut pernitioſis etiam rebus non modo nomen Deorum tribueretur, ſed etiam ſacra conſtituerentur. Febris enim fanum in Palatio, & Orbonæ ad ædem Larum, & aram malæ fortunæ Eſquiliis conſecratam videmus. *Cic. de Nat. Deor. Lib. 3.*

Liv. II. Chap. XVI.

Liv. II. Chap. XVI.

loüez-le tous. Que ſes miſéricordes & ſes promeſſes ſoient annoncées d'avance aux races à venir, afin que le Peuple qui viendra dans la ſuite, rende à l'Eternel le tribut de la loüange ..... quand toute la Terre verra le ſalut que Dieu doit procurer au Monde. Vous tous qui habiterez l'Univers, faites donc tout retentir des ſaints tranſports de votre joye en préſence du Seigneur votre Roi: Que la mer en ſoit étonnée avec tout ce qui la remplit: que les fleuves frappent des mains, que les montagnes treſſaillent d'allégreſſe, parcequ'alors tout ſera rempli de la connoiſſance du ſalut, comme la mer l'eſt de ſes eaux. En ce jour *le rejetton de Jeſſé ſera de même qu'un étendart élévé aux yeux de tous les Peuples, & les Nations en foule viendront lui préſenter le ſacrifice de leurs priéres.* Temps heureux, *où chacun briſera les Idoles d'or & d'argent que ſa main avoit faites, pour commettre, en les adorant, le crime de l'impiété. La Terre déſerte & ſans trace, ouvrira des chemins de bénédiction, & elle ſe réjoüira. Ce qui étoit deſſéché ſe changera tout-à-coup en un étang ..... Dans les cavernes où les dragons habitoient auparavant, on verra naître la verdure des roſeaux & du jonc. Il y aura là un ſentier & une voye qui ſera appellée la voye ſainte. Celui qui eſt impur n'y paſſera point, & les ignorans y marcheront ſans s'égarer.* Mais qui pourroit décider ce qui brille le plus dans les paroles ſuivantes, ou de l'évidence, ou de la grandeur? C'eſt Dieu lui-même qui parle, & tout homme y reconnoît cette majeſtueuſe ſimplicité, ſi viſiblement ſupérieure au langage

Pſal. 101. ℣. 16.

Pſal. 97. ℣. 3.

Ibid. ℣. 7. 8. 9.

Iſai. 11. ℣. 9. & 10.

Id. C. 31. ℣. 7.

Id. C. 35.

Id. C. 42.

langage mortel: *Voici mon ſerviteur*, dit-il, *& j'en prendrai la défenſe. Voici mon Elû, dans lequel mon ame a mis ſes complaiſances: je répandrai mon eſprit ſur lui, & il rendra la juſtice aux Nations ..... Oüi, je ſuis le Seigneur qui vous ai appellé, qui vous ai pris par la main, qui vous ai conſervé, qui vous ai établi pour être le réconciliateur du peuple, & la lumiére des Nations. Mes premiéres prédictions ont été accomplies, j'en fais encore de nouvelles, & je vous découvre l'avenir avant qu'il arrive. Chantez donc au Seigneur un Cantique nouveau, publiez ſes loüanges d'un bout de la Terre à l'autre, vous qui allez ſur la mer & ſur l'étenduë de ſes eaux, vous Iſles, & vous tous qui les habitez. Habitans des rochers, jettez de grands cris du haut de vos montagnes; car je conduirai les aveugles dans un ſentier qu'ils ignoroient: je ferai que les ténébres ſe changeront pour eux en lumiére, & que les routes tortueuſes ſeront redreſſées: je ferai ces merveilles en leur faveur, & ma protection ne les quittera point. Ne vous ſouvenez plus des choſes paſſées, je vais faire des miracles nouveaux; ils vont paroître, & vous les verrez. Je ferai un chemin dans le déſert, je ferai couler des fleuves dans une terre inacceſſible. Les bêtes ſauvages, les dragons, & les autruches me glorifieront, parceque je ferai naître des eaux dans un climat aride, pour donner à boire à mon peuple, au peuple que j'ai choiſi. C'eſt moi qui ai formé ce peuple pour moi-même, & il publiera mes loüanges.* Plus de diſtinction, plus de préférence, ni de pré-

Liv. II. Chap. XVI. *Il. C.* 42.

Iſai. C. 43. ℣. 19.

Liv. II. Chap. XVI.

dilection. Tout eſt appellé à la même juſtice, au même héritage. *J'en ai juré par moi-même*, continuë l'Eternel, *cette parole de vérité eſt ſortie de ma bouche, & elle ne ſera point vaine, que tout genoû fléchira devant moi, & que toute langue jurera par mon nom.* C'eſt par le Meſſie qu'il promet d'accomplir ce changement univerſel. C'eſt lui *qu'il avoit mis en réſerve comme une fléche choiſie qu'il tenoit cachée à l'ombre de ſa main.* C'étoit peu *qu'il réparât les* Tribus de Jacob, & *qu'il convertît les reſtes d'Iſraël*; il devoit encore *être établi pour être la lumiére des Nations*, & le *ſalut des extrémitez de la Terre. Les Rois* devoient *le voir, les Princes ſe lever devant lui, & tous l'adorer en ſilence comme l'Envoyé d'Iſraël trouvé fidéle dans ſes promeſſes.* L'ignorance, le crime, l'indifférence, l'oubli ne devoient point être des obſtacles à ſa miſéricorde, ni retarder le cours de ſes bontez. Lui-même devoit *prévenir ceux qui ne le cherchoient pas, & dire au peuple qui n'invoquoit point ſon nom: Me voici, me voici.* Encore quelles contrées, quels Royaumes, & quels climats devoient être exceptez de cette glorieuſe vocation? Nuls. Au contraire je voi le regard de la miſéricorde qui tombe ſur toute chair qui reſpire. J'entens qu'on nomme tous les peuples, *ceux qui ſont au milieu des mers, dans l'Afrique, dans la Lydie, dans la Gréce, dans l'Italie, dans les Iſles les plus réculées; & ceux qui n'ont jamais oüi prononcer le nom du Très-Haut. Vers eux ſont envoyez les prémices de ceux qui ſont convertis.*

Id. C. 45. ℣. 23.

Id. C. 49.

Id. C. 65.

Id. C. 66. ℣. 19. & 20.

Liv. II. Chap. XVI.

Nouveaux Prêtres, nouveaux Lévites, de toutes parts ils aménent au Seigneur leurs freres conquis à la juſtice, & les lui préſentent ſur la montagne ſainte, de la même ſorte que les Enfans d'Iſraël préſentent dans un vaſe pur l'offrande qu'ils apportent au pied de l'Autel. Elles viennent des extrémitez de l'Univers, ces Nations heureuſes, & elles diſent: *Il eſt vrai que nos peres n'ont poſſédé que le menſonge, & un néant qui leur a été inutile. Comment un homme ſe feroit-il à lui-même des Dieux? Et certainement ce ne ſont pas des Dieux. Mais à préſent nous ſçavons qu'il n'y en a qu'un & que ſon nom eſt, Celui qui eſt.* De ſon côté Dieu dit à *celui qu'il appelloit: Non mon Peuple; vous êtes mon Peuple, & les enfans du Dieu vivant; & ce Peuple lui répond: Vous êtes mon Pere & mon Dieu.* Prodige de la puiſſance & de la bonté infinie. *Elle va rendre pures les lévres de tous les Peuples, afin que tous invoquent le nom du Seigneur, & que tous ſe ſoûmettent à ſon empire dans le même eſprit d'obéiſſance. Ceux qui demeurent au-delà des fleuves d'Ethiopie viendront lui offrir leurs priéres, les enfans du pere commun diſperſez en tous lieux accourront à lui les mains pleines de leurs offrandes, & l'arrêt de la condamnation ſera pour toûjours effacé.* Et quand arrivera ce prodige? Le voilà clairement marqué. *Encore un peu de temps, dit le Seigneur des armées, & j'ébranlerai le Ciel & la Terre, la mer & tout l'Univers; j'ébranlerai tous les Peuples, & le Deſiré de toutes les Nations viendra.*

Jerem. C. 16. ℣. 19.

Oſ. C. 1. ℣. 10.

Id. C. 2. ℣. 24. Soph. C. 3. ℣. 9.

Agg. C. 2. ℣. 7.

Liv. II. Chap. XVI.

On le fera voir, & on dira: Voici votre Roi. Il annoncera la paix univerſelle, ſa puiſſance s'étendra depuis une mer juſqu'à l'autre mer, & depuis le fleuve juſqu'aux extrémitez du Monde. Il n'y aura plus un Temple à l'excluſion de l'autre, un Sacrifice au-deſſus de l'autre, un Sanctuaire plus ſacré que l'autre. Mais *depuis le lever du ſoleil juſqu'au couchant, le nom de Dieu ſera grand parmi les Nations, elles offriront toutes le même ſacrifice, & l'oblation ſera plus pure que l'ancienne.*

Zach. C. 9.

Malach. C. 1. ℣. 10.

Que le Lecteur qui voit ici de ſes yeux une ſuite de prédictions ſi répétées, ſi palpables & ſi liées entr'elles, y faſſe une attention ſérieuſe. S'il eſt fidéle, quelle conſolation pour ſon cœur de trouver dans ces illuſtres témoignages l'évidente juſtification de ſa foi! Et s'il ne croit pas encore, qu'il s'ouvre donc une fois à la lumiére, & qu'il rende gloire à la vérité qui le pourſuit. La vocation des Gentils eſt de tous les faits le plus clairement prédit dans l'ancienne Ecriture. On ne peut conſerver de la pudeur, & le nier. Des paſſages ſans nombre que j'aurois pû joindre aux précédens, acheveroient d'en convaincre le plus rébelle contradicteur. Qu'il conſulte, s'il veut, les (1) textes citez à la marge; il verra ſi je lui impoſe, & ſi cet article peut encore être un ſujet de diſpute entre lui & nous.

(1) 2. Reg. 22. ℣. 44. Pſal. 2. ℣. 8. Pſal. 17. ℣. 44. Pſal. 21. ℣. 28. Pſal. 67 ℣. 32. Pſal. 81. ℣. 8. Pſal. 85 ℣. 8. Pſal. 86. ℣. 3. 4.

Que reſte-t'il donc, & de quoi s'agit-il? De montrer que ces Prédictions ont été remplies dans toute leur étenduë par Jeſus-Chriſt. Voilà tout ce qu'on

peut ſérieuſement éxiger de moi, qui ſoûtiens ici la cauſe de l'Evangile. Or c'eſt-là préciſément ce qui la rend invincible. N'expoſons que le fait. A peine Jeſus-Chriſt eſt-il né, que voici des Mages, prémices de la Gentilité, qui traverſent les mers, accourent à ſon berceau, mettent à ſes pieds les richeſſes de l'Orient, le reconnoiſſent pour le Roi des Juifs, (2) & l'adorent au nom des Nations. N'eſt-ce pas là ce que David avoit prédit ſi clairement: que (3) *les Ethiopiens ſe proſterneroient aux genoux du Meſſie, que ſes ennemis baiſeroient la terre*, (4) *que les Rois de Tharſe lui rendroient leurs hommages, que les Princes de Saba, que les Souverains de l'Arabie lui préſenteroient leurs dons, & qu'avec eux tous les peuples lui ſeroient aſſujettis?* Prédiction ſi manifeſtement juſtifiée, qu'en le voyant un ſaint vieillard s'écria: *C'eſt maintenant*, (5) *ô Dieu, que votre ſerviteur meurt en paix, parcequ'il a vû le Salut promis aux Nations, & la grande lumiére que vous deſtiniez à tous les peuples.*

Liv. II. Chap. XVI.

Pſal. 95. ℣. 3. Pſal. 97. ℣. 3. Iſai. 19. ℣. 18. Idem 25. ℣. 6. Idem 35. Idem. 45. ℣. 14. Idem. 49. Idem. 52. ℣. 10. Idem. 54. Idem. 55. ℣. 4. Idem. 60. ℣. 3 Jerem. 31. ℣. 34. Joël. 2 ℣. 28. Amos. 9. ℣. 11. Mich. 4. Zachar. 8. ℣. 20. Zach. 13. ℣. 8.

(2) Matth. c. 2.

(3) Pſal. 71. ℣. 8.

(4) Iſai. c. 60.

(5) Luc. c. 2. ℣. 29.

A cette époque la face de la terre ſe renouvelle, en effet, & ce changement prodigieux ſe forme avec de ſi rapides progrès, qu'il ſeroit preſque incroyable, s'il n'étoit ſoûtenu par la foi de toutes les Hiſtoires. Les Apôtres n'avoient pas encore achevé leur courſe, & déja ſaint Jacques diſoit à ſaint Paul: *Voyez, mon frere, combien de milliers de Juifs ont crû.* Déja ſaint Paul diſoit lui-même aux Romains que notre Foi *étoit célébre dans tout le Monde.* Il leur écrivoit que la doctrine

Act. 21. 20.

Rom. 1. ℣. 8. Ibid. 10. ℣. 17. 18. Ibid. 16. ℣. 25. 26.

de Jeſus-Chriſt avoit été prêchée, que *la voix* des Diſciples avoit *retenti par tout, & que leur parole s'étoit fait entendre juſqu'aux extrémitez de la Terre.* Il rendoit gloire à celui qui eſt Tout-puiſſant, de ce qu'enfin *les Oracles étoient juſtifiez, & de ce que la révélation du myſtère demeuré ſécret dans les ſiécles antérieurs, étoit parvenuë à la connoiſſance de tous les peuples.* Il appelloit les Coloſſiens en témoignage des victoires de l'Evangile. La foi, leur diſoit-il, eſt *oüie de toute créature qui eſt ſous le Ciel, elle eſt annoncée, elle fructifie, & elle croît par tout l'Univers.* Il écrit à Timothée, parlant de l'Incarnation, que ce myſtère a été *manifeſté aux Anges, prêché aux Nations, crû dans le Monde, & reçû dans la gloire.* Depuis qu'il y a des hommes, avoit-on entendu parler d'une doctrine & d'une Religion répanduës avec une célérité pareille?

Coloſſ. 1. ℣. 23. *Ibid.* ℣. 6. 1 *Timoth.* 3. ℣. 16.

Mais ſous les Diſciples des Apôtres, l'œuvre commencée va toûjours croiſſant; leurs efficaces diſcours ébranlent, & entraînent quiconque les écoute. Le Philoſophe ne ſçait plus où prendre des armes pour ſe défendre; malgré lui la foi pénétre dans les Palais des Princes, & ſoûmet ceux à qui tout eſt ſoûmis. Triomphe encore plus difficile; elle ſurmonte l'opiniâtre ignorance, le préjugé indocile, & le reſpect alors inſenſé des Peuples pour les maximes de leurs ancêtres. Dans le court eſpace d'un ſiécle ſeul, la Terre n'eſt preſque plus reconnoiſſable. Elle enfante de nouveaux hommes, & la trace des générations anciennes eſt

comme effacée. De jour en jour tout ce qui reſpire devient Chrétien, l'Evangile eſt la Loi générale; tout tremble, tout genoû fléchit au nom de Jeſus mis à mort pour les péchez des hommes. Tout eſpere au mérite de ſon ſacrifice, & s'unit à lui, pour ne former avec lui qu'une ſeule victime. Tous veulent être le Peuple conquis qu'il doit préſenter au Pere. Tous ceux qui tombent frappent leur poitrine, pour obtenir en ſon nom la grace qui releve. Cent ans après le ſupplice du Sauveur, ſaint Juſtin comptoit déja d'innombrables Nations ſauvages rangées à l'Egliſe. Juſqu'à (*a*) ces Peuples vagabonds, qui ſans ſe fixer de demeure, erroient deçà & delà ſur des chariots, au gré de leur inconſtance & du hazard, la Religion Chrétienne étoit en honneur auprès d'eux, & c'eſt d'elle qu'ils apprirent les premiéres Loix qui les unirent, dit le même Auteur. Sur ſes pas, & quelques années après, vient ſaint Irénée. Ses Ecrits nous montrent (*b*) le Catalogue des premiéres Egliſes accrû de je ne ſçai combien d'autres,

Juſt. Apol. 2. *Vide Senec. de Provid. c.* 4. *Clem. Alex. lib.* 5. *Strom.*

(a) Οὐδὲ ἓν γὰρ ὅλως ἐστὶ τὸ γένος ἀνθρώπων, εἴτε βαρβάρων, εἴτε Ἑλλήνων, εἴτε ἁπλῶς ἐκ πιοῦν ὀνόματι προσαγορευομένων, ἢ ἀμαζοβίων, ἢ ἀοίκων καλουμένων, ἢ ὧν σκηναῖς κτηνοτρόφων οἰκούντων, ἐν οἷς μὴ διὰ τὸ ὄνόματος τὸ σταυρωθέντος Ἰησοῦ εὐχαὶ καὶ εὐχαριστίαι τῷ πατρὶ καὶ ποιητῇ τῶν ὅλων γίνονται. *Juſt. Dial. cum Tryph.*

(*b*) Nam etſi in mundo loquelæ diſſimiles ſunt, virtus traditionis una & eadem eſt. Et neque hæ quæ in Germania ſunt fundatæ Eccleſiæ aliter credunt, aut aliter tradunt: neque hæ quæ in Iberis ſunt, neque hæ quæ in Celtis, neque hæ quæ in Oriente, neque hæ quæ in Ægypto, neque hæ quæ in Lybiâ, neque hæ quæ in medio mundi ſunt conſtitutæ: ſed ſicut ſol creatura Dei in univerſo mundo unus & idem eſt, ſic & lumen, prædicatio veritatis ubique lucet, & illuminat omnes homines qui volunt ad cognitionem veritatis venire. *Iren. Lib.* 1. *Cap.* 3. *adverſ. Hæreſ.*

Liv. II. Chap. XVI.

& de nouveaux Peuples adorateurs de l'Homme-Dieu. Tertullien paroît au milieu du ſecond, & vers le commencement du troiſiéme ſiécle, & voilà que le nouveau dénombrement qu'il nous donne, (*a*) met dans le ſein de l'Egliſe des Nations qu'un peu auparavant on n'y mettoit pas; les Gétules, la Mauritanie preſque entiére, toutes les Eſpagnes, une partie des Gaules, les Iſles Britanniques, juſqu'alors inacceſſibles aux armes Romaines, les Sarmates, les Daces, la Germanie, les Scythes, ſans compter l'Egypte, preſque tout l'Orient, & les Indes mêmes, où la tradition conſtante nous apprend que ſaint Thomas avoit porté l'Evangile du ſalut. Origene ſuccéde de près à Tertullien; toutefois il nomme (*b*) de nouveaux

Abdias. lib. 9. Gregor. Naz. Ora. 25. Ruffin. lib. 10. C. 9. Orig. tract. 29. in Matth.

(*a*) In quem enim alium univerſæ Gentes crediderunt, niſi in Chriſtum qui jam venit? Cui enim & aliæ Gentes crediderunt, Parthi, Medi, Elamitæ, & qui inhabitant Meſopotamiam, Armeniam, Phrygiam, Cappadociam, & incolentes Pontum & Aſiam, & Pamphyliam: immorantes Ægyptum, & regionem Africæ quæ eſt trans Cyrenen inhabitantes, Romani & incolæ: Tunc & in Hieruſalem Judæi & cæteræ Gentes: ut jam Getulorum varietates, & Maurorum multi fines, Hiſpanorum omnes termini, & Galliarum diverſæ Nationes, & Britannorum inacceſſa Romanis loca, Chriſto verò ſubdita: & Sarmatarum, & Dacorum, & Germanorum, & Scytharum, & abditarum multarum Gentium, & Provinciarum & Inſularum multarum nobis ignotarum; & quæ enumerare minùs poſſumus, in in quibus omnibus locis Chriſti nomen, qui jam venit, regnat.... Chriſti autem regnum ubique porrigitur, ubique creditur ab omnibus Gentibus ſupra enumeratis. *Tertull. Lib. 1. adverſus Judæos. Vide eumdem Apol. Capp. 1. & 37. ad Scap. 2.*

Neque enim Civitates tantùm, ſed vicos etiam atque agros ſuperſtitionis iſtius (*ſcilicet Chriſtianæ Religionis*) contagio pervagata eſt. *Plin. Jun. Epiſt. 97. Lib. X.*

(*b*) Confitentur & miſerabiles Judæi hæc de Chriſti præſentiâ præ-

enfans

enfans nez à l'Egliſe, dans des climats preſque ignorez. Ceux qu'Origéne exceptoit, peu après ne ſont plus exceptez par Arnobe. (*a*) Selon lui, les Régions ſauvages du Nord que le ſoleil éclaire à peine, voyent la lumiére céleſte, & ſont inondées des torrens de la grace, de même que les plages brûlantes de l'Afrique & du Midi. Enfin il n'y a plus d'exception, plus de réſerve dans les jours de ſaint Athanaſe, de (*b*) Théodoret & de

Liv. II. Chap. XVI.

Id. lib. 3. contr. Celſ.

dicari: ſed ſtultè ignorant perſonam cùm videant impleta quæ dicta ſunt. Quando enim terra Britanniæ ante adventum Chriſti in unius Dei conſenſit Religionem? quando terra Maurorum? quando totus ſimul orbis? *Orig. Homil. 4. in Ezechiel.*

Per totum orbem notior eſt Chriſtianorum prædicatio quàm Philoſophorum placita. Quis enim Jeſum è Virgine natum & crucifixum ignorat? Quis reſurrectionem ejus multis creditam, & denuntiationem judicii, reddituri pro dignitate pœnas peccatoribus, & Juſtis præmia? Quin & reſurrectionis futuræ myſterium vulgatum eſt, tametſi rideatur ab infidelibus. *Orig. Lib. 1. contra Celſ.*

Sed neque Celſus, neque Simon potuerunt intelligere quomodo Jeſus, in morem boni Coloni, potuerit magnam Græciæ, Barbariæque partem opplere verbi ſemine, traducentis animas à vitiis ad conditorem rerum omnium. *Idem. Lib. 5. contra Celſ.*

(*a*) Virtutes ſub oculis poſitæ, & inaudita illa vis rerum, vel quæ ab ipſo fiebat palam, vel ab ejus præconibus celebrabatur in orbe toto, eas ſubdidit appetitionum flammas, & ad unius credulitatis aſſenſum mente unâ concurrere Gentes & Populos fecit, & moribus diſſimillimas Nationes. Enumerari enim non poſſunt atque in uſum computationis venire ea quæ in Indiâ geſta ſunt apud Seras, Perſas & Medos: In Arabiâ, & Ægypto, in Aſiâ, & Syriâ, apud Galatas, Parthos, Phryges: in Achaiâ, Macedoniâ, Epiro: in Inſulis & Provinciis omnibus quas ſol oriens atque occidens luſtrat: ipſam denique apud Dominam Romam. *Arnob. Lib 2.*

(*b*) Olim enim (Apoſtoli) mortale corpus induti, nunc hos, nunc illos accedebant, modò Romanis loquentes, modò Hiſpanis aut Gallis: at poſtquam ad eum iverunt à quo miſſi fuerant, omnes populi illorum fruuntur laboribus, non Romani tantùm & qui Ro-

Liv. II. Chap. XVI.

saint (a) Chryſoſtome. Tous trois aſſûrent que de leur temps le Chriſtianiſme s'étoit répandu partout où le ſoleil porte ſa lumiére; tant étoient rapides les progrès de l'Evangile devenu comme un feu qui dévoroit tous les Royaumes. Ainſi la poſtérité des Apôtres eſt bénie comme celle d'Abraham, & elle eſt plus nombreuſe que les ſables de l'Océan. L'Egliſe elle-même, ſurpriſe de ſa propre fécondité, s'écrie dans ſa joye: Comment ai-je donné la vie à tous ceux-ci? Des extrémitez du Monde ils me viennent en foule. Je m'étends à droite & à gauche, j'ai toutes les Nations pour héritage, & j'habite les Villes déſertes. Je n'étois il n'y a guéres qu'une plante foible & timide qui rampois ſur la terre, & dont les vents ſe joüoient; aujourd'hui je porte mes branches juſques dans le Ciel, je les étends juſqu'aux deux bouts de l'Univers, & mes racines ſont profondes comme la mer.

Athan. Epiſt Syno. apud Theodoret. lib. 4. c. 3. Act. Concil. Univerſ.

Iſai. paſſim.

Mais ne nous bornons pas à ces faits, & gardons-nous de laiſſer penſer que la vertu de l'Evangile ſe ſoit éteinte après ces premiers efforts. Le temps n'a rien pû contre elle, il n'a fait que l'augmenter. C'eſt qu'il eſt écrit de Jeſus-Chriſt, qu'il eſt de tous les temps; il étoit hier, il eſt au-

mana amant imperia, ab ipſis reguntur, ſed & Perſæ, & Scythæ, & Maſſagetæ, & Sauromatæ, & Indi, & Æthiopes, &, ut ſummatim loquar, omnes qui ſunt intra oras habitabiles. *Theodoret. Serm. 8. adverſ. Græcos.*

(a) Quomodo verò quæ ab ipſis (Apoſtolis) ſcripta ſunt ad terras Barbarorum, etiam Indorum, ipſos denique fines Oceani perveniſſent, niſi autores illi fide digni fuiſſent? *Chryſoſt. Hom. 6. in 1. ad Corinth. Vide eund. Homil. in Pentec. & Orat. Chriſtum eſſe Deum.*

Liv. II. Chap. XVI.

jourd'hui, & il ſera au ſiécle des ſiécles. Auſſi voije la jeuneſſe de ſon Egliſe ſe renouveller ſans ceſſe *comme celle de l'aigle*, & la puiſſance de la Croix continuer dans tous les âges d'attirer tout à elle. Non moins heureuſe dans la durée de ſon cours, que dans ſa premiére naiſſance, de moment à autre elle étend ſes bornes, & recule ſes limites. Jettez les yeux ſur ces Peuples barbares qui firent tomber l'Empire Romain au cinquiéme ſiécle. La Providence les multiplie, & les tient comme en réſerve ſous un ciel glacé pour punir Rome Payenne, & *enyvrée du Sang des Martyrs.* Force leur eſt donnée d'enhaut. Les voilà qui ſe répandent comme les eaux d'un grand fleuve; mais en renverſant le plus formidable Empire du Monde, eux-mêmes ils ſe ſoumettent à celui du Sauveur, tout enſemble miniſtres des vengeances, & objets des miſéricordes. Sans le ſçavoir, ils ſont menez comme par la main au-devant de l'Evangile; ils penſent n'aller qu'où la fureur les guide, & ils trouvent, ſelon la promeſſe d'Iſaïe, le Dieu qu'ils ne cherchoient pas.

Apoc. C. 17. ℣. 6.

Iſai. C. 65.

De nouveaux ſiécles s'écoulent, & je découvre encore de nouvelles moiſſons préparées à la Foi Chrétienne. Le ſaint Moine Auguſtin la porte dans le Royaume de Cant, & Dieu qui bénit ſes travaux, donne l'accroiſſement à ſon œuvre. L'Egliſe Anglicane ſe forme, les miracles y abondent, les vertus y retracent les jours Apoſtoliques, & elle devient illuſtre par toute la terre. Heureuſe ſi ſa

Beda, lib. 1.

Liv. II. Chap. XVI.

chûte n'eût jamais déshonoré des commencemens ſi beaux?

Même dans ces temps malheureux, où les enfans de l'Epouſe révoltez contre elle, oſent lui reprocher qu'elle a été ſtérile, & répudiée par l'Epoux, que de Peuples ſont enfantez à Jeſus-Chriſt, que de Nations données à l'Egliſe viennent ſe réfugier dans ſon ſein! Le dixiéme ſiécle eſt à certains égards l'opprobre de nos Annales, j'en conviens. Toutefois dans ce même ſiécle dont on ſe plaît tant à éxagérer les diſgraces, pourquoi ne veut-on pas voir cet eſſain d'étrangers qui accourent les uns ſur les autres à la Montagne ſainte, & demandent avec larmes qu'on les plonge dans les eaux du Baptême? N'eſt-ce donc pas alors que la Pologne, la Tranſylvanie, la Moſcovie, la Suéde, la Pruſſe, le Dannemarc, la Poméranie, la Bohéme, & la Hongrie entendirent les paroles de la vie éternelle? Après cela peut-on nous demander encore la juſtification des promeſſes? Nous ne la donnons pas en raiſonnemens vagues, nous ne payons pas de ſubtilitez; nous ouvrons les Hiſtoires, & nous diſons aux contradicteurs: Liſez ce qu'ont écrit vos ancêtres, & les nôtres.

Puiſqu'il ne faut rien omettre dans une matiére ſi importante, n'oublions pas ce qui s'eſt fait depuis deux ſiécles. Des Régions immenſes ſe ſont ouvertes tout à coup. Un nouveau Monde que l'ancien ne connoiſſoit pas & plus grand que lui,

s'eſt fait voir à nos yeux étonnez de leur découverte. Mais Dieu le connoiſſoit, & il avoit marqué ſon heure. L'Amérique a vû la Foi pénétrer juſqu'à elle, & s'y attirer des hommages ſincéres. Un nouvel Apoſtolat s'eſt élévé, ou pour m'exprimer plus ſainement, l'ancien Apoſtolat venu juſqu'à nous ſans interruption, a fait voir que la ſource des céleſtes miſéricordes ne tarit point. De grands Corps, jaloux d'étendre la gloire du nom Chrétien, & formez dans l'Egliſe pour en réparer les pertes, ont rempli ſon auguſte deſtination. Par eux le Symbole Catholique s'eſt chanté juſques dans les climats les plus reculez; par eux l'eſprit de martyre a repris ſon ancienne vigueur; par eux de vaſtes Empires qui dégradoient leurs hautes connoiſſances par le mélange d'un culte ſuperſtitieux, ont connu le myſtère de la Croix, & retracé la ferveur de l'Egliſe naiſſante. Ils vivront à jamais dans la mémoire des Juſtes, ces Hommes Apoſtoliques, dont rien n'a ſuſpendu le zéle; ces nouveaux Conquérans, qui malgré la diſtance des lieux, malgré les déſerts, les montagnes, & les rochers, malgré les tempêtes & les écüeils des mers, ont fait remporter des victoires à l'Egliſe juſques dans la Perſe & dans la Chine: Hommes vraiment livrez à la grace, dont les ſoins *ont relevé les ruines anciennes, & refermé les murailles entr'ouvertes*, pour parler le langage des Prophétes. Amos. c. 9.

Revenons. Voilà ce que Dieu a fait dans tous les ſiécles, & ce qu'il a continué juſqu'au nôtre,

pour confondre l'impiété qui blaſphême ſon œuvre. Ces faits ſont éclatans comme le jour, & la preuve qui juſtifie les prédictions ſubſiſte encore ſous nos yeux. S'il falloit que toutes les contrées de la terre fuſſent enſeignées, nous les montrons toutes inſtruites des leçons de l'Evangile. S'il falloit que les Rois fuſſent les nourriciers de l'Egliſe, que la multitude des Peuples ſe tournât vers elle, que les Iſles vinſſent, & que la force des Nations lui fût donnée, nous faiſons voir tous ces prodiges éxécutez dans la plus littérale rigueur. S'il falloit qu'il y eût un Apoſtolat, un Sacerdoce qui d'âge en âge renouvellât la fécondité de la Croix, nous ne ceſſons de le produire, & de le nommer. S'il falloit que les Idoles fuſſent briſées, par tout les mains Chétiennes ont été détruire les Dieux de fonte & d'argile. S'il falloit enfin que Jeſus-Chriſt s'attirât tous les hommages de l'Univers, qui eſt-ce qui a jâmais eu autant que lui d'éclat & de grandeur? Cent & cent bouches le prédiſent avant qu'il paroiſſe, & toute langue confeſſe ſon nom ſi-tôt qu'il paroît. Il eſt l'objet principal de l'ancienne Egliſe, le modéle unique de la nouvelle, & le lien des deux. Un peuple entier n'eſt occupé qu'à l'attendre, & le reſte du Monde lui ouvre les bras (*a*) quand il eſt deſcendu. Avant qu'il arrive, les grands événemens, & les grands Hom-

Vide Orig. contra Celſum. lib. 2.

(*a*) Nam ſi Salomon regnavit, ſed in finibus Judeæ tantùm, à Berſabe uſque ad Dan termini ejus regni ſignantur. Si verò Babyloniis & Parthis regnavit Darius, non habuit poteſtatem ulteriùs, ultra fines regni ſui, non habuit in omnibus Gentibus poteſtatem.

mes, ſans le ſçavoir, ne font que préparer ſes voyes. Les conquêtes des Héros, les projets ambitieux qui ont tant fait de révolutions, ces batailles ſanglantes qui tant de fois ont décidé du ſort des Etats, ces coups imprévûs qui ont renverſé les Empires, & tranſporté la victoire d'un Royaume à l'autre, ces intrigues ſécrettes par où la politique mondaine penſoit ne veiller qu'à ſes intérêts, cette multitude de reſſorts qui durant quatre mille ans a tant produit de ſcénes heureuſes ou tragiques; tout cela, ſi nous ſçavons l'entendre, n'étoit que pour diſpoſer la terre aux circonſtances dans leſquelles le Meſſie devoit paroître. Non, ni Cyrus, ni Aléxandre, ni le grand Céſar, ni Pompée, ni Auguſte, ni tous les autres n'ont rien fait que pour Jeſus-Chriſt. Ils croyoient ſe conduire eux-mêmes, & une Puiſſance inviſible, & ſupérieure les ménoit à ſes fins par les rou-

Si Ægyptiis Pharao, vel quiſque ei in hereditate regni ſucceſſit, illic tantum potitus eſt regni ſui dominium. Si Nabuchodonoſor cum ſuis Regulis, ab Indiâ uſque ad Æthiopiam, habuit regni ſui terminos. Si Alexander Macedo, nunquam Aſiam univerſam, & cæteras regiones, poſtquam devicerat, retinuit. Si Germani, adhuc uſque limites tranſgredi non ſinuntur. Britanniæ, intra Oceani ambitum concluſæ ſunt. Maurorum gens, & Getulorum barbaries à Romanis obſidentur, ne regionum ſuarum fines excedant. Quid de Romanis dicam, qui de legionum ſuarum præſidiis Imperium ſuum muniunt, nec trans iſtas gentes porrigere vires regni ſui poſſunt? Chriſti autem regnum & nomen ubique porrigitur, ubique creditur; ab omnibus gentibus ſupra enumeratis colitur; ubique regnat, ubique adoratur: omnibus ubique tribuitur æqualiter ..... omnibus æqualis, omnibus Rex, omnibus Judex, omnibus Deus & Dominus eſt. Nec dubites credere quod aſſeveres cum videamus fieri. *Tertull. Lib. adv. Jud.*

Liv. II. Chap. XVI.

tes marquées dans un Conſeil plus haut. Auſſi tout ſurprend dans les Hiſtoires, à n'y enviſager que les cauſes particuliéres, & les faits détachez. On n'y d'écouvre que le jeu des paſſions, les mouvemens irréguliers de l'inconſtance humaine, & l'on ne ſçait plus ſouvent où eſt le Dieu qui préſide à ſon ouvrage. Mais regardez plus loin; vous voyez tout concerté dans une harmonie réglée, une Providence qui arrange tout avec ſageſſe & avec force, un but invariable auquel tout ſe rapporte; & ce but eſt Jeſus-Chriſt, dont il eſt écrit qu'il eſt le premier & le dernier, le commencement & le terme des voyes éternelles. Il eſt l'unique, & après lui il n'y en a point d'autre.

Mais ne le voyons plus dans cet abîme de ſiécles, où la confuſion des événemens le tient caché. Redeſcendons vers les jours qui l'ont ſuivi. Je demande que l'on me diſe ſi ſa gloire n'y égale pas la magnificence des peintures qu'en ont fait les Prophétes en tant de maniéres. Tournez les yeux, & regardez tout autour de vous, étendez votre vûë, & puis encore étendez-là. Que voyez-vous, ſinon Jeſus-Chriſt par tout? De toutes parts ſont élévez des Temples où les Peuples aſſemblez implorent ſon ſecours; dès l'aurore on y chante ſes miſéricordes, & le midi retendit de ſon nom. Près de ſes Autels, les Rois ne ſont plus que des hommes, & toute Majeſté s'évanoüit en préſence de la ſienne. A chaque pas eſt l'image de ſa Croix auparavant objet de l'horreur univerſelle, maintenant

Chryſoſt. ſerm. quod Chriſtus ſit Deus.

Liv. II. Chap. XVI.

tenant objet de la vénération la plus profonde, & de la plus tendre mémoire. La parole ſortie de ſa bouche eſt encore toute récente, & le Miniſtre qui l'annonce aux enfans de la Foi les trouve toûjours avides de l'entendre. Sa Loi ne ceſſe de préſider aux plus importantes déciſions, & l'erreur, quoi qu'elle ſe ſoit montrée ſous toutes les faces, n'a pû encore lui donner d'atteinte. Voyez comme elle conſerve ſa premiére vertu, ſon efficacité naturelle ſur tous les cœurs. Elle conſole l'ame innocente; elle fixe les incertitudes de l'eſprit flottant, elle jette le trouble & la terreur dans l'homme ſorti des bornes de la régle. Au milieu de cet amas de Sectes preſque innombrables qui diviſent l'ancienne unité, c'eſt toûjours le même Jeſus-Chriſt que l'on adore, comme dans le ſein de l'Epouſe véritable. Ses myſtéres, malgré leur impénétrable profondeur, y ſont reſpectez en ſilence par toute chair. Une foible poignée d'hommes indociles s'en ſcandaliſe, mais l'impiété ſécrette n'oſe éclater, tant ſeroit prompt le cri de l'Univers qui s'éleveroit contre elle. Où eſt donc celui qui peut entrer en parallele de gloire avec le Dieu des Chrétiens? Quel homme a jamais tenu de la ſorte un Empire univerſel que les temps ne font qu'accroître & fortifier? Tous ces Conquérans, dont les victoires ſont ſi vantées dans les Hiſtoires fabuleuſes ou véritables, que ſont-ils devenus? Leurs noms enſevelis comme leur puiſſance, ſont à peine connus de la multitude. Ces Sages tant admirez

Liv. II. Chap. XVI.

dans la Gréce, ces graves Légiſlateurs, ces Philoſophes ſublimes que l'ancien temps regardoit comme les Maîtres de la Science, & comme la lumiére du Monde, qui eſt-ce qui embraſſe aujourd'hui leur défenſe? Où eſt celui qui voudroit ſacrifier ſes jours pour la vérité de leurs dogmes? Qu'il paroiſſe, qu'il parle. Il faut donc, quelque prévenu qu'on ſoit, en revenir à ce point: ſçavoir, que les plus grands Hommes n'ont eu de grandeur que chez un Peuple, & dans un temps déterminé, mais que tous les ſiécles, que tous les Peuples ſont donnez à Jeſus-Chriſt, & que ſon Egliſe n'a point d'autres bornes que l'Univers, ni ſa durée d'autre meſure que les ſiécles éternels.

Premiére difficulté.

Cependant écoutons ce que l'on oppoſe à cet accompliſſement palpable des Prophéties. On me dira d'abord que j'éléve trop haut le prodige de la converſion des Peuples à l'Evangile. Il n'y avoit rien de ſi inſenſé que l'idolatrie, pourſuivra-t'on. Un culte ſi licentieux & ſi choquant, une Théologie ſi capricieuſe & ſi mal aſſortie ne pouvoient pas durer toûjours. Il falloit bien ouvrir les yeux, & reconnoître enfin qu'on n'adoroit que des fantômes. Jeſus-Chriſt eſt venu dans des circonſtances heureuſes, & lorſque le Monde commençoit à ſe laſſer de ſes Idoles. Sa morale plus pure que l'ancienne a flatté le naturel orgüeilleux des hommes, & ils l'ont embraſſée. D'ailleurs, ce qui eſt nouveau porte d'ordinaire un charme ſécret, qui lui tient lieu de mérite; on change ſouvent ſans

Voyez M. Boſſuet, Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſ.

autre raiſon que le plaiſir de changer; l'habitude prend enſuite le deſſus, les ſiécles s'écoulent, & l'on arrive, on ne ſçait comment, à trouver du prodige dans ce qui n'eſt que l'effet de nos panchans, de la durée des âges, & du pouvoir de l'exemple.

Liv. II. Chap. XVI.

C'eſt ainſi que raiſonnent, ſi pourtant c'eſt raiſonner, ceux qui ſans approfondir croyent nous avoir confondus, quand ils ont prononcé quelques vagues ſentences. Je ſçai que l'idolatrie étoit l'extravagance même, & la honte de l'eſprit. Mais faiſons-y réfléxion, c'eſt cette même extravagance du Paganiſme qui démontre l'extrême difficulté qu'il y avoit à le vaincre; & c'eſt dans ce prodige d'égarement & de foibleſſe que conſiſtoit ſa grande puiſſance. Un renverſement ſi général des lumiéres naturelles décide qu'il n'y avoit plus de reſſource dans la raiſon humaine. Le Monde avoit vieilli dans ſon erreur, & la tradition d'un culte ſi aveugle ſe perdoit dans l'abîme des temps. L'Univers enchanté de ſes Idoles, en aimoit la multitude, parcequ'il penſoit y voir plus de ſecours dans ſes beſoins. C'étoit pour un homme né mortel la plus flatteuſe chimére, que d'eſpérer qu'un jour peut-être l'apothéoſe le feroit un Dieu. Quelle puiſſance ne falloit-il donc pas pour rappeller dans les eſprits la notion ſi écartée de l'Etre ſouverain, & unique? Quel effort pour réveiller le cœur d'un aſſoupiſſement ſi prodigieux & ſi long?

Réponſe.

Liv. II. Chap. XVI.

On peut, tant que l'on voudra, dire que rien n'eſt durable ſur la terre, & que l'inconſtance eſt le fond de notre être. En général ce diſcours eſt vrai; cependant rien n'eſt plus faux, ſi-tôt qu'on l'applique à la chûte de l'idolâtrie. Nous ſommes volages quand l'intérêt du plaiſir nous fait changer; mais nous ne ſommes que trop conſtans quand il nous fixe. Or, tout étoit fait pour le plaiſir dans la religion Païenne. Les ſens y étoient flattez par des objets enchanteurs, l'imagination par des fables riantes, & l'eſprit par une orgueilleuſe liberté que rien ne captivoit. Les ſpectacles, les molles délices, la débauche même la plus outrée y faiſoient une partie du culte divin, & la pudeur, encore un peu reſpectée par les Loix, étoit bannie dès qu'il s'agiſſoit du ſervice des Dieux. Leurs fêtes, leurs ſacrifices, les hymnes qu'on leur chantoit, les peintures laſcives conſacrées dans leurs Temples, les jeux publics & ſolemnels inſtituez en leur honneur, ne ſembloient établis qu'en faveur des paſſions. C'étoit elles en effet, & ſes propres vices quon adoroit ſous ces dehors de Religion. Ce n'étoit point aux images taillées de Vénus, de Priape & de Bacchus qu'on ſacrifioit; c'étoit à l'amour impudique dont on aimoit le dangereux appas, c'étoit aux joyes des ſens plus enyvrantes que le vin, c'étoit aux jeux, aux ris folâtres qui font taire la raiſon, & qui inſultent au ſérieux de la ſageſſe. Telle étoit l'ame du culte païen. N'y cherchez rien pour les mœurs. Qu'importoit qu'elles y paruſſent diſſoluës? Les Dieux prétendus immortels avoient donné l'exemple du déſordre, & pouvoit-on faillir en imitant (a) ce qu'on adoroit? Quelques Sages en ſécret, & en petit nombre, rougiſſoient de tant d'excès; mais au mépris des Sages, les Poëtes étoient ſeuls écoutez. En vain un grand Philoſophe tenta de les décrier comme les auteurs du menſonge, & leurs Poëmes comme le poiſon de la Morale, le peuple ne vouloit point d'autre Théologie que leurs fables, ni d'autres Divinitez que celles dont les débauches feintes autoriſoient la ſienne. Encore une fois, tel étoit le fond de l'idolâtrie, & l'on viendra nous dire avec gravité, que les hommes l'ont abandonnée par le ſeul attrait de l'inconſtance. On voudra nous perſuader que le Paganiſme ennuyé de ſon culte, n'attendoit que l'occaſion de le changer? A qui fera-t'on croire ce paradoxe? Si

Rivinus. Diſſert. de Majumis. apud Grevium.

Montfaucon Antiquit. expliquée. Tom. 1. P. 2. c. 6.

Liv. II. Chap. XVI.

Homer. paſſim. Plaut. Amphytr.

Socrates apud Platon.

(a) Omnes enim cultores talium Deorum, mox ut eos libido perpulerit, ferventi, ut ait Perſius, [*Satyr.* 3.] tincta veneno, magis intuentur quid Jupiter fecerit, quàm quid docuerit Plato, vel cenſuerit Cato. *Aug. de Civ. Dei. Lib.* 2. *cap.* 7.

Virgo in conclavi ſedet:
Suſpectans tabulam quamdam pictam ubi inerat pictura hæc, Jovem
Quo pacto Danaæ miſiſſe aiunt quondam in gremium imbré aureum.
Egomet quoque id ſpectare cœpi, & quia conſimilem luſerat
Jam olim ille ludum, impendio magis animus gaudebat mihi
Deum ſeſe in hominem convertiſſe, atque per alienas tegulas
Veniſſe clanculum per impluvium, fucum factum mulieri:
At quem Deum? qui templa Cœli ſumma concutit.
Ego homuncio hoc non facerem; ego verò illud feci, ac lubens.
Terent. Eunuch. Act. 3. *Sce.* 5.

Liv. II. Chap. XVI.

vous disiez : tout l'Univers a passé d'un joug austère sous des loix plus douces, & ce changement est naturel : on se garderoit bien de le contester. Mais que vous osiez dire : tout l'Univers entraîné par son inconstance, a mis aux pieds ce qui le flattoit depuis longtemps, pour n'embrasser que ce qui le rebute, dans l'espérance d'un bien qui ne se montre pas ; & ce changement est naturel. C'est ce qu'aucun homme sensé ne vous accordera jamais.

Voulez-vous une autre preuve qui décide qu'à juger des choses par l'expérience, & le cours ordinaire, l'idolâtrie devoit continuer sa séduction ? Regardez combien l'intérêt aidoit à la soûtenir. Des Villes innombrables n'étoient riches & puissantes que par leurs Temples, où les peuples accouroient en foule dans les jours de célébrité. Epheſe, par éxemple, ne devoit sa grandeur & ses priviléges qu'au Temple de Diane, élevé dans l'enceinte de ses murs. Toutes les contrées voisines de Delphes, de Claros & de Dodone n'étoient opulentes que par les Oracles répandus en ces lieux. A l'intérêt des Villes s'unissoit l'intérêt des Prêtres, dont la troupe immense ne subsistoit que des erreurs qu'elle offroit au peuple. L'Etat même & sa politique contribuoient plus que le reste à maintenir le culte des Dieux. Dès l'origine de la République, les Ordonnances du Sénat avoient défendu les Religions étrangeres ; les Loix Impériales avoient renouvellé la même défense, & le Paganisme en se précautionnant contre les troubles qui d'ordinaire suivent l'introduction des nouveautez, ne faisoit qu'affermir davantage le respect de ses Idoles. De tous côtez elles trouvoient donc un appui. L'antiquité de la tradition, l'attrait & le conseil du plaisir, l'intérêt & la fortune des Villes, le besoin des Prêtres, l'aveuglement des Peuples, les fictions agréables des Poëtes, la politique des Empires, le préjugé général que le bonheur & les disgraces de l'Etat dépendoient de Jupiter ; tout concouroit à éterniser l'erreur, & à faire de la conversion du Monde, l'ouvrage de la plus difficile éxécution.

Act. c. 19. v. 23.

Tit. Liv. lib. 39. Tertull. Apol. c. 5.

Liv. II. Chap. XVI.

Euseb. Hist. Eccles. L. 2. c. 2.

Encore pourrois-je me rendre, si dans ce décri général des fausses Divinitez après la publication de l'Evangile, je voyois les Princes s'armer contre elles, & l'éloquence aider l'Autorité par les charmes de la parole. Mais ici vous ne trouvez rien de pareil. Durant trois siécles & davantage, l'Eglise Chrétienne sans appui humain, souffre ce que la fureur & la puissance unies peuvent inventer de plus cruel pour la détruire. Et néanmoins ces hommes qui, malgré la persécution, rempliſſent (*a*) les Villes, les Armées, le Sénat & les Palais des Princes, ne sçavent qu'espérer, souffrir & prier. Ils s'interdisent les murmures & la plainte avec autant de rigueur que la sédition même, ils ne sont

Tertull. Apolog. c. 2.

(*a*) Hesterni sumus, & vestra omnia implevimus, Urbes, Insulas, Castella, Municipia, Conciliabula, Castra ipsa, Tribus, Decurias, Palatium, Senatum, Forum. Sola vobis reliquimus Templa. *Tertull. Apolog.* 2.

Liv. II. Chap. XVI.

ni du parti de Niger, ni du parti d'Albin. Ils n'ont d'autre Chef qui les défende que Jesus mis à mort par le supplice honteux de la croix.

Ia. Apol. c. 35. 36. &c. Orig. contra Celf. lib. 3.

Le Paganisme avoit vû naître dans son sein, & s'y perfectionner tout ce qu'il y avoit eu de grands hommes dans l'art de discourir. C'est dans Athénes qu'avoit paru d'abord tout l'éclat de l'éloquence, & dans le reste de la Gréce que les grands Historiens, les grands Philosophes, les grands Orateurs & les grands Poëtes avoient brillé. Rome ensuite posseda l'empire de l'esprit, & montra dans un autre langage, avec les mêmes graces, peut-être encore plus d'élévation, & constamment plus de justesse. De ces deux sources sont sortis les modéles qui ont fait, & qui feront à jamais les Ecrivains célébres. Or leurs Ouvrages ne sont pleins que de la grandeur, & n'inspirent que le respect des Dieux. Il semble donc que l'oreille enchantée, l'imagination ébloüie par l'élégance de l'expression & des peintures, ne devoient plus être sensibles qu'à des talens encore supérieurs. Toutefois ceux qui d'abord annoncent l'Evangile, ceux par qui la Foi triomphe de la Gréce & de Rome, ne sont ni des Sages ni des Orateurs. Leurs discours n'ont rien d'orné, rien de ces tours ingénieux que le monde admire, & ce qu'il y avoit *de plus vil, de plus mépriſable aux yeux humains, est choisi pour détruire ce qu'il y avoit de plus grand*, selon l'expression de l'Apôtre saint Paul. Qu'on y pense sans prévention, & qu'on se demande

I. Corinth. c. 1 ℣. 28.

demande après : n'y a-t'il rien là que de naturel? Ou bien est-ce l'œuvre de Dieu? Je m'en tiens à la réponse que chacun entendra dans le sécret de lui-même.

Liv. II. Chap. XVI.

Seconde Difficulté.

Une autre difficulté frappe davantage, & semble plus solide, parcequ'elle va plus directement contre le fait que j'établis. J'ai soûtenu que l'Evangile avoit parcouru tout l'Univers, selon la promesse, & que Jesus-Christ s'étoit attiré de la Croix toutes les Nations du Monde. Mais ce fait que j'avance si hardiment est-il bien vrai, me dira quelqu'un? N'y a-t'il pas encore des Peuples auſquels la foi de nos Mystéres n'a pû parvenir, des Peuples encore plongez dans leurs premiéres ténébres? Même parmi ceux qui ont vû la lumiére, combien en reste-t'il qui la rejettent, fidéles à l'ancien culte qu'ils ont reçu de leurs peres? On a porté l'Evangile dans les Indes, au Japon, dans la Chine, en Perse, & dans l'Amérique; y a-t'il fructifié? La soumission a-t'elle été unanime dans ces vastes climats? Parce qu'une poignée d'hommes s'y sera convertie, faudra-t'il mettre ces grandes Régions dans le sein de l'Eglise Chrétienne? Enfin puisque toute chair avoit été donnée au Fils par le Pere comme son héritage, puisque son nom ne devoit plus sortir de la bouche des Infidéles convertis, ni de celle de leurs enfans jusques dans l'éternité, d'où vient qu'il ne reste plus ni ombre ni trace de Christianisme dans les lieux où les premiers siécles l'ont vû si floriſſant? Par éxemple, que sont devenües

Liv. II. Chap. XVI.

ces fameuſes Egliſes d'Aléxandrie, d'Antioche, de Jéruſalem, de Conſtantinople, & d'Afrique, qui en avoient tant d'autres ſous elles? Qui eſt-ce maintenant qui habite ces terres autrefois arroſées du ſang des Martyrs, ces Villes ſi célébres par le nom de leurs Evêques, & par les Conciles qui s'y ſont aſſemblez? Le ravage des temps y a tout moiſſonné, juſqu'à la Foi. De nouveaux Peuples s'y ſont établis, & l'on n'y connoît plus la doctrine ni les vertus des anciens. De là ſort donc inévitablement cette double conſéquence, ou qu'il y avoit de l'excès dans la parole des Prophétes, ou que l'œuvre de Jeſus-Chriſt y laiſſe encore de grands vuides à remplir.

Réponſe.

Je répons ſucceſſivement aux diverſes parties de cette premiére objection. Premiérement, je conviens qu'il reſte des Peuples non encore éclairez des lumiéres de la Foi. Mais en quel endroit de nos Livres eſt-il écrit que toutes les Nations à la fois, & dans le même temps ſeront incorporées à l'Egliſe? Je lis bien qu'elles doivent toutes y entrer, & que l'Evangile doit avoir des Elûs par tout: mais je ne lis point que tout d'un coup, & préciſément dans les mêmes jours, ce grand prodige doive s'éxécuter. Il y a dans l'ordre de la Providence des moyens généraux qui préparent les événemens de loin, & qui les arrangent chacun en leur temps, & en leur place. Que les promeſſes ſoient juſtifiées dans un ſiécle, ou dans un autre, il n'importe, pourvû qu'elles ſoient accomplies; & ce n'eſt point à nous à fixer des époques, lorſque les Prophétes eux-mêmes n'en ont point marqué. L'Evangile, pour me faire entendre par une comparaiſon, ſe doit à l'Univers, comme le ſoleil lui doit ſa lumiére. Or le ſoleil n'éclaire pas tous les Peuples enſemble dans les mêmes momens; ſa courſe réglée répand ſa lumiére ſur un Royaume, puis ſur un autre, & ſucceſſivement juſques ſur les plus reculez. Telle doit être la Foi dans ſon progrès. Aujourd'hui elle ſe leve ſur un Peuple, demain elle ſe levera ſur un autre. Attendez que les temps achévent la perfection de l'œuvre, & ne vous hâtez point de demander d'où vient qu'elle reſte imparfaite. Ce que vous voyez accompli contre toute apparence, vous eſt un ſûr garant de ce qui reſte à faire. Déja la multitude des Peuples s'eſt tournée vers l'Egliſe, les autres y viendront dans leur ordre; un jour leur eſt deſtiné, la Providence le tient dans ſes tréſors & il viendra. Pourquoi vous défiez-vous de ſon pouvoir, tandis que vous le voyez qui éclatte ſi ſenſiblement ſur la plus grande partie de l'Univers?

Mais enfin quand la Religion ceſſeroit de s'étendre, ce qu'à Dieu ne plaiſe, l'objection que l'on m'oppoſe n'en ſeroit pas moins vaine. Je pourrois toûjours répondre qu'il ne faut entendre la promeſſe faite à l'Egliſe que dans une eſpéce de généralité, & non dans le ſens rigoureux de la lettre. Quand il eſt dit, ajoûterois-je, que l'Em-

Hermannus Witſius Exercitat. Hiſtorico-Crit.

Liv. II. Chap. XVI.

pire du Meſſie doit s'étendre depuis une mer juſqu'à l'autre, cette expreſſion marque ſeulement que ſa Loi ſera reſpectée par le plus grand nombre des Peuples. Qu'il y en ait un, qu'il y en ait pluſieurs, ſi vous voulez, & quelques climats ſauvages où ſon nom demeure encore inconnu, le fond de la promeſſe eſt toûjours rempli, & cela ſeul eſt capital à la cauſe que je ſoûtiens. Quoi! Parce qu'il y aura quelque Régions preſque inhabitées qui n'entendront point la doctrine du ſalut, vous vous empreſſerez de conclure au déſavantage du Chriſtianiſme & des Prophéties? Vous compterez pour rien le reſte du Monde cent & cent fois plus étendu? Vous négligerez de voir la converſion éclarante des Peuples les plus policez, & les plus inſtruits? Où ſeroit le bon ſens & l'équité? Raiſonne-t'on de la ſorte dans les autres ſujets où le cœur laiſſe l'eſprit ſans prévention? Tous les jours on dit, par éxemple, & l'on a raiſon de dire que les Romains étoient maîtres de l'Univers, & que l'étenduë de leur Empire égaloit celle du Monde. Nous le liſons ainſi dans les meilleures Hiſtoires, & nous l'écrivons nous-mêmes. Cependant, à parler dans l'éxactitude ſcrupuleuſe, eſt-il vrai que Rome ait donné des Loix au Monde entier, que toutes les Nations, tous les climats habitez, toutes les Iſles, & toutes les mers, ſans en excepter une, ayent reconnu leurs maîtres dans les Romains? Non ſans doute. Divers Peuples ont vêcu libres, & du moins af-

franchis de leur dépendance. Mais parceque Rome a porté ſes victoires, & ſon nom plus loin que les autres Empires, ce qui n'eſt pas éxactement vrai du tout, paſſe à la faveur de la plus grande partie, qui détermine le ſens de l'expreſſion. Appliquez cet éxemple à la queſtion que je traite, & vous verrez s'évanoüir la difficulté qui veut me combattre; d'autant plus que le Chriſtianiſme a pénétré bien loin au delà du Monde connu du temps des anciens Juifs, des Grecs & même des Romains.

Liv. II. Chap. XVI.

Vous me dites: l'Evangile n'a pas toûjours fructifié dans les lieux où les derniéres Miſſions l'ont porté. Cette plante qui devoit tout couvrir de ſon ombre, s'eſt à peine levée que tout à coup elle s'eſt deſſéchée, la féve n'y monte plus, & les épines d'alentour l'ont étouffée juſqu'à la racine. Ce n'eſt donc pas là ce qu'on doit appeller convertir des Peuples, ou bien l'on ſe joüe de la crédulité des hommes par la pompe des paroles.

Non, nous ne joüons pas les hommes; loin de nous ce caractère trompeur: mais il faut s'entendre & approfondir, au lieu de déclamer. Qu'eſt-ce que les Prophétes ont avancé dans ce qu'ils ont écrit du régne temporel du Meſſie? Qu'alors le diſcours de la vie ſeroit annoncé par tout; que la fécondité de l'Evangile enfanteroit des Chrétiens dans les Régions les plus éloignées, que l'Egliſe auroit des Elûs juſques dans les Iſles déſertes, que la vérité s'ouvriroit des chemins dans les lieux où elle

n'avoit pas encore pénétré; qu'enfin toute langue confeſſeroit le nom du Meſſie. Voilà tout. Or c'eſt auſſi ce que nous montrons fidélement éxécuté, même dans ces Royaumes où l'Apoſtolat des derniers temps a tranſporté la Croix. Il eſt vrai qu'elle n'a pas opéré la ſoûmiſſion univerſelle de ces Provinces, mais elle s'y eſt attirée des ames choiſies, elle y a fait des Cathécumenes fervens, des Chrétiens dignes du premier âge, & des Martyrs que le feu de la perſécution n'a pas ébranlez. On y a vû, que dis-je? On y voit encore des Fidéles enflammez qui ſemblent ne plus tenir à la terre, & reprocher la tiédeur aux Chrétiens de l'Europe. Ce ne ſont point là des peintures éxagérées, ce ſont des faits conſtans, & nous les avons appris, non pas ſeulement des Miniſtres par qui la grace a fait ces prodiges, mais encore par des Relations, & des témoignages que l'incrédule ne peut ſoupçonner. Ne diſons donc plus que ces Egliſes ſont peu nombreuſes, & qu'à préſent elles ſont ſtériles: elles rempliſſent toute l'étenduë des promeſſes, & ç'en eſt aſſez ici pour nous. Il eſt faux d'ailleurs que la Foi s'y ſoit éteinte. Cette plante ne s'y eſt pas encore élevée juſqu'à la hauteur d'un grand arbre, mais la vie ne ceſſe d'y couler par des canaux ſécrets; toûjours quelques ramaux y en produiſent d'autres, & la grace qui les fait naître continuë d'en arroſer les racines.

Reſte donc à réſoudre la difficulté que l'on tire de l'extinction générale du Chriſtianiſme dans

ces vaſtes contrées d'où la Foi, comme le ſoleil, s'eſt levée ſur nos têtes. Je pourrois ici trancher tout d'un coup la déciſion par un ſeul mot, & répondre ſans détour que Dieu tranſporte le don de la Foi ſelon ſon bon plaiſir, & ſelon le profond conſeil de ſa Sageſſe. Je pourrois dire que l'Egliſe a reparé d'une part les pertes qu'elle a faites de l'autre, que de nouveaux enfans ont eſſuyé les larmes qu'elle a répanduës ſur la chûte des premiers. Je pourrois répondre que ſi le fleuve de la grace ne tarit jamais, ſouvent il détourne ſon cours pour arroſer de nouvelles terres, & ne laiſſer dans l'ancien canal que des ſables arides, comme il eſt dit en cent endroits des Prophétes. Enfin je pourrois dire que la Foi n'eſt point eſclave, ni attachée ſervilement aux lieux qu'elle éclaire. Chacune de ces réponſes ſeroit ſolide; & toutes enſemble ſeroient déciſives. Mais je diſpute contre des hommes à qui je dois une autre eſpéce de raiſonnement. Je leur dis donc qu'ils concluënt mal contre les Prophéties, de ce que l'Evangile s'eſt diſſipé dans l'Orient. Pourquoi? C'eſt qu'il n'eſt point écrit que la ſaine Doctrine doive toûjours ſe conſerver dans les lieux qui l'ont une fois reçûë. La Foi devoit être en honneur parmi certains Peuples, mais elle ne devoit pas durer plus qu'eux dans les mêmes climats. Ces Peuples ſe ſont éteints, eſt-il ſurprenant que l'Evangile ait eu le même ſort au milieu de la déſolation générale de ces Royaumes? C'eſt encore

Liv. II. Chap. XVI.

mal conclure contre le Chriſtianiſme de dire : La Foi s'eſt envolée des Régions où elle fleuriſſoit dans l'origine. Donc Jeſus-Chriſt a perdu ſon héritage, lui qui le devoit conſerver à jamais, ſelon la promeſſe. Comment ne voit-on pas que l'héritage du Meſſie n'eſt pas un Peuple particulier, mais tous ceux que l'Egliſe renferme dans ſon ſein? Or cette Egliſe tantôt plus nombreuſe, & tantôt moins étenduë, eſt ſoumiſe dans ſes bornes aux révolutions générales. Quelquefois elle s'étend comme un grand fleuve, & ſe répand au loin ; quelquefois elle ſe reſſerre pour ſe répandre enſuite d'une autre part, ſelon que les temps s'oppoſent à ſon cours, ou le favoriſent. Mais quoi qu'il en ſoit de ces différens dégrez de diminution ou d'accroiſſement, il eſt toûjours vrai que Jeſus-Chriſt domine par elle ſur toutes les Nations, ſoit qu'il les poſſéde toutes au même temps, ſoit qu'il les poſſéde toutes dans un ordre ſucceſſif. L'indéfectibilité dans la Doctrine n'étant pas promiſe à un Peuple par préférence à un autre Peuple, c'eſt en vain que l'on parcourt ceux dont le Chriſtianiſme a diſparu de deſſus la terre. Il n'en eſt pas de l'Evangile, comme de la Loi. Celle-ci n'avoit été donnée qu'aux ſeuls Iſraëlites. En la violant, ils rompoient l'Alliance, & elle ne ſubſiſtoit plus, parce qu'elle n'étoit contractée qu'avec eux. l'Evangile au contraire eſt préſenté à tous les hommes ſans diſtinction ni de temps, ni de lieux. Il ne connoît ni exception, ni réſerve. Par conſéquent

quent il ne s'enſuit pas de ce que l'Idolâtrie ſoûmet encore certains Peuples, ou de ce que le Mahométiſme régne dans une grande partie de l'Aſie, & de l'Europe, que l'Alliance du Meſſie ſoit détruite. Cette Alliance n'a point de Nation propre, ni de climat particulier ; elle ſubſiſte par tout où il y a de vrais Chrétiens ; elle ſubſiſte même, en un ſens, par tout où il n'y en a pas encore, par le droit qu'elle donne à tous les Peuples d'entrer en partage de ſes graces, de ſes promeſſes, & de ſes biens. J'avouë qu'il eſt dit par un Prophéte que les Infidéles béniront le Seigneur, & que ſon nom ſera grand dans leur bouche, & dans celle des enfans de leurs enfans juſques dans l'éternité : mais il eſt clair que cette promeſſe ne regarde que la multitude des Nations dans le total. C'eſt comme s'il étoit écrit : malgré la durée des âges, la décadence des Empires, & les changemens inévitables parmi les hommes, il y aura toûjours un Corps le plus étendu, le plus viſible de tous, où les miſéricordes de Dieu ſeront chantées, ſes loix ſuivies, & ſon culte perpétué. Que ce Corps ſoit à jamais compoſé des mêmes Peuples, ce n'eſt point un article de la promeſſe, & l'objection le ſuppoſe ſans fondement. Encore une fois, les Prophétes n'ont prédit que l'indéfectibilité de la Doctrine dans la plus grande aſſemblée, ſoit qu'elle régne toûjours dans les mêmes contrées, ſoit qu'elle en ſoit bannie pour ſe répandre ailleurs. Or c'eſt un fait hors de doute que la pré-

Liv. II. Chap. XVI.

Iſai. C. 59.

Liv. II. Chap. XVI.

diction prise en ce sens, continuë de s'accomplir. Il est donc vrai que tout porte à faux dans la difficulté que je viens de détruire.

Troisiéme difficulté.

J'en produis une derniére qu'il ne sera pas inutile d'éclaircir. On convient que les anciennes Ecritures ont parlé du Messie dans les termes les plus pompeux, & qu'elles le peignent avec les plus magnifiques couleurs. Mais, dit-on, pour trouver dans la personne de Jesus-Christ la réalité de ces images, on les défigure, on les change, & l'on donne aux paroles des Prophétes un sens qui en gêne l'impression naturelle. Par éxemple, ils ont dit que le Messie étendroit sa puissance depuis une mer jusqu'à l'autre, que les Nations seroient abbatuës à ses pieds, que les Rois seroient assujettis à sa puissance, que le coup infaillible de ses fléches perceroit ses ennemis, qu'il sortiroit comme un guerrier invincible, qu'il s'exciteroit à la colére & à la vengeance comme un homme qui se prépare au combat, que toutes les contrées du Monde seroient le fruit de ses victoires, qu'il releveroit les ruines de Sion, & qu'il frapperoit les enfans de Seth avec les Chefs de Moab. Or ce n'est point là certainement l'idée d'un homme qui doit convertir les autres par sa parole; c'est la peinture d'un Héros dont les armes terribles soûmettent, & ravagent tout ce qu'il rencontre. Donc puisque Jesus-Christ ne s'est point signalé par ces exploits militaires, ce n'est point lui que les anciennes Ecritures ont annoncé, & cette conversion

Proph. passim.

générale si vantée, n'est qu'une œuvre humaine à laquelle il manque d'avoir été prédite. Ce qui prouve mieux encore que l'on s'égare dans l'application des Prophéties, c'est qu'on leur donne un sens formellement contraire à la tradition des Juifs. Jamais ils ne se sont représenté leur Messie, encore de nos jours ils ne le conçoivent que sous l'idée d'un Vainqueur qui les doit affranchir. Les Chrétiens seuls dans le Monde ont voulu trouver dans l'Ecriture un Messie victorieux des Peuples par la voye de l'instruction; mais l'Ecriture est contr'eux & se range manifestement du parti des Juifs.

Réponse.

Exprès j'ai voulu mettre cette objection dans tout son jour, parce qu'elle semble à quelques-uns plus spécieuse encore que les autres. Cependant je puis dire qu'on n'en peut guéres imaginer de plus foible. Premiérement, il est faux que les Prophétes n'ayent point représenté le Messie comme l'Instituteur d'une Loy nouvelle; tout au contraire, c'est par-là qu'ils le désignent tous. Je supplie le Lecteur de remonter vers les premiéres pages de ce Chapitre; il y verra les textes nombreux & formels qui le prouvent. Que s'il aime mieux trouver de suite un éclaircissement qui le convainque, voilà que je produis de nouveaux passages des Prophétes *Dans les derniers temps*, dit Isaie, *la montagne sur laquelle sera bâtie la Maison du Seigneur, s'élévera au dessus des collines. Toutes les Nations y accourront en foule. Plusieurs Peuples y viendront en s'écriant: Allons, montons à la Maison*

Isai. C. 2.

Liv. II. Chap. XVI.

du Seigneur ; il nous enſeignera ſes voyes, & nous marcherons dans ſes ſentiers..... Il jugera les Nations, & il convaincra d'erreur ceux qu'elle ſéduit.... Alors tout homme rejettera loin de lui ſes Idoles d'argent, & ſes ſtatuës d'or qu'il s'étoit faites pour les adorer. Le Meſſie vient, impies, retirez-vous donc de cet Homme qui reſpire l'air comme les autres, parceque c'eſt lui qui eſt le Très-Haut. Conſtamment ce paſſage déſigne le Sauveur promis, ou bien nul paſſage de l'Ecriture n'a d'évidence. Toute-fois, eſt-il rien au monde qui donne plus diſtinctement l'idée d'un Meſſie qui doit convertir l'Univers par ſa parole? Les termes d'*inſtruction*, *de jugement*, de *conviction*, ſont les ſeuls employez par le Prophéte. Se ſeroit-il expliqué de la ſorte, s'il eût voulu nous tracer l'image d'un Vainqueur, d'un Conquérant qui ſoûmet tout à la puiſſance de ſes armes? Loin de nous inſinuer cette chimérique penſée, ou de l'avoir lui-même, préciſément dans le lieu que je viens de citer, il dit que le régne du Sauveur ſera le régne de la paix, *que les Peuples rendus au repos*

Ibid. ℣. 4.

formeront de leurs épées des ſocs de charuë, & que les faulx ſeront faites de leurs lances, qu'un Peuple ne s'armera plus contre un Peuple, & qu'ils ne s'exerceront plus à combattre l'un contre l'autre. Alliez donc, ſi vous le pouvez, ce Meſſie pacifique & docteur des Nations, avec ce prétendu Meſſie, qui commande des armées, qui donne des batailles, & qui remporte des victoires. Alliez-le avec les paroles ſuivantes: *Mon ſerviteur eſt juſte, il juſ-*

Liv. II. Chap. XV.

tifiera par ſa doctrine un grand nombre d'hommes, & il portera ſur lui leurs iniquitez. Alliez-le avec cet autre texte: *Voici mon ſerviteur*, dit Dieu par la bouche de ſon Prophéte, *& j'en prendrai la défenſe. Voici mon Elû dans lequel mon ame a mis toute ſon affection; il ne criera point, il n'aura point d'égard aux perſonnes, & ſa voix ne ſera point entenduë dans le tumulte des aſſemblées, il ne briſera point le roſeau caſſé, il n'éteindra point la méche qui fume encore, mais il jugera dans la vérité, ſa juſtice réglera la terre, & les Iſles attendront ſa Loi.* En vérité ſi l'on ne vouloit pas diſputer par obſtination de préjugé, ne verroit-on pas dans ces paroles l'image reſſemblante du Meſſie reconnu par les Chrétiens? Si le Ciel ne promettoit à la Terre qu'un Guerrier, pourquoi le peindre ici comme un *Légiſlateur*, comme un *Juge*, comme un *Docteur* qui donne des préceptes? Les Ecrivains ſacrez manquoient-ils d'expreſſions pompeuſes pour nous repréſenter la majeſté terrible d'un Vainqueur, eux qui dans les autres occaſions ſavent, & mieux que tout l'art humain, nous en peindre juſques aux moindres traits?

Iſa. C. 42. ℣. 2.

Iſai. C. 8. *Id.* C. 10. & 44. *Daniel.* C. 8. *Nahum.* C. 2.

Mais rapportons encore un paſſage ou deux d'Iſaïe; il parle toûjours du Sauveur, & l'on ne peut trop peſer ce qu'il en dit. *Il ſortira* dit ce Prophéte, *un rejetton de la tige de Jeſſé, & une fleur naîtra de ſa racine; l'Eſprit du Seigneur ſe repoſera ſur lui; l'Eſprit de ſageſſe & d'intelligence, l'Eſprit de conſeil & de force, l'Eſprit de ſcience*

Iſai. C. 11.

& de piété. Il ſera rempli de la crainte du Seigneur, il ne jugera point ſur le témoignage des yeux, & il ne condamnera pas ſur de vagues accuſations. Maintenant écoutons ce qu'il doit faire. *Il jugera les pauvres dans la juſtice, & il ſe déclarera le vengeur des humbles opprimez. Il frappera la terre par la parole qui ſortira de ſa bouche, & il tuëra l'impie par le ſouffle de ſes lévres. La juſtice & la Foi ſeront la ceinture de ſes reins.* Tel ſera cet homme victorieux. O vous qui dites que les promeſſes n'annoncent qu'un Guerrier, liſez; voilà la deſcription de ſes armes, & l'hiſtoire de ſes conquêtes. Sa force eſt dans l'eſprit de *ſageſſe* & de *piété* qui doit couler ſur lui, ſa grandeur dans la défaite de l'impie qu'il *jugera*, ſa puiſſance dans la *parole* efficace qui ſortira de ſa bouche. Il ne s'agit point d'accuſer ici les Chrétiens d'être les ſeuls dans le Monde qui s'opiniâtrent à trouver dans les Prophéties un Meſſie vainqueur par la voye de l'inſtruction. Les Chrétiens ne font que ſuivre le ſens naturel des paſſages qui renferment les promeſſes; ils s'en tiennent à la ſimplicité de la lettre, & s'ils ſe trompent, il faut renoncer à rien comprendre jamais dans le langage des Ecritures. Comment voudroit-on, par éxemple, qu'ils entendiſſent cet autre endroit dans lequel Iſaïe repréſente le Sauveur? *Je vais le donner pour témoin aux Peuples, pour Chef & pour Docteur aux Gentils:* Teſtem Populis, & Præceptorem Gentibus. *Il appellera une Nation qui étoit inconnuë, & ceux qui ne*

Iſai. C. 55. ℣. 4.

le connoiſſoient pas accourront à lui, parceque le Saint d'Iſraël le remplira de ſa gloire. Peut-on être le Maître des Peuples, & le Docteur des Gentils, autrement que par la voye de l'inſtruction? Peut-on dire d'un Conquérant qu'il *enſeigne* les Peuples qu'il ſoûmet à ſa puiſſance? Peut-on enfin donner à ces paroles un autre ſens que celui des Chrétiens, ſans forcer le diſcours, & ſans faire naître des énigmes par tout? Quand Jérémie parle du régne de ce Meſſie tant déſiré, pourquoi dit-il qu'*alors les Nations ne ſuivront plus les égaremens de leur cœur endurci dans le mal?* Ne pouvoit-il pas mieux nous repréſenter les ſuites de la victoire d'un Conquérant? Pourquoi, parlant encore du Libérateur tant promis, fait-il dire à Dieu: *le temps vient que je ſuſciterai à David une race juſte: un Roi régnera qui ſera ſage, qui agira ſelon l'équité, qui rendra la juſtice ſur la terre ..... & voici le nom qu'ils donneront à ce Roi: le* SEIGNEUR * *qui eſt notre juſtice?* Le Prophéte n'avoit-il que ces couleurs pour nous répréſenter un Roi célébre par ſes triomphes? Quand Zacharie prédit que le Sauveur *apportera la paix aux Nations*, ignoroit-il qu'il falloit dire de lui tout le contraire, & ne parler que du ſuccès de ſes armes? En vérité l'on ne revient point de ſa ſurpriſe, lorſqu'on voit d'une part cette nuée de paſſages évidens, & de l'autre la témérité de l'objection que l'incrédule nous oppoſe.

Jerem. C. 3. ℣. 17.

Jerem. C. XXIII. ℣. 5. & 6.

Idem. C. XXXIII. ℣. 15. & 16.

* Jehovah Zidekenu.

Zach. C. 9. ℣. 10.

N'y a-t'il donc point dans l'Ecriture quelques textes qui ſemblent annoncer un Meſſie conqué-

Liv. II. Chap. XVI.

rant? Oüi, ſans doute, il y en a. Mais ces endroits ſont expliquez par d'autres, ils ſont fixez à leur ſens unique & véritable par des Prophéties claires & poſitives, qui ne peuvent s'entendre que de l'inſtruction des peuples. Les Juifs eux-mêmes, puiſqu'il en faut parler, & qu'on les produit ici comme juges, favoriſent ſur cet article la doctrine Chrétienne. Dans l'origine, & lorſque les temps n'étoient pas encore arrivez, ils n'attendoient qu'un Meſſie pacifique, dont la *Loi* devoit être plus pure encore que celle de Moïſe. Telle eſt leur premiére tradition, & s'ils l'ont corrompuë depuis, c'eſt que l'intérêt les a fait parler ſelon les déſirs de leur cœur. Tant qu'ils ont été tranquilles & heureux, ils ont attendu le Libérateur tel qu'il a paru: mais ſi-tôt qu'ils ont ſenti la domination étrangére, ſi-tôt qu'ils ont commencé dans leur diſperſion, à porter le poids de la miſére, & qu'enfin ils ſont devenus nos ennemis, tout d'un coup ils ſont ſortis de la doctrine pure de leurs ancêtres, & n'ont plus voulu voir dans les Prophéties qu'une délivrance temporelle. Parcequ'ils étoient déchus de leur premiére grandeur, il a fallu prendre à la lettre quelques endroits métaphoriques des Oracles ſacrez, & négliger la foule innombrables des autres, où le vrai ſens eſt manifeſte. Tant il eſt vrai qu'il n'y a point d'interprétes plus trompeurs que l'intérêt, & la paſſion. Voilà, j'oſe en aſſurer, la ſource unique du changement des Juifs. Ils étoient même ſi convaincus

vaincus de la doctrine Chrétienne ſur la converſion des peuples par le Meſſie, que ſans s'y oppoſer ils conſentoient que les Apôtres, fidéles à l'ancienne tradition, expliquaſſent ouvertement les Prophéties de la maniére dont nous les expliquons aprés eux. Ils n'avoient point encore imaginé ce Sauveur armé, ce Meſſie triomphant dont la chimére ne s'eſt enfantée que depuis. Les premiers Rabbins ne le connoiſſoient pas; on le peut voir dans le Talmud, dans Selomoh Jarchi, Jonathan, Aben-Ezra, David Kimchi, Saadias Gaon, Maimonides, & même dans le célébre Tryphon. A quel propos venir donc nous citer ici la tradition des Juifs? Quand elle eſt pure, elle eſt toute pour nous, & elle ne commence à nous combattre que quand elle varie.

Liv. II. Chap. XVI.

Apud Juſtin. Dial.

Fin des Chapitres du ſecond Volume.

De l'Imprimerie de QUILLAU, rue Galande, à l'Annonciation, 1739.

Fautes à corriger dans ce ſecond Volume.

PAge 86. *ligne pénultième*, ſoientévidentes. *liſez* ſoient évidentes.
87. *lig.* 7. ſecourt, *liſez* ſecours.
104. *lig.* 3. or quelr apport, *liſez* quel rapport.
132. *lig.* 17. dan sla, *liſez* dans la.
169. *lig.* 7. eqiuvoque, *liſez* équivoque.
192. *lig.* 28. per, *liſez* par.
263. *lig.* 13. le airs, *liſez* les airs.
277. *lig.* 14. quel diſproportion, *liſez* quelle diſproportion.
360. *ligne premiere*, pl usje, *liſez* plus je.
384. *lig.* 11. Apolique.... *liſez* .... Apoſtolique.
436. *lig.* 1. aſſmeblées, *liſez* aſſemblées.
455. *lig.* 5. effic aces, *liſez* efficaces.
481. *lig.* 22. avantge, *liſez* avantage.
492. *lig.* 14. proſcrit, *liſez* preſcrit.
496. *à la marge.* Chap. XIV. *liſez* Chap. XV.
552. *lig.* 4. on n'y d'écouvre, *liſez* on n'y découvre.
Ibid. lig. 26. retendit, *liſez* retentit.
571. *à la marge.* Chap. XV. *liſez* Chap. XVI.
573. *à la marge.* Chap. XV. *liſez* Chap. XVI.